

81/582
2

L'ANATOMIE
DU
CORPS HUMAIN
AVEC
SES MALADIES.

Par le Sieur DE SAINT HILAIRE.

Troisième Edition revue & augmentée.

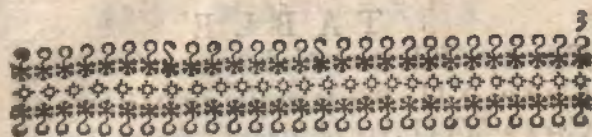
TOME SECOND.



A PARIS,

Chez BARTHELEMY GIRIN, à l'entrée du Quay des
Augustins, du costé du Pont S. Michel, à la Prudence.

Ex libris fr. M. DC. XCVIII. *Hilarii Rossee*
Avec Approbation & Privilège du Roy.



T A B L E
D E S
MATIERES PRINCIPALES
DE L'ANATOMIE
ET DES MALADIES
DU CORPS HUMAIN.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.	D	Col en general.	page
CHAP. II.		Des Maladies qui arrivent aux parties exterieures du Col.	3
CHAP. III.		De l'Oesophage.	6
CHAP. IV.		Des Maladies de l'Oesophage.	12
CHAP. V.		De la Trachée-artere.	14
CHAP. VI.		Des Maladies de la Trachée-artere.	27
CHAP. VII.		De la Poitrine en general.	34
CHAP. VIII.		Des Maladies exterieures de la Poitrine.	39
CHAP. IX.		Des Mammelles.	41
CHAP. X.		Des Maladies des Mammelles.	54

TABLE

CHAP. XI. Du Diaphragme.	59
CHAP. XII. Des Maladies du Diaphragme.	66
CHAP. XIII. De la Pleure, du Mediastin, & du Pericarde.	68
CHAP. XIV. Des Maladies de la Pleure, du Mediastin, & du Pericar- de.	79
CHAP. XV. Du Cœur, du Sang, & de la Limphe.	91
CHAP. XVI. Des Maladies du Cœur.	157
CHAP. XVII. Du Pôumon, & de la Respi- ration.	223
CHAP. XVIII. Des Maladies du Pôumon.	239

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I. D U Ventre inferieur en general.	265
CHAP. II. Des Muscles de l'Abdomen.	269
CHAP. III. Des Maladies des Muscles de l'Abdomen.	278
CHAP. IV. Du Peritoine, & de l'Umbi- lic.	280
CHAP. V. Des Maladies du Peritoine & de l'Umbilic.	287
CHAP. VI. De l'Epiploon.	292
CHAP. VII. Des Maladies de l'Epiploon.	296
CHAP. VIII. Du Ventricule, du Chyle, de la Faim, & de la Soif.	298

DES MATIERES.

CHAP. IX. Des maladies du Ventricule.	331
CHAP. X. Des Intestins.	369
CHAP. XI. Des Maladies des Intestins.	386
CHAP. XII. Du Mesentere.	439
CHAP. XIII. Des Maladies du Mesentere.	457
CHAP. XIV. Du Foye.	464
CHAP. XV. Des Maladies du Foye.	473
CHAP. XVI. De la Vessie du Fiel.	507
CHAP. XVII. Des Maladies de la Vessie du Fiel.	514
CHAP. XVIII. De la Rate.	516
CHAP. XIX. Des Maladies de la Rate.	521
CHAP. XX. Du Pancreas.	538
CHAP. XXI. Du Serum, des Reins, & de l'Urine.	545
CHAP. XXII. Des Maladies des Reins.	562
CHAP. XXIII. Des Ureteres.	588
CHAP. XXIV. De la Vessie urinaire.	590
CHAP. XXV. Des Maladies de la Vessie uri- naire.	595
CHAP. XXVI. Des Parties genitales de l'Homme qui servent à la generation.	608
CHAP. XXVII. Des Maladies des Parties de la generation des hom- mes.	641
CHAP. XXVIII. Des Parties naturelles de la Femme, qui servent à la generation.	675
CHAP. XXIX. Des Maladies de la Matrice.	738

TABLE DES MATIÈRES.
 CHAP. XXX. *De la Generation, Formation,
 Nourriture, Situation, &
 Sortie du Fœtus du Ventre
 de la Mere.*

LIVRE QUATRIÈME.

- CHAP. I. **D**E la Main en general,
 & en particulier. 839
 CHAP. II. Des Maladies de la Main.
 CHAP. III. Du Pied en general & en par-
 ticulier. 885
 CHAP. IV. Des Maladies du Pied. 909

Fin de la Table des Matieres.



L'ANATOMIE
 DU CORPS HUMAIN,
 AVEC
 SES MALADIES.
 LIVRE SECOND.

Du Col, & de la Poitrine.

CHAPITRE PREMIER.

Du Col en general.

LE Col, qui comme une haute appen-
 dice est situé sur le sommet du ventre
 moyen, est ainsi appelé de Colo, parce
 que l'on a coutume de l'orner, ou de
 Collis, Colline, parce qu'il s'élève sur les épau-
 les en maniere de colline.

• Plusieurs Anatomistes comprennent le col avec
 le ventre moyen; parce qu'il n'est proprement
 qu'un allongement du Thorax, & que les prin-
 cipales parties qu'il contient dépendent de la

Tome II.

Le col;
 pourquoy
 ainsi appel-
 lé.

Pourquoy
 on met le
 col au nom-
 bre des par-
 ties de la
 poitrine.

A

LIVRE SECOND

poitrine, *Spigelius* néanmoins croit qu'il doit être rapporté à la tête.

Pourquoy la tête est placée sur le col.

Sur cette partie, tout ainsi que sur une coline éminente, est placée la tête, afin que de là, comme d'un lieu élevé, l'homme pût voir en tous endroits ce qu'il peut souhaiter, comme luy étant convenable, ou ce qu'il doit éviter comme luy étant nuisible, & aussi afin qu'il luy fût facile de se mouvoir en tout sens. Les animaux qui ne peuvent remuer la tête, que tout le tronc ne se meuve en même temps, tels que sont les grenouilles, les poissons &c. n'ont point de col.

Ce que c'est que le col.

C'est une partie dissimilaire, située entre la tête & la poitrine, elle commence à l'Atlas qui est la première vertebre proche la tête, & finit à la première du Thorax qu'on appelle l'éminente, & elle est destinée pour la respiration & la deglutition.

La figure.

La figure est plus longue que large, ayant sept vertebres qui en font la longueur, afin de rendre la voix harmonieuse, c'est pourquoy les animaux qui n'ont point de véritable voix, comme les poissons & les grenouilles n'ont pas aussi de col.

Pourquoy le col trop court, ou trop long, est sujet à beaucoup de maladies.

On remarque que le col trop court, rend le corps sujet à l'Apoplexie & aux assoupissemens, à cause que les vaisseaux qui vont à la tête sont trop courts, & que celui qui est plus long qu'il ne faut, fait enfin tabesier le corps, & devenir phthisique, à cause que les poulmons s'échauffent, & se desseichent pour être trop renfermés.

Ses parties.

La partie antérieure du col est appelée le Goufier & la postérieure la Nuque. On divise encore le col en parties contenant, & en parties contenues. Les contenant sont communes & propres. Les communes sont la cuticule, la peau, la graisse, le pannicule charnu, & la Membrane com-

du Col.

maune des muscles, dont on a parlé cy-dessus. Les propres sont les muscles, & les os, dont on traitera cy-dessous en leur lieu. Les parties contenues sont la Trachée artère, le Larinx, l'Oesophage, les veines jugulaires, les artères carotides, un nerf de la sixième conjugaison, avec le recurrent, & la moëlle de l'épine.

Hippocrate juge par la grosseur ou la petitesse du col, des forces de l'homme, & il enseigne que le col delié est une marque de peu de forces, & le gros de beaucoup. Et cela non sans raison, puisque telles que sont les vertebres du col, telles sont aussi les vertebres du Thorax, des lombes, & de l'os sacrum, & même tels sont généralement tous les autres os du corps, & aussi les autres parties qui répondent à la grandeur des os, comme les muscles, les artères, les veines, les ligamens &c. Si donc le col est delié & foible, toutes les autres parties du corps qui luy répondent seront aussi nécessairement telles à proportion, que s'il est épais & fort, toutes les autres parties du corps seront aussi à proportion fortes, grandes, & robustes. A moins que quelque grosseur énorme & monstrueuse du col ne donne peut-être exception à cette règle.

CHAPITRE II.

Des Maladies qui arrivent aux parties extérieures du Col.

Les principales Maladies qui arrivent aux parties extérieures du col sont les Ecouelles, le Bronchocele, les Playes, & les Ulceres.

A ij

Les maladies des parties extérieures du col.

LIVRE SECOND

Ce que c'est
que les É-
crouelles.

Leurs cau-
ses.

Les Écrouelles sont des tumeurs causées par une limphe acide, qui fait des obstructions dans les glandes du col qui les grossit, & les durcit en épaississant la matiere.

La vie sedentaire & oisive peut contribuer à la generation des écrouelles, parce que le sang n'étant pas mis en mouvement par l'action du corps, il s'épaissit, ce qui fait qu'il ne passe pas facilement dans les petits tuyaux, & qu'il y fait des obstructions, & empêche la limphe de sortir des glandes & de circuler. Pour la même raison un air épais, grossier, froid, & les alimens visqueux peuvent donner occasion aux écrouelles.

Les eaux des montagnes qui sont ordinairement tres froides peuvent aussi causer des écrouelles, parce que cette froideur met le sang dans un tres-grand repos & épaissir la limphe.

Leurs si-
gnes.

Les signes des écrouelles sont évidens. On sent en touchant le col plusieurs tumeurs dures & inégales, qui ne sont que les glandes tumefiées par la limphe. Celles qui sont blanches & sans douleur sont les véritables, & celles qui sont douloureuses, piquantes, & livides sont fausses ou bârardes.

Leur Pro-
gnostic.

Celles qui sont grosses, en grand nombre, infiltrées dans les vaisseaux, douloureuses & enflammées, accompagnées de pulsation ou battement d'arteres, & de difficulté de respirer, sont tres-difficiles à guerir, aussi bien que les chancreuses & inveterées, parce qu'elles sont chargées d'une grande quantité d'acides.

Les molles & pendantes, & qui ne sont que commencer ne sont pas si difficiles, parce que la limphe n'est pas si âcre.

Le Bron-
chocele.

Le Gouere, ou *Bronchocele* est une tumeur du col, excessivement grosse, ronde, & pendante

Du Col,

comme un sac, ou comme une grosse vessie enflée au dessous du menton; en comprimant la tumeur, on sent la matiere ou limphe, qui flotte de côté & d'autre.

Cette tumeur est renfermée dans un Kiste dans lequel la limphe s'endurcit, & devient comme plâtreuse, & de différentes figures: cette indisposition étant fort grosse & pressant la Trachée-artere & l'œsophage, fait qu'on ne peut respirer, ni avaler qu'avec peine, & qu'on est souvent suffoqué.

Dans le Gouere l'ouïe est dure, le goût & l'odorat sont diminués, peut-être, parce que cette tumeur comprimant les nerfs, cette compression empêche la circulation des esprits, ou peut-être, parce que la limphe étant abondante dans ces parties, elle abreuve tellement la langue, la Membrane interieure du nez; & les organes de l'ouïe, qu'il est difficile que les qualités se puissent faire sentir dans ces parties.

Des playes du col les unes sont externes, & les autres internes, & celles-cy sont souvent avec lésion des veines, & arteres jugulaires, des nerfs recurrens, de l'œsophage, ou de la trachée artere.

Si ces veines ou arteres jugulaires sont blessées, il s'ensuit un grand flux de sang, qui cause en peu de temps la mort au malade, parce qu'il est tres-difficile de l'arrêter.

Lorsque les nerfs recurrens sont piqués, on tombe bien dans l'Aphonie ou perte de voix; mais la mort ne s'en ensuit pas toujours, & on voit des malades qui en rechaptent.

Quant aux blessures de l'œsophage, & de la trachée artere, nous en parlerons en leur lieu.

Les ulceres du col succedent ordinairement à l'ouverture des tumeurs, & aux playes, lesquels

Sa cause.

Ses signes.

Les playes
du col.

Les signes
de la playe
des veines,
& des arte-
res jugulai-
res.

Les signes
de la bles-
sure des
nerfs recur-
rens.

Les ulceres
du col.

LIVRE SECOND

ne sont pas sans danger, tant à cause des veines, des artères, des nerfs dont cette partie est remplie, qu'à raison de son office qui est de servir à la deglutition des alimens & à la respiration; de sorte que quand ils penetrent dans l'apre artère, & dans l'oesophage, ils causent l'Aphonie ou privation de voix, & la difficulté d'avalier.

CHAPITRE III.

De l'oesophage.

Ce que c'est
que l'oeso-
phage.

L'Oesophage est un canal ou conduit qui du Pharynx porte le boire & le manger au ventricule, pour y être changés en chyle; il commence où finit le Pharynx, & finit à l'orifice supérieur de l'estomac, étant aussi long qu'il y a d'espace entre l'une & l'autre de ces parties.

Sa figure.

Sa figure est ronde & longue, ronde pour conduire mieux l'aliment, & ne pas blesser les parties qu'il touche; longue pour faire durer le plaisir de la deglutition, & empêcher que les alimens ne remontent à la bouche pendant les grandes fermentations qui se passent quelquefois dans l'estomac.

Sa largeur.

La largeur de l'oesophage est ordinairement proportionnée à la grosseur des morceaux qui doivent y passer; de là vient que les enfans qui ne vivent que de lait, ou qui ne prennent que de petits morceaux, l'ont plus étroit que les hommes faits, qui vivent d'alimens solides. Et les femmes qui ne sont pas si sujettes à la glotonnerie que les hommes, ne l'ont pas si large qu'eux.

Sa situation

Il est situé sous la Trachée-artère, & sous les

DU COL.

poûmons, il est couché sur les vertèbres du col & du dos, sur deux glandes vers la quatrième vertèbre du dos, où il se range un peu à droite, y étant poussé par la grosse artère, puis il se recourbe un peu à gauche à la neuvième vertèbre, & ayant enfin percé le Diaphragme, environ à l'endroit de la onzième vertèbre du dos, il se termine à l'orifice supérieur du ventricule. On remarque que parce qu'il est couché sur l'épine, on doit appliquer les topiques au dos, lorsqu'il est attaqué de quelque maladie.

Sa substance est charneuse & membraneuse, afin de se pouvoir dilater aisément, & revenir à son état naturel, & elle est composée de trois Membranes. La première est l'extérieure qui est une continuité de celle qui couvre le ventricule.

Sa substan-
ce.

La seconde qui est celle du milieu, & qui lui est propre est très-épaisse, molle & charneuse; elle ressemble à un muscle percé, & elle est tissue de fibres rondes & obliques, par le moyen desquelles se font les mouvemens de l'oesophage. La troisième qui est intérieure & aussi qui lui est propre, est mince, solide & nerveuse, & continuë à celle de la bouche & des levres, ce qui fait que les levres tremblent lorsqu'on est sur le point de vomir; elle a des fibres longues & droites, elle est semblable à celle du ventricule, étant parsemée d'une infinité de glandes qui séparent une humeur acide qu'elles versent dans l'oesophage; cette humeur tombant dans le fond de l'estomac, y cause le sentiment de la faim.

L'oesophage reçoit des nerfs de la paire vague; deux sortes d'arteres y apportent le sang; l'une d'en haut qui vient du tronc de l'Aorte, & l'autre d'en bas, qui lui est envoyée de la Celiacque. Elle a aussi deux sortes de veines, l'une supérieure.

Ses vais-
seaux.

qui va à l'Azigos, & l'autre inferieure, qui se termine à la coronaire stomachique.

Ses Glandes.

Il y a un Corps glanduleux qui est étroitement attaché en sa partie postérieure par des ramaux des nerfs qui viennent de la huitième paire, & de la douzième des vertèbres, & on remarque qu'il reçoit des veines & des artères coronaires, & des vaisseaux lymphatiques qui vont se rendre dans le canal thorachique. L'usage de ce corps glanduleux, selon quelques uns, est de dessécher l'œsophage contre la dureté des vertèbres, selon d'autres, de séparer une humeur visqueuse qui enduit sa cavité, & l'humecte, afin de faciliter la descente des alimens, en rendant le conduit plus glissant. Enfin selon d'autres, de ramasser la limphe qu'il reçoit des parties voisines, & de la répandre dans le chyle par les vaisseaux lymphatiques.

On remarque que lorsqu'il s'enfle avec excès il ferme le passage au breuvage & aux alimens les plus liquides, & non pas aux solides; parce que les fibres musculieuses de l'œsophage étant comme paralitiques, ont besoin d'être irritées par les alimens solides pour faire leur fonction. Cette irritation détermine les esprits à y venir en plus grande abondance, afin que le gonflement qu'ils leur causent, serrant la cavité, chasse les morceaux en bas.

Ses muscles.

L'œsophage est mû par trois paires de muscles & par un sphincter propre.

Le Cephalopharin-gien.

La première paire que l'on nomme Cephalopharingien, & qui naît de l'endroit où la tête, & le col se joignent, s'étend & se déploie dans la tunique de l'œsophage par un ample plexus de fibres, & en la tirant en haut, il resserre le Pharynx lors qu'on avale.

La seconde paire est le sphénopharingien qui vient du sinus de l'aile intérieure de l'os cuneiforme. Il s'implante obliquement aux côtés de l'œsophage & du palais, & il dilate ses parties pour recevoir les alimens.

Le Sphénopharingien.

La troisième paire que l'on nomme stylopharingien, vient de l'apophyse aigüe stiliforme. Il est long & rond, en descendant, & il va s'étendre dans les côtés de l'œsophage qu'il dilate conjointement avec la première paire.

Le Stylopharingien.

Le sphincter de l'œsophage, que l'on nomme aussi muscle œsophagien, prend son origine de l'un & de l'autre cartilage scutiforme. Il embrasse l'œsophage en forme de sphincter, & le resserant de tous côtés, il pousse les alimens vers le bas, & les oblige de descendre.

Le Sphincter.

L'action de l'œsophage est animale & non pas naturelle; puisqu'elle se fait par le moyen des muscles dont on vient de parler, & que la deglutition dépend de nôtre volonté.

L'action de l'œsophage.

Son usage est de servir de canal pour porter le boire & le manger dans l'estomac; son mouvement est vermiculaire, comme celui des intestins. Il se fait par des fibres obliques & circulaires de sa Membrane charnue; lorsque ce mouvement se fait d'en haut en bas on l'appelle Peristaltique; mais lorsqu'il se fait de bas en haut on l'appelle Antiperistaltique.

Son usage.

Monsieur Duncan remarque que la Membrane nerveuse de l'œsophage est le siège du bâillement qui ne manque jamais d'arriver, quand quelque irritation détermine les esprits à y venir en grande abondance. La cause de cette irritation est une humidité incommode qui arrose la Membrane intérieure de l'œsophage; cette humidité vient ou des glandes dont la Membrane interne est parse-

Le siège du bâillement

EXPLICATION DE LA FIGURE I.

Qui represente par la partie posterieure la Trachée-artere, l'Oesophage, les Nerfs recurrens, & une partie de la grande Artere & de l'Axillaire.

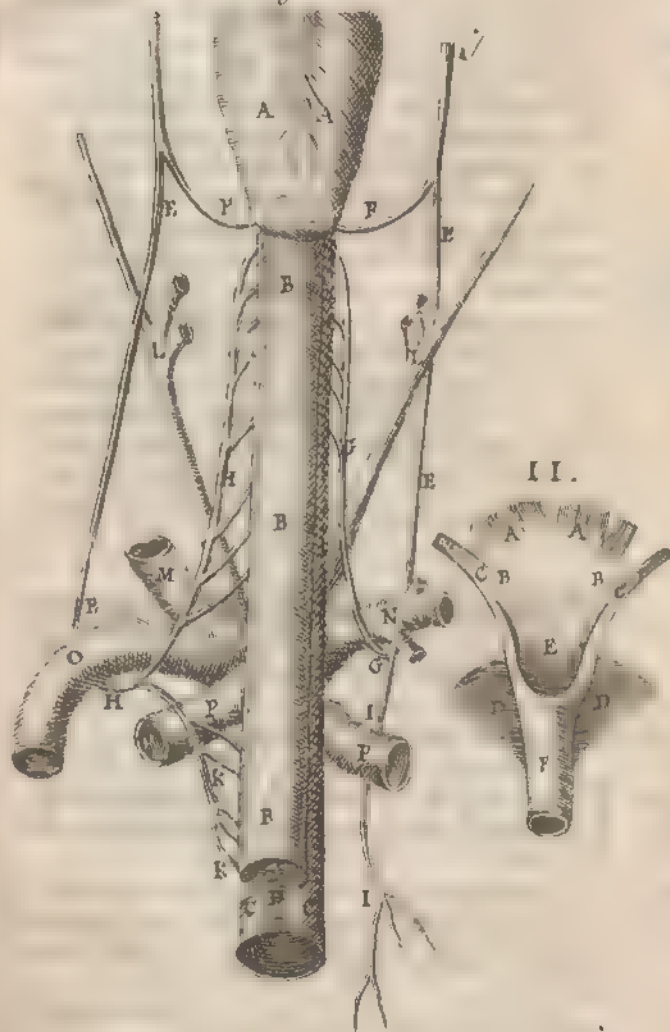
FIGURE I.

- A A Le Muscle qui resserre l'oesophage.
 B B B L'oesophage.
 C C C L'apre artere située sous l'oesophage.
 D La Membrane qui est entre l'apre artere, & l'oesophage.
 E E E E Les Nerfs de la sixième conjugaison.
 F F Les Nerfs qui s'insèrent dans la langue.
 G G Le Nerf recurrent droit qui descend jusqu'à l'artere humerale.
 H H Le Nerf recurrent gauche qui descend proche le tronc de la grande artere.
 I I Le Nerf qui descend à l'orifice gauche du Ventricle, & au Diaphragme.
 K K Le Nerf qui descend au Diaphragme.
 L Les Arteres jugulaires, une de chaque côté.
 M L'Artere humerale gauche.
 N L'Artere humerale droite.
 O O La grande Artere.
 P P Les Arteres qui descendent aux poulmons.

FIGURE II.

- A A Les Muscles Cephalopharyngiens.
 B B Les Muscles Sphenopharyngiens.
 C C Les Muscles Stylopharyngiens.
 D D Le Muscle Sphincter de l'oesophage.
 E La face interne de l'oesophage.
 F Une partie de l'oesophage qui descend.

Fig. I.



LIVRE SECOND

mée, ou des vapeurs acides qui s'élevent de l'estomac comme d'un pot bouillant, & qui se condensent contre les parois de l'œsophage comme contre un couvercle, alors les fibres nerveuses de la Membrane interne en étant irritées, le gonflent & nous font bâiller en dilatant l'œsophage; la bouche est obligée de suivre ce mouvement, parce qu'elle est tapissée de la même Membrane.

Pourquoy
on bâille,
en voyant
bâiller les
autres,

On demande d'où vient que nous ne saurions presque voir bâiller un homme sans que nous fassions le semblable? & on répond, que cette sympathie vient de ce que nôtre œsophage étant ordinairement chargé d'un peu plus d'humidité qu'il ne faut, la cause de cet accident est presque toujours présente, quoyqu'elle ne soit pas toujours assez forte pour produire son effet; à moins que l'imagination frappée par ce même accident qu'on remarque en un autre, ne détermine les esprits à couler en abondance dans ces fibres nerveuses de l'œsophage.



CHAPITRE IV.

Des Maladies de l'œsophage.

Les mala-
dies de l'œ-
sophage.

Les tu-
meurs.

Les principales Maladies de l'œsophage sont les tumeurs, son resserrement, les ulcères, & les playes.

Les tumeurs sont causées comme toutes les autres, par des obstructions qui font que les liqueurs nourricières s'arrêtent dans les glandes de l'œsophage.

On les distingue à la douleur, & à la difficulté d'avaler, qui n'est pourtant pas si grande que dans

DU COLI.

l'esquinancie. Lorsqu'elles sont grosses, & qu'elles pressent fortement la Trachée-artère, le malade en est souvent étouffé.

Le resserrement de l'œsophage vient ou par une paralysie ou une convulsion, par quelque tumeur de cette partie, ou par celles des parties voisines, ou par une inflammation, ou par des caroncules dans son canal, ou enfin par une playe ou par un ulcère. Quelquefois c'est toute la circonférence du Pharynx, qui forme un anneau cartilagineux par lequel le passage se retrecit.

Le resserre-
ment.

La Paralysie arrive par une obstruction qui empêche les esprits animaux de couler dans les fibres des muscles du Pharynx, & on la reconnoît par la deglutition lezée, sans qu'il y paroisse aucun signe des autres incommodités.

La Paralyse,

Cette maladie est tres-dangereuse, & cause souvent la mort, parce que le malade ne peut rien avaler. Si elle vient du défaut d'esprits animaux, & de la dissolution entière des forces, comme il arrive quelquefois dans les fièvres aiguës, c'est un tres-mauvais signe, la boisson tombe alors dans l'estomac avec un bruit semblable à celui que fait une liqueur qu'on verse dans une bouteille vide.

Dans la convulsion la bouche demeure toujours fermée, & on sent même une grande douleur qui s'étend jusqu'aux mamelles & aux parties voisines. Cette indisposition est beaucoup plus dangereuse dans les maladies aiguës, que dans les chroniques.

La Convul-
sion,

Les corps étrangers arrêtés dans l'œsophage, comme une arête de poisson, un os, un noyau de cerise ou de pêche, se reconnoissent par la relation du malade & des assistants. Ils causent quelquefois de la douleur qui est suivie de tumeur, d'inflammation, d'abcès, & souvent de la mort,

Les corps
étrangers.

L'inflam-
mation.

On reconnoît l'inflammation par la douleur, par la pulsation, par la fièvre, & par la difficulté d'avaler, & elle se termine quelquefois dans un ulcère tres-fâcheux.

Les ulcères.

Les ulcères de l'œsophage se connoissent au pus qui s'amasse au fond de la bouche, & à la difficulté d'avaler. Ils sont causés par l'âcreté du suc nourricier qui corrode les fibres, & ils sont toujours dangereux, parce qu'ils empêchent la deglutition.

Les playes.

Les Playes sont faciles à connoître par la difficulté d'avaler, par le crachement de sang sans toux, & par la sortie des alimens & de la boisson, & on remarque qu'elles sont presque toujours mortelles.



CHAPITRE V.

De la Trachée-Artere.

Ce que c'est
que la Tra-
chée artère.

La Trachée-artère, ou *Appe artère*, ainsi nommée parce qu'elle contient l'air, ou parce qu'elle est inégale, & que les autres artères sont polies, est un canal, qui de la gorge descend au poulmon, dans lequel il entre par plusieurs ramaux qui dans l'inspiration reçoivent l'air, & qui le rendent dans l'expiration avec des vapeurs sereuses, & des exhalaisons, & cela pour le rafraîchissement du sang vital, & pour la formation de la voix & des sons. Sa tête ou commencement est nommé *Larinx*, & le reste *Bronchies* ou *Bronches*, pour être selon *Hippocrate* arrosé de quelque partie des liqueurs que l'on boit.

Sa situation.

Elle est située en la partie antérieure du col sur

l'œsophage qu'elle accompagne jusqu'à la quatrième vertebre de la poitrine, où elle se separe en deux branches qui entrent dans les poulmons chacune de leur côté. Ces branches se divisent ensuite en autant de ramaux qu'il y a des lobes, & ceux cy encore en d'autres, jusqu'enfin que se dispersant en de tres-petits ramaux, entre les racines de l'artere, & de la veine pulmonaire, ils vont aboutir dans les vesicules du poulmon, dans lesquelles ils s'ouvrent.

Sa grandeur varie selon l'âge, le sexe, & la diversité du temperament. Sa grandeur

Sa substance est cartilagineuse sur le devant, afin qu'elle ne s'affaisse pas, & qu'au contraire elle demeure toujours ouverte pour l'entrée de l'air dans l'inspiration, & pour la sortie dans l'expiration, & membraneuse en sa partie postérieure, afin que la deglutition ne soit pas empêchée par le voisinage d'un corps dur. Sa substance

Les cartilages ne sont pas exactement ronds & annulaires, mais demi-circulaires ou semi-lunaires. Ils sont arrangés les uns dessus les autres, plus ils approchent des poulmons, & entrent dans leur Parachime, plus ils sont petits, membraneux & moins durs. Quand la Trachée-artère se divise en deux ramaux, ses anneaux sont alors entièrement cartilagineux, parce qu'ils ne touchent plus l'œsophage. Ils sont formés de maniere que le second étant plus petit que le premier, entre un peu dans sa cavité, comme les écailles de la queue d'une écrevisse, ce qui permet aux bronches de s'allonger dans l'inspiration, & de se raccourcir dans l'expiration, & dans l'expulsion des crachats. Tous ces cartilages sont exactement liés les uns aux autres par des ligamens charneux, & membraneux qui sont entre deux. Ses cartilages.

Ses membranes.

L'extérieure.

L'intérieure.

Cette Trachée-artère est revêtue de deux Membranes l'une extérieure, & l'autre intérieure, l'extérieure est déliée & tres-forte, & vient de la pleurve; elle tient les cartilages attachés les uns aux autres & empêche leur trop grande dilatation.

La Membrane intérieure est plus épaisse, plus dense & continue au palais. Elle est d'un sentiment si exquis qu'elle ne peut rien souffrir: car lorsque quelque portion de l'aliment ou de la boisson tombe dans sa cavité on ne cesse point de tousser, que ce qui y étoit entré n'en soit sorti. Elle est enduite d'une humeur grasse & mucilagineuse, pour empêcher qu'elle ne se dessèche, & ne soit offensée par les excréments âcres & fuligineux qui passent par la Trachée-artère, & aussi afin que le son de la voix soit plus doux. L'abondance de cette humeur cause l'enrouement; mais lors qu'elle est excessive, elle cause la perte de la voix, qui revient aussi-tôt après que cette humeur est consumée. Si elle est desséchée par trop de chaleur, comme dans les fièvres, elle devient criante.

Cette tunique est composée de trois couches; la première est tissuë de deux rangs de fibres musculieuses, sçavoir de droites & de circulaires; la seconde est toute glanduleuse, il en sort une humidité dans la cavité des bronches, & la troisième n'est qu'un tissu de ramaux, de nerfs d'arteres, de veines, & de limphatiques. Ce tissu sert à porter le sang & les esprits nécessaires pour la nourriture, & pour le mouvement des Membranes, & on remarque que ces mêmes vaisseaux déchargent quelquefois tant de serosités dans les glandules, que les limphatiques ne peuvent pas les contenir toutes, ce qui fait qu'elles coulent dans la cavité de la Trachée-artère, & de là dans les poulmons où elles causent des catarrhes.

La

Ses vaisseaux.

La Trachée a ses arteres doubles, les unes venant des carotides, & les autres de l'artere bronchiale, & elles accompagnent toutes ses ramifications. Elle envoie des veines aux jugulaires extérieures. Elle a de petits nerfs qui viennent des recurrents de la huitième paire, & qui sont répandus par toute la Membrane interne qu'ils rendent fort sensible.

L'usage de la Trachée-artère est d'aider à former la voix, & de servir à recevoir & rendre l'air que nous respirons.

Son usage.

L'air qui entre dans les branches de la Trachée-artère rafraîchit, ou condense en quelque façon le sang qu'il rencontre dans les branches de l'artere veneuse; & ce sang tombant dans la cavité gauche du cœur, sert à nourrir le feu qu'il y trouve, l'air qui est entré, & qui fort amene avec soy certaines parties qui purgent le sang, & qu'on appelle vapeurs fuligineuses.

Le Larinx est la partie supérieure ou le commencement de la Trachée-artère, & le principal organe de la voix.

Ce que c'est que le Larinx.

Il est situé dans le fond de la bouche, au devant de l'orifice de l'œsophage, qui s'abaisse pour recevoir l'aliment ou la boisson pendant que le Larinx s'élève pour le comprimer, & pour en faciliter la descente.

Sa situation.

Sa Figure est ronde & circulaire, à cause qu'il falloit qu'il fût cave pour le passage de l'air. Il avance par devant, & est un peu applati par derrière, afin de laisser l'espace libre à l'œsophage dans la déglutition.

Sa figure.

Sa Grandeur est différente selon l'âge, le sexe & le temperament; c'est de cette différence que vient la grande diversité de la voix, laquelle est aiguë dans les jeunes personnes, & en ceux qui

Sa grandeur

EXPLICATION DE LA FIGURE II.

*Qui représente le Larynx, avec ses Muscles,
& ses Cartilages.*

FIGURE I.

- A Le Cartilage Thyroïde ou Scutiforme.
B B B Les Muscles Sternothyroïdiens.
C C Les Muscles Hyothyroïdiens.

FIGURE II.

- A L'Épiglotte sous le Scutiforme.
B Le Cartilage Scutiforme.
C C Les Apophyses du même Cartilage.
D D Les deux Muscles propres du Larynx.
E Le Cartilage annulaire, & son exubérance. F.
G Une Portion de la Trachée artère.

FIGURE III.

- A A A L'os Hyoïde avec ses trois exubérances.
B L'Épiglotte.
C C Le Cartilage scutiforme par la partie postérieure & concave.
D D Les deux Muscles Cricothyroïdiens postérieurs.
E La partie postérieure & membraneuse de la Trachée-artère.
F F Les Muscles Arthyroïdiens.

FIGURE IV.

- A La partie concave du Cartilage Scutiforme dilaté.
B Les Muscles Cricothyroïdiens latéraux.
C Les Muscles propres.
D Les Muscles Thyrothyroïdiens internes.
E L'insertion du Nerve récurrent.
F F La partie postérieure membraneuse de la Trachée-artère.

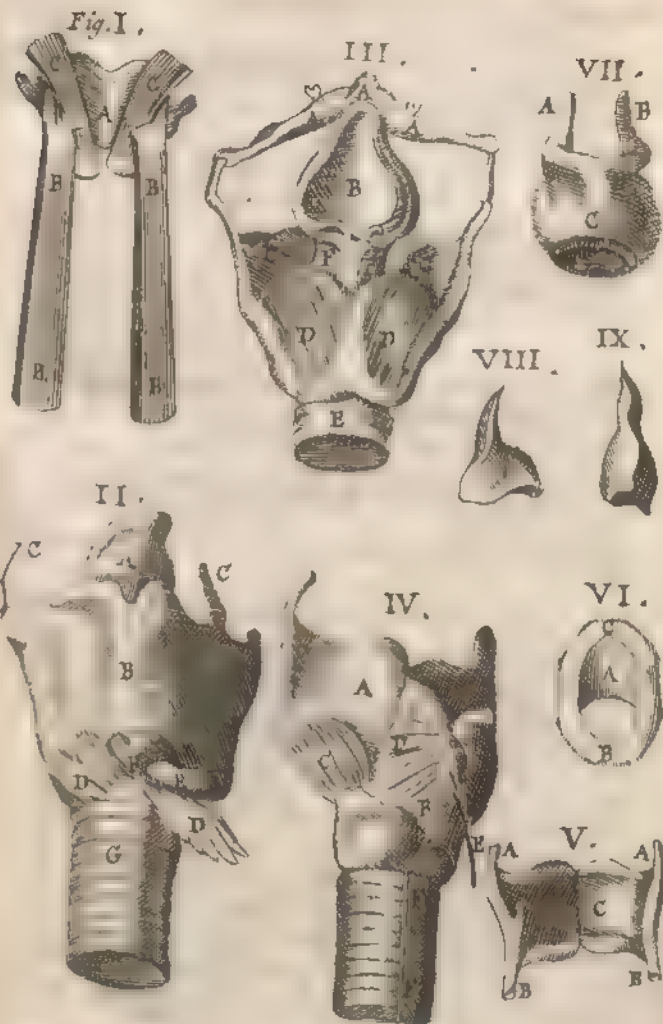


FIGURE V.

- A A Le Cartilage Thyrôide ou Scutiforme.
 B Ses Apophyses inferieures.
 C Sa partie concave.

FIGURE VI.

- A La face interne du Cartilage annulaire.
 B Sa partie inferieure & anterieure.
 C Sa partie posterieure & superieure.

FIGURE VII.

- A. B. Le Cartilage Arithenoide par la partie posterieure joint à l'annulaire.
 C La partie large & posterieure de l'annulaire.

FIGURES VIII. ET IX.

Les Cartilages qui constituent l'Arithenoide, separez de l'Annulaire.

sont de temperament sec, parce qu'en ceux-cy le passage du larinx est étroit. Dans les adultes & les mâles elle est grosse & grande, parce que le larinx est plus large. Sa longueur ou sa petitesse concourent aussi à cette difference, aussi bien que l'expulsion de l'air forte ou foible, & en plus ou moins grande quantité, à raison de quoy la voix est grande ou petite, grave ou aiguë. S'il paroît moins aux femmes qu'aux hommes; c'est que les glandes qui sont placées au bas du larinx aux femmes, sont plus grosses que celles des hommes, ce qui leur rend le col plus rond, & la gorge plus belle.

Sa composition.

Il est composé de cartilages, de muscles, de membranes, de vaisseaux & de glandes.

Les Cartilages sont au nombre de cinq, ils forment tout son corps, ils se dessèchent, & s'endurcissent à mesure qu'on vieillit, ce qui a fait croire quelquefois qu'il étoit osseux, & qu'on n'avoit pu étrangler des personnes condamnées au dernier supplice.

Le premier des cartilages se nomme *Tiroide* ou *Scutiforme*, à cause qu'il a la figure d'un bouclier. Il est cave en dedans, & convexe & bossu en dehors; mais plus aux hommes qu'aux femmes, parce qu'ils ont les glandes Thyroïdes moins grosses. Il est quarré, & ses quatre angles ont chacun une production; les deux productions d'en haut sont les plus longues, elles se joignent aux côtés de l'os hyoïde par le moyen d'un ligament, & par les deux d'en bas, il est uni au cartilage Cricoïde. Chacun peut éprouver en soy-même, lors qu'il avale des alimens ou des liqueurs que ce cartilage s'élève, & fait place au gosier.

Le second des cartilages est le *Cricoïde* ou *Annulaire*, ainsi appelé, parce qu'il est rond comme un anneau, & qu'il environne tout le larinx. Il est étroit par devant, & large & épais par derrière, il sert de base à tous les autres cartilages, & est comme enchassé dans le Tiroïde; c'est par son moyen que les autres cartilages sont joints à la Trachée-artère; c'est pourquoy il est immobile.

Le troisième des cartilages est l'*Arithenoide*, qui est ainsi appelé, parce qu'il ressemble au bec d'une aiguere, il est placé dans le Tiroïde, & est soutenu par l'annulaire. Il forme la partie posterieure du Larinx.

Le quatrième des Cartilages est la *Glotte* ou *Langue*; il fait la partie posterieure & superieure du Larinx, qui est l'endroit où il est le

B iij

Ses cartilages.

Le Tiroide.

Le Cricoïde

L'Arithenoide.

La Glotte

plus étroit, & suivant qu'il se resserre, ou qu'il se dilate, forme la voix, ou plus grêle, ou plus grosse. On voit à côté de la Glotte une cavité formée des Membranes qui lient les Cartilages; & s'il arrive par hazard qu'en riant, ou en parlant il tombe quelque petite partie de l'aliment dans cette cavité, l'on touffe jusqu'à ce que ce qui y étoit tombé, en soit sorti.

L'Epiglote.

Le cinquième des Cartilages est l'Epiglote, ainsi appelé, parce qu'il sert de couvercle à la Glotte, qui est la fente & l'ouverture du Larinx; il a la figure d'une feuille de lierre; sa substance est plus molle que celle des autres Cartilages, afin qu'il puisse se baisser & se relever commodément; il est attaché à la partie concave & supérieure du Tiroïde. L'orifice du Larinx est toujours ouvert pour la respiration, si ce n'est que l'Epiglote se ferme; elle est abaissée par la pesanteur de l'aliment, afin que rien ne tombe dans la Trachée-artère; mais aussi-tôt que l'aliment est passé pour aller dans l'Oesophage, l'Epiglote se relève par une action de ressort qui lui est naturelle, pour laisser entrer l'air dans la Trachée-artère. Elle se rabaisse tout autant de fois que nous avalons quelque chose par un mouvement pareil à celui de ces petites trapes qui sont aux comptoirs des Marchands, que la pesanteur de l'argent fait baisser; mais qui se relevent aussi-tôt qu'il est passé.

Les muscles du Larinx.

Le Larinx a plusieurs muscles qui servent à mouvoir ses Cartilages selon notre volonté, attendu que son mouvement est volontaire, & que nous formons la voix, quand il nous plaît. Ses muscles sont quatorze, sept de chaque côté, qui le dilatent, & le resserrent dans le besoin. De ces quatorze muscles, il y en a quatre communs, &

dix propres. Les communs sont ceux qui ne prennent pas leur origine du Larinx; mais qui s'y viennent insérer, & les autres propres au contraire y ont leur origine & leur insertion.

La première paire des communs est le Sternotiroïdien ou Bronchique. Il prend son origine de la partie intérieure & supérieure du Sternon, monte le long des Cartilages de la Trachée-artère, & se termine au bas du Scutiforme, qu'il tire en bas.

Le Sternotiroïdien.

La seconde paire est l'Hyotiroïdien; il naît de la base de l'os Hyoïde, & s'insère à la partie externe & inférieure du Tiroïde. Il sert à relever le Larinx, en reserrant le haut, & en dilatant le bas du Tiroïde.

L'Hyotiroïdien.

La première paire des muscles propres est le Cricothiroïdien antérieur. Il tire son origine de la partie antérieure & inférieure de l'Annulaire, & se termine à la partie inférieure & latérale du Scutiforme pour le dilater.

Le Cricothiroïdien antérieur.

La seconde paire est le Cricothyroïdien postérieur. Il naît de la partie supérieure & postérieure de l'Annulaire, & s'insère en la partie supérieure & latérale du Scutiforme, pour le resserer.

Le Cricothyroïdien postérieur.

La troisième paire est appelée Cricothyroarthenodien latéral, à cause qu'il prend son origine de la partie intérieure & latérale de l'Annulaire, & s'insère à la partie inférieure & latérale de l'Aritenoïde, qu'il éloigne, afin de dilater l'ouverture du Larinx.

Le Cricothyroarthenodien latéral.

Le quatrième est le Thyroarthenodien; il naît de la partie antérieure & interne du Scutiforme, & se termine aux côtés de l'Aritenoïde, il approche avec le suivant le Cartilage Aritenoïde pour fermer l'ouverture du Larinx.

Le Thyroarthenodien.

La cinquième est appelé Arithenodien, il prend

L'Aritenoïdien.

son origine de la partie postérieure & inférieure de l'Artenoïde, & se traînant par des fibres transverses, il s'insère à ses côtés pour le resserrer.

On remarque que l'Esquinancie causée par l'inflammation de ces deux muscles est mortelle, parce qu'ils ferment exactement l'ouverture du Larinx.

Le Larinx a deux Membranes, l'une extérieure, qui est la continuité de celle qui couvre extérieurement la Trachée-artère, & l'autre intérieure, qui est la même qui tapisse toute la bouche, & qui en descendant revêt intérieurement le Pharynx, le Larinx, & la Trachée-artère.

Quant aux vaisseaux, le Larinx reçoit des veines des jugulaires, des artères des Carotides, & des nerfs des recurrens, qu'on nomme ainsi, parce qu'ils remontent sur leurs pas, après être descendus jusqu'à la grosse artère, qu'ils embrassent d'un côté, & l'artère axillaire de l'autre. Ces nerfs finissent dans les muscles du Larinx, pour les faire mouvoir, & pour servir à la voix; d'où vient que si on les lie, ou que l'on les coupe à quelque animal, il perd la voix aussi-tôt.

Ses Glandes sont au nombre de quatre, qui servent à humecter le Larinx, deux situées au dessus, qu'on nomme *Tonsilles* ou *Amigdales*, & deux au dessous, qu'on nomme *Tiroïdes*, ainsi nommées, parce qu'elles ressemblent à des amandes pelées.

Les *Tonsilles* ont leur substance spongieuse; elles sont situées à chaque côté de la luette proche la racine de la langue, elles sont revêtues de la Tunique commune de la bouche, elles ont des nerfs de la quatrième paire, des artères des Carotides, & des veines qui vont aux jugulaires. Il se fait souvent dans ces glandes des abscesses qui se meurissent aisément, à cause de la chaleur de la bouche.

Pourquoy
l'Esquinan-
cie est quel-
quefois
mortelle.
Ses Mem-
branes.

Ses vais-
seaux.

Ses Glandes

Les Tonsi-
les.

L'usage des Amigdales est de filtrer le sang qui leur est porté par les rameaux des Carotides, d'en séparer les serosités, & de les décharger dans le fond de la bouche pour humecter le Larinx, de peur qu'il ne soit trop desséché par l'air qui y passe continuellement; le Larinx étant toujours ouvert, il coule quelque partie de ces serosités dans la Trachée-artère.

Les *Tiroïdes* sont situées au dessous du Larinx à côté du Cartilage annulaire, & du premier anneau de la Trachée-artère, une de chaque côté; elles ont la figure d'une petite poire, leur couleur est un peu plus rouge, & leur substance plus solide, plus visqueuse, & tirant plus sur la chair des muscles que les autres glandes. Elles ont des nerfs des recurrens, des artères des Carotides, des veines des jugulaires, & des lymphatiques qui se rendent au canal thorachique.

Leur usage est de séparer une humidité grasse & visqueuse pour enduire le Larinx, & faciliter les mouvemens de ses Cartilages, pour adoucir l'acrimonie de l'humeur salivale, & pour rendre la voix plus douce. Ceux qui oignent avec de l'huile les flûtes, imitent cet artifice de la nature.

L'usage du Larinx est de former la Voix, qui est un son articulé de l'homme; produit par la glotte de la percussion ou battement fréquent de l'air expiré pour exprimer les sentimens de l'ame. Il y a trois sortes de parties qui y contribuent différemment, savoir les poulmons, la Trachée-artère, & la bouche. Le poulmon pousse l'air qui sort sans bruit par la bouche, & par le nez, sans autre effet que la simple respiration ou les soupirs, pourveu qu'il trouve les conduits libres & ouverts: mais quand la fente qui est au haut du

Leur usage
gcs.

Les Tiroi-
des.

Leur usage;

Ce que c'est
que la voix.

Larinx, comme celle qui est aux flûtes; s'étrecit; & s'oppose à la sortie de l'air qui la repousse pour passer, & l'effort que fait la Glotte pour retrecir ce passage, cause ce tremblement & ces secouffes pressées qui forment les sons. Ce bruit est plus ou moins fort, selon la violence avec laquelle l'air est poussé, & il est plus ou moins aigu, selon que les battemens sont plus ou moins pressés. Cet effet dépend de la longueur & grosseur du Larinx, que chaque personne modifie pour prendre differens tons par le moyen des muscles qui le resserrent, ou qui le dilatent selon nôtre volonté. La netteté de la voix, & les autres agreémens dépendent aussi de la disposition du Larinx & de la languette qui le ferme; mais la configuration de la bouche, & les mouvemens de la langue & des lèvres produisent la diversité qui rend la voix articulée & distincte par la prononciation des lettres, des syllabes, & des paroles dont le discours est composé. Si on examine une orgue, on verra qu'elle imite admirablement bien l'industrie dont la nature s'est servie pour former la voix. Les soufflets comme les pûmons poussent l'air dans les tuyaux; la structure de ces tuyaux est pareille à celle de la Trachée-artère, & enfin l'adresse & les mouvemens des doigts de l'Organiste produisent cette diversité de tons, qui rendent une harmonie parfaite; de même que la disposition de la bouche avec les mouvemens de la langue & des lèvres, articulent les mots qui forment un discours.



CHAPITRE VI.

Des Maladies de la Trachée-artère.

Les principales maladies de la Trachée-artère, sont l'angine, le retrécissement, l'inégalité, les playes, les ulcères, l'Aphonie, ou privation de la voix.

Les maladies de la Trachée-artère.

L'Angine ou l'Esquinancie est une inflammation des muscles du Larinx, & des autres parties de la gorge; on en établit de deux sortes, une dans laquelle les parties extérieures ne sont pas tumefiées, n'étant qu'une inflammation des muscles internes du Larinx; il y en a une autre qui occupe les muscles intérieurs du col, laquelle est accompagnée d'une tumeur assez grosse.

Ce que c'est que l'Angine.

On distingue l'Esquinancie en vraie & en fausse; la vraie est accompagnée de la fièvre, & d'une grande difficulté de respirer; & la fausse est sans fièvre, n'étant qu'une inflammation qui survient à la gorge.

Ses especes.

Les causes de l'Esquinancie sont internes & externes; les internes sont comme une limphe âcre & acide qui fait des obstructions dans les petits tuyaux qui composent les muscles, les glandes, & les membranes; de sorte que la circulation étant arrêtée dans tous ces petits tuyaux; c'est une nécessité que ces parties s'enflamment & se tumefient, qu'elles compriment la Trachée-artère, & empêchent le passage de l'air dans cette partie, d'où s'ensuit la suffocation.

Ses causes.

Les causes externes sont les blessures, l'air trop humide ou pluvieux, les alimens âcres & acides,

ou les corps étrangers avalés par mégarde, qui par leur compression occasionnent l'inflammation aux muscles du Larinx. Les frictions du mercure peuvent aussi causer cette maladie par ses parties âcres & caustiques, qui venant à se nicher dans les muscles, y causent des irritations, & l'inflammation.

Ses signes.

Les Signes qui marquent que l'Esquinancie se veut former, sont une difficulté d'avaler, & de respirer, le malade sent de la douleur au gosier, une chaleur & une ardeur à la gorge, il a de la peine à remuer le col, ses crachats sont épais & gluans, il a une grande douleur de tête.

Lorsque l'inflammation est formée, le malade a une grande difficulté de respirer, & d'avaler, il rejette les bouillons & la boisson par le nez, sa langue est flasque & molle, le fond de la gorge est tout rempli de salive; la respiration est presque abolie; on ne peut cracher, & si on se couche, on étouffe.

Quand l'Esquinancie est fort grande, les veines du visage sont grosses & enflées, la langue est livide & chargée d'une matière épaisse, salée, ou amère, le visage est bouffi & enflammé; la fièvre est aiguë, la soif est insupportable, aussi-bien que l'amertume de la bouche; les yeux sortent de la tête, comme il arrive dans ceux qu'on étrangle; on ne voit les objets qu'imparfaitement, le poux est comme dans les peripneumoniques, on-doyant & petit.

Les Enfants sont plus sujets à ces sortes de maladies que les grandes personnes, parce qu'ils sont remplis de pituite, laquelle venant à s'aigrir, irrite la gorge.

Lorsque les enfans sont attaqués de cette maladie, ils ont le visage pâle, ils se plaignent d'une

douleur extérieure du col, ils crachent beaucoup, & leurs crachats sont épais & gluans.

L'Esquinancie qui survient à la fièvre, sans que la tumeur de la gorge ait précédé, est fort dangereuse, aussi bien que celle où il ne paroît point d'enflure au col, auquel on sent néanmoins une grande douleur, jointe à une grande difficulté de respirer: car les muscles du Larinx bouchant tour-à-fait le passage de l'air, l'on meurt quelquefois le même jour, ou bien le deuxième ou le troisième.

Son pronostic,

Si les poudrons s'enflamment dans l'Esquinancie, les malades meurent ordinairement le septième jour, ou s'ils passent ce temps là, Hippocrate dit qu'ils deviennent empiques, parce que cette maladie âcre passant dans les poudrons, il arrive une Peripneumonie, d'où suit l'Empiême; cependant quelques Auteurs disent présentement que jamais l'Esquinancie n'a causé d'Empiême.

Si la fièvre continue toujours, c'est un mauvais signe, & si le malade écume de la bouche, & ne respire qu'avec peine, il est bien près de la mort, parce que c'est une marque assurée que la Trachée-artère est fortement serrée.

Lorsque l'inflammation des parties internes se communique aux externes, & qu'il survient une tumeur & une rougeur à la poitrine, c'est un bon signe.

Dans l'Esquinancie quelquefois on ne peut avaler les alimens solides; mais seulement les liquides; quelquefois au contraire on avale plus facilement les liquides que les solides.

Lorsque l'inflammation est au palais, à la luette, & aux autres parties voisines, on ne peut avaler les alimens solides à cause de la douleur qu'ils font, & que ces parties ne sont pas en état de

faire effort pour pousser les alimens dans la gorge ; mais on avale bien les liquides , parce qu'ils n'ont pas tant besoin d'être repoussés par la langue dans la gorge , dans laquelle ils tombent presque par leur pesanteur.

Si l'inflammation est seulement aux muscles du Pharynx , on avale mieux les alimens solides que les liquides , parce que l'inflammation retrecissant l'œsophage , les alimens liquides ne peuvent passer , à cause qu'ils ne peuvent être pressés par la langue , la compression qu'elle fait les chassant de tous les côtés , à cause de leur fluidité , ce qui fait qu'ils sortent par le nez.

Lors qu'il arrive des tumeurs au col , il ne faut pas les négliger , parce que la limphe croupissant trop long-temps dans les vaisseaux & dans les glandes , elle cause l'Esquinancie par son âcreté.

Lorsque les enfans commencent à croître , l'Esquinancie n'est pas si à craindre que dans les grandes personnes , parce que cette tumeur n'arrive dans les enfans que par la trop grande abondance du suc nourricier qui n'a point d'âcreté ; mais dans les adultes c'est toujours une limphe aigrie qui leur cause cette maladie.

Causes du
retrecisse-
ment de la
Trachée-
artere.

Le Retrecissement de la Trachée-artere empêche la formation de la voix , & est causé par une inflammation qui se fait au dedans , ou par des corps étrangers qui la compriment par dehors , ou qui la bouchent en dedans par des tumeurs qui la pressent , par des phlegmes épais qui gonflent les Cartilages , par une paralysie qui relâche les fibres qui attachent les mêmes Cartilages , ou par la convulsion de la Membrane intérieure de la Trachée-artere , comme il arrive quelquefois aux femmes hystériques , & aux hypochondriaques.

Dans cette maladie on ne respire , & l'on ne parle qu'avec difficulté , & le malade est en danger d'être étouffé , sur tout lorsque la Trachée-artere est entièrement comprimée par dehors , ou bouchée en dedans par des corps étrangers , parce qu'on ne peut vivre sans respirer.

Ses signes.

Lorsque la Trachée-artere se resserre tout d'un coup après une longue phthisie , c'est un signe de mort , c'est une marque que les Cartilages sont tout-à-fait desséchés , & qu'ils se sont retirés par un défaut d'humidité.

Son pro-
gnostic.

Quelquefois la respiration vient à manquer tout d'un coup dans les phthisiques , ce qui vient souvent de ce que la Trachée-artere se remplit tout d'un coup de pus.

Le Resserrement du Larinx ou de la Glotte vient ordinairement de la tumeur des muscles du Larinx & des Amigdales , ou des corps étrangers qui sont glissés dans la fente du Larinx , qui en bouchent l'ouverture , & qui empêchent le passage de l'air , comme il est arrivé quelquefois en s'éclatant de rire en mangeant , parce que les alimens en allant de travers , une partie est entrée dans le Larinx , au lieu d'entrer tout-à-fait dans l'œsophage.

Causes du
resser-
ment du
Larinx.

On connoît que la Glotte est trop étroite , lors qu'on a de la difficulté à se faire entendre , & qu'on ne peut former aucun son. On ne respire qu'avec bien de la peine. Si l'ouverture du Larinx est tellement bouchée , qu'il ne reste plus de passage à l'air , le malade est en danger de sa vie , parce qu'il ne peut respirer , & qu'il est difficile de redonner à ces Cartilages leur flexibilité , & leur vertu de ressort.

Ses signes.

Son pro-
gnostic.

L'Epi-glote devient quelquefois roide , rude , & inflexible , c'est-à-dire , qu'elle a perdu son res-

Causes de
de l'inflexi-
bilité de l'E-
pi-glote.

fort par le dessèchement de ses fibres, lorsque la liqueur huileuse qui les arrose, & qui les tient souples, vient à manquer par l'obstruction des petits canaux excrétoires. Ce dessèchement vient aussi souvent de l'ardeur d'une fièvre qui consume & tarit la liqueur qui arrose l'Épiglotte, & les autres Cartilages du Larinx. Enfin il est assez ordinaire à ceux qui ont la verole, parce que la Limphe & tous les suc nourriciers sont âcres, de sorte que ces Cartilages étant pénétrés, ils en perdent leur ressort.

Ses signes.

Dans cette maladie la voix devient rude, la respiration fréquente & difficile, l'on avale avec peine. Les alimens se glissent quelquefois dans la fente du Larinx, ce qui cause une toux incommode & une difficulté de respirer. Pour éviter ces accidens l'on est obligé de manger à grosses bouchées. En buvant, une bonne partie de la liqueur entre dans la Trachée-artère, ce qui excite une toux insupportable qui fatigue extrêmement; enfin c'est une marque que l'Épiglotte ne peut s'abaisser, lors qu'à chaque fois que l'on mange, il entre des alimens dans le Larinx, ce qui se peut connoître à la difficulté de respirer, & à la toux qui arrive d'abord.

Lorsque l'Épiglotte s'est ossifiée, il n'y a point de remède. Ceux à qui cet accident arrive, sont sujets à de fâcheuses incommodités: car ils ne respirent qu'avec peine. En mangeant il arrive souvent qu'une partie des alimens entre dans le Larinx, ce qui excite une toux incommode, & quelquefois une mort subite.

Le Retrecissement de la Glotte, l'inflexibilité de l'Épiglotte sont des indispositions incurables dans les vieillards, parce que ces Cartilages sont endurcis & ossifiés, & qu'il n'y a plus de liqueur pour

pour les humecter, comme dans les jeunes gens.

On remarque que l'Épiglotte est quelquefois si courte, qu'elle ne sauroit fermer l'ouverture du Larinx, & que cette indisposition naturelle est sans doute la cause de la plupart des morts subites qui sont arrivées en buvant & en mangeant.

La rudesse & l'inégalité de la Trachée-artère, qui est naturellement polie en dedans, vient ou de la dessiccation de l'humidité qui l'enduit, ou de l'âcreté du suc nourricier, ou d'un air salin, ce qui rend la voix rude, parce que l'air fait plusieurs saubresauts en rencontrant ces éminences qui le retardent dans son passage.

Causes de l'inégalité de la Trachée-artère.

Cette maladie cause une toux fréquente qui incommodé beaucoup, & fait bien de la peine à parler. On la guerit plus ou moins facilement, selon que la Membrane interne de la Trachée-artère est plus ou moins corrodée par l'âcreté des liqueurs.

Ses signes.

L'Aphonie est, lors qu'il n'y a point de voix du tout, ce qui arrive par le vice du Larinx, ou paralytique, ou convulsif. Ainsi les femmes ne sauroient parler dans la passion hystérique, à cause de la convulsion des muscles du Larinx qu'elles prennent pour une corde qui les étrangle.

Ce que c'est que l'Aphonie.

La perte de la parole, c'est lorsque le son & la voix sont formés par le Larinx; mais que la langue ayant perdu son mouvement, ne sauroit suffisamment former la voix, ni articuler la parole. Ce vice est ordinaire aux paralytiques & aux apoplectiques.

Ce que c'est que la perte de la parole.

Les Ulcères de la Trachée-artère occupent quelquefois plus ou moins d'étendue dans cette partie, & viennent de l'obstruction des glandes & des canaux excrétoires de la Membrane interne;

Causes des ulcères.

où ils sont causés par un pus âcre qui vient d'un ulcere des p^oumons.

Leurs si-
gnes.

Lors qu'ils ne paroissent pas à la ven^e, ils se font connoître par la douleur qu'ils causent, & par les crachats où il y a du sang & du pus, & des raclures cartilagineuses.

Leur Pro-
gnostic,

Les Ulceres sont tres-difficiles à guerir, parce que la Trachée-artere & les p^oumons sont sans cesse dans un mouvement continuel, & qu'on n'y peut porter aisément les remedes: car tous les medicamens liquides que l'on donne ne coulent pas comme l'on croit dans la Trachée-artere, si cela étoit, il faudroit mourir.

Les signes
des playes.

Lorsque la Trachée-artere est blessée, l'air sort par la playe, on touffe beaucoup, on crache du sang, on sent une grande douleur vers le dos, la voix devient rauque, & la langue seche.

Leur Pro-
gnostic,

Cette maladie est le plus souvent mortelle, parce que c'est une partie cartilagineuse, & sans sang, & parant difficile à être consolidée, joint que les remedes n'y peuvent être portés facilement, & que la toux irrite & augmente encore la playe.

CHAPITRE VII.

De la Poitrine en general.

La poitrine,
pourquoy
appelée
Thorax.

LA Poitrine est appelée des Grecs *Thorax*, du Verbe *Thoro*, qui signifie saillir, & sauter, à cause du mouvement perpetuel du cœur qui reside dans cette partie, ou selon d'autres, *Thorax* signifie une cuirasse, parce qu'il contient & défend le cœur, & les autres parties contenues dans sa cavité.

On l'appelle Ventre moyen, non seulement à cause de sa situation qui se trouve entre le ventre supérieur, qui est la tête, & l'inférieur, qui est le bas ventre; mais encore par rapport à sa grandeur, la poitrine étant une cavité plus grande que celle de la tête, & plus petite que celle du bas ventre.

C'est une partie dissimilaire & organique, le domicile des parties vitales, l'office & la boutique de la chaleur, du sang, & de l'esprit vital, & ainsi la source de la vie, & le siege des affections & passions.

C'est cette cavité qui est terminée en haut par les Clavicules, en bas par le Diaphragme, aux deux côtés par les Côtes, en la partie de devant par le Sternum, & en celle de derriere par les Vertebres du dos. La partie antérieure se nomme Sternum ou poitrine, & la postérieure le dos.

La Figure de la poitrine est presque ovale; elle doit être plate par derriere, & large, & voutée par devant: car autrement elle est defectueuse, & cause beaucoup de grandes incommodités.

Sa Grandeur est fort differente; mais généralement parlant, elle doit être plus grande que petite: car lors qu'elle est étroite & serrée, le cœur & les p^oumons n'ont pas la liberté de se mouvoir librement dans la respiration; il arrive aussi que de temps en temps ils heurtent fortement contre les côtes qui les environnent; d'où vient que d'autant que leurs parties sont d'elles-mêmes tres-molles, elles se flétrissent insensiblement par cette impulsion presque continuelle contre les côtes, & perdent leurs forces; que de plus leurs vaisseaux étant rompus par ce choc, il en survient hémorrhoye, & le sang croupissant, & se corrompant dans leurs petites cellules spongieuses, il se forme un ulcere qui est suivi inmanquablement

Pourquoy
nommée
ventre
moyen.

Ce que c'est
que la Poi-
trine.

Sa Circon-
scription.

Sa figure,

Sa grandeur

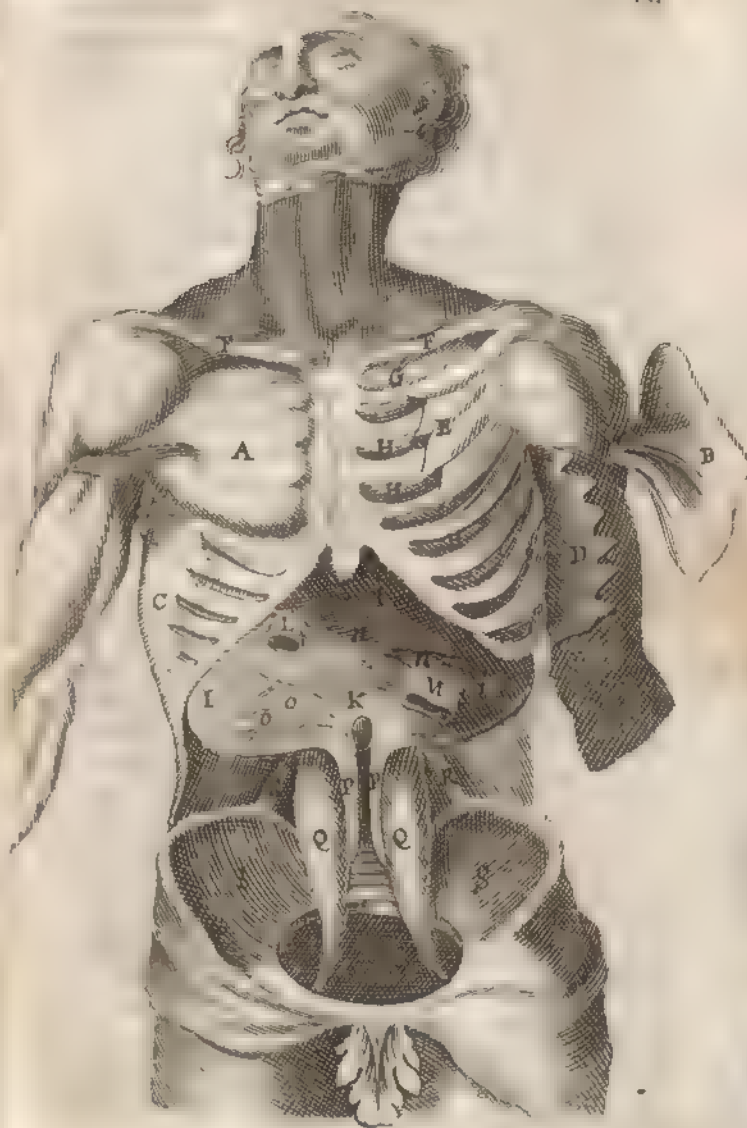
EXPLICATION DE LA FIGURE III.

Qui représente les Parties externes propres de la Poitrine, avec la situation du Diaphragme dans le Corps.

- A Le Muscle pectoral dans sa situation.
 B Le même renversé en dehors.
 C Le grand Dentelé dans la situation où en partie.
 D Le même renversé en dehors.
 E Le petit Dentelé dans sa situation.
 FF Les Clavicules.
 G Les Muscles sous-claviers.
 H H H Les Muscles intercostaux.
 I I I Le Diaphragme.
 K Une partie de la grande Artere descendante.
 L Le Trou pour la Vene cave descendante.
 M Le Trou pour l'œsophage.
 N N Les Venes phréniques.
 O O Les Arteres phréniques.
 P P Les deux Appendices du Diaphragme.
 Q Q Les Muscles Psoas.
 R R Les Muscles des Lombes.
 S S La Cavité interne des Os Ilium.

Sa substance

de phthisie, accompagnée de fièvre lente. Sa Substance est en partie osseuse, & en partie charneuse. Elle a dû être en partie osseuse, afin que le Thorax demeurât étendu, & que les parties charneuses, à raison de leur mollesse, ne s'affaîssissent pas les unes sur les autres, & que le cœur, ce noble viscere, ne fût pas comprimé par le poulmon, & empêché en son mouvement. Elle a dû être en partie charneuse, afin que dans la respiration, dont le cœur ne sçauroit absolument se passer, il pût facilement & commodé-



C III

ment se mouvoir. Et afin que cette extension ou expansion se maintint, & qu'à même temps tous les mouvemens se fissent convenablement, il a dû être composé, non pas simplement d'un seul os, mais de plusieurs, tous lesquels, afin que leur mouvement se fit plus facilement, ont dû être corticulés, & liés ensemble par des Cartilages, & être munis non seulement chacun d'un muscle situé dans leurs entre-deux; mais encore être couverts de plusieurs autres.

L'usage de la poitrine.

Ses parties contentes communes.

L'usage de la poitrine est de renfermer, & de défendre le cœur & les pûmons.

Les Parties qui la composent, se divisent comme celles du bas ventre, en contenant, & en contenues. Les contenant sont communes, & propres. Les communes sont la Cuticule, la Peau, la Graisse, le Pannicule charnu, & la Membrane commune des muscles, auxquelles on peut remarquer ces particularités.

Sa Peau.

La Peau de la poitrine est souvent couverte de poils dans quelques personnes, & elle en est toujours garnie dans tous sous les aisselles. Ces poils sont appelés axillaires, ils empêchent qu'elles ne se touchent, ce qui leur seroit incommode pour les mouvemens des bras, & pour les sueurs: car ces parties sont les émonctoires du cœur, comme les aînes le sont du foye.

Sa Graisse.

La Graisse qui est à la poitrine paroît toujours plus jaune qu'ailleurs, & si elle est en petite quantité, excepté aux mammelles, ce n'est pas parce qu'elle auroit empêché la respiration par sa pesanteur; mais parce qu'y ayant peu de chairs, & beaucoup d'os, cette graisse n'y pouvoit être en grande quantité; l'expérience nous faisant voir que le ventre inférieur n'est fort gras, que parce qu'il est tout charnu; que la poitrine l'est medio-

crement, parce qu'elle est en partie charnuë, & en partie osseuse, & que ce qui fait que la tête ne l'est point du tout, c'est parce qu'elle est toute osseuse.

Les Parties contenant propres sont de quatre fortes; elles sont ou glanduleuses, comme les mammelles de l'un & de l'autre sexe, cartilagineuses ou osseuses, comme le Sternum, les Côtes, les Clavicules, les Omoplates, les Vertèbres du dos, ou charnuës, comme les muscles pectoraux, intercostaux, & autres, ou enfin membraneuses, comme la Pleure & le Mediastin.

Parties contenant propres.

Les Parties contenues dans la poitrine sont les viscères & les vaisseaux; les viscères sont le Cœur avec son Pericarde, & les Pûmons avec une partie de la Trachée-artère & de l'œsophage; les vaisseaux sont plusieurs Nerfs, la grosse Artère, la Vène-cave, & le Canal thorachique.

Parties contenues.

CHAPITRE VIII.

Des Maladies extérieures de la Poitrine.

Les principales Maladies des parties extérieures de la poitrine sont les Playes, & les Fistules.

Les maladies extérieures de la poitrine. Les playes.

Les Playes sont externes ou internes, & pour l'ordinaire faites par des coups d'épées, ou par des coups d'arquebuses.

On connoît facilement les Playes externes, & pour les internes on s'en assure, & par la sonde, & à l'air qui sort avec vitesse de la playe, quand la poitrine vient à se resserrer.

Leurs signes.

Les Playes qui pénètrent la poitrine sont plus

Leur Pronostique.

dangereuses, lors qu'elles sont faites par des instrumens pointus, comme une épée, que lors qu'elles sont faites par des instrumens plus larges, comme, par exemple, un couteau, pourvu qu'il ne soit pas pointu, parce qu'il n'entrera pas si facilement dans la poitrine.

Les Playes du derriere de la poitrine proche les Vertebres, & celles des côtés sont plus dangereuses que celles qui blessent le devant de la poitrine. La convulsion qui survient aux playes de la poitrine, en marque le danger. Si ces playes sont accompagnées de douleurs, de fièvres, & d'inflammations, c'est un méchant signe. Plus ces playes ont été exposées à l'air, plus il y a de danger, à cause qu'il s'est fait des coagulations. Enfin les playes de la poitrine les plus fâcheuses sont celles qui sont faites par des armes à feu.

Les fistules.

Leurs signes

Les Fistules de la poitrine rendent toujours du pus, on en connoît la direction avec la sonde ou avec la bougie; & quand elles pénètrent la capacité, l'air sort avec assés de force pour éteindre la chandelle.

Leurs causes.

Ces Fistules, selon un Auteur moderne, sont causées par de petites particules longues & pointuës: mais pour bien entendre de quelle maniere ces particules salines entrent dans les chairs pour les rendre calleuses, il faut s'imaginer que le bout de ces particules salines est fait à peu près comme une tariere. Pour peu de mouvement qu'elles reçoivent de la maniere subtile, elles entreront fort avant dans les fibres des parties molles, ces tarieres les perceront, & les déchireront, parce que la matiere subtile qui les trouve engagées, fait effort en passant, & les pousse en leur communiquant un mouvement circulaire, ce qui fait que ces petites particules entrent encore plus

avant, & de tous les petits trous de ces Virebrequins, il s'en écoule du suc nourricier qui s'aigrit, & cette liqueur se mêlant avec la sciure des fibres, elle est poussée par les particules les plus subtiles du centre du trou à la circonference; ensuite toute cette sciure fait un enduit autour de l'ulcere, à la fin il s'en forme une Membrane dure & calleuse, parce que le plus subtil s'évapore, & que toutes les autres particules qui restent, ont des angles, & de larges superficies, de sorte qu'en se touchant de fort près, elles se joignent mutuellement ensemble. Voilà une explication mecanique qui donne à l'esprit une idée claire & intelligible de la formation des Fistules.

Les Fistules de la Poitrine qui sont vieilles & profondes, & qui ont plusieurs Sinus, sont à craindre, parce qu'il coule de ces Fistules dans la poitrine un pus âcre qui ulcere les poulmons; elles sont incurables dans les vieillards infirmes.

Leur Prognostic.



CHAPITRE IX.

Des Mammelles.

Les Mammelles sont des corps glanduleux & spongieux, remplis de veines, d'arteres, & de nerfs, & destinés de la nature pour l'agrément & la beauté du corps, & la generation du lait.

Ce que c'est que les mammelles.

Les Hommes ont des Mammelles aussi-bien que les femmes, mais elles sont bien différentes; celles des hommes étant plus petites & plus plates, & n'ayant presque point de glandes;

Des mammelles des hommes.

mais beaucoup de graisse, ce qui les rend plus grosses & plus élevées, quand l'homme est gras; on ne leur donne qu'un seul usage, qui est de défendre le cœur.

Des mam-
melles des
femmes.

Les Mamelles bien proportionnées sont un des principaux ornemens, particulièrement, lors qu'elles sont accompagnées d'une gorge bien taillée, & recouvertes d'une peau fine. Il faut qu'elles soient blanches, rondes, & médiocrement séparées dans leur milieu; qu'elles aient un mammellon vermeil, & point trop gros; qu'elles ne soient point placées ni trop haut, ni trop proche les aisselles, & enfin qu'elles ne soient ni trop grosses, ni pendantes.

Leur situa-
tion.

Elles sont situées au milieu de la poitrine, & au dessus des muscles pectoraux. 1. A cause du voisinage du cœur, d'où vient la chaleur. 2. Pour la bonne grace. 3. Pour la commodité de l'allaitement, afin que l'enfant étant entre les bras de sa nourrice, elles soient mieux à sa rencontre.

Leur nom-
bre.

Leur Nombre est de deux, en partie, afin que la mere pût fournir du lait à deux enfans; en partie, afin que l'une des mamelles étant empêchée par maladie ou autrement, l'autre pût suppléer en la fonction de nourrir suffisamment l'enfant. Il y en a qui croient que c'est parce que le lait d'une seule ne pourroit suffire pour nourrir un enfant; puisque l'expérience fait voir qu'après qu'un enfant a vuide une mamelle, il va aussitôt à l'autre, & ainsi ils concluent que les femmes ont deux mamelles, parce qu'elles sont toutes deux ordinairement nécessaires pour donner tout autant de lait qu'il en faut pour la nourriture de l'enfant.

Leur figure

La Figure des belles mamelles est ronde, & représente un demi globe; mais les bonnes au-

contraire sont avancées en dehors, & ressemblent à une poire; ce qui fait qu'elles ont de la peine à se soutenir, principalement quand elles sont pleines de lait.

On ne peut pas bien de terminer leur grandeur, elle est différente suivant les pays: Les Indiennes & les Siamois, par exemple, les ont si longues, qu'elles peuvent les jeter par dessus leurs épaules; elles diffèrent encore suivant les sujets, y ayant des femmes qui les ont naturellement petites, & d'autres grosses, ce sont ces dernières qui sont les meilleures nourrices, pourvu qu'elles ne les aient pas trop charnuës. Leur grosseur dépend aussi des différens âges: car les jeunes filles n'en ont point du tout, il ne leur paroît même que le mammellon; mais elles leur croissent insensiblement, de manière qu'à l'âge de quatorze ans elles ont la figure d'un demi globe, elles sont alors dures & fermes, elles grossissent à mesure qu'elles avancent en âge. Elles se flétrissent aux femmes qui approchent de cinquante ans, & plus une femme vieillit, plus elle les a molles & flasques, n'y restant plus à la fin que des peaux. Il y a encore des temps où elles sont plus grosses que dans d'autres: car elles augmentent dans la grossesse, à proportion que la femme approche de son terme, & quand elle est nourrice, elles s'enflent encore davantage.

Leur gran-
deur.

La Mammelle se divise en mammellon, & en la mammelle même. Le mammellon est une petite éminence que l'on voit au milieu de la mammelle, & qui sert de canal au lait pour être porté commodément de la mammelle dans la bouche de l'enfant; c'est l'endroit où aboutissent les extrémités des nerfs qui viennent aux mamelles. Il est d'une substance spongieuse & spongieuse,

Division
de la mam-
melle.
Le mam-
mellon.

assés semblable à celle du gland de la verge; d'où vient qu'il peut se flétrir ou se relever en le succant, ou en le maniant. Il est d'un sentiment fort vif, afin que l'enfant y cause, en le succant, un doux chatouillement, & que la femme y ressentant une espèce de plaisir, se porte volontiers à donner à teter à son enfant aussi souvent qu'il en a besoin.

Il est élevé, rouge, & vermeil comme une fraise aux jeunes filles, & on l'estime d'autant plus qu'il est dur, comme marque évidente de chasteré; il pousse davantage au dehors aux nourrices, & est plus livide, & plus long aux vieilles, & tire sur le noir.

Il est percé de plusieurs petits trous, qui sont les extrémités des tuyaux qui viennent des Sinus des mammelles: ces petits trous sont faits pour laisser sortir le lait qui doit servir de nourriture à l'enfant; celles qui ont ces trous plus ouverts, & en plus grande quantité, passent pour meilleures nourrices, parce qu'elles peuvent facilement faire rayer leur lait, & que l'enfant a moins de peine à le tirer en succant le mammelon.

Quand au choix d'une nourrice, l'on préfère celle qui a le plus petit mammelon, parce qu'étant gros il remplit trop la bouche de l'enfant, & l'empêche de bien teter, & non pas comme veulent quelques-uns, parce qu'il aggrandit trop la bouche de l'enfant.

L'Areola.

Les Filles ont au tour de ce mammelon un petit cercle, qu'*Hippocrate* appelle *Areola*, comme qui diroit, petit parterre, lequel est blanc, au milieu duquel ce mammelon est vermeil comme un bouton de rose. Cet Areole est pâle aux pucelles, obscur aux femmes grosses, il a plus d'éclat aux nourrices, & il est noir aux vieilles.

Ce Cercle doit être considéré dans les maladies des femmes, parce que, dit *Hippocrate*, on connoît par là, & par la couleur des mammellons, les affections de la matrice.

La Mammelle est composée de glandes, de graisse, de nerfs, d'arteres, de veines, de vaisseaux lactés, de conduits lymphatiques, & d'un conduit excrétoire. La Membrane qui sépare les mammelles d'avec les muscles, sur lesquels elles sont couchées, sert de fondement à toutes ces parties.

La mam-
melle, sa
composi-
tion.

Les Glandes sont en tres-grande quantité, d'inégale grosseur, & de figure ovale, circulairement arrangées autour d'une cavité qui est dans le milieu de la mammelle, & qui est le réservoir du lait. L'action de ces glandes est de séparer les parties lacteuses de la masse du sang, & de le verser par le conduit excrétoire que chacune de ces glandes a dans cette cavité, où le lait séjourne jusqu'à ce que par le succement de l'enfant, il soit obligé de sortir par plusieurs petits tuyaux qui aboutissent au mammelon.

Les glandes

Les Nerfs viennent des intercostaux supérieurs, & après qu'ils se sont dispersés par toute la substance des mammelles, ils se terminent au mammelon, qu'ils rendent d'un sentiment très vif, & qui fait qu'il ressent du plaisir, quand l'enfant le tète, & le succe doucement.

Les nerfs.

Il sort des glandes plusieurs rameaux de veines, qui forment les mammaires, lesquelles vont se rendre aux sous-claviers; il en sort pareillement plusieurs de la partie extérieure de la mammelle, qui sont les troncs des veines thorachiques supérieures, qui vont aux axillaires; les mammaires reportent le sang aux sous-claviers, & les thorachiques supérieures aux axillaires.

Les veines.

Les arteres.

Les Arteres sont externes & internes ; les externes apportent le sang pour la nourriture , & les internes celui qui va à toutes les glandes où elles aboutissent , d'où il passe dans les veines ; ainsi la circulation du sang se fait par deux arteres qui apportent le sang , & par deux veines qui le reportent de chaque mammelle , sans qu'il y ait aucunes anastomoses des mammaires avec les épigastriques , comme plusieurs le prétendent ; si bien qu'il est facile de comprendre que les arteres thorachiques superieures qui viennent des axillaires , arrosent la partie extérieure des mammelles , & que les mammaires qui viennent des sousclavieres , arrosent la partie intérieure , donnant un rameau à chacune de ces glandes.

Les vaisseaux lymphatiques.

On ne doute pas qu'il y ait des petits vaisseaux lymphatiques dans les mammelles , mais ils n'y sont pas en si grand nombre , comme quelques-uns disent , & il faut qu'ils aient pris plusieurs petits vaisseaux lactés , qui contiennent souvent une liqueur lactée tres-aqueuse , pour des lymphatiques. Or ces petits vaisseaux lactés se remplissent souvent d'un suc lacté aqueux, lorsque la femme qui allaite se remplit après une longue diette , de beaucoup de boisson & d'alimens , & pour lors le lait qui s'exprime , ou qui se succe des mammelles , est tres-aqueux.

Les vaisseaux lactés.

On voit plusieurs vaisseaux lactés parsemés çà & là , parmi les glandes des mammelles , du contour desquelles ils prennent leur naissance , & ils vont ensuite se réunir dans leur centre ; néanmoins les Anatomistes , quelques recherches qu'ils aient faites jusques à present , n'ont encore pu découvrir la communication & continuité qu'il y a entre ces vaisseaux-là , & les conduits chyloferes cachés dans le tronc du corps , & cela par la raison

que dans les corps morts , même dans ceux qui viennent d'être étranglés , les conduits de communication sont tres-petits , & ne paroissent pas , en la même maniere qu'on ne peut découvrir ni les chemins que la semence tient pour aller des testicules aux parastates , & des vesicules seminales à l'urethre , ni quantité d'autres conduits , par lesquels nous voyons que la nature fait souvent dans les corps vivans des transports d'humeurs d'une partie en une autre. Il ne faut pas néanmoins douter que dans les parties intérieures il ne se porte aussi-bien , tant par les membranes que par les muscles de ces vaisseaux aux mammelles , comme il s'y porte des arteres & des veines. Ces vaisseaux néanmoins ne sont pas visibles , mais cachés , parce que le suc chyleux ne s'y arrête pas , & n'y est pas plus retenu que l'urine l'est dans les ureteres , étant tres-promptement poussé en avant par la compression des muscles de la respiration , & des parties au travers desquelles ils passent en la même maniere absolument que les vaisseaux lactés du mesentere s'évanouissent incontinent après que le chyle est entré dans le reservoir , & qu'on ne les voit plus , à moins qu'ils ne se remplissent d'un nouveau chyle , lequel n'y faisant pas non plus un trop long séjour , n'en permet la veüe que pour peu de temps.

La Graisse environne les glandes & les vaisseaux , pour conserver leur chaleur , & remplir les espaces qui sont entr'eux , afin de les rendre égales & polies.

La graisse.

Les Usages des mammelles est de faire le lait , de couvrir la poitrine , de la garantir du froid extérieur , & contribuer aussi dans les femmes à leur beauté.

Les usages des mammelles.

Ce que c'est
que le lait.

Le Lait est un suc blanc & doux, fait du chyle ou de la limphe, préparé ou filtré dans les glandes des mammelles pour la nourriture de l'enfant.

Comment
il se forme.

Le Lait se fait en cette manière. Le chyle ayant été porté par le canal thorachique dans la sous-clavière proche l'axillaire, coule dans la veine-cave, d'où il est versé dans le ventricule droit du cœur, où étant mélangé avec le sang, il passe avec lui dans la grosse artère, qui en fait une distribution dans toutes les autres artères du corps. Et de même que le plus sereux est porté par les artères émulgentes aux reins, ce qu'il y a de plus lacté va aux mammelles par les artères mammaires qui le conduisent, & le distribuent par plusieurs petites branches à toutes les glandes des mammelles qui le filtrent, de même que les corps papillaires qui sont dans les reins filtrent l'urine. Toutes les particules lactées étant ainsi réunies ensemble, font le corps du lait, qui est ensuite versé par les conduits de ces glandes dans le réservoir où il séjourne, jusqu'à ce que par le sucement de l'enfant il sorte par de petits canaux qui viennent dans le réservoir au mamelon. Les particules du lait ont plus d'union les unes avec les autres, que celle du sang, elles ne se quittent pas si tôt; c'est d'où vient que le lait ne se caille pas d'abord, comme le sang, à moins qu'il n'arrive de l'agitation dans ses particules, qui en fasse separer la serosité, alors il se caille comme le sang.

Objections.

Il faut éclaircir deux difficultés qui pourroient faire croire que le lait n'est pas fait du chyle, mais du sang. La première, c'est que le lait est d'abord sereux & aqueux, il ne s'épaissit que dans la suite, ce qui fait voir que le lait ne se fait pas par

par une simple filtration du chyle dans les glandes des mammelles, mais par le sang même qui passe dans ces glandes, & qui s'y perfectionne par la coction. La seconde difficulté est, que le lait qui a reçu sa dernière perfection est toujours plus épais que le chyle des lactées, & du canal thorachique, & qu'il est encore plus épais que celui qu'on trouve dans le sang. Pour résoudre ces difficultés, on remarquera que les tuyaux & les glandes des mammelles sont d'abord fort étroits, principalement dans les jeunes femmes qui n'ont pas encore eu d'enfants, ces tuyaux ne s'élargissant que peu à peu, ils ne reçoivent donc d'abord que ce qu'il y a dans le chyle de plus fluide, & de plus coulant; mais après plusieurs circulations réitérées, le tissu des glandes des mammelles se relâche, leurs canaux s'ouvrent, & c'est pour lors qu'elles sont en état de cribler tout le chyle, ainsi le lait en devient plus épais. Enfin si le lait est plus épais que le chyle, c'est à cause du séjour qu'il fait dans les mammelles, & alors la limphe la plus sereuse, qui avoit été filtrée avec eux, est reprise par les veines, pour circuler de nouveau.

On demande s'il est vrai que le lait ne soit pas engendré du sang, mais du chyle, pourquoy dans les grandes hemorrhagies l'abondance du lait diminue, que même quelquefois le lait manque entièrement; *Diemerbroeck* répond, que le lait ne manque pas toujours pour cette raison-là, sur tout si la femme mange bien, & que lors qu'il manque, cela vient de ce que la nature ayant égard au plus grand besoin; envoie au cœur tout le chyle pour le rétablissement des forces de tout le corps, & le convertit en sang, n'en envoyant que peu ou point du tout aux mammelles. Ajou-

Tome II.

D

Solutions.

Pourquoy
dans les
grandes he-
morrhagies
la quantité
du lait di-
minue.

tés que le sang manquant, il ne se porte pas aux mammelles une suffisante quantité d'esprits animaux, par le moyen de quels seuls la substance des mammelles est comme dilatée, & les voyes du chyle maintenues ouvertes: car ces voyes s'affaissant par le défaut de ces esprits, & étant comprimées par le poids des parties d'alentour, le passage du chyle dans les mammelles est empêché, & de là vient pour lors que le lait manque.

La véritable cause qui pousse le lait dans les mammelles

On demande encore quelle est la véritable cause qui pousse le lait dans les mammelles; le même *Diemerbroeck* dit, que cette cause est la forte imagination; c'est-à-dire, une pensée vive & continuelle de lait des mammelles, & du succeement du lait qu'elles contiennent. Or la pensée ou forte imagination opere en nos corps des choses surprenantes, non pas simplement par soy-même, mais par l'entremise de la puissance appetitive, ou plutôt par le moyen des passions de l'ame qui excitent differens mouvemens dans les esprits & dans les humeurs; ainsi l'imagination, & la forte pensée d'un grand danger fait frissonner tout l'homme, le fait tomber, refroidir, & entrer en syncope, quelquefois même elle luy a rendu les cheveux tres-blancs en peu de temps; l'imagination d'une chose agreable chauffe le corps, la pensée ou la rencontre de ce qui est honteux excite la rougeur sur le visage, comme celle d'un objet terrible la pâleur, d'une chose triste le froid. Une pensée d'amour répand de la chaleur par tout le corps, dilate, & ouvre les parties naturelles des femmes trop resserrees, gonfle & roidit celles des hommes, étiees ou relâchées, & souvent ouvre tellement les voyes seminales, qui d'ailleurs sont invisibles, que la

semence s'en écoule de son propre mouvement. C'est cette forte imagination, & cette pensée desirante, ou le desir d'allaiter son enfant qui est cause que les voyes chyliques qui tendent aux mammelles, se dilatent, s'ouvrent, & se remplissent de lait, sur tout si cette forte pensée est fomentée par quelque cause extérieure qui concourt au même but, comme le maniement lascif des mammelles, le mouvement ou commotion de l'enfant dans la matrice, la pression ou succeement des bonts des mammelles &c. car les parties se resserrent, & se relâchent, ou s'élargissent tantôt plus, ou tantôt moins, selon que les esprits abondent en elles, en plus, ou en moins grande quantité, ainsi qu'il est connu d'un chacun, & selon cette difference de resserrement ou relaxation, le sang & les autres humeurs qui sont en mouvement, influent tantôt plus, tantôt moins dans les parties, & y produisent tantôt la chaleur, la mollesse, & la rougeur, tantôt le resserrement, le froid, & la pâleur. Entre ces humeurs mêlées & poussées, se rencontre aussi le chyle, qui est continuellement poussé par les muscles de l'Abdomen dans tous les petits vaisseaux lactiferes, generalement de tout le corps, & ainsi l'est aussi par consequent dans ceux qui tendent aux mammelles, en la maniere que les ondes se poussent l'une l'autre, pourveu néanmoins que par une influence particulière des esprits animaux, les parties par où ces vaisseaux se portent, soient relâchées ou élargies, & que tout ce qui pourroit presser ces vaisseaux étant ôté, le passage au travers devient libre & facile.

On demande pourquoy dans plusieurs femmes le lait vient en leurs mammelles au troisième, quatrième, ou cinquième jour après l'enfante-

Pourquoy le lait vient aux mami-

melles au
quatrième
jour, ou cin-
zième.

52

LIVRE SECOND

ment ? On répond, que la raison en est, qu'elles tant fatiguées & lassées pendant les deux & trois premiers jours après l'enfantement, elles n'appliquent fortement leur esprit à quoy que ce soit, & mangeant peu, à cause d'un je ne sçai quel dégoût qui suit ordinairement, elles engendrent peu de chyle, les jours suivans qu'elles mangent plus, & que l'enfant commence à plus crier, leur imagination s'occupe entièrement de son allaitement, elles pensent avec application, & souhaitent de les contenter en leurs cris : Ainsi les voyes étant débouchées par l'influence des esprits animaux, déterminés par ce fort desir, ou forte passion, le suc chyleux qui auparavant se portoit à la matrice, change son cours, & se porte aux mammelles.

Pourquoy
les mam-
melles se
dessechent
après qu'on
a sevré l'en-
fant.

On demande, d'où vient qu'après qu'on a sevré l'enfant, cette liqueur chyleuse ne se porte plus aux mammelles, lesquelles au contraire se dessechent ? On répond, que cela vient de ce que pour lors la femme abandonne toute pensée & toute imagination de nourrir son enfant, & plus elle fait promptement cet abandon, plus aussi le dessechement des mammelles se fait promptement, & mieux, par la raison que l'influence abondante des esprits animaux aux mammelles, par laquelle les glandes de ces parties, & les petits vaisseaux chyloferes & lactiferes sont comprimés par le poids, & par l'affaissement des parties d'alentour, en sorte qu'il ne peut rien plus être porté par leur moyen aux mammelles, & alors la portion du chyle, qui dans les femmes qui sont enceintes, avoit coutume de s'y porter, se porte à la matrice, & dans celles qui ne le sont pas, au cœur, afin d'y être changée en sang, & d'autant que le corps n'a pas besoin de tant de sang pour sa nour-

DE LA POITRINE.

53

riture, il arrive de là que les femmes n'ont plus ni tant de faim, ni tant de soif qu'elles en avoient lors qu'elles nourrissoient ; ainsi il s'engendre en elles moins de chyle, & ce qui s'y engendre de superflu & de surabondant, se change, si la femme est grosse, en nourriture pour l'enfant, & si elle ne l'est pas, s'évacue de nouveau chaque mois par la matrice.

On demandera peut-être, en quel lieu est conservé le lait, qui pendant les premiers jours après qu'on a sevré l'enfant, reste en grande quantité dans les mammelles, & que l'enfant ne succe pas ? D'où vient que le lait ne s'y coagule, ne s'y corrompt pas, & ainsi n'y cause pas de l'inflammation & des abscesses ? On répond, qu'il est porté peu à peu par les veines mammaires à la veine cave, & de là au cœur, en la même manière que le chyle qui se répand du conduit thorachique dans la veine sousclavière, s'écoule au cœur conjointement avec le sang.

Le Lait est une substance moyenne entre le sang & le chyle, n'étant pas si épais que le sang, ni si sereux que le chyle. Il n'est pas fait de sang, comme plusieurs anciens l'ont cru ; mais plutôt de chyle qui circule quelque temps avec le sang sans y être intimement mêlé. Il est composé de trois parties, de butireuses, de caseuses, & de sereuses.

Les Butireuses sont la crème, & ce qu'il y a d'ongueux qui s'élève au dessus du lait ; les caseuses sont les plus grossières, ce sont celles qui se coagulent, & dont on fait les fromages ; & les sereuses sont proprement la limphe ; & ce qu'il y a de plus liquide, que nous appellons le lait clair. Toutes ces différentes substances sont propres à nourrir les différentes parties du corps.

D iij

En quel lieu
est conservé
le lait, qui
pendant les
premiers
jours après
qu'on a se-
vré l'enfant,
reste en
grande
quantité
dans les
mammel-
les, & que
l'enfant ne
succe pas.

Parties du
lait.

CHAPITRE X.

Des Maladies des Mammelles.

Les mala-
dies des
mammellesLes tu-
meurs.L'inflam-
mation
sa cause.

ses signes.

Son pro-
gnostic.

Les principales maladies des mammelles sont les Tumeurs, l'Inflammation, l'Oedeme, le Scyrrhe, l'Emphyseme, le Cancer, leur Grossueur extraordinaire, les Crevasses, & les Ulceres.

Les Tumeurs sont toujours causées par l'obstruction des glandes, de sorte que la limphe par son acidité se coagule, & s'embarasse dans le tissu des glandes des mammelles.

L'Inflammation est produite par le mélange des particules acides & alcalines que la matiere subtile agit dans les glandes. Ces particules se heurtent les unes contre les autres, & de ce mouvement il en resulte une douleur & une rougeur; de la douleur, parce que les fibres nerveuses sont agitées; & de la rougeur, parce que la superficie de la peau remouille, ce qui renvoye à nos yeux la lumiere avec un mouvement circulaire. La tension & la pulsation accompagnent toujours l'inflammation: si la douleur & la chaleur augmentent, c'est une marque de suppuration; au contraire si ces symptomes commencent à cesser, c'est une marque infaillible que la matiere est faite.

Cette Maladie est aisée à guerir dans le commencement, mais difficile lors qu'elle est dans son état naturel. Elle est dangereuse, lors qu'elle tend à la mortification, & mortelle, lors qu'elle est accompagnée de fièvre de lait, & que cette fièvre ne se termine pas par une sueur le neuvième jour. Enfin elle est plus ou moins dangereuse,

Selon qu'elle occupe plus ou moins la mamelle. Quand l'inflammation est au mammelon, la douleur est fort sensible, parce que c'est là que les nerfs se rassemblent.

L'Oedeme est une tumeur molle, & presque sans douleur, causé par les particules les plus branchuées de la limphe, qui se sont accrochées, & embarrassées ensemble dans les glandes des mammelles en perdant leur mouvement.

On connoît cette maladie par l'attouchement: car la tumeur s'enfonce, & l'impression du doigt y demeure, mais un moment après elle reprend sa même grosseur; de plus elle n'est pas si douloureuse que l'inflammation, & elle est plus blanche.

Il vient rarement à suppuration; mais pour l'ordinaire il se termine par resolution; quelquefois aussi les parties les plus subtiles de la limphe se rarefient, & se dissipent, & les grossieres s'épaississent, & s'endurcissent, & forment un scyrrhe.

Le Scyrrhe est une tumeur dure qui resiste au toucher, & qui est produite par la coagulation du lait dans les glandes des mammelles, ou par le sang, & les autres liqueurs nourricieres. Il est sans douleur, parce que la matiere qui l'engendre est une masse sans mouvement, qui ne peut faire impression sur les fibres nerveuses.

Il est pour l'ordinaire tres-difficile à guerir, & d'autant plus que la tumeur est dure & grande, il se change le plus souvent en cancer, particulièrement quand on s'est servi mal à propos des suppuratifs, & on remarque que, lors qu'il vient des poils dessus, il est tout-à-fait incurable.

Le Cancer est une tumeur ronde, inégale, livide, & douloureuse, produite par une limphe acre & corrosive, comme de l'eau forte, qui

L'Oedeme.
Sa cause.

Ses signes.

Son Pro-
gnostic.Le Scyrrhe:
Sa cause.

Ses signes.

Son Pro-
gnostic.

Le Cancer.

Sa cause

ronge, & qui déchire les glandes, les fibres & les muscles; & ce sont les obstructions des glandes qui occasionnent l'âcreté corrosive des liqueurs nourricières: car ces obstacles arrêtant les liqueurs, les particules les plus massives de ces mêmes liqueurs deviennent à la fin poinçues, & tranchantes comme des couteaux, en se frottant les unes contre les autres.

Ses signes.

Lorsque le Cancer commence, il n'est pas plus gros qu'un pois, il s'augmente peu à peu, tantôt plutôt, tantôt plus tard. Il paroît dans son commencement comme une petite tumeur dure, noirâtre, & quelquefois livide, & importune par sa démangeaison. Quand cette tumeur a pris son accroissement, elle paroît dure, plombée, livide; sa douleur n'est pas insupportable dans le commencement, mais elle devient fort grande dans l'augmentation. Lorsque le cancer est ulcéré, il est extrêmement vif, & répand une puanteur insupportable.

Lorsque le cancer est dans son augmentation, & qu'il est prêt de s'ulcérer, la chaleur est grande, & accompagnée d'une pulsation piquante, les veines d'alentour sont gonflées, & remplies d'un sang noir, elles s'étendent comme des jambes d'écrevisses, jusqu'à ce que le cancer s'ulcère.

Son Pro-
gnostic.

Cette Maladie déplorable attaque plus ordinairement les femmes & les filles, parce qu'elles font peu d'exercice: Elle est très-difficile à guérir, parce que les mammelles & les parties glanduleuses qu'elle occupe, sont fort sensibles, & plus susceptibles des mauvaises impressions que les autres, à cause de la quantité de la limphe qui y abonde, laquelle venant à s'aigrir, est plus capable de faire des ravages, que dans les en-

droits où il ne s'en trouve point: cette tumeur est demeurée quelquefois cachée pendant vingt & trente années sans faire de douleur, ni causer d'incommodité; mais quelquefois aussi on l'a vû paroître tout d'un coup avec furie, & produire d'étranges symptômes. Enfin le cancer ulcéré est beaucoup plus dangereux que celui qui ne l'est pas.

L'Emphyseme est une tumeur causée par une limphe qui s'est résoutue en vapeur, laquelle trouvant les pores de la peau fermés, ne peut sortir par la transpiration: c'est pourquoy elle reste enfermée dans les glandes des mammelles, qu'elle gonfle, & qu'elle étend beaucoup, parce qu'il faut de l'espace à ces particules qui se meuvent avec rapidité, & qui sont écartées les unes des autres par la rarefaction.

Cette Maladie est quelquefois accompagnée d'une grande douleur aiguë qui se fait ressentir dans le bras, dans le côté, & dans les épaules; mais il est facile d'appaîsser cette douleur.

La Grossesse extraordinaire des mammelles vient de l'abondance du suc nourricier, qui se porte en trop grande quantité à ces parties; ainsi tous les tuyaux & toutes les glandes s'élargissent. Ce grand accroissement des mammelles arrive ordinairement aux femmes grasses & corpulentes, qui mangent beaucoup, & à celles qui se laissent souvent toucher le sein, parce que cet attouchement ou frottement des mammelles leur donne du plaisir; de sorte que les esprits animaux y coulant en abondance, ils ouvrent jusqu'aux moindres tuyaux, ce qui est cause qu'il s'y porte beaucoup de suc nourricier, dont les petites particules s'arrangent & s'ajustent dans le tissu des glandes des mammelles pour les faire croître.

L'Emphy-
seme.

Sa cause.

Ses signes.

La grosseur
extraordi-
naire des
mammelles

Mais comme à la fin tous ces tuyaux ne peuvent pas demeurer toujours ouverts, parce que les esprits qui les avoient dilatés, se sont dissipés, & qu'il n'en revient pas assez pour les remplir de même, c'est la raison pourquoy les mammelles se rétrécissent, & deviennent pendantes, parce que les vaisseaux qui les composent, s'affaiblissent les uns sur les autres, faute d'être soutenus, c'est ce qui arrive aux filles & aux femmes à qui l'on a souvent manié le sein. Voilà ce que les Amans causent à leurs Maîtresses; sans doute que c'est pour se dédommager de la peine qu'elles leur ont faite.

Son Pro-
gnostic.

Cette Grossesse extraordinaire des mammelles, n'a point d'autre inconvenient, que de gêner un peu la taille; si c'est à des jeunes filles, on peut bien leur dire, sans choquer leur modestie, qu'on leur a souvent manié les tetons.

Les crevasses.

Les Crevasses du sein, sont grandes ou petites, larges & profondes, & toujours accompagnées de douleur.

Les ulcères.

Les Ulcères des mammelles deviennent quelquefois corrosifs, fistuleux ou chancreux, & très-douloureux, principalement lorsque la limphe est fort âcre.

Leurs causes.

Les Crevasses du sein, & les ulcères sont causés par des sels âcres qui déchirent les fibres & les glandes. Ces sels âcres viennent ou du lait qui s'est aigri en s'arrêtant dans les mammelles, ou du suc nourricier, ou du sang, ou de la limphe; par toutes ces différentes liqueurs ont leur sel qui peut devenir âcre, quand la figure de ses petites particules vient à changer.

Leur Pro-
gnostic.

Les Fentes & les crevasses du sein se guérissent difficilement, & si l'on irrite ces ulcères, ils deviennent chancreux.



CHAPITRE XI.

DU DIAPHRAGME.

LE Diaphragme est appelé des Latins, *Septum Transversum*; parce qu'il separe comme une haye mitoyenne & transversale, la capacité de la poitrine d'avec celle du ventre inferieur. Et des Grecs, *Phrenés*; parce que quand il est offensé, l'esprit, & les sens sont troublés par communication, & que c'est dans son inflammation qu'arrive cette espee de delire, qu'on nomme *Paraphrenesie*.

Ethimo-
logie du Dia-
phragme.

C'est un muscle particulier distingué de tous les autres par sa situation, par sa figure, & par son action, & qui avec les autres muscles des côtes sert à la respiration.

Ce que c'est
que le Dia-
phragme.

Sa Grandeur répond à celle du Thorax, & sa figure approche de la ronde; & ressemble assez à une raquette, ou à une rhaye; c'est-à-dire, que cette figure est circulaire, & non pas ronde comme un globe, ou une boule.

Sa grandeur

Sa Situation est entre la poitrine & le bas ventre, directement sous le cartilage Xiphoide, auquel il est attaché, & où il fait comme une voûte mouvante entre les deux ventres.

Sa situation.

Sa Substance est charnuë dans sa circonference, & membraneuse dans son milieu, où paroît ce qu'on appelle le centre nerveux, qui ne résiste pas seulement aux coups dont il est frappé par la pointe du cœur; mais aussi à la pesanteur du foye qu'il tient suspendu.

Sa substan-
ce.

Plusieurs Anatomistes mettent le principe de

Le Diag

phragme est
composé de
deux mus-
cles.

ce muscle au cercle nerveux ; mais *Dulaurent* veut que ce soit sa fin. *Riolan* met la tête aux dernières vertèbres du dos premières des lombes, auxquelles il est étroitement attaché par deux aponeuroses charnues, & sa fin aux extrémités des fausses côtes, auxquelles il est fort adhérent.

On a découvert que le Diaphragme est composé de deux muscles, que l'on distingue en supérieur & en inférieur. Le supérieur est de figure circulaire ; attaché à toutes les extrémités des fausses côtes, où commence son origine, il forme à la fin un tendon plat en aponeurose, que l'on a toujours pris pour la partie nerveuse du Diaphragme ; Le muscle inférieur prend son origine par deux productions, dont celle du côté droit est plus longue, & vient des trois vertèbres supérieures des lombes, & l'autre plus courte & plus petite, qui est la gauche, part des deux vertèbres du dos, & va se terminer dans l'aponeurose du muscle supérieur, qui fait la division des deux muscles.

Ses Tuniques.

Le Diaphragme a deux tuniques ; celle de dessus vient de la pleure, & celle de dessous vient du Péritoine.

Ses veines
& les artères.

Il a deux veines qu'on appelle phréniques, qui vont se rendre au tronc ascendant de la veine-cave, & deux artères nommées phréniques qui sortent du tronc de la grosse artère.

Ses nerfs.

Il a deux nerfs de chaque côté, un qui vient de la paire vague du cerveau, & l'autre d'entre la quatrième & cinquième vertèbre du col, qui sont comme des cordes, portés au cercle nerveux.

Ses ouvertures.

Il a trois ouvertures considérables, l'une à droite, par où la veine-cave monte pour aller au cœur, l'autre à gauche par où descend l'œso-

phage ; & la troisième est une grande fente qui est entre les deux origines vers les vertèbres des lombes par où descend la grosse artère. Il y en a encore quelques petites, par où passent le canal thorachique, & les nerfs qui vont aux parties contenues dans le ventre.

L'on donne trois usages au Diaphragme ; le premier, de séparer la cavité de la poitrine de celle du bas ventre ; le second, de servir en comprimant les viscères du bas ventre, non seulement à la distribution du chyle, & au cours de toutes les humeurs ; mais encore à l'expulsion des excréments ; & le troisième d'aider à la respiration libre, qui est son principal usage. Or la respiration est double, l'expiration & l'inspiration. Quand le Diaphragme se ramasse vers son centre, il resserre la partie antérieure du Thorax, à laquelle comme inférieure, il est attaché par dessous, & dilate ainsi la partie postérieure supérieure ; en sorte que le poulmon, pour qu'il n'y ait point de vuide, s'étend pareillement, & puise l'air en inspirant ; mais quand il se relâche de son centre, le Thorax tombe par son poids, & le poulmon étant ainsi pressé, rend & repousse l'air, & cela se fait dans la respiration simple & libre : car ce sont les muscles du Thorax qui servent à la respiration forcée.

Les usages
du Dia-
phragme.

Le mouvement du Diaphragme est appelé Mixte, parce qu'il est en partie mécanique, & en partie volontaire. Il est mécanique, à cause qu'il se fait le plus souvent sans que nous y pensions, & il est volontaire, puisque nous l'arrêtons quand il nous plaît. Il est mécanique à cause du nerf qu'il reçoit de l'Intercostal, qu'il tire son origine du cercelet ; & il est volontaire par le moyen des nerfs qu'il reçoit de l'épine : car le cercelet pre-

Son mouve-
ment.

side aux mouvemens mécaniques, & le cerveau & la moëlle de l'épine servent aux mouvemens volontaires. L'ame étant dans le cerveau peut régler les mouvemens qui en dépendent par les diverses déterminations qu'elle donne aux esprits ; au lieu que n'étant pas dans le cerveau, elle ne peut pas être maîtresse des mouvemens qu'il cause, puis qu'elle n'en détermine pas les esprits. Elle domine aussi sur les mouvemens qui dépendent de la moëlle de l'épine, parce que tous les filers nerveux qui la composent aboutissent au cerveau.

Le Diaphragme est l'organe de la respiration libre,

L'on remarque que les mouvemens du Diaphragme sont assez semblables à ceux du cœur, que l'un & l'autre commence à se mouvoir dès le premier moment de la vie, & qu'ils sont composés tous deux de deux muscles chacun ; que c'est la contraction de leurs fibres charnues qui fait sortir le sang des ventricules du cœur, & l'air des poumons, & que c'est le relâchement de ces mêmes fibres qui laisse entrer le sang dans le cœur, & l'air dans les poumons ; de sorte que nous sommes obligés de convenir, que les poumons ne sont que les instrumens passifs de la respiration, qui recevant l'air par leur dilatation, entretiennent le mouvement du sang qui passe par leur substance, & aident ainsi à la circulation, & que le Diaphragme en est l'instrument actif par ses mouvemens continuels, qui sont d'une telle importance pour la vie, qu'elle finit avec la respiration aussi-tôt qu'il est blessé dans sa partie nerveuse : car les blessures de la charnue ne sont pas absolument mortelles.

Autres utilitez du Diaphragme.

A tous les avantages que l'homme reçoit du Diaphragme, l'on ajoute encore qu'il est l'organe du ris, des pleurs, du hoquet, & de l'éternuement.

ment, ayant des nerfs qui ont une étroite liaison avec ceux qui vont aux muscles auteurs de ces différens mouvemens.

Pour comprendre comment le Diaphragme nous fait rire, il faut remarquer avec *Duncan* que l'esprit animal coulant en foule du tendon dans les fibres du Diaphragme, les gonfle subitement & excessivement, & tend par ce moyen cette partie ; puis retournant bien-tôt des fibres dans le tendon, il fait que le Diaphragme se relâche, de sorte que l'esprit étant en grand mouvement, fait en peu de temps plusieurs allées & venues, & comme un flux & reflux des tendons aux fibres, & des fibres aux tendons ; & par conséquent plusieurs gonflemens, & plusieurs relâchemens du Diaphragme ; de manière que ce viscere pressant le poulmon par ses diverses vibrations, en chasse avec violence & à diverses reprises l'air, qui souffrant une grande collision au sifflet de l'apre-artère, fait le bruit que nous entendons quand une personne rit. Ce bruit est augmenté par les secousses de l'apre-artère qui simpatissent beaucoup avec le Diaphragme, à cause que le nerf intercostal, & la huitième paire qui vont à celui-ci, joignent quelques uns de leurs rameaux avec les nerfs recurrens qui font mouvoir celle-là.

Le Ris contre nature, qu'on appelle ris sardonien, ne consiste principalement que dans un mouvement convulsif du Diaphragme. Les enfans qui ont des vers dans les intestins, rient quelquefois en dormant, parce que l'irritation que la morsure de ces insectes cause à ces visceres, passe facilement au Diaphragme, & lui donne un mouvement convulsif, non seulement à cause du voisinage, mais sur tout à cause de la communication des nerfs qui se trouve entre ces par-

Comment le Diaphragme est l'organe du ris naturel.

En quoy consiste le ris sardonien. Pourquoi les enfans qui ont des vers dans les intestins, rient en dormant.

Pourquoy
les femmes
rient dans le
mal de mere

Pourquoy
on meurt en
riant, lors
qu'on est
blessé au
Diaphragme.

Comment
le Diaphragme
est l'organe
des
pleurs.

La cause
des soupirs.

Comment
le Diaphragme
est l'organe
du hoquet.

ries par le moyen de l'intercostal. Et parce que le même tronc envoie quelques rameaux à la matrice, les femmes rient souvent dans le mal de mere, la convulsion passant de cette partie au Diaphragme, du Diaphragme aux lèvres. Enfin on voit encore par là pourquoy un Heros d'Homere meurt en riant, après avoir receu une blessure dans le Diaphragme.

La Tristesse remplit extraordinairement tous les visceres de sang & d'esprits qu'elle fait retirer en dedans, comme chacun l'experimente assés, de sorte que les fibres du Diaphragme se trouvant fort gonflées par cette concentration, rendent sa surface superieure si convexe, qu'elle presse beaucoup le pöümon, & en chasse avec force l'air qu'il contient dans ses bronches. Les fibres charnuës de ces tuyaux se gonflans à même temps pour la même raison, aident beaucoup cette explosion de l'air par leur sistole.

Les Soupirs qui precedent, on qui accompagnent les pleurs, sont causez par une inspiration & par une expiration extraordinaire. Quand la tristesse a fixé les esprits, en les attachant à la contemplation de quelque objet, ils ne coulent pas en assés grande abondance dans les muscles de la poitrine, dans le Diaphragme & dans les fibres charnuës du pöümon; de sorte qu'on est un espace de temps fort considerable sans respirer, pendant lequel le pöümon s'échauffe en se remplissant de fuliginositez, qui par leur irritation déterminent les esprits à y venir en foule, comme pour recouvrer le temps perdu, en luy faisant faire une forte expiration.

Dans le Hoquet, qui n'est autre chose qu'une agitation convulsive du Diaphragme, l'expiration est fort violente & fort incommode, alors ses fibres

brës se gonflant excessivement, rendent sa surface superieure si convexe, qu'elle presse fort le pöümon, & en chasse l'air, qui faisant une collision extrêmement forte contre l'Epiglottle, cause par secousses ce grand bruit que nous entendons. Car l'experience nous apprend qu'une flûte rend un son d'autant plus grand, que l'air y est poussé avec plus de force. Les fibres du Diaphragme se gonflent extraordinairement dans le hoquet, parce que l'irritation causée par quelque corps étrange détermine par reprises les esprits à y venir en foule, & à les gonfler plus qu'à l'ordinaire.

Ceux qui n'ignorent pas que la cinquième paire donne des nerfs à la Membrane qui tapisse les narines, & au Diaphragme, concevront facilement que le mouvement convulsif de cette Membrane, qu'on appelle éternuement, peut passer bien-tôt à ce viscere. Ce qu'on concevra sans peine, si l'on s'imagine le nerf des narines, & celui du Diaphragme, comme des tuyaux pleins d'une liqueur tres-subtile & tres-mobile, & qui ont une telle communication entr'eux, que la liqueur de l'un des deux peut passer librement dans l'autre. Car comme on ne scauroit exciter un grand mouvement dans la liqueur d'un de ces tuyaux, sans qu'il se communique bien-tôt à celle de l'autre, de même on ne scauroit donner une grande agitation à l'esprit contenu dans le nerf des narines, qu'elle ne s'étende bien-tôt jusqu'aux esprits contenus dans celui du Diaphragme. Voyez le progrès de ce mouvement. Quelque chose de picottant, comme l'Hellebore, le Tabac, ou la Betoine, irritent la Membrane des narines qui est tres-sensible. Cette irritation luy cause une espece de mouvement convulsif, qui excite dans le nerf comme une petite tempête, laquelle passe

Comment
le Diaphragme
cause
l'éternuement.

bien-tôt dans celui du Diaphragme, comme les mers qui ont une communication fort libre par les détroits, se communiquent facilement leurs agitations. De sorte que l'esprit venant en foule dans les fibres du Diaphragme, il les gonfle extraordinairement, & rend tout d'un coup sa surface supérieure tellement convexe, qu'elle presse beaucoup le poulmon, & en chasse l'air avec violence, ce qui cause le bruit éclatant de l'éternuement.



CHAPITRE XII.

Des Maladies du Diaphragme.

Les maladies du Diaphragme.
Causes de l'inflammation.

Les principales Maladies du Diaphragme sont l'Inflammation, les Tumeurs, & les Playes.

L'Inflammation est causée par un sang acide & grossier, qui se coagule, & se grumele dans la substance du Diaphragme, & qui se corrompt en picotant les Membranes, & excitant des contractions.

Les signes

Les Signes sont la fièvre violente & continuë, le battement des hypochondres, la tension du ventre sans qu'il y apparaisse tumeur, la douleur qui se fait sentir à l'extrémité des côtes, & au bas du sternon, la respiration inégale, tantôt petite, tantôt grande, tantôt fréquente, tantôt rare, la voix aiguë, le delire & les convulsions, ce qui n'est pas sans danger, aussi le malade en meurt-il plus promptement que de la pleurésie.

Les tumeurs.

Les Tumeurs sont produites par une limphe épaisse & visqueuse, elles sont ordinairement fort dures, & attachées à la racine du Diaphragme, ensuite desquelles les malades deviennent peu à

peu atténués, sans qu'il y ait paru de fièvre, ni aucune alienation d'esprit. On y remarque seulement une tension dans les hypochondres, une petite douleur vers la région du Diaphragme, une respiration difficile, & un poux dur & petit.

Le Diaphragme peut quelquefois causer une Suffocation, lors qu'il se trouve oppressé par la pesanteur des parties qui luy sont attachées, ou bien par la douleur, ou par la tumeur de sa substance même, & pour lors la respiration libre est très-difficile & très-dangereuse.

La suffocation.

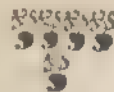
Si le Diaphragme est blessé dans sa partie nerveuse, les hypochondres se retirent vers la poitrine; on sent une grande douleur dans l'épine, dans les épaules, & dans les bras, la difficulté de respirer est grande, on touffe, & on crache du sang, la fièvre est violente, & les convulsions & les delires ne manquent pas d'arriver, à cause de la sympathie que cette partie a avec le cerveau.

Les playes;

Les grandes playes du Diaphragme sont toujours mortelles, parce qu'elles empêchent la respiration.

Quand on est paralitique de tout le corps, le Diaphragme prend sa part en ce mal, ce qui se reconnoît par la difficulté de la respiration que l'on a pour lors.

La Paralysie,





CHAPITRE XIII.

De la Pleure, du Mediastin,
& du Pericarde.

Ce que c'est
que la Pleu-
re.

LA Pleure est une Membrane forte, dure & blanche, qui couvre & revêt interieurement toute la capacite de la poitrine. Elle est appellée par quelques-uns *Somcostale*, parce qu'elle est tendue sous les côtes. Elle contient, & renferme toutes les parties qui sont dans la poitrine, de même que le Peritoine contient toutes celles de l'Abdomen, & la Dure-mere le Cerveau.

Sa figure &
sa grandeur

Sa Figure, & sa Grandeur répondent à celles de la poitrine.

Sa substan-
ce.

Sa Substance est semblable à celle du Peritoine, c'est-à-dire, membraneuse, & capable de dilatation; mais beaucoup plus forte & plus épaisse.

Sa Partie interne est unie & polie pour ne pas blesser les parties contenuës, & l'externe est rude & inégale, afin de se mieux attacher au Pectus des côtes, & aux autres parties qu'elle touche.

Son nom-
bre.

Elle est unique, mais elle est double; en sorte qu'une partie couvre les côtes par dehors, & l'autre par dedans, donnant des tuniques à toutes les parties contenuës dans la cavité de la poitrine. Ce n'est pas seulement entre la pleure & les muscles, que le sang extravasé fait la pleuresie; mais fort souvent entre les deux tuniques de cette Membrane, à cause de la quantité d'arteres, de veines, & de nerfs qui y rampent, ce qui fait

Le Siege
de la Pleu-
resie.

pour lors que la fièvre, & les douleurs en sont plus aiguës.

Elle est fort adherente aux vertebres du dos, où elle prend son origine, elle s'attache au Pectus des côtes, & aux muscles intercostaux internes, & vient s'insérer à la partie antérieure & interieure du Sternon.

Sa conne-
xion.

Elle a plusieurs trous, dont les uns sont supérieurs, par où passent la grosse Artere, la Veine-cave, l'œsophage, la Trachée-artere, & les Nerfs de la huitième conjugaison. Et les autres inférieurs, qui laissent passer la Veine-cave, & l'œsophage.

Ses Trous.

Elle a beaucoup de Veines, d'Arteres, & de Nerfs; ses veines vont à la Veine intercostale supérieure, & à l'Azigos; les Arteres viennent de l'intercostale, & de la grosse Artere, & ses nerfs sortent des Vertebres du dos, & de la huitième paire, ce qui rend les playes de cette partie dangereuses, & fort douloureuses.

Ses vais-
seaux.

Son Usage est de donner des tuniques communes à toutes les parties encloses dans la poitrine, de les lier, & revêtir toutes, en donnant aux vaisseaux un certain vehicule comme un renfort, & de servir comme de défense & de boulevard aux poulmons.

Son usage.

Le Mediastin est une Membrane double, qui separe la poitrine & les poulmons en deux parties.

Ce que c'est
que le Me-
diastin.

Il tire son origine de la Pleure redoublée, qui du corps des Vertebres du dos, vient s'attacher à la partie interne & moyenne du Sternon. Il est attaché par en haut aux Clavicules, & par en bas au Diaphragme dans son milieu.

Son origin
Sa conne-
xion.

On voit dans sa doublure une cavité assez ample vers le Diaphragme, entretenuë de plusieurs

Sa cavité

EXPLICATION DE LA FIGURE IV:

*Qui représente le Sternon coupé, & levé,
le Mediastin, les Pômons, & le
Diaphragme séparé du Corps.*

FIGURE I.

- AAA Le Sternon
BB Les Veines, & Arteres mammaires qui descendent sous
le Sternon.
C Le Corps glanduleux nommé Thymus.
DDDD Le Mediastin détaché par les côtés.
E E L'espace ou cavité qu'on voit entre les Membranes du
Mediastin après que le Sternon est levé.
F Les Protuberances du Mediastin, où le Cœur est situé,
GG Les Pômons.
HH Le Diaphragme.

FIGURE II.

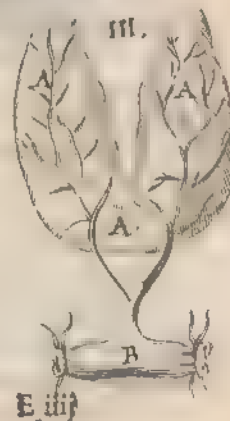
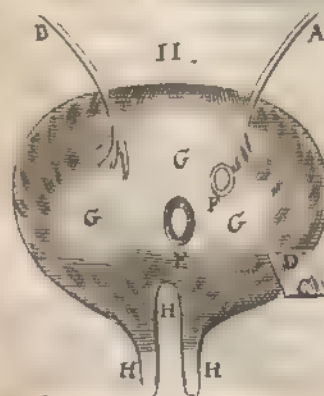
- A Le Ners gauche du Diaphragme.
B Le Ners droit.
C Une partie de la Membrane supérieure du Diaphragme
séparée
D La Substance charnue du Diaphragme nuë.
E Le Trou par où descend l'œsophage.
F Le Trou par où monte la Veine cave.
GG La Partie membraneuse, ou le Centre du Diaphrag-
me.
HHH Les Tendons ou Appendices du même Diaphrag-
me, entre lesquels descend la grande Artere.

FIGURE III.

- AAA Les Glandes du Larynx.
B Une portion de la Veine jugulaire, d'où sortent deux ra-
meaux, qui se répandent par la substance des Glandes.

FIGURE IV.

Fig. 1.



LIVRE SECOND

filamens nerveux, & remplie vers la gorge de plusieurs nœuds membraneux, qui contiennent le Cœur, la Veine-cave, l'œsophage, & les Nerfs stomachiques, & on remarque qu'il s'amasse quelquefois dans cette cavité des humeurs sereuses & pituiteuses qui se pourrissent, & qui causent l'hydropisie de poitrine.

Quelques Auteurs modernes disent néanmoins qu'il n'y a point de cavité naturellement dans le Mediastin, qu'en levant le Sternon on déchire cette partie; que le replis de la pleure s'écarte, que c'est ce qui fait qu'on apperçoit une espèce de cavité, & qu'encore qu'il s'amasse quelquefois du pus dans le Mediastin, ce n'est pas une preuve qu'il y ait une cavité; mais que cela prouve seulement que l'abcès a séparé les Membranes.

Sa Substan-
ce.

Sa Substance est plus délicate & plus molle que celle de la pleure; on y trouve un peu de graisse qui environne ses vaisseaux qui sont de quatre sortes. Ses nerfs sont des rameaux que luy jettent les nerfs stomachiques, ses arteres luy viennent des arteres mammaires, ses veines vont aux veines mammaires, & à l'Azigos; il a outre cela une veine particulière appelée Mediastine, qui va à la Veine-cave; on la trouve quelquefois double; enfin il a des vaisseaux lymphatiques qui vont au canal thorachique.

Son usage.

L'Usage du Mediastin est de faire, comme avec deux murailles ou parois, une cavité dans laquelle le cœur demeure non seulement libre, & sans être pressé des pōmons; mais le Pericarde en est aussi soutenu, afin qu'il ne puisse tomber d'un côté ni d'autre, & afin que les pōmons étant séparés en deux parties, un côté étant offensé, le mal ne se communique pas si-tôt à l'autre, &

DE LA POITRINE.

79

qu'il supplée aussi au défaut de l'autre, en faisant sa fonction, en fournissant & apportant l'air au cœur. Il separe si bien la poitrine en deux cavités, que les humeurs épanchées dans l'une, comme du sang & de l'eau, ne peuvent passer dans l'autre. Il suspend le Cœur avec le Pericarde qui luy est attaché, & soutient les vaisseaux & le Diaphragme, afin que les visceres qui y sont attachés, comme le Ventricule & le Foye, ne le tirent pas trop en bas.

La Fagone est une glande conglomérée molle, spongieuse & blanchâtre, située à la partie supérieure du Thorax sous les Clavicules, à l'endroit où la grosse artere se divise en rameaux sousclaviers; on la nomme *Thimus*, parce qu'elle ressemble à la feuille de *Thim*, c'est elle que l'on trouve si delicate dans les ragoûts, & que l'on mange sous le nom de ris de veau.

Ce que c'est
que le Thimus.

Cette glande semble avoir quelque ressemblance de substance avec le Pancreas; elle est grosse dans les personnes qui sont d'un temperament humide; elle est plus grande dans les enfans que dans les adultes, à cause qu'elle se desseche dans ceux-cy, à mesure qu'ils avancent en âge.

Sa Substan-
ce.

Elle reçoit des nerfs de la Paire-vague, & des arteres des Carotides, elle a une veine particulière appelée *Thimique*, qui va se rendre dans les jugulaires, elle a aussi quelques vaisseaux lymphatiques, qui vont se décharger dans la veine sousclaviere. On remarque qu'elle a dans sa partie moyenne une cavité qui est pleine de limphe.

Ses vais-
seaux.

Son Usage, selon les anciens, est de servir de petit coussin à la division des gros vaisseaux, pour les défendre contre la dureté des Vertebres. Et selon les modernes, de servir au fœtus à séparer une humeur chileuse & lactée, pour la verser

Son usage.

ensuite dans la veine souclaviere; cette humeur dans l'enfant qui est encore dans la matrice, tenant lieu du chyle qui est porté par le canal thorachique dans la souclaviere aussi-tôt qu'il est né; & comme cette glande ne sert qu'au fœtus, on ne doit pas hesiter de la mettre au nombre des vaisseaux umbilicaux, & du trou botal, qui n'ont plus d'usage l'enfant étant né; étant à croire que si elle avoit d'autre usage qu'elle ne diminueroit pas; étant d'ailleurs necessaire qu'il y ait quelque liqueur mêlée avec le sang avant qu'il entre dans le cœur du fœtus, pour le détremper de la même maniere qu'il est détrempe dans les adultes, par la limphe & le chyle qui y sont portés par le canal thorachique.

Ethimologie & definition du Pericarde.

Le Pericarde est ainsi appellé des Grecs, de *Pericircum*, c'est-à-dire, autour, & de *Cardia*, qui signifie, cœur, parce que c'est une Tunique épaisse qui entoure le cœur de toutes parts, qui le contient en son siege, & qui le garantit en quelque maniere des attaques du dehors.

Sa substance.

Il est d'une substance plus dure que celle de la Pleure, composée de deux Tuniques, dont l'extérieure est une production du Mediastin, & l'intérieure est la Membrane propre du Pericarde, que l'on veut n'être qu'une continuité des Membranes des quatre gros vaisseaux qui sont à la base du cœur.

Sa figure.

Sa Figure est semblable à celle du cœur: car d'une base large elle se termine en pointe. Il a aussi sa Grandeur à peu près, n'étant éloigné de luy qu'autant qu'il est necessaire pour luy laisser son mouvement libre, & c'est dans cet espace que l'humeur sereuse est contenuë pour rafraîchir le cœur.

Sa situation.

Sa Situation est la même que celle du cœur;

qui est dans les Membranes du Mediastin, occupant le milieu du Thorax, & étant par sa pointe, qui decline un peu à gauche, & en devant, fort adherente au cercle nerveux du Diaphragme, & par sa base à l'épine du dos; elle est continuë, excepté en sa base, où elle est trouëe pour les vaisseaux qui entrent, & sortent du cœur.

Il a sa superficie externe fibreuse & dure, & l'interne polie & glissante, & l'une & l'autre sont sans graille.

Il a de fort petits nerfs qui viennent du recurrent gauche, & des rameaux de la huitième paire. Ses arteres sont si petites, qu'on a de la peine à les voir; elles viennent des arteres phreniques. Il a une veine particuliere, que l'on nomme Capsulaire, laquelle reporte le sang aux Axillaires. Il a aussi quelques limphatiques, qui vont se rendre dans le canal thorachique.

Ses vaisseaux.

Ses Usages sont de servir d'enveloppe au cœur, afin qu'il ne touche point les parties voisines, & qu'il n'en soit point incommodé, & de contenir une liqueur qui humecte, & rafraîchit le cœur dans ses mouvemens continuels, & qui empêche par ce moyen qu'il ne se desseche.

Ses usages.

Cette humeur sereuse, dans laquelle nage le cœur, comme dans un bain, & qui le rend plus léger, est pour l'ordinaire à la quantité de deux ou trois cueillerées; elle est semblable à l'urine, sans être ni âcre, ni salée, & ressemble quelquefois à de la laveure de chair. On en trouve en toutes sortes d'animaux, morts ou vivans; les femmes & les vieillards en ont une plus grande quantité que les jeunes gens, parce qu'ils ont moins de chaleur. Il y en a aussi dans le Pericarde du fœtus, étant necessaire dès que le cœur commence à se mouvoir.

L'humeur sereuse du Peric.

EXPLICATION DE LA FIGURE V.

Qui represente la situation du Cœur dans le corps, & les vaisseaux qui en sortent.

- A Le Cœur dans sa situation naturelle enfermé du Pericarde
 B B Les Poumons.
 C C La partie nerveuse du Diaphragme.
 D D D Une portion de la partie charnue du même Diaphragme.
 E Une portion de la Veine-cave qui est au dessus du Cœur.
 F La même Veine qui penetre dans une partie du Diaphragme.
 G La grande Artere qui sort du Cœur.
 H H Ses Rameaux appelez Carotides.
 I La pointe du Cœur qui est panchée du côté gauche.
 K K Les Nerfs de la sixième conjugaison, dont naissent les Recurrens, & qui distribuent quelques Rameaux au Pericarde, & au Cœur.
 L L'Oreille gauche.
 M L'Oreille droite.
 N Les vaisseaux du Pericarde.
 O Le Cartilage scutiforme.
 P La premiere paire des Muscles du Larinx dans leur situation.
 Q La situation de l'os Hyoide.
 R L'Aspre artere.
 S L'Artere axillaire.

Cause des
palpitations
du cœur.

Quand cette humeur sereuse est en trop grande quantité, elle cause des palpitations de cœur qui le suffoquent, & luy peuvent causer la mort, & elle se peut r'engendrer en ceux qui l'ont perduë par quelque playe au Pericarde, ainsi qu'il est arrivé à un homme que *Veslingius* rapporte avoir guéri d'un coup de poignard receu dans cette partie, quoy qu'à chaque pulsation de cœur, cette



serosité s'écoulât par la playe.

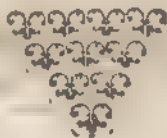
D'où vient
l'humeur
phlegmati-
que du Pe-
ricarde.

Cette eau qu'on nomme phlegmatique, est engendrée des vapeurs que la chaleur du cœur pousse au dehors, & que l'épaisseur & fraîcheur du Pericarde recueille & condense; d'autres croient que cette liqueur est séparée par les glandes qui sont à la base du cœur, qu'elle tombe goutte à goutte dans la cavité du Pericarde, à mesure qu'elle est filtrée par ces glandes, & qu'elle y est entretenue dans une quantité médiocre, parce que les glandes sont disposées de manière qu'elles n'en peuvent séparer qu'une certaine quantité proportionnée à leur grosseur, & à leur porosité, qui est à peu près celle qui se consume tous les jours par les mouvemens, & par la chaleur du cœur.

Ses usages.

Cette eau ne sert pas seulement pour rafraîchir & humecter le cœur; mais aussi afin que son mouvement soit plus libre & plus facile, & que le cœur nageant comme dans un bain, soit plus léger.

On trouve encore ordinairement une humeur dans la cavité du Thorax, qui ressemble à de l'eau sanglante, dont les parties contenues dans la poitrine sont humectées, de crainte qu'elles ne s'échauffent, & ne se dessèchent par trop; d'où vient que du côté percé de notre Sauveur il en sortit du sang & de l'eau.



CHAPITRE XIV.

Des Maladies de la Pleure, du Mediastin, du Thimus, & du Pericarde.

Les Maladies plus ordinaires qui arrivent à la Pleure, & au Mediastin, sont les inflammations qui viennent toutes d'une certaine acidité du sang.

Les mala-
dies de la
Pleure, &
du Media-
stin.

Ce que c'est
que la Pleu-
resie.

La Pleuresie est l'inflammation de la moitié du pōumon seulement. Elle se nomme ainsi, à cause que la Pleure, la Membrane de cette partie est enflammée presque toujours en même temps, & que reciproquement la Pleure étant enflammée, le pōumon du même côté se trouve toujours enflammé.

La Cause prochaine de la Plurpneumonie, de la Pleuresie, & de la Peripneumonie, selon *Etmuller*, est un acide qui peche dans le sang, & qui le dispose à se coaguler, & à se grumeler, & qui produit cette affection en s'arrêtant dans la Pleure, dans le Pōumon, ou dans les parties voisines, en picotant en même temps les Membranes, & en leur faisant faire plusieurs contractions.

Sa cause;

Les Causes éloignées de la Pleuresie sont pour l'ordinaire le froid externe, inspiré après une grande chaleur du corps, soit l'air, soit une boisson froide, ou quelque autre cause receüe, quand le corps a été beaucoup échauffé; enfin la chute, les contusions, les coups, le ris, & l'éternuement joints ensemble. Toutes ces causes coagulent le sang, & lui donnent lieu par consequent de s'arrêter, & de s'enflammer dans la Pleure, & les Pōumons.

Ses especes.

La Pleuresie se divise en Pleuresie ascendante & Pleuresie descendante, suivant les veines dans lesquelles le retour du sang est empêché.

L'Ascendante.

La premiere consiste dans les deux entre-deux des trois côtes superieures, sçavoir entre la seconde & la troisième Vertebre, en commençant de compter par la gorge.

La Descendante.

La derniere ou descendante consiste dans les quatre intervalles des cinq côtes inferieures.

Ce qui a donné lieu à ces noms, c'est que les espaces occupés par la Pleuresie ascendante, reçoivent les veines intercostales superieures du rameau axillaire de la Veine ascendante, pour parler le langage des anciens, & les Arteres intercostales du rameau axillaire de l'Artere ascendante. La Pleuresie descendante reçoit au contraire des vaisseaux des troncs de l'Aorte, & de la Veine descendante.

Benigne & maligne.

La Pleuresie est maligne ou benigne, essentielle ou symptomatique, & dépendante de quelque autre maladie, enfin vraie ou fausse.

La vraie.

La vraie dont on a parlé jusqu'à présent, est l'inflammation de la moitié du Poumon, & de la Pleure du même côté, jointe à une fièvre aiguë.

La fausse.

La fausse est de trois sortes. 1. Celle de *Sennertus* dans sa pratique, où il entend par fausse Pleuresie l'inflammation des muscles externes & internes des côtes, accompagnée d'une petite fièvre, ou sans fièvre avec une toux rare, le poux peu dur, la douleur avec pulsation, & sans ponction, laquelle s'aigrit quand on y touche de la main. Cette Pleuresie n'a rien de commun avec la vraie, à moins qu'elles ne soient compliquées ensemble. 2. La Pleuresie qu'on nomme communément fausse, est une douleur insigne avec ponction à l'un des deux côtés sans fièvre, & sans soif,

le

le poux est bon, excepté qu'il est quelquefois plus frequent à raison de la douleur. Il n'y a point de toux, ou s'il y en a, c'est une toux seulement cathartreuse qui vient du défaut de la limphe, & à quoy il se joint ordinairement une fièvre cathartreuse. La cause est un acide vicié charrié dans la Pleure par la Lymphé, ou le Serum qui luy sert de vehicule, sans l'inflammation de la Pleure, sans l'alteration des poumons: En un mot, c'est plutôt une douleur pleurétique, qu'une Pleuresie. Cette affection est familiere aux scorbutiques, & aux verolés. C'est cette especé de Pleuresie que le vulgaire croit qui vient des vents. On la distingue facilement d'avec la vraie, non seulement par le défaut de fièvre aiguë, & des autres symptomes; mais principalement, parce que dans la Pleuresie fausse, il est beaucoup plus difficile de se coucher sur le côté malade, que dans la vraie. Dans la derniere, quand le malade se couche sur le côté opposé, la partie enflammée est tirée par son propre poids, & souffre une distension beaucoup plus grande. 3. On ajoute à cette fausse Pleuresie une autre especé qu'on dit qui vient des vapeurs malignes & âcres, qui montent des parties inferieures à la région de la poitrine, où elles produisent par leur malignité, & par leur âcrimonie l'inflammation de la Pleure, l'érosion des veines, le crachement de sang, la difficulté de respirer, la fièvre, & tous les autres symptomes.

Les Signes communs de la Pleuresie, de la Pleuropneumonie, de la Peripneumonie, de l'inflammation du Diaphragme, & du Mediastin, sont 1. La respiration difficile, sçavoir frequente & petite, & ne répondant pas à la nécessité naturelle. 2. La fièvre continuë aiguë, jointe à une

Ses signes.

LIVRE SECOND

chaleur extrême. 3. Le poux très-frequent, vif & grand, mais qui devient petit dans la suite. 4. Le visage est fort rouge, & enflé, & les yeux bouffis. La rougeur occupe particulièrement la joue qui répond au côté du poulmon affligé; de sorte que si le côté droit du poulmon est affligé, la joue droite sera rouge. 5. La toux frequente, sèche au commencement, & accompagnée successivement d'une sanie tenuë & écumeuse qui se teint de diverses couleurs. Les crachats deviennent ensuite sanglans, ils blanchissent sur la fin, s'épaississent, & deviennent mucilagineux. C'est ce qu'on appelle crachats cuits. 6. La douleur de tête, & les insomnies sont cruelles, & les malades ont une soif extrême.

Les signes qui distinguent la Pleuresie de la Peripneumonie, de l'inflammation du Diaphragme, & de l'inflammation du Mediastin.

Les Signes propres pour distinguer ces affections les unes des autres, sont quant à la Peripneumonie, la difficulté de respirer beaucoup plus grande, la douleur de la poitrine avec plus de pesanteur, & les vomissemens plus familiers aux premiers jours, que dans la Pleuresie pure; La poitrine est resserrée avec une douleur pesante qui se continue jusqu'à l'épine, laquelle douleur est moins cruelle, quand la Membrane qui revêt les poulmons, n'est pas en même temps enflammée; la fièvre est continuë & aiguë.

A l'égard de la Pleuresie, la douleur de côté est aiguë avec un point qui s'augmente en respirant. Vanhelmont explique admirablement ce Phenomene par l'acide, & par la contraction des fibres de la Pleure. Le poux est dur à cause de la tension considerable, & comme convulsive de l'artere, par consequent avec la Pleure. La dureté du poux, les pulsations frequentes, la vitesse & la petitesse, sont ce poux que les Medecins appellent *Siant*, & propre de la Pleuresie. *Barbette*

DE LA POITRINE.

89

fait icy une remarque digne d'attention; sçavoir, que la Pleure étant enflammée vers la region du dos, au dessus du Diaphragme, est prise quelquefois pour la douleur nephritique, au grand peril du malade. Ce qui demande beaucoup de reflexion.

Dans l'inflammation du Diaphragme, la douleur se fait sentir à l'extremité des côtes, au bas du Sternon, qui est la partie où le Diaphragme s'étend. La douleur, outre cela, fait une espece de ceinture au dessus des Lombes, le delire survient souvent avec les convulsions, la respiration inégale, tantôt petite, tantôt grande, tantôt frequente, tantôt rare.

Dans l'inflammation du Mediastin, la douleur est à la partie anterieure de la poitrine, avec un peu de pesanteur, sans point, & sans aucun symptome cruel.

A l'égard du Prognostic, la Pleuresie est plus legere que la Peripneumonie, & le poux intermitent qui s'y trouve quelquefois n'est pas à craindre. La Peripneumonie est plus dangereuse, mais moins que l'inflammation du Diaphragme, qui est une maladie tres-aiguë, laquelle reduit le malade à une grande extremité, & l'enleve souvent. L'inflammation du Mediastin est plus fâcheuse que la Pleuresie.

Prognostic de la Pleuresie.

Toutes ces inflammations se guérissent 1. Par la resolution & dissipation du sang arrêté, ou par la sueur, ou par quelques hemorrhagies. 2. Par un crachement copieux. 3. Par la suppuration & le changement en empyëme. 4. Par un transport rare & singulier, elles se changent tantôt en phrenesie, tantôt en goutte, tantôt en ulceres aux jambes.

Lors qu'elles se terminent sans suppuration pas

les sueurs, ou les hemorragies, ou de quelque autre maniere, il faut observer le mouvement critique de la nature: car c'est aux jours critiques que ces sortes d'évacuations ont coutume d'arriver.

Le Prognostic d'Hippocrate sur ces affections est tel. Si le crachat, dit-il, paroît dans la Pleuresie au commencement avant le troisième jour, la maladie sera courte, sinon elle sera longue: car la Pleuresie, où on ne crache rien, est dangereuse. Si les pleurétiques ne se purgent point par les crachats avant le quatorzième jour, le mal se changera en empième.

Si les Empièmes survenus à la Pleuresie ne se purgent pas en quarante jours, à compter du jour de la ruption de l'abcès, les malades tomberont dans la phthisie.

Les Pleuresies se terminent ordinairement le quatorzième jour, quelquefois néanmoins quand le corps est jeune, & la Pleuresie aiguë, elle se termine le quatrième.

La Diarrhée modérée au commencement de la Pleuripneumonie est salutaire, particulièrement si elle arrive au jour critique avec le soulagement du malade.

Les Diarrhées immodérées survenant au commencement, ou dans l'accroissement, avec l'abattement du malade, sont funestes.

Le vomissement copieux & bilieux au commencement de la Pleuresie, annonce la guérison.

Lorsque la douleur diminuë, & que les malades ont le visage morne, & les yeux troublés, c'est un signe que la matiere de la Pleuresie se transporte au cerveau, & ce cas est dangereux.

La Pleuresie qui commence mollement, & continuë ainsi jusqu'au cinquième, avec des redou-

bléments au sixième jour, est tantôt mortelle, tantôt difficile à guerir.

Le Delire qui survient à une forte Pleuresie n'est pas de consequence, n'étant qu'un symptôme ordinaire; mais s'il survient à une Pleuresie douce sans beaucoup de douleur de poitrine, ou avec une douleur intermitente, le transport au cerveau est à craindre.

Quelquefois les urines des pleurétiques sont mauvaises, & les crachats bons, alors les malades échappent quelquefois, la nature poussant la matiere par une crise: Au contraire, si l'urine est bonne, & les crachats méchants, il y a du danger.

Comme il arrive ordinairement, dit *Estmüller*, qu'après la Pleuresie le pus se ramasse dans le Thorax, l'usage a voulu que l'Empyème s'entendît seulement de l'amas du pus dans le Thorax, ensuite de la Pleuresie; ce qui est un grand abus: car l'Empyème en general, & à proprement parler, comme distingué de l'apostume, & du vomica, ou abcès, est un épanchement de sang hors de ses vaisseaux, changé en pus, & ramassé dans quelque cavité, ou ventre du corps. On dit comme distingué du vomica ou apostume, qui est un amas de pus dans quelque partie, ainsi quand le pus se ramasse dans les poulmons, & dans les reins, c'est le vomica des poulmons, & dans les reins il fait le vomica des reins: mais l'Empyème est un amas de pus dans une cavité, & d'un abcès il se fait souvent un Empyème, lorsque le premier se rompt, & que le pus tombe en dedans dans une cavité, au lieu de sortir en dehors. On a ajoûté que l'Empyème succedoit ordinairement aux Pleuresies suppurées, parce que le pus tombe facilement dans la cavité du Thorax.

Ce que c'est que l'Empyème.

Ses causes.

Les Causes de l'épanchement du sang, de sa coagulation, & de sa suppuration, sont particulièrement externes, savoir les playes faites de pointe, la chute d'en haut, ou les parties se rompent, se tordent violemment, ou se froissent, de sorte que le sang s'échappe par les vaisseaux ouverts, & tombe dans les cavités du corps. Le sang épanché, & proscrit du commerce vital, se corrompt bien-tôt, & contracte de la putrefaction qui est suivie d'un acide qui coagule le sang épanché, & l'épaissit en grumeaux; le sang en cet état commence successivement à fermenter, entant que l'acide coagulant concourt avec le sel volatil qui abonde dans le sang, lesquels fermentant, & combattant ensemble, corrompent le sang, & s'unissent ensemble en un troisième salé, savoir un corps épais, blanc & salé, ce qu'on appelle pus. On a dit que dans la chute d'en haut, le sang s'épanchoit dans une cavité du corps; car s'il demeurait dans les intestins des parties froissées, il se feroit une echymose, ou effusion de sang. L'Empyème s'engendre donc de deux manières, ou du sang épanché, & suppuré dans une cavité, ou du sang qui cause l'inflammation de quelque partie, & y produit une apostume, qui venant à se vider dans une cavité du corps, y engendre l'Empyème. Une playe qui perce le Thorax, sert d'exemple du premier Empyème par le sang qui y tombe abondamment, & qui s'y change en pus. La Pleuresie nous donne un exemple du dernier; lorsque le poulmon suppurant, & l'abcès se vidant dans le Thorax, y forme l'Empyème.

Les signes de l'Empyème.

Le Diagnostic ou les signes des causes de l'Empyème est assez facile, principalement si on considère les causes externes, & particulièrement la chute d'en haut.

Le Sang grumelé dans l'Abdomen se connoît par une playe qui le perce, par la tumeur, par la lividité & noirceur répandue de côté & d'autre, & on sent de la dureté & de la résistance; enfin les hypothimies, les défaillances, & autres semblables symptômes surviendront.

Signes du sang grumelé dans l'Abdomen.

Le Sang grumelé & ramassé dans la poitrine se découvre par les vices considérables de la respiration, par la toux, par les douleurs de poitrine, par la pesanteur vers les fausses côtes, par le froid des extrémités, par la fièvre plus ou moins aiguë, par la manière dont on s'est blessé. Si en tombant, par exemple, on se rompt une côte, il s'ensuivra nécessairement un épanchement de sang dans la poitrine, à cause de la ruption des vaisseaux situés sous les côtes; Si on reçoit un coup d'épée immédiatement dessous quelque côte, où sont les veines & les artères, c'est un signe de l'épanchement du sang dans la poitrine, de sa coagulation, de sa corruption, & de l'Empyème.

Signes du sang grumelé dans la poitrine.

Enfin le sang ramassé & grumelé dans la tête se manifeste par la douleur avec pesanteur, par le sentiment d'une insigne pulsation, par les larmes, par la rougeur du visage, par les symptômes de l'estomac, le vomissement, la nausée, enfin par les causes antécédentes qui fracturent le crâne par une forte contusion, ou qui le séparent par une incision.

Signes du sang ramassé & grumelé dans la tête.

La Suppuration du sang grumelé dans toutes les cavités, se connoît par la fièvre qui survient plus ou moins aiguë suivant les circonstances, par l'ardeur de la partie où se fait la suppuration, par les inquiétudes de poitrine, par les veilles & par les delires; mais principalement par la fièvre. Il se fait quelquefois un abcès externe par où le sang suppuré se vide heureusement, par exem-

Signes du sang grumelé dans toutes les cavités.

ple, si le sang est grumelé dans l'Abdomen; il fera un absces à l'aîne.

Signes de l'Empyème formé.

L'Empyème formé paroît de ce que la fièvre & la chaleur, & les autres symptômes cessent, & on sent même le flotement du pus.

Signes de l'Empyème de la poitrine.

Dans l'Empyème de la poitrine, soit qu'il vienne de la Pleurésie, ou d'une playe, il y a une toux fréquente & continuelle, d'un son obscur; & sortant du fond de la poitrine, parce que toute l'action vient du Diaphragme qui est chargé de la matiere purulente, non pas des poûmons. On ressent en toussant une espece de secousse dans la cavité de la poitrine, parce que la matiere située sous le Diaphragme est élevée en toussant, on ne rejette rien, si ce n'est dans la suite après plusieurs efforts qu'on crache quelque chose de purulent, & même de sanieux. La fièvre est tres-aiguë au commencement, dans le progrès elle diminue, devient lente, & approche des fièvres hectiques avec des redoublemens vers la nuit. La respiration est pesante avec un sentiment de pesanteur; quand on est assis ou debout, quand on est touché on sent une espece de fluctuation, & on respire alors presque sans peine. Quand les malades veulent lier ou délier leurs souliers, il leur semble qu'ils étouffent: car alors la matiere qui pèse sur le Diaphragme, en empêche le mouvement. La palpitation du cœur arrive quelquefois, on sent souvent des vapeurs à la bouche comme d'eau chaude; dans le progrès on y ressent je ne sçay quoy de putride & de goût de cendre; le poux & cela de particulier, qu'il fait intermission d'un ou de deux battemens à chaque moment. En un mot, si l'Empyème est au côté droit, les malades se couchent sur ce côté-là sans douleur, ce qu'ils ne peuvent faire sur le côté gauche, il faut raisonner

de même si l'Empyème est du côté gauche.

Le Prognostic est différent suivant la quantité du sang épanché, & la qualité du lieu où il est retenu, & suivant le succès. Il est bon de vider promptement le sang grumelé, ou du moins le sang suppuré.

Prognostic de l'Empyème.

Il survient souvent à la suppuration des fièvres dangereuses, tantôt des ulcères, tantôt la cancrene des parties internes.

L'Empyème de la poitrine cause ordinairement la Phtisie, & l'Empyème de la tête donne la mort.

Le Thimus est sujet aux tumeurs, & aux inflammations causées par une limphe âcre & visqueuse, qui le gonfle, & le grossit extraordinairement, & qui cause des étranglemens aux hommes, & le plus souvent aux femmes affligées de suffocation de matrice.

Les Tumeurs & inflammations du Thimus.

Le Pericarde se ressent quelquefois de l'inflammation, qui lui est communiquée par le Mediastin affligé de cette même maladie, & alors on sent une ardeur & une douleur plus violentes, & on tombe souvent en syncope.

L'inflammation du Pericarde.

Cette Maladie est plus dangereuse que la Pleurésie, & la Peripneumonie, & pour l'ordinaire elle est mortelle, à cause du voisinage du cœur, & si elle dure quelque temps, les malades meurent phtisiques.

Son pronostic.

On remarque que le Pericarde manque quelquefois, & que ces personnes tombent souvent en syncope, & enfin meurent.

Causés de la syncope.

On observe encore que l'eau contenue dans le Pericarde, est quelquefois en si grande quantité, qu'elle cause la palpitation du cœur, & que lors qu'elle manque pendant trop long-temps, il s'en ensuit tres-souvent le dessèchement du

Causés de la palpitation du cœur.

cœur & la Phtisie. Or le manque de cette humeur vient, lorsque par quelque playe, par quelque absces, ou par quelque solution de continuité du Pericarde que ce soit, cette sueur du cœur qui s'y est condensée, s'en écoule, & n'y est pas retenuë. Les Praticiens néanmoins ont remarqué que cette humeur s'étant écoulée par les playes du Pericarde, il s'en étoit r'engendré de nouvelle, après la guérison & la consolidation de ces playes, en sorte que les malades avoient été bien rerablis en santé.

Observation

Diemerbroeck dit avoir reconnu que la palpitation du cœur ne vient que de la trop grande abondance de la liqueur aqueuse contenuë dans le Pericarde; car, dit-il, de tous ceux en qui après leur mort j'ay trouvé dans le Pericarde grande abondance de cette liqueur, il n'en est aucun qui pendant qu'il a vécu, quelque malade qu'il ait été, ait jamais souffert des palpitations de cœur; au contraire ils ont tous eu le poux languissant & rare. Il n'arrive pas non plus, que par cette abondance de liqueur la capacité du Pericarde devienne si étroite, que le cœur ne puisse pas se mouvoir librement, en sorte que ce soit là la cause de la palpitation; mais au contraire nous avons toujours reconnu que le Pericarde en devient si relâché, & si étendu, que le cœur peut s'y mouvoir beaucoup plus facilement, que dans une moindre quantité de liqueur; ainsi il est certain que ce n'est point l'abondance de cette liqueur qui est la cause des palpitations; mais plutôt quelque autre liqueur quelle qu'elle soit, quoy qu'en petite quantité, pourvu qu'elle puisse dilater le cœur subitement, sur le champ, & contre tout ordre de nature, ou l'irriter par son acrimonie, par sa pourriture, ou par quelque autre

qualité pcorante, & qui l'incite à mettre dehors un hôte si fâcheux,

On trouve aussi souvent dans le Pericarde des vers qui y ont été portés par le sang, ou engendrés par une limphe douce & visqueuse, qui causent des tremblemens, des palpitations, & des défaillances de cœur, & enfin une mort soudaine.

Les vers du Pericarde.

Enfin le Pericarde peut être blessé, ulcéré, & corrompu, ainsi que l'expérience fait voir; mais toutes ces maladies ne peuvent être reconnues que par une legere conjecture.

La playe & l'ulcere.



CHAPITRE XV.

Du Cœur.

LE Cœur a pris son nom du Verbe Latin, *Curro*, *Courir*, parce qu'il est dans une course continuelle, & dans un travail sans interruption, qu'il ne finit point depuis le premier moment de la vie jusqu'à celui de la mort.

Etimologie du cœur

C'est le principal ou le Prince de tous les Visceres, le Soleil du petit monde, le principe de toutes les actions de la vie, la source de la chaleur & de l'esprit vital, & le premier & dernier mobile de tout nôtre corps. Tant qu'il est en vigueur, les fonctions naturelles sont pareillement en vigueur; s'il languit, elles languissent, & s'il manque, elles sont entièrement abolies. En effet, c'est en luy qu'est contenuë la matiere qui peut exciter & entretenir la chaleur naturelle dont il est le foyer, & cela est évident de cela seul, que toutes les parties auxquelles le sang qui

Ce que c'est que le cœur

est poussé par le cœur ne peut arriver, deviennent roides de froid, que le sang qui a demeuré longtemps éloigné de ce foyer, est aussi luy-même tres-froid, & enfin de ce que la dissipation de la chaleur ne peut être réparée en aucune autre partie de notre corps qu'en celle-là. Tout cela est sensible, & évidemment connoissable par les sens; car si on met le doigt dans le cœur d'un animal ouvert vis, on y ressent une chaleur si considerable, qu'on n'en peut trouver une semblable en aucune autre partie.

Que la chaleur du cœur est entretenue par les humeurs qui sont infusés & fermentés dans les ventricules.

Quoique cette chaleur soit naturelle au cœur, & qu'elle luy ait été comme imprimée en un degré tres-considerable, dès le commencement même de la generation, il est néanmoins certain qu'elle est entretenue, & beaucoup augmentée par les humeurs qui sont infusés & fermentés dans les ventricules, & que c'est par cette fermentation ou effervescence continuelle de ces humeurs qu'elle est continuée. La chaux vive mêlée avec de l'eau s'échauffe par la fermentation ou effervescence que ce mélange cause, y a-t-il donc lieu de s'étonner si la chaleur du cœur est excitée, & comme allumée de temps en temps par la fermentation des humeurs qui y sont répandus, & que selon que cette effervescence fermentative est plus ou moins grande, elle soit aussi elle-même tantôt plus grande, tantôt moindre? Car les esprits chauds naturels ou infusés du cœur agissent sur la matiere immédiatement après qu'elle est tombée dans les ventricules, & la fermentent par le moyen de la chaleur; & ainsi ils renouvellent de temps à autre cette chaleur, qui sans cela diminueroit peu à peu, jusques enfin qu'elle manqueroit entierement.

Sa figure.

Sa Figure est pyramidale, & semblable à une

DE LA POITRINE.

omme de pin, qui d'une base large se termine peu à peu en pointe. La base du cœur qui est sa partie supérieure, est large, la pointe qui est sa partie inférieure est étroite, & son corps est rond, & relevé par devant, & applati par derrière; mais il change un peu de figure dans ses mouvemens de Diastole, & de Sístole.

Sa Grandeur varie selon l'âge, & le temperament, néanmoins il est plus grand dans l'homme à proportion de la grandeur de son corps, que dans les autres animaux. Sa longueur ordinaire est de six travers de doigt dans les adultes, & sa largeur de quatre. Ceux qui ont un grand cœur ont moins de courage que ceux qui l'ont petit; parce que les grands cœurs étant mols & flasques, & ayant les ventricules plus grands, ont moins de chaleur, & par conséquent en communiquent moins au sang: Au contraire un petit cœur étant ferme, solide, dur, & ayant les ventricules petits, renferme mieux ce feu sans lumiere, dont il est le centre, & mettant en mouvement par cette chaleur le sang & les esprits, rend l'homme plus entreprenant, & plus courageux.

Sa Grandeur.

Sa Base est située au milieu de la poitrine, entre les poulmons, dont elle est tellement environnée de toutes parts, qu'elle est comme cachée entre leurs lobes; sa pointe au contraire tourne un peu du côté gauche, ce qui fait que l'on sent un battement de ce côté-là, en mettant la main dessus. La raison pourquoy cette pointe ne tourne pas aussi-tôt du côté droit, que du gauche, c'est que la veine-cave y étant, la pointe du cœur auroit interrompu par son mouvement continuel le cours du sang dans cette veine, & l'auroit empêché de monter dans le ventricule droit du cœur. Il arrive rarement que le cœur change cette

Sa Situation.

EXPLICATION DE LA FIGURE VI.

*Qui représente le Cœur détaché du Corps ,
couvert de son Pericarde , & environné des
Poumons , ses Oreilles , & l'entrée & sortie
des vaisseaux.*

FIGURE I.

- A Le Cœur enveloppé du Pericarde.
B B Les Poumons dans leur situation naturelle couvrant le Cœur.
C La Veine cave qui monte au dessus du Cœur.
D Le principe de la veine Azigos.
E La Veine sous-clavière droite.
F La Veine jugulaire droite.
G La Veine jugulaire gauche.
H La Veine sous-clavière gauche.
I I L'Artere carotide droite & gauche.
R R L'Artere sous-clavière droite & gauche.
M Le principe de la grande Artere descendante.

FIGURE II.

- A Le Pericarde séparé du Cœur.
B Le Cœur arrosé des Veines & des Arteres coronaires.
C Le Tronc de la grande Artere qui sort du Cœur.
D Une portion de la même Artere tournée en haut.
E E La Veine arterieuse qui se distribue au côté gauche du Poumon.
F Le Canal entre la Veine arterieuse , la grande Artere qui paroît dans le Fœtus nouvellement né , & rarement dans les adultes.
G Le Rameau droit de la Veine arterieuse.
H H Le Rameau droit & gauche de l'Artere venueuse.
L L'Oreille du Cœur.
R R Les Poumons proche du Cœur.
L La Tunique propre des Poumons séparée.



FIGURE III.

Le Cœur entier d'un Enfant.

- A La Membrane propre du Cœur séparée.
 B Le Parenchime du Cœur nud.
 C C L'Oreille droite & gauche du Cœur.
 D La grande Arrière qui sort du Cœur.
 E Une Portion de la Veine cave, qui s'avance hors du cœur.

FIGURE IV.

- A Une partie du Septum transversum du Cœur coupé.
 B Le Ventricule gauche.
 C C Le Ventricule droit.
 D D Le Septum du Cœur.

situation, que le ventricule droit soit au gauche ; le gauche au droit ; & qu'il y batte. *Relan* néanmoins écrit, qu'il a vu ce changement dans un homme de quarante ans, & dans la Reine, mété de Louis XIII.

Ceux qui regardent le cœur comme la partie la plus noble, disent que sa situation répond à son rang, & qu'il n'en pouvoit avoir une plus digne de luy, étant placé au milieu de tous les viscères, & même au milieu de tout le corps, si on en excepte les extrémités ; Mais selon d'autres, la véritable raison de cette situation dépend de sa fonction : car comme il falloit qu'il envoyât du sang par les artères à toutes les parties du corps, il falloit aussi qu'il fût dans un lieu d'où il le pût faire sans peine ; autrement s'il eût été placé plus bas, il luy eût fallu une impulsion trop forte pour le pousser par toute la tête, & quoy qu'il soit fort éloigné des pieds, il ne luy en faut qu'une médiocre

médiocre pour l'y faire aller, parce que le sang descend assés par son propre poids, & ainsi cette situation est la plus commode qu'il pouvoit avoir pour la distribution du sang dont il arrose toute la machine.

Le Cœur est fortement attaché par sa base au Mediastin : il est encore suspendu & affermi dans sa place par quatre gros vaisseaux qui s'insèrent à cette même base, dont deux entrent dans ses ventricules, & deux en sortent ; le reste de son corps n'est adhérent à aucune partie, afin de pouvoir s'étendre, & se resserret dans les mouvemens de Diastole, & de Sístole.

Sa Substance est un Parenchime ou chair ferme, épaisse & solide, à cause de la ferveur de la chaleur naturelle, de la subtilité des esprits, & de l'agitation perpétuelle du mouvement, & afin qu'elle ne se rompe pas, disent *Archange* & *Baughin*, dans les mouvemens violens, comme dans la palpitation ; elle est plus mince & plus molle dans le côté droit, plus épaisse & plus dense dans le gauche, encore plus solide & plus dure en sa pointe, parce que toutes les fibres s'y terminent. A l'extrémité néanmoins de la pointe où le ventricule gauche finit, elle est plus déliée, comme n'étant en cet endroit-là principalement composée que du concours de la Membrane intérieure, & de l'extérieure.

On a découvert que le Cœur est composé de deux sortes de fibres charnuës, dont les unes sont extérieures, & les autres intérieures ; les unes & les autres ayant leur origine & leur insertion à la base du Cœur, les extérieures descendent de la base en ligne spirale, de droite à gauche vers la pointe, où faisant un demy cercle, elles remontent en même ligne spirale de gauche

Tome II.

G

Ses attaches

Sa substance

Il est composé de deux sortes de fibres charnuës.

à droite vers la base. Les fibres interieures sont droites, elles descendent de la base à la pointe, & remontent de la pointe à la base, où elles finissent. Ce sont ces fibres internes qui forment ces petites colonnes charnuës qui sont dans les ventricules; c'est dans le milieu de ces fibres que sont les deux ventricules, dont les Orifices & les Valvules sont faites par la dilatation de leurs tendons; si bien que suivant cette disposition de fibres, il est aisé de concevoir que les mouvemens du cœur se font tout autrement que ne le croyoient les Anciens, qui faisoient trois sortes de fibres au cœur, les droites, les obliques, & les transverses, dont les unes servoient à la dilatation, & les autres à la contraction: mais suivant les dernieres découvertes, il n'y a que deux sortes de fibres, & le Diastole est un allongement du cœur, & le Sistolé en est le racourcissement. Diastole vient du Verbe Grec *Diastello*, je dilate, & Sistolé vient de *Systello*, je resserre; ainsi ces mouvemens sont naturels au cœur, comme la palpitation qu'on appelle en Grec *Palmos*, du Verbe *Pallo*, qui signifie tressaillir, est un mouvement violent, & contre nature. Enfin les Anciens vouloient que le cœur se racourcit au Diastole, & qu'il devient plus long au Sistolé, qui est tout le contraire de ce qui arrive selon les dernieres découvertes.

5. Tunique
nommée
Pericarde.

Il est revêtu exterieurement pour la fermeté du viscere d'une Tunique déliée, mais forte, solide, & qu'on ne peut qu'à peine separer. Il a cette Tunique commune avec la Tunique propre exterieure des grandes Arteres, comme aussi la petite Pellicule extrêmement mince qui revêt la face interieure de ses Ventricules continuë & commune avec la petite Pellicule aussi tres-déliée

qui tout ainsi qu'une legere cuticule, enveloppe les arteres. Ce qui donne lieu de croire que les arteres empruntent ces tuniques du cœur même, comme les nerfs leurs deux tuniques des meninges du cerveau.

L'on trouve beaucoup de graisse sur cette membrane exterieure; mais plus à la base que vers la pointe, & *Riolan* remarque qu'elle est en plus grande quantité, & plus jaune dans les femmes que dans les hommes. Les usages de cette graisse sont d'humecter le cœur, de peur qu'il ne se desseche pas trop dans ses mouvemens; & comme la pointe est plus humectée par l'eau du Pericarde, que la base, c'est peut-être la raison pourquoy elle a moins de graisse.

L'on a quelquefois trouvé au cœur de l'homme vers le haut du *Septum medium*, les tendons des fibres charnuës offusiez, on y a trouvé aussi des lopins de graisse dans les ventricules, & des caroncules qui en sortoient, & des poils qui le rendoient tout velu; mais ce sont des faits particuliers qui arrivent si rarement qu'ils ne doivent arrêter beaucoup.

Le Cœur a toutes sortes de vaisseaux. Il a deux arteres & deux veines que l'on appelle coronaires, parce qu'elles l'environnent par sa base comme une couronne. Les deux arteres prennent leur naissance du commencement même de l'Aorte, avant qu'elle soit sortie du Pericarde, elles rampent autour du cœur, & jettent plusieurs petits rameaux qui vont de la base du cœur à sa pointe ou cone, dont plusieurs paroissent dans le côté gauche; l'usage de ces arteres est de recevoir le sang spiritueux à mesure qu'il sort du ventricule gauche, & de le porter pour la nourriture du Parenchime. Les deux veines embrassent le cœur

G ij

La graisse
du Pericar-
de.

Ses usages

Faits extra-
ordinaires.

Ses vais-
seaux,
Ses veines
& arteres
coronaires.

en rond comme les arteres, & vont s'insérer dans la veine-cave, où elles déchargent le sang superflu qui a été apporté par les arteres coronaires, & qu'elles ont reçu de plusieurs petits rameaux qui montent du Cone à la Base. Il a encore des limphatiques qui se vont décharger dans le canal.

Ses nerfs.

Enfin il a des nerfs qui se portent depuis le Plexus jusqu'à sa base, & aux orifices de ses ventricules qui luy viennent de la huitième paire; mais ils sont si petits & si subtils qu'ils échappent presque à la veüe, en sorte qu'on revoque en doute, s'il en entre quelques-uns dans le cœur. La raison pourquoy ces nerfs sont si petits & si déliés, est que le cœur n'a pas besoin de beaucoup d'esprits animaux pour son mouvement, parce qu'il est disposé de maniere que le sang qui y entre, l'oblige assés de se dilater, & de se resserrer. Il ne luy en faut non plus d'avantage pour le sentiment, n'étant pas nécessaire qu'il l'ait exquis à cause de son agitation continuelle.

Ses Glandes

Parmy la graisse qui est à la base du cœur, il y a plusieurs petites glandes conglobées qui reçoivent des rameaux des arteres coronaires. L'usage de ces glandes est de séparer quelque liqueur, comme le font toutes les autres du corps; ce sont elles qui filtrent l'eau que l'on trouve dans la capacité du Pericarde.

La connexion du cœur.

Le Cœur a connexion avec le Cerveau par les nerfs, avec le Pericarde, le Mediastin & la Pleure par les membranes, avec le Foye par les veines cave & coronaires; avec les Poumons par l'artere & la veine des poumons, que les Anciens appelloient veine arterieuse, & artere veineuse; & enfin avec toutes les parties du corps par les arteres, par lesquelles il leur envoie le sang pour leur nourriture.

Le Cœur a deux ventrès ou ventricules, c'est à dire, cavités, le droit & le gauche. Le droit que quelques-uns appellent Sanguin, n'est pas tout à fait rond, mais semblable au croissant de la Lune, & beaucoup plus grand & plus large que le gauche, mais moins long: car il ne descend pas comme luy jusqu'à la pointe. L'usage de ce ventricule droit, est de recevoir le sang conjointement avec le chyle, qui est porté par la veine-cave, & de le pousser ensuite par la contraction de ses fibres dans l'artere des poumons.

Ses ventricules.

Le ventricule droit.

Le Ventricule gauche du cœur, que d'autres ont nommé le noble & spiritueux, est en forme de pyramide, plus étroit & plus long que le droit, descendant jusqu'à la pointe. Son usage est, suivant les Anciens, pour empêcher que l'esprit qu'il contient ne se dissipe par sa subtilité: mais l'usage véritable de ce ventricule, est plutôt de recevoir le sang qui luy est apporté par la veine des poumons, après avoir déjà passé par le ventricule droit, & de le verser avec impetuosité dans la grosse artere, en se contractant, pour en faire la distribution à toutes les parties du corps pour leur nourriture; Ainsi l'usage des deux ventricules du cœur tendent à même fin, c'est à dire, à subtiliser le sang, en le recevant par leur dilatation, & en le chassant dehors par leur contraction: Il y en a deux, parce qu'un seul n'auroit pas suffi pour vivifier le sang, qui est plus échauffé, & mieux perfectionné à deux reprises, qu'il ne le seroit par une seule, si le gauche est plus épais que le droit, c'est qu'il a besoin d'une plus forte impulsion que le droit, qui n'a qu'à pousser le sang dans l'artere des poumons qui est courte, & le gauche envoie le sang dans toutes les arteres du corps, & le force à passer par les extre-

Le ventricule gauche.

EXPLICATION DE LA FIGURE VII.

Qui represente l'Interieur du Cœur, les Ventricules, & ses Valvules.

FIGURE I.

- A L'Orifice de la Veine coronaire.
 B L'Anastomose qui est entre la Veine cave, & l'Artere venueuse dans le seul fœtus nouvellement né, & qui est solide dans les adultes.
 C C C Les Valvules Triglochines
 D D D Le Ventricule droit du Cœur ouvert.
 a a Les Ouvertures dans le Septum.

FIGURE II.

- A La Veine arterieuse dissequée dans le Ventricule droit du cœur.
 B B B Les Valvules Sigmoides dans l'orifice de cette Veine.
 C C C Le Ventricule droit du cœur ouvert.

FIGURE III.

- A L'Artere venueuse dissequée.
 B L'Anastomose entre l'Artere venueuse, & la Veine-cave dans le seul fœtus.
 b b Les Ouvertures entre les Membranes dans le Septum.
 C C Les deux Valvules mitrals dans le Ventricule gauche; situées à l'entrée de la Veine arterieuse.
 D D Le Ventricule gauche du cœur ouvert.

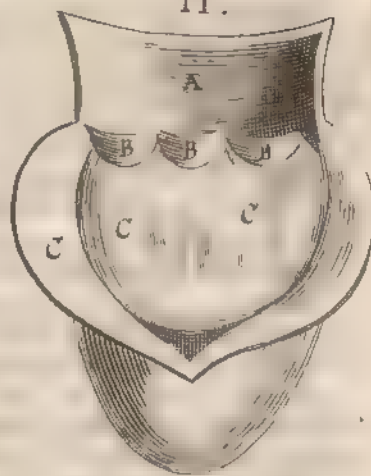
FIGURE IV.

- A La grande Artere dissequée près du cœur.
 B B B Les Valvules semilunaires ou sigmoides.
 C C Le Ventricule gauche du cœur.
 D Une partie du Ventricule gauche renversée.

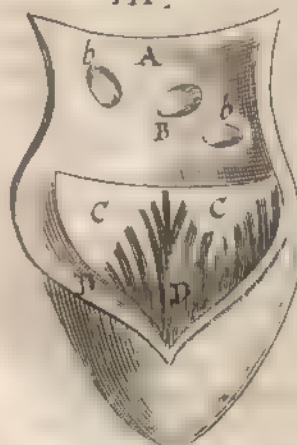
Fig. I.



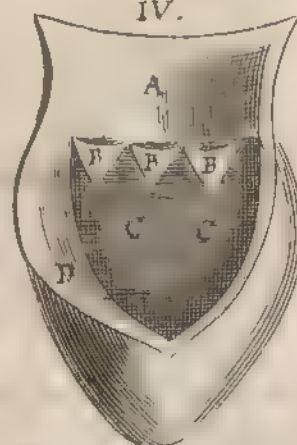
II.



III.



IV.



LIVRE SECOND.

mités des arteres dans toutes les parties pour les nourrir, & pousse ce sang extravasé dans les orifices des veines capillaires, & de ces capillaires dans de plus grosses, & enfin dans la veine-cave pour retourner au cœur, étant certain suivant les dernieres découvertes, que le mouvement circulaire du sang ne se fait, & ne se continuë, que par la force du ventricule gauche du cœur.

Le Septum
medium.

On voit entre ces ventres une Cloison que les Grecs appellent *Diaphragme*, & les Latins *Medium Septum*, qui les separe, & empêche que les matieres qu'ils contiennent ne soient confonduës; elle est solide; & quoique la plûpart des Anciens aient crû qu'elle étoit poreuse, & percée d'une infinité de petits trous, afin, disent-ils, que le sang puisse passer du ventricule droit au ventricule gauche pour la generation de l'esprit vital, *Vesale* assuré néanmoins n'avoir pû découvrir aucuns vestiges de ces trous, comme veritablement il n'y en a point; cette separation est épaisse d'un travers de doigt, ayant la même épaisseur que les parois du ventricule gauche, elle est charnuë, & de même substance que le reste du cœur, étant composée de fibres musculieuses qui luy aident à faire les mouvemens.

Les Oreilles
du cœur.

Les Oreilles du cœur sont ainsi nommées, à cause de la ressemblance qu'elles ont avec les oreilles humaines, elles ressemblent pourtant mieux au capuchon d'un Moine: car d'une longue base, elles se terminent en une pointe émoussée. Ce sont des productions ou appendices membraneuses, situées à la base du cœur, & sur les embouchures des vaisseaux qui portent quelque matiere au cœur, pour, comme une cistern, recevoir l'air & le sang qui veulent entrer avec effort aux ventricules, & empêcher, ainsi qu'en une

DE LA POITRINE.

105

soudaine contraction, le cœur ne soit suffoqué par une grande oppression, & déchiré ou rompu par les matieres qui veulent entrer trop abondamment.

Elles sont deux en nombre, dont la droite est à l'embouchure de la veine-cave, & la gauche est à l'extremité de la veine des pûmons, de maniere que l'une & l'autre semblent ne faire qu'un même corps avec ces vaisseaux. Leur substance est membraneuse, de même que celle de ces veines, afin de pouvoir s'emplir, & se vider librement.

Leur nom-
bre.

Leur Sub-
stance.

Leur Surface paroît extrêmement ridée, néanmoins lors qu'elles sont pleines & tenduës, elle est égale & polie.

Leur Sur-
face.

Leur Couleur est rouge dans le fœtus, & dans les enfans nouveaux nés; mais dans les adultes elle est plus enfoncée que celle du cœur, néanmoins dans leur dilatation elle est plus rouge, parce qu'elles recoivent alors du sang, & dans leur contraction elle est plus pâle, parce que ce même sang est poussé dehors.

Leur cou-
leur.

Les Oreilles sont proportionnées aux vaisseaux sur lesquels elles sont situées, & aux ventricules du cœur: car la droite est plus grande que la gauche, à cause que la veine-cave est plus grosse que celle des pûmons, & que le ventricule droit est aussi plus grand que le gauche. Et comme la veine des pûmons, & le ventricule gauche sont plus petits, leur oreille est aussi plus petite; mais elle est plus ferme & plus solide que l'autre, parce que le ventricule gauche est plus ferme & plus compacte que le droit.

Leur gran-
deur

Que les o-
reilles sont
les dernieres
parties du
cœur qui se
mouvent.

On observe qu'entre toutes les parties du cœur, les oreilles sont les dernieres qui conservent leur mouvement, parce que la mort arrivant, la pointe du

EXPLICATION DE LA FIGURE VIII.

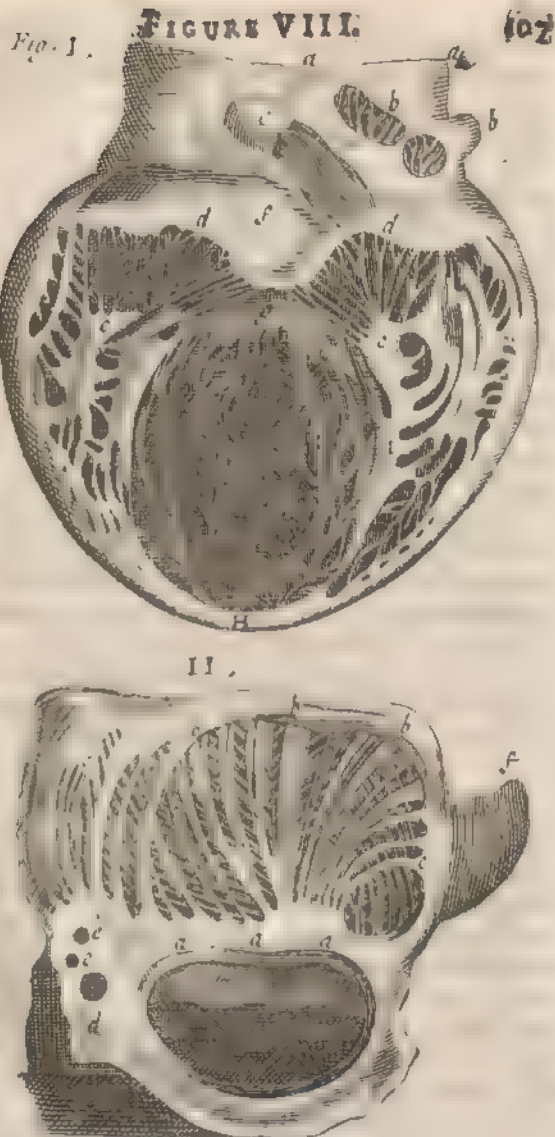
Qui représente les Oreilles, & les Fibres charnuës du Cœur.

FIGURE I.

- aa La Veine du Poumon étendue droit devant l'entrée du Cœur.
 bb L'Oreille gauche du Cœur.
 cc Le Trou ovale par lequel le sang infusé de la Veine-cave droit dans l'ouverture du ventricule gauche.
 dd Les deux Valvules mitrales.
 ee Les Colonnes charnuës qui sortent de l'un & de l'autre côté du Ventricule.
 f La Base du Cœur à l'endroit où le sang infusé de la Veine pulmonaire dans le Ventricule gauche.
 g Le Lieu sous les Valvules mitrales où il est chassé dans l'Aorte.
 h La Pointe du cœur.
 i i i Les Fibres charnuës attachées deçà & de là par tout le circuit intérieur du Ventricule.

FIGURE II.

- A A A La Base de l'oreille à l'endroit où elle s'unit au tendon du cœur.
 B B Le Cercle de nature de tendon à l'endroit où il est distingué de la Veine cave.
 C C Les Fibres charnuës qui se portent deçà & delà dans divers tendons avec les petites Fibres d'entre deux, faits en forme de plumes.
 D La grande veine coronaire.
 E E D'autres veines plus petites, situées en cet endroit pour rapporter le sang du cœur.



cœur commence à cesser à se mouvoir, après les ventricules, ensuite la base, & enfin les oreilles, comme marque de la dernière dissolution de la nature, & de l'extinction de la vie.

Que l'action des oreilles dépend des mouvemens du cœur.

Le Mouvement du cœur est différent de celui de ses oreilles, dit *Dulaurent*, parce que le cœur se remplit à cause qu'il se dilate, & les oreilles au contraire se dilatent, à cause qu'elles se remplissent. Enfin l'action des oreilles du cœur dépend des mouvemens du cœur: car en même temps qu'il se contracte, elles s'ouvrent, & lors qu'il se dilate, elles se resserrent, de manière qu'elles font leur Diastole, quand le cœur fait son Sístole, ainsi leurs mouvemens sont alternatifs.

L'usage des oreilles du cœur.

L'usage de ces oreilles est en recevant des veines le sang dans leur cavités, de luy servir de mesure, & d'empêcher qu'il ne tombe en trop grande quantité à la fois, & avec trop de précipitation dans les ventricules, & qu'il ne suffoque la personne: *Hippocrate* & *Dulaurent* leur attribuent encore un autre usage, qui est de servir d'éventail au cœur pour le rafraîchir.

Les gros vaisseaux du cœur.

Il y a à la base du cœur quatre gros vaisseaux, sçavoir la Veine-cave, l'Artere des pòmons, la Veine des pòmons, & l'Aorte. Le Ventricule droit reçoit la Veine-cave, & l'Artere des pòmons, & le gauche la Veine des pòmons, & l'Aorte; de manière que chaque Ventricule a une artere & une veine, contre l'opinion ancienne, qui vouloit que les deux vaisseaux du Ventricule droit fussent des veines, & que ceux du gauche fussent des arteres.

La Veine-cave.

La Veine-cave qui est le plus gros de ces quatre vaisseaux, finit au Ventricule droit du cœur, où elle est fortement attachée; elle s'ouvre dans ce

Ventricule par une large embouchure, pour y verser le sang qu'elle a reçu de plusieurs rameaux de veines; la Membrane qui est mince en tous les autres endroits, est fort épaisse en celui-là, & remplie de fibres charnuës, ce qui empêche qu'elle ne puisse être déchirée par le mouvement continuel du cœur, & qu'elle ne s'élargisse trop par le concours du sang qui luy vient en abondance de tous côtés; cette veine est capable de quelque contraction, par le moyen de cette grande quantité de fibres charnuës pour pousser ce sang qu'elle apporte dans ce Ventricule droit.

À l'entrée de la Veine-cave dans le Ventricule droit, il y a trois Valvules membraneuses, qu'on nomme *Triglochines* ou *Tricuspidés*, à cause de leur figure triangulaire. Elles sont faites de la dilatation des tendons des fibres qui composent le cœur: elles sont ouvertes de dehors en dedans, & disposées de manière, qu'elles permettent l'entrée du sang de la veine-cave dans le cœur, & en empêchent le retour dans la veine-cave.

Les Valvules Triglo-chines.

L'usage de la veine-cave, suivant les dernières découvertes, est de recevoir le sang qui luy est apporté de toutes les parties du corps par les rameaux des veines, & de le verser dans la cavité de l'oreille droite, d'où il tombe ensuite comme par mesure dans le Ventricule droit du cœur.

L'usage de la Veine-cave.

L'Artere des pòmons que les Anciens appelloient veine arterieuse, est une véritable artere, étant composée de plusieurs Tuniques; elle sort du Ventricule droit du cœur, son embouchure est bien moindre que celle de la veine-cave; elle se divise en deux gros rameaux, ces deux en plusieurs autres petits, qui vont se répandre à droit & à gauche dans toute la substance des pòmons.

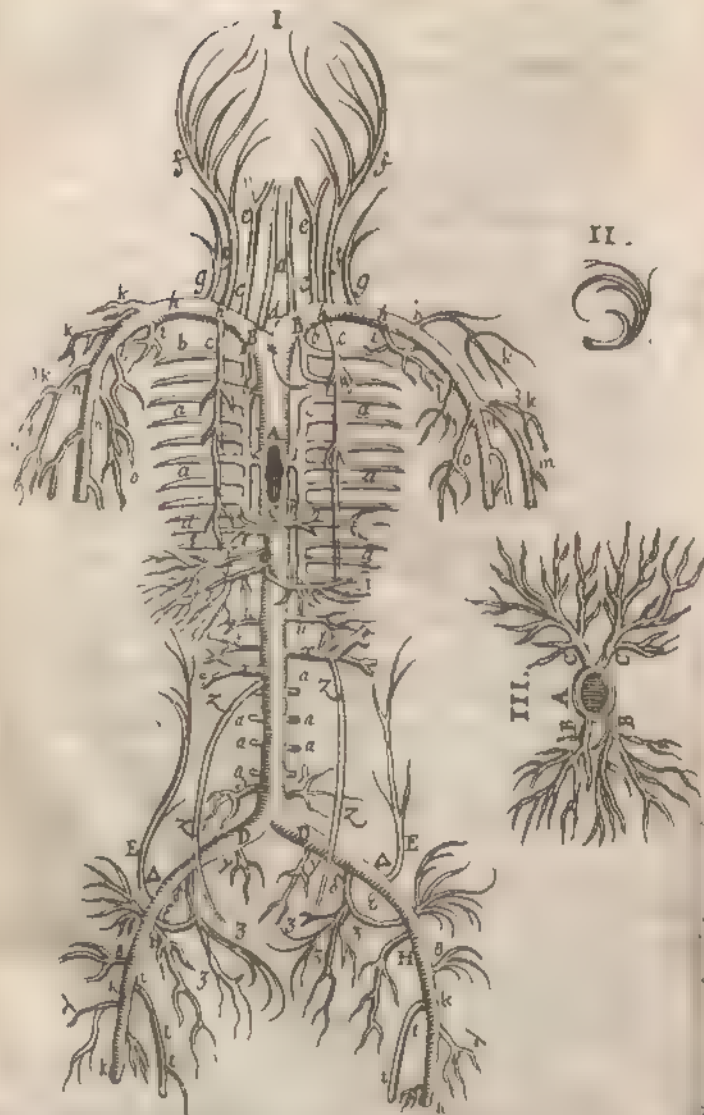
L'artere pòmons.

EXPLICATION DE LA FIGURE IX.

Qui représente le Tronc de la Veine-cave, sortant du Cœur, avec la distribution de ses Rameaux par tout le Corps.

FIGURE I.

- A Le commencement de la Veine-cave, qui s'élève au dessus de l'orifice droit du cœur.
 B B L'origine des rameaux sous-claviers.
 C Le commencement du Tronc descendant.
 DD Les rameaux iliaques droit & gauche.
 a a &c. La Veine Azigos, & ses Rameaux répandus aux côtes.
 bb La Veine Intercoastale supérieure.
 c c La Veine Mammaire interne.
 * La Veine Mediastine.
 dd La Veine vertebrale.
 ee La Veine jugulaire interne coupée sous le Crane.
 ff La Veine jugulaire externe, dont le rameau inférieur ou profond se répand aux organes de la voix, aux parties cutanées de la Face, aux Temples, & puis va aux oreilles.
 gg La Veine cervicale.
 hh Le progrès des rameaux sous-claviers.
 ii La Veine scapulaire interne.
 x x La Scapulaire interne.
 s. s. La Veine qui va au muscle Deltoidé;
 ll La Thoracique supérieure.
 m m La Veine Céphalique coupée.
 n n La Veine Basiliq. coupée.
 o o La Thoracique inférieure.
 p La Veine phrénique gauche.
 q La Phrénique droite.
 rr Le Rameau infigne qui s'étend jusques dans la partie convexe du Foye.
 ss & t &c Les propagations du même, & ses distributions aux parties extérieures droite & gauche.
 u u Les Veines musculaires lombaires supérieures.



- xx Les Veines des Glandes renales.
- yy L'Emulgent droite & gauche.
- zz La Veine spermatique droite & gauche.
- aa La naissance des Veines lombaires.
- cc La Veine musculaire lombaire inferieure.
- yy La Veine sacrée.
- ΔΔ Le Rameau iliaque externe.
- EE La Veine Epigastrique.
- δδ Le Rameau iliaque interieur.
- ιι La Veine glatée.
- ζζ Les Veines hypogastriques.
- ηη Les Veines honteuses.
- θθ Les Veines inguinales.
- KK Le Rameau de la Veine crurale.
- II La Veine Saphene.
- λλ La Veine ischiatique.

FIGURE II.

La Veine coronaire du cœur particulièrement designée:

FIGURE III.

- A Le commencement de l'Artere veineuse dans le Ventricle droit du cœur.
- BB Ses rameaux qui vont dans la partie droite du pōumon.
- CC Ses rameaux qui vont dans la gauche.

Les Valvules Sigmoides.

A l'orifice de l'artere des pōumons, il y a trois Valvules qu'on appelle *Sigmoides*, parce qu'elles ressemblent au Sigma Grec. Ce sont de petites Membranes situées à côté les unes des autres, & autrement disposées que celles de la Veine-cave: car elles sont ouvertes de dedans en dehors, pour laisser sortir le sang du Ventricle droit dans l'artere, & pour en empêcher le retour de l'artere dans le Ventricle.

L'usage de l'artere des pōumons.

L'usage de l'Artere des pōumons, est de recevoir le sang qui sort du Ventricle droit du cœur, & de le distribuer par toute la substance des pōumons.

La

La Veine des pōumons, que les anciens appelloient Artere veineuse, a quatre membranes comme les autres veines; elle ne sort pas du cœur comme ils l'ont crû; mais elle sort de la substance des pōumons, où elle commence par une infinité de petits rameaux qui s'unissent en un seul tronc pour la former, & va se rendre au ventricule gauche du cœur.

La Veine des Pōumons.

Il y a à l'orifice de ce vaisseau deux Valvules triangulaires qu'on appelle *Mitrates*, parce qu'elles ressemblent à la mitre d'un Evêque, lesquelles regardent de dedans en dehors, & s'ouvrent pour donner passage au sang qui vient du pōumon dans le ventricule gauche du cœur, & pour empêcher que ce qui est entré dans le cœur ne retourne aux pōumons.

Les Valvules triangulaires ou mitrals.

L'usage de cette veine des pōumons, est de reprendre par les extremités de ses rameaux capillaires qui sont répandus dans toute la substance des pōumons, le sang qui a été apporté par l'artere des pōumons, que les Anciens appelloient la veine arterieuse, & de le rapporter dans l'oreille gauche du cœur, où il tombe comme par mesure de l'extremité de cette veine, qui y apporte aussi avec ce sang les parties les plus subtiles de l'air, qui passent des extremités de la Trachée-artere dans son tronc.

L'usage de la veine des pōumons.

La grande ou grosse artere appelée des Grecs *Aorta*, parce qu'elle renferme le sang arteriel avec l'esprit vital, est la source & l'origine de toutes les arteres du corps, excepté de celles du pōumon, qui sont les branches de l'artere du ventricule droit, que nous appellons l'artere des pōumons; elle est forte, ayant plusieurs tuniques dures & épaisses; elle sort du ventricule gauche du cœur, auquel endroit elle paroît cartilagineuse.

La grande Artere ou Aorte.

EXPLICATION DE LA FIGURE X.

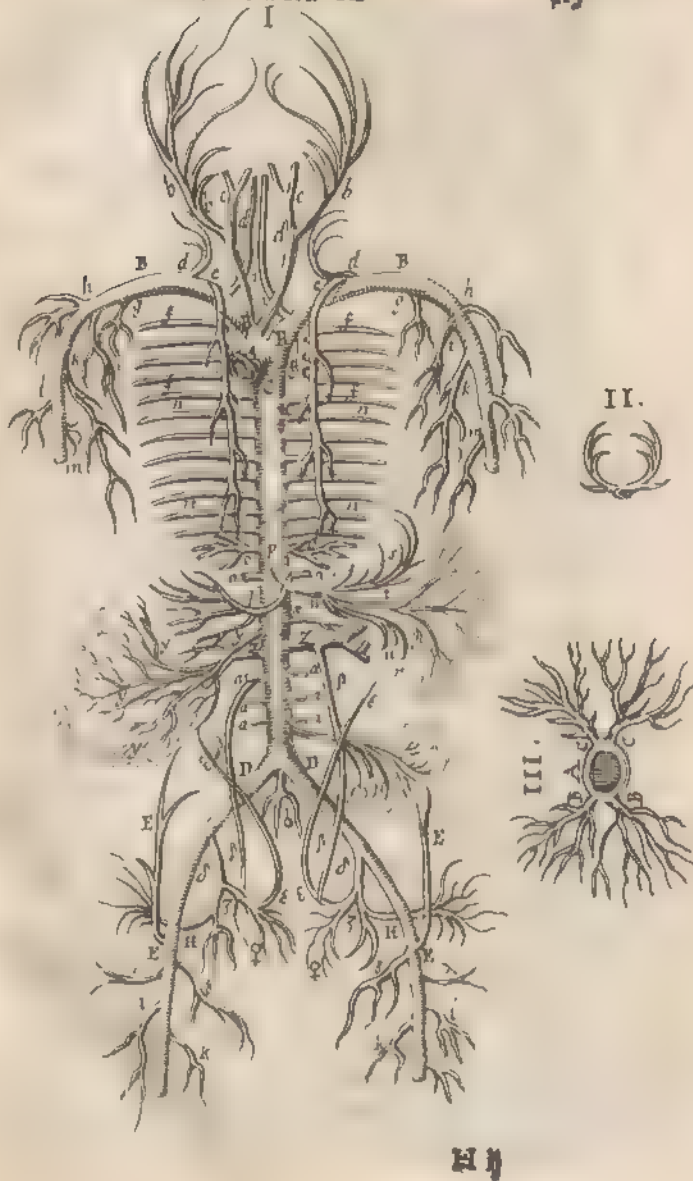
*Qui represente le Tronc de la grande Artere,
Sortant du Cœur, & la distribution de ses
rameaux par toutes les parties du corps.*

FIGURE I.

- A Le principe de la grande Artere, qui s'élève au dessus du Cœur.
 BB Le commencement & le progrès des Rameaux des Arteres sousclavieres.
 C Le Tronc descendant de la grande Artere.
 DD Le Rameau iliaque droit & gauche.
 aa L'Artere Carotide externe.
 bb Ses Rameaux qui vont à la bouche, à la face, & aux Oeilles.
 cc La Carotide interne coupée aussi de même.
 dd L'Artere vertebrale coupée sous le Craue.
 dd L'Artere musculaire cervicale.
 ee L'Artere mammaire interne.
 ff Les Rameaux de l'Artere intercostale superieure.
 gg L'Artere scapulaire interne.
 hh L'Artere scapulaire externe.
 ii L'Artere thorachique superieure.
 kk L'Artere thorachique inferieure.
 l. m Les Arteres qui se distribuent aux muscles de l'Humerus & Adjacens.
 nn Les Arteres intercostales inferieures.
 oo L'Artere phrenique.
 p L'Artere coeliaque.
 q Le Rameau droit qui se divise en trois, dont le superieur & inferieur se distribuent au Foye, & le moyen à la Vescie du fiel.
 r Le Rameau de l'Artere coeliaque gauche.
 s L'Artere gastrique droite.
 t L'Artere splenique qui se divise en une infinité de petits Rameaux dans la Rate.
 u L'Artere epiploïque.
 uv L'Artere gaitrepiploïque.

FIGURE X.

115



- z Les Arteres des Glandes renales.
 y y L'Artere mésentérique supérieure, qui se divise en
 d'infinies Rameaux.
 z z Les Arteres émulgentes.
 a a L'origine des Arteres lombaires.
 c c Les Arteres spermaticques.
 v v L'Artere mésentérique inférieure, qui se divise en plu-
 sieurs Rameaux.
 d L'Artere sacrée
 Δ Δ L'Artere iliaque externe.
 δ δ L'Artere iliaque interne.
 n n L'Artere glutee.
 ζ ζ L'Artere hypogastrique qui est portée à l'intestin Rectum;
 & aux parties honteuses.
 φ φ L'Artere hypogastrique qui va à la matrice.
 r L'Artere ombilicale.
 E E L'Artere épigastrique.
 θ θ L'Artere honteuse.
 i i L'Artere ischiatique.
 K K L'Artere musculaire inférieure.
 a a L'Artere qui va au muscle iliaque interne.

FIGURE II.

L'Artere coronaire du Cœur représentée exactement:

FIGURE III.

- A L'Orifice de l'Artere veineuse au Ventricule gauche du
 Cœur
 B B Le Rameau qui se distribue dans la partie droite du pou-
 mon.
 C C Le Rameau qui se répand dans la partie gauche.

afin d'être toujours ouverte, & en état de rece-
 voir le sang qui sort avec impetuosité de ce ven-
 tricule.

Ses Valvules.

La grosse Artere a à son orifice trois Valvules,
 ou Epiphyses membranées, qui sont semblables
 aux trois Sigmoides, qui sont à l'entrée de l'ar-
 tere des poulmons; elles regardent de dedans en

dehors pour permettre le cours du sang du ven-
 tricule gauche dans l'Aorte, & pour empêcher
 son retour de l'Aorte dans ce Ventricule.

L'Usage de l'Aorte est de distribuer & de com-
 muniquer à toutes les parties du corps ce-qu'elle
 a reçu du cœur.

Son usage.

Comme dans le Fœtus, pendant qu'il est en-
 fermé dans la matrice, les vaisseaux sont autre-
 ment disposés que dans l'homme né, il est à pro-
 pos d'expliquer icy de quelle maniere la sangui-
 fication se fait en luy.

Le Sang dans le Fœtus, dit Diemerbroeck, ne
 passe pas du ventricule droit au gauche par le
 poulmon comme dans l'homme né, ni non plus
 il ne se cuit pas, ne se fermente pas, & ne se di-
 late pas dans les deux ventricules; mais seule-
 ment dans l'un d'eux: car celui qui se cuit, &
 se rarefie dans le droit, ne va pas ensuite dans le
 gauche, pour y être de nouveau rarefié, & celui
 qui se rarefie dans le gauche, n'a pas non plus
 auparavant été rarefié dans le droit.

Le mouve-
 ment du
 sang dans
 le fœtus.

C'est pour cette raison, que dans le fœtus l'u-
 nion des vaisseaux du cœur, par lesquels ce pas-
 sage du sang se fait, est double. Cette union s'ef-
 face ensuite dans les adultes.

La double
 union des
 vaisseaux.

La premiere se fait dans le cœur par anastomo-
 se, & elle est un trou tres-grand & tres-évident,
 de figure ovale, que l'on appelle *Ovale*, situé
 sous l'oreille droite du cœur auprès de la coro-
 naire, & un peu avant l'endroit où la veine-cave
 s'ouvre entierement dans le ventricule droit. Par
 ce trou se fait l'union de la veine-cave, & de la
 pulmonaire.

Le Trou
 ovale.

Au devant de ce trou, du côté de la veine pul-
 monaire, il y a une Valvule membraneuse tres-
 délicate; mais solide & dure, plus grande que le

Sa Voute etc.

trou, laquelle empêche que le sang, qui est tombé de la veine-cavé dans le ventricule gauche, ne reflue.

L'autre
union par
un canal.

L'autre union se fait hors du cœur, à deux travers de doigt, ou environ, de sa base, par un canal assez long, qui unit l'artere pulmonaire à la grande artere. Ce canal a la substance, l'épaisseur, & la cavité d'une artere. Il remonte transversalement un peu obliquement de l'artere pulmonaire à la grande artere, & il verse dans l'Aorte le sang qui du ventricule droit a été poussé dans la pulmonaire, en sorte qu'il ne tombe pas dans le ventricule gauche.

Pourquoy
dans le fœtus
le sang
n'a pas be-
soin d'être
refroidi ou
raréfié.

Or d'autant que la chaleur du fœtus est comme un feu nouveau, qui d'une petite bluette commence premierement à s'allumer, & qui ensuite s'augmente peu à peu; il arrive de là que le sang, pendant que le fœtus est dans la matrice, ne parvient pas à un si haut degré de chaleur, qu'il luy soit nécessaire de recevoir du rafraîchissement, & la double coction du cœur: car il n'a pas encore besoin de cette acrimonie, qui dans la suite est requise pour procurer au corps une plus solide nourriture. C'est aussi pour cette même raison que le fœtus ne respire pas dans la matrice, que ses poudrons n'agissent pas pendant ce temps-là, & qu'ils restent sans usage, & denses, laquelle densité fait que le sang qui a été cuit dans le ventricule droit, & de-là poussé dans l'artere pulmonaire, n'a pas le passage libre par le poudron. Néanmoins pour que son cours ne fût pas interrompu, & qu'il eût un chemin ouvert, la nature a disposé ce canal dont nous parlons, afin que par son moyen ce sang fût poussé de l'Artere pulmonaire dans l'Aorte, le poudron cependant recevant autant de sang qu'il luy en faut pour sa nourriture.

Mais afin que le ventricule gauche du cœur dans lequel le sang est rendu plus subtil, & plus spiritueux, ne demeurât pas inutile par le manque de matiere, le trou ovale est placé en telle sorte à l'entrée de la veine-cavé, que le sang qui coule par cette veine tombe au même temps, en partie dans le ventricule droit du cœur, & en partie par son moyen dans la veine pulmonaire, & de là ensuite dans le ventricule gauche.

Et ainsi le sang dans le cœur du fœtus ne reçoit qu'une simple & unique coction ou rarefaction, sçavoir dans l'un ou dans l'autre des ventricules, & le sang qui a été cuit & rarefié dans le droit, se mêle dans la grande artere avec celui qui a été rarefié dans le gauche.

Ce Trou ovale qui dans le fœtus est très-ample, n'étant plus d'aucun usage dans l'homme né, se réunit, & s'efface si parfaitement dans peu de semaines, qu'il n'en reste plus nulle part aucun vestige, quel qu'il soit. Dans l'ordinaire il se bouche si bien, qu'il n'est personne qui juger qu'il y eût jamais eu là de trou. En effet, la Valvule dont on a parlé, s'aneantit, & se consolide si parfaitement quelque temps après la naissance, qu'il n'y paroît plus de passage, quoy qu'il arrive quelquefois dans plusieurs adultes, que cette Valvule devienne ferme & solide, qu'elle soit encore visible, & qu'elle paroisse distincte du reste de la substance du Septum.

Il en est de même du canal dont on a parlé, quoy qu'il soit très-ample, & que sa substance soit solide, & épaisse en la maniere de celle de l'Aorte: car après la naissance il se dessèche, & s'aneantit tellement, qu'on n'en trouve aucun reste dans les adultes.

L'Action du cœur est de recevoir le sang des

L'usage du
trou ovale.

Que le trou
ovale s'a-
neantit
après la
naissance.

Que le ca-
nal se des-
sèche après la
naissance.

L'action du
cœur.

veines dans les ventricules, sçavoir celui de la veine-cave dans le ventricule droit, & celui de la veine du poulmon dans le gauche, pour le perfectionner, & le subtiliser, & de le distribuer ensuite dans toutes les parties du corps, ce qui se fait par son mouvement, qu'on appelle poux.

Son mouvement appelle le poux.

Le *Mouvement* du cœur est appelé des Latins, *Pulsus*, *Poux*, *Battement*, par lequel le cœur s'élève, ou se gonfle, & s'abaisse alternativement. Or ce mouvement se fait par *Diaſtole*, & par *Sistoſe*, c'est-à-dire, par dilatation, & par contraction, un petit repos entre-deux.

Ce que c'est que *Diaſtole*.

Le *Diaſtole* est un allongement du cœur, ce mouvement, qu'on appelle de dilatation, se fait lorsque le sang poussant les parois des ventricules pour y entrer, force les fibres charnuës de s'allonger, & alors la pointe s'éloignant de la base, le cœur en devient plus long, & les cavitez plus amples.

Ce que c'est que le *Sistoſe*.

Le *Sistoſe* est le racourciſſement du cœur; ce mouvement de contraction se fait, lorsque ces mêmes fibres qui ont été allongées par le sang qui est entré dans les ventricules, se racourciſſent, & contraignent le sang de s'élancer dans les arteres qu'il dilate en y entrant, & alors la pointe du cœur se rapprochant de la base, il en devient plus court, & les cavitez plus étroites.

Ce que c'est que le *Periſtoſe*.

La *Dilatation* se fait en même temps dans les deux ventricules, & la contraction se fait de la même maniere. Les repos qui sont entre ces mouvements dans le cœur, & dans les arteres, s'appellent *Periſtoſes*. Lorsque le cœur se restreint, il ne faut pas croire que la pointe approche de la base en ligne droite, comme on le croyoit, ce qui rendroit les cavitez plus grandes, mais obliquement, & en maniere de vis: car les fibres ex-

terieures du cœur descendent de la base vers la pointe en forme de limaçon, & remontant de même à la base où ils finissent, font de nécessité faire au cœur un demi tour qui le racourcit, & qui approche les parois des ventricules les uns des autres, & contraignent le sang qui y est entré, de s'élancer dehors. Ainsi on voit que pour concevoir les mouvements du cœur, il n'est pas besoin d'avoir recours à des facultés pulsifiques, & qu'il ne faut que considerer sa structure, pour croire qu'il est capable de dilatation & de contraction, comme tous les autres muscles.

Si on examine la construction d'un moulin à l'eau, on trouvera ses parties tellement agencées les unes avec les autres, que l'eau venant à frapper contre la rouë, elle la fait tourner, & en même temps mouvoir toutes les parties du moulin. Or le sang est à l'égard du cœur, ce que l'eau est à l'égard du moulin, qui va plus ou moins vite, selon qu'il y a plus ou moins d'eau dans le ruisseau qui le fait aller; aussi le cœur se meut avec d'autant plus de vitesse, & les battements sont d'autant plus frequens, que le sang est en plus grande quantité, ou qu'ayant plus de chaleur, il coule plus promptement. On peut rapporter encore cette chaleur à la pente qui est au ruisseau: car étant plus ou moins forte, elle fait le même effet que le plus ou moins de pente du ruisseau, & pour continuer la comparaison, on voit qu'aussi-tôt que l'eau cesse d'être conduite au moulin, il demeure immobile; de même aussi le sang cessant d'être porté au cœur par quelque cause que ce soit, il devient immobile, & meurt.

Les mouvements du cœur se font obliquement.

C'est le sang qui fait mouvoir le cœur.

Il est donc certain que le cœur est fait pour se mouvoir, & qu'il en a l'obligation au sang. Tout

Experience que c'est le

sang qui
meut le
cœur.

122

LIVRE SECOND

ce que l'on voit arriver tous les jours le confir-
me : car si on met la main sur la region du cœur
à une personne qui aura couru, ou fait quelque
action violente, on sent ses battemens plus fre-
quens qu'auparavant, parce que l'agitation préci-
pitant alors le cours du sang, le fait entrer & sor-
tir du cœur avec plus de vitesse ; si on touche le
poux d'une personne qui a été long-temps sans
manger, on trouvera ses battemens foibles, &
éloignés les uns des autres, parce qu'alors le sang
étant épais, il va lentement vers le cœur ; mais
après que cette personne a bû & mangé, son
poux va plus vite, parce que les mouvemens du
cœur augmentent en élévation, & en vitesse, à
proportion du sang, qui pour lors est en plus
grande quantité par l'addition du chyle.

L'usage du
poux.

L'Usage du poux est de pousser par les arteres
le sang rarefié, du cœur dans toutes les parties
du corps, afin qu'elles en soient nourries, que
chacune par la faculté qui luy est propre, en cuise
une certaine portion, la change, la convertisse
en une substance semblable à soy, se l'applique,
& renvoye le superflu au cœur par le moyen des
veines, afin qu'il s'y rarefie de nouveau, qu'il s'y
spiritualise, & qu'il y prenne une nouvelle vi-
gueur.

Pourquoy
on appelle
le mouve-
ment du
sang, cir-
culation.

On appelle le mouvement du sang *Circulation*,
non pas à cause que le sang décrit un cercle : car
cela est impossible ; mais parce que le sang ayant
une fois commencé à se mouvoir du cœur aux ex-
tremités par les arteres, il revient des extremités
par les veines, en continuant toujours de même
sans jamais cesser qu'avec la vie de l'animal ; ainsi
en prenant la circulation dans ce sens, pour une
liqueur qui revient toujours dans le même lieu,
d'où elle avoit commencé à se mouvoir, on pourra

DE LA POITRINE.

123

dire de même que la pluye circule, parce que la
pluye après être tombée sur la terre, s'évapore
par la chaleur du Soleil, pour retourner ensuite
en gouttes d'eau, & que l'eau des sources & des
rivières coule sans cesse vers la mer, qui en ra-
mene autant vers le bas des montagnes, qu'il en
sort par le haut, ce qui fait que la mer ne croît
jamais, quoy qu'elle reçoive la décharge de tou-
tes les rivières, parce qu'elle rend autant qu'elle
reçoit.

La Cause de ce mouvement local n'est pas dans
le sang ; puisque c'est une liqueur comme toutes
les autres, qui dépend, pour être poussée, d'une
cause extérieure. Or il n'y a que le cœur qui
puisse déterminer le sang à se mouvoir, parce
qu'étant un puissant muscle dont les contractions
sont vigoureuses, il pousse le sang jusqu'aux ex-
tremités du corps, d'où il revient ensuite pour
circuler comme auparavant.

La cause de
ce mouve-
ment.

Le Cœur est donc la machine qui fait circuler
le sang, c'est une pompe qui pousse la liqueur
par tout le corps, qui luy donne ce mouvement
circulaire, parce que le sang ne sçuroit être
poussé dans les arteres, qu'il ne le soit aussi dans
les veines, pour retourner au cœur, parce que
les vaisseaux sont tous pleins de sang, & qu'il y a
des chemins de communication des uns aux au-
tres, non par anastomose, comme on le fera
voir.

Quand on parle de circulation du sang, il ne
faut pas croire qu'il n'y ait que cette liqueur qui
circule : car le chyle & la limphe doivent circuler
ensemble, & par tout où il y a des vaisseaux, il
y a des limphatiques, & même les Anciens ont
dit, que la serosité étoit le vehicule du sang. Pour
le chyle il circule aussi avec le sang, non pas en

Le chyle &
la limphe
circulent
avec le sang

tout temps comme la limphe, parce qu'il n'y peut entrer que lorsque la digestion est faite, & qu'il commence à se distribuer. Si dans ce temps-là on tire du sang, on apperçoit dessus une liqueur blanchâtre qui n'est que du chyle, & qui paroît fereux, parce qu'il y a beaucoup de limphe mêlée parmi; ainsi l'on voit qu'il faut mettre les lactés & les limphatiques au nombre des vaisseaux qui servent à la circulation; ces derniers ne diffèrent point des veines, puisque ces canaux servent à rapporter la limphe des extrémités qu'ils ont reçu des artères.

Cette Circulation, selon Diemerbroeck, est prouvée par trois fortes raisons, 1. *L'abondance du sang poussée du cœur dans les artères*, laquelle est si grande, que les alimens que l'on prend n'en scauroient fournir la centième partie, puisque cette pulsion se fait aussi bien dans un homme qui a jeûné deux ou trois jours, que dans celui qui a pris beaucoup de nourriture; ainsi si le sang ne retournoit pas des artères au cœur par les veines, cette matière qui doit être ainsi poussée, manqueroit bien-tôt dans le cœur, outre cela les artères se romperoiént dans peu, & les parties dans lesquelles le sang s'écoule, s'enfleroient d'une étrange manière. En effet le cœur d'un homme qui se porte bien, & qui est de bon âge, bat dans l'espace d'une heure trois mille fois, ou un peu davantage. Si à chaque battement il se pouvoit dans l'Aorte seulement un scrupule de sang, on trouvera après en avoir fait la supputation, qu'en une heure il passeroit par le cœur huit ou neuf livres de sang, donc dans l'espace de quatre heures il en passeroit trente ou quarante, selon le plus ou le moins de battement. Or il n'y a pas de vray-semblance, qu'il y ait tant de sang dans tout

Preuves de
la circula-
tion du sang
1. Preuve
tirée de l'a-
bondance
du sang.

le corps de l'homme; Outre cela si l'on considère la quantité du sang, qui lors qu'on ouvre la veine du bras, sort subitement par l'ouverture, & que l'on fasse reflexion, combien il en doit passer à même temps par une infinité d'autres veines, dans lesquelles le cours & la circulation du sang n'est empêchée par aucune ligature, tout lequel sang passe généralement par le cœur, on verra facilement qu'à chaque battement il en est poussé du cœur dans la grande artère, non pas seulement quelques gouttes, un scrupule, ou une ou deux dragmes; mais beaucoup plus, peut-être une demy once ou davantage.

2. *La Situation des Valvules dans les veines*, qui est telle, que le sang peut facilement & librement couler par elles dans la veine-cave, & nullement de la veine-cave dans les petites veines; même si par un tuyau on remplit la veine-cave de vent, il n'entre du tout point de ce vent dans les petites veines, desquelles au contraire, si on les enfle, il passe tout aux grandes, & de-là dans la veine-cave.

3. *La Ligature dans la saignée*: En effet, si l'on fait une ligature au bras, ou à la jambe, au dessus du lieu où on veut ouvrir la veine, la veine s'enfle au dessous, parce que le sang qui par les artères est poussé vers les parties les plus éloignées, retourne par les veines, & monte vers le haut; & lors qu'il est arrivé à la ligature, il y est arrêté, ce qui fait que la veine s'enfle au dessous, & que le sang ne pouvant aller plus loin, est contraint de couler par l'ouverture; que si on lâche la ligature, cet écoulement cesse, parce qu'il est alors plus facile au sang de monter par son canal, dont la capacité est suffisamment large, que de sortir par l'ouverture qui est plus étroite. Il faut

2. Preuve
par la situa-
tion des
Valvules.

3. Preuve
par la liga-
ture dans
l'ouverture
de la veine.

ajouter à cela, que si on fait la ligature si forte, que le sang ne puisse pas pénétrer dans les parties d'en bas par les artères, alors non plus il ne s'écoule point de sang par l'ouverture de la veine, parce que n'en étant point poussé vers les parties à cause de la ligature, il n'en peut point retourner & remonter vers celles d'en haut; mais si on lâche tant soit peu la ligature, & que le battement de l'artère se fasse plus librement, le sang d'abord coule de nouveau par l'ouverture; outre cela, toute ligature ou compression des veines & des artères faites dans les animaux vivans, montre évidemment que le sang est poussé du cœur dans les parties par les artères, & qu'il revient au cœur par les veines: car les artères liées s'enflent au dessus de la ligature, c'est-à-dire, vers le cœur, parce que le passage du sang est empêché, & les veines au contraire se défont, parce que le sang peut facilement s'écouler, & retourner au cœur; le contraire arrive au dessous de la ligature.

Comment
se fait la
circulation
du sang.

La Maniere dont la circulation se fait est telle :
Le sang sortant avec impetuosité du ventricule gauche, est poussé par la contraction du cœur dans la grande artère; la portion la plus subtile de ce sang monte en haut par le tronc supérieur de l'Aorte, & se distribue aux bras par les artères axillaires, & à la tête par les artères carotides & cervicales; Au contraire la portion la plus grossière descend en bas par le rameau inférieur de cette même artère, & se distribue à toutes les parties qui sont au dessous du cœur par les artères celiacques, mesenteriques, émulgentes, spermaticques, iliaques, & par une infinité d'autres rameaux.

Le Sang étant donc porté & distribué tant en

haut qu'en bas par les deux troncs de l'Aorte à toutes les parties du corps, il sort par les extrémités des petites artères, & s'extravase pour nourrir toutes ces parties; & comme tout ce qui s'extravase de ce sang ne se consomme pas entièrement, ce qui reste, rentre dans les orifices des veines capillaires par l'impulsion du nouveau sang, qui sortant continuellement de ces arterioles, oblige celui qui le précède, de retourner par des veines très petites dans de plus grosses; de maniere que le sang qui a été distribué à la tête, revient au cœur par les veines jugulaires, & celui des bras par les axillaires dans les sous-clavières, & de là dans le tronc supérieur de la veine-cave. Il en est de même aussi à l'égard du sang qui a été distribué aux parties inférieures, il retourne au cœur par les iliaques, & par toutes les veines du bas ventre, qui aboutissent au tronc inférieur & ascendant de la veine-cave, & ainsi tout le sang, tant des parties supérieures, que des inférieures, se rencontre, & se joint ensemble dans la veine-cave, & va se dégorger dans l'oreille droite du cœur, & de là dans le ventricule droit, d'où il ressort aussi-tôt par la contraction du cœur, qui l'oblige d'entrer dans l'artère du poulmon, ne pouvant retourner dans la veine-cave, à cause de la disposition de ses Valvules triglochines.

L'Artere des poulmons ayant reçu ce sang, le porte aux poulmons, & le distribue dans toute leur substance; d'où il passe ensuite avec la partie la plus subtile de l'air qui y a été apportée par les extrémités de la Trachée-artère dans les rameaux de la veine des poulmons, qui le conduisent dans l'oreille gauche du cœur, & de là dans le ventricule du même côté. Et comme ce sang ne peut

ressortir par où il est entré, à cause de la disposition des Valvules de cette veine, il sort avec impetuosité de ce ventricule par la contraction du cœur, & entre dans la grande artère, qui le distribue derechef à toutes les parties du corps, d'où il est encore rapporté à sa source par de très-petites veines dans de plus grosses, & de ces plus grosses enfin dans le tronc supérieur & inférieur de la veine-cave, pour recommencer sans cesse cette circulation, qui ne finit qu'avec la vie de l'animal, ou pour mieux dire avec laquelle la vie de l'animal finiroit si elle cessoit un moment, puis qu'elle sert non seulement à renouveler la masse du sang, qui sans cette agitation continuelle croupiroit, & se corromperoit; mais encore à la subtiliser en la purifiant de ses excréments, & enfin à la rendre plus propre à nourrir toutes les parties du corps.

Mais comme cette masse diminuée considérablement par la perte de ses esprits, qui sont employés à la nourriture de toutes les parties du corps, ou qui se dissipent continuellement par les pores de la peau, elle s'épuiseroit enfin, s'il ne se faisoit tous les jours par le moyen du chyle, de nouveau sang, & de nouveaux esprits capables de la réparer.

Le Cœur, dit un Auteur moderne, est au milieu du corps, comme ces moulins à rouë qui sont au milieu des jardins, pour envoyer l'eau de tous côtés par une infinité de petits ruisseaux qui vont arroser chacun leur quarré. Les canaux qui conduisent l'eau par tout le jardin, sont comme les veines qui rapportent le sang au cœur; mais les artères ne sont pas tout-à-fait comme ces conduits qui portent l'eau par tout le jardin: car ces conduits ne contribuent pas comme cause efficiente

Nécessité
de la circu-
lation.

Belle image
de la circu-
lation.

au mouvement de cette eau; au lieu que les artères ardent beaucoup celui du sang, puisque leurs fibres charnuës & circulaires sont comme autant d'anneaux mobiles, qui par leur contraction chassent devant eux le sang qu'ils environnent. L'eau qui s'arrête dans les quarrés du jardin pour la nourriture des plantes, est comme le sang qui s'arrête dans les parties pour les nourrir: & l'eau qui est ramenée au puits, n'ayant pu être imbibée dans la terre, est comme le sang qui n'ayant pu être employé à la nourriture des parties, s'en retourne au cœur par les veines.

Le Cœur, dit M. Duncan, est comme la mer du petit monde; les agitations du sang en sont comme le flux & reflux; les passions comme les tempêtes; les artères qui portent le sang du cœur aux autres parties, sont comme les canaux souterrains, où les eaux de la mer s'insinuent, & les veines qui rapportent le sang au cœur, sont enfin comme les fleuves & les rivières qui ramènent les eaux à la mer: De sorte que le petit monde, aussi bien que le grand, se peut diviser en mer & en terre ferme. Les humeurs en sont comme les eaux, & les parties solides comme cette terre ferme. En prenant le contrepiéd de cette comparaison, on pourroit dire que la terre est comme un grand animal, dont la mer est comme le cœur. Les canaux souterrains, qui menent les eaux de la mer, représentent les artères, & les fleuves qui les y ramènent, en sont comme les veines. Les petits conduits qui menent les eaux claires des fontaines, sont comme les vaisseaux lymphatiques de ce grand animal. Enfin le mouvement des eaux de la mer vers la terre, & de la terre vers la mer, est une image très-expresse de la circulation du sang.

Autre ima-
ge de la cir-
culation.

Qu'il n'y a
point d'ana-
stomoses
des arteres
avec les vei-
nes.

Quelques-uns ont dit qu'il n'étoit pas difficile d'expliquer comment le sang passoit des arteres dans les veines, puis qu'elles s'anastomofoient ensemble; mais ces communications d'arteres avec les veines ne s'accordent pas avec la raison, & l'on sçait que c'est ce qu'on ne découvre pas; & même en supposant avec les Anciens qu'il y en ait, il seroit impossible que le sang pût se répandre dans tous les vuides des parties, pour en pénétrer la substance; D'ailleurs il faudroit qu'il continuât sa route sans pénétrer le tissu vésiculaire des parties, parce que tout liquide qui peut continuer son mouvement par des chemins larges, droits, & ouverts, n'ira jamais de luy-même en chercher d'autres plus étroits, & plus détournés. Ainsi, selon cette ancienne hypothese, point de séparations, point de filtrations dans les glandes, parce que le sang passera immédiatement des arteres dans les veines.

Deux expériences incontestables servent à le montrer.

On ajoute à ces raisons deux expériences incontestables. 1. Si l'on fait une injection d'eau tiède dans l'artere du bras sur un cadavre, & qu'ensuite on fasse une ligature à la veine qui l'accompagne; qu'on pique cette veine au dessous de la liqueur, on verra que l'eau ne sortira point qu'elle n'ait rempli auparavant tout le bras & la main. 2. Si l'on seringue une artere avec de la cire rouge, ou telle qu'on voudra, & que l'on fasse aussi une injection d'une autre couleur dans la veine qui répond à l'artere, on aura le plaisir de voir tous les rameaux capillaires, & la substance de la partie pénétrée de la cire; mais on ne verra point que ces deux injections se mêlent ensemble, & que la cire se soit confondue en passant par un canal commun de l'artere à la veine.

Ces deux expériences montrent évidemment, qu'il n'y a point d'anastomoses des arteres avec les veines, & l'on voit en même temps que le sang au sortir des arteres, se répand dans le tissu spongieux des parties, d'où il est aussi-tôt repris par les veines qui le reportent au cœur, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Le Sang des arteres qui passe dans les poumons, s'y exalte, & s'y perfectionne; celui qui est porté au cerveau, sert à former le suc animal; celui qui va dans les glandes parotides & maxillaires à separer la salive, aux glandes de l'œsophage & de l'estomac, la liqueur acide; au Pancréas le suc pancréatique; dans le Foye, la bile; dans les reins, l'urine; dans les testicules, la semence; dans les mammelles, le lait; enfin il donne à toutes les parties qu'il arrose de la chaleur, & il leur cause ce mouvement vital qu'on y remarque; c'est d'où vient que les parties privées du sang, meurent, & se dessèchent, comme les plantes qui ne reçoivent pas assez de sève. Pour le sang des veines, s'il est de quelque utilité, ce n'est qu'en conservant la chaleur des parties par où il passe. Au reste il est facile de voir que la circulation entretient la fluidité du sang, & que sans ce mouvement il ne pourroit servir à la nourriture, & se tourneroit en ferosité, ou en grumeaux.

Le Sang, selon Diemerbroeck, est une liqueur rouge, faite du chyle dans le cœur, & dans les poumons, pour la nourriture de tout le corps.

Il est composé de deux sucs divers, & du Serum, qui tient le milieu entr'eux. De ces sucs, l'un est sulfureux, & l'autre est salin. Le sulfureux est un peu gras, huileux, & comme visqueux, le salin est entièrement privé de graisse; d'où vient que dans la dissolution ils ne peuvent

L'usage du sang des arteres & des veines.

Ce que c'est que le sang.

Sa substance
ce
Ses Sucs.

bien se mêler, & s'unir ensemble sans quelque perte, & sans faire du bruit, à moins qu'il n'y intervienne quelque mercure qui soit si familier à la nature de l'un & de l'autre, que tous deux puissent se mêler exactement avec luy & dans luy. Or ce mercure est le Serum même, dans lequel par le moyen des coctions, les particules les plus aqueuses de ces suc sont dissoutes, & mêlées ensemble. Ainsi le Serum est composé, non pas seulement de la partie aqueuse des alimens, mais encore de quelques parties sulphureuses & de salines mises en fusion; ainsi il participe d'une nature qui tient le milieu entre les deux; en sorte que ce mélange, & l'union de ces deux suc, se peuvent fort bien faire en luy; & c'est pour cela qu'il est nécessaire qu'il soit bien cuit, & mêlé en quantité convenable aux autres suc: car s'il est en trop petite quantité, ou qu'il manque entièrement, les principes actifs, sçavoir le suc salin, & le sulphureux s'unissent trop étroitement, s'agitent avec excès, & se combattent, & par ce combat se froissent, se brisent, & se consomment; d'où vient qu'alors, ou le corps s'amagrit, étant privé de son aliment, ou son aliment se corrompant, il devient morbifique, & meurt enfin. Que si au contraire le Serum est trop aqueux, trop crud, & en trop grande quantité, alors ces mêmes principes actifs se separent, & s'éloignent trop l'un de l'autre, & leur combinaison ou union devient trop lâche; en sorte qu'ils ne s'embrassent pas, & ne s'agitent pas suffisamment; d'où vient que le sang est trop humide, & sujet à corruption, & tout le corps étant nourri d'un tel sang, devient foible.

Dans ce mélange du suc sulphureux & du salin dans le Serum, le suc sulphureux communique

à la vérité l'excès & la promptitude de l'activité; mais c'est le suc salin qui donne la principale consistance: car étant d'une nature plus fixe, il empêche que le suc sulphureux qui est mêlé avec luy, & qu'il embrasse par ses parties, ne se dissolve facilement, & trop promptement; ainsi il retarde la dissolution de la masse du sang, & résiste beaucoup à sa pourriture, à sa corruption, & à son inflammabilité; & comme il a disposition à se fixer, il arrive de là que le sang qui se repand sur la substance des parties, s'y coagule en partie, s'y attache, & s'y assimile.

Le Sang, selon *Vallis*, a cinq principes, sçavoir l'esprit, le soufre, le sel volatil, la terre, & l'eau. L'esprit retient le sang en un juste & naturel temperament qui l'agit, aidé principalement par la chaleur du cœur, & en l'agitant s'il est victorieux, ou il chasse les corps étrangers qui se mêlent avec le sang, ou il les luy rend semblables. On appelle soufre les parties du sang huileuses, & embarrassées entr'elles, mais glissantes néanmoins à l'égard des autres, & qui sont cause de la graisse qu'on voit par tout le corps, des inflammations & des ardeurs qui arrivent aux fièvres; & enfin de la rougeur même du sang, puisque les corps sulphurés donnent cette couleur à leurs dissolvans, appelés dans la Chimie, menstruels. Le sel volatil est le troisième principe du sang, dont il empêche la crudité & la pourriture; au lieu qu'un sel trop fort, comme dans le scorbut & dans la fièvre quarte, l'aigrit, & qu'un autre sel propre à la coagulation, comme dans la goutte, dans la lèpre, & dans la plupart des maladies chroniques ou longues, le fixe, & l'épaissit. Comme en la composition de la poudre à art employe le charbon, la nature en celle du sang,

Les parties
du sang.

employe la terre qui luy donne la consistance, & qui empêche un mouvement trop prompt. Dans le sang on trouve du moins deux fois davantage d'eau que d'autres principes, aussi luy donne-t-elle la fluidité & le rafraîchissement.

Les particu-
les du sang.

Il y a dans le sang, disent les Auteurs modernes, des particules grasses qui composent les boules ou globules de la partie rouge, qui tournent sur leur centre; une limphe épaisse qui contient beaucoup de gelée, propre à la nourriture des parties, & la partie aqueuse & saline de cette limphe qui s'écoule par les urines.

Le sang
blanc tiré
n'est pas de
la pituite,
mais du
chyle.

La Gelée blanchâtre qui surnage le sang humain qu'on a tiré, n'est pas de la pituite, comme on le dit ordinairement, mais c'est effectivement du chyle qui n'est pas encore bien assimilé; de là viennent les observations du sang blanc comme du lait, qu'on a tiré à des hommes sains, c'est-à-dire, du chyle mal altéré. Les fibres même du sang qui paroissent rouges, sont véritablement blanches, & du chyle.

Ce que c'est
que la san-
guification.

La Sanguification, selon les Auteurs modernes, n'est autre chose qu'une purification du chyle, non seulement en se débarrassant dans les glandes de plusieurs particules, mais encore en passant dans les pōmons, où l'air luy donne une nouvelle modification.

Comment
elle se fait.

Enfin ils expliquent en détail cette sanguification en la manière qui suit: Le chyle en passant par les glandes, se filtre, ou plutôt il se change en plusieurs substances; l'une est gluante comme de la gelée; l'autre est liquide comme de l'eau, il y en a encore une autre qui est grasse & sulphureuse: mais ce n'est qu'après plusieurs circulations que le chyle se débarrasse de sa partie grasse: car il demeure long-temps dans les vaisseaux sous

la premiere forme. D'abord que ces particules salines & sulphureuses viennent à passer par les pōmons, la vertu élastique de l'air les arrondit, & après avoir traversé plusieurs fois les vesicules des pōmons, elles se changent toutes en de petites vesicules assez fermes, pour garder leur figure ronde, & pour tourner sur leur centre; enfin c'est l'amas de toutes ces petites boules, qui donne au sang cette belle couleur d'écarlate.

Ce qui fait croire que c'est dans les pōmons que cette partie sulphureuse acquiert cette modification, c'est que le sang qui en sort est toujours vermeil, & rempli d'écume; mais une preuve invincible que la rougeur du sang vient de ces petites boules, c'est qu'on les voit piroüetter dans une liqueur cristalline, quand on regarde du sang qui est encore chaud avec le microscope. Ce mouvement continuë tant que le sang demeure fluide; mais si-tôt qu'il est caillé, ces boules cessent de tourner, elles s'approchent étroitement ensemble, elles perdent leur figure ronde, c'est ce qui fait paroître le sang noir. C'est aussi ce qui fait que le sang des veines est toujours moins rouge que celui des artères, parce que la cavité de ces petites boules n'étant plus aussi tendue, qu'elle l'étoit dans les pōmons, par le ressort de l'air qui s'est affoibli, elles se flétrissent; mais du moment que le sang repasse dans les pōmons, de flétries, & d'entassées qu'elles étoient les unes sur les autres, elles se quittent bien-tôt, & par le mouvement circulaire que le ressort de l'air leur communique, elles se gonflent, c'est ce qui fait paroître le sang si rouge par les rarefactions que la lumière est obligée de faire en les traversant.

La Rougeur & la liquidité du sang dépendent donc de ces petits globules, & de leur mouve-

ment. Il ne faut pourtant pas croire que ces petites boules ayent de la rougeur, quoy qu'elles paroissent rouges; si on les regarde chacune à part, elles sont aussi transparentes que du cristallin; elles ne sont donc pas rouges en elles-mêmes; mais c'est qu'étant plusieurs ensemble, la lumière qui les traverse se rompt sous certains angles qui font paroître le rouge, de même qu'il arrive aux gouttes d'eau qui font l'Arc-en-ciel, lorsque la lumière les traverse.

La Couleur rouge du sang dépend de l'action de l'air qui touche le sang, & qui en modifie la superficie d'une manière à renvoyer la lumière pour faire sentir le rouge. C'est ainsi que le sang des veines qui est noirâtre, n'est pas si-tôt à l'air, qu'il se forme dessus une pellicule d'une couleur d'écarlate. Si l'on renverse le sang de la palette, cette couleur noire devient bien-tôt d'un beau rouge par le seul attouchement de l'air. La même chose arrive au sang des artères; lors qu'il est coagulé, il n'y a que la superficie que l'air touche, qui demeure rouge, le reste est toujours noirâtre.

Pendant que toutes les humeurs roulent ainsi par tout le corps, & que les particules les plus grasses & les plus sulphureuses se changent en petites boules, le reste du chile à force de circuler, se dissout, & se fond, & l'air qu'il reçoit en passant dans les poulmons, le change en une substance qui n'a pas tant de mouvement, ni tant d'activité que ces particules, qui ont servi à faire la partie rouge du sang. Cette liqueur est pourtant d'une si grande nécessité, que sans elle il n'y auroit point de nourriture.

On demande d'où vient que dans les personnes grosses & grasses, en qui il y a grande abondance

Pourquoy
les person-
nes grasses

de particules sulphureuses huileuses du sang, qui sont plus chaudes que les autres, il y a néanmoins moins d'agilité de tout le corps, & moins d'activité des esprits animaux; mais qu'au contraire ces personnes sont paresseuses, très-portées à dormir, & plus attaquées d'apoplexie, du carus, de l'asthme, & d'autres semblables affections que les maigres? *Diemerbroeck* répond, que cela vient de ce qu'en ces personnes grasses, les particules huileuses sulphureuses surpassent de beaucoup en quantité les salines, & qu'elles les embarrassent, & émoussent par leur oleaginosité graisseuse; en sorte qu'elles ne peuvent ni s'enflammer, ni s'atténuer, ni se spiritualiser suffisamment, ce qui fait qu'elles sont moins disposées, & moins propres, à ce que d'elles il s'en engendre commodément, & en assez grande quantité d'esprits animaux, qui sont la cause principale de l'agilité, & de l'activité de tout le corps, & ainsi ne s'en engendrant pas une suffisante quantité, les actions animales deviennent lâches & paresseuses, & il survient des affections soporeuses; Ajoutés que la chaleur des parties sulphureuses est de soy comme engourdie, & ne s'échauffe pas beaucoup, à moins que par le secours des parties salines acres, il ne se fasse effervescence dans le sang, & que par un mouvement de ces particules entr'elles, plus grand & plus rapide, il ne s'excite une plus grande chaleur. Que si les particules grasses sulphureuses prédominent si fort sur les salines, qu'elles les embarrassent, les émoussent, & les affoiblissent; alors ces particules ainsi engagées ne sauraient s'élever jusqu'à ce point, ou acte de fermentation. On objectera peut-être icy, que dans les Febri-

& grasses
sont moins
agiles.

citants la chaleur sulphureuse tient le dessus, &

cependant les actions animales n'y sont pas tous jours lâches, & engourdies? Le même Auteur répond, que cela vient de ce que dans les Fermentations les parties sulphureuses huileuses du sang ne surpassent pas, & n'émoussent pas par leur abondance, & par leur oleaginité les salines; mais qu'augmentant l'acrimonie de celles-cy, & les agitant plus fortement, elles causent une effervescence, ou trop violente, ou vicieuse, & febrile.

Deux sortes
d'esprits
dans le sang

Il se forme, dit le même Auteur, par les fermentations convenables, & par les coctions des viscères, deux sortes d'esprits, sçavoir de sulphureux & de salins. Ceux-là sont doux, ceux-cy âcres, tous deux tres-subtils, tres-déliés, & ils sont confondus ensemble, les sulphureux néanmoins étant plus volatiles que les salins. La Chymie nous fait voir des esprits semblables à l'un & à l'autre, tels sont les esprits sulphureux qu'on remarque dans les huiles tirées chymiquement des vegetaux, & les esprits salins que l'on tire aussi par chymie des sels & des choses salines. Or que les esprits sulphureux soient plus subtils & plus volatiles que les salins, cela est évident dans la distillation des vegetaux: car ils se separent les premiers, & ils montent tres-facilement par l'alembic, s'ils ne sont retenus & embarrassés par les salins. Quant aux salins ils ne montent que difficilement, & les derniers, & on distingue par le goût leur acrimonie d'avec la douceur des sulphureux.

Ces deux esprits se mêlent à la masse du sang, de laquelle ils ont été excités par les fermentations, & étant de temps en temps portés avec elle au cœur, & y étant plusieurs & plusieurs fois tous deux ensemble atténués & dilatés, ils s'y

unissent si exactement, qu'enfin ils deviennent entièrement un même esprit, que nous appelons Vital.

Or l'Esprit vital est la partie du sang la plus subtile, & la plus efficace, composée de particules sulphureuses & de salines, dilatées, & unies ensemble par la fermentation qui se fait dans le cœur.

L'esprit
vital.

On dit qu'il est la plus subtile, & la plus efficace partie du sang, c'est-à-dire, telle qu'elle a été tirée de ses particules sulphureuses & salines: car il ne faut pas appeller esprit, toute sorte de substance subtile & vaporeuse, telle qu'est celle qui s'élève de la partie sereuse du sang, parce qu'elle n'est pas la partie agissante & efficace; mais seulement telle que si elle luy est mêlée en trop grande abondance, elle rompt ou diminue l'action & la force des esprits, & résiste à leur activité.

Lorsque le sang est tombé dans le cœur sur le champ, la liaison des parties de toute la liqueur se dissout. Par cette dissolution les particules spiritueuses s'unissent tres-étroitement ensemble, & étant ainsi unies, elles tâchent de se separer d'avec toute autre partie, & de s'étendre de tous côtés; mais étant retenues dans l'intérieur par les vaisseaux, elles se confondent avec le reste de la liqueur, & ainsi elles s'élancent, & se jettent avec violence & gonflement dans les orifices ouverts des artères, par lesquelles elles se répandent conjointement avec le sang par toutes les parties du corps, & y portent la chaleur.

Cet Esprit vital dans les efforts qu'il fait sans cesse pour s'envoler, à cause de son extrême volatilité, agit continuellement les autres particules grossières du sang, dans lesquelles il est enve-

La chaleur
du sang.

loppé & détenu, & il s'élance parmi elles en différentes manières; mais comme le passage pour sortir luy est refusé, il arrive de là qu'il est de temps en temps repoussé, & dans les différens chocs qu'il souffre en ces repercuSSIONS, il désunit ces particules, les écarte les unes des autres, les altere, les subtilise, & les tient en un mouvement continuel de fermentation, duquel, & aussi de l'agitation de la matiere subtile, procede la chaleur du sang, laquelle dans une mediocre agitation est mediocre, moindre dans une moindre, & tres-grande dans une excessive; ainsi selon la variété de cette agitation, laquelle peut arriver, ou être changée par plusieurs causes, le sang est tantôt plus, & tantôt moins chaud.

Or par ce mouvement ainsi excité par l'esprit, le sang n'est pas seulement conservé en chaleur, & en son entier, c'est-à-dire, en un parfait mélange; mais encore il est rendu fluide, & propre pour la nutrition; & si au contraire il est destitué de ce mouvement & de cet esprit, il s'épaissit, se coagule, se corrompt, & devient enfin entièrement inutile. Outre cela cet esprit par ce mouvement ou agitation atténue si fort le sang, qu'il le rend capable de s'insinuer, & passer conjointement avec luy même au travers des voyes les plus étroites, & d'être porté généralement en toutes les parties du corps; toutes lesquelles il excite à faire les actions & les fonctions auxquelles elles sont destinées, & il appose à chacune en particulier pour leur augmentation, c'est-à-dire, pour le rétablissement de ce qui a été dissipé par la chaleur, les particules du sang qui leur sont convenables, & qui peuvent leur être assimilées; Ainsi ce même esprit, qui par sa continuelle agitation, & par la chaleur qui en procede, dissipa

sans cesse, & détruit les particules les plus fluides des parties, les remplace perpétuellement par le sang, & souvent les augmente.

M. Villis & Rohaut disent, qu'on juge vraisemblablement de la chaleur naturelle qui est en nous, en l'attribuant originairement au sang, & la concevant semblable à celle qui naît du mélange de deux liqueurs; par exemple du mélange de l'huile de tartre avec l'huile de vitriol. Car quand les parties du sang qui s'étoient rarefiées dans les cavités du cœur, en sont sorties pour entrer dans l'Artere veineuse & dans l'Aorte, le peu de sang qui reste alors dans les cavités, & celui qui y tombe de nouveau des bouches ou des oreilles du cœur, tiennent lieu de ces deux liqueurs, & celui-là sert de levain à l'autre pour le faire dilater. Ensuite de cecy, il est manifeste que la chaleur se communique à toutes les parties du corps, par le moyen du sang qui y arrive continuellement du cœur par les arteres. Ce qui se confirme, parce qu'on remarque, qu'on a d'autant plus de chaleur, que le cœur & les arteres ont un plus frequent battement, & que le sang a eu moins de loisir de se rafraîchir par le peu de tems qu'il a employé à venir du milieu du corps aux extremités.

Pour sçavoir comment se forment les esprits vitaux, dit M. de la Chambre, il faut se représenter que le sang qui est dans la veine-cave entre dans le ventricule droit du cœur, où il s'échauffe par la chaleur & par le mouvement de cette partie, qui est la plus chaude de tout le corps, & qu'après cela il en sort tout bouillant, & tout fumeux, & entre dans les pōmons, où il rencontre l'air que la respiration a attiré, qui par sa fraîcheur épaissit les fumées qu'il exhale de tou-

En quoy
consiste la
chaleur natu-
relle.

Comment
se forment
les esprits
vitaux.

tes parts, lesquelles ne sont autres que les parties spiritueuses dont il est rempli, & qui à la moindre chaleur se separent, & s'évaporent; de sorte que la nature fait icy ce que l'on fait dans les distillations de l'eau de vie, où l'on met de l'eau froide à l'entour du recipient, pour ramasser, & donner corps aux esprits du vin qui sont changez en vapeur, & pour les faire couler avec les autres. C'est pourquoy la veine qui porte ce sang tout fumeux dans les pōmons, est aussi épaisse qu'une artère, afin d'empêcher la dissipation qui s'en pourroit faire avant qu'il ait été rafraîchi. Au contraire l'artère qui le reçoit après avoir été rafraîchi est aussi mince qu'une veine, la dissipation n'en étant alors plus à craindre. Et peut-être que c'est la raison pour laquelle cette artère n'a que deux Valvules, au lieu que les autres vaisseaux qui entrent dans le cœur en ont trois. Car comme ces Valvules ne sont faites, quoy qu'on en veuille dire, que pour empêcher l'impetuosité du sang qui doit entrer dans le cœur, & qui en doit sortir, il n'étoit pas besoin que l'artère veineuse eût tant d'obstacles pour retenir l'impetuosité du sang qu'elle porte, lequel ne doit pas être beaucoup impetueux, après avoir été rafraîchi & temperé par l'air qui est dans les pōmons. Quoy qu'il en soit, c'est de là que vient la nécessité indispensable de la respiration. Car si ces parties du sang qui sont ainsi reduites en fumées ne s'épaissisoient, & ne reprenoient corps, elles se dissiperoient incontinent; & comme ce doit être la matiere des esprits, étant la portion la plus subtile & la plus pure qui y soit, il n'en feroit aucune nouvelle generation, si la nature n'eût trouvé moyen de condenser ces vapeurs par la fraîcheur de l'air qui est attiré continuellement

par les pōmons: c'est pourquoy on ne peut être gueres de temps sans respirer, parce que toutes les parties du corps ayant besoin de l'influence continuelle des esprits, il faut que le cœur les repare à tous momens; ce qu'il ne peut faire sans la respiration, pour la raison que nous venons de dire.

Après que le sang qui est sorti du ventricule droit, a traversé les pōmons, il se décharge dans le gauche, où l'on peut dire qu'il est remis à la fournaise, où il est remué & agité de nouveau, & où ses plus subtiles parties se raffinent de telle sorte, qu'elles acquièrent toutes les dispositions qui sont nécessaires aux esprits pour les rendre vitaux, & alors ils en reçoivent la forme & la vertu, & prennent la place & la fonction de ceux qui ont été distribués aux parties.

Comme les choses se conservent par ce qui leur est conforme & naturel, & le mouvement étant naturel aux esprits qui sont de nature ignée, & proportionnée à l'élément des astres dont parle *Aristote*, il faut qu'ils soient en perpetuel mouvement comme ces corps-là. En effet on ne scauroit arrêter le mouvement du feu sans l'éteindre, & toutes les choses qui empêchent les esprits de se mouvoir, comme les Narcotiques & la plénitude, les corrompent, & détruisent l'animal. Il étoit donc de la providence de la nature d'inventer quelque artifice, par lequel les esprits vitaux fussent continuellement agités, afin de les conserver par ce qui leur est de plus propre, & de plus naturel. Et il ne s'en pouvoit trouver de plus commode, que le mouvement du cœur & des artères, qui excite, & réveille à tous momens les esprits qui sont mêlés avec le sang: car comme cette humeur est grossière & pesante, il y

Pourquoy
le cœur se
mouvent.

eût en danger qu'elle ne les eût étouffés par son poids, si ce ressort merveilleux qui fait mouvoir continuellement le sang arterial n'eût empêché ce desordre : C'est pourquoy les arteres accompagnent toujours les grandes veines, afin que leur agitation excite les esprits qui sont mêlés avec le sang ; les petites n'ayant pas besoin de cette société, à cause de la petite quantité de l'humeur qu'elles contiennent, qui n'est pas capable d'empêcher leur mouvement. Et dans les animaux qui n'ont point de sang, ce mouvement n'est pas si sensible, ni si nécessaire, parce que les humeurs y sont plus subtiles, & ne sont presque autre chose que serosités qui obéissent plus facilement aux esprits.

La premiere intention de la nature a donc été de donner ce mouvement au cœur, pour conserver les esprits ; mais cela n'empêche pas qu'elle ne l'employe à d'autres usages, car comme une bonne ménagere, elle fait que ce qui est nécessaire à sa fin principale, sert encore à d'autres commodités dont elle eût pû se passer sans cela : C'est ainsi qu'elle employe ce mouvement du cœur pour subtiliser la matiere des esprits, pour chasser les imputerés qui s'y trouvent, pour temperer la chaleur qui s'y pourroit rendre excessive, & pour les pousser aux extremités des arteres, afin de répandre en toutes les parties la chaleur & la vertu vitale, qui sont tous des usages utiles, mais non pas absolument nécessaires, puisque tout cela se fait en beaucoup d'animaux sans le mouvement du cœur.

La temperature du sang.

Lorsque le sang, dit *Diemerbroeck*, est composé du principe sulphureux, & du salin mêlés ensemble en proportion convenable, il est tres-bon, & naturellement bien temperé ; mais si les forces

forçées de l'un de ces principes surpassent celles de l'autre, & excèdent trop, alors le sang devient ou trop froid, ou trop chaud, & l'on voit selon leur excès, prédominer tel ou tel temperament. Or on dit, trop froid, non pas que la qualité, que l'on appelle froide, procede du sel ou de l'esprit salin, comme de son propre sujet, mais c'est que si ce sel prédomine, l'esprit sulphureux en est plus émoussé, & plus figé, d'où vient que le mouvement & l'agitation des petites particules entr'elles est moindre, d'où il s'ensuit nécessairement qu'il s'en excite moins de chaleur actuelle ; Ajoutés que le sel, ou son esprit, n'est appelé froid, que parce qu'étant jetté dans le feu, il creve seulement, & petille, & ne s'enflamme pas comme fait le soufre, ou l'esprit sulphureux.

Or du sang composé de ces principes, il s'en engendre plus ou moins grande quantité d'esprits : car si le sang qui avec le chyle doit être rarefié dans le cœur, a été dans les autres viscères bien cuit, & bien disposé à être fermenté, & pour ainsi dire, élevé à une parfaite maturité, alors il s'en fait une juste & proportionnée effervescence, ou dilatation dans le cœur, laquelle suscite une chaleur modérée, & produit une quantité convenable d'esprits ; mais si le sang par quelque cause que ce soit, n'est pas suffisamment préparé, & qu'il reste crud, son effervescence & sa dilatation dans le cœur sont moindres, & il s'en élève peu d'esprits, d'où s'ensuit l'intemperie froide de tout le corps ; que si au contraire il a été trop cuit, & que ses particules, soit les salines, soit les sulphureuses, soit les deux ensemble, soient trop atténuées, alors il se rarefié trop dans le cœur, & il s'en engendre des esprits trop

La quantité des esprits, & leurs différentes qualités.

ou grandes ouvertures tout ce que les mêmes humeurs ont de substance étrangère ; enfin qui dans les obstructions rompt quelquefois les vaisseaux, ou seulement allume en eux un feu violent, & fait sentir à l'animal les effets de ce que l'on appelle fièvre.

Comme le vin & la plupart des autres liqueurs semblables ont leur crudité & leur commencement, leur maturité & leur perfection, leur défaut, & leur fin, le sang les a pareillement, selon que les esprits sont enveloppés par le chyle, selon qu'ils s'en développent, selon qu'ils s'évaporent, & qu'ils sortent hors de l'animal. La crudité du sang paroît dans les sains, lors qu'après le manger ils se sentent pesans & moins propres à l'action. Elle paroît encore dans les malades d'hidropisie, dans ceux qui ont les pâles couleurs, qui sont atteints de fièvres intermittentes, & généralement dans les malades qui ont le sang plein d'eau, de sel, d'aigreur, & d'indigestion. Sa maturité paroît quelques heures après le repas, lorsque par la conversion de l'aliment en sang & en esprits, on sent de la force & de la vigueur. Sa fin paroît dans la longueur des jeûnes & des travaux, ou encore dans cette manière de cuisson qui brûle le sang & le rend, ou bilieux, ou mélancolique.

Le Lait est composé de trois sortes de substances, qui sont le beurre, ou la crème, le fromage, & le petit lait, appelé par les Latins *Serum*. Le petit lait peut derechef se coaguler, parce qu'il contient plusieurs parties de beurre & de fromage. Il en est ainsi du sang, au moins de celui qui n'est pas entièrement éloigné de sa constitution naturelle. En effet, si on le tire, & qu'on le laisse refroidir, on voit en haut sa partie la plus pure, & la plus vermeille, que l'on peut nommer la

Sa composition avec le lait.

crème, ou la fleur du sang. Il y a ensuite une substance encore rouge, mais composée de filamens, de fibres & de petits corps reciproquement joints ; cette partie du sang répond au fromage. Les serosités séparées des deux autres sortes de corps plus grossiers leur furnagent, & comme le petit lait, peuvent derechef se coaguler. Car si l'on applique cette liqueur du feu, elle acquiert une couleur & un épaississement semblables à un blanc d'œuf qu'on a fait un peu cuire. Si on luy mêle quelque liqueur aigre, elle l'épaissit, & la blanchit. Quelques-uns pour cette raison croient que la partie du sang liquide & sereuse que nous venons de dire, est celle qui nourrit tous les corps, & que les autres substances qui composent la masse du sang, sont seulement le véhicule de la chaleur & des esprits. Néanmoins M. *Vallis* croit, que ce sang, semblable à l'eau, nourrit les parties nerveuses, & celles qu'on appelle spermaticques vulgairement, comme il pense que le sang fibreux nourrit les parenchimes & les muscles : *Erasistrate* & les Grecs nomment parenchimes les viscères qu'ils croient faits de la prochaine infusion du sang, comme le foye, & le poulmon.

Le Sang paroît défectueux, tantôt en sa couleur, tantôt en sa consistance, & en sa fluidité. Sa couleur est blanche comme celle des chairs par l'ébullition, & par une sorte de pourriture. Elle est semblable à celle d'un citron par le mélange du sel & du soufre, ou par le mélange de la bile, ou de quelque liqueur pareille à celle d'une infusion de fennel. Enfin elle est noire quand le sang est sec & brûlé, ou d'ailleurs terrestre. Sa consistance est quelquefois sans eau, comme dans les hectiques, quelquefois l'eau est surabondante, comme dans les hidropiques, quelquefois

Ses défauts.

ou grandes ouvertures tout ce que les mêmes humeurs ont de substance étrangère ; enfin qui dans les obstructions rompt quelquefois les vaisseaux, ou seulement allume en eux un feu violent, & fait sentir à l'animal les effets de ce que l'on appelle fièvre.

Comme le vin & la plupart des autres liqueurs semblables ont leur crudité & leur commencement, leur maturité & leur perfection, leur défaut, & leur fin, le sang les a pareillement, selon que les esprits sont enveloppés par le chyle, selon qu'ils s'en développent, selon qu'ils s'évaporent, & qu'ils sortent hors de l'animal. La crudité du sang paroît dans les sains, lors qu'après le manger ils se sentent pesans & moins propres à l'action. Elle paroît encore dans les malades d'hidropisie, dans ceux qui ont les pâles couleurs, qui sont atteints de fièvres intermittentes, & généralement dans les malades qui ont le sang plein d'eau, de sel, d'aigreur, & d'indigestion. Sa maturité paroît quelques heures après le repas, lorsque par la conversion de l'aliment en sang & en esprits, on sent de la force & de la vigueur. Sa fin paroît dans la longueur des jeûnes & des travaux, ou encore dans cette manière de coction qui brûle le sang & le rend, ou bilieux, ou mélancolique.

Le Lait est composé de trois sortes de substances, qui sont le beurre, ou la crème, le fromage, & le petit lait, appelé par les Latins *Serum*. Le petit lait peut derechef se coaguler, parce qu'il contient plusieurs parties de beurre & de fromage. Il en est ainsi du sang, au moins de celui qui n'est pas entièrement éloigné de sa constitution naturelle. En effet, si on le tire, & qu'on le laisse refroidir, on voit en haut sa partie la plus pure, & la plus vermeille, que l'on peut nommer la

Sa comparaison avec le lait.

DE LA POITRINE.

crème, ou la fleur du sang. Il y a ensuite une substance encore rouge, mais composée de filamens, de fibres & de petits corps reciproquement joints ; cette partie du sang répond au fromage. Les ferosités séparées des deux autres sortes de corps plus grossiers leur surnagent, & comme le petit lait, peuvent derechef se coaguler. Car si l'on applique cette liqueur du feu, elle acquiert une couleur & un épaissement semblables à un blanc d'œuf qu'on a fait un peu cuire. Si on luy mêle quelque liqueur aigre, elle l'épaissit, & la blanchit. Quelques-uns pour cette raison croient que la partie du sang liquide & serieuse que nous venons de dire, est celle qui nourrit tous les corps, & que les autres substances qui composent la masse du sang, sont seulement le véhicule de la chaleur & des esprits. Néanmoins *M. Valsart* croit que ce sang, semblable à l'eau, nourrit les parties nerveuses, & celles qu'on appelle spermaticques vulgairement, comme il pense que le sang fibreux nourrit les parenchimes & les muscles : *Erasistrate* & les Grecs nomment parenchimes les viscères qu'ils croient faits de la prochaine infusion du sang, comme le foye, & le poulmon.

Le Sang paroît défectueux, tantôt en sa couleur, tantôt en sa consistance, & en sa fluidité. Sa couleur est blanche comme celle des chairs par l'ébullition, & par une sorte de pourriture. Elle est semblable à celle d'un citron par le mélange du sel & du soufre, ou par le mélange de la bile, ou de quelque liqueur pareille à celle d'une infusion de senné. Enfin elle est noire quand le sang est sec & brûlé, ou d'ailleurs terrestre. Sa consistance est quelquefois sans eau, comme dans les hectiques, quelquefois l'eau est surabondante, comme dans les hidropiques, quelquefois

Ses défauts.

elle est semblable à un bouillon, quelquefois enfin le sang se coagule, non seulement tiré des vaisseaux, mais renfermé dans les vaisseaux mêmes, & de la façon est causée d'une infinité de maux dangereux, de la Pleuresie, par exemple, de la Squinancie, de la Peripneumonie, de la Disenterie, de l'une & de l'autre Verole, de la Peste, & des maladies pestilentielles.

Son mouve-
ment natu-
rel.

Il est certain que l'agilité & la promptitude des esprits, la volatilité & la roideur des sels tiennent le sang dans une perpetuelle & naturelle agitation, attenuent, & mêlent tout ce qui entre en sa substance, & enfin sont cause des mêmes effets que chacun peut remarquer dans le vin ! Il y a cette difference entre le vin & le sang, que celui-ci souffre sans discontinuation un envieillessement & un renouvellement de ses parties, une reception, & une expulsion de divers corps, & qu'ainsi il n'est jamais le même. Au lieu que le temps de sa crudité, de sa coction, & de son défaut à l'égard encore des divers corps qu'il contient, est le même indubitablement. Ces choses ne peuvent pas être sans levain, qui dépend ou de l'art ou de la nature ; les remèdes digestifs ou desopilans, comme ceux qu'on tire de l'acier, sont artificiels, les liqueurs aigres contenues dans l'estomac, la bile qui remplit la rate, la vigueur des parties genitales, enfin la chaleur du cœur dans lequel le sang entre comme un doux ruisseau, & en sort comme un torrent impetueux, sont un ferment, ou un levain naturel. Le premier & le principal effet de cette fermentation, est la conservation du sang, & la separation des excremens, ou flegmeux, ou terrestres, auxquels le corps donne passage.

Ses mouve-
mens non
naturels.

Les Mouvements du sang, non naturels & fié-

breux viennent de ce que le sang mal disposé bout dans le cœur & dans les vaisseaux, comme l'eau sur le feu, ou plutôt comme quelque liqueur pleine de soufre enflammé. Car enfin c'est alors qu'il jette une écume & une fumée d'une force & d'une qualité à détruire l'animal, il élève le poux, répand de tous les côtés une chaleur brûlante, & pousse comme par un emportement semblable à celui d'un furieux, se fait place où il n'en a point, & menace de tout ce qu'on a le plus à craindre. La cause de ces violences & de ces malheurs est triple, l'une extérieure, l'autre intérieure, & la troisième qui contient les précédentes. Les deux premières sont communes au vin & au sang, la dernière est commune au sang & au lait. Donc comme le vin bout quand on lui mêle quelque chose étrangère, & qui ne peut s'y mêler, quand, par exemple, on y distille une goutte de suif, c'est d'une façon approchant que le sang encore bout, joint avec quoy il ne se peut joindre, par exemple, avec la pourriture d'un ulcère, ou avec quelques corpuscules trop gluans. Il lui faut alors dans le trouble qui l'agite, ou vaincre, ou être vaincu, ou chasser l'ennemi du camp, ou souffrir qu'il en soit le maître. Quelquefois l'ébullition du sang & du vin même vient de leurs propres éléments, quand leurs parties subtiles agissent contre les autres, à peu près de pareille façon que dans le débordement des rivières, dont le cours est empêché par les rochers, les précipices & les obstacles, on voit l'eau agir d'elle-même contre les poutres, les glaçons, la terre, ou contre d'autres corps. Ces deux ébullitions du sang provenantes, l'une d'un principe extérieur, & l'autre d'un principe au moins apparemment intérieur, sont différentes, en ce que la première dure peu.

de temps, ou souffre de l'interruption, au lieu que l'autre est continuë. La troisième agitation du sang luy est commune avec le lait, lorsque comme les Chimistes parlent, il se précipite, c'est-à-dire, lorsque ses parties se separent. Quand cette separation arrive au sang, & que la plus subtile portion laisse épaissir & figer l'autre, comme dans la Pleuresie, & dans le mal venerien, il en suit d'étranges accidens, & entre ces accidens une fièvre qui n'est pas peu dangereuse.

La fin de la nourriture.

La Fin de la nourriture est d'entretenir, & de conserver la vie, & de servir à l'accroissement & à l'augmentation des parties : car le sang étant un fluide qui se meut sans cesse, il s'en dissipe à tous momens quelques parties, & ainsi il est nécessaire qu'il en revienne d'autre, pour reparer ces particules qui se sont perduës.

Deux sortes de nourriture.

On établit deux sortes de nourriture; la première se fait d'abord, lorsque les parties n'ont pas acquis tout leur développement, & l'autre arrive quand toutes les parties ont acquis leur juste grandeur & grosseur, & qu'elles ne font que prêter pour s'étendre. Dans la jeunesse, & lorsque nous sommes encore enfans, toutes nos parties sont molles & tendres, & comme elles ne sont qu'un amas de tuyaux & de vessicules qui n'ont pas encore toute l'étendue qu'elles doivent avoir, la nourriture, pour ainsi dire, les souffle, les étend, les allonge, & les enfle, non seulement en remplissant leurs pores, comme l'air ou l'eau remplit une éponge; mais encore en se metamorphosant en la substance des parties par les arrangemens qu'elle prend en tant de manieres : mais lorsque toutes les parties du corps sont arrivées à une certaine grandeur, le suc nourricier qui les arrose, ne les fait plus croître, en se chan-

geant en leur substance; mais il les entretient dans le même état de grosseur, en remplissant toutes leurs cellules, comme l'eau remplit une éponge; c'est ce que l'on pourroit appeller nourriture faussée pour le distinguer de l'autre.

Ce n'est pas la partie rouge du sang qui sert à la nourriture des parties; mais c'est selon *Sonave*, cette serosité douce & gluante qui s'épaissit quand on la met sur le feu. Ce suc nourricier n'est pas une liqueur heterogene qui renferme plusieurs particules de grosseur & de figure differente, comme des particules propres à faire des os, des muscles, des membranes; mais cette gelée nourriciere est une liqueur homogene qui se moule suivant les arrangemens qu'elle prend dans les parties. Il n'est pas difficile de concevoir qu'une liqueur comme cette gelée puisse nourrir des parties si differentes en structure & en arrangement; puis qu'il faut qu'elle se moule en tant de façons dans les parties en passant par leurs filieres; ainsi on voit que la pluye, qui n'est que de l'eau, nourrit toutes les plantes, leurs racines, leurs feuilles, leurs fruits, & leurs fleurs. Cette eau qui n'a point de saveur est amere dans l'absinthe, âcre dans la moutarde, douce dans la réglisse, elle est solide dans le bois, pliante dans les feuilles & dans les fleurs, enfin elle est astringente dans la tormentille, elle est purgative dans la rhubarbe, & dans les autres plantes elle a differentes vertus. Or y a-t-il lieu de croire que l'eau contienne tant de parties differentes? Cela est impossible. Il faut plutôt se persuader que toutes les vertus des plantes, & toute la diversité de leurs parties, ne viennent que des differens arrangemens de la sève.

La Cause efficiente de la nourriture dépend de

Si c'est la partie rouge du sang, ou la serosité douce & gluante qui sert de nourriture aux parties.

La cause

efficiente de
la nourritu-
re.

l'influence des esprits : car on voit que les parties maigrissent, lors qu'il y a des obstructions qui empêchent le passage des esprits, parce que les vessicules n'étant plus tendues, ni bandées par les esprits qui ont coutume de passer comme un vent impetueux dans les chemins les plus étroits, c'est une nécessité que le suc nourricier ne s'y répande qu'en petite quantité, c'est ce que l'on voit tous les jours dans les parties paralitiques qui sont maigres & froides, parce que les obstructions empêchent le cours des esprits. Ce que l'on dit de la maigreur, peut encore être confirmé par ceux qui relevent de maladie, & qui ne sont encore que convalescens : car pourquoy est-on si maigre & si foible alors, si ce n'est par la perte des esprits qui ont été consommés dans le cours de la maladie ? Les parties membraneuses sont aussi plus long-temps à reprendre leur embonpoint que les charnues, parce que dans les premières le suc nourricier y passe plus difficilement que dans les autres.

Ce que c'est
que la lim-
phe.

La *Limpe*, selon *Etmuller*, est une liqueur naturellement aqueuse, subtile, spiritueuse, & un peu acide, empreinte d'une aigreur tempérée. La matiere qui la compose n'est autre chose que le Serum empreigné du suc nourricier des parties spermatiques ou nerveuses, lequel se ramasse dans les glandes, & est emporté de là dans le sang par les vaisseaux lymphatiques. Ce Serum reçoit dans les glandes conglobées une liqueur subtile, volatile & acide, ou acide salée que le sang arteriel y laisse.

Limpe qui
se mêle au
sang dans la
veine axil-
laire, de
quel usage.

La *Limpe* est portée à certaines cavités du corps pour quelques usages particuliers, ou à la masse du sang vers la veine axillaire gauche, pour un usage universel. On ne sçait pas encore quel est

est usage de la limpe qui se mêle au sang dans la veine axillaire. Comme elle se jette proche du cœur dans le sang, qui y revient de tout le corps, & qu'elle entre d'abord dans le ventricule droit, puis dans les pōmons, & le ventricule gauche, les uns présumant de là qu'elle sert à reparer la vigueur vitale du sang dans la poitrine ; les autres que c'est pour dilayer le sang pour le rendre plus fluide, plus prompt à se fermenter, & plus difficile à coaguler, à cause que celui qui descend de la tête est dépouillé d'esprits, & que celui qui remonte des parties inferieures a beaucoup de Serum.

Quelques Modernes assurent, comme nous avons déjà dit, que la limpe nourrit les parties, & ils conjecturent que la chose se passe ainsi. Ils disent que toutes les parties boules du sang qui ont un mouvement tres-rapide, unissent à elles tout ce qu'il y a de gelée dans le sang, cette gelée se fond par le frottement de ces boules, elle devient par là plus liquide, & plus en état de pénétrer le tissu vessiculaire des parties, où elle est encore poussée de nouveau par le mouvement des boules qui la chassent par derriere, & qui luy servent comme de piston pour la faire entrer plus avant.

Ils ajoutent que la Limpe se meut comme le sang du cœur aux extremités, & des extremités au cœur ; que d'abord c'est le sang qui la répand par les arteres, qu'ensuite elle revient par les veines, & par les lymphatiques, qui sont de petits canaux transparens, & si minces, qu'en les touchant un peu rudement avec les doigts, ils se rompent d'abord, & disparaissent enfin tout-à-fait, parce que la limpe s'en écoule.

Ils veulent encore que ces canaux ayent deux

Conjectures
que la lim-
phe nourrit
les parties.

Le mouve-
ment de la
limpe sem-
blable à ce-
lui du sang.

Ce que c'est
que les vais-
seaux lim-
phatiques.

Leurs mem-
branes.

membranes, par où la limphe est portée du centre à la circonférence du corps; mais on n'a pu encore découvrir ces deux membranes, ni l'espace qu'elles laissent entre deux, pour permettre à la limphe de couler du centre aux extrémités. La limphe dans les canaux ne va pas aux extrémités; mais au contraire elle en revient, comme on peut s'en assurer par la ligature, & par les injections: car pu s qu'ils se gonflent entre la ligature & les extrémités, c'est une marque évidente que la limphe ne se meut pas, comme on le dit, qu'elle revient au contraire des extrémités au cœur. Et lors qu'on nie hardiment que les lymphatiques aient des valvules, on s'oppose à l'expérience, qui fait voir que l'injection entre difficilement du côté que les soupapes se ferment.

Les usages
de la Lim-
phe.

Enfin ils disent que son usage est tout-à-fait nécessaire dans l'animal, que c'est elle qui fournit la salive qui est le dissolvant de l'estomac, que c'est elle qui rend le chyle plus fluide & plus coulant, & que c'est elle enfin qui fait la plus grande partie du sang: car si on ôte la limphe, la masse du sang se réduit à très-peu de chose; qu'elle nourrit les parties, & les vivifie par sa gelée grasse; & qu'après plusieurs circulations, elle laisse les particules sulphureuses & salines dans le sang, & sa gelée dans les plus petits pores des vesicules des parties; qu'ensuite elle devient aussi claire, & aussi transparente qu'auparavant, sans avoir rien perdu de sa vertu dissolvante; de manière qu'elle est en état de dissoudre de nouveaux alimens.

Les maux
que cause
la limphe,
quand elle
est viciée ou
en la gene-
ration, ou
en la sé-
cretion.

La Separation de la Limphe, ou son infusion des glandes dans les parties, est viciée dans sa generation, quand elle est trop copieuse, ou trop acide, ou trop salée. ce qui engendre aussi-tôt les catarrhes, ou bien elle est viciée dans son cours par

les vaisseaux lymphatiques, soit que son état soit naturel, ou contre nature, & cette seconde dépravation de la limphe engendre les hidropisies. La limphe qui suit continuellement de la trachée-artère pour l'humecter, & la rendre capable de former la voix, a sa source dans les glandes qui sont proche de la fente du larynx; & si cette limphe est trop abondante, ou trop épaisse, la voix devient âpre & rude. Que si dans une affection catarrheuse elle est trop acide, étant portée à la tunique intérieure de la trachée-artère, il est impossible qu'elle n'en soit irritée, & ne cause une toux opiniâtre.



CHAPITRE XV.

Des Maladies du Cœur.

Les principales Maladies qui arrivent au cœur sont les Intemperies, les Playes, la Palpitation, la Syncope, & les Fièvres.

Les mala-
dies du
cœur.

Le Cœur peut être souvent incommodé de toutes sortes d'Intemperies, à sçavoir, chaude & sèche, qui sont les plus fréquentes, lorsque par les ardeurs des fièvres il se brûle, & se dessèche; ou froide & humide, lorsque la substance rouge & vermeille se flétrit.

Les Intem-
peries.

Les Signes de l'intemperie chaude sont le poux & la respiration fréquente, la fièvre, & l'expiration chaude & forte. Si l'intemperie est froide, les signes seront contraires; si elle est humide, le poux sera plein, mol, languissant; & si elle est sèche, il sera petit & dur.

Leurs si-
gnes.

On connaît que le cœur est blessé par la grande quantité de sang noir, chaud, & bouillant, qui

Les mar-
ques de la
playe du
cœur.

fort, si le ventricule droit a été blessé, & par le sang vermeil & écumeux; si c'est le gauche, par le battement foible des arteres, par la couleur pâle du visage, par la diminution de la chaleur naturelle, par la froideur des extremités, & par les sueurs froides qui précèdent la mort qui s'en ensuit bien tôt après.

Ce que c'est
que la Lypothymie.

La *Lypothymie* est une maladie dans laquelle le pour est petit ou foible, les sens internes & externes, & le mouvement animal, tant volontaire que naturel, en quelque façon abolis, & la respiration fort obscure ou imperceptible.

Ce que c'est
que la Syncope.

La *Syncope* est une maladie, où on tombe subitement, & sans y penser, où on ne remarque aucun poux, ni aucune respiration, où une sueur froide & gluante s'échappe par les pores de la peau, où toutes les parties du corps deviennent froides & pâles, où l'urine & les excréments sortent involontairement, & où enfin on est plus mort que vivant.

Causes éloignées de la Syncope.

Les *Causes* de la *Syncope* sont éloignées & prochaines. Les causes éloignées sont les odeurs comme aux femmes hystériques, la grande joye impreveuë, la terreur subite & forte, l'imagination vive, les évacuations immodérées, les grandes pertes de sang, & celles de la semence, le changement d'un air chaud dans un air froid, la boisson à la glace après s'être beaucoup échauffé, les poisons, soit extérieurement par la piqueure ou morsure des animaux veneneux, soit intérieurement, quand on les avale, le trop grand exercice du corps, & les fatigues du dehors. Enfin la *Syncope* survient quelquefois aux paroxismes épileptiques, soit internes comme dans les maux de mere, & la douleur nephritique, soit externes comme l'épilepsie de tout le corps.

Les *Causes* prochaines de la *Syncope*, selon *Estmuller*, sont la fermentation vitale du sang qui manque subitement, ou les esprits animaux qui cessent tout d'un coup dans le mouvement, ou la constriction du cœur.

Le vice du sang.

Quant à la premiere, le sang, ou en trop petite quantité après les évacuations immodérées, ou depravé par le pus, ou coagulé subitement par une boisson froide après la chaleur, ou épaissi & incrasé de quelqu'autre maniere, & incapable par conséquent d'une fermentation, & d'une expansion requise, cause la lypothymie & la syncope.

Si outre la grossiereté du sang, il abonde en acide vitié, le mal sera encore plus dangereux: car la masse du sang s'épaissira & se coagulera de plus en plus, le poux est alors aboli ou rare, à cause que la fermentation est diminuée.

Le vice des esprits.

À l'égard des esprits animaux, la syncope arrive quand ils manquent, comme après les grandes évacuations, ou quand ils sont si troublez dans leur mouvement qu'ils ne vont point du tout au cœur, ou qu'ils n'y vont pas assez abondamment, ainsi le cœur reste comme paralytique, ou quand ils sont dereglez dans leur mouvement, & étant portez au cœur, ils le tiennent dans une systole ou constriction perpetuelle, qui est une espece de convulsion continuelle; quand les malades sont revenus ils se plaignent d'un grand resserrement de cœur.

Les passions de l'ame.

Les *Passions* de l'ame donnent la syncope, parce que les esprits sont alors attaquez & en desordre. C'est la raison pourquoy la syncope & la lypothymie sont souvent précédées par le vertige, par l'obscureissement de la vue, par des douleurs, des picotemens, & des chatouillemens à l'orifice supérieur du ventricule, par des convulsions, & par

d'autres symptômes semblables, qui montrent que les esprits animaux sont dans un grand trouble.

Si le vice du sang s'y trouve joint, les syncopes sont grandes & funestes.

Ce qui fait tomber tout le corps d'abord que le sang s'épaissit & se coagule dans le cœur, c'est que non seulement la circulation du sang est nécessaire pour soutenir tout le corps; mais il faut outre cela que les rayons de l'esprit vital soient envoyés du cœur dans tout le corps sans interruption. Ainsi dès que le sang s'arrête dans le cœur par la syncope, dès qu'il ne fermente plus, le mouvement du cœur cesse, ou est interrompu, & avec lui toutes les facultés nécessairement. On dit par cette raison que les esprits animaux sont lumineux, qu'ils éclairent toutes les parties du corps par des rayons continués, & les rendent propres à leurs fonctions. L'interception de cette lumière fait la syncope, que les Paracelsistes appellent ingénieusement l'éclipse du petit monde, parce que la lumière vitale du corps est éclipcée.

On remarque toujours dans la syncope le vice du sang dans les vaisseaux & dans le cœur, & le vice des esprits dans le battement & les nerfs.

Les signes
de la syn-
cope.

Les signes de la syncope & de l'abattement des forces sont manifestes, la difficulté est de bien distinguer les causes, qu'on ne peut mieux savoir que par le rapport des assistants.

Le Pro-
gnostic.

Pour le pronostic, on sçait assez que la syncope & la lipotymie sont plus ou moins dangereuses, selon que le battement du cœur est plus ou moins de temps aboli.

Quand les syncopisants ne sont point réveillés & ne reviennent point par les liqueurs spiritueuses, fortes & odoriférantes qu'on leur fait avaler, ou dont on leur arrose la gorge, c'est un signe que

la syncope est grande & dangereuse.

La syncope causée par la perte du sang, de la semence, ou de quelque autres humeurs, est moins à craindre que la syncope d'une cause interne & cachée.

Plus la sueur est froide & gluante, plus la syncope est funeste. Cette sueur, suivant Vanhelmon, n'est autre chose que le mucilage ou rosée nourricière des parties subcutanées, résout & dissout par la syncope, qui sort par où elle trouve passage, & produit cette sueur froide & crasse.

La palpitation du cœur est le vice opposé à la syncope; c'est un mouvement convulsif du cœur, déréglé, forcé, & véhément, elle a différens degrés: car elle est impétueuse ou douce, grande ou médiocre.

Ce que c'est
que la pal-
pitation du
cœur.

La cause de la palpitation du cœur, selon Ettmüller, est tout ce qui est capable d'irriter en quelque manière les muscles du cœur, ou les nerfs qui y sont portés, & exciter une constriction déréglée sans intermission, soit que les nerfs du cœur, ou le parenchyme musculéux du cœur soient attaqués, soit que la cause morbifique soit dans les ventricules du cœur, soit qu'elle soit attachée au cœur en dehors.

Le tremblement du cœur est la maladie contraire à la palpitation; c'est un mouvement diminué & tremblotant qui suit la constriction du cœur qui est diminuée, débile & dépravée.

Ce que c'est
que le trem-
blement du
cœur.

Quoique tous les Auteurs praticiens confondent ordinairement cette maladie avec la palpitation, elles sont néanmoins bien différentes. La palpitation est une secousse immodérée & violente, avec une sistole & diastole impétueuse & importune: car le cœur est effectivement secoué avec violence dans la palpitation, qu'on peut appeler justement

un mouvement convulsif. Le tremblement du cœur c'est lorsque les pulsations sont petites, fréquentes, tremblotantes, & semblables au pouls languissant & fréquent. Il est vrai que le tremblement du cœur vient de l'irritation du muscle du cœur; mais il y a cette différence que le cœur irrité palpite, lorsque les forces sont vigoureuses, & qu'il tremblotte seulement lorsque les forces sont faibles & abattues, & ne lui permettent pas de faire davantage, de sorte que le tremblement du cœur est un symptôme des forces abattues, & en quelque façon de la lipotymie.

Causes de la palpitation, & du tremblement.

Causes externes.

Causes internes.

Les causes de la palpitation & du tremblement du cœur sont externes, ou internes. Les externes sont l'eau surabondante du péricarde, les excrescences, ou polypes du cœur, & les vers du péricarde.

Les causes internes de la palpitation sont principalement la fermentation dépravée du sang, sans exclure les autres vices internes: car de même que dans l'état naturel l'effervescence ou rarefaction du sang dilate le cœur, & l'excite à faire le mouvement de constriction, de même dans l'état contre nature, si la fermentation excède, l'irritation excédera aussi, & la constriction du cœur sera par conséquent plus impetueuse, & contre nature.

Le vice du sang.

Les *Hypochondriaques* sont sujets à la palpitation pour deux raisons, la première, parce que leur sang abondant en acidité, fait une effervescence dépravée, & excite facilement la palpitation; la seconde, par ce qu'ils sont sujets aux convulsions des nerfs, sur tout de l'intercostal, & de la paire vague, ce qui fait qu'étant couchés sur la rate ils sont exposés à des palpitations du cœur; non pas à cause des vapeurs qui montent de la rate au

cœur; mais à cause du rameau du nerf splénique qui est assez considérable, lequel étant alors en convulsion, la communique au plexus du mésentère, & celui-ci à une branche de la paire vague, dont le tronc fait agir le cœur; ainsi le cœur palpite dès que ce nerf souffre la convulsion; ce qui se confirme, parce qu'avant la palpitation ces sortes de personnes ressentent des grouillemens dans l'abdomen, qui ne viennent que de la contraction & de l'agitation convulsive du mésentère, & sur tout des intestins.

Les vents, la circulation du sang empêchée dans les ventricules, les calculs, & les pierres qui se trouvent quelquefois dans le cœur, peuvent aussi causer la palpitation, de même que l'irritation des nerfs qui meuvent le cœur; & c'est par cette raison que la terreur, les odeurs, & autres choses semblables, qui mettent en desordre les esprits animaux ou qui irritent les nerfs, causent la palpitation. Les femmes hystériques, même sur la fin du paroxysme, si quelqu'odeur les frappe, tombent dans la palpitation, ce qui dépend des nerfs & des esprits qui font agir le cœur.

On remarque que l'ambre gris, qui a une vertu d'enivrer, ainsi que l'esprit de vin, n'est pas néanmoins contraire dans la palpitation du cœur, parce que ceux qui ont cette maladie sont difficiles à enivrer, ce qui n'est pas moins vrai que surprenant, & que par conséquent l'usage de l'ambre est sûr dans la palpitation.

La palpitation du cœur ne se connoît pas toujours suffisamment au pouls, mais la relation du malade, & l'application de la main sur la région du cœur la découvre sûrement, ce qui néanmoins n'est pas toujours nécessaire: car la palpitation est quelquefois si grande qu'on la voit & qu'on l'en-

Les vents, les calculs, & les pierres.

Pourquoy l'ambre gris qui a la vertu d'enivrer ainsi que l'esprit de vin, n'est pas contraire dans la palpitation.

Les signes de la palpitation du cœur.

tend. & *Horsius* fait mention d'une palpitation si violente qu'elle disloqua & rejetta en dehors les côtes, d'où l'on peut inferer que le muscle du cœur souffre convulsion dans la palpitation.

Les signes que la palpitation du cœur vient du mal hypochondriaque.

Si la palpitation vient du mal hypochondriaque, comme il est tres-ordinaire, on entend avec le paroxisme, des grouillemens, & des murmures dans l'abdomen, particulièrement à la region de l'hypochondre gauche, dans le paroxisme, il semble que le cœur soit pressé violemment entre les mains; les vertiges & plusieurs symptomes de l'abdomen accompagnent le paroxisme, qui dependent tous du desordre des esprits animaux.

Les signes qu'elle vient de l'eau du Pericarde.

Si le mal est causé par l'abondance de l'eau du pericarde, il est plus difficile à connoître. Ordinairement le pouls n'est ni grand, ni violent, ni vite, parce que le cœur n'a pas la liberté de se mouvoir dans son pericarde. La maladie est rebelle & opiniâtre, & jointe à une espece de fièvre hectique; la maigreur du corps & la difficulté de respirer y surviennent.

Les signes qu'elle vient du ver du Pericarde.

Les signes du ver du pericarde, sont que les malades souffrent particulièrement des palpitations du cœur qui reviennent sans cause apparente, qu'ils ressentent des picoremens ou corrosions dans la poitrine, & qu'ils ont le visage pâle & défait. On remarque que ce mal est tres-ordinaire aux scorbutiques, & qu'il y a cela de particulier, qu'à la moindre agitation du corps, au moindre mouvement du bras, ou de la main, le paroxisme de la palpitation commence, & est suivy par des lipotymies tres-dangereuses.

Les signes du tremblement du cœur.

Le tremblement du cœur se distingue par le pouls inégal, foible & languissant, par l'abattement & la debilité des forces.

Quant au prognostic, la diminution ou l'intermittence du pouls dans la palpitation, avertit les assistans de se tenir sur leur gardes: car la syncope menace.

Ceux qui sont sujets à la palpitation dans leur jeunesse, rarement deviennent-ils vieux: car ils meurent auparavant, c'est un aphorisme de *Galien*, confirmé par l'experience.

La palpitation du mal hypochondriaque est la plus legere de toutes; celle du scorbut est plus dangereuse à cause des lipotymies.

La palpitation par le vice du pericarde, conduit successivement le malade au trépas.

S'il y a de la malignité, ou quelque soupçon de poison dans la palpitation du cœur, il y a beaucoup à craindre, & souvent elle ne se termine que par la mort.

Le signe patognomonique & univoque de toutes les fièvres, c'est lorsque la pulsation est frequente sans aucune cause manifeste, ce qui démontre la fièvre en general, & les symptomes joints à la celerité du pouls, designent les especes des fièvres.

Les Anciens Auteurs soutiennent que la chaleur augmentée contre nature fait l'essence de la fièvre, & son signe patognomonique; mais les Modernes prouvent que la chaleur n'est point de l'essence de la fièvre, puis qu'elle ne convient ni à la fièvre seule, ni à toutes les fièvres, ni tousjours. La chaleur ne convient pas tousjours à la fièvre: car au commencement des fièvres intermittentes, le frisson & le froid sans aucun sentiment de chaleur, saisissent les malades, qui sont tenus alors pour febricitans. La chaleur n'est point le propre de la fièvre seule, puisque la chaleur se trouve extrême dans plusieurs maladies.

Le Prognostic de la palpitation.

Le signe patognomonique & univoque de toutes les fièvres.

Que la chaleur n'est pas de l'essence de la fièvre, & qu'il y a des fièvres froides.

sans fièvre. Il y a même des fièvres malignes où la chaleur n'incommode point, & ce sont les plus dangereuses, le poux est alors frequent, petit & lent, & la maladie mortelle pour l'ordinaire. Enfin la chaleur ne convient point à toutes les fièvres, puis qu'il y en a de froides: car *Sylvius* dit qu'on a vû des malades reconnus pour febricitans par eux mêmes, & par les Medecins, sans aucune chaleur, ni avant, ni durant, ni après le paroxysme. La chaleur n'est point par conséquent de l'essence des fièvres, mais seulement un symptôme qui les accompagne le plus souvent.

Le Poux frequent est, comme il a été dit, le signe univoque des fièvres, & quand il est tel sans cause manifeste, on peut prononcer hardiment que la fièvre y est.

D'où vient
le poux
que l'on
trouve dans
les fièvres.

Le Poux, selon *Etmmüller*, devient naturellement frequent par la rarefaction, & la fermentation du sang dans la poitrine, & dans le cœur, lorsque celui-cy ne se dilate point assez, qu'il est en quelque façon irrité, & qu'il se retire frequemment. Cette contraction frequente du cœur venant de la fermentation augmentée du sang, fait le poux frequent, & celui-cy dénote la fièvre, qui consiste formellement dans la fermentation contre nature du sang, lequel fermente dans le cœur avec trop de violence, ou d'impetuosité, ou d'une manière viciée; la différence de la fermentation fait la différence des fièvres, & de leurs symptômes.

Que la fièvre
consiste
essentielle-
ment dans
la fermentation
contre
nature du
sang.

Comme la fermentation naturelle sert à volatiliser le sang en esprits, à le repaier, en luy assimilant le chyle, & à le dépurer, en précipitant les scories excrementueuses, & en les poussant par les urines; De même la fermentation contre nature luy fait faire des ébullitions & des effervescences

qui augmentent le battement des artères, & causent le poux frequent qui marque la fièvre.

Plusieurs choses qui se passent tous les jours dans la fièvre, confirment qu'elle consiste dans la fermentation contre nature; les fruits d'Automne engendrent, comme chacun sçait, les fièvres intermittentes; or il est certain que ces fruits sont fort fermentatifs, à raison de quoy ils excitent ordinairement des diarrhées, des dissenteries, & même des fièvres intermittentes, ceux qui sont délivrés de ces fièvres, ne manquent presque jamais d'y retomber, s'ils mangent du fruit en substance, ou seulement le suc. Et c'est la coutume des scorbutiques, lors qu'ils usent des sucres tirés par expression des herbes antiscorbutiques, de tomber dans les fièvres intermittentes, par la fermentation que ces sucres y excitent.

S'il y a quelque chose qui excite les fièvres, c'est la retention de l'insensible transpiration; car ce qui doit transpirer étant retenu, regorge necessairement dans la masse du sang, où étant ramassé en assez grande quantité, il excite une fermentation & une effervescence qui fait bien-tôt une fièvre ardente. Il est certain, suivant *Sanctorius*, que l'évacuation de l'insensible transpiration d'un jour, est plus copieuse que les évacuations du ventre, ou des urines en quinze jours.

De plus il y a beaucoup de fièvres qui se gagnent par contagion, ce qui ne se peut concevoir ni expliquer que par la nature fermentative de la contagion, & de ce que ces sortes de fièvres renferment un levain contagieux, qui se multiplie en fermentant; il paroît bien que les fièvres qui en dépendent, consistent dans la fermentation.

Pourquoy
la retention
de l'insensi-
ble transpi-
ration cause
les fièvres.

A l'égard de la pourriture des Anciens, comment la concevoir autrement que par la fermentation.

Que le siege & la racine de la fièvre n'est pas dans les vaisseaux, mais dans le sang.

Les grands vaisseaux, ni les petits, ni le cœur; ni aucun autre viscere, ne sont point le sujet, ou siege de la fièvre, toutes les fièvres resident dans la masse du sang qui souffre une fermentation viciée, & souvent une effervescence, avec la difference de plus au moins. En un mot la racine de la fièvre est dans le sang. Par cette raison nous tirons dans les fièvres benignes beaucoup de signes de l'urine, & du poux; par celui-cy nous connoissons la fermentation du sang dans le cœur, & par l'urine les differens états du sang après la fermentation, ce qui n'arriveroit pas, si la fièvre n'avoit sa premiere origine dans la masse du sang.

Ce n'est pas à dire que quelque viscere ne puisse être quelquefois le foyer qui renferme la cause de la fièvre. Par exemple, l'estomac est le foyer des fièvres intermittentes, sur tout de la quarte, & dans les fièvres symptomatiques des ulcères, & des places qui occupent la masse du sang, le foyer de la fièvre est dans la partie ulcerée, ou blessée.

Que les causes en general des fièvres sont tout ce qui peut troubler la constitution de la masse du sang, & causer la fermentation contre nature.

Les Causes des fièvres, selon le même *Etymologer*, sont en general tout ce qui peut troubler la constitution naturelle de la masse du sang, & causer l'intemperie, ou éterogenité, & pour ainsi dire, l'immiscibilité des principes qui la composent; car alors la masse du sang agitée, & fecoliée par les efforts des sels, reçoit une fermentation contre nature. Ainsi dans la fièvre continuë, ou dans le paroxysme des intermittentes, la masse du sang est semblable à du vin, ou à du moût genereux qui fermente. Quoique le vin soit composé de plusieurs autres particules, sa fermentation

vient particulièrement de son sel *Alcali*, ou *Vulneux*, & de l'*Acide*; on remarque dans cette fermentation une grande rarefaction, ou gonflement, par le moyen de quoy la lie est précipitée, & les particules éterogenes sont poussées au fond, ou par le trou qui est sur le tonneau. Il arrive quelque chose de semblable dans la rarefaction de la fièvre, les particules éterogenes ramassées dans la masse du sang, en sont séparées par l'effervescence fiévreuse & précipitées, ou par les urines en forme de sediment, ou en forme de sueur, & souvent par les selles dans un mouvement critique, ce qui a un rapport juste & exact avec le vin. Dans les fièvres intermittentes il y a autant de fermentations que d'accès, dans lesquels le froid, la rarefaction, & l'effervescence de la masse du sang se succedent & sont suivies de la sueur, & d'une évacuation copieuse d'urine.

Tant que la constitution du sang propre de chaque individu qui dépend de la proportion de l'*Alcali*, & de l'*Acide*, est naturelle & juste, le sang fermente doucement; mais d'abord que cette proportion est altérée, sur tout s'il se fait un amas de particules, faciles à fermenter, & incapables de s'unir à la masse du sang, envoyées des premieres voyes, c'est un foyer pour la fièvre, & lorsque ces particules commencent à faire une forte fermentation, la fièvre s'allume.

On dit vulgairement que les temperamens chauds & humides sont sujets à la fièvre; mais *Potterius* montre que tous les corps sont preique également disposés à la fièvre, particulièrement ceux dont les pores sont obstrués, & qui sont livrés à la crapule. Celle-cy pervertit la texture du sang, & l'obstruction des pores donne occasion à plusieurs sels excrementeux, de ra-

masser ; & de produire , étant amassées , une effervescence fiévreuse dans la masse du sang.

C'est une chose digne de remarque , que ceux qui travaillent aux mines du vif argent , sont rarement atteints de la fièvre , & ceux qui ont eu les frictions du mercure , sont long-temps après sans y être sujets. C'est la remarque du même *Peterius* , qui en a fait l'expérience.

Que la chaleur , la soif , le mal de tête , la syncope , sont des symptômes de la fièvre.

On a déjà dit , que le *Signe Diagnostique* general est le poux frequent. La chaleur qui se trouve avec la fièvre est un symptome qui n'est pas essentiel , ni nécessaire , il n'importe qu'il s'y rencontre presque toujours. Il en est de même de la soif , qui afflige les febricitans ; le mal de tête , la syncope , & divers autres symptômes y sont quelquefois joints.

D'où vient la soif dans les fièvres

La *Soif* dans les fièvres n'est pas causée par la chaleur , mais par un sel lixivieux ou salé , qui occupe la gorge dans le paroxysme. Par cette raison la soif est extrême dans les fièvres scorbutiques , tant intermittentes que continuës , où un sel salé & scorbutique picote la gorge.

Le Prognostic des fièvres.

Quant au *Prognostic*. Le poux grand au commencement , est un bon signe dans toutes sortes de fièvres , soit benignes , ou malignes ; plus le battement est grand , plus il est salutaire , plus il est petit , plus il est dangereux.

Les *Signes* de coction dans l'urine au temps qu'il faut , sont de bonne augure ; ces signes sont quand les urines de claires deviennent troubles , grossieres , avec un sediment , ou en encoreme , plus il y en a , mieux c'est. Tant que l'urine est crüe , la maladie est suspecte , & le malade est comme en suspens entre la mort & la vie.

On dit que la jaunisse qui survient avant le septième jour est perilleuse , ce qui n'est pas vrai.

La jaunisse est un mouvement de la nature engendré par l'écume de la masse du sang , précipitée par la fermentation dans la peau , à laquelle elle donne cette couleur jaune. La jaunisse qui survient le trois , le quatre , ou le septième jour est heureuse ; celle qui arrive le premier , le deux , le six , ou le huitième jour , n'est pas mauvaise d'elle-même , mais elle n'est point sûre , & les malades meurent souvent. Ce symptome est frequent en Italie , mais rare dans les autres endroits de l'Europe.

On appelle *Fièvre intermittente* , celle qui revient par intervalles plus longs ou plus courts , en divers paroxysmes , ou accès ; & *Exemplum* remarque , que comme la fièvre en general , est la fermentation du sang augmentée ou dépravée , accompagnée de la soif , de la chaleur , & de plusieurs autres symptômes fâcheux , qui troublent diversément l'économie animale , ainsi la fièvre intermittente est la même fermentation morbifique à plusieurs reprises , qui prend differens noms , selon la diversité des accès , & des intervalles. Quand le paroxysme revient tous les jours , & répond en proportion au précédent , c'est la fièvre quotidienne , lors qu'il n'arrive que de deux jours l'un , c'est la fièvre tierce. Et si après deux jours d'intervalle il recommence le troisième , c'est la fièvre quarte. Il faut raisonner de même des quintes , des sextes , des octaves , des menstruales , des mensales , & des anniversaires.

Toutes ces fièvres qui gardent le cours periodique sont appelées *simples* : il y a aussi des intermittentes composées , comme les doubles , ou tierces quotidiennes , lorsque le même jour il y a deux ou trois accès qui se répondent à proportion.

Ce que c'est que la fièvre intermittente.

De la difference des fièvres intermittentes entr'elles & à périodes

Reglées, de
la quoti-
dienne,
tierce, &
quarte.

172

LIVRE SECOND

Il y a des doubles, & triples tierces composées d'autant de fièvres tierces, par exemple, de deux accès en un jour, & d'un accès l'autre. Enfin il y a des doubles, & tierces quarte, si le malade a un jour de repos, & les deux jours ensuite de chacun un accès, c'est une fièvre double quarte; si le paroxisme revient tous les jours, de sorte que le premier réponde au quatrième, en proportion de durée, de douleur, & des autres symptômes, le quatrième au septième, le second au cinquième, le cinquième au huitième, le troisième au sixième, & celui-cy au neuvième, ce sera une fièvre tierce quarte.

S'il y a des
fièvres quo-
tidiennes.

Lors qu'une fièvre prend tous les jours à la même heure, & avec les autres circonstances proportionnées, on croit que c'est une fièvre quotidienne; mais la suite fait voir que c'est une double tierce: car cette sorte de fièvre se termine ordinairement de manière que les paroxismes qui finissent à certain jour se rencontrent, il arrive souvent qu'un des paroxismes retarde, & l'autre garde son cours, ce qui marque évidemment que c'est une double tierce.

Enfin quand les paroxismes se suivent sans proportion entr'eux, à l'égard du temps, de l'involution, de la durée, & des autres symptômes, le second ne répondant point au premier, ni le troisième au second; mais le troisième au premier, & le quatrième au second, le cinquième au troisième, quoy qu'il vienne tous les jours, c'est néanmoins une fièvre double tierce.

Outre ces fièvres à périodes réglées, il est d'autres fièvres intermittentes, qui attaquent à des temps incertains, & qu'on nomme par cette raison irrégulières, vagues, & errantes.

Seintures

Toutes ces fièvres intermittentes sont diverses &

DE LA POITRINE

173

& ont differens symptômes. Pour l'ordinaire elles commencent par le froid, & finissent par le chaud. Elles sont fâcheuses & importunes. Les avant-coureurs sont les bâillemens de la bouche, & les extensions des bras avec une lassitude universelle des membres, précédé quelquefois par des inquiétudes; un léger refroidissement du corps survient, qui se fait sentir particulièrement à la region lombaire plus ou moins fort, & semble monter & descendre le long du dos. Le corps se refroidit de plus en plus, particulièrement les extremités, sçavoir les doigts, le nez, les mains, le menton, l'horreur se joint au froid, & quelquefois un frisson violent qui secoue les membres; durant le froid des douleurs tantôt rongeantes, tantôt piquantes, tantôt des tranchées tourmentent l'Abdomen; au commencement du froid le poux est plus fréquent, plus petit, & plus foible, & la fermentation du sang est si diminuée, qu'à peine peut-on trouver le poux avec les doigts. Dans le froid, ou dans son declin, les malades ont coutume de sentir de grandes inquietudes de poitrine, & insensiblement le froid se change en chaud, la soif s'augmente à proportion, laquelle se trouve rarement dans le froid, ou du moins elle est moins pressante. Le poux devient fréquent à mesure que la chaleur croît, & il devient successivement grand & fort; si dans la chaleur de la fièvre le poux est petit, c'est signe de malignité, ou que les forces sont bien abbatuës, ainsi cet état est dangereux. La secheresse de la langue survient à la chaleur, la respiration s'augmente, la tête fait mal, les tempes sont chaudes, & battent violemment. les insomnies & les delires s'y joignent. Lorsque la chaleur commence tant soit peu à diminuer, la sueur perçe plus ou moins abondam-

des diffé-
rens sympto-
mes qui ar-
rivent dans
les accès
des fièvres
intermitten-
tes.

ment, ou bien il se fait une grande évacuation d'urine, le sommeil suit, inquiet, ou non, & troublé par differens songes. Voila le cours ordinaire de la fièvre intermitente, lequel dégénere néanmoins assés souvent de cette regularité, suivant diverses anomalies.

A raison des symptomes ces fièvres sont nommées froides, quand elles sont avec froid & horreur, sans être suivies d'aucun chaud, sinon d'une legere chaleur.

On les nomme au contraire chaudes ou arden-tes, particulièrement les tierces, & rarement les quarts, lorsque sans froid, & sans horreur, elles commencent par le chaud qui est violent, & dure même après le paroxisme, & ne s'éteint que peu à peu.

Ces Fièvres dégénèrent de l'une en l'autre : car on en voit qui commencent par le cours ordinaire, & après quelques paroxismes n'ont plus de froid, & sont seulement chaudes. D'autre côté des fièvres tierces commençant sans froid, retournent ensuite au train ordinaire du froid & du chaud.

De plus les fièvres intermitentes sont accompagnées, tantôt de la soif, tantôt de la faim : Dans les premières, la soif est extrême dans le froid & dans le chaud, ce qui est familier aux scorbutiques. Dans les dernières, la faim est insatiable, sur tout au commencement du paroxisme, ou durant le paroxisme.

Souvent la Cardialgie afflige les malades, & on appelle ces fièvres cardiaques.

Quelquefois à l'entrée du paroxisme, ou dans l'état, les douleurs & les tranchées pressent l'abdomen, ce qu'on nomme fièvre avec colique, ou tranchées.

Il est des fièvres avec de grandes inquietudes & resserremens de poitrine, & avec une grande tension des hypochondres, les vents rendus par en bas, & les rots soulagent les symptomes ; les hypochondriaques y sont sujets.

On voit des fièvres toussieuses qui commencent leur paroxisme par une toux fâcheuse, seche, & avec peu ou point de matiere.

On remarque aussi des fièvres avec delire, qui survient regulierement dans le paroxisme, particulièrement sur le declin, on dit sur le declin : car il est rare que le delire arrive au commencement de la maladie.

Ces Fièvres ont coutume d'être sujettes au vomissement, rarement aux selles. Les tierces font vomir, sur tout au commencement du paroxisme, les selles suivent rarement, du moins periodiquement.

Enfin il y a des fièvres intermitentes malignes & perilleuses, ainsi nommées à cause que comme dans les fièvres malignes continües, le poux y est petit, les forces abbatües, avec éruption d'exanthemes, & de pustules pereichiales, inquietudes du cœur, & d'autres semblables symptomes, & qu'elles sont mortelles.

Toutes les fièvres intermitentes, quelques periodes qu'elles gardent, & de quelque nature qu'elles soient, sont toutes semblables essentiellement, & viennent de la même cause, soit qu'elles soient de huit en huit, ou de neuf en neuf jours, soit simples, soit doubles, elles ne sont différentes qu'à raison des sujet & des circonstances selon la diversité des choses naturelles, non naturelles, & contre nature : mais la methode de les guerir en general est toujours la même.

La cause éloignée des fièvres intermitentes, se

Qu'il y a des fièvres intermitentes malignes.

Que les fièvres intermitentes, quoique différentes en symptomes, viennent d'une même cause

Que la cause

se éloignée
des fièvres
intermit-
tes, se for-
me dans
l'estomac
par le vice
des diges-
tions.

lon *Etmüller*, se forme dans l'estomac par le vice de la digestion, soit du côté du levain digestif, soit du côté de l'aliment.

On a vu des personnes bien saines tomber bien tôt dans la fièvre, après avoir mangé quelque chose, pour laquelle ils avoient de l'aversion & du dégoût, & d'autre se délivrer d'une fièvre inveterée, en mangeant au contraire quelque chose qu'ils desiroient passionément quoiqu'apparemment nuisible.

Ce qui se confirme de ce que la moindre faute dans la diète, ou dans la curation, cause des rechutes, ou augmente & redouble puissamment la fièvre; de plus il y en a qui se guerissent de ces fièvres, en s'opiniâtant à ne point manger; d'autres au contraire se guerissent en buvant par excès, par le vomissement, ou par la sueur qui s'en ensuivent.

L'erreur dans le changement de vie, produit pour l'ordinaire les fièvres, rarement ces fièvres sont épidémiques, qui se contractent par le vice de l'air, & des alimens.

Que cette cause ne vient jamais du foye ou de la rate, comme quelques-uns l'ont prétendu.

La cause des fièvres tierces ou quartes ne vient point du foye, ni de la rate, comme quelques-uns prétendent; puisqu'au commencement de ces fièvres, ces viscères sont sains & entiers, & que c'est seulement dans la suite, quand ces fièvres deviennent durables & rebelles, ou sont mal gouvernées, que les tumeurs ou scyrthes surviennent au foye ou à la rate. Qui sont par conséquent plutôt les effets, que les causes de la fièvre.

L'obstruction des viscères, ou les autres vices, comme la suppression des mois disposent à la fièvre; mais la première cause est dans l'estomac, & la digestion qui trouble toute l'économie du corps: car on remarque que dans la suppression des

des

des mois, la nausée, le vomissement, le pica & semblables affections de l'estomac tourmentent le malade.

Le Chyle mal digéré, ou mal séparé de ses parties excrémenteuses par le défaut des sucspancréatique & bilieux, & porté ensuite dans le sang, au lieu de s'y assimiler, corrompt sa constitution, & la déprave diversément, ce qui est la racine des fièvres intermittentes. De plus la masse du sang facile à fermenter d'elle même, par exemple, comme dans les jeûnes, ou à l'occasion de la crapule, de la colere, ou du défaut de la transpiration insensible, reçoit facilement des fermentations contre nature, ou si le chyle vicié est un peu fermenté, comme celui qui vient des fruits de l'Automne, des boissons mal dépurées, & des choses douces, alors la masse du sang empreignée des particules étrangères incapables d'assimilation, dans lesquelles il faut toujours considérer les premières facultés salines, fait une fermentation viciée, & conçoit le paroxysme de la fièvre.

Pour mieux comprendre cecy, il faut remarquer que le vice de la digestion consiste en ce que le chyle n'est point assez salé, volatil, & temperé, mais trop acide ou trop visqueux suivant que la digestion peche. Ce qui fait la diversité de la fièvre, aussi-bien que la constitution du sang, qui est différente dans tous les sujets.

La masse du sang saoulée & remplie jusqu'à gonfler de cette matière mal assimilée, trouble la fermentation naturelle; & comme cette matière est acide & visqueuse, elle étouffe en quelque façon les parties salines, volatiles & huileuses de la masse du sang, elle coagule & épaissit le sang, & en affoiblit la fermentation, ce qui fait qu'au commencement du paroxysme le poux est petit & foible.

Tome II.

M.

Comment le chyle mal digéré, ou mal séparé de ses parties excrémenteuses corrompt par son mélange la constitution du sang & vicie la fermentation, ce qui est la racine des fièvres intermittentes

Explication de toutes les circonstances qui arrivent dans les paroxysmes des fièvres.

ble, quoique le cœur irrité par la fermentation dépravée du sang, se contracte frequemment, & fait par conséquent le poux plus frequent.

La Fermentation naturelle du sang étant ainsi troublée, les Sels fermentatifs n'agissent plus l'un sur l'autre, comme il est requis, & les parties huileuses ne recevant plus assez de chaleur de la fermentation, la chaleur manque successivement au corps, & le froid succede. Enfin le sang étant gonflé, les esprits vitaux confondus, & les animaux troublés, il en revient la grande lassitude qui occupe tous les membres.

Lorsque l'Acide vicié de la matiere morbifique picote les parties nerveuses & membraneuses, l'horreur ou le frisson deviennent plus forts, ou plus faibles, suivant le picotement. Le Pannicule charneux est non seulement picoté dans le frisson; mais encore les membranes particulieres de l'Abdomen sont irritées, & secouent tout le corps, ce qui augmente la sensation du froid dans l'Abdomen, & aux Lombes.

Les Parties nerveuses de l'Abdomen ne peuvent rien souffrir, que l'estomac, les intestins, & les vaisseaux choledoque & pancreatique ne soient irrités en même temps, à cause de leur connexion, & qu'ils ne versent plus abondamment ce qu'ils contiennent pendant ce mouvement convulsif. Les matieres contenues produisent alors par leur effervescence les differens symptomes de l'Abdomen, & regorgeant dans l'estomac, elles le picotent, & y excitent de frequens vomissemens, même avec violence.

Tout cecy dure tant que les parties de la matiere morbifique troublent la masse du sang par leur gonflement, après quoy les parties volatiles de la masse du sang commencent à se dégager, à

temperer l'Acide, à atténuer le Visqueux, & à concevoir une effervescence vehemente, pendant laquelle les parties huileuses & sulphureuses de la masse du sang sont agitées avec beaucoup de rapidité, & donnent une chaleur extrême.

Amesure que cette chaleur se répand par tout le corps, la fermentation s'augmente, & le poux paroît plus grand, plus robuste, & plus prompt, jusqu'à ce que la matiere morbifique domptée par la fermentation, qui se précipite comme la lie du vin se dégage d'avec les autres parties, soit entraînée par le Serum dégagé & atténué par la chaleur, poussée dehors par les urines copieuses, ou par les sueurs, alors la masse du sang fermente paisiblement, & naturellement, & la fièvre cesse, jusqu'à ce que la masse du sang se recharge de semblables suc viciés, qu'ils se meurissent, & se rarefient, & qu'un nouveau paroxisme revienne. Cette tragedie dure jusqu'à ce que la masse du sang ait été parfaitement dépurée, & comme purgée de sa lie.

La Raison poutquoy les paroxismes reviennent si regulierement à certaines heures, & au temps précis, qu'il n'y a point d'horloge qui soit plus juste, c'est ce qu'on ne sçait pas: car les raisons de toutes ces periodes sont fort obscures. Il y a dix-sept opinions differentes des Auteurs là-dessus; mais il n'y en a pas une bonne, la plupart sont ridicules, ou absurdes.

Le Froid & l'horreur viennent de l'acide, ce qui est évident par la cure; ainsi la combinaison de la matiere froide, & de l'Acide donne les fièvres tant froides que chaudes dans le scorbut. Le Paroxisme dépend de la viscosité de la matiere, dans laquelle l'acide est embarrassé; plus la matiere est visqueuse, plus les Paroxismes revien-

nent tard, comme dans la fièvre quarte, & moins elle est visqueuse, plutôt ils recommencent, comme dans la tierce.

En quoy la fièvre tierce fautive diffère de la légitime.

Il y a de la différence entre la fièvre tierce fautive & la légitime; la première vient, à ce que disent les Anciens Auteurs, d'une pituite visqueuse, & selon les Modernes, d'une matière acide visqueuse, ce qui cause la diversité des Paroxysmes. La légitime garde un cours réglé, non pas la fautive. La chaleur des Paroxysmes dépend du *sel volatil huileux*, qui fait effervescence avec l'acide, & a le dessus.

Que dans les fièvres périodiques longues, la coutume ramène les paroxysmes.

Dans les fièvres qui durent long-temps (car on en voit qui durent plus de dix ans,) ce n'est pas la matière morbifique qui y étoit au commencement, qui subsiste toujours, c'est plutôt la coutume ou certaine impression qui reste, qui ramène le Paroxysme régulièrement: car l'expérience fait voir que ces sortes de fièvres se guérissent sans aucune évacuation de matière qui soit considérable, comme par une alteration subite du corps, par la colère, l'emportement, par les amulettes, & par l'opium, qui interrompt l'habitude tendue naturelle.

Le *Suc pancréatique*, & la bile étant vitiés, & répandus au commencement du Paroxysme dans les intestins, où ils font ensemble une ébullition très-violente, le Paroxysme s'augmente beaucoup, & il en résulte plusieurs symptômes de l'Abdomen qui suivent.

Causes du froid & de la chaleur des levres.

Le *Suc pancréatique trop acide*, & la bile trop peu huileuse, augmentent le froid de l'Abdomen vers les Lombes au côté droit, où les conduits ont leur insertion dans le Duodenum. La bile trop acre au contraire, saline, & trop huileuse, cause la chaleur insupportable de l'Abdomen; les ma-

lades disent alors qu'ils brûlent dans le corps, & montrent le lieu au dessous de l'hypochondre droit.

Lorsque ces sucs combattent ensemble, & font une effervescence viciée, ils excitent souvent des vents, ceux-cy des inquiétudes & des resseremens de poitrine, la difficulté de respirer, & des douleurs aux fausses côtes; principalement si l'estomac est en même temps attaqué & enflé; mais un lavement receu avant le paroxysme, ou au commencement du paroxysme, remédie à tous ces symptômes.

L'Acide qui surabonde dans le corps engendre les fièvres faméliques.

Que si les sucs pancréatique & bilieux envoient pendant l'ébullition des vapeurs acres dans l'estomac par le Pyloré, & le Duodenum, l'irritation de l'estomac causera des toux seches & violentes.

Le Sang gonflé qui distend les vaisseaux, donne les maux de tête.

La Chaleur du sang rend la langue seche, par la consommation de la limphe salivale qui la doit humecter.

La Soif extrême vient des vapeurs salées & acides qui exhalent de la poitrine, & picotent la gorge.

Si la Salive pour surcroît est trop salée, la soif sera augmentée considérablement.

Enfin lorsque l'effervescence & la chaleur du sang redoublent, il n'est pas surprenant que la respiration soit difficile; puisque le sang retarde & bout dans les poudrons, ni que la chaleur & le battement des artères incommode les malades dans les parties, ni même que les esprits animaux troublés, & circulant avec trop de rapidité, produisent des insomnies opiniâtres, & des delires.

M. iij.

D'où viennent les vents qui s'excitent souvent dans les fièvres, & les difficultés de respirer.

Cause des fièvres faméliques. Causes des toux seches & violentes

Cause des maux de tête

Cause de la secheresse de la langue

Cause de la soif extrême.

Cause de la respiration difficile.

Fièvres in-
termittentes
scorbuti-
ques, &
leurs signes

Le Scorbut est un Prothée qui prend diverses formes, & se joint à toutes les maladies, sur tout aux fièvres intermittentes, plutôt qu'aux continuës; alors elles sont bien plus cruelles, leurs périodes sont vagues, tantôt elles anticipent, tantôt elles retardent, & d'abord qu'une fièvre intermittente est vague, on doit soupçonner le scorbut. Les douleurs piquantes des membres, les douleurs vagues, avant ou durant le paroxysme, soit dans le froid, soit dans le chaud, désignent pareillement le scorbut. Les sables rouges friables attachés aux parois du pot de chambre, sont des signes infailibles du scorbut, ce sont des sels morbifiques endurcis par concretion, friables, non pas durs, comme les sables des graveleux.

Souvent en la place de ces sables, il y a dans les urines de ceux qui ont ces fièvres scorbutiques, un sédiment grossier copieux, ressemblant à du son teint d'un rouge de sang, qui est aussi une marque du scorbut.

Les Fièvres scorbutiques sont tres-rebelles, on ne les peut guerir si on n'ôte le levain scorbutique; car autrement elles recidivent plusieurs fois.

Les Fièvres periodiques reviennent quelquefois à la même heure, quelquefois plutôt, ou plus tard, ce qu'on appelle anticiper, ou retarder.

D'où l'on
voit que les
fièvres de si
niples devien-
nent dou-
bles, triples

La Multiplication de la fièvre, qui de simple devient double, triple ou quadruple, vient de deux erreurs, sçavoir dans la cure, ou dans la diette. Dans la cure, quand les Medecins ou les assistans font prendre les specifics mal-à-propos, ou donnent inconsidérément de l'opium avant le paroxysme, alors les fièvres se multiplient facilement. Dans la diette les fièvres se multiplient aussi, lorsque les malades mangent

avant la fin du paroxysme, quand ils suppriment la sueur, ou quand ils boivent du laitage avant le paroxysme, quand ils mangent trop de pois, & autres choses semblables.

Pour bien juger des fièvres, selon *Ermuller*, il faut considerer deux choses, sçavoir leur nature, & celle des urines.

Prognose
des fièvres
intermittentes.

Quant à la nature de la fièvre, toute fièvre maligne est dangereuse. Les tierces & les quarte benignes sont sans danger, la plus legere de toutes, c'est la quarte, mais la plus opiniâtre. La tierce est plus courte, mais plus dangereuse. La tierce legitime, dit *Hippocrate*, se termine en sept accès, pourvu que le malade & le Medecin ne fassent point de faute. Plus la fièvre tierce est bâtarde, douce & lente, plus elle est longue, difficile à guerir, & dangereuse. La legitime se termine en sept accès, la bâtarde dure plus longtemps, & va jusqu'au quatorzième paroxysme.

À l'égard de l'urine, elle est ordinairement teauë & claire au commencement; plus elle s'épaissit, se trouble, & laisse un sédiment copieux dans la suite, plus la fièvre est courte, & facile à guerir. Si l'urine est crüe au commencement, & si bien-tôt après elle représente un petit nuage blanc, ou encoreme, c'est un bon signe, qui denote que la fièvre sera terminée en quatre jours; si l'urine est rouge, & sans nuage, elle ira jusqu'au septième accès.

Si le second accès de la fièvre tierce est tres-vehement, & que le troisième diminue, la fièvre finira au quatrième. Lorsque la fièvre est lente dans son état au quatrième accès, & tous les symptomes violens, & que les symptomes diminuent au cinquième, la maladie se terminera au septième.

Quand les sueurs sont copieuses à la fin du paroxisme, souvent il n'y a point de sédiment dans l'urine, & le mal est sans danger; mais s'il n'y a point de sueurs, point de sédiment dans les urines, ni aucun signe de coction, la fièvre sera longue.

Les Scyrrhes des viscères qui surviennent aux fièvres tierces, & quartes longues, & mal gouvernées, rendent ordinairement la maladie mortelle, si l'hydripisie y succede.

La Fièvre quarte constante dans ses périodes, tend à la mort, ou à quelques fâcheux symptômes; au contraire si elle varie, elle se termine salutairement, & par quelque évacuation critique.

Les Quartes inveterées ne se terminent qu'au Printemps, & aux autres équinoxes, auquel temps elles se guérissent facilement, ou d'elles-mêmes, ou par art.

Les Fièvres quartes d'Été sont plus courtes que celles d'Automne, particulièrement proche de l'Hyver.

L'Appétit perdu dans la fièvre quarte est un mauvais signe, & rarement on en échappe, suivant les observations d'Hoefferus.

L'Urine dans la fièvre quarte est, selon Foel, aqueuse, tenue, & pâle hors le paroxisme, le jour de l'accès elle tire sur un jaune obscur, & avant la terminaison de la fièvre, elle devient ordinairement trouble & noire. Les urines sont dangereuses dans les autres maladies, mais salutaires dans celles cy.

C'est une chose dangereuse quand les intermittentes se changent en continuës, ou lors qu'ayant été mal traitées, elles dégénèrent en hectiques. Les tierces se guérissent parfaitement par les éva-

cuations artificielles ou par les critiques, soit par les sueurs, ou par les urines abondantes, à quoy on peut rapporter les pustules qui paroissent quelquefois dans les fièvres malignes.

Enfin la jaunisse, ou noire, ou jaune, termine la fièvre tierce & la fièvre quarte.

Lorsque la fièvre continue, dit Ettmüller, est douce, & qu'elle ne dure qu'un jour, on la nomme *Ephemere*, que si elle dure plusieurs jours, savoir trois ou quatre, on la nomme vulgairement *Synoque non putride*.

Ce que c'est que la fièvre continue éphémère & synoque. Sa cause.

La cause en general des fièvres éphémères est le mauvais usage des choses non naturelles, qui échauffent assés le corps pour exciter une fermentation un peu contre nature dans le sang, d'où s'ensuit que les fonctions sont légèrement blessées, & le poux plus grand, & plus fréquent que de coutume. Ainsi toutes les choses non naturelles, capables d'augmenter la fermentation du sang, & d'exciter cette effervescence, sont les causes de la fièvre éphémère.

Cette Maladie est peu considérable, & rarement elle demande le Medecin. Elle s'arrête d'elle-même par une sueur spontanée, ou même par une moëteur légère, sinon il suffit de procurer une sueur douce par une mixtion simple, ou teinture bezoardique, qui guérit d'abord cette fièvre.

Son Prognostic.

La Fièvre continue qui n'est ni si douce, ni si courte que l'éphémère, se divise communément en fièvre *synoque*, & en *continue simple*.

Division de la fièvre continue.

La Fièvre *synoque* est celle qui dure depuis le commencement jusqu'à la fin sans aucun redoublement.

Ce que c'est que la fièvre synoque

La Fièvre *continue* est celle qui dure aussi depuis le commencement jusqu'à la fin; mais avec des redoublemens qui surviennent tantôt vers les

Ce que c'est que la fièvre continue.

trois jours, tantôt tous les jours, ce qui est plus rare, tantôt de quatre jours l'un.

Ces dernières qu'on appelle par excellence *Continuës periodiques*, ne sont autre chose que des *fièvres compassées*, savoir d'une fièvre intermittente qui garde ses périodes, & d'une fièvre synoque qui suit son cours régulièrement.

Division
des fièvres
synoques.

Causes des
fièvres ai-
guës, arden-
tes ou chau-
des.

À l'égard des fièvres synoques, ou continuës non periodiques, on les divise pour plus de netteté, en *fièvres aiguës*, & *non aiguës*.

Les *aiguës* qui sont connues régulièrement sous le nom de *Fièvres ardentes* ou *chaudes*, dépendent, selon *Etmüller*, de la constitution viciée du sang qui est si remplie de sel volatile âcre, & souvent en même temps huileux, (ce qu'on nomme autrement Bile) qu'à la première occasion elle conçoit une effervescence fiévreuse contre nature, à l'exemple du vin violent qui bout avec furie, lorsque le sel volatile trop âcre, & trop huileux combat & fermente trop violemment avec l'acide. Comme la chaleur ne consiste que dans le mouvement, les parties huileuses s'échauffent alors prodigieusement, & communiquent une chaleur furieuse à tout le corps; le sel volatile qui surabonde, produit une chaleur âcre & grande, à proportion qu'il est huileux; le poux est fréquent, & d'autant plus grand que la masse du sang est plus huileuse. Les urines sont plus ou moins crasses, suivant que les fièvres sont plus éloignées de l'état, & plus le sel morbifique est huileux, plus elles sont teintes.

Ceci est confirmé par les *Causes antécédentes*, de ce que les fièvres ardentes continuës attaquent ordinairement de jeunes sujets, en qui la bile abonde, ou qui ont la masse du sang empreignée de beaucoup de sel volatile huileux, de ce qu'elles

les regnent au Printemps, & en Été, dans des corps replets, & d'un grand embonpoint, qui ont le sang gras & huileux, qui font bonne chère, & boivent de bon vin, qui mènent une vie sédentaire, ou oisive, qui dorment trop. Ce sont là des dispositions à la fièvre ardente, qui n'attendent que les *causes externes* pour se mettre en action. Telle est principalement la transpiration empêchée: car les superfluités retenues gonflent la masse du sang, & lui servent de levain pour la faire fermenter avec véhémence suivant ses propres dispositions.

De se mettre subitement dans l'eau froide après s'être échauffé, jette dans les fièvres ardentes qui y ont de la disposition. *Hilanus* en rapporte un exemple, & *Valeriola* un autre d'une fièvre synoque, très-dangereuse par l'obstruction des pores de la peau. *Salmuth* fait mention d'une fièvre très-ardente, causée par l'usage immodéré d'eau theriacale beüe pour des défaillances, & une autre pour avoir pris trop de theriaque, la chose est claire, & plus le sujet a de la disposition, plus la fièvre s'allume aisément.

Cette Fièvre reçoit plusieurs noms selon ses différens symptômes. Le plus usité est celui de fièvre ardente, que les Grecs nomment *Causos*, à cause de sa chaleur, & de son ardeur extrême. La fièvre tierce continuë est aussi appelée *Causos*; En un mot, pour nommer une fièvre ardente, il suffit qu'elle ait les deux principaux signes patognomoniques, savoir une grande chaleur, & une soif insupportable. Le *Causos*, ou fièvre ardente des Anciens, est suivant *Horstius* la *Fièvre Hongroise* d'aujourd'hui. Enfin l'usage a voulu que la fièvre accompagnée d'ardeur & de soif, fût nommée *Causos* ou ardente, laquelle est continuë simple

Que la fièvre continuë ardente reçoit différens noms, selon ses différens symptômes.

ou continuë periodique tierce.

Outre l'ardeur & la soif souvent l'aridité de la langue, les fissures des lèvres, les douleurs de tête, le delire, & autres semblables symptomes surviennent. Quelquefois l'ardeur de la gorge, & une rougeur obscure s'y joint, la langue alors est non seulement seche, mais encore teinte d'un rouge noir, ce qui ne faut pas confondre avec l'esquinancie, comme on fait ordinairement. Ces sortes de fièvres ont coûtume d'être épidémiques.

Le Delire qui accompagne ces fièvres, & qui se trouve quelquefois dans les maladies scorbutiques, est violent, & tient de la fureur; il survient en peu de temps, & étonne les assistans. Souvent les convulsions suivent, & les malades sont emportés; les insomnies opiniâtres, & les maux de tête furieux précédent pour l'ordinaire le delire.

Ces Fièvres sont quelquefois colliquatives, & en peu de temps le corps s'amaigrit, & se consume extrêmement. Tantôt par des évacuations sensibles, comme par une diarrhée colliquative, par un flux d'urine, ou par une sueur pareillement colliquative. Tantôt par la chaleur seule de la fièvre, & l'insensible transpiration. On ne parle point de la malignité dont on traitera ailleurs.

De ce qu'on a dit, que l'effervescence du sel volatile acré & huileux, qu'on appelle autrement bile, étoit la cause des fièvres ardentes continuës, il est facile d'expliquer ces symptomes.

A l'égard de l'ardeur on sçait qu'il n'y a rien qui s'échauffe davantage par la fermentation & l'effervescence, que les sels volatiles huileux. Comme l'esprit salin volatile huileux de therobentine, mêlé avec l'esprit de nitre, fait facile-

Que l'effervescence des sels volatiles huileux cause l'ardeur qui accompagne les fièvres.

ment effervescence, s'ils sont tous deux rectifiés, de même le sel volatile huileux, & la masse du sang qui se rarefie & bout, pour ainsi dire, pendant cette effervescence, doit nécessairement rendre le poux tres-grand & tres-frequent, & en même temps vigoureux, sur tout au commencement, selon la constitution des esprits.

D'autant que l'ardeur altere la limphe salivale qui humecte la gorge, & qui est outre cela chargée alors de beaucoup de sel volatile huileux, la soif vehemente & cruelle doit s'en ensuivre.

C'est cette même salive viciée qui est apparemment la cause des fièvres, dans lesquelles la gorge paroît de la couleur qu'on a dit: car en se collant contre la gorge, & contre la langue, elle les picote, les dessèche, & les fait fendre en crevasses.

La Masse du sang ne pouvant être dans une effervescence si forte sans agiter, & troubler les esprits animaux, & sans échauffer le cerveau, les insomnies, les maux de tête, & les delires funestes suivent nécessairement.

La Fièvre colliquative & ses causes sont manifestes, lors qu'elle est jointe à une évacuation sensible; mais quand le corps se fond tout à coup sans aucune évacuation sensible, c'est une marque que la masse du sang est acré & impropre à la nutrition, que la chaleur liquefie la rosée nourriciere des parties solides, & qu'elle la pousse successivement dehors en forme de serum, ou de vapeur.

Ces Fièvres continuës aiguës, tant synoques que continuës periodiques, commencent ordinairement par le froid & le frisson, ce qui arrive dans l'hypothese que l'acide & l'urineux sont les principes de toutes les fermentations, parce que dans

D'où vient la soif dans les fièvres.

D'où viennent les insomnies, les maux de tête, & les delires.

Explication du froid & du frisson.

le commencement de l'effervescence fiévreuse le sel volatil huileux est empêché par l'acide son contraire, de se raréfier, qu'il est en quelque manière sous le joug, & retardé dans son effervescence. Dans ce combat la masse du sang se trouble, la chaleur ordinaire s'éteint pour un temps, & l'acide cause le sentiment d'horreur & de frisson dans les parties nerveuses : mais ce sentiment est extrêmement léger, & de peu de durée ; car le sel volatil huileux, prenant bien-tôt le dessus de l'acide, la chaleur continuelle succède, qui produit la fièvre continue simple & synoque.

Les continues periodiques sont ordinairement tierces, ou pour parler plus distinctement, les fièvres intermittentes qui se joignent aux continues, sont le plus souvent tierces. Rarement la quotidienne s'y mêle & plus rarement la quarte. On doute même qu'on ait jamais vu des quartes continues.

La tierce continue qui est violente est appelée *Causos* ou *ardente* aussi-bien que la fièvre ardente propre. Pour la fièvre quotidienne, la défaillance ou la syncope survient quelquefois dans le redoublement, ce qui fait qu'on la nomme fièvre synopale.

Rarement on presque jamais le froid se fait sentir dans les redoublements des fièvres continues, & on ne les distingue que par l'augmentation d'ardeur & de chaleur.

La cause de la combinaison de ces deux fièvres sont les sucs viciés, ramassés dans l'estomac par les erreurs de la diète qui sont charriés dans la masse du sang déjà disposée à la fièvre continue. Ces sucs sont les intermittentes periodiques, & le sel volatil huileux, qui s'est trouvé auparavant dans la masse du sang, fait l'effervescence continue.

Les signes diagnostiques des fièvres aiguës continues sont manifestes ; en general, la chaleur & la soif immodérée & presque insupportable sont les signes parognomoniques de la fièvre ardente, soit du genre des continues synoques, ou des continues periodiques, ou tierces. Le poux est grand, ce qui est un bon augure ; s'il est petit, il y a de la malignité ; il est pareillement vehement, vite & frequent, semblable à celui que chacun peut observer en soy-même après s'être échauffé par quelque exercice violent. Plus la chaleur & l'ébullition sont grandes, plus l'artere bat avec violence & vitesse.

La chaleur est fort grande & humide, & quand on touche l'artere, la main trouve une espece de moiteur, si la masse du sang est temperée, peu âcre, & peu saline, la chaleur est douce ; au contraire si elle est trop saline, la chaleur sera plus âcre, & comme mordicante.

L'urine dans ces sortes de fièvres, est grossiere, rouge, trouble, sans sediment, crüe ou du moins legerement cuite au commencement. Il est important pour le prognostic de bien considerer les changemens des urines. Ceux qui sont d'une constitution bilieuse, comme on dit, qui ont le scorbut, ou sont menacés de la Phthisie, ont les urines extrêmement rouges à la moindre fièvre ; au contraire ceux qui ont la masse du sang plus temperée, soit delayée par beaucoup de limphe, soit détrempée par le suc nourricier chyleux, ont les urines moins teintes. Ainsi il faut toujours examiner la constitution du sujet.

Que si la fièvre continue est periodique, soit tierce, quotidienne ou quarte, elle se manifestera par le redoublement. Il s'en voit même de continues doubles tierces, tel qu'est l'exemple de *Pote-*

Les signes diagnostiques des fièvres aiguës continues.

ains d'une double tierce causée par la foudre qui brûla le Palais. *Panarolus* a observé une double tierce continue compliquée avec une fièvre quinte mortelle, elles sont pour la plupart tierces continues. Pour les quarts continues, plusieurs Auteurs doutent de leur existence; quant aux quotidiennes, ce ne sont effectivement que des fièvres lentes qui procedent du vice de la lymphe. On ne s'attache icy qu'aux fièvres continues, sans s'arrêter aux quotidiennes, ni aux quarts continues.

Leur Pro-
gnostic.

La fièvre synoque continue, ou la continue tierce periodique selon *Estmuller*, sont plutôt salutaires que dangereuses.

Il n'y a du peril que lorsqu'elles sont trop aiguës, & qu'elles sont accompagnées d'un grand nombre de symptomes atroces tout à la fois, & qu'elles sont extrêmes au langage d'*Hippocrate*.

La malignité se trouve souvent compliquée avec les fièvres ardentes continues, & c'est ce qui les rend si dangereuses.

Le flux de ventre copieux au commencement joint à l'abattement des forces, ou dont les matieres sont extrêmement corrompues, est perilleux, & quelquefois mortel.

L'Urine blanche dans les fièvres ardentes est funeste, & menace de la mort.

L'Urine blanche, tenue & claire avec le delire est un signe mortel dans la fièvre continue ou ardente.

Les fièvres continues ardentes qui s'allument sans aucune cause manifeste, dans le repos du corps & de l'ame, sont plus violentes & plus à craindre que celles qui ont une cause évidente, comme l'agitation du corps, & la chaleur du jour.

Dans toutes les fièvres ardentes, il faut examiner

ner la langue, si elle est enflée, noire, fendue, ou vitiée de quelque autre maniere.

À l'égard du temps, la fièvre ardente pure passe rarement le septième jour, elle va néanmoins quelquefois jusqu'au quatorzième.

Quand elle est tres-aigüe elle se termine en quinze jours, plus l'urine est rouge au commencement, plutôt elle se termine. S'il paroît des signes de coction au quatrième jour, la fièvre se terminera le septième, si les signes paroissent le septième, elle ira jusqu'à l'onzième ou quatorzième. C'est dans ces fièvres aiguës que l'on observe principalement la crise.

Le visage bouffi marque la longueur de la maladie, & dure plus ou moins, suivant les signes de coction.

En un mot, c'est par la crise que cette maladie se guerit le plus souvent.

La crise la plus ordinaire dans les pays froids; c'est la sueur; dans les pays chauds de France & dans l'Italie, c'est ordinairement l'hémorragie du nez. Pour la sueur critique, *Hildanus* en rapporte un exemple remarquable, d'un certain homme robuste attaqué d'une fièvre ardente, qui tomba le septième jour dans une sueur si jaune & si copieuse, qu'il sembloit qu'on l'eût frotté de safran; & qu'il fallût changer les draps. Quant à l'hémorragie critique *Zacutus Lucitanus* écrit l'histoire singulière d'une grande fièvre ardente terminée par un flux de sang critique & copieux des dents: l'hémorragie arrive pour l'ordinaire par le nez: mais celle-cy par les racines des dents est particulière.

Il n'y a point de fièvre qui se guerisse si promptement, ni si seurement que la fièvre ardente par la crise.

S'il survient un flux de ventre spontané & sub-

194
filant, il tient souvent lieu de crise, & termine la fièvre.

Vanhelmont dit, que le medecin doit negliger la crise, & qu'il vaut mieux la prevenir comme il est vray: mais qui le peut le falsé.

Comme c'est une affaire qui demande beaucoup d'habileté, & un remede hardi, il est plus seur à un medecin d'attendre la crise, d'étudier la nature, & de la seconder par des remedes legitimes, que de la troubler mal à propos.

Fièvres continues non aiguës ou lentes.

Les fièvres continues non aiguës, sont les Lentes & les Hectiques: celles-la ne sont pas fort incommodes par leur chaleur, & elles viennent, selon *Sylvius* de la limphe, qui sort des glandes conglobées, ou des conglomerées.

Comment la limphe trop âcre & trop acide cause la fièvre lente.

La Limphe des glandes conglobées trop âcre & trop acide, venant à se mêler avec le sang dans la veine axillaire, y excite une effervescence fiévreuse, importune par une chaleur plus corrosive que forte, avec diverses douleurs picotantes par tout le corps.

Après que cette limphe est devenue trop âcre, c'est-à-dire trop salée, & particulierement trop acide, dans les petites glandes du Cerveau, elle produit une douleur de tête avec pesanteur, suivie du cotiza ou enchifrenement, de l'enrouement, de la toux, & de semblables affections qui dépendent de cette sorte de lympe, & elle s'engendre sur tout des fièvres catharreuses accompagnées d'une chaleur moins violente, que picotante & âcre.

Il est constant que les fièvres catharreuses tant avec que sans enchifrenement, tirent toujours leur origine de la lympe trop acide.

Comme ces fièvres catharreuses ont coutume d'avoir des redoublemens sur le soir, cela a donné

lieu aux Anciens de les prendre pour une fièvre continue quotidienne periodique. Et *Fernel* les a comprises sous le titre de fièvres lentes.

Ces fièvres limphatiques, lentes & catharreuses, ont une horreur legere de temps en temps qui passe facilement, le poux est plus frequent que grand, les urines sont teintées & rouges, elles se troublent d'abord, & deviennent jaunes ou blanchâtes. Une lassitude pesante & mordicante occupe les membres; enfin une chaleur qui redouble vers le soir sans être beaucoup grande, parce que la limphe trop acide ne peut donner qu'une effervescence defectueuse au sang, dont il resulte une chaleur plus forte que la naturelle, mais modérée, laquelle redouble sur le soir, à cause que les pores du corps se resserent, que la transpiration de la limphe est retenue, & sa quantité & son acrimonie augmentée, ce qui fait un léger redoublement de fièvre jusqu'à minuit. Voilà les fièvres catharreuses causées par la limphe des glandes conglobées.

Symptomes de la fièvre lente, provenant du vice de la limphe des glandes conglobées.

Lorsque la limphe des glandes conglomerées, comme la salive, & le suc pancreatique est vicié, il y a d'autres symptomes.

Les vices de la salive, & du suc pancreatique sont d'être plus ou moins visqueux, & souvent trop salés.

La salive trop visqueuse & trop salée, engendre une fièvre douce & lente, avec une chaleur peu importune, dans laquelle l'appetit est perdu, les repas sont suivis d'une douleur d'estomac avec pesanteur, de la distention ou gonflement des intestins, & d'un assoupissement, ou envie de dormir, la fièvre redouble quelquefois le soir, ou après souper, le poux est plus frequent sans être grand, à cause que la limphe trouble la fermenta-

Symptomes de la fièvre lente, provenant du vice des glandes conglomerées.

tation, elle dure toute la nuit jusqu'au lendemain à midi.

Que si la salive vitiée est jointe au suc pancréatique visqueux & salé, il y aura en même temps des inquiétudes de poitrine, des tranchées & des déchirements au ventre, le poux sera fréquent, petit, & foible. La soif est souvent assés pressante dans ces fièvres, principalement quand la salive peche, la langue & la gorge sont chargées d'une matiere lente & visqueuse.

La Salive & le suc pancréatique en cet état, dépravent la digestion des alimens, & étant portés au cœur, ils donnent une fermentation vitiée au sang, étant à cause de leur saleté, peu propres à fermenter, ils augmentent la chaleur, & le poux par irritation du cœur, le battement est néanmoins foible, parce que la fermentation est diminuée, & un peu dépravée.

Cette dernière fièvre qui vient du vice de la salive, & du suc pancréatique, a beaucoup d'affinité avec la fièvre hectique, & c'en est une espèce.

Les signes
des fièvres
lentes.

Leur Pro-
gnostic.

Ce que c'est
que la fièvre
hecti-
que, les si-
gnes.

Les Signes des fièvres lentes sont évidens par les symptômes dont nous avons parlé cy-dessus.

Pour le Prognostic il est facile, & on voit bien que ces fièvres ne sont pas si dangereuses, ni si considerables que les fièvres ardentes.

La Fièvre hectique, selon Ettmuller, est extrêmement lente, & à peine se fait-elle sentir. Sa chaleur est douce, & comme cachée, & on ne s'en apperçoit point d'abord, si on tient néanmoins long-temps la main du malade, on s'en appercevra. Deux ou trois heures après le repas la chaleur est plus manifeste, plus âcre, & plus violente, le corps cependant s'amaigrit insensiblement, & successivement, ce qu'on nomme

Marasme. Lorsque la fièvre hectique commence, elle est sans émaciation, & ce n'est que dans la suite qu'elle dégénere en marasme, enfin le poux est plus fréquent que de coutume, mais petit & foible, avec un abbatement de forces successif & secret. Ce sont là les trois signes patognomoniques, & les symptômes principaux qui établissent, & font connoître la fièvre hectique, savoir la chaleur occulte, l'émaciation du corps, le poux petit, foible, & dur. Lorsque ces trois signes se rencontrent, on peut prononcer hardiment que la fièvre y est, ou y sera.

Le Symptome qui afflige plus les malades, c'est le *Marasme*, ou la consommation du suc nourricier des parties solides, à raison dequoy la fièvre hectique parfaite se divise communément en trois degrés. Le premier, c'est lorsque la substance balsamique & mucilagineuse des parties qui font leur aliment prochain, est consommée, & dissipée. Le second degré, c'est lorsque cette substance changée en graisse, ou déjà assimilée, se fond successivement, & se consume. Le troisième degré, c'est lorsque la substance balsamique cy-dessus, est entièrement consumée, & que les fibres qui servent de chaînes aux parties, se desséchant de telle sorte, que leur siccité est manifeste aux sens.

La Fièvre hectique, selon le même Ettmuller, s'engendre de deux manieres, tantôt par elle-même, & essentiellement, tantôt elle survient à d'autres maladies en forme de symptome.

La Fièvre essentielle, & qui commence d'elle-même, dépend du vice des choses non naturelles, comme du trop grand exercice du corps, du travail continu, d'une colere extrême, de la tristesse, & du chagrin unmodéré, des jeûnes

N iij

Ses degrez.

Fièvre hec-
tique essen-
tielle.

trop longs, des évacuations considérables du corps, de l'abus des eaux minérales, & du bain, des alimens de mauvais suc, mal digérés, & corrompus dans l'estomac. Cette dernière cause est la plus ordinaire, & il n'est gueres de fièvre hectique, qui ne vienne de la corruption des alimens.

Fièvre hec-
tique simp-
tomatique.

La *Fièvre symptomatique*, qui survient aux autres maladies, suit assés souvent les fièvres continuës, ou intermittentes rebelles & violentes qui ont été mal gouvernées: Ainsi *Harstius* entre autres rapporte une fièvre hectique mortelle, ensuite d'une fièvre intermittente traitée par des spécifiques empiriques.

La *Fièvre hectique* arrive tres-souvent aux inflammations des entrailles, & particulièrement des pöümons, & aux abcës & ulcères qui succèdent à ces inflammations. *Lindanus* a vü une fièvre hectique tres-opinätte, causée par un abcës du mesentero; une autre, par un ulcere des reins; une autre, par un ulcere chancreux, & spécialement une à certaine femme qui avoit plusieurs cauterés qui consumoient tout le suc nourricier, laquelle füt guérie d'abord que les cauterés furent refermés. Ce qui est à remarquer contre les cauterés.

Que la fièvre hec-
tique ne con-
siste pas
dans les
parties soli-
des du
corps, mais
dans le sang
& la lim-
phe.

On dit ordinairement que la fièvre hectique consiste dans l'habitude du corps, & on la conçoit comme une certaine chaleur qui reside dans les parties solides & contenant: mais *Sylvius*, *Voëllis*, & *Ermüller* disent que cela n'est pas véritable, & qu'elle consiste comme les autres fièvres dans la masse du sang, & la limphe dépravées: car telles sont ces deux liqueurs, & particulièrement le sang, tel est aussi tout le corps: Par cette raison les ulcères mêmes considérables des reins, ou des jambes, donnent la fièvre nec-

tique, en infectant la masse du sang qui circule autour de ces parties ulcérées, enfin que la chaleur lente des hectiques est plus manifeste dans les artères.

Entre les causes éloignées dont on vient de parler, la fièvre hectique essentielle dépend ordinairement du vice du ventricule.

La Cause prochaine de cette fièvre, est dans la masse du sang, sçavoir la constitution salée, & âcre jointe à la viscosité de la limphe des glandes conglomérées: car la salive est en petite quantité visqueuse & gluante, & le suc pancréatique doit être de même nature: car tel est l'un, tel est l'autre. Cette acrimonie saline de la masse du sang, ne fait point dans le cœur de fermentation douce & égale; mais dépravée & foible, d'autant que les parties salines urineuses & acides qui sont les instrumens naturels de la fermentation ne combattent point, comme il est requis: car étant foibles & en petit nombre, elles s'unissent en partie en un sel composé, & les particules libres sont empêchées en partie de fermenter par leur salure; Ainsi la fermentation dépravée augmente en quelque façon la chaleur, non pas en violence; mais seulement en âcreté.

Que la cause prochaine de cette fièvre est la constitution salée & âcre du sang, & la viscosité de la limphe.

A quoy ne contribue pas peu la viscosité de la limphe, provenant de la trop grande consommation de cette liqueur aqueuse, dont on parlera cy-dessous. La fermentation du sang ralentie, représente un pöux petit & foible, & le sang même visqueux & salé est impropre pour nourrir les parties; au lieu de les nourrir, il corrompt par son âpreté le suc nourricier, & il le liquifie successivement par sa chaleur âcre, & lente, ce qui consume nécessairement le corps.

D'où vient la maigreur dans la fièvre hectique.

Après le repas que la partie la plus fluide & la

Pourquoy.

La chaleur,
le poux &c.
s'augmente
après le
repas.

plus facile à digérer des alimens, est charriée par les intestins, & le canal thorachique a la masse du sang où il se mêle, le sang détaché par ce surcroit, & rendu plus fluide par les sels résout, suivant l'axiome des *Chymistes*, qui dit, que les sels n'agissent point s'ils ne sont dissouts, produit une fermentation un peu âcre dans la masse atténuée, & c'est ce qui fait que quelques heures après le repas la chaleur s'augmente, que le poux devient plus fréquent, & un peu plus grand, & que le visage se couvre de rouge: Mais comme cette partie fluidé des alimens ne peut pas s'assimiler, elle se dissipe la nuit, en forme de sueur, par les pores de la peau; de là viennent les sueurs nocturnes, si fréquentes dans la fièvre hectique confirmée.

D'où vient
la perte
d'appetit.

La perte de l'appetit accompagnée quelquefois de dégoût, procède de la viscosité, & peut-être de la salure de la limphe salivale: car dans les vices de l'estomac, il faut toujours avoir égard à la salive, qui y a beaucoup de part. La fermentation est ruinée par la même cause, & enfin la sanguification; ainsi il s'ensuit nécessairement que les sels fermentatifs de la masse du sang s'émoussent de plus en plus, & que la fièvre hectique devient successivement plus désespérée & incurable.

Comment
les causes
éloignées
de la fièvre
hectique,
engendrent
une acrimo-
nie salée
dans le sang,
& une vis-
cosité dans
la limphe,

Ce qu'on a dit de la cause prochaine est confirmée par toutes les causes éloignées qui donnent la fièvre hectique: car toutes ces causes éloignées tendent en général, à donner de la viscosité au sang, & sur tout à la limphe, ou engendrer une acrimonie saline dans le sang.

Ainsi quand la fièvre hectique naît du trop d'exercice, & de la lassitude du corps, alors non seulement les esprits animaux sont consumés,

mais la partie aqueuse du sang, qui sert de véhicule aux autres, est dissipée, & le suc nourricier atténué s'exhale en même temps. Cette évaporation rend nécessairement la masse du sang & la limphe plus visqueuses, plus âcres, & plus salées, par la réunion des sels en moins de liquidité.

Quand la colere engendre la fièvre hectique, le sel volatil huileux de la masse du sang, ou la bile, acquiert une acrimonie excessive, qui agit plus puissamment sur l'acide, & s'unissant avec lui, compose une acrimonie saline extrême.

Quand c'est le chagrin & la tristesse, l'acide immodéré se joint avec l'urineux, & dégénère en un salé émoussé.

Quand ce sont les veilles & les soins durables, alors les esprits animaux sont consumés, & les parties subtiles de la masse du sang sont épuisées, ce qui rend le reste plus épais, & plus âcre.

Enfin la fièvre hectique suit les longs jeûnes, parce que dans le défaut d'alimens tempérés, l'acide & l'urineux s'unissent plus intimement, & font un troisième sel âcre. Ce qui a lieu aussi quand les alimens de mauvais suc, ou peu nourrissans, produisent la fièvre hectique. Quelquefois elle succède au pica, par le vice des alimens absurdes qu'on prend dans cette maladie.

Il est constant, comme *Lindanius* l'assure, que la fièvre hectique proprement telle, & qui ne survient point aux autres maladies, a le plus souvent son origine dans l'estomac par le vice des alimens. Il dit qu'il a vu plus d'hectiques par le vice de l'estomac, que par le vice des autres parties; que les fièvres hectiques qui naissent avec la douleur du ventricule, ou à quoy cette dou-

Que la fièvre
hectique essen-
tielle a le
plus sou-
vent son ori-
gine dans
l'estomac
par le vice
des alimens

leur survient, dépendent de la crudité viciée de l'estomac, qui n'est ni acide, ni nidoreuse; mais plutôt une corruption des alimens qui dégénèrent en un chyle épais, visqueux, salé, & âcre. Aussi les malades ont coutume de se plaindre d'une saveur de cendres, singulière, & inexplicable, qu'ils ont le matin à la bouche, ce qui nous oblige dans la cure de cette fièvre d'avoir égard à l'estomac, & de corriger sa crudité.

Les choses non naturelles mêmes ne sont pas capables seules de produire la fièvre hectique, que l'estomac ne soit en même temps affecté, & que la corruption des alimens ne s'en ensuive.

La Fièvre hectique succède à la continue, lorsque la limphe a été épuisée par les sueurs copieuses dans le cours de la maladie, & que la partie la plus subtile a été consumée, ou lorsque dans l'enflamme de la fièvre, la masse du sang a dégénéré en une constitution âcre, & trop salée.

Les Fièvres intermittentes qui se terminent par une sueur copieuse, & qui sont rebelles & durables, dégénèrent souvent en hectiques difficiles & dangereuses, lors qu'on donne des remèdes âcres avant le paroxysme. Car l'acrimonie & la viscosité de la masse du sang s'augmentent à mesure que la limphe se consume.

Enfin la fièvre hectique qui survient à l'inflammation des viscères, & principalement des poulmons, dégénère quelquefois en abcès ou en ulcère, parce que le pus âcre & salé qui vient de l'effervescence de l'acide & de l'urineux, rend la masse du sang âcre & salée, & que la viscosité du pus, qui se communique aussi à la masse du sang, & aux autres humeurs, aggrave davantage le mal.

Les Signes patognomoniques qui conviennent à toute fièvre hectique, à elle seule, & toujours,

Que la fièvre hectique vient souvent de la mauvaise me hode de traiter les autres fièvres par des remèdes trop âcres.

See signes patognomoniques.

sont comme on l'a déjà dit, la chaleur lente avec redoublement après le repas, le poux fréquent, petit, & foible, enfin l'émaciation du corps, suivie de la sueur nocturne, & enfin de la depilation. Lorsque les circonstances qui disposent à cette fièvre, se trouvent jointes, le Medecin habile, fonde sa conjecture avec plus d'assurance.

L'urine des hectiques est au commencement semblable à celle des personnes saines, ce qui se rencontre aussi dans toutes les fièvres lymphatiques, causées par la viscosité de la salive, & du suc pancréatique.

Que si le vice de l'estomac y est joint, comme il arrive souvent, l'urine est blanche, pâle, & renue.

A mesure que la fièvre hectique se confirme, l'urine devient huileuse, c'est-à-dire, qu'il surnage de la graisse qui représente une toile d'araignée, & il est avantageux de sçavoir que ce surnageant a aussi lieu dans deux autres maladies. La première est la fièvre ardente, & la fièvre intermittente accompagnée d'une grande chaleur qui fond la graisse du corps, laquelle sort en partie par les urines, & c'est la cause de l'émaciation subite. La seconde est le scorbut, & le mal hypochondriaque, mais c'est plutôt une croute de sels pris ensemble qui paroît sur l'urine, que de la graisse.

Mais pour bien distinguer si c'est de la graisse ou non qui surnage, on doit sçavoir que la graisse est toujours uniforme, & quoy qu'on la regarde de côté, elle n'acquiert aucune couleur, ni aucune splendeur. Au lieu que la croute qui est au dessus des urines des scorbutiques, ou des hypochondriaques, étant regardée de côté, représente la queue d'un paon, ou d'un arc en Ciel.

Les selles des hectiques sont diverses, quelque-

fois dures, sur tout au commencement & dans l'augment où les malades vont avec peine au bassin. Après quoy elles deviennent fort liquides & abondantes, sçavoir quand l'estomac entierement ruiné ne retient & ne digere plus les alimens. Dans le dernier degré de la fièvre hectique, le flux de ventre est continuel, & les sueurs arrivent toutes les nuits, ce flux de ventre conduit les malades au tombeau.

Son pronostic.

La fièvre hectique se guerit facilement au commencement, plus elle est inveterée, plus la cure est difficile. C'est-à-dire, que moins elle est éloignée du premier degré, plus elle est aisée à guerir; au contraire plus elle approche du troisième.

La fièvre hectique jointe à une fièvre putride, intermittente ou continue est difficile à guerir, & souvent mortelle.

Les jeunes en sont plutôt gueris, les adultes plus tard, & les vieillards presque jamais.

Lorsque le visage est décharné & hipocratique, le mal est desespéré.

Si la lienterie, ou le flux de ventre survient, si le poil tombe, si les jambes s'enflent, la mort est proche.

À l'égard du cours, c'est une maladie cronique & rebelle, longue, lente, & difficile.

La malignité, selon *Etmmuller*, est une contagion, dont le supreme degré est pestilentiel.

La fièvre est nommée maligne, lorsque les forces du malade sont subitement abbatues & contre les apparences, ou lorsque les symptomes sont extraordinaires & plus cruels qu'ils ne doivent ainsi les defaillances dans la fièvre tierce intermittente, le peu de soif dans une fièvre ardente, & le grand abbatement de forces subit à un homme qui paroît être en santé, sont des marques que la maladie est suspecte & maligne.

Ce que c'est que la malignité.
Ce que c'est que la fièvre maligne

Les forces qui s'abbatent alors, sont premièrement les vitales, & ensuite les animales, comme on le connoît par le poux foible & au commencement ou subitement affoibli.

Les fièvres malignes sont épidémiques ou particulières.

Les épidémiques attaquent plusieurs personnes en même temps, & ont une cause commune, comme les alimens vitiés.

Les particulières n'attaquent que quelques particuliers, & ont une cause particulière.

Les fièvres malignes sont contagieuses ou non contagieuses, les premières se communiquent même aux personnes saines, & les infectent, les dernières ne se communiquent point aux assistants.

La contagion, selon le même *Etmmuller*, n'est autre chose qu'une particule de levain salin qui émane d'un corps malade, & est reçu dans un autre qu'il altere, & particulièrement la masse du sang en fermentant & en se multipliant: car comme la moindre odeur de ferment est capable de troubler toute une cave de bierre ou de vin; de même le moindre detachment du ferment contagieux peut infecter plusieurs hommes.

La maniere dont la contagion se communique est différente; car c'est ou par les alimens, ou par l'attouchement corporel, en un mot la contagion est ou corporelle ou virtuelle.

C'est néanmoins par l'air que la contagion est communiquée plus ordinairement, sur tout à l'égard des fièvres épidémiques & pestilentielles.

Le levain malin reçu avec l'air attaque d'abord l'estomac, & la masse du sang qui circule par les pöümons.

La preuve que l'estomac est attaqué, c'est que les malades se plaignent avant toutes choses d'une

Quelles sont les forces qui s'abbatent premièrement dans les fièvres malignes.

Division des fièvres malignes.

Epidémiques.

Particulieres.

Contagieuses.

Non contagieuses.

Ce que c'est que la contagion.

De quelle maniere elle se communique,

Qu'elle attaque d'abord & premièrement l'estomac,

certaine douleur à l'orifice supérieur du ventricule; ce qui est un bon signe, parce que la nausée fait connoître que le ventricule résiste à la malignité, & qu'il n'en est point altéré, pourveu d'ailleurs que la masse du sang ne l'ait point été.

Lindannus observe ingénieusement, que personne n'a la nausée dans les constitutions épidémiques, qu'il n'ait reçu quelque ferment contagieux dans l'estomac qui irrite ce viscère, (à moins que la nausée ne vienne de la crapule) il est bon dans cette rencontre de provoquer le vomissement pour seconder la nature.

La contagion afflige l'estomac, entant que l'air reçu infecte la salive, & que celle-cy descend dans l'estomac par l'œsophage.

Causes éloignées des fièvres malignes.

Les causes éloignées de la malignité sont fort différentes, suivant qu'elle regne épidémiquement ou non.

Souvent c'est le vice de l'air, qui étant trop reposé ou renfermé dans un lieu peu propre, contracte de la corruption, & ceux qui le respirent ensuite en sont infectés, comme si c'étoit du poison; ainsi *Rulandus* rapporte un exemple singulier d'une fièvre maligne, causée pour avoir remué du bled, qui reposoit depuis quelques années.

Les aliments corrompus & qui commencent à se pourrir, engendrent ordinairement des fièvres malignes; ainsi *Borellus* a observé une fièvre maligne épidémique, pour avoir mangé de la chair des bêtes malades. *Ferdinandus* parle d'une fièvre mortelle maligne, après avoir mangé des champignons, & *Simon Pauli* décrit une fièvre maligne pétéchiale pour avoir mangé de la cigüe avec d'autres herbes.

Les signes qui arrivent dans la fièvre maligne

Quand la fièvre maligne commence; dit *Estmuller*, on est saisi d'une horreur légère & lente

qui est suivie de près par la chaleur. Celle-cy est souvent petite, ou insensible, de sorte que les malades ne s'en plaignent point. L'abattement soudain des forces survient inopinément, quelquefois le délire, les agitations, & les inquiétudes du corps succèdent, quelquefois des taches & des éleveures de différente grandeur, & couleur, paroissent sur la peau; en un mot, il n'y a point de symptômes qui ne se rencontrent dans une fièvre maligne, ou dans une autre. On a même remarqué l'hydrophobie dans certaines de ces fièvres. La malignité est quelquefois si grande, que les parties internes ou externes sont attaquées du sphacèle, & de la gangrene, comme il arrive même dans la petite verole maligne.

Les Fièvres malignes ont différens noms, suivant leurs symptômes.

Lors qu'il s'élève sur la peau des taches qu'on nomme pétéchies, les fièvres sont appelées *Pétéchiales*.

Quand elles sortent en forme de petits boutons rouges, c'est la *Rougeole*.

Quand les pustules sont plus grosses, qu'elles suppurent, & laissent une croûte puante, c'est la *petite verole*.

Lorsque le corps est parsemé de petites pustules, en forme de grains de millet, c'est la *Fièvre militaire*, ou le *pourpre rouge*, ou *blanc*, selon la couleur des grains, le pourpre blanc a coutume d'être mortel aux accouchées.

Quand dans la fièvre maligne il y a une extrême douleur de tête avec des maux d'estomac, sur tout avec la cardialgie, alors c'est la *Fièvre militaire*, ou la *Maladie Honorable*, qui est familière aux soldats à cause des misères du camp.

Il est cependant à observer, que les taches qui

Les différens noms que prennent les fièvres malignes
Fièvres Pétéchiales.

Fièvre militaire.

Fièvre militaire, ou Hongrie.

Si les taches

qui paroissent dans les fièvres sont tous jours des marques de malignité.

sortent dans les fièvres malignes, & sont la fièvre pétéchiale, ne sont pas le signe patognomonique & univoque de la fièvre maligne : car il y a beaucoup de maladies qui ne sont pas malignes, où ces taches paroissent. Quelquefois dans les fièvres tierces le corps est tout couvert de taches à la fin du paroxysme, avant la sueur, qui disparaissent après qu'on a sué, sans qu'il y ait de la malignité.

De même dans le scorbut, pour léger qu'il soit, la peau se couvre quelquefois de taches rouges, les malades ne se plaignent pourtant pas de malignité : En un mot, les fièvres scorbutiques ont cela de particulier, qu'elles produisent dans les parties des taches qui ressemblent à des morsures de puces. Elles ne sont pas néanmoins malignes.

Quelle est la cause prochaine des fièvres malignes.

On demande quelle est la cause prochaine des fièvres malignes, ou en quoy consiste ce qu'on appelle venimeux, malin, ou virulent : car ces trois termes sont synonymes. *Sylvius* répond que la malignité de la fièvre est dans le sel volatil âcre de la masse du sang, qui brise, & énerve l'acide, d'où s'ensuit la depravation de la consistance naturelle, & la depravation du sang, qui n'ayant plus de consistance, ne peut plus se rarefier, ni fermenter dans le cœur, ni engendrer suffisamment d'esprits animaux; de là viennent les symptômes, sçavoir de la masse du sang dissoute par le sel volatil âcre.

Ce qu'on remarque de particulier dans la petite verole.

Cette réponse paroît d'autant plus probable, qu'on observe que les acides tempérés preservent non seulement des fièvres malignes, mais même de la peste, & que dans la cure des maladies malignes, on est souvent obligé de donner des acides modérés, comme étant contraires aux sels volatiles

âcres pour les temperer, & leur ôter la malignité. De plus les *Soufres métalliques fixes*, particulièrement ceux de l'antimoine, qui est fort sulfuré, sont recommandables dans la cure des maladies malignes, parce que ces soufres fixent, & corrigent le sel volatil malin, qu'ils chassent dehors par la sueur après l'avoir fixé, & comme apprivoisé.

Dans les fièvres malignes le poux est au commencement assez semblable au naturel, ou peu différent, il s'affoiblit insensiblement, & devient foible, & petit. Quelquefois le poux est d'abord fourmillant, c'est-à-dire, très-petit, & très-fréquent, il est dur dans certaines fièvres malignes. En général, quand le battement de l'artère est petit dans les fièvres qui ressemblent aux fièvres ardentes, on peut dire, sans se tromper, qu'il y a de la malignité.

Les signes des fièvres malignes.

Il y a dans la petite verole quelque chose de particulier, qui n'est point dans les fièvres malignes : car elles sont tantôt benignes, & tantôt malignes ; on a vu de petites veroles sans aucune malignité, & même sans effervescence fiévreuse considérable. Quelquefois la petite verole est si douce, & si benigne, qu'encore que la fièvre ardente s'y joigne, peu de gens en meurent, & se guérissent naturellement d'eux-mêmes, sans aucun secours de la Médecine.

On remarque qu'il y a dans la petite verole un acide viné qui donne une effervescence à la masse du sang, & qui étant concentré dans les pustules, produit de petits abcès, des corrosions à la peau, & enfin de petites cicatrices. C'est de cet acide que vient la toux qui afflige les malades, ainsi que les urines & les selles sanglantes, comme *Ettmüller* dit avoir vu souvent, sçavoir lors-

que l'acide corrode les viscères. La petite verole se termine même assez ordinairement par la phthisie qui procedé de l'acide âcre morbifique qui a corrodé les poulmons.

Il est évident que la malignité accompagne quelquefois la petite verole, qui est souvent mortelle, & qui fait mourir en foule les enfans lors qu'elle regne. On a de plus remarqué, que la peste étoit souvent de la petite verole, ou celle-cy de la peste, ce qui ne peut être sans malignité.

La Soif est quelquefois si grande dans les fièvres malignes, qu'elle surpasse de beaucoup celle des fièvres ordinaires, quoique la chaleur ne soit pas si grande que dans les fièvres ardentes, souvent même il n'y a point de chaleur, ou du moins le malade ne s'en apperçoit pas, & pour lors la soif pressante est une marque de malignité.

Si la boisson qu'on donne pour éteindre la soif ne sert de rien, si elle cause des fluctuations & des inquietudes, & si la langue devient rude & sèche, la fièvre est maligne.

Quand les malades se plaignent d'une grande chaleur interieure, les parties externes étant peu ou point chaudes, c'est un mechant signe qui démontre la malignité.

Les Forces trop abbatues sans raison, doivent être suspectes au Medecin. Cet abbatement arrive ordinairement trois ou quatre jours avant la fièvre. Les inquietudes du cœur, les resserremens, & les agitations du malade, sont beaucoup plus violentes que la fièvre ne demande.

Les Malades qui ont une extrême chaleur sans se plaindre de la soif, donnent à connoître la malignité.

Les Urines ne reçoivent aucune alteration, entrant que la fièvre est maligne, les malades mêmes

meurent avec les urines tres-bonnes, & semblables à celles des personnes saines, sur tout lorsque les principaux symptomes de la fièvre ardente regnent.

Tantôt les urines sont claires, crues, & sans sediment, lorsque la fièvre maligne est ardente, ou jointe à une fièvre ardente; les urines sont tantôt grossieres, teintes, & troublées; tantôt, suivant Riviere, l'urine paroît cuite dans l'état, & les malades meurent. Par conséquent les urines bonnes ou saines doivent être suspectes au Medecin, quand les autres symptomes s'y trouvent.

Le Visage des malades défait & changé, livide & plombé, est de mauvais augure.

Les Maladies du cerveau, & des parties nerveuses arrivées soudainement, & sans ordre, sont des preuves de malignité, sur tout les insomnies opiniâtres sans cause legitime, ou les delires subits contre toute apparence.

Les Excremens, sur tout de la vessie & du ventre, extraordinairement puants, dénotent une malignité pestilentielle.

Les Taches de pourpre qui paroissent dans tout le corps, & particulièrement au dos, aux lombes, & à la poitrine; les bubons ou tubercules, & les charbons qui sortent, déclarent la malignité. La difference qu'il y a entre les petechies malignes, & la petite verole, c'est que les premieres attaquent d'abord les lombes, la poitrine & le dos, & la petite verole la tête.

Enfin, lorsque l'abbatement subit des forces; la soif extrême, & l'appetit perdu sans cause manifeste, les insomnies opiniâtres, ou un delire léger sans raison apparente, se rencontrent ensemble, ils marquent pour l'ordinaire une grande malignité.

Les Signes qui démontrent la petite verole, ou qui l'annoncent, sont la douleur du dos, & la pulsation à l'épine, accompagnées souvent d'un mal de tête avec pesanteur, la douleur des yeux avec tension, & les larmes involontaires.

Si la Toux sèche, ou plutôt des efforts pour tousser, se trouvent avec les autres signes, c'est un presage assuré.

La Respiration est quelquefois empêchée, ou un peu blessée, & la voix rauque.

L'Urine est semblable à celle de l'état de santé. Lorsque les symptômes de la fièvre ardente sont joints à l'urine, peu ou point changée de l'état naturel, dans une jeune personne, la petite verole n'est pas bien éloignée.

Les Terreurs, les songes, les assauts épileptiques annoncent la petite verole.

Les petites veroles qui regnent, fortifient, & appuyent ces signes, à quoy le Medecin doit bien prendre garde.

La petite verole est manifeste d'elle-même par les pustules qui paroissent. Elles sont plus claires dans la rougeole, & plus élevées dans la petite verole, ces deux maladies ne sont pas bien différentes. Ce que *M. Michael* a observé est rare, sçavoir, qu'il a guéri une femme qui avoit la petite verole à la moitié du corps, & la rougeole à l'autre moitié.

Lors qu'entre plusieurs freres & sœurs, l'un est malade de la petite verole, les autres le sont aussi. C'est une chose étonnante que cette sympathie se trouve même entre des freres éloignés l'un de l'autre. Car on a remarqué que deux freres, dont l'un étoit en Italie, & l'autre en Allemagne, eurent en même temps la petite verole.

Le Progn.

Toutes les maladies malignes sont fâcheuses

d'elles-mêmes, & de mauvais augure, plus les symptômes joints à l'abbatement des forces sont grands, plus il y a à craindre.

fic des fièvres malignes.

Le Jugement des fièvres malignes est fort incertain, & elles demandent un habile Medecin, parce qu'elles se terminent promptement, & quand on y pense le moins, à la vie, ou à la mort : Ce qui a fait dire à *Hippocrate*, que dans les maladies aiguës, le pronostic de la vie ou de la mort étoient incertains.

Plus le battement est égal, & approchant du naturel, plus il est seur, le battement non accoutumé, au contraire déréglé, debile, & comme returé, est dangereux, principalement au commencement de la maladie. Plus le poux est grand, meilleur il est; plus il est petit, plus il est funeste. La pulsation petite est cependant moins à craindre dans les fièvres malignes, que dans les benignes. Le poux intermitent dans la fièvre ardente, est ordinairement de mauvais augure. *Riviere* dit néanmoins, qu'encore que les jeunes gens aient le poux intermitent durant plusieurs jours dans la fièvre maligne, ils ne laissent pas d'en relever quelquefois. Non seulement le poux petit, rare & foible; mais même le poux naturel & bon, joint à de mauvais symptômes, prédit une maladie maligne.

Le Delire que le sommeil appaise, n'est point à craindre, principalement si la sueur est jointe au sommeil : le delire qui dure même après le sommeil est fatal.

La Surdité est dangereuse au commencement des maladies aiguës; elle est salutaire dans l'état, particulièrement dans les maladies aiguës. *Riviere* dit avoir vû plusieurs malades à qui la surdité est survenue dans l'état des fièvres malignes, lesquels

ont tous échappé, nonobstant les autres symptômes dangereux.

L'Urine grasse & huileuse, noire & livide, avec un sédiment de même, annonce une mort assurée.

Le Flux de sang dans les fièvres malignes est perilleux, & même mortel, selon *Hochstern*.

Les Fensions, ou chatouillemens de la paume de la main & du poignet sont les avant-coureurs des convulsions qui doivent suivre.

Plus les taches de pourpre sont nombreuses & grandes, leur couleur favorable, & leur sortie critique, elles marquent que la nature sera victorieuse; si c'est le contraire, la maladie aura le dessus, si les taches rentrent, il y a beaucoup à craindre.

La Couleur favorable est la rouge, & c'est un bon signe, quand les pustules sont bien rouges, les vertes & les jaunes ne sont pas bonnes, les bleues, les livides & les noires sont les pires de toutes.

On a dit que les taches & les pustules doivent sortir par crise: car celles qui s'élèvent avant les signes d'aucune coction, ou qui paroissent irrégulièrement, sont dangereuses, & reviennent souvent. Il faut qu'elles sortent le quatrième ou septième jour, ou le dix, onze ou douze.

La Rentrée des pustules se fait de cette manière. Le levain malin, ou volatile est fixé, & comme précipité par le cours de la maladie, & enfin déposé entre la peau & la surpeau par l'effervescence violente du sang, que si ce levain n'est pas bien fixé, il rentre, & cause très-souvent la mort.

Le Prognostic est peu important dans la petite verole bénigne, mais beaucoup dans la maligne. Les enfans de ceux qui ont eu la grosse verole,

selon l'observation d'*Horstius*, sont ordinairement plus affligés de la petite.

S'il arrive une hemorrhagie du nez au commencement de la maladie, il sortira moins de grains de petite verole, ou de rougeole, & le malade sera plus facilement délivré.

Les meilleures pustules sont les rouges & les blanches, grandes, plusieurs en nombre, molles, relevées, distinctes, séparées les unes des autres, & qui occupent des parties extérieures, & peu nobles.

Les Pustules en pointe sont salutaires, les plates, & un peu noires sont mortelles.

L'Urine & les selles de sang, selon les observations de *Forestus*, de *Riviere*, de *Salmuth*, & d'*Hoefteterus*, sont non seulement dangereuses, mais souvent mortelles.

Les Pustules livides ou violettes, dures & applaties sont très-perilleuses, principalement si elles ont des points noirs au milieu.

Quand les petechies sont mêlées parmi la petite verole il y a beaucoup à craindre.

Si les Symptomes, particulièrement les convulsions s'apaisent après l'éruption, le malade est sauvé; mais s'il n'est point soulagé, ni les symptômes diminués, c'est un signe de mort.

Le Flux de ventre, ou l'hémorrhagie survenant après l'éruption, est un mauvais presage.

Les Convulsions épileptiques au commencement de la maladie, ne doivent point faire peur au Médecin, parce qu'elles cessent d'elles-mêmes, dès que les pustules paroissent.

Il n'y a rien à espérer, si la peau des mains est continuellement humide & moite, & les bras secs, à moins que le malade n'aye continuellement cette moiteur aux mains.

Lorsque la tension & le grouillement du ventre est joint aux inquietudes & aux agitations diverses des malades, ils meurent en peu de jours, sur tout si la douleur marque que les intestins soient enflammés.

La petite Verole salutaire a coutume de paroître le quatrième jour.

Pour mieux observer leur cours & leur mouvement, on les distingue en deux temps, en celui de l'ébullition ou effervescence fiévreuse, & en celui de l'expulsion.

Le Temps de l'ébullition dure jusqu'au quatrième jour, rarement jusqu'au septième.

Le Temps de l'expulsion est depuis le quatrième jour jusqu'à l'onzième, ou rarement depuis le septième jusqu'au quatorzième.

Ceux qui meurent de la petite verole, c'est de l'esquinancie, parce que leur gorge s'enfle, & se ferme, ou de la syncope, du flux de ventre, ou de la dysenterie.

La petite Verole est sur tout ennemie des yeux, auxquels elle cause la chassie, l'ophtalmie, la suffusion, & l'aveuglement.

Si la petite verole n'emporte point d'abord le malade, elle luy peut laisser des maladies durables & mortelles dans les parties internes du corps, principalement des ulcères dans les poulmons.

La Fièvre pourprée, qu'on appelle aussi militaire, & rougeole de feu, attaque les hommes & les femmes, les enfans & les adultes, particulièrement les accouchées, auxquelles elle est plus funeste, peut-être à l'occasion de la suppression des mois. L'acide malin en est la cause: car ayant été séparé, précipité, & porté vers la peau, il y excite de l'ardeur, de la démangeaison, & des

eroutes. De plus les remèdes volatiles & la myrrhe y conviennent. C'est une maladie aiguë & prompte, qui tue même en flammant.

La Maladie Hongroise, ou la fièvre militaire, est la plus maligne de toutes les fièvres; elle est remarquable par trois sortes de symptômes cruels; Le premier est une grande cardialgie avec des inquietudes, le second un mal de tête insupportable avec le délire, le troisième est une squinancie fâcheuse de la langue, la douleur ou lassitude des membres nommée Osteocopus, & le flux de ventre s'y joint quelquefois.

La Peste, selon Ettmuller, n'est autre chose qu'une maladie tres-contagieuse, & épidémique, qui vient d'un levain venimeux reçu de l'air, & multiplié ensuite par contagion qui attaque les hommes insidieusement, & met leur vie en danger.

Ce Corpuscule contagieux est extrêmement subtil, ce qui luy donne la facilité de se répandre, & de se multiplier si puissamment. Par cette raison quelques-uns le nomment esprit pestilentiel, ou air venimeux.

C'est un mal bien contagieux qui se multiplie, & infecte de mille manières, non seulement par le contact corporel; mais encore par toutes sortes d'intermedes: car elle se transporte d'un pays à un autre par des étofes, des habits, de l'argent, des lettres, & des marchandises.

La Nature de ce corpuscule ou ferment pestilentiel, n'a été connue jusqu'à présent de personne, & on la neglige comme ne pouvant être connue, cependant Kircherus l'attribue à une pourriture animée, Vanhelmont, Deusingius, & Gabelhorerus disent que les passions de l'ame, l'imagination & la peur augmentent notablement la peste.

Ce que c'est que la peste.

Que la nature du corpuscule, ou ferment pestilentiel, n'a encore été connu de personne.

Les causes
éloignées
de la peste.

Les causes éloignées qui produisent ce ferment venimeux sont différentes. La principale est le tremblement de terre, & on a plusieurs exemples de ces sortes de tremblemens qui ont été suivis de la peste.

La cause
prochaine.

La cause prochaine est rejetée avec justice sur les corpuscules ou emanations arsenicales, crües & non meures qui infectent l'air & produisent promptement la peste; de là vient que certaines maladies malignes qui regnent de temps en temps, degenerent en peste & que la petite verole, les dissenteries epidemiques, & particulièrement les fièvres petechiales sont souvent les avant-coureurs de la veritable peste. Quoique le levain pestilenciel soit tres-puissant, & qu'il se multiplie par l'infection de l'air, cependant ceux d'un même sang, & qui ont quelque convenance naturelle, le reçoivent plus facilement l'un de l'autre, & il arrive que la peste ravage des familles entieres, sans attaquer les étrangers avec qui elles communiquent. Le fondement de cecy consiste dans l'archée, ou l'esprit animal, qui ayant reçu une forte impression du levain pestilenciel, en infecte facilement l'archée, avec qui il simbolise.

La Peste est compliquée avec la fièvre, ou elle est sans fièvre, & celle-cy est plus rare.

Les symptomes
de la
peste.

Les Symptomes qui surviennent aux pestiferés, sont de toutes sortes. Les principaux sont une horreur ou frisson leger, suivi d'une chaleur interne, fort violente; & nonobstant cette violence, il n'y a point, ou tres peu de soif: Au contraire, quoique la fièvre ou la chaleur soit petite, la soif est quelquefois extrême & criante.

Le plus souvent, soit que la chaleur du corps soit grande ou petite, la langue est seche & aride, & l'urine semblable à celle de l'état de santé. Les

malades ont envie de dormir, tantôt un grand mal de tête, tantôt le blanc des yeux rouge comme du feu, sans pouvoir dormir. Ils ont tantôt des inquietudes de poitrine, le poux petit & foible, il paroît d'abord grand, mais si on appuye le doigt, on reconnoitra bien-tôt la foiblesse. Les forces sont subitement abbatuës dès le commencement. Tantôt il survient un cours de ventre que l'on ne peut arrêter. Les uns vomissent souvent, les autres n'ont que des envies de vomir. Quelques uns ont des tumeurs aux aisselles, aux aines, proche les oreilles, & aux lieux glanduleux. D'autres ont des pustules rouges ou blanches, des charbons, & des petechies.

Les Signes de la peste à venir sont particulièrement les insectes en quantité, de différentes especes, & non accoutumées, qu'on remarque dans l'air, lesquels prédisent, & même engendrent la peste, suivant plusieurs Auteurs. On a observé que des crapaux en grand nombre, & des insectes non accoutumés, ou trop abondans, prédisent si bien la peste, qu'elle suit ordinairement. On ne dispute point s'ils en sont les signes seulement, ou les causes.

Les signes
de la peste à
venir.

Les Signes de la peste presente ne sont pas si faciles: car à peine peut-on avoir des signes pathognomoniques avant que la peste regne: Dans toute sorte de peste, outre les signes des fièvres ardentes ou continuës, les bubons, les charbons, les taches, les ulceres malins ont coutume de se rencontrer. Lorsque la peste commence à se multiplier, il est aisé de la connoître, 1. De ce qu'elle attaque un grand nombre de personnes, & que la plupart en meurent. 2. Par l'abbatement subit des forces, & par les symptomes qui blessent la faculté vitale sans cause manifeste.

Les signes
de la peste
presente.

Le Poux est petit dans le progrès, languissant, fréquent, inégal, grand au commencement, puis intermitent, & irrégulier.

Si dans le progrès du mal, la fièvre s'y joint, la chaleur ne paroît point en dehors, & sera extrême au dedans.

Les Malades ont quelquefois l'haleine & la sueur puantes, tout leur corps sent mauvais, & ce qu'ils mangent ou boivent leur semble fétide & pourri.

Ils s'imaginent voir plusieurs couleurs devant leurs yeux.

Si durant le temps de peste, on sent aux aisselles, aux aines, aux parotides, certain picotement en cercle, c'est un signe infailible de la peste qui n'a jamais trompé *Lindanus*, à ce qu'il dit, dans trois pestes qu'il a vues. Il faut que les autres signes s'y trouvent joints.

Bozellus rapporte quelque chose de curieux d'un certain Hermite qui connoissoit à la seule odeur un lieu empesté, qui ressembloit, selon lui, à l'odeur des savates brûlées.

Le Prognostic de la peste.

Quant au prognostic, Le Medecin doit être circonspect, il ne sçauroit néanmoins se tromper, comme dans les fièvres malignes, parce que les pestiferés meurent très-souvent.

Entre les signes prognostiques, on remarque que la gale est solitaire en temps de peste, & que ceux qui ont le mal de Naples, ou des ulcères, en sont très-rarement atteints, selon l'observation de *Forestus*.

Ceux à qui la peur donne la peste, ou qui la prennent après quelque exercice violent, sont en danger de mourir, quelque soin qu'on se donne pour les guerir. C'est la remarque de *Cabelhorus*.

Les Bubons & les tumeurs qui sortent promptement avec la diminution des symptômes, donnent bonne espérance.

La Peste avec des bubons, en quelque partie que ce soit, est la plus sûre, & après elle la peste avec des charbons.

Les pires de toutes sont les pestes petechiales qui couvrent tout le corps de petechies.

Les Bubons en grand nombre, & de bonne couleur, sont salutaires; au contraire plus il y a de charbons, plus le danger est grand.

Si la Matière se dissipe par des sueurs copieuses, c'est un bon signe, si la sueur & les extrémités sont froides, principalement le nez, c'est un mauvais signe.

La Rougie au nez est mortelle.

Les Tumeurs qui rentrent sont très-dangereuses.

Lorsque les exanthèmes, ou bubons sont sortis, & que le hoquet survient, il y a du danger.

Le Délire avec les yeux secs, & la langue aride sont un mauvais signe.

Les Charbons aux doigts, quoy qu'apparemment plus sûrs, à cause qu'ils sont plus éloignés du cœur, sont cependant plus dangereux qu'aux parties charnuës, à cause des nerfs, & de plusieurs tendons.

Le Charbon qui sort sur un bubon est un signe mortel.

Il y a moins de danger quand les bubons & les charbons sortent avant, qu'après la fièvre.

Les Tumeurs un peu enflammées, ne sont pas considérablement dangereuses; mais si elles ont un cerne plombé ou livide, le malade mourra avant deux jours.

Quand les cantharides appliquées n'excitent

point de vessie, on peut dire que le malade aura de la peine à revenir.

Si le progrès du charbon ne peut être arrêté en douze heures, ou du moins en vingt-quatre, après l'application du vesicatoire, ou du cautere actuel, le malade mourra.

Ce qui arrive patellement, quand le lieu où on a appliqué le cautere actuel ou potentiel, demeure sec & aride.

Lors qu'après l'application du cautere, la pustule ou la vessie est grande, c'est une bonne marque, & la matiere lotiable qui s'y engendre, met le malade hors de danger.

Le Charbon avec une ligne jaune ou rouge est tres-dangereux, si la ligne est blanchâtre, sans diminution de fièvre, il y a peu d'esperance.

Si les Bubons du col ou des oreilles engendrent de la douleur à la gorge, & si la deglutition est empêchée sans aucune inflammation interne considerable, le patient n'a que douze ou quinze jours à vivre, tout au plus.

La Fièvre violente sans inquietudes de poitrine est moins perilleuse que les inquietudes sans fièvre considerable.

Plus la langue est aride & seche, plus il y a de danger.

Si les Sudorifiques font peur, ou point suer les malades, ils mourront facilement.

Les Hemorragies ont toujours été jugées perilleuses par tous les Medecins.

L'Hemorrhagie legitime du nez, ou les mois sont souvent salutaires.

L'Urine de sang survenant, tuë d'abord.

Les Charbons naissent quelquefois dans les yeux, dans le nez, dans l'estomac, & dans les intestins sans aucune esperance de salut.

Ils naissent aussi dans la vessie, & alors les malades meurent avec de grandes tranchées.

Quelques-uns regardent l'experience qui suit, comme un prognostic infailible dans la peste. Ils jettent du lait d'une femme qui nourrit un garçon dans l'urine du pestiferé, s'il va au fond, le malade mourra avant six ou sept jours, si le lait n'y va pas, il échappera, on s'en rapporte à l'experience. La peste est plus aiguë l'une que l'autre. Il y en a qui font mourir en vingt-quatre heures, d'autres s'étendent jusqu'au quatrième ou septième jour. Plusieurs en meurent le six ou le sept, le grand danger est jusqu'au quatre.

CHAPITRE XVI.

De Poûmon, & de la Respiration.

LE Poûmon que les Grecs appellent *Pneumon*, du Verbe *Pneo*, *Spiro*, *Halener* ou *Respirer*, est un viscere du ventre moyen, servant à la respiration, & destiné pour le rafraichissement du sang qui sort du ventricule droit du cœur, & aussi pour pousser au dehors quantité de vapeurs.

Suivant les dernieres decouvertes, le poûmon n'est qu'un amas de petites vessies membraneuses les unes sur les autres, & entrelassées de rameaux, d'arteres, & de veines, qui se forment des extremités de la tunique interne de la trachée-artere, & qui se terminent toutes à la membrane qui les enveloppe, de maniere que le poûmon est à peu près comme une grappe de raisin qui seroit enveloppée dans une toile.

Il est situé dans la cavité de la poitrine, qu'il

Ethimologie, & definition du poûmon.

Composition nouvelle du poûmon.

Sa situation

remplit toute entiere avec le cœur, quand il est enflé, parce que son mouvement dépendant de celui du thorax, il ne faut pas qu'il y ait du vuide, afin qu'il se puisse dilater, & se resserrer en même temps que luy; il s'affaïse au contraire dans les corps morts, parce qu'il est alors vuide de sang, d'air & d'esprits.

Sa figure. *Sa Figure*, si on le regarde par la partie postérieure, ressemble à un pied de bœuf; il est convexe & élevé par dehors du côté qu'il touche aux côtes, & cave par derrière, afin de mieux embrasser le cœur.

Sa substance. *La Substance* du pœumon, qui est fort rare & legere aux personnes vivantes hors de la matrice, est si épaisse au fœtus, que si on en jette un morceau dans l'eau, il va au fond, & celui des adultes & des enfans qui ont respiré, c'est-à-dire, qui ne sont morts qu'après leur naissance, nage dessus; si bien que la preuve qu'un enfant est venu mort au monde, est lors qu'un morceau de son pœumon mis dans de l'eau va au fond, & la preuve qu'il a vécu, est quand il nage dessus l'eau; parce qu'aussi-tôt après la naissance, l'air trouvant par la dilatation de la poitrine un chemin ouvert, il entre dans le pœumon, s'insinüe jusqu'aux extrémités de la trachée-artère, & rend sa substance rare, lâche, & spongieuse, ainsi sa chair en devient plus molle, & plus legere.

Sa couleur. *Sa Couleur* n'est pas toujours la même, elle est rouge au fœtus, parce qu'elle n'attire point d'air; mais aux adultes, ou à ceux qui sont nez, elle est ordinairement d'une couleur pâle tirant sur le jaune. On la trouve quelquefois cendrée ou marbrée, & ceux qui meurent de longue maladie, l'ont le plus souvent noirâtre. On en a même trouvé qui étoit en partie d'une couleur & en partie d'une autre. *La*

Le pœumon est divisé en partie droite, & en partie gauche par le mediastin, & chacune de ces parties est encore divisée en plusieurs autres lobes, ou lobules attachés de part & d'autre aux plus gros rameaux de la trachée-artère; chaque lobule est composé de plusieurs petites vessicules rondes assés semblables aux trous que font les abeilles pour leur logement qui ont toutes communications les unes avec les autres; c'est dans ces vessicules que l'air entre par la trachée-artère dans le temps de l'inspiration, & d'où il sort par l'expiration.

Il est attaché au sternon & au dos par le mediastin, au col par la trachée-artère, au cœur par l'artère & la veine du pœumon, & quelquefois à la pleure & au diaphragme par des ligamens fibreux.

La cause de cette dernière adherence a embarrassé les Anatomistes; les uns veulent qu'elle ne puisse venir qu'après la naissance par quelque playe mal guerrie, ou par supuration; d'autres par une pituite visqueuse & gluante qui le colle aux côtes; & d'autres que cela ne se fasse que dans le temps de l'agonie, de sorte qu'ils ne regardent tous cette adherence que comme un accident qui cause une longue difficulté de respirer: mais on croit que quand le pœumon est adherent à la pleure, cela vient de la première conformation: car on l'a trouvé de cette manière à des personnes blessées à la poitrine, en dilatant leurs playes, ou faisant la contre-ouverture, & on a observé que bien loin que ces personnes-là eussent de la difficulté de respirer, elles avoient au contraire plus de facilité que les autres, & ainsi cette adherence est plus utile que inutile, non seulement parce que le pœumon étant obligé de suivre la dilatation du thorax, le fait plus aisément lorsqu'il est attaché; mais encore parce que le cœur en est moins pressé.

Sa division

Sa connexion.

La cause de cette connexion.

EXPLICATION DE LA FIGURE XI.

Qui représente les Nerfs qui s'insèrent dans le Cœur, l'Artere bronchiale, les Rameaux ou Tuyaux de l'âpre Artere, & la substance des Pômons.

FIGURE I.

- A. B. Les Nerfs droit & gauche de la sixième paire qui se distribuent aux pômons.
 C Le Rameau milieu, ou Nerve du milieu.
 D La Propagation du même au Pericarde.
 E E Les deux grands Rameaux de l'âpre Artere membraneux dans la partie postérieure.
 F F La partie postérieure des pômons.
 G La Membrane propre des pômons séparée.
 H H Une partie du Pericarde lâché.
 I Le Cœur dans la situation avec les vaisseaux coronaires.

FIGURE II.

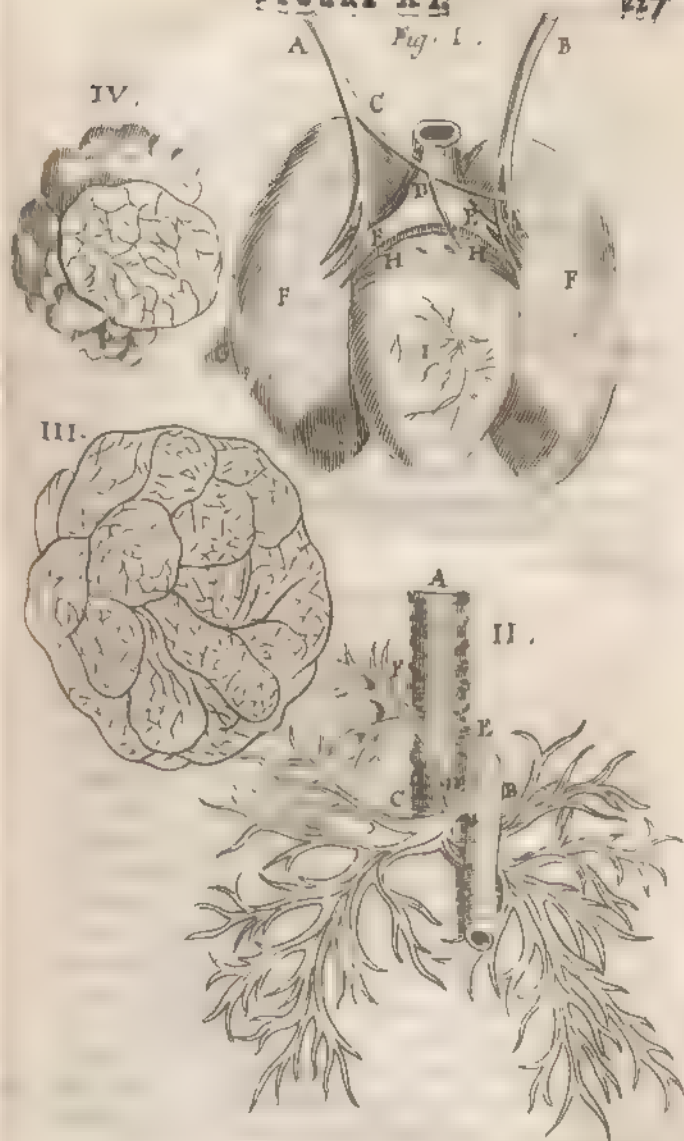
- A L'âpre Artere d'un veau par la partie postérieure coupée vers le Larinx.
 B Le Rameau gauche.
 C Le Rameau.
 D L'Artere bronchiale dont les petits Rameaux accompagnent jusqu'à la fin ceux de la Trachée Artere.
 E L'Artere qui descend, & de laquelle sortent les Intercoostales.
 F Le grand Rameau qui se trouve seulement dans les vaches & les veaux.

FIGURE III.

Qui représente une portion de la substance du Pômon deséchée, & qui ressemble à une rave.

Figure XI.

227



P ij

FIGURE IV.

Qui représente les Vésicules, & les Sinus attachés aux petits Intertices dans la partie supérieure de la même substance des Pôumons, & les autres qui naissent, mais dont la propagation ne peut être représentée à l'œil.

Les vais-
seaux du
pôumon.

L'artere
bronchiale.

Le *pôumon* a trois sortes de vaisseaux principaux, c'est-à-dire, gros & fort apparens, comme sont la trachée-artere qui apporte l'air, l'artere qui vient du cœur, & la veine qui retourne au ventricule gauche du cœur. Outre ces vaisseaux, il y en a encore plusieurs autres, comme des nerfs, quoique *Dulaurent* assure qu'il n'y en ait aucun; mais on a découvert plusieurs rameaux qui viennent de la paire vague, qui se distribuent par toute la substance, & qui portent les esprits animaux aux fibres musculaires des tuniques de la trachée-artere & de ses bronches, pour servir au mouvement de la respiration. On a aussi découvert dans le *pôumon* une artere particulière, qu'on appelle *Artere bronchiale*, elle luy vient du tronc descendant de l'aorte par deux rameaux, qui se glissant sous ceux de la veine des *pôumons*, accompagnent toutes les divisions de la trachée-artere, jusqu'à ce qu'ils se perdent en rameaux capillaires. Elle porte au *pôumon* & à la trachée-artere le sang pour leur nourriture, & la veine bronchiale porte dans la veine cave le reste de ce sang, qu'elle reçoit d'autant de capillaires de veines, qu'il y a de rameaux capillaires de l'artere bronchiale. Cette découverte fait connoître que le *pôumon* aussi-bien que le cœur, se nourrit de la même manière que toutes les autres parties du corps, sans consumer aucune chose du sang qui

passé continuellement dans la substance, ces vaisseaux luy étant particuliers pour sa nourriture. C'est *Frederic Ruesch* qui a le premier découvert l'artere bronchiale, qu'il a ainsi appelée à cause de sa situation, & des connexions qu'elle a avec les bronches des autres vaisseaux, ayant trouvé, après avoir séparé l'artere & la veine du *pôumon* de tout ce qu'ils avoient de parenchyme, & en avoir tiré tout le sang qui y étoit contenu, que la distribution de cette nouvelle artere se faisoit dans les bronches de ces deux grands vaisseaux, & qu'elle les accompagne toujours en serpentant jusqu'à leur fin & à leurs extrémités.

Outre ces vaisseaux on a encore découvert les *limphatiques*, qui sont des vaisseaux qui environnent les rameaux de l'artere & de la veine du *pôumon*, & qui vont rampans sur la membrane extérieure des lobes du *pôumon*, où ils se divisent en plusieurs branches qui se joignent ensemble, & en forment de plus grosses, qui vont se rendre dans le canal thorachique, pour y porter la limphe.

D'où on peut inferer que la structure du *pôumon* est si particulière, & qu'il y a un si grand nombre de capillaires des vaisseaux, que le moindre effet & changement d'humeurs peuvent causer la rupture de quelqu'un de ces vaisseaux, & par conséquent des hydropisies de *pôumon*, des crachemens de sang, des asthmes, empyèmes, phtisie, & autres fâcheux accidens.

Tout le corps du *pôumon* est revêtu d'une tunique fort déliée, afin d'être plus légère, & percée d'une infinité de petits trous, afin de donner une libre entrée à l'air qui vient de dehors, pour se porter à la capacité de la poitrine, & rafraîchir le *pôumon*, & afin que la sanie, le pus, ou la puru-

Les limphati-
ques.

La Tunique
que.

lence amassée dans la poitrine, puissent passer par ces trous, étant tirées & comme succées par la chair spongieuse du pōumon, pour en toussant & crachant, être chassées dehors par la trachée-artiere.

L'action du
pōumon.

L'Action du pōumon est de servir à la respiration.

Ce que c'est
que la respiration.

Or la Respiration, selon *Diemerbroeck*, est la dilatation & contraction successive & alternative du thorax, par laquelle l'air froid est tantôt poussé dans le pōumon, & tantôt en est chassé avec les vapeurs & les fuliginosités, & cela afin que par la reception de cet air froid, & aussi par son expulsion, conjointement avec celles des vapeurs sereuses, qui du sang spiritueux poussé dans le pōumon, s'exhalent au travers des membranes delices des vaisseaux sanguins, & se ramassent dans les anfractuosités des vesicules, le sang qui sort ardent du ventricule droit du cœur, & qui s'y rarefie en exhalaison tres-subtile, soit refroidi, & un peu condensé dans le pōumon, que là il soit séparé de quantité de vapeurs sereuses qui luy sont inutiles, & qu'ensuite il puisse descendre & plus promptement, & meilleur qu'il n'étoit dans le ventricule gauche du cœur, pour y être de nouveau rarefié & spiritualisé, & pour y acquérir une plus grande perfection.

sa fin.

Car d'autant que le sang entrant du ventricule droit du cœur dans le pōumon, est à cause de sa rarefaction, étendu en exhalaison subtile qu'il est tres-leger, qu'il a besoin de vingt fois plus de place, que lors qu'il est condensé, & que le ventricule droit ne luy scauroit fournir un lieu si étendu, il est nécessaire par ces raisons-là que cette exhalaison soit condensée de nouveau en épaisseur de sang par l'air froid que l'on inspire, &

qu'ainsi elle devienne plus pesante; en partie, afin qu'à raison de son plus de graine, elle descende, ou s'écoule plus facilement dans le ventricule gauche; & en partie, afin qu'ayant ainsi pris plus de corps, elle puisse être plus commodément embrassée & contenue dans ce ventricule, & enfin être de nouveau rarefié: car comme une liqueur reduite en vapeur tres-subtile dans un vaisseau chymique de distillation, ne peut ni être contenue en un espace ou vaisseau aussi petit, que celui où elle étoit avant son atténuation, ni même être ramassée, & distillée de nouveau, pour plus acquérir la perfection d'esprits, si auparavant heurtant contre l'alembic froid, elle ne revient, & ne se condense de nouveau en liqueur, qui coulant par le bec de l'alembic en un autre vaisseau, s'y réunisse, & s'y ramasse, pour être ensuite distillée de nouveau: De même le sang ayant été entierement rarefié, & rendu spiritueux dans le ventricule droit du cœur, a dû nécessairement être de nouveau un peu condensé dans les vaisseaux du pōumon par le rafraichissement de l'inspiration, afin que par ce moyen étant devenu plus pesant, & occupant moins de lieu, il pût couler dans le ventricule gauche, y être une seconde fois rarefié, y acquérir plus de spiritualité, & enfin servir de nouvelle matiere à l'esprit vital, & à la chaleur ardente du cœur. Outre le rafraichissement dont on vient de parler, l'air froid que l'on inspire, apporte encore cet avantage, que par la distension de tout le viscere, & par la forte compression de tous les petits vaisseaux que cette distension cause, le sang qui a été poussé dans le pōumon, qui est disposé par le refroidissement de l'air à couler, & qui même coule déjà, s'exprime des petites arterioles du pōumon dans

EXPLICATION DE LA FIGURE XI.

Qui represente les Lobes des Pômons, leurs Cellules, & leurs Vaisseaux.

FIGURE I.

Les divers Lobes du pômon situés sur la Trachée-artère;
& les Vaisseaux pulmonaires.

FIGURE II.

- A Le Larynx demi cartilagineux.
- B La Fente qui est exactement fermée aux animaux li-
bres; & qui est remplie d'air pour l'usage de pômons;
- C La situation du cœur.
- D La partie extérieure des Pômons.
- E La propagation & étendue des Cellules & des Rets.
- F La Propagation de l'Artere des Pômons.
- G La partie concave des Pômons coupée par le milieu;
- H La Propagation de la Veine pulmonaire.

FIGURE III.

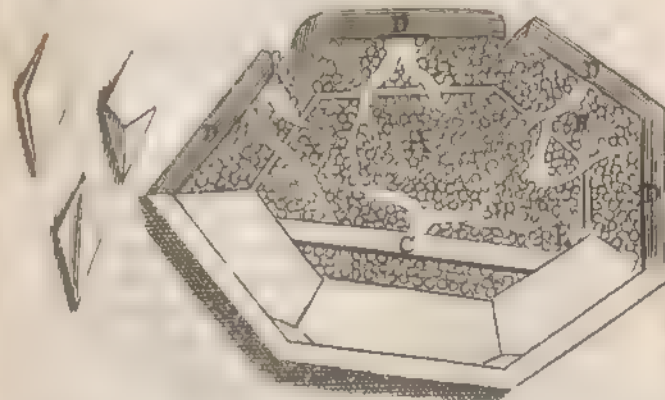
- A La place intérieure des Cellules.
- B Les Parois qui les divisent, & les séparent.
- C Le Tronc de l'Artere pulmonaire avec ses Rameaux sus-
pendus, & semblables à des Rets.
- D Le Tronc de la Veine pulmonaire, & les Rameaux qui
en sortent.
- E Les Vaisseaux qui sont dans le fonds, & l'Angle de la
Paroi commune aux deux côtés, & qui continuent leurs
Rets & Ramifications.

les venules, & de ces petites venules dans le ven-
tricule gauche du cœur; en sorte que c'est princi-
palement par cette raison-là que le sang fait tres-

Fig. I.



III.



peu de séjour dans le p^{ou}mon, & qu'on y en trouve peu après la mort.

Qu'est-ce
qui tue
ceux qui
sont suffo-
qués.

Il paroît manifestement de-là, qu'est-ce ce qui tue ceux qui sont suffoqués : car outre qu'à raison du manque de respiration, les vapeurs fuligineuses ou sereuses, ne sont pas dissipées, il arrive aussi que le sang spiritueux & chaud poussé dans le p^{ou}mon, n'y est pas refroidi & condensé, ce qui fait que ce viscere se remplit trop d'esprits vaporeux, & qu'il se distend; en sorte que ni il ne peut plus rien y être poussé du ventricule droit du cœur, (en la même maniere qu'on ne peut plus faire entrer d'air dans une vessie qui en est déjà pleine) ni aussi en même temps, à raison de sa legereté extrême, il n'en peut plus rien être porté, c'est-à-dire, descendre, à moins qu'en tres-petite quantité seulement, dans le ventricule gauche; d'où vient qu'il est privé de tout nouvel aliment, & qu'il n'a rien qu'il puisse verser dans l'artere-aorte; ainsi la circulation s'arrête, le cœur par ces deux causes tombe tres-souvent en défaillance, & son sang n'étant pas poussé, ou n'arrivant pas au cerveau, le cerveau luy-même s'affaiblit aussi d'abord, cesse de se mouvoir, & n'engendre plus d'esprits animaux, ou du moins n'en envoie plus dans les parties, ce qui cause la cessation de tout sentiment, & de tout mouvement dans les parties. Il paroît aussi de tout cela, pourquoy dans les lieux trop chauds, ou dans un air qui de soy l'est aussi avec excès, on tombe en défaillance. La raison en est, que comme l'air que l'on respire est trop chaud, il ne peut pas par défaut de froid, condenser suffisamment le sang étendu & dilaté en exhalaison, d'où vient qu'alors le p^{ou}mon est rempli de ce sang, & qu'il n'est point fourni au cœur, ou du moins tres-peu de

Pourquoy
dans les
lieux chauds
on tombe en
défaillance.

sang condensé pour être de nouveau rarefié.

Que ce soit là la véritable cause de la nécessité de la respiration, cela est évident, 1. De ce que les animaux dont le cœur n'a qu'un seul ventricule, n'ont point de p^{ou}mons. 2. De ce que dans le fœtus, pendant qu'il est enfermé dans la matrice, il ne se fait point de respiration, par la raison que le sang n'est pas alors poussé par le p^{ou}mon dans le ventricule gauche, & ainsi il n'a pas besoin d'être dans le milieu de sa route, condensé ou comprimé par l'inspiration; mais seulement le p^{ou}mon alors s'augmente, & croît pour les usages futurs. 3. De ce que l'on est obligé de réitérer souvent la respiration, lorsque par les fièvres, par les agitations, & par quelque autre cause que ce soit, le sang est plus échauffé qu'à l'ordinaire, ou que lorsque l'on respire un air trop chaud, & cela afin que par cette respiration souvent réitérée, le rafraîchissement & la condensation du sang puisse se faire plus promptement, & plus convenablement.

Or le rafraîchissement du sang dans le p^{ou}mon ne se fait pas, parce que l'air inspiré se mêle avec le sang chaud, qui est poussé du cœur dans le viscere, ainsi que plusieurs sçavans Philosophes le croient; mais parce que l'air froid entrant dans les bronches, & dans la substance vésiculeuse du p^{ou}mon, rafraîchit tout le p^{ou}mon, & à même temps le sang qui est contenu dans ses vaisseaux sanguins; en la même maniere que le vin contenu dans une bouteille de verre que l'on met dans de l'eau froide, ou dans de la glace, se rafraîchit sans être mêlé avec l'eau ou la neige.

Le second usage du p^{ou}mon, est de fournir dans l'expiration les esprits pour former la voix & la toux.

Preuve de
la nécessité
de la respi-
ration.

Comment
le sang se
refroidit.

Si l'air se
mêle avec
le sang.

Le second
usage du
p^{ou}mon.

Comment
se fait la
respiration.

Or le mouvement de dilatation & de contraction du p^{ou}mon qui arrive dans la respiration, ne depend pas de ce viscere même, ni du cœur; mais des muscles du thorax: car au même instant qu'ils dilatent le thorax, l'air entre par la trachée-artere dans le p^{ou}mon, & le dilate, & lorsque ces mêmes muscles resserrent le thorax, le même air qui a été inspiré, est conjointement avec les vapeurs sereuses, poussé par les mêmes voyes dehors. A l'égard de l'entrée de l'air, soit qu'on dise avec quelques-uns, qu'elle se fait pour la suite du vuide, ou avec quelques autres par la pression de l'air extérieur, causée par la dilatation du thorax, au moyen de quoy cet air est poussé dans la trachée-artere; tout cela revient au même, puisque l'un & l'autre est veritable.

Quelle for-
te d'action
c'est.

Que c'est
une action
animale.

On demande quelle action c'est que le mouvement de respiration, si elle est naturelle, animale, ou mêlée de la naturelle & de l'animale? Et on répond que la respiration est une action purement animale, parce qu'elle se fait par des organes qui servent au mouvement animal, sçavoir par les muscles, & qu'elle peut être hâtée ou retardée, augmentée ou diminuée, suivant nôtre volonté, ainsi qu'on le voit dans les Chanteurs, dans les Trompettes, & autres, & que chacun l'expérimente en soy, que même elle peut être retenuë jusques la mort en ceux qui ne craignent pas de mourir, dont il y a deux exemples dans *Valere Maxime*, le premier de *Coma*, le second de *Licinus Macer*, qui se firent mourir en presence de tout le monde, en retenant leur haleine.

Objection.

Si l'on objecte que l'action volontaire se fait de nôtre consentement; qu'ainsi elle ne peut pas être perpetuelle, & que tout mouvement animal qui dure long-temps, cause la lassitude, ce que nean-

Solution.

moins la respiration ne fait pas, qui continuë nuit & jour, même quand nous dormons, sans que nous en ayons aucune contraire! On repondra que les actions animales & volontaires sont celles qui se font, ou qui se peuvent faire à nôtre volonté; ainsi quoique la respiration se fasse quand nous dormons, & sans que nous le sçachions, elle est néanmoins une action animale; puisque lorsque nous veillons, nous pouvons la diriger à nôtre volonté. En ceux qui marchent, ou qui parlent en dormant, quoy qu'ils n'ayent aucune connoissance de ce qu'ils font, ces actions néanmoins de marcher & de parler, ne sont pas moins animales que s'ils les faisoient en veillant, & avec connoissance: car l'animalité des actions ne consiste pas seulement dans le seul agir; mais encore dans la puissance d'agir avec connoissance, selon la determination de la volonté. Il faut donc sçavoir qu'à l'égard des actions animales; les unes se font par instinct, & sont libres, les autres servent aux affections de l'ame. Celles-là se font continuellement, & sans empêchement, même lorsque nous n'y pensons point du tout; mais néanmoins nous pouvons les regler de telle ou telle maniere quand nous y pensons, & c'est de cette nature qu'est l'action de la respiration; mais celles-cy ne se font pas perpetuellement, comme combattre, courir, sauter, écrire. En celles-là il se fait par une espece de coûtume, un écoulement assés abondant & continuel d'esprits animaux dans les muscles, & c'est pour cette raison que quoique ces actions soient de longue durée, il ne s'en ensuit néanmoins aucune lassitude; mais dans celles-cy les esprits s'écoulent tantôt en plus grande, tantôt en moindre abondance, selon la determination qui en est faite dans le cerveau, & c'est

de ce changement, & de cette inaccoutumance que vient la lassitude.

Si l'homme
peut vivre
sans respirer

On demande encore si l'homme après qu'il est né, peut vivre quelque temps sans respirer? On répond, qu'il le peut, & que la chaleur du cœur est la cause de la nécessité de la respiration: car tant que le cœur atténue le sang par sa chaleur, & qu'après l'avoir rarefié, il le pousse du ventricule droit dans le pōumon, il faut nécessairement qu'il vienne du rafraichissement par la respiration, afin que ce sang atténué & chaud, soit de nouveau condensé, & qu'il puisse tomber du pōumon dans le ventricule gauche; que s'il n'en vient point, alors tant les petits vaisseaux du pōumon se remplissent sur le champ de sang halitueux, que la substance vesiculeuse de vapeurs sereuses, & rien ne descend dans le ventricule gauche du cœur; ainsi l'homme est très-promptement suffoqué. De ce fondement ils'en ensuit un autre, sçavoir que toutes les fois que le cœur est trop rafraichi, ou que sa chaleur est tellement opprimée par quelque cause morbifique, qu'il ne s'y fait aucune effervescence ou rarefaction du sang qui y est tombé, il n'est point besoin de respiration, & l'homme pendant ce temps-là peut vivre sans respiration.



CHAPITRE XVII.

Des Maladies du Pōumon.

Les principales Maladies qui arrivent au pōumon, sont la Peripneumonie, les Playes, les Ulceres, l'Asthme, la Toux, & le Crachement de sang.

Les mala-
dies du pōu-
mon.

La Peripneumonie est une inflammation, causée par un sang acide & visqueux, qui s'arrête dans le pōumon, picote sa membrane, & luy fait faire des contractions.

La Peri-
pneumonie,

Cette Maladie est accompagnée d'une fièvre aiguë & continuë, d'une difficulté de respirer beaucoup plus grande que dans la pleuresie, d'une douleur, pesanteur, & resserrement de poitrine qui se continuë jusqu'à l'épine; d'une rougeur des jouës, & de tout le visage, d'une boursofflure des yeux, d'une secheresse extrême de langue, d'une perte d'appetit, d'un vomissement plus familier aux premiers jours que dans la pleuresie vraie, d'un souffle chaud; d'un desir insatiable d'eau froide, & encore plus d'un air rafraichissant; enfin d'un crachement écumeux & sanguinolent, qui est un tres-mauvais signe, & le plus souvent mortel; principalement si les inquietudes sont plus grandes que de coutume, & si les sommeils sont courts & profonds.

Ses signes.

La Peripneumonie se termine le plûtôt au septième ou neuvième jour, & va souvent jusqu'au quatorze ou vingtième.

Son pro-
gnostic.

Elle se termine en cinq manieres. 1. Par la mort, lorsque le malade est suffoqué par l'abondance de

l'humour acide, ou que la gangrene se met dans la substance du poumon. 2. Par suppuration, laquelle est suivie d'empyème, & souvent de phthisie. 3. Par metastase ou transport de la matiere dans d'autres parties, comme sous les oreilles, ou aux cuisses. 4. Par les urines, par les sueurs, ou par une hemorrhagie ou flux de sang. 5. Par les crachats; & cette dernière façon est la meilleure & la plus assurée, pourvu que le pus soit bon & loüable; qu'il soit entierement évacué dans le terme de quarante jours, & que le malade soit fort & robuste.

Il se fait aussi quelquefois dans le poumon un amas de matiere, qui degene en une maladie appelée *Vomique*, dont peu de personnes échappent. Que si le pus entre dans le cœur, & qu'il ne passe au même instant dans la grande artere, il y a grand danger d'être étouffé à l'heure même, & s'il tombe dans le ventricule droit du cœur, il y a encore plus de danger, à cause qu'il n'en sort pas facilement.

Ce que c'est
que l'Asth-

L'Asthme est une difficulté de respirer sans fièvre, elle est ou continue, ou periodique, & à proportion qu'elle est plus ou moins grande, on luy donne differens noms, y en ayant une plus petite & simple qui se nomme *Dispnee*, & une autre plus grande, dans laquelle on est obligé d'être debout, les bras élevés, & la poitrine étendue pour pouvoir respirer, que l'on nomme *Orthopnée*.

Ses especes.

Vanbelmont & *Vuillis* divisent l'Asthme en humide & en sec, ou autrement en *Asthme manifeste*, en *Asthme occulte*.

L'Asthme
manifeste
ou humide.

L'Asthme manifeste ou humide, est celui qui est entretenu par une matiere viciée, qui cesse avec l'expulsion de cette matiere.

L'Asthme

L'Asthme occulte ou sec, est celui qui sans aucune matiere viciée arrive par la convulsion des muscles du thorax, & particulièrement du diaphragme.

L'Asthme
occulte ou
sec.

Dans l'Asthme manifeste ou humide, la matiere viciée est quelquefois dans le poumon, & tres-souvent dans l'estomac; à moins que ce ne soit par le vice du sang qui circule mal.

Causes de
l'Asthme
humide.

L'Asthme humide par le vice du poumon, est lorsqu'il se ramasse des sucs grossiers, visqueux, & mucilagineux; nommés par quelques uns pituite visqueuse; qui viennent du vice de l'air, & des choses inspirées avec l'air, qui s'attachent aux bronches du poumon; empêchent l'entrée & la sortie de l'air; & interrompent par ce moyen la dilatation & la contraction du poumon.

Ces sucs viciés naissent en partie du vice de la limphe qui humecte continuellement la trachée-artere: car celle cy ayant été corrompue par l'air inspiré, il est manifeste qu'elle devient contraire au poumon; en partie, du vice de la nutrition du poumon; lorsque son aliment est changé en un suc visqueux & mucilagineux, comme il arrive ordinairement à ceux qui travaillent aux mines, & qui manient les metaux, sur tout le mercure; dont la fumée maligne attirée avec l'air, gâse tellement la digestion, & la nutrition du poumon, que l'aliment propre au lieu de s'assimiler, degene en diverses sortes d'excrements. De ce genre, sont toutes les matieres qui s'arrêtent dans ou proche le poumon; & qui luy ôtent le mouvement libre, comme aussi l'absces, & le vomica du poumon.

Les Phisiques sont pour l'ordinaire asthmatiques à cause du pus, ou qui stont dans la cavité du thorax; dans l'empyème, ou qui inonde les côtes d'un

Tome II.

Q

poumon. Le serum trop abondant, rend le sang trop fluide, & cause l'asthme, & par cette raison les suppressions des évacuations accoutumées produisent beaucoup d'asthmes.

Non seulement le serum, mais le sang même embarrassé dans la circulation, & arrêté dans les vaisseaux du poumon, engendre le catharre suffocatif, lorsque l'amas en est grand; de là vient qu'après avoir couru, ou fait quelque exercice violent, nous sommes naturellement asthmatiques, parce que le sang qui circule avec rapidité dans les autres vaisseaux, ne peut pas passer du ventricule droit au ventricule gauche aussi promptement par le poumon, & qu'il s'y arrête, d'où s'ensuit l'asthme, de ce que le poumon n'a pas la liberté de s'étendre suffisamment.

C'est la raison pourquoy les femmes qui ont la suppression de leurs mois, & les hommes celle des hémorrhoides, & les cachectiques sont sujets à l'asthme, & à la difficulté de respirer au moindre mouvement. Dans les premiers, la retention du sang le fait séjourner dans le poumon, & l'empêche de circuler, ce qui est confirmé par le crachement de sang fréquent dans la suppression des mois & des hémorrhoides. Dans les derniers ou cachectiques, c'est par une autre raison. Leur sang trop crud & demy-chile s'arrête dans le poumon, n'étant pas assez mobile faute d'être assez-tôt altéré par l'air; ainsi lorsque le mouvement fait circuler le sang avec un peu plus de vitesse, il se jette dans le poumon, il s'y arrête, & s'embarrasse, d'où s'ensuit l'asthme.

On a pareillement remarqué que la terreur produisoit l'orthopnée, par un semblable séjour du sang dans la poitrine, témoin *Forestus* qui rapporte une orthopnée mortelle par cette cause.

Le Sang ou quelque autre matière coagulée, ou etouffante dans l'oreille gauche du cœur, ou dans les poumons, produit une dyspnée mortelle. *Riviere* dit, qu'on trouva à un homme mort d'une difficulté de respirer, l'oreille gauche du cœur remplie d'une matière visqueuse & coagulée qui avoit interrompu la circulation.

La Boisson & les bains froids durant la chaleur & la canicule, engendrent souvent l'asthme; la raison est que le sang extrêmement atténué, dissout, & rendu trop fluide par l'excès de la chaleur ou du mouvement, se coagule subitement par la boisson froide, ou par l'application externe du froid, sur tout à la poitrine, laquelle coagulation est suivie du retardement du sang, & celui-cy nécessairement de l'asthme.

On doit remarquer que le sang ou les matières viciées dans le poumon, qui sont les causes de l'asthme, ne distillent point de la tête, comme les Anciens l'ont crû fausement; mais qu'elles y sont charriées par les artères seulement, avec le sang soit immédiatement, soit médiatement par la dégeneration de l'aliment, ou par l'alteration de la limphe.

Les Tubercules, les grains de grêle, les calculs qui s'engendrent dans le poumon, soit qu'ils soient attachés au parenchyme même du poumon contre nature; soit qu'ils se trouvent dans les bronches de la trachée-artère, causent également des asthmes.

Le Défaut de nutrition du poumon fait le même effet: car étant sec & flétri, il s'affaïsse comme une peau, & ne peut plus s'étendre; & il est certain que ces sortes de sujets contractent l'asthme.

La Mauvaise conformation du sternon & des fausses côtes, contribuent beaucoup à la genera-

tion de l'asthme; & on sçait que les bossus sont ordinairement asthmatiques, parce que l'épine du dos mal conformée empêche l'expiration du p^{ou}mon.

Signes de
l'Asthme
humide.

Au reste l'asthme humide ou manifeste a sa cause bien plus frequemment dans l'estomac, que dans le p^{ou}mon: car le plus souvent le ventricule des asthmatiques se trouve farci d'une matiere grossiere, visqueuse, & mucilagineuse, qui étant agitée par quelque cause que ce soit, commence à se gonfler, & à se rarefier, & engendre des asthmes tres-dangereux; en partie parce que la trop grande distention du ventricule nuit au mouvement du diaphragme en bas, qui est tres-necessaire; en partie parce que le diaphragme participe par consentement à l'irritation de l'estomac; d'où s'ensuit la convulsion & le mouvement pervers du premier. Ainsi il est constant qu'il y a beaucoup plus d'asthmes humides par le vice de l'estomac, que par le vice du p^{ou}mon.

Le ronflement se trouve même dans ces sortes d'asthmes, & quoyqu'on le regarde comme un signe de la farcissure du p^{ou}mon, on l'a aussi remarqué dans la farcissure de l'estomac par la musculature dont on a parlé cy-dessus.

Les malades crachent souvent des matieres en toussant, mais la toux vient aussi de l'estomac encore qu'on l'attribue au p^{ou}mon; ce qui est conforme à l'experience de Gabelhorerus, qui est que ceux qui sont sujets à l'asthme, ont ordinairement le ventricule froid, foible & venteux, d'autant qu'il s'y amasse des mucilages par le vice de la digestion.

Souvent ce sont les vers qui causent ses grandes difficultés de respirer.

Les scorbutiques & les hypochondriaques ont

Après le repas de grandes difficultés de respirer, qui ne viennent que de la mauvaise digestion qui engendre un abondance de vents.

L'asthme occulte, ou sec qui fait commencer & cesser le paroxysme subitement sans aucune matiere sensible, est selon Lindannus, la crampe ou la convulsion du diaphragme, & d'autres muscles de la respiration, ce qu'il demonstre clairement, en ce que les asthmatiques de cette sorte se plaignent d'un resserrement en forme d'une ceinture qui les presse à l'endroit où le diaphragme est attaché aux parties: car ce sont les secousses violentes qu'il souffre en enbas qui donnent ce sentiment de constriction. Pour les autres muscles du thorax, soit que ceux qui servent à l'inspiration souffrent convulsion, soit ceux qui servent à l'expiration, il dit que c'est la même chose, & que l'asthme survient toujours, mais plus frequemment à la convulsion des premiers.

La Cause de l'asthme convulsif est donc dans le nerf, & particulièrement dans la paire vague, & l'intercostal, lesquels sont attaqués, ou dans l'abdomen, ou à leur principe dans le cerveau.

Lorsque les nerfs sont attaqués dans l'abdomen, spécialement dans les plexus du mesenteric, dans ceux de la rate, & des autres nerfs qui ont correspondance avec la paire vague, & l'intercostal, on sent des groü llemens dans l'abdomen, ou un mouvement vermiculaire, ou bien l'hypochondre gauche est distendu avec quelques autres lignes semblables: car dans les femmes hysteriques, & dans les hommes hypochondriaques, il y a un concours de plusieurs symptomes.

Quand les nerfs sont attaqués dans le cerveau, on ne trouve point ces symptomes dans l'abdomen, les malades sont tourmentés d'un vertige.

Q ii)

Signes de
l'Asthme
sec ou oc-
culte.

ses causes.

ou d'une autre affection semblable, qui déclare que les esprits sont troublés dans le cerveau.

Ce qui afflige les nerfs, selon *Boëlle & Erasmio* est ordinairement un acide vicié, qu'on sçait qui leur est fort contraire, & particulièrement une limphe acide, ramassée dans les plexus de l'abdomen, ou dans quelque autre foyer qui cause ces desordres soit dans le cerveau, soit dans le voisinage auprès des plexus choroides, il n'importe, pourveu qu'elle picore les nerfs, & qu'elle les mette en convulsion.

L'Asthme convulsif ou sec est souvent héréditaire, comme l'épilepsie, & les autres convulsions, & il passe du père au fœtus.

Il est des asthmes périodiques qui reviennent par intervalles, particulièrement le soir, & il en est des vagues, dont on trouve des exemples dans tous les Auteurs.

Lorsque les convulsions des muscles, & le mouvement du pœumon vicié donnent l'asthme, le sang a coutume de s'arrêter en même temps dans le pœumon, & la circulation empêchée, il survient des inquietudes étranges, & on est menacé de suffocation. La rougeur que cela occupe les joues par le sang qui ne circule point en haut, & par son retardement dans le pœumon, ce qui augmente considérablement le mal.

Les signes
de l'Asthme

L'Asthme se manifeste de luy-même; mais il est important d'en bien connoître les causes pour ne pas faire des fautes dans la pratique.

Dans l'asthme humide ou manifeste, si l'humour grossier est dans le pœumon ou dans les bronchies, la respiration est difficile, avec bruit & la toux; & la maladie cesse d'abord que la pituite a été évacuée, ou du moins elle diminue, ce qui arrive aussi, comme on l'a déjà dit, quand la ma-

ladie réside dans l'estomac. Les autres signes de l'asthme manifeste sont faciles à connoître.

Enfin les signes pour distinguer l'asthme convulsif d'avec l'asthme manifeste, sont à remarquer, sçavoir 1. Si le mal a son origine dans la tête, le vertige précède, ou accompagne l'asthme convulsif; si la ratine est dans l'abdomen, les groüillemens en sont les avant-coureurs, ce qui ne se rencontre pas dans l'asthme manifeste. 2. Quand le vice est dans le pœumon, ou dans le ventricule, c'est-à-dire, quand l'asthme est humide, il est continu, & après avoir été une fois guéri, s'il revient, c'est successivement, au lieu que l'asthme occulte se guérit subitement, & revient de même sans succession de temps.

Les Asthmatiques par convulsion inspirent beaucoup ordinairement: mais l'expiration est petite, lorsque les muscles servant à l'expiration sont en convulsion, le contraire arrive dans l'asthme humide, où on ne sçautroit assez respirer.

Les Asthmes convulsifs sont sans aucune humeur, sans râlement, sans toux, sans l'expulsion d'aucune matière, excepté deux ou trois crachats au plus sur la fin. Dans l'Asthme humide au contraire, on rejette abondamment, & avec soulagement.

Les Asthmes convulsifs viennent par les moindres causes procatactiques, par exemple, par une légère agitation du corps, par un peu d'emportement & de colere; & comme ils commencent en un moment, ils finissent en un instant, l'Asthme humide au contraire vient, & s'en va successivement à mesure que les matières s'accumulent, & s'évacuent.

Dans les Asthmes convulsifs on sent toujours la ceinture douloureuse, & où le diaphragme est

joint aux parties. Enfin l'*Asthme convulsif* a coutume de prendre le soir jusqu'à ce que le malade s'endorme, après quoy il passe le reste de la nuit, & le jour suivant sans aucune difficulté de respirer, jusqu'à ce que le paroxysme revienne, ou périodiquement, ou non.

Le Prognostic.

Tout *Asthme* est dangereux, mais les occultes le sont plus que les manifestes.

Les *Asthmes inveterés* sont rarement guéris parfaitement, & ils reviennent à la moindre faute qu'on commet dans la diète, ou autrement.

L'*Asthme* qui survient à la fièvre aiguë est plein de danger, & Rivier dit, que la pleurésie ou la peripneumonie qui survient à l'*Asthme* est mortelle.

Si il survient au malade durant qu'il est pressé de l'*Asthme* une nouvelle fluxion, ou une fièvre aiguë, il y a grand sujet de craindre qu'il ne soit suffoqué. Il est aussi dangereux, si pendant la difficulté de respirer, le poux se rend inégal, ou interrompu, & si la toux venant à quitter, la respiration difficile subsiste, car c'est une marque que la cause du mal est très-pernicieuse & rebelle, & que la nature est si foible, qu'elle ne peut pas la vaincre, ni la surmonter.

La *Toux*, selon *Etmuller*, est une maniere d'expiration, dans laquelle on pousse l'air, & quelquefois avec luy les matieres contenues dans la trachée-artère, & dans les parties voisines, par la bouche, non pas en une fois, mais en plusieurs fois interrompues, avec de violentes secousses de tout le corps.

La *Toux* se fait, lorsque les muscles qui resserrent le thorax, & poussent l'air, ne s'affaissent pas naturellement, & avec douceur; mais avec violence & promptitude, & par une contraction mo-

mentanée, souvent reiterée, & très-courte à la fois, d'où vient que la toux est plutôt un mouvement convulsif de la poitrine, qu'une véritable convulsion.

La *Toux*, selon le même *Etmuller*, est volontaire & involontaire, & qui doit être puis qu'elle dépend des muscles, & principalement du diaphragme, qui obéissent en quelque maniere à la volonté. C'est une action mixte, en partie naturelle, en partie animale, ce qui fait que nous pouvons arrêter l'expulsion, comme il nous plaît, & contrefaire la toux. Il est néanmoins des toux fort opiniâtres malgré nous, qui sont contre nature, & du ressort de la Medecine.

En disant que l'expulsion des matieres contenues dans la trachée-artère, ou les parties voisines, se faisoit par la bouche, on a ajouté quelquefois, parce que la toux est sèche, ou humide.

La *Toux humide* est, lorsque par le moyen des efforts qu'on fait, on rejette par la bouche des humeurs, du sang, du pus, de la limphe, ou quelque autre matiere semblable, de quelque lieu qu'elle vienne.

La *Toux sèche* est, lors qu'avec de grands efforts on ne rejette rien, & que le corps se fatigue inutilement à force de tousser, laquelle toux sèche cause des douleurs de tête, & des hypochondres assommantes, & déchirantes. Souvent cette toux produit des hernies intestinales, ou des tumeurs du scrotum, & quelquefois des excretions involontaires d'urine, & des matieres fecales.

La Cause de la toux est tout ce qui peut irriter mediatement ou immédiatement les muscles, ou les nerfs qui servent à la respiration; car le

picotement ébranlant les fibres des muscles & des nerfs, y excite le mouvement, & le cours rapide des esprits, ce qui fait retirer nécessairement les muscles, & par conséquent le thorax; & à proportion que l'irritation est interrompue, le mouvement du thorax est interrompu, & intercepté.

Cette Irritation, comme nous avons dit, est médiate ou immédiate. *Immédiate*, quand la cause qui excite la toux, réside dans les nerfs mêmes, ou dans les muscles; *Médiate*, quand une partie avec laquelle les muscles ou les nerfs intercostaux ont consentement, renferme cette cause, de cette manière les nerfs ne sont picotés que médiatement; d'où s'ensuit la toux. Ainsi quand on irrite la trachée-artère, ou les oreilles, la toux s'ensuit immédiatement.

Le Siége de l'Irritation est, 1. Dans la trachée-artère, partie très-sensible, sur tout dans la tunique intérieure qui la tapisse. 2. Dans l'œsophage & l'estomac, dont le premier est contigu & attaché à la trachée-artère, & le dernier au diaphragme. 3. Dans les muscles, ou les nerfs mêmes moteurs des muscles.

À l'égard de l'irritation de la trachée-artère, ses causes sont fort différentes.

Les Externes sont tout ce qui est inspiré avec l'air de contraire à la trachée-artère; comme les fumées minérales acides; car l'attraction de la fumée du nitre, ou du soufre; cause une toux opiniâtre & violente, tant que les particules acides corrosives, & extrêmement pointues, picotent la trachée-artère, d'où résulte la toux. La raison est, que les nerfs distribués au haut du larynx, & aux bronches de la trachée-artère, partent du rameau du nerf intercostal, qui reflète

le thorax; ainsi quand la partie de ce rameau, qui sert à la trachée-artère, souffre convulsion, la partie qui sert au muscle contracteur du thorax ferme de la partie, d'où s'ensuit la contraction du thorax, & la toux.

La moindre goutte de boisson, ou une miette de pain qui entre dans la trachée-artère, y cause une extrême irritation, & engendre une toux opiniâtre par la même raison.

De ce Genre sont les vices de l'air qu'on inspire dans la rigueur de l'hiver. *Vanhelmont* en rend la raison, & c'est dans son langage, parce que les gardes en sont offensés, lors qu'ils en tirent l'humeur, c'est-à-dire, que la nutrition de la trachée-artère est dépravée par la rigueur, ou la mauvaise qualité de l'air, & que l'humeur nourricière dégénère en une gelée ou mucilage visqueux qui conduit & irrite la trachée-artère, & cause les toux opiniâtres d'hiver.

Les Causes internes qui picotent la trachée-artère sont trois principales, savoir la limphe acide, la limphe trop salée, & la mucosité viciée, & tirant sur l'acide qui y est attachée.

À l'égard de la Limphe, il est nécessaire de savoir qu'il y a contre les anneaux de la trachée-artère des glandes, qui exudent continuellement une limphe, pour humecter la membrane intérieure, & faciliter la formation de la voix. Lors donc que dans une affection cathartique, cette limphe est trop acide, étant portée à la tunique intérieure de la trachée-artère, il est impossible qu'elle n'en soit irritée, & ne fasse une toux opiniâtre.

On doit observer que *Schneiderus* en traitant du catharre, s'applique à prouver que les excréments qui sont rejetés en toussant, sont phlegmes

par les tuniques, qu'il appelle pituitaires; mais que *Stenon* a remarqué, qu'il y avoit derrière ces tuniques beaucoup de glandes, dont les orifices aboutissent aux tuniques pituitaires, de sorte que quand *Schneiderus* dit, que dans le corysa la mucosité soite par la tunique en la membrane qui tapisse interieurement les narines, & dans la toux, par la membrane qui revêt interieurement la trachée-artère, on doit entendre avec *Stenon* que ce sont les glandes cachées sous ces tuniques qui se déchargent de leur limphe. Cela soit dit en passant.

Quand cette Limphe est trop acide, la toux est nécessairement excitée; de même si elle est trop salée, comme il se connoît souvent à la langue, elle picote la trachée-artère, & elle cause la toux. La limphe devient salée par l'union de l'acide & de l'urineux.

La Mucosité tirant sur l'acide qui enduit interieurement la trachée artère, vient principalement du vice de l'assimilation de l'aliment de cette partie, qui arrive quand la trachée artère est offensée par quelque chose de dehors; ainsi en inspirant des fumées métalliques nous sommes sujets à ce vice de nutrition, & à la toux qui s'en ensuit.

On doit remarquer que ceux-là pensent mal, qui croient que ce qui est rejeté par le poulmon vient de la masse du sang. Il est évident par l'expérience d'*Etmuller* qui suit, que c'est de la trachée-artère, & non point de la masse du sang. Il dit que, préparant un jour, étant en très-bonne santé, un *Clyffus d'Antimoine*, la retorte vint à se casser; & qu'il aspira avec l'air dans la respiration la fumée du soufre & de l'antimoine, qui lui donna une toux de quatre semaines, & un corysa

fort abondant, pendant quoy il jetoit beaucoup de matieres mucilagineuses qui n'étoient point sans doute dans la masse du sang, ni dans le sang, mais qui étoient engendrées par l'acide qui offensoit la trachée-artère, & faisoit dégénérer l'aliment propre de la partie en ce mucilage visqueux.

Les Matieres contenuës dans le poulmon, montant dans la trachée-artère, donnent la toux; ainsi dans l'empyème, dans la phrésie avec pus, la toux fatigue les malades.

Schenkius a observé une toux très-longue, venant de l'irritation continuelle de la tête du Larynx par des calculs engendrés dans les amygdales.

La Toux qui vient d'une limphe acide & salée, prend ordinairement la nuit, & tourmente les malades depuis sept ou huit heures jusqu'à minuit, hors cela ils toussent peu souvent, elle est jointe à une petite fièvre qui fatigue alors les malades. Quand on voit ces signes, on est sûr que c'est la limphe acide ou salée qui pèche; cette fièvre lente vient d'une limphe acide & salée, on l'appelle autrement catarrhe.

L'irritation de l'estomac & de l'œsophage est assez fréquente, quoique les Praciens n'y fassent pas beaucoup d'attention.

L'œsophage étant irrité cause la toux par sa connexion avec la trachée-artère, ou les anneaux de celle cy sont coupés, & a sa partie membraneuse, ce qui rend l'irritation de la trachée-artère très-facile, à cause du voisinage, d'où s'ensuit la toux par consentement; Ainsi quand nous buvons de l'eau de vie, ou quelque autre liqueur spiritueuse, elle excite la toux en passant

par l'œsophage, & quand nous prenons des accès violens, le larynx a beau être bouché exactement, il se fait une toux plus ou moins violente, à proportion que la trachée-artère est plus ou moins irritée.

L'Irritation de l'estomac produit la toux, sur tout lors qu'elle est vers l'orifice supérieur qui est joint au diaphragme, d'où il s'ensuit des toux rebelles & opiniâtres, qui ne cessent point qu'après le vomissement.

La Toux ferine est toujours du ventricule, alors la matière qui est souvent rênue, & rarement grossière, reste attachée à l'orifice, jusqu'à ce que l'estomac secoué par des efforts de tousser opiniâtres, rejette ce qu'il contient.

Toutes les toux des enfans ont leur cause dans l'estomac, & *Etmuller* en rapporte un exemple qui le confirme. Un jeune homme de sa connoissance revenant un soir bien ivre à sa maison, s'endormit sans se couvrir. Il tomba dans une douleur d'estomac si grande, qu'il sent la compression de son estomac, avec une toux véhémente, dans laquelle il ressent un picotement à la fosse du cœur; ainsi les mucosités qu'il jette viennent de la digestion viciée de l'estomac. Le matin il dit qu'il a la gorge embarrassée de mucosités: car dans ces secousses de l'estomac le Diaphragme est irrité, & la matière mucilagineuse monte insensiblement en-haut, & remplit la gorge.

Lindanus est du sentiment d'*Etmuller*: car il dit avoir reconnu par expérience, que la toux, & principalement la toux farouche des enfans, vient le plus souvent du ventricule, particulièrement quand la matière picotante reside dans les

rides vers l'orifice supérieur: car alors la toux est fort rebelle; de là vient que dans les vers les enfans toussent. *Sennertus* & *Forestus* en rejettent la cause sur le picotement de l'estomac, qui excite cette toux sèche.

Il est à presumer que la cause de la toux est dans l'estomac, quand on a manqué dans le régime de vivre; si elle est sèche, c'est par consentement, ou par une humeur rênue; si elle est humide, c'est d'une matière crasse.

Les Vieillards sont sujets à la toux, & souvent par le vice de l'air, ou de la trachée-artère, sans cela. S'ils rejettent des viscosités, & s'ils se plaignent de quelque douleur à la fosse du cœur, c'est un signe que la toux vient de l'estomac, & non pas du vice de l'air.

Souvent au commencement des paroxysmes des fièvres intermittentes, il arrive une toux opiniâtre, laquelle est de l'estomac: car dans l'effervescence qui se fait dans l'intestin duodenum par le combat du suc pancréatique, & de la bile au commencement du paroxysme, il s'élève des vapeurs âcres qui picotent dans l'estomac, & le diaphragme par consentement, & produisent la toux. Ceux qui sont sujets à cette sorte de toux sont ordinairement hypochondriaques, où ils abondent en acide dans l'estomac.

On demande pourquoi l'irritation de la membrane intérieure de l'oreille avec un cure-oreille, donne une toux sèche? On répond avec raison, que c'est par consentement, à cause de l'irritation du nerf auditif qui a communication avec l'intercostal, ou avec le plexus qui va à la trachée-artère; Ainsi de l'irritation du nerf acoustique, suit l'irritation du nerf de la trachée-ar-

teré, & par conséquent la toux sèche par le chatouillement du dedans de l'oreille.

Il y a aussi des toux contre nature ; comme sont les toux convulsives ; ou qui se trouvent avec les maux de tête. Ces toux convulsives sont jointes aux convulsions des autres parties ; & tres-familieres aux hypochondriaques, aux femmes histeriques, & à ceux qui sont sujets aux maladies du cerveau, la cause est une limphe acide qui croupit dans le cerveau vers le principe des nerfs.

Non seulement les nerfs, mais les muscles mêmes étant irrités, peuvent donner la toux ; ce que *Bartholin* prouve par l'exemple d'une toux inveterée d'une vache qui dura un an ; on trouva son pœumon sain & entier après la mort, & une fleche fichée dans le diaphragme, laquelle irritant continuellement cette partie, avoit causé necessairement cette toux inveterée, & continue.

Ces Toux convulsives, comme les autres maladies convulsives, qui ont rapport avec l'épilepsie, sont chroniques, & même periodiques.

Il est aussi des toux épidemiques par le vice particulier de l'air ; ainsi *Ben venius*, & *Schénk* après lui, font mention d'une toux serine & épidemique qui regnoit à Rome.

Quelquefois dans la toux on rejette des matieres par la bouche, qui viennent ou du pœumon ou du ventricule, & elles sont grossieres ou renuës. Elles sortent plus souvent du ventricule, que du pœumon, sur tout quand il n'y a point de difficulté de respirer : car il est impossible qu'il sorte beaucoup de mucosité du pœumon, sans une grande difficulté de respirer ; par conséquent quand

Quand on rejette beaucoup de mucosités, c'est toujours de l'estomac.

Le Bruit qu'on fait en toussant, selon l'observation judicieuse de *Lindanus*, sert à distinguer si le vice est dans l'estomac, ou dans le pœumon.

Il y a autant de differens sons dans la toux, qu'il y a d'endroits où la matiere reside, & la diversité même de la matiere est suivie de la diversité du son. Quand la limphe salée & renuë est dans le ventricule, la toux est ferme & farouche, & on rejette peu ou point de matiere.

Si le Son vient de loin, & comme du fond de la poitrine, la cause est dans l'estomac, & les malades ressentent de la douleur en devant, & même un picotement avant que de tousser ; ce qui marque que l'estomac est le siege de la toux.

Quand le Son est superficiel, & suivi de près par la matiere, alors le mal est dans les bronchies du pœumon.

Outre les mucilages, & les humeurs, on rejette quelquefois d'autres matieres extraordinaires. *Lucianus* & *Benvenius* font mention de certains vers en forme de chenilles, rejetés en toussant. *Borellus* a vû jetter des pierres, & un gros calcul en toussant. *Tulpius* dans l'abcès, l'ulcere, & la phthisie du pœumon, a aussi vû sortir, en toussant des morceaux du parenchyme, & des rameaux de veines. Enfin ce qui est surprenant. *Hildanus* a vû jetter des tentes, en toussant, & les Chirurgiens modernes ont coutume d'attacher un fil aux tentes qu'ils mettent dans les fistules de la poitrine.

Quant aux signes, la toux qui afflige les malades est évidente ; il ne s'agit que de distinguer,

Les signes
de la Toux.

si elle est du p^{ou}mon, de l'estomac, ou des nerfs. Pour cet effet les marques se tirent du lieu du picotement, du son, & des symptomes. Quand le picotement est dans la gorge, dans la trachée-artère, dans l'estomac, il est clair que la toux en vient. A l'égard du son, on a déjà dit, que le son profond marquoit la toux de l'estomac, & le son superficiel la toux du p^{ou}mon. Enfin par les symptomes, comme par l'apepsie, ou dispepsie, c'est-à-dire, par l'appetit perdu, on connoît que la toux est dans l'estomac, par la fièvre nocturne, & les autres affections catharreuses, on doit juger que la toux vient d'une limphe âcre. Les vertiges, les convulsions épileptiques & hystériques, montrent qu'elle vient des nerfs.

Son Pro-
gnostic.

Le Prognostic est, que la toux fréquente & longue attire souvent le crachement de sang, & ce-luy-cy a beaucoup de suites fâcheuses.

La Toux opiniâtre & durable des enfans, & même des adultes, cause ordinairement la hernie, & l'avortement aux femmes grosses.

La Toux est fort contraire à ceux qui ont la tête foible, ou mal aux yeux.

La Toux qui survient aux fièvres ardentes, principalement après leur guérison, ou dans leur declin faite de purgation, par le transport de la matiere morbifique bien cuite, si on n'y remédie promptement, précipitera le malade dans la phthisie, ou dans un asthme dangereux.

Ce que c'est
que l'Hy-
dropisie de
la poitrine.
Ses causes.

L'Hydropisie de la poitrine est, lorsque l'eau flotte dans sa cavité. Elle a les mêmes causes que l'hydropisie en general. Tantôt le vice de la masse du sang, comme quand dans l'hydropisie universelle, ou seulement des parties inférieures, l'hydropisie de poitrine vient de surcroit. Tantôt le

vice des vaisseaux lymphatiques ou lactés, où la limphe s'arrête, rompt les vaisseaux, s'épanche, & s'amasse dans la poitrine. Par conséquent les hydatides du p^{ou}mon engendrent fréquemment l'hydropisie de poitrine. Meara observe une hydropisie de poitrine venue d'une hydrocele resoute, & dissipée. Cette observation est d'autant plus remarquable, que Dulacrent remarque une grande sympathie de la poitrine avec les testicules, & il a même vu une hydrocele survenir à une toux vehemente.

L'Eau de l'hydropisie de la poitrine occupe, ou tout le thorax, ou la moitié seulement.

Quant aux signes de l'hydropisie de la poitrine, on y ressent une douleur avec pesanteur, à cause de l'abondance de l'eau, & quand le malade se remue, on entend souvent le flotement de l'eau. La toux est sèche, la respiration difficile, & même l'orthopnée, les malades ne pouvant respirer étant couchés, & dès qu'ils commencent à s'endormir, ils sont saisis d'une terreur qui les éveille d'abord, la difficulté de respirer s'augmente le soir & la nuit, l'appetit est abbatu, l'enflure des pieds, & la palpitation du cœur surviennent, avec une petite fièvre.

Ses signes.

Pour le Prognostic, l'hydropisie de poitrine est funeste, & conduit pour l'ordinaire au tombeau. Quoiqu'elle paroisse guérie par les remèdes, ou soulagée par l'ouverture du thorax, ce n'est pas pour long-temps, & les malades meurent d'une rechute.

Son pro-
gnostic.

Quand le p^{ou}mon est blessé, le malade crache le sang vermeil, & écumeux avec effort, en toussant, & l'air sort de la playe avec bruit, il a grande difficulté de respirer, il entend du bruit dans

Les signes
de la playe
du p^{ou}mon

la poitrine, & il luy est impossible de se coucher sur le côté sain, sans ressentir une douleur piquante, & fort sensible.

Son Pro-
gnostic.

Cette *Incommodité* est tres-dangereuse, & le plus souvent mortelle, à cause du mouvement continuel du p^{ou}mon, & de la toux qui l'irritent davantage, & qui empêchent son entière réunion, & consolidation.

L'Hemop-
tisie ou Cra-
chement de
sang.

L'*Hemoptisie* est proprement, lorsque le sang qui sort des arteres du p^{ou}mon, ou des arteres de la trachée-artere, est rejeté par la bouche en toussant.

La *Partie affectée* dans l'hemoptisie est, ou la partie supérieure du larynx, & sa cavité, ou le milieu du conduit de la trachée-artere, ou ses extrémités annulaires, ou enfin le p^{ou}mon même, à quoy il est important de bien réfléchir pour expliquer les différences de l'hemoptisie. Elle est ordinairement accompagnée de la toux, quand le p^{ou}mon est blessé, ou les rameaux profonds de la trachée-artere.

Il peut y avoir quelquefois même une forte hemoptisie sans toux, sçavoir quand il n'y a que la partie supérieure de la trachée-artere d'affectée, & alors le sang sort avec un crachement plus ou moins léger; comme au contraire le sang qui est rejeté en toussant, est toujours précisément de la poitrine.

Ses causes.

Les *Causes principales*, & plus fréquentes de l'hemoptisie, sont 1. La rupture de quelque vaisseau dans le p^{ou}mon, causée par des cris violents, par une distension, ou un effort du corps, en portant quelque gros fardeau, par la chute, par la toux vehemente, par un excès de rire. 2. L'érosion des vaisseaux du p^{ou}mon, ou par

des choses externes reçues dans l'inspiration, & par l'esprit des eaux fortes, ou par des causes internes, comme par la limphe trop acide, salée, & corrosive, souvent une toux ferme, particulièrement durant la nuit. C'est cette espece d'hemoptisie qui laisse après soy le vomica, & la phthisie, ou l'ulcere du p^{ou}mon. 3. La suppression de quelque évacuation ordinaire, principalement des parties inférieures du corps: car il n'est rien de plus fréquent, que de voir la suppression des mois, & des hemorroïdes, suivie d'un crachement de sang qui regorge dans le p^{ou}mon, & y rompt quelque vaisseau.

Les *Différences* qui sont à observer dans l'hemoptisie sont telles, 1. Si le sang rejeté est vermeil, ou à demi grumelé. 2. S'il est en petite, ou en grande quantité. 3. Si on le rejette facilement, ou avec peine, l'hemoptisie est recente ou inveterée, & celle-cy est periodique, ou non periodique.

Ses diffé-
rences.

L'*Hemoptisie* est tantôt indolente, tantôt plus ou moins douloureuse, avec constriction du p^{ou}mon, pesanteur obtuse, ou avec corrosion qui irrite diversément la trachée-artere, suivant la diversité des causes.

Pour bien connoître l'hemoptisie, on remarquera de quel endroit le vaisseau rompu verse le sang, & pour cet effet on examinera bien les causes antécédentes, & la maniere dont le sang sort.

Ses signes.

À l'égard des *Causes antécédentes*, si l'hemoptisie vient de la suppression d'une évacuation accoutumée des parties inférieures, des cris violents, d'une toux farouche, on doit toujours soupçonner la rupture des vaisseaux du p^{ou}mon. On

raisonnera autrement des autres causes.

Pour la manière dont le Sang sort, si c'est avec un léger crachement, il procède du palais; si c'est avec sécrétion, il sort de la gorge, & des lieux voisins, qui ne font point partie de la poitrine; si c'est un vomissement, il vient de l'estomac, du foye, ou de la rate; si c'est en toussant, & avec douleur, il est souvent de la poitrine, non pas toujours; ainsi il faut examiner les autres signes: car le sang sortant en abondance par la gorge, & irritant le larinx, peut causer la toux, quoique le mal ne soit pas dans la trachée-artère, ni dans la poitrine.

L'Ecume qui paroît avec le sang rejeté, est un signe qu'il part de la poitrine, & particulièrement du pûmon, pourvu qu'on le rejette en toussant; d'autant plus si la douleur de poitrine accompagne le crachement.

Le Prognostic.

Pour le Prognostic. Le crachement de sang qui vient par le vice des veines du pûmon, est ordinairement suivi de la phthisie, & celle-cy de la mort.

Le Crachement de sang par le vice des vaisseaux de la poitrine est moins dangereux que celui des vaisseaux vitiés du pûmon.

Enfin le crachement de sang essentiel est plus dangereux que le symptomatique, tel qu'est celui de la pleuresie, ou de la peripneumonie.

La Phthisie.

La Phthisie est une ulceration du pûmon, accompagnée d'une fièvre lente qui consume peu à peu tout le corps.

Ses causes.

Les Causes de cet ulcere sont différentes, souvent c'est le trop de sang, & l'acrimonie, ou saleure pontique de la limphe qui en sort: car la phthisie, qu'on dit venir de la distillation du cer-

veau, ne procède véritablement que du sang & de la limphe, & de l'acrimonie de ces suc, qui doit sa naissance à la digestion vitiée du ventricule.

On peut ajouter à ces causes encore d'autres, comme sont les playes pénétrantes du thorax, les contusions, ou les chûtes d'en haut, le crachement de sang, la pleuresie, & la peripneumonie suppurée, & mal guérie, la petite verole, les vapeurs acides, corrosives, & minérales, les eaux aigreletes, & vitriolées, l'usage du vin trop acide, & trop tartareux. Enfin la phthisie peut être héréditaire, & passer des peres & des meres au fœtus par la semence.

La Phthisie est un mal tres-contagieux, & le levain de l'ulcere se communiquant par l'haleine & les crachats, infecte les pûmons des personnes saines, & les dispose à un abcès, & à un ulcere. Par cette raison les gens mariés se donnent la phthisie l'un à l'autre.

Celui qui est affligé de cette maladie, devient extenué & maigre par tout le corps, il a une petite toux sèche, il crache du sang, & puis du pus, il respire avec peine, il a une fièvre lente qui redouble la nuit. Des sueurs nocturnes copieuses, son nez est pointu, ses tempes abaissées, ses yeux caves & enfoncés, ses joues de couleur livide, & ses ongles courbées; le mal venant à s'augmenter, il luy arrive une enflure des pieds, un flux du ventre, une soif extrême, une chute de cheveux, un crachement puant, & fetide, malin & virulent, qui tue comme l'arsenic les mouches qui en goutent; enfin les pûmons se consumant, & s'exulcerant, il rejette des lobes entiers de pûmons corrompus, ou par

Ses signes

morceaux successivement, il crache même des morceaux de veines, ou d'arteres corrodées, & pour lors il est proche de la mort.

Si la *Phthisie* survient à l'inflammation ou abcès de quelque viscere, ou à la pleuresie, ou au crachement de sang, ou à quelque maladie semblable, il ne faut pas accuser l'estomac qui est innocent, il faut seulement considerer la maladie principale.

On connoit la partie du pœumon qui est affectée, la gauche, ou la droite, par le côté sur lequel le malade se couche, il ne peut demeurer que sur le malade seulement, sur l'autre, il seroit en danger d'étouffer, selon l'observation de *Salmuth*.

Fin du second Livre.

LIVRE III.

Du Ventre inferieur.

CHAPITRE PREMIER.

Du Ventre inferieur en general.



*L*E Ventre inferieur est toute cette cavité qui s'étend depuis le diaphragme jusqu'à l'os pubis. On l'appelle Ventre inferieur, pour le distinguer des deux autres superieurs.

Sa Substance est molle & charneuse par devant, d'où vient qu'il peut s'étendre, & se resserrer librement, tant pour faciliter la coction des aliments, & l'expulsion des extrements, que pour donner de l'espace à la matrice pendant la grossesse.

Son Etendue est limitée par le haut des fausses côtes, du cartilage xiphoide & du diaphragme, par le bas des os des iles, & du penil, par devant de tout l'épigastre, & par derriere des cinq vertebres des lombes, & de l'os sacrum.

On le divise ordinairement en partie anterieure, & en partie posterieure.

L'Anterieure est externe, bornée par le haut du cartilage xiphoide, & par le bas des os du penil. Galien l'appelle *Epigastre*, or épigastrium *Gracis*, id est, quasi circumventrum. Les Latins l'appellent

Ce que c'est que le ventre inferieur. Pourquoi ainsi nommé. Sa substance.

Son étendue.

Sa division.

Abdomen ab abdendo, parce qu'il couvre, & défend les viscères destinés à la chulification, & à la procreation.

Cette *Partie antérieure* est divisée en trois régions, en la supérieure, dite épigastrique, en la moyenne, nommée Umbilicale, & en l'inférieure, qui est l'hypogastrique,

La *Région épigastrique* s'étend depuis le cartilage xiphoïde quasi jusqu'au nombril, c'est-à-dire, jusqu'à deux travers de doigts au dessus de l'ombilic. Or ce mot Latin, *Umbilicus*, vient de *Umbo*, qui signifie milieu, parce qu'il est placé au milieu du corps, ainsi qu'il paroît en étendant les bras, & écartant les jambes.

La *Région ombilicale* commence où finit l'épigastrique, & finit un peu au dessous du nombril, qui est environ deux travers de doigts au dessous, & ainsi cette région a de largeur trois ou quatre travers de doigts.

La *Région hypogastrique* s'étend depuis l'ombilicale jusqu'au pénis, c'est-à-dire, jusqu'à l'os pubis.

Chacune de ces trois régions se divise encore en trois parties, savoir, une moyenne, & deux latérales.

Epigastre La *Partie moyenne* de la région épigastrique est appelée *Epigastre*, & les latérales *Hypochondres*, dont l'un est à droit, & l'autre à gauche; l'épigastre renferme le petit lobe du foye, & une partie du ventricule avec son orifice inférieur, & la partie moyenne du colon; l'hypochondre droit contient le grand lobe du foye, & la vésicule du fiel, & le gauche la plus grande partie du ventricule, & la rate.

Umbilic. La *Partie moyenne* de la région umbilicale, se nomme *Umbilic* ou *Nombril*, ses parties latérales

sont les deux lombes, un de chaque côté, c'est l'endroit où l'on met les ceintures, & que les Anciens ont estimé être le siège de la concupiscence. L'ombilic renferme la plus grande partie de l'intestin jejunum, & le mésentère; le lombe droit contient le rein droit, l'intestin cæcum, & une partie du jejunum, & du colon; & le gauche, le rein gauche, & encore une partie du colon, & du jejunum.

Le milieu de la région hypogastrique s'appelle *L'Hypogastre*; ses côtés sont les *Iles*, ou les *Flancs*, *gaître.* Sous l'hypogastre on y trouve le rectum, la vessie, & la matrice aux femmes; les îles sont ainsi appelés, parce qu'ils contiennent l'intestin ileum.

La *Partie basse* de la région hypogastrique se divise aussi en trois; en la moyenne que l'on nomme le *Penil*, & aux latérales que l'on appelle les *Aines*. Le pénis commence à se couvrir de poil à l'âge de quatorze ans; les aines donnent passage aux vaisseaux spermatisques; c'est à ces parties où il ne vient que trop souvent des tumeurs, qu'on nomme bubons.

La *Partie postérieure* du ventre s'étend depuis les dernières côtes jusqu'à la fin de l'os sacrum. Elle se divise en supérieure, que l'on nomme le *Rabe*, & en inférieure, qu'on appelle les *Fesses*, entre lesquelles il y a une *Raye*, & un trou appelé *Lanus*, qui est l'égout des plus gros excréments du corps.

Le *Ventre* est cette cavité qui contient & renferme les parties qui servent à la nourriture, & à la génération. Il est composé de deux sortes de parties, dont les unes sont externes & contenant, & les autres internes & contenues.

Les premières sont communes ou propres. Les parties contenant communes, que l'on appelle

La composition du ventre inférieur.

Ses parties contenant

Autrement les regumens, sont l'épiderme ou sur-peau, la peau, la graisse, le pannicule charnu, & la membrane commune des muscles, dont nous avons amplement parlé dans le premier livre. Les parties contenantant propres sont les muscles de l'Abdomen, & le Peritoine.

Ses parties
contenues.

Des Parties contenues, les unes sont les coctions publiques, les autres servent à la distribution des alimens & du sang, les autres à la separation des excremens, & les autres enfin à la generation.

Celles qui sont les coctions publiques, sont l'estomac, les intestins grêles, le pancreas, le foye, la rate, & l'omentum qui leur sert.

Celles qui servent à la distribution des alimens & du sang, sont les arteres, les veines, les vaisseaux lactés, & les limphatiques.

Celles qui sont la separation des excremens, sont les gros intestins, la vessie du fiel, le pore biliaire, les reins, & la vessie de l'urine.

Celles qui sont destinées pour la generation sont les vaisseaux spermatiques, les testicules, les parastates, les vessicules seminaires, le membre viril, & la matrice avec son col. Or, quoique la verge, & les testicules dans les hommes soient hors de l'abdomen, néanmoins les Anatomistes ont coûtume de les mettre au nombre des parties contenues, parce que les vaisseaux spermatiques vont des parties interieures au dehors vers les testicules, & les deferents des testicules vers les parties interieures, & que de plus la semence qui est ramassée dans les prostates & les vessicules seminaires qui sont dans l'interieur, sort par la verge.

Signes phy-
sionomi-
ques,

Les Physionomistes assurent que de la figure & de la grandeur du ventre on peut former des conjectures certaines touchant la nature & les mœurs de l'homme. Ainsi Aristote dit que la petitesse du

Ventre est une des principales marques de sagesse dans l'homme. Selon d'autres le *Ventre plat & creux* denote un homme avart, le *ron*d un homme sobre, le *long* un homme lent & gourmand; le *Ventre qui se porte vers le haut*, un homme endormi, paresseux, & stupide. Le *Nombri*l qui sort beaucoup en dehors, témoigne grand panchant aux plaisirs de l'amour.

CHAPITRE II.

Des Muscles de l'Abdomen.

Les Muscles sont des parties organiques, & les instrumens du mouvement volontaire, & ce n'est que par leur moyen, que le ventre peut s'étendre, & se resserrer.

Les muscles
de l'Abdo-
men.

Les Muscles de l'Abdomen sont ordinairement au nombre de dix, sçavoir, quatre obliques, deux transverses, deux droits, & deux pyramidaux. Ils sont manifestement distingués entr'eux par leurs membranes propres, par leur situation, & par le cours de leurs fibres, & ils sont des deux côtés en egale opposition les uns aux autres.

Leur nom-
bre.

Des quatre Obliques il y en a deux descendans, ou externes, & deux ascendans, ou internes, ceux qui se presentent les premiers sont les *Obliques descendans*; ils sont ainsi nommés, parce que leurs fibres descendent obliquement de haut en bas. On les appelle aussi *Externes*, à la difference des autres qui sont situés dessous eux; & enfin *grands Obliques*, parce que leur grandeur excède celle des autres obliques. Leur *Figure* est presque triangulaire.

Les muscles
descendans.

EXPLICATION DE LA FIGURE I.

Qui représente une partie des Muscles de l'Abdomen.

- A Les Muscles obliques descendans de l'Abdomen renversés en dehors du côté gauche.
 aa Leurs principes dentelés.
 bb Leurs Tendons adhérens à la ligne blanche.
 B Les Muscles obliques ascendans de l'Abdomen séparés proche leur principe.
 cc Leur origine.
 dd Une portion de leurs Tendons, qui se terminent aux Muscles droits.
 ee Les Muscles droits de l'Abdomen.

Ils naissent de la partie inférieure des sixième, septième, huitième, neuvième, & dixième côtes, un peu au dessus de l'endroit où elles dégènerent en cartilages, de plusieurs principes découpés qui s'entrelacent par digitation avec le grand dentelé, & des apophyses transverses des vertèbres des lombes. Ils s'attachent tous ensemble à la marge de l'os ilion, & vont par un large tendon aboutir à la ligne blanche, au milieu de l'Abdomen. Ce tendon s'unit si fortement avec le tendon du muscle ascendant le plus proche, qu'ils sont indivisibles entr'eux, & on ne peut les séparer sans les déchirer. Or ce tendon membraneux commence à la ligne blanche, que *Spigelius* appelle la *Ligne semilunaire*. Les productions du péritoine dans les hommes, (ce qui arrive aussi dans les deux paires de muscles qui sont au dessous, sçavoir, l'ascendant, & le transversal,) & les ligamens vermiciformes dans les femmes, tra-



versent des deux côtés ces tendons, & lorsque ce passage étant ou trop dilaté, ou rompu, l'omentum, ou quelque intestin tombe dans l'aine, où dans le scrotum, il se forme une *Hernie*.

Ils reçoivent leurs nerfs, leurs artères, & leurs veines, de la partie supérieure des rameaux des nerfs, des artères, & des veines qui sont entre les côtes.

Les obliques ascendants.

Les *Obliques ascendants* sont ainsi nommés, parce que leurs fibres montent de bas en haut; ils sont situés immédiatement sous les autres; c'est pourquoi on les appelle *Obliques internes*. Ils sont beaucoup plus petits que les premiers, & sont comme eux de *Figure triangulaire*. Ils prennent leur *Origine* de la partie supérieure de l'os pubis, se continuent à toute la partie moyenne de la crête des os des hanches, ils s'attachent ensuite aux apophyses transverses des vertèbres des lombes, & aux extrémités de toutes les côtes jusqu'au cartilage xiphoïde, & s'insèrent par une large & double aponeurose à la ligne blanche. Ils reçoivent des nerfs à l'endroit où ils sont attachés aux vertèbres des lombes; & ils tirent leur nourriture par les rameaux des artères qui prennent leur origine de l'artère musculaire, laquelle prend sa naissance joignant les lombes, & ils envoient leurs veines à la veine musculaire.

De ces deux *Aponeuroses* l'une passe par dessus, & l'autre par dessous le muscle droit, afin qu'il soit également fortifié, tant dessus que dessous; les fibres de ces muscles, & celles des précédentes s'entre-croisent en forme de Croix de saint André, ce qui fait le même effet, que lors qu'on veut presser quelque endroit; par exemple, si une main n'est pas assez forte, l'on y met l'autre, qui croisant sur la première, fait que l'on appuie plus fortement.

Les

Les *Transverses* sont ainsi nommés, parce que leurs fibres vont de travers; ils sont situés sous les obliques, & placés sur le péritoine, auquel ils sont si adhérens, qu'on a de la peine à les en séparer sans les déchirer; ils sont d'une *figure quadrangulaire*.

Les Transverses.

Ces *Muscles* prennent leur *Origine* des aponeuroses transverses des vertèbres des lombes, ils s'attachent à la côte interne des os des iles, & à la partie interne des cartilages des côtes inférieures, puis passant par le muscle droit ils vont se terminer par une large aponeurose à la ligne blanche.

Ces trois sortes de *Muscles* ont des aponeuroses qui leur tiennent lieu de tendons, & qui vont chacune s'attacher à celle du muscle qui est de l'autre côté, ce qui les unit si bien, qu'elles ne paroissent qu'une. Elles sont percées à leur partie moyenne, pour donner passage aux vaisseaux umbilicaux, & à leur partie inférieure, pour laisser sortir aux hommes les vaisseaux spermaticques, & aux femmes les ligamens ronds de la matrice qui vont s'insérer dans les cuisses.

Les trois *Trous* qui sont aux aponeuroses de ces muscles sont si industrieusement faits, qu'ils méritent d'être remarqués; celui du muscle transverse est le plus haut de tous, celui de l'oblique ascendant est un travers de doigt au dessous, & celui de l'oblique externe encore plus bas; en sorte que ces trois trous ne se trouvent point vis-à-vis les uns des autres, & que l'aponeurose de l'un couvre l'ouverture de l'autre, afin d'empêcher que les parties internes ne sortent en dehors; cependant il ne laisse pas d'arriver trop souvent des hernies par la sortie de l'épiploon, & des intestins, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Les Muscles droits sont ainsi appelés, parce que leurs fibres vont en ligne directe de haut en bas, & de bas en haut : car les uns veulent qu'ils naissent du sternon, & les autres de l'os pubis ; mais il est indifférent que leur origine ou leur insertion soit à l'une ou à l'autre de ces parties, pourvu que l'on sçache qu'ils sont attachés par un bout au Sternon, & aux côtés du cartilage xiphoïde, & par l'autre à la partie supérieure de l'os du pénis.

Ces Muscles n'ont pas de fibres qui aillent d'une extrémité à l'autre ; mais ils sont entrecoupés par des endroits nerveux, que les Anciens ont appelé *Énervations*, quoy qu'ils soient de véritables tendons. Leur nombre n'est pas toujours le même, puis que les uns en ont trois, d'autres quatre, & quelquefois plus.

Il y en a qui ont voulu faire autant de muscles, qu'ils voyoient de ces intervalles membraneux, parce qu'ils avoient remarqué qu'il entroit plusieurs nerfs dans ce muscle ; mais cela doit d'autant moins surprendre, que ce muscle est long, & qu'il fait une action très-forte, à laquelle un seul petit nerf n'auroit pas été suffisant.

Quelques Auteurs ont rapporté que l'homme avoit plus de ces énervations au dessus du nombril qu'au dessous, parce qu'étant gourmand, & débauché, son estomac avoit plus besoin de s'étendre, & que la femme au contraire en avoit davantage au dessous, à cause que ce muscle étoit obligé de s'étendre dans cet endroit dans le temps de la grossesse ; mais cette observation ne se trouve pas, puisque les hommes & les femmes en ont également par tout.

Pour bien connoître à quoy servent ces énervations, il faut sçavoir que tout muscle, en agissant

se raccourcit, & qu'en se raccourcissant, il se gonfle dans son milieu plus ou moins, selon que les fibres sont plus ou moins longues. Or il est certain que si les fibres du muscle droit eussent été d'une extrémité à l'autre, sans être entrecoupés par ces intervalles membraneux, le gonflement de ce muscle eut été si grand dans sa partie moyenne, qu'il auroit meurtri les parties contenues, au lieu de leur aider à l'expulsion des excréments par une compression égale & douce. Ce qui ne se peut faire que par ces entre-nœuds, qui coupant ce muscle en quatre, font qu'au lieu d'une tumeur il s'en fait quatre, lesquelles compriment également le bas ventre, & facilitent la sortie des superfluités des intestins, & de la vessie.

Ce n'est pas seulement sur l'usage de ces énervations qu'on n'est pas du sentiment de beaucoup d'autres ; mais encore sur celui des veines mammaires, & épigastriques, plusieurs ayant crû qu'une des branches de la veine mammaire, que l'on trouve sous ce muscle, lors qu'on le retourne, s'abbouchoit avec la veine épigastrique ; que cette communication faisoit la grande sympathie qu'il y a entre les mammelles & la matrice, & que c'étoit le chemin par où le lait aux femmes accouchées se vuidoit par la matrice : mais la circulation nous fait connoître que ces veines n'ont point d'autre usage que ceux de toutes celles du corps, qui est de reporter le sang au cœur ; car on a essayé en seringuant des liqueurs dans l'une & l'autre de ces veines, d'en faire passer, sans avoir jamais pu y réussir, ce qui nous fait voir que cette belle anastomose qui a fait tant de bruit, n'est qu'une pure chimère.

Les Muscles pyramidaux sont ainsi nommés à cause de leur figure pyramidale, ils sont couchés

Les Pyramidaux.

sur les tendons inferieurs des muscles droits, c'est ce qui a fait croire à quelques uns, qu'ils en faisoient partie; mais ce sont deux muscles distincts & separés des autres; on ne trouve quelquefois ni l'un ni l'autre, & plus rarement encore le gauche que le droit.

Ils prennent leur origine par un principe charnu & fort étroit de la partie supérieure & extérieure de l'os pubis, & montant en haut, ils s'étreussent peu à peu, & vont se terminer par une pointe à la ligne blanche trois ou quatre doigts au dessous de l'os pubis, & quelquefois jusqu'au nombril.

Fallope & Riolan leur donnent plusieurs usages. Ils prétendent qu'ils fortifient les tendons des muscles droits; qu'ils servent à l'excretion de l'urine, & qu'ils contribuent à l'érection de la verge; mais ce ne sont pas là leurs véritables usages, on croit au contraire qu'ils servent à élever le péritoine, & à empêcher que la region de la vessie où ils s'insèrent, ne soit pressée, & que l'on ne soit obligé de pisser tout aussi souvent que les autres muscles compriment les parties internes. Ces deux muscles sont très-petits, & ils ne sont jamais égaux; celui qui est plus long que l'autre, s'insère un travers de doigt au dessus; ce qui contribue encore à persuader qu'ils élevent le péritoine en cet endroit, qui ne comprimant pas la vessie, la rend capable de contenir une plus grande quantité d'urine qu'elle ne feroit.

Les usages
de tous les
muscles de
l'Abdomen.

Tous ces Muscles, excepté les Pyramidaux, servent à comprimer également les parties contenues dans l'abdomen, lors qu'ils agissent ensemble, & qu'ils sont aidés par le diaphragme, & par conséquent à chasser, & à pousser dehors toutes les superfluités du corps: car quoique chaque partie

ait une disposition naturelle, pour mettre dehors ce qui l'incommode; que les intestins poussent les matieres par leur mouvement vermiculaire, que la vessie laisse échapper l'urine avec facilité, & que la matrice s'ouvre pour laisser sortir l'enfant, néanmoins toutes ces parties ont besoin d'être aidées par les muscles, qui pour cet effet sont plusieurs situés diversement, & dont les fibres ont aussi différentes figures. Quoy qu'ils soient destinés pour le bas ventre, ils servent encore au thorax dans de grands cris, dans la toux, & dans la violente expiration.

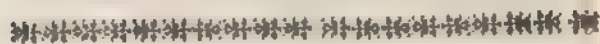
La Ligne blanche a la fermeté de tendon, & elle est composée du concours des extrémités des aponeuroses des muscles de l'abdomen, sçavoir des descendans, des ascendans, des traversaux, & des pyramidaux. On la nomme *Ligne*, parce qu'elle est droite & blanche, parce qu'elle n'a point de chair. Elle s'étend par le milieu de l'abdomen, & par le nombril depuis le cartilage xiphoidé jusqu'à l'os pubis.

La Ligne
blanche.

Elle est plus large au dessus du nombril qu'au dessous, & elle divise les muscles du côté droit, d'avec ceux du côté gauche.

Souvent aux femmes grosses elle paroît un peu livide, & l'on a vu quelquefois qu'elle a gardé cette couleur jusqu'au troisième mois d'après l'accouchement.





CHAPITRE III.

Des Maladies des Muscles de l'Abdomen.

Les ma-
ladies des
muscles de
l'Abdomen.
L'inflam-
mation.

Les Maladies plus considerables des muscles de l'abdomen, sont l'Inflammation, la Convulsion, les Playes, & la Fistule.

L'Inflammation est causée par un sang chaud & rempli d'acide, qui sortant des veines épigastriques, se répand dans les intestines, ou dans la substance même des muscles, où il se coagule, & se corrompt enfin.

Ses signes. Cette Inflammation est distinguée de celle du foye. 1. En ce que la tumeur, la rougeur, & la douleur sont plus extérieures, & plus apparentes. 2. En ce que les symptômes sont beaucoup moindres : car on n'y remarque pas comme dans celle du foye une si grande fièvre, un visage si enflammé, une langue si sèche, un pouls si vite, & si fréquent, une urine si échauffée, ni un si grand abbatement de forces.

Cette Inflammation n'est pas si dangereuse que celle du foye, parce que la partie qu'elle occupe est moins considerable, & n'est pas absolument nécessaire à la vie. On doit néanmoins prendre garde, si elle se termine en abcès, de l'ouvrir au plutôt, afin d'empêcher que le trop long séjour du pus n'y cause la gangrene, ou ne corrompe même les parties internes, s'il venoit à se percer en dedans.

Les signes
qu'elle de-
viendra en
abcès.

Les Signes que l'abcès se forme, sont une grande douleur à la partie, une inflammation, un battement, & la tumeur augmente peu à peu. Quand

le pus est fait, le battement & la douleur cessent, la tumeur est plus molle que dans le commencement, où il y a toujours une tension, & devient blanche en quelques endroits.

La Convulsion & Tremblement qu'on appelle *Spasmodismus*, est causée par les vapeurs qui s'élèvent des impuretés bilieuses, & acides amassées dans le foye, la rate, & autres parties qui sont dedans le haut du bas ventre.

La convul-
sion, &
tremble-
ment.

On la reconnoît par la tension des muscles, qui s'étend même jusqu'à ceux du thorax, par la difficulté de respirer, par l'alienation d'esprit qui dure pendant la rigueur du paroxysme, & par l'excretion involontaire de la semence qui arrive quelquefois.

Ses signes.

Les Playes des muscles de l'abdomen ont pour cause toutes les violences extérieures, comme les instrumens tranchans, un coup de mousquet, de pistolet.

Les playes.

On connoît qu'elles pénètrent la capacité du ventre, ou non par la sonde & par la bougie.

Celles qui sont à la ligne blanche sont difficiles à guérir, parce que cet endroit est membraneux, elles sont aussi beaucoup de douleur.

La Fistule succede ordinairement aux playes penetrantes du bas ventre, c'est un ulcere profond & caverneux, duquel sort une sanie purulente.

La fistule.

Elle est reconnue par les duretés de la peau, & par la matiere putride qui en découle.

Ses signes.

Quant au Prognostic, elle est tres-difficile à guérir, parce qu'elle est entretenue par les humidités continuelles du bas ventre qui s'y déchargent, même d'une partie par elle.

Son Pro-
gnostic.





CHAPITRE IV.

Du Peritoine, & de l'Umbilic.

Ce que c'est
qu'est le Peritoine.

LE Peritoine est une Membrane fort déliée, & dure, semblable à une grande toile d'araignée, enveloppant, & contenant toutes les parties du ventre inferieur. Ce mot, selon Hippocrate & Galien, vient de *Periteinomai* Circumscindere, parce qu'il est étendu à l'entour de toutes les parties qui sont entre le diaphragme, & les cuisses.

Sa figure

Sa Figure approche de l'ovale : car elle est ronde, mais un peu plus longue que large ; en un mot elle a la même figure, & la même grandeur que le bas ventre qu'elle tapisse par tout : Elle est fibreuse par dehors, afin de s'attacher plus fortement aux muscles, & elle est par dedans comme enduite d'une humidité aqueuse, afin que les viscères reposent plus doucement dans sa capacité.

Soa origine

Elle a son origine de la semence en la matrice, & est fort adhérente aux trois vertebres superieures des lombes, selon les Anciens ; mais les Modernes font voir qu'elle n'y est pas attachée.

Les Anatomistes sont beaucoup partagés sur l'origine de cette membrane. *Vesalius* veut que ce soit des ligamens des lombes, & qui joignent l'os sacrum avec les os des iles. *Archange* soutient que c'est des membranes du cerveau, c'est à sçavoir, que vers la premiere & seconde vertebre des lombes, il sort des nerfs de la moëlle de l'épine, & qu'ensuite il s'assemble là d'autres nerfs, qui sont avec quelques arteres comme un certain corps ou

DU VENTRE INFERIEUR. 281

faîsceau, duquel s'étendant enfin plus au large, naît le peritoine. *Fallope* & *Dulaurent* assurent qu'il tire son origine de ce grand entrelasement de nerfs qui viennent du mesentere.

Sylvius remarque qu'il est plus fort & plus épais aux hommes depuis le cartilage xiphoide jusqu'au nombril, & aux femmes au contraire, depuis le nombril jusqu'au penil, afin que cette membrane puisse prêter, & s'étendre autant qu'il est besoin, pour l'accroissement du fœtus en la matrice ; & aux hommes, pour obéir à la distension du ventricule, quand ils font de grands excès de boire & de manger ; mais *Spigelius* assure, que soit dans les hommes, soit dans les femmes, il est toujours tres-épais en sa partie d'enbas, & jamais en celle d'en haut. Ce qu'il croit avoir été ainsi sagement institué par la Nature, par la raison, qu'il a grande disposition à se rompre en cet endroit-là, d'autant que soit que l'on soit assis, soit que l'on se tienne debout, soit que l'on marche, les viscères se portent toujours vers le bas, & afin qu'il pût en soutenir le poids sans danger, il a fallu nécessairement qu'il fût en cet endroit-là plus épais & plus solide qu'ailleurs.

Selon les Anciens, le peritoine est fait d'une double membrane, dans la doublure de laquelle passent les vaisseaux umbilicaux qui sont la veine, les deux arteres, & l'ovraque ; mais selon les Modernes, le peritoine n'a point de duplicature ; & bien loin de prendre son origine des vertebres des lombes, il n'y est pas seulement attaché. Ce que l'on peut voir par la description de sa route, qui est de contenir les viscères du bas ventre comme un simple sac, en s'attachant par devant aux muscles, par en haut au diaphragme, par en bas au pubis, & passant par dessus la vessie & le rectum.

EXPLICATION DE LA FIGURE II.

Qui représente aussi une partie des Muscles de l'Abdomen, les Veines, & les Arteres mammaires; & épigastriques avec leurs anastomoses, & une partie du Peritoine avec ses allongemens, jusques dans le Scrotum.

A Le Muscle transversal.

a a a Son Principe

b b Une Portion de son Tendon.

B Le Muscle droit de l'Abdomen.

c Son Principe.

d d d Ses Aponévroses nerveuses.

e Sa Fin, ou Insertion.

C La Face postérieure de l'autre Muscle droit, dans laquelle on voit la Veine & l'Artere Mammaire qui descendent, d.

a La Veine, & l'Artere épigastriques ascendantes.

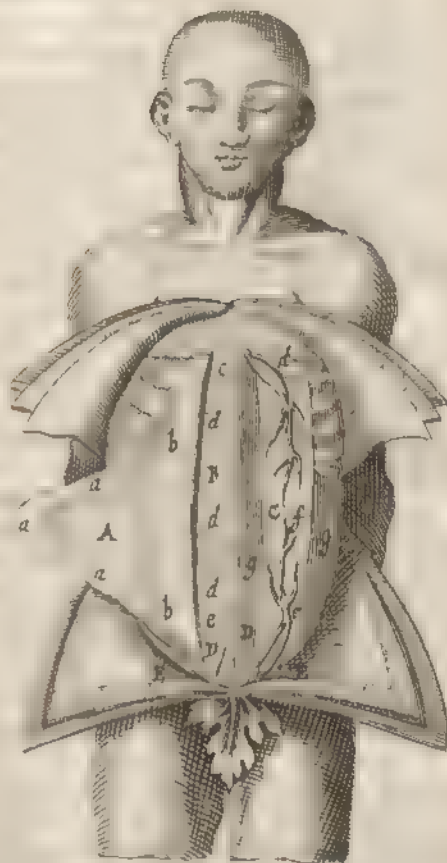
f L'Anastomose des Veines

g g Le Peritoine séparé des Muscles.

D D Les Muscles Pyramidaux

E E Les Allongemens du Peritoine qui descendent dans le Scrotum.

aux hommes, & par dessus la matrice aux femmes, en couvrant les vaisseaux spermatiques, & les deferens, sans pourtant les envelopper dans le mâle. Il passe enfin par dessus les muscles iliaques & psoas, & par dessus l'aorte, & la veine-cave, en couvrant de tous côtés les reins, où il forme cette membrane, qu'on nomme adipeuse, à cause qu'elle a beaucoup de graisses.



Sa substan-
ce.

Elle est *membraneuse*, tres-forte, & déliée, membraneuse pour s'étendre quand le ventre vient à s'enfler, tres-forte, afin qu'elle ne se déchire, quand elle souffre une violente distension, & déliée, afin de ne point presser les parties.

Ses fibres.

Cette Membrane a des *Fibres* de toutes sortes, qui lui ont été données pour la rendre plus forte, & afin qu'elle s'étende plus facilement; elle reçoit ses *Nerfs*, qui sont tres-petits, des vertebres du thorax, & des lombes, les *Arteres* viennent des phreniques, des mammaires, & des épigastriques, & les *Veines* reportent le superflu de sa nourriture aux veines phreniques & épigastriques.

Ses trous.

Elle est *trouée* par haut, par devant, & par bas; par le haut, où elle est adhérente au diaphragme; elle est percée au côté droit pour la veine-cave ascendante; au côté gauche pour l'œsophage, & la grosse artere descendante, par devant pour les vaisseaux umbilicaux. Ce trou est fermé aux adultes, & s'il est ouvert, il fait une espece d'*Hernie*, ou *Descente* qu'on appelle *Omphalocèle*, hernie de l'*Umbilic*; elle est pareillement trouée & percée par le bas au fondement, au col de la matrice, & par les endroits que les vaisseaux spermatiques descendent, & que les éjaculatoires remontent: *Galen* dit que ce sont plutôt des productions, que des trous. Or il faut observer que ces *Productions* ou *Allongemens*, outre les trous dont nous avons parlé cy-dessus, sont deux, un de chaque côté, qui conduisent les vaisseaux spermatiques aux testicules, il ne couvre dans la femme que jusqu'à moitié chemin, les ligamens ronds; il est encore nécessaire d'observer, que lorsque ces productions sont parvenues aux testicules, elles s'élargissent pour les envelopper, & pour former leur deuxième tunique propre, qui est l'*Elytre*

de ou *Vaginale*, c'est-à-dire, qui ressemble à une guaine, les renfermant comme un éruy.

Hippocrate enseigne que l'artere descendante, la veine-cave ascendante, & l'œsophage, sont tellement attachés au diaphragme, qu'étant enflammé, les hypochondres sont attirés en dedans.

Les *Usages* du peritoine sont 1. De contenir comme un sac, & d'allier comme une membrane toutes les parties du ventre inferieur, afin que chacune demeure en sa place. 2. De leur donner des tuniques particulieres, afin de les défendre, & de les separer les unes des autres. 3. D'expulser les excremens & les vents, en pressant les boyaux par dessus, comme on pourroit faire avec les mains pour en hâter la sortie. 4. Afin qu'étant resserré, les intestins & le ventricule environnent & cuisent plus promptement les alimens, & empêcher par ce moyen qu'ils ne s'enflent par les vents, à cause de la crudité ou de quelque autre legere occasion.

Le *Nombrit* est un nœud formé de la réunion des vaisseaux umbilicaux, que l'on coupe à l'enfant aussi-tôt qu'il est né; on l'appelle aussi *Umbilic*, du mot Latin *Umbo*, qui signifie milieu; parce qu'il n'est pas seulement placé au milieu du ventre; mais encore au milieu du corps; cela est si vray que si on étend les deux bras, & que l'on écarte les jambes, on trouvera que ces quatre extremités font un cercle.

Il faut considerer l'*umbilic* ou à l'enfant, ou à l'homme parfait; à l'enfant, c'est un cordon de la longueur d'une aulne, ou environ, qui va de l'arrière-faix jusqu'au ventre de l'enfant, & qui renferme alors quatre vaisseaux qui sont une veine, deux arteres, & l'ovraque.

Ce *Cordon* sert à conduire ces vaisseaux qui au-

Ses usages.

Ce que c'est
que le nom-
bril.

Le Cordon.

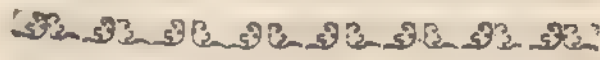
roient été trop foibles d'eux-mêmes pour faire ce long chemin, & pour pouvoir résister aux mouvemens de l'enfant. Sa longueur est utile à l'enfant, afin qu'il puisse se remuer commodément dans la matrice, & que l'enfant & l'arrière-faix puissent sortir l'un après l'autre. Aussi-tôt que l'enfant est né, l'on fait une ligature à ce cordon deux travers de doigts proche le ventre de l'enfant, & on le coupe au dessus de la ligature, ensuite la nature sépare ce qui en reste, de manière qu'il n'en demeure plus qu'un nœud.

Les quatre
vaisseaux.

Les quatre vaisseaux qu'on appelle umbilicaux, y sont attachés; l'un, qui est la veine, monte en haut, & les trois autres, savoir les artères, & l'ovraque, en bas. Ces vaisseaux sont conduits du nombril jusqu'à leur insertion. La veine va s'insérer par la scissure du foye à la veine-porte. Les deux artères vont, ou plutôt viennent des iliaques, & l'ovraque qui est au milieu, va s'attacher au fond de la vessie.

Leurs usages.

Leurs usages, selon les Anciens, est à la veine de servir de ligament au foye, aux artères d'appuyer la vessie, & à l'ovraque de servir de conduit, pour vider l'urine de l'enfant dans les membranes. Le sentiment des Modernes sur les usages de ces vaisseaux, est différent de celui des Anciens, nous les expliquerons en parlant du fœtus.



CHAPITRE V.

Des Maladies du Peritoine, & de l'Umbilic.

Les principales maladies du Peritoine sont les Hernies ou Descentes, qui sont presque toujours causées par la dilatation de cette partie, & rarement par le déchirement, comme l'ont cru la plupart des Auteurs: car le peritoine, qui est une membrane épaisse, humide & molle, peut plus facilement se dilater, que se rompre, comme on le voit manifestement dans une vessie mouillée, qui peut bien plutôt s'étendre; que se déchirer. C'est donc par la dilatation du peritoine que se forment les hernies; de sorte que le peritoine se relâchant entre les anneaux des muscles, forme une poche qui s'allonge plus ou moins, suivant que l'impulsion des parties a été plus ou moins forte. Ce sac se glisse le long des productions du peritoine, qui sont formées par sa membrane extérieure, & non point dans les productions qui enveloppent les vaisseaux spermatriques, comme on a toujours dit. Lorsque le peritoine se relâche à l'umbilic, il se fait un exomphale.

Les maladies du peritoine & du nombril. Les hernies ou descentes.

On voit donc que les causes des hernies sont tout ce qui peut donner occasion au peritoine de se relâcher, comme par exemple, toutes les violences externes, de courir la poste, de sauter &c. Dans les enfans les descentes sont le plus souvent causées par leurs cris continuels, & aussi parq

Leurs causes.

qu'ils ont les parties plus molles, & plus capables de se relâcher. Enfin les causes internes des descentes viennent des obstructions du peritoine, qui font que les petits tuyaux de cette membrane se relâchent. C'est pourquoy le peritoine au moindre effort peut s'allonger. Les personnes qui ont beaucoup de limphe, ou qui mangent de l'huile, comme certains Religieux, sont aussi plus sujets aux descentes, parce que ces parties membraneuses sont plus en état de prêter, & de s'étendre à cause que le suc nourricier est huileux.

Leurs signes

Les Hernies se connoissent à la veüe & au toucher, on voit une grosse tumeur à l'aine qui cede aux doigts, lors qu'on la comprime, mais elle reprend d'abord sa même grosseur. Tantôt cette tumeur est molle, tantôt elle est dure. On l'appelle Epiplocele, quand il n'y a que l'épiploon qui la cause, & Enteroccele, quand ce sont les intestins. L'épiploon & les intestins ne s'arrêtent pas toujours dans l'aine, mais ils descendent plus bas dans le scrotum, où ils font quelquefois une tumeur grosse comme la tête, & où la couleur de la peau n'est point changée. Dans toutes ces espèces d'hernies, il n'y a quelquefois point de douleur; mais aussi quelquefois l'on sent une douleur piquante à l'aine, sur tout quand la hernie commence. Dans les grandes hernies le ventre est toujours paresseux, & souvent il arrive un *Misere*, principalement lorsque les intestins sont étranglés par les anneaux des muscles, de sorte que les excréments ne pouvant passer par en bas, ils remontent en haut, & sortent par la bouche; d'où s'ensuit la lividité & la mortification des parties, qu'on connoit par la privation de la douleur.

Leur Pro-
gnostic,

Pour le Prognostic des Hernies, si les intestins ont

ont resté long-temps dans la tumeur, & qu'ils soient fort étranglés par les anneaux des muscles, & qu'on ne puisse les faire rentrer, le malade est en danger de sa vie. Plus la tumeur est grosse, dure & douloureuse, plus il est difficile de faire rentrer les parties tombées. S'il arrive de grands vomissemens, une suppression d'excréments, des convulsions, on doit beaucoup apprehender pour la vie du malade, parce qu'on ne sçauroit reduire les intestins. Dans les vieillards les hernies sont très-difficiles à guérir; mais dans les enfans de huit ou neuf ans, & dans les jeunes gens un bandage bien fait les guérit.

Quelquefois il se glisse dans la duplicature du peritoine des serosités âcres & mordicantes, & y excitent une *Colique bâtarde*, qu'on distingue de la vraie, en ce que la douleur paroît plutôt être en la surface que vers le fond du ventre. Elle s'étend souvent jusqu'au diaphragme, à cause que cette membrane est continuë jusqu'en ce lieu, & ce mal est alors beaucoup plus dangereux.

Il arrive aussi que ces serosités tombent dans le scrotum, & y engendrent la maladie que l'on appelle *Hydrocele*, ce qui se fait à cause que les allonges ou productions du peritoine vont jusqu'aux testicules.

Quelquefois la serosité est contenuë entre les membranes propres du testicule, ou bien elle est renfermée dans un kiste. Quelquefois aussi elle est en partie dans le scrotum, & d'autres fois dans une membrane particulière attachée au scrotum, ce qui fait une double hydrocele.

L'*Hydrocele* qui n'est pas une suite de l'ascite, vient ordinairement de la lenteur du mouvement du sang, ou de sa dissolution.

Les Chûtes & les contusions peuvent aussi con-

tribuer à la formation, parce que le sang s'arrê-
tant, & croupissant dans ces parties, il donne lieu
à la serosité de s'en séparer.

On pourroit encore conjecturer que les diffé-
rentes circonvolutions des veines spermatiques en
peuvent aussi être la cause, parce que ces diffé-
rens détours s'opposent en quelque manière à la
prompte circulation du sang, ce qui donne le tems
à la serosité de se séparer du sang, & de suinter
dans les bourses.

Les Signes de l'hydrocele sont l'enflure, la ten-
sion, & la pesanteur des bourses, & la transpa-
rence des eaux.

Vice de
conforma-
tion du
nombril.

Le Nombril peche souvent en conformation,
comme lors qu'il n'est pas exactement placé au
milieu du ventre, & qu'il se retire en haut, ce
qui est cause, selon la remarque de *Riolan*, que
la veine umbilicale étant trop courte, & ne pou-
vant bien suspendre le foye, ce viscere vient à
s'affaïsser, & à comprimer les autres parties du
bas ventre, d'où il arrive quantité d'incommodi-
tés fâcheuses.

Ouverture
de la veine
umbilicale.

Quelquefois on a vû la veine umbilicale s'ou-
vrir, & jeter quantité de sang, & même de ma-
tiere purulente qui venoit du foye par la cavité de
ce vaisseau, qui n'étoit pas devenu tout-à-fait so-
lide, comme cela arrive ordinairement après la
naissance. On a aussi trouvé des pierres dans l'um-
bilic, & même des vers aux petits enfans, ce qu'on
peut reconnoître en appliquant sur le nombril un
petit poisson, ou quelque autre chose semblable,
& si après dix ou douze heures on le trouve ron-
gé, on peut s'assurer qu'il y a un ver dans la veine
umbilicale, ou dans quelqu'un des autres vais-
seaux.

Playes des

Quelquefois les vaisseaux du nombril souffrent

solution de continuité, laquelle de soy n'est point
mortelle, selon la remarque de *Riolan*, qui a vû
en plusieurs femmes les trois vaisseaux umbili-
caux entierement coupés, ensuite des efforts de
l'enfantement, sans que pour cela elles en fussent
incommodées. d'autant que la vessie demouroit
allée suspendue par la duplication du peritoine qui
la contient, & l'enferme.

vaisseaux
du nombril.

Enfin le nombril souffre inflammation, prin-
cipalement dans les petits enfans, ce qui vient de
ce qu'on ne l'a pas bien lié, ou des efforts qu'ils
font en pleurant, ou d'un transport de serosité
qui s'y fait par l'uraque pendant que la cavité sub-
siste encore, laquelle serosité causant de la disten-
sion & de la douleur, y attire quantité de sang
qui forme l'inflammation.

L'inflam-
mation.

On la reconnoît par la dureté, par la rougeur,
par la chaleur & par la pulsation de la tumeur, &
on remarque qu'elle est tres-dangereuse, princi-
palement si elle se termine en abcès, & que cet
abcès s'ouvre, & donne issue à la matiere puru-
lente par les intestins: car l'enfant en meurt bien-
tôt.

Ses signes.

Mais de toutes les maladies du nombril, il n'y
en a point de plus frequente & de plus ordinaire
que l'*Exomphalos*, c'est une relaxation ou tume-
faction du nombril faite ou d humeurs sercuses,
qu'on nomme *Hidromphalos*, ou de sang, appelé
Hipersarcosis. Dans la premiere la tumeur est mol-
le & transparente; & dans la seconde elle est du-
re, & de couleur livide. On remarque encore
que celle-cy peut être scyrtheuse ou maligne,
dans la scyrtheuse on ne sent ni douleur, ni cha-
leur, & l'on sent l'une & l'autre dans la maligne.

L'Exom-
phalos.

Il s'en forme encore d'autres especes, lorsque
l'épiploon & l'intestin tombent dans le nombril.

L'Epiplo-
omphalos.

l'Entero-
on-phalos,
& le Pneu-
matompha-
los.

Leurs si-
gnes.

292

LIVRE TROISIÈME

ou qu'il s'y amasse quantité de vents, & on les nomme *Epiploomphalos*, *Enteroomphalos*, & *Pneumatomphalos*.

On connoît l'*Epiploomphalos* par la tumeur qui est molle, & sans douleur, le *Pneumatomphalos* par la même tumeur qui est plus molle, & plus transparente, & par le bruit des vents, quand on la comprime. Enfin l'*Enteroomphalos* par la tumeur moins claire & moins transparente que celle du *Pneumatomphalos*. On remarque que cette tumeur vient souvent aux enfans, lors qu'on n'a pas bien lié le nombril après l'*Omphalatomie*, ou lors qu'on a coupé trop tôt le filet.



CHAPITRE VI.

De l'*Epiploon*.

Ethimolo-
gie & defi-
nition de
l'*Epiploon*.

CE que les Grecs appellent *Epiploon*, les Latins *Omentum*, les Arabes *Zirbus*, & les François la *Coeffe* ou *Crespine*, est une membrane déliée, double, & fort grasseuse, contenue au ventre inferieur, pour conserver la chaleur des parties voisines, & pour aider au ventricule à faire la digestion & la coction, elle nage sur les boyaux superieurs, & ne descend gueres plus bas que le nombril.

Sa figure.

Sa Figure est semblable à un rets ou filet à prendre des poissons, ce qui a porté *Archange* à dire, que comme le filet prend les oiseaux ou les poissons; ainsi l'*épiploon* prend les vapeurs adipeuses. Il prend sa naissance du mesentere ou de l'endroit du peritoine, qui couvre exterieurement le ventricule, & le colon

DU VENTRE INFERIEUR.

293

Sa situation

Il est situé sous le peritoine, & sur les boyaux; il va même dans leurs sinuosités, & s'étend ordinairement depuis le fond du ventricule jusqu'au nombril, où il finit pour l'ordinaire: car il arrive quelquefois qu'elle descend jusqu'au bas de l'hypogastre, & même qu'il tombe aux hommes dans le scrotum, alors elle cause l'*Hernie épiplocelle*, qui se forme plus souvent du côté gauche, que du droit, parce que l'*épiploon* descend ordinairement de ce côté-là. Et lorsque cette membrane se glisse aux femmes entre la matrice & la vessie, elle presse l'orifice de l'uterus, & empêche par ce moyen la generation, selon que l'a remarqué *Hippocrate*. Sa Pesanteur est ordinairement de demie livre, quoique *Vesale* rapporte qu'il en a vû un de cinq livres.

Sa Substance est adipeuse & spermatique, & composée de membranes, de vaisseaux, de glandes, & de graisse.

Sa Substan-
ce.

Ses Membranes sont au nombre de deux, éloignées l'une de l'autre, & entretissées de plusieurs éminences ou canelures, en maniere de petites fibres ou fibrilles filamenteuses tres-delicates; l'exterieure ou anterieure est attachée au fond du ventricule à la partie concave de la rate, & quelquefois aussi au lobe rond du foye, & l'interne & postérieure à l'intestin colon, & au dos, auquel elle est fortement attachée.

Ses Vaisseaux qui sont en assez grand nombre se répandent par toute la substance en forme de rets, il reçoit de petits nerfs du rameau intercostal de la huitième paire, il a plusieurs arteres qui viennent de la celiacque, & plusieurs veines qui vont se rendre dans la porte; l'on y trouve aussi une grande quantité de petites glandes qui n'y sont pas sans quelque utilité particuliere.

Ses vais-
seaux.

EXPLICATION DE LA FIGURE III.

Qui représente la Situation des Intestins, & de l'Epiploon, & les Vaisseaux Umbilicaux.

- A A Les Tegumens de l'Abdomen levez & recouverts.
 B Le Cartilage Xiphoïde.
 C C La Partie gibbeuse du Poye.
 D D Le Ventricule.
 E E Une Partie de l'Intestin Colon sous le Ventricule.
 F F F F La Membrane supérieure de l'Epiploon adherante au fond du Ventricule.
 G L'Umbilic.
 H H La Veine umbilicale.
 I I Les deux Arteres umbilicales.
 K L'Uraque.
 L L L Les Vaisseaux Gastrepiploiques répandus par l'Epiploon & le Ventricule.
 M M Les Intestins.

Il y a encore de petits vaisseaux graisseux, qui se terminent en des globules qui servent de canaux à la graisse que l'on y voit, laquelle se fond souvent à ceux qui ont la fièvre hectique. Enfin on y trouve une infinité de veines lymphatiques, qui par leur rupture causent une hydropisie dans cette cavité, laquelle ne se guerit que par la ponction.

Cause de la facile corruption.

L'Epiploon se corrompt facilement, lors qu'il est alteré par l'air; c'est pourquoy dans les blessures du bas ventre on est obligé d'en couper la partie qui est sortie dehors. Il y a aussi des maladies qui le gâtent, & qui le corrompent: comme il est aisé de l'observer aux scorbutiques, aux phrétiques, aux hypochondriaques, & à quelques autres.



Sa tempe-
rature.

Sa *Temperature* en ceux qui sont maigres, est froide & sèche, parce qu'ils n'ont point de graisse; mais en ceux qui sont fort gras, il est chaud & humide, à cause de la quantité de la graisse, selon *Dulaurent & Baubin*.

Ses usages.

Ses *Usages* sont d'échauffer le fond du ventricule, afin de luy aider par sa chaleur à faire la digestion, & d'y exciter la fermentation des alimens, de couvrir les boyaux, & enfin de conduire le rameau splénique, & les autres vaisseaux qui vont au ventricule, au duodenum, ou au colon. *Galien* rapporte qu'un gladiateur à qui l'on avoit coupé de l'épiploon, étoit fort sensible au froid, & qu'il étoit obligé d'avoir son ventre couvert de laine. *Riolan*, & quelques-autres nous assurent au contraire que des personnes à qui on l'avoit coupé, se portoit fort bien.



CHAPITRE VII.

Des Maladies de l'Epiploon.

Les mala-
dies de l'E-
piploon.

Son inflam-
mation.

Sa grosseur
excessive.

L'*Epiploon* est sujet à toutes sortes de maladies d'intemperie, de mauvaise conformation, & de solution de continuité.

Il peut être travaillé d'*Inflammation*, & souffre quelquefois suppuration qui est tres-dangereuse, & ne réussit gueres jamais bien, encore que l'ouverture s'en fasse assés à temps.

Comme c'est le receptacle des impuretés du foye & de la ratte, il est sujet à être rempli de quantité d'ordures qui le rendent quelquefois si gros que *Vesale* en a vu un qui pesoit jusqu'à cinq livres, au lieu que naturellement il n'en pese gueres plus qu'une demie. Or il est difficile de le voir

der, lors qu'il est ainsi rempli d'humeurs, parce que c'est une partie qui a la vertu expultrice, aussi-bien que la chaleur naturelle tres-foible. Quelquefois on l'a vu entierement pourri dans les longues hydropisies, & dans les dispositions scorbutiques.

Columbus l'a remarqué étroitement lié au peritoine, & aux muscles de l'épigastre, bien souvent il tombe au dessous du nombril, & même jusqu'à l'os du penil. Quand il descend dans le nombril, il fait l'espece d'hernie, que l'on appelle *Epiplomphalos*, dont la tumeur extérieure est molle à l'atouchement, & presque insensible. Lors qu'il se met entre le fond de la vessie & la matrice, il presse l'orifice de l'uterus, & cause par ce moyen la sterilité aux femmes; & quand il descend dans le scrotum, il cause aux hommes l'*Epiplotele*, laquelle se fait plus souvent au côté gauche qu'au droit, parce que l'épiploon s'étend d'ordinaire vers le gauche. Il se trouve aussi souvent sous le foye, laissant les intestins découverts. Il ne faut pas croire que la strangulation en soit la cause, veu qu'il se trouve en sa place dans ceux qui ont été étranglés, & retiré hors de son siege dans ceux qui ne l'ont pas été. L'opinion de *Spigelius* est plus probable, qui veut que les intestins enflés par des ventosités l'en ayent chassé.

Enfin l'épiploon peut être blessé, & même tout-à-fait coupé; & quoique *Galien* dise qu'alors la personne a une grande foiblesse d'estomac, & qu'il est obligé de tenir continuellement dessus de la laine pour l'échauffer. *Riolan* ne croit pourtant pas que cette foiblesse de l'estomac vienne de la privation de l'épiploon, puis qu'il ne couvre point du tout l'estomac, & qu'il ne fait que le toucher par derriere.

Son atta-
chement.

Ses playes.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE VIII.

*Du Ventricule, du Chyle, de la Faim,
& de la Soif.*

Étimologie
& défini-
tion du ven-
tricule.

LE Ventricule, ou petit Ventre, qui s'appelle en Grec *Gaster* ou *Celia*, à cause de la capacité concave, est une partie dissimilaire & organique, dans laquelle l'aliment pris par la bouche, ou déjà préparé par la mastication, & conduit en bas par l'œsophage est reçu, & cuit, en sorte que la portion la plus alimentaire étant dissoute, est convertie en chyle, c'est-à-dire, en un suc blanchâtre, semblable à de la crème.

Sa situation
& sa gran-
deur.

Sa Situation naturelle est dans l'épigastre, immédiatement sous le diaphragme entre le foye & la rate. Il devrait être au milieu du corps, étant une partie unique; mais comme le foye est plus grand que la rate, il le pousse vers l'hypochondre gauche, qu'il occupe presque tout par sa partie la plus ample & la plus large, il tient plus ou moins de place, selon qu'il est plus ou moins grand: car il n'est pas égal en tous. On dit que ceux qui vivent sobrement l'ont médiocre, & que ceux qui sont gourmands & yvrognes l'ont au contraire fort grand; cela n'est pas toujours vrai, puis qu'on a disséqué de grands buveurs & de grands mangeurs, dans lesquels on l'a trouvé fort petit, mais en récompense deux fois plus épais que ceux des autres hommes. Les femmes l'ont pour l'ordinaire plus petit que les hommes, parce qu'elles mangent moins, & ainsi on ne peut lui donner une grandeur déterminée, d'ailleurs étant

membraneux, il peut s'étendre, & se resserrer fort facilement; puis qu'il peut contenir à la fois jusqu'à trois pintes de vin ou d'eau, mesure de Paris, & trois ou quatre livres de viande.

Sa Figure est ronde & oblongue, elle ressemble à une cornemuse, particulièrement lors qu'on y laisse l'œsophage, & une portion de l'intestin duodenum. Il est également convexe, & rond par devant & par derrière, il fait comme deux bossies qui sont séparées par l'épine, parce qu'il faut qu'il s'accommode à la figure du lieu qu'il occupe. Sa superficie externe est polie & blanchâtre, & l'interne est ridée & rougeâtre; il est attaché en haut au diaphragme, en bas à l'épiploon, du côté droit au duodenum, & du gauche à la rate.

Sa figure &
sa connexi-
on.

Le Ventricule est composé de deux parties, savoir des similaires, & des dissimilaires. Les similaires sont quatre, les tuniques, les nerfs, les veines, & les artères.

Sa compo-
sition.

Il y a trois tuniques, une commune, & deux propres. La commune est beaucoup plus épaisse que les deux propres qu'elle renferme, & engendre l'épiploon antérieur. Elle vient du péritoine couvrant du côté que l'œsophage pénètre le diaphragme, le ventricule jusqu'au commencement du boyau duodenum; ses fibres vont d'un orifice à l'autre, elles sont fort charnues, afin de se pouvoir dilater à mesure que l'estomac s'emplit. C'est elle qui soutient, & qui renferme toutes les ramifications des vaisseaux qui rampent sur le ventricule.

Ses Tuniques.

La seconde qui est celle du milieu, est la première des tuniques propres; elle est charnue, afin de mieux servir à la digestion; elle a une infinité de fibres droites, obliques & transverses, diversément arrangées; les premières vont en droite

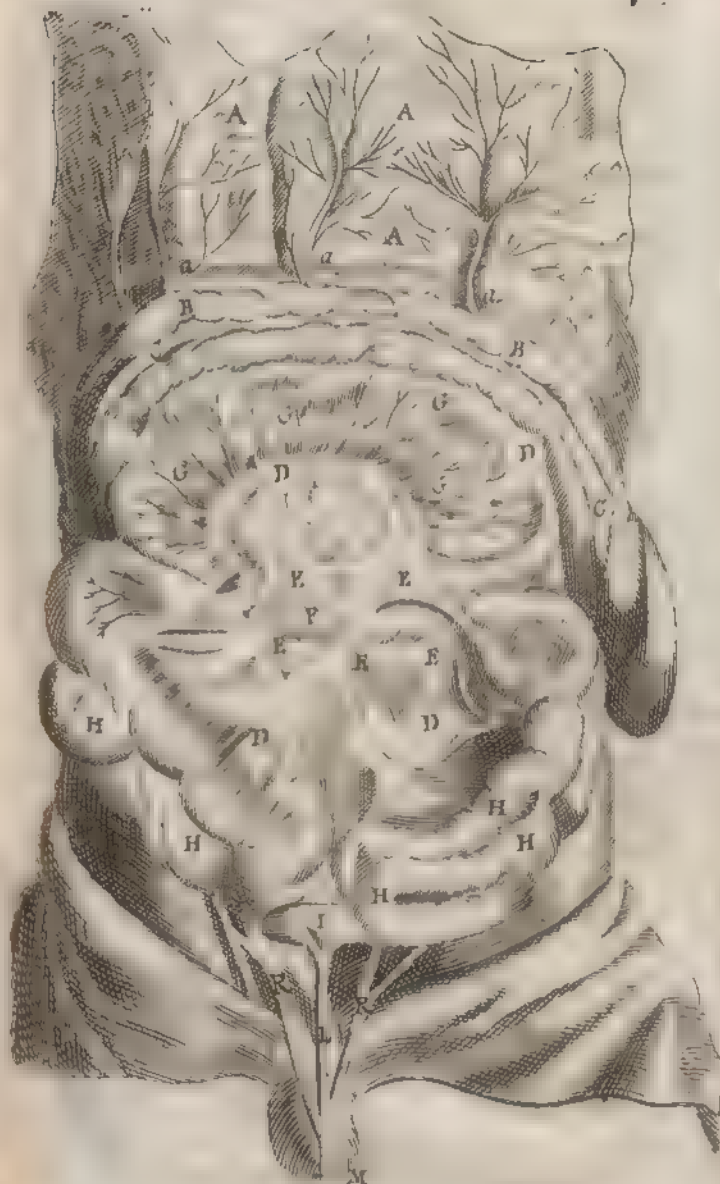
EXPLICATION DE LA FIGURE IV.

Qui représente la Membrane inferieure de l'Epiploon, & le Mesentere, auquel sont attachés les Intestins, & les Glandes.

- A A A La Membrane inferieure de l'Epiploon par laquelle est suspendu l'intestin colon.
 a a a Les Vaisseaux de l'Epiploon.
 B B Une partie du Colon.
 C C Le Ligament du Colon.
 D D D D Le Mesentere.
 E E E Les petites Glandes du Mesentere.
 F La grande Glande du Mesentere, laquelle *Astellus* nomme Pancreas.
 G G Les Vaisseaux du Mesentere.
 H H Les Intestins grêles & gros.
 I Le fond de la Vessie de l'urine.
 R R Les Arteres umbilicales.
 L L'Ouraque.
 M L'Umbilic dissequé.

ligne depuis l'orifice superieur jusqu'à l'inferieur, que l'on nomme Pylore; les autres descendent obliquement des côtés du ventricule vers le fond en sa superficie convexe, & les transverses en embrassent tout le corps de haut en bas. Toutes ces fibres servent à retrecir le ventricule de toutes parts, afin d'exprimer par ce moyen le suc des petites glandes de la troisième tunique, & de faire couler le chyle, & tout ce qui est contenu par le pylore dans les intestins.

La troisième membrane, qui est l'interieure, est toute nerveuse, & par consequent tres-sensible, & commune à l'œsophage, à la langue, au palais



& à la bouche; la marque de la continuité de cette tunique est évidente par l'amertume de la bouche, quand il y a une trop grande quantité de bile autour du ventricule; elle reçoit, & conduit tous les vaisseaux du ventricule qui se terminent en elle, elle est couverte par dedans d'une croute comme veloutée qui s'engendre des excréments de la troisième coction, enfin on y voit quantité de plis & de replis qui la rendent plus ample que les autres, & qui empêchent que le chile ne s'échappe, & ne coule avec trop de facilité avant que d'être parfait.

Les dernières découvertes font connoître que cette tunique est parsemée de plusieurs petites glandes qui versent continuellement dans l'estomac un suc acide qui sert de levain pour faire fermenter les alimens, & de menstrue pour les dissoudre, lequel joint au chyle resté d'un repas à l'autre dans ses rides qui s'aigrit, & picote cette tunique, excite la faim, & la sécheresse des fibres de cette membrane, cause la soif, suivant le sentiment des Modernes.

Les nerfs,
les artères,
& les veines
du ventri-
cule.

Le Ventricule reçoit des nerfs de la huitième paire, il y en a deux qui forment un plexus à l'orifice supérieur, ce qui le rend extrêmement sensible; il en reçoit encore du plexus hépatique & de l'intercostal; c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si le cerveau ayant été ébranlé, il arrive des vomissemens, ni de ce que le ventricule étant indisposé, tout le reste du corps s'en ressent. Il reçoit des artères de la cœliaque, qui lui portent du sang pour sa nourriture, lequel est ensuite reporté dans la veine-porte par les veines gastriques & gastrepiploïques: ces vaisseaux nous prouvent que le ventricule est nourri de sang, & non pas de chyle, comme quelques-uns l'ont cru.

L'on trouve au fond du ventricule un vaisseau que l'on appelle *Vas breve*, parce qu'il est fort court; il y a plusieurs petits rameaux qui vont du fond du ventricule à la rate, ou bien suivant l'usage que les Anciens ont voulu leur donner de la rate au ventricule: car ils croyoient que la rate lui envoyoit par ces vaisseaux un suc acide, qui agissant sur la membrane intérieure de l'estomac, y causoit le sentiment de la faim, qu'il y arrêtoit les alimens autant de temps qu'il étoit nécessaire, & que le même suc par son acidité aidait à leur dissolution; mais ce raisonnement se détruit, lors qu'examinant les rameaux de ce vaisseau, l'on voit qu'ils ne percent point dans l'estomac, & que ce ne sont que des branches de veines qui reportent le sang dans le rameau splénique, d'où il passe à la veine-porte.

Le Vas
breve.

Les Parties dissimilaires du ventricule sont trois, savoir ses deux orifices, & son fond.

Ses parties
dissimila-
res.
L'Orifice
supérieur.

L'Orifice supérieur est au côté gauche, il est appelé par quelques-uns la bouche du ventricule, & par d'autres l'estomac. Il commence où l'œsophage finit, il est d'un sentiment très-vif, à cause de la quantité des nerfs qui l'environnent, & l'on croit vulgairement qu'il est le siège de l'appétit naturel; non pas que l'action de l'appétit, ou de désirer, qui est une action de l'âme, laquelle ne se fait que dans le cerveau, se fasse en lui; mais c'est que de temps en temps il subsiste en lui une cause qui est de telle nature, que l'inquietude qu'elle produit, étant perçue dans le cerveau, elle excite cet acte d'appétit, ou de désirer. Il est plus grand, plus gros, & plus ample que celui qui est au côté droit, parce que c'est lui qui reçoit les alimens, & leur donne entrée, quoy qu'ils ne soient quelquefois qu'à demy mâchés. Il

EXPLICATION DE LA FIGURE V.

Qui représente par la partie postérieure les Nerfs Stomachiques, & les Vaisseaux dispersés entre les Tuniques de l'Estomac, avec une partie de l'Oesophage, & les Orifices supérieur & inférieur.

FIGURE I.

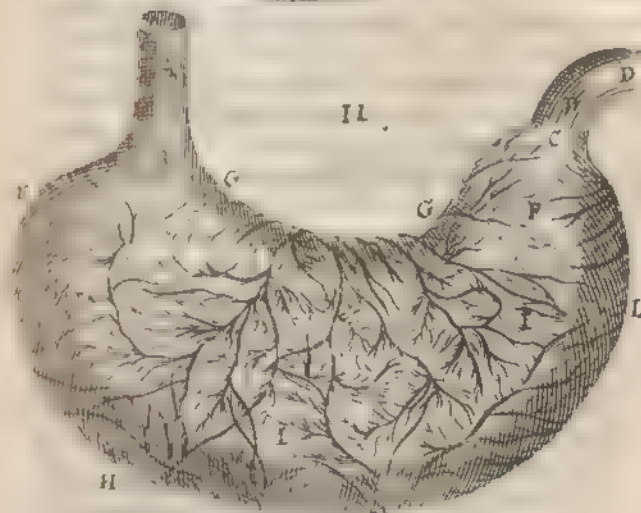
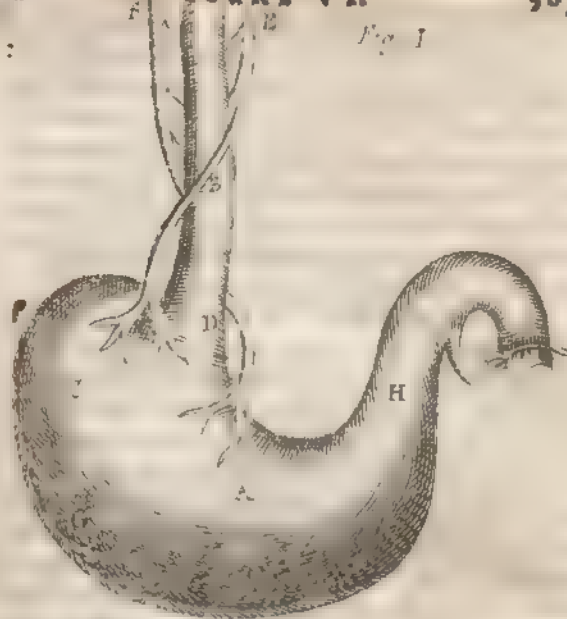
- A Le Ventricule.
- B L'Oesophage.
- C La partie plus ample gauche du Ventricule.
- D L'Orifice supérieur de l'Estomac.
- E F Les Nerfs de la sixième paire qui ouvrent l'orifice droit & gauche.
- G Le Vaisseau gastrique qui se répand dans le fond.
- H L'Orifice inférieur du Ventricule appelé Pilore.

FIGURE II.

- A L'Oesophage.
- B La Bouche du Ventricule près les Fibres motrices supérieures & obliques de l'Oesophage.
- C Le Pilore avec une portion de l'Intestin Duodenum.
- D D Une portion du Duodenum, dont les Fibres charnues paraissent sous la Tunique extérieure.
- F L'Antre du Pilore.
- G G La partie supérieure du Ventricule, où s'insèrent les Vaisseaux sanguifères, & où ils se divisent en petits rameaux.
- H H H Le fond du Ventricule, où s'insèrent aussi les mêmes Vaisseaux.
- I I I L'Intérieur & la Communication mutuelle de ces vaisseaux.
- K. L. La fin droite & gauche de l'Estomac,

FIGURE

FIGURE VI.



Tome II,

est situé environ vers la onzième vertèbre du dos ; vis-à-vis du cartilage xiphoïde, & il est exactement fermé par une infinité de fibres charnues & circulaires dans le temps qu'il ne reçoit point d'aliment, ce qui étoit nécessaire, non seulement pour en mieux faire la cœction ; mais encore pour empêcher que les alimens ne regorgeassent dans la bouche, & que les fumées caillées par la digestion n'incommodassent.

L'Orifice
inferieur.

L'Orifice inferieur est au côté droit, il est appelé *Pyloré*, c'est-à-dire, *Portier*, parce que c'est luy qui laisse sortir les alimens du ventricule dans les intestins, après qu'ils y ont été digérés, & changés en chyle. Le passage néanmoins de ces alimens ne se fait pas en descendant, & comme par un chemin panchant ; car cet orifice a sa situation aussi élevée que le supérieur, mais en remontant, & c'est ainsi qu'ils sont poussés dans les intestins. Quoy qu'on le nomme inferieur, ce n'est que par rapport au premier, qui est placé un peu au dessus de luy, & non pas par rapport au fond, puis qu'ils en sont presque également éloignés, il est un peu recourbé sur le côté gauche vers l'épine, & quelquefois cartilagineux. Il est fort étroit, parce qu'il est rempli de fibres transverses, & environné d'un cercle épais, comme si c'étoit un muscle circulaire, ou un sphincter qui le fermât, cependant son action differe de celle des sphincters de l'anüs, & de la vessie, en ce qu'elles sont volontaires, & que celle-cy est naturelle, puis qu'il ne dépend pas de nôtre volonté, d'arrêter, ou de laisser sortir le ventricule. On remarque au pyloré une éminence interieure qui tient lieu de valvule.

Le Fond.

Le Fond du Ventricule est cette partie ronde, grande, & charnuë qui est entre les deux orifices, & qui panche sur le côté gauche, c'est l'endroit

où est le magasin du boire & du manger, & où se fait la fermentation & la digestion des alimens. Ce fond s'étend, & se resserre à proportion des alimens qu'il reçoit : car il embrasse aussi-bien une petite quantité qu'une grande. Il est unique, & s'il s'est trouvé quelquefois séparé en deux, cela est rare, & contre nature.

Quoique le ventricule ne soit pas une partie considerable ; mais seulement qui sert aux autres, il est néanmoins une partie tres-noble, d'autant qu'il tient le premier lieu dans la réparation des alimens, d'où vient que le Poëte *Quintus Særenus* l'appelle avec raison le *Roy du corps* : car de sa bonne constitution dépend la vigueur generalement de toutes les parties, qui perdent au contraire leurs forces, du moment qu'il souffre : c'est pourquoy il faut considerer comme tres-dangereuses les maladies aiguës qui luy surviennent, & toutes ses blessures sont avec raison déclarées mortelles par *Hippocrate*, parce que cette partie étant membraneuse, elles ne s'y guerissent que tres-difficilement, même si elles arrivent aux environs de l'orifice supérieur, elles tuent le malade par des convulsions & des sanglots continuels, causés par l'abondance des nerfs qui s'insèrent en cet endroit-là. Que si elles arrivent dans sa partie d'en bas, les alimens s'écoulent par la blessure dans la capacité de l'abdomen, où ils corrompent dans peu, en s'y corrompant eux-mêmes, les autres viscères ; cependant quoique l'usage & la raison confirment cette doctrine d'*Hippocrate*, néanmoins on a remarqué que cette regle a quelquefois reçu, quoique tres-rarement, des exceptions, & l'on a observé qu'il y a eu de temps en temps des blessures du ventricule gueries ; *Fallope*, *Cornax*, *Alexandrin*, & *Schenkij* rapportent des Histoires

La noblesse
du ventri-
cule.

EXPLICATION DE LA FIGURE VI.

Qui représente par la partie postérieure le Ventricule ouvert, ses diverses Membranes, & la situation naturelle des Intestins.

- A L'Oesophage.
 B L'Orifice supérieur de l'Estomac.
 b b Le Nerf stomachique qui embrasse cet orifice.
 C Le Pilore.
 D D La Tunique commune du Ventricule séparée.
 E La première Tunique propre du Ventricule qui est au milieu.
 F La seconde Tunique propre du Ventricule qui est la plus intérieure & pleine de rugositez.
 G Une portion du Duodenum.
 h Le Pore cholidoque.
 I I I I L'Intestin Jejunum, & Ileum avec les petits vaisseaux qui y rampent.
 K L'Intestin Cæcum, ou Appendice vermiforme.
 L L L L L'Intestin Colon.
 M La Valvule ouverte au commencement du Colon.
 m m m Le Ligament du Colon qui contient les Cellules.
 N N L'Intestin Rectum.
 O Le Spincter de l'Anus.
 P P Les Muscles levateurs de l'Anus.

Les calculs
du ventri-
cule.

de semblables guerifons, qu'ils disent avoir vûës.
 C'est une chose assez ordinaire, & assez connue, qu'il s'engendre des calculs dans les reins & dans la vessie, & qu'on en a quelquefois trouvé dans les poulmons, dans le foye, dans la vessicule du fiel, & en différentes autres parties; mais il est presque inouï qu'il s'en soit formé dans le ventricule. *Bauschius*, & *Dobrezenski* neantmoins en rapportent deux exemples, le premier d'une certaine femme,



laquelle après avoir souffert de longues douleurs du ventricule, rejetta par vomissement deux calculs de la grosseur d'une amande, & ensuite elle fût entièrement délivrée de ses douleurs; le second est d'un certain homme, lequel ayant été longtemps travaillé de semblables douleurs, vomit aussi une pierre assés longue & tres-dure, après quoy ses douleurs cessèrent.

L'action du ventricule.

L'Action du ventricule est de recevoir les alimens, de les cuire, & de les convertir en un suc semblable à du lait, que l'on appelle chyle.

Ce que c'est que le chyle

Le Chyle est une liqueur laiteuse semblable à de la crème de ptisane, tiré des alimens que l'on a pris par la preparation & par la coction qui s'en fait dans le ventricule. Cette coction se fait par le levain de l'estomac en maniere de fermentation, par laquelle les alimens sont rendus liquides, & c'est ainsi que le chyle en est tiré.

Le Chyle, selon *Svvalve*, n'est autre chose que les particules des alimens qui ont été dissoutes par la limphe du ventricule & des intestins, dont le mélange ne fait plus qu'une liqueur qui paroît composée de petits globules, aussi transparens que du cristal, qui nagent dans une liqueur tres-claire, comme le microscope le fait voir.

Ce que c'est que levain.

Le Levain, selon *Etmuller*, est un agent d'un volume tres-petit, subtil, penetrant, tres-mobile, spiritueux, extrêmement actif, qui altere facilement les humeurs & les esprits, moyennant l'impression d'un mouvement déterminé qu'il leur donne, & qui se multiplie en même temps. Le levain n'agit pas dans le corps comme un torrent; mais comme une simple vapeur, ou une odeur subtile & penetrante.

Ce que c'est que fermentation.

La Fermentation est un mouvement intestin des petites particules qui constituent le mixte, causé

par l'action mutuelle des sels acide & alcali, qui sont toujours dans chaque mixte, & qui sont dissoutes, pendant quoy les autres particules qui composent le mixte sont diversement agitées & mêlées, jusqu'à ce qu'il ensuive la dernière dissolution du mixte, ou une nouvelle alteration qui dépend de la nouvelle union des sels, ou du moins de leur moderation.

Il y a deux sortes de fermentations, selon *Diermerbroeck*, l'une par laquelle les particules du mixte s'agitent d'elles-mêmes, s'échauffent, & se rarefient, & enfin à raison de la dissolution des sels qui leur servoient de lien, sont tellement séparées les unes des autres, qu'elles en deviennent plus spiritueuses. Elles se mêlent ensuite tres-fortement pour la plupart, & quoy qu'elles soient spiritueuses, elles restent néanmoins ainsi mêlées en la maniere qu'on les voit dans les parties spiritueuses du vin, lorsque par la fermentation elles ont été agitées; car elles demeurent après que la fermentation est finie, mêlées avec les parties aqueuses. La seconde espece de fermentation que plusieurs appellent, non sans raison, simplement *Effervescence*, se fait lorsque le plus grand nombre des particules acides de sel s'échauffant & bouillonnant avec quelque matiere aqueuse & tartareuse, se concentrent par coagulation; en sorte qu'elles se separent tellement des autres particules du mixte, qu'il ne se fait plus entr'elles d'union, ni de mélange. Or c'est par la premiere maniere de fermentation que se fait le chyle.

Cette Fermentation se fait, lorsque par la chaleur du ventricule, accompagnée d'un suc âcre, les particules salines des alimens se dissolvent, se fondent, se spiritualisent, & à même temps rongent les particules sulphureuses, & rompant ainsi par

Qu'il y a deux sortes de fermentations.

Comment se fait la fermentation.

une espèce de combat les liens étroits qui les tenoient en union, & devenant un peu plus acides & plus âcres, elles se répandent conjointement avec les particules sulphureuses, avec lesquelles elles sont en agitation, & s'élançant çà & là dans toute la masse la plus grossière de l'aliment, ou ne pouvant se faire un passage pour sortir, à raison que les particules les plus épaisses de cette masse ne sont pas encore entièrement désunies; elles s'agitent de nouveau, & la pénétrant de toutes parts par leur mouvement continu, elles divisent les plus petites particules entr'elles, les écartent les unes des autres, & les disposent enfin à une plus entière séparation, & à prendre une autre forme de mixte, telle qu'est la bouillie ou le lait. Les parties qui ne peuvent pas se dissoudre suffisamment par cette fermentation, ni être changées en forme de lait, sont les excréments, dont la séparation d'avec le suc lacté se fait dans les intestins.

Cette *Cottion* ou fermentation est si forte, que les alimens même les plus durs, & qui au feu de la cuisine pourroient à peine se ramollir en cuisant un jour entier, non seulement se ramollissent en peu d'heures; mais même se dissolvent si parfaitement, que leurs particules ayant perdu leur union interne, & étant séparées les unes des autres, & mêlées avec la liqueur qui se trouve dans le ventricule, ou qui y est introduite de dehors, y acquièrent une consistance semblable à de la bouillie, & à peu près comme à la crème de pisanne.

Ce que c'est
que le le-
vain du
ventricule.

Le *Levain* de l'estomac, selon *Etimulley*, est un suc acide, volatile, & spiritueux, ou salin & armoniacal, qui lors qu'il est dans l'état naturel, incise, pénétre, & dissout l'aliment après qu'il a

été mâché, empreigné de la salive, & plus ou moins delayé par la boisson, y produit le mouvement intestin ou fermentatif, moyennant quoy l'aliment est volatilisé, reçoit la ténuité & la qualité propre & spécifique à tel sujet, & le caractère de vie spécial, qui fait qu'un tel chyle est convenable à tel sujet, & sans quoy le chyle n'est ni propre à s'assimiler avec le sang, ni à faire une bonne nutrition; mais seulement à porter les semences de plusieurs maladies par toutes les parties du corps. Ce levain se joint aux sels volatiles, dont les alimens tirés tant des végétaux que des animaux, sont empreignés, avec lesquels il rend la fermentation plus parfaite, & la continue jusqu'à ce que les alimens aient été suffisamment brisés & changés en un suc, tantôt tirant sur l'acide, tantôt sur le salé volatile, à proportion du sujet, c'est à-dire, en chyle parfait.

Ce *Levain* acide volatile de l'estomac fait deux offices dans l'affaire de la digestion. Le premier est celui de menstrué, en pénétrant, & dissolvant intimement les alimens, leur imprimant de l'acidité, détachant leurs particules les unes des autres, & mettant en liberté les sels auparavant emprisonnés. Le second est, de commencer la fermentation par son acide volatile avec les sels alcalis des alimens, de les volatiliser, & de leur donner une nature spéciale. Et à cet égard on peut dire, que c'est une menstrué fermentatif. Pour cette raison les alimens durs ou privés de sels volatiles, comme les chairs, ou les poissons salés & enfumés sont de difficile digestion parce que les choses dures sont difficiles à dissoudre, & les autres difficiles à fermenter, faute du sel volatile nécessaire à la fermentation. Par cette raison pour faciliter la digestion des choses dures, on donne

Ses deux
offices.

des acides, comme le vinaigre, & l'esprit doux de sel &c. pour digérer les choses privées de sels volatiles, on prend de l'esprit de vin, de la canelle &c. La moutarde préparée avec le vinaigre convient en ces deux cas par son acrimonie volatile, qui a beaucoup de rapport avec le levain de l'estomac.

Comme
quoy il est
dans l'esto-
mac.

Ce Levain n'est pas dans l'estomac en consistence d'un corps fluide, on d'un menstère abondant, il y est seulement inspiré, particulièrement dans le temps de la digestion, & hors ce temps-là il est caché, & presque insensible à l'égard de son volume dans les rides des parois de l'estomac, suivant le sentiment judicieux de *Vanhelmont*. Une comparaison rendra la chose plus intelligible. Il en est de l'estomac comme d'un baril où il y a eu du vinaigre, lequel aigrit par son odeur simple l'eau commune, ou l'eau de pluie, & la change en vinaigre, seulement parce que les douves de ce baril sont imbibées de certaine rancissure ou aigreur qui est la cause réelle & efficiente de ce changement par l'inspiration de sa propre odeur. Par cette raison *Vanhelmont* explique les ferments vitaux par le nom d'Odeur, de *Qualité*, ou de *Rancissure*. Cette odeur ou rancissure est nommée *Levain*, non qu'elle excite une effervescence ou un mouvement fermentatif semblable à ceux du pain & du vin, lors qu'on les fait; mais parce qu'elle se développe, & se répand comme les levains corporels, & se divise même en des particules beaucoup plus petites. Ainsi pour faire du fromage, on ne prend pas le *Coagulum* de la malette des cochons de lait, mais la malette même desséchée & dépurée.

Il est très-
différent

Ces Levains sont extrêmement différens dans tous les animaux, chaque espèce ayant le sien, ils

conviennent néanmoins tous plus ou moins en acide. Par cette raison une espèce digère ce qu'une autre espèce ne sauroit digérer. On peut même dire que les levains changent dans chaque individu, suivant les circonstances. Dans l'homme, par exemple, le levain varie à raison de l'âge, du sexe, des alimens, de l'état de santé ou de maladie, en faveur, en acrimonie, en volatilité, & en ses autres propriétés. Ce qui ne paroît point extraordinaire à ceux qui considéreront la diversité admirable des sels, qui résulte de leurs divers mélanges entr'eux, & avec d'autres particules. Ce qui fut que le levain est tantôt plus ou moins acide, tantôt acide salé, doüé d'une acrimonie particulière, ou de quelque autre faveur, étant toujours singulier & spécifique, ou propre à l'estomac, & vital, c'est-à-dire, qu'il imprime probablement un caractère de vitalité aux alimens.

dans les ani-
maux.

Le Levain du ventricule ne luy est point naturel; puisque la digestion & l'appetit se perdent quelquefois, & reviennent comme dans les fièvres; il ne vient point aussi de la ratte; puisque les chiens dératés sont encore extrêmement voraces, & digèrent très-bien; mais elle vient d'une certaine limphe spiritueuse, douce, & peu saline, qui est filtrée par les glandes du ventricule. Cette limphe pénètre intimement les alimens, pour en tirer la teinture; elle s'imbebe de toute leur substance laiteuse & mucilagineuse, elle se mêle avec elle, & selon que cette substance est plus ou moins abondante dans les alimens, ils rendent aussi plus ou moins de chyle.

D'où vient
le levain de
l'estomac.

Dans le temps qu'on avale les alimens, dit *Willis*, l'estomac est irrité, cette irritation attire un plus grand nombre d'esprits animaux qui se joignent à la limphe subtile & saline, qui exude

Comment
se fait le
chyle.

alors pareillement en plus grande abondance, & tous les deux conjointement penetrent les alimens, & leur cause la fermentation qui produit le chyle. C'est par cette raison, ajoute-t'il, qu'une triste nouvelle abbat subitement l'appetit, qui étoit auparavant tres-aigu, que l'estomac est appesanti après le repas; qu'il est contraire à la santé de manger dans la colere, & que l'application à l'étude, immédiatement après le repas, rend la digestion difficile, par le défaut d'esprits animaux.

Que la chaleur du ventricule, & des parties voisines contribue à faire la digestion.

La Chaleur du ventricule, & celle des visceres qui l'avosinent, avec le mouvement de toutes ces parties, sont aussi tres-necessaires pour la digestion: car la chaleur mettant en action toutes les particules du dissolvant, elle les empêche de se joindre ensemble, & de s'épaissir, ce qui les rend plus penetrantes; c'est d'où vient que les alimens chauds sont toujours plutôt digérés que les froids, à cause que toutes leurs particules sont en action pour se mouvoir. Il est vray que le mouvement des organes, est tout-à-fait necessaire à la digestion, parce que les alimens sont païtris par l'estomac, & par les muscles du ventre avec le diaphragme, qui compriment sans cesse, & à diverses reprises le ventricule.

L'ordre de la preparation des alimens

La Preparation des alimens pour être réduits en chyle, se fait avec quelque ordre. Après qu'ils ont été mâchés & brisés dans la bouche, ils se mêlent avec la salive, laquelle non seulement les ramollit, mais encore leur imprime une certaine qualité fermentative, les liqueurs que l'on y ajoute en boisson, comme la biere, le vin &c. augmentent encore cette qualité: car elles contiennent aussi elles-mêmes le plus souvent des particules âcres, & des esprits fermentatifs. Le ventricule embrasse étroitement ces alimens, se res-

ferrant à l'entour d'eux par le moyen de ces fibres, & faisant par ce mouvement que les suc's spécifiques fermentatifs, tant ceux qui sont produits dans la tunique interieure, que ceux qui ont été introduits avec la salive, se mêlent parfaitement avec eux. Pour lors il se fait par le moyen de la chaleur convenante, c'est-à-dire, modérée un exact mélange, & une parfaite fusion du tout: car les particules fermentatives s'insinuant dans les pores des alimens, penetrent leurs particules, les agitent, les fondent, dissolvent, & separent les plus pures d'avec les plus grossieres, & les rendent plus fluides, afin qu'elles puissent prendre une autre figure de mixte, & s'unir entr'elles en forme de crème de lait, laquelle ensuite, conjointement avec toute la masse grossiere où elle est encore enveloppée, coule par la contraction du ventricule dans les intestins, ou par l'action de la bile, & du suc pancreatique, avec lesquels elle se mêle, elle doit par une autre maniere de fermentation, être entièrement separée du reste de la masse, & de là enfin être poussée dans les veines lactées.

La Digestion se fait plutôt ou plus tard, selon la nourriture que l'on a pris: car les alimens ne sont pas toujours les mêmes, & l'on mange plus ou moins. Quelquefois les alimens sont froids, ou difficiles à digerer; & comme leur preparation est differente, il faut aussi plus ou moins de tems pour achever la digestion; ainsi le potage mitonné, la boullie, & les œufs frais se digerent sans doute plus facilement que la viande; une petite quantité d'alimens est plutôt digérée, que lors qu'on mange trop, & les choses bien cuites le sont aussi plutôt que celles qui sont crus. Les morceaux bien mâchés qui ont été pénétrés de la salive, ne sont pas si long-temps à se digerer, que ce que

Le temps de la digestion

l'on avale sans presque mâcher. La digestion est encore plus ou moins longue, selon le temperament, l'âge, la coutume; ainsi elle est plutôt faite dans les enfans que dans les vieillards, & les gens de lettres ont pour l'ordinaire l'estomac plus foible, que les personnes occupées à des exercices rudes & penibles, comme les Artisans. Enfin la digestion se fait inégalement bien dans ceux qui sont d'un même temperament, parce que la limphe de l'estomac n'étant pas toujours dans la même quantité, & se trouvant plus ou moins spiritueuse une fois que l'autre, la digestion se fera aussi plus ou moins vite; mais en general on peut dire que la digestion peut être achevée en six ou sept heures, elle est toujours plutôt faite le jour que la nuit.

On remarque que les choses grasses prises en abondance diminuent la faim, & rendent la cocrion qui fait le chyle plus difficile, par la raison qu'elles émoussent l'acrimonie des particules fermentatives, ou plutôt parce qu'elles enveloppent & embarrassent tellement les petites parties ou particules des alimens que les fermentatives ne peuvent agir sur elles avec assez de forces. Cette force des alimens gras paroît aussi dans les choses extérieures: car le vinaigre, même le plus fort, ne peut ronger les vases d'argent ou d'étain que l'on a bien graissés, quoy qu'il ne perde rien de sa force, l'eau de vitriol pareillement, & l'eau forte ne sçauroient non plus ronger la peau, si on l'a enduite de quelque graisse; ainsi la matiere âcre, fermentative, ne peut agir que très-difficilement sur les alimens qui sont entre mêlés de beaucoup de graisse, laquelle excite bien plutôt le vomissement, qu'elle ne se peut bien digerer.

Tout ce que l'estomac reçoit, dit *Suavus*, ne

résiste pas également à ses travaux, l'un est vaincu plutôt que l'autre. A peine employe-t-il une petite heure au laitage, & deux aux herbages; la delicatessse de la chair de poisson ne demande pas même tout ce temps là, à peine en quatre heures peut-il reduire en forme de crème le pain pesant & serré, & plus les chairs, sur lesquelles il doit agir, ont de la dureté, plus son action doit être forte & lente. La chair de mouton, & celle de bœuf ne peuvent être digerées qu'en six ou sept heures. Il ne peut néanmoins designer le temps de chacune. L'aliment acide luy est tres-agreable. Il en reçoit un soutien de vie plus solide, il en agit avec beaucoup plus de vigueur, & sa substance en est plus ferme, tres-souvent néanmoins il est affoibli, & dépouillé de forces: car on ne parle pas des accidens imprévus qui troublent son action, tantôt celui-là, & tantôt celui-cy le rendent languissant. C'est là son malheur, & le sujet de ses larmes, qu'il ne peut se défendre contre les attaques du dehors, & qu'il est exposé à tant d'irregularités qui le troublent dans son employ, & le rendent presque sans effet. Cette source de ses malheurs est si féconde, que souvent dans ses cocrions il ne peut arriver à sa véritable fin.

Cela à la vérité est parfaitement bien décrit par *Suavus*, & tres-succintement; puis qu'il est constant, que lors qu'en un seul repas on prend plusieurs differens alimens, tous ces alimens ne déposent pas de soy à même temps, aussi-tôt les uns que les autres, leur suc laiteux; mais selon que le suc acide fermentatif qui agit sur eux, a plus ou moins de force, & aussi selon leur diversité, en égard à leur substance, à leur quantité, à leur dureté, à leur propre viscosité, à leur legereté, à leur solidité &c. leurs particules les plus spiritueu-

L'ordre de la chylickation.

ses, ou les plus délicates se dissolvent, & passent en chyle, dans les uns plutôt, dans les autres plus tard, & celles qui sont le plutôt digérées, s'écoulent les premières par le pylore, les autres restant dans le ventricule jusqu'à une plus entière dissolution. Cela est évident par l'effet qui suit le repas : car les forces sont rétablies incontinent après qu'on a mangé, quoique l'on sente bien que les alimens restent encore long-temps dans le ventricule, ce qui vient des particules des alimens les plus subtiles qui se dissolvent, se cuisent, & s'écoulent promptement du ventricule. Que si elles y avoient dû y demeurer jusques à la parfaite coccion des parties les plus dures, elles se seroient trop cuites pendant ce long séjour, & par conséquent corrompues, ou du moins notablement viciées.

De l'ordre
des alimens.

On voit de-là l'erreur de plusieurs Medecins, qui disent que les alimens qui ont été les premiers introduits dans le ventricule, en sortent les premiers, & les derniers pris les derniers, à raison de quoy ils ont prescrit l'ordre qu'ils prétendent qu'on doit garder en les prenant, sçavoir les plus faciles à digérer les premiers, & les plus durs les derniers, de peur que si on change cet ordre, il ne s'engendre de crudités : Mais il est certain que généralement tous les alimens qui entrent dans le ventricule, s'y confondent, s'y mêlent, & s'y agitent, & cela par la fermentation, par laquelle les particules déliées, & spiritueuses s'étendent, & se dégagent des parties grossières qui sont en dissolution ; & ainsi les particules subtiles & les grossières étant ensemble agitées, il se fait par ce mouvement un mélange de toutes, & ce qui dans cette masse est suffisamment digéré, s'écoule à mesure, & continuellement par le pylore, & ce qui

no

ne l'est pas encore assez demeure plus long-temps dans le ventricule pour y être cuit davantage.

Le Chyle formé est une liqueur blanchâtre qui tire sur le lait, particulièrement dans les hommes. Cette couleur, selon les uns, vient du soufre, & du sel volatile des alimens mêlés avec l'acide du ventricule ; de même que l'esprit de corne de cerf blanchit en le mêlant avec un acide. Et selon les autres, du mélange de la substance huileuse & mucilagineuse des alimens avec le dissolvant de l'estomac ; car toutes les fois que cette limphe s'est imbibée de la partie laiteuse des alimens, on voit une liqueur blanche qui reprend sa transparence, lorsque la partie mucilagineuse en a été séparée par la circulation.

D'où vient
la blan-
cheur du
chyle.

Le Chyle naturellement engendré des alimens est salé, tirant sur l'acide, & quelquefois sur le doux, un peu visqueux, blanchâtre, & rarement d'une autre couleur. Ce qui dépend de la diversité des alimens, & de la nature du levain ; en un mot, c'est une espèce de bouillie bien délayée, ou un lait un peu épais, dont les parties paroissent homogènes aux sens ; mais il y en a effectivement beaucoup d'hétérogènes, d'excrementueuses & causes, qui doivent être séparées dans les intestins, afin que l'économie du corps soit entretenue par les parties pures, & ne soit pas offensée par les parties impures.

Les quali-
tés du chyle.

Le Chyle reçoit la dernière perfection dans l'intestin duodenum pour renouveler le sang, & pour mieux servir à la nutrition. Cette perfection dépend du baume salin, urineux, & huileux de la bile, lequel tempère le chyle, & l'altère par un mouvement fermentatif, lui communique la première disposition à la sanguification par le moyen de son huile & de son soufre qui contient en soy

Le lieu où
il reçoit sa
dernière
perfection ;
& en quoy
elle consiste.

une teinture vive de rubis, & qui paroît jaune dans la bile, & de couleur d'or. Cette premiere couche de rouge pour la sanguification est invisible dans le chyle, parce que l'acide même du chyle, & l'acide du suc pancreatique l'empêche de paroître, & il n'est rien de plus ordinaire que de voir dans la Chymie des liqueurs plus rouges que le sang, par exemple, le lait de soufre devenir blanc, quand on verse dessus quelque acide. Par cette raison, quand le souffre de la bile est vitié, les maladies qui dépendent du défaut de sanguification, surviennent d'abord, comme sont l'hydropisie, la jaunisse, la cachexie, & les pâles couleurs des filles. La bile preserve encore le chyle par sa vertu balsamique, & par sa nature sulphureuse & huileuse, concentrée avec des particules salines, tant contre la corruption & la putrefaction, que contre la vermine: car chacun sçait combien le corps & les humeurs tombent facilement en pourriture, & combien le chyle est en particulier sujet aux vers, à cause des animaux & des vegetaux qu'on mange, & qui sont tres-sujets eux-mêmes à la corruption, & remplis de semence de vermine. Il a été donc necessaire de fournir au chyle, & à tout le corps par le moyen du chyle un remede preservatif, sçavoir la bile qui est exterieurement & interieurement ennemie des vers qui sont les compagnons inseparables de la putrefaction; ainsi tant qu'il coulera dans les intestins une bile bien constituée, il ne s'y engendrera aucuns vers, d'abord que son conduit sera bouché, ils y fourmilleront. Ajoûtez que les corps grasieux sulphureux, plus ou moins concentrés avec des sels volatiles, & par consequent âcres, pénétrants & amers, sont nommés *Balsamiques*, de la puissance qu'ils ont d'éloigner la

corruption des corps des animaux. La bile est de cette nature, & elle fait sur les corps vivans ce que l'aloeé & la myrthe font sur les corps morts, c'est-à-dire, qu'elle les empêche de se corrompre; Enfin les simples amers, comme l'absinthe, la petite centauree, la rubarbe, la gentiane &c. tuent les vers, & remedient aux défauts du sang qui dépendent du manque ou du vice de la bile, parce que ces simples sont de la même nature qu'elle.

La Separation du chyle dans les intestins se fait de ce que d'un côté la bile qui sort du canal choledoque, délaye, pénètre, & tempere le chyle, & d'un autre côté le suc acide & salin, qui vient du pancreas, trouvant le chyle déjà atténué & fluide, y entre facilement, & separe par sa saveur stiptique les parties les plus grossieres du chyle, les coagule doucement, & les précipite par le moyen de la fermentation. Il s'unit en partie avec elles, & en partie avec le bon chyle, qui a été perfectionné par la bile, & forme avec celui-cy un corps qui est ensuite porté dans la masse du sang.

La Bile & le suc pancreatique servent encore en passant dans les intestins, à fondre, atténuer, & inciser la pituite ou la mucosité qui est attachée aux parois des intestins, avec quoy ils sont portés en partie dans le sang par des conduits ordinaires, & sont en partie jetés dehors avec les sels. Or cette mucosité n'est autre chose que la partie la plus épaisse du chyle, qui reste, lorsque les parties les plus subtiles sont écoulées par les petites ouvertures des intestins, s'y attache, & les enduit, pour les defendre contre l'acrimonie des sucs, pour les lubrifier, & rendre le cours du chyle & des sels plus facile.

Le Chyle est separé en deux parties, la plus sub-

X ij

Comment
se fait la se-
paration
dans les in-
testins.

Que la bile
& le suc
pancreati-
que incisent
& atténuent
la pituite,
ou la muco-
sité des in-
testins.

La partie

subtile &
grossière.

324

LEVRE TROISIÈME

tile, la plus tenue, & la plus fluide coule dans les vaisseaux lactés qui le reçoivent sans admettre ce qu'elle a de visqueux, à cause que les pores des intestins sont configurés & formés de telle sorte, qu'ils n'admettent qu'une crème seulement, à l'exclusion des parties grossières qui ne leur sont point proportionnées, & même des vents, & de l'air. La partie la plus grossière est poussée par le mouvement peristaltique des intestins, jusqu'à ce qu'elle sorte sous la forme des selles, lors qu'étant arrivée à l'intestin rectum, elle l'excite à s'en débarrasser par le poids, & l'incommodité qu'elle y cause, qui est d'autant plus grande que les selles sont plus fluides ou plus venteuses, & moins sensible, plus les selles sont grossières.

Son chemin
des intestins
dans les ve-
nes lactées,
& le reser-
voir com-
mun.

Le Chyle s'exprime des intestins dans les vaisseaux lactés pour être porté successivement de là au réservoir commun, où étant il y reçoit la limphe qui y monte par les rameaux lymphatiques inférieurs, par laquelle il est délayé pour être ainsi poussé le long du canal thorachique, & versé dans la veine axillaire gauche, où il est derechef délayé par la limphe qui descend des rameaux supérieurs, & enfin charié avec le sang dans le ventricule droit du cœur, & de là dans toutes les parties du corps, & avant son assimilation, qui arrive plutôt ou plus tard, il sert de matière au lait, à l'aliment du fœtus; & à la semence, & en se séparant d'avec le sang par le moyen des parties glanduleuses, il constitue le lait, la semence, la nourriture du fœtus.

Le chyle bien consti-
tué se chan-
ge tout en
sang dans
les person-

Le Chyle naturellement salin & empreigné d'une teinture de bile, est disposé, & propre à se changer en sang dans les personnes saines. Que si cela n'est pas, & qu'il soit dépravé, ou par son propre vice, ou par celui du sang, les parties ex-

DU VENTRE INFÉRIEUR.

325

crementeuses se séparent par la fermentation d'avec les autres parties, elles se précipitent, s'imbibent dans le serum, qui les absorbe, & les entraîne avec soy dehors, en partie par les pores de la peau en forme de sueur, en partie par les urines. On les voit se rassembler au fond du pot de chambre dans les urines des personnes saines, rarement pourtant, à moins qu'ils ne soient addonnés à la crapule; mais elles paroissent ordinairement dans les urines des vieillards, & des malades.

Le Chyle doit être naturellement salin, & empreigné d'une teinture de bile pour une bonne sanguification, ainsi que nous l'avons déjà dit. Autrement s'il n'est pas bien digéré, mais crud, acide, visqueux, il ne fermentera pas bien avec le sang, & se changera en une substance crüe & visqueuse, d'où s'ensuivra la corruption du sang, qui dépend de l'acide surabondant ou vicié, & est la cause ordinaire des maladies chroniques. Que si le chyle est crud ou nidoreux, & corrompu dans le ventricule, il dégènera en une substance jaune, douceâtre, amère, & dégoutante, qui corrompra la masse du sang, & engendrera les fermentations viciées, & les fièvres aiguës.

Comme la chylickation ne se fait pas, si les aliments ne sont introduits dans le ventricule, & que mal-aisément y sont-ils introduits sans faim, que même ceux qui y sont introduits sans faim, ne s'y digèrent qu'avec peine, il est absolument nécessaire d'expliquer icy les causes de la faim, afin de mieux comprendre ce que nous avons dit du changement des aliments en chyle.

La Faim n'est autre chose qu'un desir d'aliments, comme la soif un desir de boisson propre aux animaux.

nes saines;
& quand il
ne l'est pas,
il souffre di-
verses sépa-
rations.

Quelle doit
être sa con-
stitution, &
les maux
qu'il cause
quand il est
crud, acide
& visqueux

Pourquoy
on traite icy
de la faim,
& de la soif.

Ce que c'est
que la faim,
& la soif.

Comment
se fait la
faim.

La Faim ne vient point de la succion des veines de l'estomac, ni de la chaleur du ventricule, puisque l'appetit est abbatu dans les fièvres ardentes, ni d'une humeur acide, comme le supposent presque tous les Modernes; puis qu'on voit des personnes indisposées, qui ont l'estomac rempli d'acides, & qui n'ont pas néanmoins une plus grande faim: mais elle est excitée, selon *Suvalve*, par une limphe un peu salée, volatile, qui a été filtrée dans les glandes du ventricule & de l'œsophage, c'est ce qui cause la faim en irritant légèrement les fibres de cette partie; d'où s'ensuit la sensation qui fait la faim animale, ou le desir des alimens, suivant le développement des idées sensitives. On établit une faim naturelle, & une faim animale; la première est le picotement ou l'érosion des fibres du ventricule par la limphe saline, volatile. La seconde est la sensation ou la perception de ce picotement, & le desir des alimens qui en dépendent.

Appetit dé-
pravé, d'où
vient.

L'Appetit est différent suivant la différence & la disposition de la limphe: car l'un a l'appetit pour une chose, & l'autre pour une autre. C'est encore la diversité de cette limphe qui fait les différens goûts des especes des animaux, les uns se nourrissant des vegetaux, les autres de chair, le chat de souris, & le chien d'os. Cette limphe étant altérée par la grosseur, ou par la suppression des mois, engendre l'appetit dépravé nommé *Pica*, dans lequel les femmes grosses ont de l'appetit pour de la craye, pour des charbons, des cheveux &c. Il est difficile de déterminer la manière dont cela se fait. Les uns disent que c'est par le temperament de l'estomac, les autres par la nature, ou constitution de la limphe, les autres par certaines idées imprimées aux esprits du ventricule: mais il y a

Appetit dé-
terminé par
l'imagination,
par les
idées, & les
perceptions

par tout de la difficulté. Sans doute la constitution de la limphe est icy d'une grande considération, qui suivant ses différences, détermine diversément l'appetit de chaque espece d'animal, & de chaque individu qui ne desire que ce qui luy est convenable, & que la limphe puisse dissoudre: car, par exemple, la chaux, la craye, ou les cendres pour lesquelles on a un appetit contre nature, devroient nuire, néanmoins elles ne nuisent point aux filles, ni aux femmes grosses qui en mangent dans le pica, à cause que l'acide de leur ventricule dépravé les leur fait desirer, & qu'il est capable de les digérer. L'accoutumance change sur tout la constitution de cette limphe, & par cette raison nous digérons mieux les alimens accoutumés, que les non accoutumés, quoique ceux-cy soient meilleurs.

Quant à l'aversion particulière qu'on a pour certains alimens, il faut considérer certain caractère, quelquefois hereditaire, imprimé par la force de l'imagination dans l'estomac, & dans l'esprit implanté, & certain ressouvenir d'un mal causé à l'estomac par quelque aliment, lequel ressouvenir reste dans l'esprit implanté. Ainsi on a vu un enfant haïr le pain durant toute sa vie, à cause du regret que sa mere étant grosse, eut du refus qu'on luy fit d'un morceau de pain qu'elle desiroit. Un autre eut horreur toute sa vie pour les chats, à cause de la peur que sa mere étant grosse, eut d'un chat qui se jeta sur elle. Ces sortes d'antipathies se communiquent quelquefois hereditairement à des familles entières, & engendrent des syncopes, dont le premier assaut se ressent vers l'orifice de l'estomac. Plusieurs personnes ont de l'aversion pour le fromage, pour avoir tété des nourrices grosses: car le lait alors se caille dans l'estomac,

Aversion
particulière
pour cer-
tains ali-
mens, d'où
vient.

y fait mal, & cause l'aversion du fromage pour toute la vie par l'idée qui s'imprime. De même *Etmuller* dit avoir connu une fille qui conçut une horreur extrême pour la canelle depuis qu'on en eût mis dans une médecine qu'on luy fit prendre. On ne dit rien icy de l'imagination qui détermine l'appetit par les idées & les perceptions. Par exemple, pourquoy une femme habillant un brochet, & luy trouvant un crapeau dans le ventricule, a depuis ce temps-là de l'aversion pour tous les brochets.

Pourquoy on a plus de faim, après avoir été long-temps sans manger, qu'une heure ou deux après avoir mangé.

L'on demande, d'où vient que l'on a plus de faim après avoir été long-temps sans manger, qu'une heure ou deux après avoir mangé? *Suvalve* répond, que cela vient de ce que la limphe du ventricule devient plus âcre, après plusieurs circulations; ainsi elle en irrite plus fortement les fibres nerveuses; Mais quand il n'y a gueres que l'on a mangé, comme cette limphe est douce & huileuse, à cause du chyle qui s'y trouve mêlé, elle ne fait aucune irritation aux nerfs; De-là on peut rendre raison, pourquoy les enfans mangent à toute heure? Leur nourriture étant douce & facile à digérer, elle ne reste pas long-temps dans le ventricule; mais en y circulant fort vite, tout le chyle est employé à la nourriture des parties, de manière que la limphe qui retourne d'abord, & qui n'est plus douce, doit irriter l'estomac, & c'est là la véritable cause, pourquoy les enfans ont toujours faim.

D'où vient qu'après avoir été long-temps sans manger, on en perd l'envie

Il arrive souvent qu'après avoir été long-temps sans manger, on en perd l'envie, parce que la limphe du ventricule, après avoir circulé plusieurs fois, tout ce qu'elle avoit de particules salines se sont écoulées avec les urines, & que les sels âcres & huileux ont resté dans le foye pour faire la bile,

il faut ajouter tous les écoulemens qui sont arrivés par le nez, par la bouche &c. Ainsi la liqueur du ventricule étant douce, & n'étant plus saline, & n'y en ayant gueres, elle ne fait aucune impression qui puisse causer la faim.

Quand on a bien faim, la salive est plus abondante; ce qui vient de ce que la limphe est plus fluide & plus coulante, à cause qu'elle est débarrassée de toutes ses parties douces & huileuses; ainsi les glandes salivaires en separent davantage.

Les Alimens appaisent la faim, & rétablissent les forces, parce qu'ils s'imbibent comme une éponge de la liqueur du ventricule, ce qui doit empêcher son action, & parce que le chyle n'est pas plutôt fait, qu'il en coule une partie dans les intestins, qui passe d'abord dans les veines lactées, & de là dans la masse du sang.

La Soif vient de l'acrimonie saline de la limphe qui picote & irrite l'orifice supérieur du ventricule, & pour la delayer, & la laver, il est besoin de l'eau simple; plus cette limphe est âcre ou temperée, bilieuse ou visqueuse, plus la soif est violente ou modérée. La soif a donc une cause positive ainsi que la faim, & elle ne dépend pas simplement du défaut de salive, ni de la secheresse de l'œsophage, ou de la trachée-artère, quoy qu'en effet le défaut de la limphe en ces parties, sur tout de la limphe salivale, & la chaleur des mêmes parties contribuent beaucoup à augmenter la soif, entant que la déglutition de la salive cessant, les sels ne sont point delayez, ni la gorge humectée, & à cause de la continuité de la membrane intérieure de l'estomac avec ces parties, la soif est rendue beaucoup plus sensible.

Cecy est confirmé par toutes les choses qui excitent la soif, comme sont les alimens salés, les

Pourquoy la salive est plus abondante quand on a bien faim.

Pourquoy les alimens appaisent la faim, & rétablissent les forces.

D'où vient la soif,

choses âcres & salées, ou urineuses, les aromats ou épicerics plus ou moins empreignées d'un sel âcre, les chairs & poissons salés, comme le harang, le zingembre, les vegetaux âcres, & chargés de sel volatile âcre, & à demi caustique, comme la scamonée & l'ézula. La salive qui vient d'une salure vitiée, picotant la gorge, & étant avalée irritant l'estomac, y excite la soif, comme il paroît dans les hydropiques, les diabetiques, & quelques scorbutiques. La crudité nidoreuse excitée dans l'estomac par le défaut de la limphe, cause aussi la soif. Par cette raison dans les fièvres ardentes ou le levain acide manque, & où tous les alimens sont corrompus, & changés en ces sortes de crudités, la soif a coutume d'être continue, & si fâcheuse, que l'eau ne peut l'éteindre, parce qu'elle ne corrige pas suffisamment la cause prochaine, & que la matiere de la fièvre s'alcalise alors dans l'estomac, pour parler le langage de *Vanhelmont*. En effet, plus l'acide de l'estomac est actif, moins la soif presse; plus il est enervé, plus la soif est grande. Enfin les vapeurs qui s'élèvent des entrailles par la fermentation, & sont empreignées de sels volatiles tres-âcres, causent la soif: car la chaleur ayant dissipé la partie saline, aqueuse, & spiritueuse, il reste des sels qui picotent la gorge: Par cette raison la soif est violente dans l'accès de la fièvre, & après les exercices.

Ce qui ap-
paîse la soif. *La même chose est confirmée par les choses qui éteignent la soif, comme est l'eau & la boisson qui delaye, imbibé, & nettoie les sels âcres. Les acides soulagent particulièrement la soif, & un ver de vin fait plus que deux pots de biere. L'acide apaise la soif des febricitans, parce qu'il corrige, precipite, ou change la matiere nidoreuse alcalisée dans*

l'estomac. Le lait, ou le petit lait éteint admirablement la soif des scorbutiques, en adoucissant, ou émoussant la pointe du sel trop âcre qui la produit. L'esprit de vin soulage la soif excitée par le travail, parce que sa partie volatile huileuse tempere, & ôte l'acrimonie des sels causée par le défaut d'esprits. Lors qu'on rince & gargarise simplement la bouche, on ôte la soif, survenue pour avoir mangé des choses âcres & salées; mais en d'autres occasions, c'est plutôt tromper la soif, que de l'éteindre.

On remarque que l'on a mal à la tête, quand on a été long-temps sans manger, parce que cette douleur étoit causée par les particules âcres de la limphe qui s'étoient mêlées avec le sang, & qui irritaient les membranes du cerveau, & que cette douleur cesse d'abord que l'on a mangé, parce que le sang est d'abord adouci par le chyle: c'est pourquoy toutes les liqueurs que filtrent les glandes sont plus douces.

Pourquoy on a mal à la tête, quand on a été long-temps sans manger, & que cette douleur cesse d'abord que l'on a mangé.



CHAPITRE VI.

Des Maladies du Ventricule.

Les principales Maladies qui arrivent au ventricule, sont les Intemperies, l'Inflammation, les Tumeurs froides, les Ulceres, la Faim, & la Soif blessées, la Chylification blessée, l'Enflure de l'estomac, l'Extenuation, le Vomissement, la Nausée, le Vomissement de sang, & la douleur ou Cardialgie.

L'Intemperie du Ventricule vient, ou des causes externes, comme de l'excès du boire & du

Les maladies du ventricule.

Causes de l'intemperie

manger, & des autres choses non naturelles; ou bien des internes, lors qu'elle luy est communiquée par le foye, ou par quelque autre partie voisine mal disposée.

Des especes.

Or l'*Intemperie* du ventricule peut être ou simple, sçavoir la chaude, la froide, l'humide & la seche, ou composée telle qu'est la chaude & humide, la chaude & seche, la froide & humide, & la froide & seche.

Signes de l'intemperie chaude & froide.

Quand l'intemperie est *chaude*, la soif dure long-temps, sans pouvoir être appaisée, on desire les viandes & les breuvages froids, & on les digere facilement; on est soulagé par les choses froides, & offensé par les chaudes. Que si quelque humeur chaude & bilieuse se mêle avec elle, pour lors la nausée, l'amertume de bouche, le dégoût des viandes, & le sentiment d'érosion paroissent aussi-tôt, & rendent la maladie beaucoup plus dangereuse. L'intemperie *froide* se reconnoît par les signes contraires.

Signes de l'intemperie humide & seche.

Le *Ventricule humide* est fortifié par l'usage des viandes solides & seches, comme au contraire il est incommodé par celles qui sont trop humides, principalement par le breuvage excessif; d'où s'ensuit souvent une grande distension, ou relaxation, & s'il se rencontre quelque humeur aqueuse contenue dans la capacité qui imbibé la tunique interieure, il vient quantité de salive à la bouche, qui fait souvent cracher sans aucune toux. La *Secheresse* du ventricule se donne à connoître par des marques contraires à celle que nous venons de rapporter.

Le Prognostic.

Il y a plus de difficulté dans la guérison de l'intemperie humide & seche, que dans celle qui est chaude & froide, à cause que la chaleur & la froideur étant des qualités actives, elles peuvent

agir fortement l'une contre l'autre; au lieu que l'humidité & la secheresse n'étant que des qualités passives, elles n'agissent, & ne se chassent l'une & l'autre que tres-lentement. Il ne faut pas plus de temps à corriger l'intemperie chaude que la froide; mais il n'y a pas tant de seurété à entreprendre la premiere, principalement s'il y a quelque partie voisine qui soit foible, & qui puisse être incommodée de l'usage des remedes froids. La seurété est aussi grande à corriger l'intemperie seche que l'humide; mais il faut bien plus de tems à rectifier celle-cy, sur tout si elle est déjà invertée.

Chaque *Intemperie* est de plus difficile guérison, si elle est jointe avec quelque matiere, & encore plus, si la tunique interieure est par trop humectée, si l'intemperie est vieille, & si elle est formée par le vice de quelque autre partie.

L'*Inflammation* du ventricule a les mêmes causes que les autres inflammations en general, & particulièrement les choses âcres ou vitiées qu'on avale. *Hildanus* remarque une inflammation du ventricule, avec une fièvre ardente, & des symptômes terribles, pour avoir avalé une épingle.

Les *Signes* sont manifestes. Quand la fièvre ardente est jointe à une tumeur douloureuse au dessous des fausses côtes, avec une extrême chaleur en cette partie, une soif insupportable, le vomissement presque continuel, il est facile de presumer l'inflammation du ventricule. Quelquefois les frequents défaillances & le delire surviennent quelquefois les convulsions, particulièrement lors qu'un des orifices est enflammé.

Il ne faut pas confondre l'inflammation du ventricule avec l'inflammation du lobe du foye, ou des muscles droits qui sont couchés sur le ventri-

Causes de l'inflammation du ventricule.

Ses signes.

Comment on distingue l'inflammation d'un

lobe du foie
ou des mus-
cles droits
couchés sur
le ventricu-
le.

Son Pro-
gnostic.

culé. L'inflammation de celui-cy est plus enfon-
cée, celle du lobe du foie en garde la figure, &
se sent au toucher. L'inflammation des muscles
droits occupe la region externe du thorax. De plus
l'inflammation du ventricule est accompagnée de
symptomes tres-violens, & le mal est tres-aigu,
ce qui n'est pas dans les autres inflammations.

*C'est un mal terrible & dangereux, & souvent
desesperé, principalement quand les forces sont
abbatuës dès le commencement.*

*Pour l'ouverture de l'abcès, il vaut mieux qu'il
se fasse dans la cavité du ventricule, que du côté
du peritoine, parce que le pus y causeroit la gan-
grene.*

Causes des
tumeurs.

*Les Tumeurs froides du ventricule sont causées
par une matiere froide, crasse, & pituiteuse, ou
acide qui s'y amasse peu à peu, & parce qu'elle
n'est pas fort propre pour la suppuration, il arrive
que ces tumeurs sont de longue durée. Et Forestus
dit avoir remarqué une tumeur froide du ventri-
cule qui dura un an avant que de suppurer.*

Leurs si-
gnes.

*On reconnoît bien souvent ces tumeurs par l'at-
touchement, la premiere coction en est lezée, &
par même moyen la nutrition de tout le corps,
de plus on ressent une pesanteur dans l'estomac,
sans soif, & sans fièvre.*

Leur pro-
gnostic.

*Ces Tumeurs à la verité ne sont pas si dangereu-
ses que l'inflammation, & ne sont pas accompa-
gnées de symptomes si violens. Elles ne sont pas
néanmoins sans peril, à cause de leur longueur,
& de la partie affectée qui fait une action neces-
saire à tout le corps, & dont toutes les autres ne
sçauroient se passer.*

Signes des
playes du
ventricule.

*On connoît que le ventricule est blessé par la
sortie du chyle hors de la playe si elle est grande,
par la douleur extrêmement sensible, principale-*

ment si elle occupe l'orifice superieur par les fre-
quens vomissemens bilieux, les sueurs froides,
le hoquet, la perte d'appetit, par le delire & par
la fièvre qui surviennent bien-tôt, & qui sont des
présages de la mort prochaine.

*Les Ulceres du ventricule succedent ordinaire-
ment aux playes, aux tumeurs, aux ruptures des
veines, ou bien ils sont produits par quelque hu-
meur acide & âcre, ou par les medicamens cor-
rosifs, & par les venins.*

Causes des
ulceres du
ventricule.

*On les connoît par la douleur extrêmement sen-
sible & fixe, qu'on ressent dans l'orifice superieur,
qui s'aigrit lorsque l'on avale des choses âcres ou
trop chaudes, ou trop froides, par le pus qui sort
par le vomissement ou les selles, par la fièvre len-
te, par le pous frequent, & par l'abolition entiere
de l'appetit.*

Leurs si-
gnes.

*Ils sont estimés tres-perilleux, à cause des simp-
tomes qui les accompagnent, & de l'inapplication
des medicamens deterifs & deslicatifs: car on ne
sçauroit user des premiers sans augmenter la dou-
leur, ni se passer des derniers, à cause du boire
& du manger.*

Leur Pro-
gnostic.

*La Faim animale, selon Ettmuller, est blessée
en trois manieres par diminution, dans l'Anore-
xie, ou manque d'appetit, par augmentation, dans
la Boulimie, ou faim canine, par dépravation,
dans le Pica, ou Malacia.*

En combien
de manieres
la faim ani-
male est
blessée.

*La Digestion des alimens, ou la faim dépend,
comme nous avons déjà dit, du suc fermentatif
de l'estomac, qui picote l'orifice gauche ou supe-
rieur du ventricule, & le manque d'appetit du
défaut de ce picotement au même orifice: car si
le picotement est la cause de la faim ou de l'appe-
tit pour les alimens, il est certain que le défaut de
ce picotement est la cause de l'anorexie, ou du
manque d'appetit.*

Que la faim
dépend du
suc fermenta-
tif de l'esto-
mac.

Ce Picotement dans l'état naturel est causé par un levain salin, souvent aigrelet, ou subtilement acide, qui ronge & picote d'une certaine manière l'orifice gauche de l'estomac, en quoy consiste la faim, laquelle par conséquent est blessée par diminution. 1. Quand les nerfs qui font la pate d'oye de cet orifice sont tellement disposés, qu'ils ne sentent point le picotement. 2. Quand le levain de l'estomac qui doit faire le picotement, manque. 3. Quand il est comme étouffé par l'abondance de quelque matiere grossiere & visqueuse. 4. Quand il est émouffé par le mélange de quelque matiere graisseuse ou saline.

Le Défaut de ce picotement en est la cause generale, les quatre autres sont particulieres, elles abbattent toutes en general l'appetit, & particulièrement à raison des choses naturelles, des choses contre nature, & des choses non naturelles.

Pourquoy
l'air chaud
& impur
détruit l'ap-
petit,

Les choses non naturelles sont en premier lieu l'air chaud ou impur. Il y a dans l'air quantité de petits corps insensibles, qui ne laissent pas d'être actifs, & il s'y trouve sans doute des sels volatiles qui font diminuer l'acide dans la masse du sang, d'où s'ensuit l'affoiblissement du levain de l'estomac: c'est par cette raison que l'appetit est ordinairement languissant en Été, auquel temps on attire beaucoup de sel volatil avec l'air, en Hyver au contraire l'appetit se réveille, parce que l'air est alors empreint de beaucoup d'acide; ce qu'on avale contribue sur tout au manque d'appetit, la graisse, par exemple, émouffé le levain du ventricule, & *Sennertus* cite un exemple d'*Avicenne* touchant un homme qui eut durant dix jours l'appetit entierement éteint pour avoir bû une livre d'huile violat, dans quoy on avoit dis-

sout

sout de la cire & de la graisse. Les alimens pris en trop grande abondance, ou trop souvent, abbattent l'appetit, ainsi que les alimens durs, & de difficile digestion, qui ne se cuisent pas entierement, comme il est requis, mais qui laissent une grande quantité de matiere grossiere & visqueuse, qui accable le levain du ventricule, & empêche qu'il n'exhale sa pointe, témoin les gourmands qui se chargent de trop d'alimens dans un repas, lesquels restent sans appetit plusieurs jours après.

La Biere & les autres boissons mal dépurées détruisent pareillement l'appetit, parce que le tartre, qui est la même chose que la lie qui les charge, a coûtume de se précipiter dans l'estomac, de faire un sediment au fond, & d'affoiblir ainsi le levain de l'estomac, ce qu'il est vray de dire, sur tout du vin nouveau.

L'Esprit de vin bû copieusement, a coûtume de soy-même de ruiner l'appetit, en moderant, & temperant l'acrimonie saline de l'estomac: car les esprits de tous les vegetaux ont la vertu de temperer, & de corriger l'acrimonie des humeurs de nôtre corps. Beuvés aujourd'huy beaucoup d'esprit de vin, demain vous serez sans appetit.

Les Opiates, & les *Narcotiques* font le même effet, parce qu'ils stupefient l'orifice gauche du ventricule, & qu'ils luy dérobent la perception du picotement. *La Fumée du tabac* suspend l'appetit, à cause qu'elle est narcotique, & qu'elle ôte le sentiment au genre nerveux, & en partie, parce qu'elle contient un sel volatil huileux, qui émouffé, & modere la pointe saline du levain de l'estomac, le laudanum, & toutes les préparations d'opium font la même chose.

Les Indiens ont un remede pour tromper leur

Tome II.

X

Pourquoy
la biere &
le vin nou-
veau mal
dépurés dé-
truisent
l'appetit.

Pourquoy
l'esprit de
vin bû co-
pieusement,
abbat l'ap-
petit.

Pourquoy
les opiates,
la fumée du
tabac, & le
laudanum
diminuent
l'appetit.

Par queltes

medes les Indiens & les soldats tropent leur faim.

faim, qui a du rapport à cela, il est composé de feuilles de tabac, & de coquillages calcinés, & réduits en une masse de pilules, lesquelles détruisent l'appetit par deux raisons, d'un côté les feuilles de tabac, ôtent le sentiment à l'orifice de l'estomac, & de l'autre les coquillages calcinés absorbent, & précipitent la pointe du salino-acide du levain de l'estomac, l'appetit par conséquent est suspendu pour quelques jours. La coutume des soldats est de fumer du tabac pour tromper leur faim.

Pourquoy la suppression subite des évacuations ordinaires engendre le manque d'appetit.

Entre les choses non naturelles, la suppression subite des évacuations ordinaires, engendre le manque d'appetit, & nous voyons que l'appetit des femmes se perd, & se déprave par la suppression de leurs mois. *Schenchius* rapporte un exemple singulier d'un manque d'appetit dans un homme veuf, produit par le chagrin, & la privation subite de l'usage du mariage.

Pourquoy le petit lait diminue l'appetit.

Le petit Lait est du genre des alimens, dont l'usage immodéré éteint ordinairement l'appetit, parce qu'il y a dans luy un sel volatil fort tempéré, qui fait qu'on le nomme rafraîchissant, qui énerve, & tempère l'acrimonie du levain de l'estomac, & arrête par conséquent l'appetit.

Pourquoy le défaut d'acide dans l'estomac ruine l'appetit.

A raison des choses contre nature, souvent l'appetit manque, ou bien il est considérablement diminué, la cause consiste en ce qu'il n'y a point pour lors d'acide dans l'estomac, qui ne sauroit manquer sans produire l'affoiblissement de l'appetit. Ce qui arrive par le trouble & la confusion de toutes les humeurs, & particulièrement dans la masse du sang, ou par l'abondance du sel volatil huileux, qui se trouve dans les fièvres, entre autres dans les fièvres ardentes.

Pourquoy On rapporte aux choses contre nature, quand le

plexus de l'orifice gauche affligé par consentement, comme il arrive dans les convulsions de la néphrétique, ne s'aperçoit point de l'irritation du levain. La raison consiste en ce que les reins malades communiquent leur douleur spasmodique au plexus de *Fallope*, ou du mésentère, ce qui excite non seulement de la douleur, mais qui empêche encore que le picotement causé par le levain de l'estomac ne soit aperçu, la même chose se passe dans la colique, & dans toutes les maladies des intestins, dans lesquelles l'estomac est attaqué à raison de la continuité.

Quelquefois le calcul contenu dans l'estomac, abbat l'appetit, suivant l'exemple de *Horferus*, d'un appetit abbatu, & d'une nausée mortelle, procédant d'une abondance de calculs très-durs qu'on trouva dans l'estomac.

Souvent la bile par un mouvement corrompu regorge dans l'estomac, y renverse l'appetit, & produit une saveur amère dans la bouche avec une douleur de tête. Il est indubitable que l'appetit est ruiné par la bile, soit dans l'estomac, soit dans la masse du sang, d'autant que le sel volatil huileux surabondant, précipite l'acide, & empêche l'exaltation du levain de l'estomac, de qui le picotement dépend.

Les Signes sont trop évidens pour s'arrêter à les décrire.

Quant au Prognostic, la perte de l'appetit n'est jamais un bon signe, & elle doit être toujours suspecte : car l'estomac contribué beaucoup à la santé de tout le corps.

Le Signe est encore pire, si les malades demandent à manger, & ont en horreur ce qu'on leur présente, parce que la dépravation de l'appetit est jointe à la perte.

le plexus de l'orifice gauche du ventricule affligé par consentement abbat l'appetit.

Les signes

I. Prognostic.

L'Appetit éteint au commencement, & dans l'état de la maladie, n'est pas un signe mauvais, pourvu qu'il revienne vers le declin, que si l'appetit se perd même dans le declin de la maladie, c'est une marque de rechûte.

Enfin c'est un signe funeste, lorsque dans un abbattement extrême des forces, les malades demandent subitement à boire, ou à manger. Que les assistants s'en réjouissent, le Medecin doit craindre.

Ce que c'est
que le pica,
& le malacia.

Le Pica en general, selon Etmuller, est un appetit dépravé, dans lequel on desire en quelque temps que ce soit des choses absurdes. Le Malasia au contraire est un appetit excessif des choses vitiées, qu'on desire avec un empressement extraordinaire, & qu'on mange avec excès, par exemple, quand une femme grosse demande des charbons, c'est le pica, quand elle demande des harangs, ou d'autres viandes usitées avec trop de passion, c'est le malacia; le premier est pour les choses absurdes, le dernier est pour les choses usitées. Le dégoût déterminé pour certaine chose est une maladie contraire, comme lors qu'on a de l'aversion pour le fromage.

Leurs causes.

Quant à la cause de l'appetit dépravé, comme il est certain que l'appetit procede en general du levain de l'estomac, on doit dire que les especes d'appetit, ou augmenté, ou dépravé dans le pica, & le malacia, dépendent du même levain. On voit que tous les animaux ont chacun dans leur gendre un levain déterminé dans l'estomac qui détermine leur appetit; Ainsi le chien aime les os, le chat les souris, & la cigogne cherche les grenouilles, par la raison seule que le levain spécifique de leur estomac, demande un objet proportionné à son activité, le pica, & le malacia ont la

même cause, alors le levain de l'estomac a une certaine détermination qui le porte à telle ou telle chose: mais en quoy consiste cette specification de levain, qui fait les déterminations de chaque espece, ou de chaque individu pour une chose plutôt que pour une autre? C'est ce que personne n'a pû expliquer jusqu'à present.

La Partie principalement affectée, est l'estomac, & son levain: car le siege de l'appetit naturel doit être celui de l'appetit contre nature, en second lieu la phantaisie, le goût, & l'odorat sont affectés.

La Phantaisie est affectée, parce que les malades sont portés d'inclination vers telle & telle chose, comme la craye, le corail, la chaux &c. dès que l'estomac les desire: car ce n'est pas le levain qui choisit celui-cy, ou celui-là, mais la phantaisie.

Le Goût est atteint, parce que les choses d'une tres-méchante saveur sont alors avalées avec un grand plaisir, & on dit qu'elles ont un goût exquis, ainsi Salmuth parle d'une fille qui mangeoit la chaux des murailles, & Borellus d'une autre, qui dans le pica mangeoit des excréments humains avec une douceur délicieuse.

Enfin l'odorat est atteint, ce qu'on prouve par deux exemples, un de Salmuth, d'une fille qui prenoit plaisir à sentir de vieux livres corrompus & rongés par les vers, ayant tous les jours le nez dessus; un autre de Borellus, d'une autre fille qui aimoit tellement l'odeur du cuit, qu'elle en tenoit toujours dans la bouche, pour le mâcher, & le sentir.

La Dépravation singulière du levain de l'estomac est confirmée par un exemple rapporté par Hildanus, d'un pica procedant d'un ulcere sup-

puré de la gorge ; de sorte que le malade avaloit avec beaucoup de facilité des harangs & autres poissons, ou chairs salées & fumées, qu'il demandoit avec appetit. Il avoit au contraire beaucoup de difficulté à avaler ce qui étoit contre son appetit. La mecanique consiste en ce qu'il étoit descendu du pus de l'ulcere de la gorge dans la cavité de l'estomac qui avoit déterminé le levain, & ensuite la phantaisie vers ces sortes de salures. Ce qui servira à résoudre la question, sçavoir si dans le pica on desire des choses semblables ou contraires, c'est-à-dire, convenables au levain de l'estomac, ou non convenables ? en répondant qu'on desire des choses semblables, & qu'on entend par semblables des objets proportionnés à l'activité du levain de l'estomac, & sur quoy il peut agir pour les digerer. On a du dégoût pour toute autre chose.

Le Pica est souvent la suite de la grossesse, ou de la suppression des mois dans les femmes. Les petits enfans sont aussi sujets au pica : car *Faber* & *Forestus* parlent de certains petits enfans malades du pica, lesquels mangeoient des cendres, de la terre, & de la chaux des murailles, & refusoient le lait, & toutes les autres nourritures. Les hommes sont sujets au pica aussi-bien que les enfans, & *Schenckius* en rapporte plusieurs exemples, il ne faut pas s'en étonner, puis qu'ils ne sont pas exempts d'une espece de passion hystérique.

Le Pica est souvent hereditaire. *Fonseca* dit qu'une fille de quatorze ans avoit été portée dès son enfance à manger de la chaux, & des morceaux de tuiles, sans avoir pû se défaire de cette inclination pour toutes sortes de menaces & d'artifices, la raison qu'il en donne, c'est que sa mere

étant grosse avoit eu les mêmes envies, & luy avoit fait cette impression hereditaire.

On demande, si quand on mange ces choses absurdes dans le pica, on en reçoit de l'incommodité, ou non ? Il y a plusieurs exemples qui démontrent que non ; mais pour répondre à cette question, on doit dire avec *Ermuller*, que comme dans la nourriture ordinaire, la sobriété est le fondement du regime, & que les alimens pris avec moderation conviennent, dont l'excès est fort préjudiciable ; de même dans le pica, si on garde de la moderation à manger ces choses absurdes, elles ne feront point de mal. *Tulpius* dit qu'une femme grosse mangea durant sa grossesse quatorze cens harangs en plusieurs fois, sans en recevoir aucune incommodité. *Platerus* dit quelque chose de plus surprenant, d'une fille qui mangea, sans en être incommodée, un oignon cuit sous la braise, qu'on avoit appliqué sur un bubon pestilentiel, & qui étoit sans doute infecté de poison. Enfin cet Auteur écrit, qu'il a luy-même avalé plusieurs cueillerées de theriaque sans aucun danger.

Il y a des exemples contraires, qui marquent que ces sortes de choses absurdes ont été nuisibles ; mais toujours ayant été prises dans l'excès, l'appetit est la regle de ce qu'il faut manger, non pas de la quantité. L'excès empoisonne les meilleures choses. On a des exemples allés connus de l'un & de l'autre. & *M. de la Forge* parle d'une jeune mangeuse de pierres, qui les trouvoit meilleures, quand elles avoient été exposées quelque tems à la Lune.

Les Signes diagnostics du pica sont évidens. A l'égard des Prognostics, on peut manger sans danger les choses desirées ; quant aux femmes grosses, il n'est pas permis de leur refuser ce qu'elles

Les signes
diagnostics
& prognos-
tics.

desirent; puis qu'il est certain qu'une femme ayant eu envie de mordre deux fois un homme à la poitrine, qui la laissa faire la première fois, mais qui la rebuta la seconde, accoucha dans la suite de deux jumeaux, dont l'un étoit vivant, & l'autre mort. *Sal-muth* fait une histoire encore plus remarquable d'une femme grosse malade du pica, elle eût envie, dit-il, d'arracher la barbe à un Boucher, elle luy en tira une bonne partie la première fois, & autant la seconde; mais voulant revenir une troisième fois le Boucher la chassa. Elle eut trois enfans, un mort, & deux vivans. Il faut donc faire son prognostic avec beaucoup de circonspection.

Ce que c'est
que l'appetit
excessif.

La faim canine.

La Boulimie.

En quoy
elles sont
différentes.

Les causes
de l'appetit
excessif.

L'*Appetit excessif* est, lorsque nous mangeons plus que la nature ne demande, sans nous rassasier. Cette maladie se divise en faim canine, & boulimie. La *faim canine* est ainsi appelée, parce que ceux qui y sont sujets, mangent, avalent, digèrent, & même vomissent, & rejettent les alimens comme les chiens. La *Boulimie* est un mot Grec composé, qui signifie grande faim.

Ces deux affections diffèrent en ce que ceux qui ont la faim canine, mangent avec avidité, & digèrent ce qu'ils mangent, ou bien ils le rejettent aussi tôt sans être digéré. La boulimie au contraire est une faim insatiable, dans laquelle les malades mêmes ont des défaillances; en un mot la boulimie est une défaillance causée par l'excès de la faim, & la faim canine est un appetit insatiable de manger, soit qu'on digere ce qu'on a avalé, soit qu'on le rende sans le digérer.

La Cause de cet appetit excessif dans la boulimie, & la faim canine, selon *Vanhelmont* & *Entmuller*, est le suc acide étranger & corrosif qui abonde dans l'estomac, ce qui est confirmé par plu-

sieurs expériences: car les acides, comme le vinaigre, le jus de citron, l'esprit de vitriol & de soufre qu'on avale, reveillent l'appetit naturel par leur acidité. Ainsi on peut conclure de la ressemblance des effets, que la faim canine contre nature vient pareillement d'un suc acide, ce qui s'accorde avec l'expérience: car lorsque ceux qui ont la faim canine vomissent à jeun, ce qu'ils rejettent est extrêmement acide.

Au reste on a beau manger & digérer promptement dans la faim canine, on n'en devient point plus gras, on s'amaigrit au contraire; par la raison que ces sucs acides & trop âcres, rendent la masse du sang plus âpre, & moins nourrissante: car la nutrition dépend d'un suc benin, gras, chyleux, & balsamique, & dans ceux où elle se fait bien, comme dans les enfans, la masse du sang est moitié lait, au lieu que dans ceux qui ont la faim canine, le suc gras & chyleux venant à manquer, & l'acide à surabonder, il arrive que la nutrition se fait mal, & que la maigreur survient à cause de l'âpreté de la masse du sang; cela se voit dans les scorbutiques qui sont sujets à l'atrophie, parce que l'acide rance qui domine dans la masse du sang, la rend âpre, & peu propre à nourrir le corps.

Les Signes diagnostiques de l'appetit excessif sont manifestes. Le Prognostic est sans danger, si ce n'est que le malade ne meure dans la défaillance, ou qu'il ne tombe dans quelque autre maladie.

La Faim canine qui survient après les fièvres dans l'état de convalescence, n'est pas dangereuse, elle marque au contraire que la nature se reveille; mais si les convalescens ne sont pas sobres, & s'ils sont intemperans à manger, il y a à craindre une rechute.

Les signes
diagnostics
& prognos-
tic.

La Boulimie qui arrive aux maladies chroniques, à la fièvre quarte, à l'hidropisie &c. menace ordinairement de quelque fâcheuse suite.

En combien de manières la soif est blessée.

La Soif ou l'appetit de l'humide est blessée en trois manières, par augmentation, ce qui est fréquent, par abolition, ce qui est rare, ou par dépravation, lors qu'on desire des choses absurdes, & non accoutumées.

On suppose, comme il a été dit cy-dessus, que les parties affectées dans la soif sont la gorge, & l'œsophage, qui étant picotés par un sel âcre & salé, excitent cet appetit des liquides, nommé la soif. A quoy contribue le défaut de salive qui doit arroser la gorge, ou sa trop grande salure, comme dans l'hydripisie, la cachexie, & le scorbut; dans ces cas-là la salive irrite la soif, plutôt que de l'appaiser. Lors qu'après l'usage des alimens poivrés ou salés nous avons une grande soif, nous ne sentons rien qu'un picorement mordicant, à la gorge, & au larinx; ce qui montre que la soif consiste dans la gorge, d'autant plus qu'en buvant, ou en gargarisant la gorge, la soif peut être éteinte.

D'où vient la soif contre nature.

La Soif contre nature, selon Etmuller, vient particulièrement des sels subtils trop âcres, & trop abondans, qui picotent, & irritent la gorge, soit qu'ils soient urineux, & de la nature de la bile, comme dans les fièvres, soit purement salés, comme dans l'hydripisie, & le scorbut, & dans ceux qui ont la limphe salée. Ces sels, ou qui exhalent de la poitrine dans l'effervescence de la fièvre, ou qui empreignent la limphe salivale, irritent la langue, la gorge, & l'œsophage, & produisent ainsi la soif.

Le défaut de salive, quand il n'y en a pas assez pour arroser la bouche, & la gorge, devient aussi

la cause de la soif naturelle, & contre nature, & c'est par cette raison que la soif suit les purgatifs, qui ont épuisé, & vuïdé la limphe. Ceux qui parlent trop long-temps, ne ressentent la soif, que parce que la salive ordinaire leur manque, & dans les fièvres la soif est pressante, non seulement par les sels bilieux & âcres, mais encore par le défaut de salive, qui est si ordinaire dans les fièvres, que la langue est souvent sèche & fendue.

Enfin la coutume fait beaucoup à augmenter, ou à diminuer la soif, & les grands buveurs ont toujours soif. *Deodatus* en apporte un bel exemple d'une fille de sept ans, beuveuse, & ayant toujours soif, ce qu'elle tenoit de sa nourrice qui étoit une beuveuse insigne, le mal ayant passé dans l'enfant avec le lait.

En general. Il y a à distinguer dans la soif, si elle est jointe à l'ardeur de la fièvre, ou non, le dernier est ordinaire au scorbut, cette difference est de consequence dans la cure.

A l'égard des *Signes diagnostics*, le malade sait s'il a soif. Pour le *Prognostic*, si le malade a soif sans s'en plaindre, c'est un mauvais signe, qui marque ou le delire, ou l'abbatement de toutes les facultés qui gouvernent le corps, & la mort qui est proche.

Les signes diagnostics & prognostics de la soif excessive.

La Soif modique dans les fièvres ardentes est suspecte, & le Medecin ne doit pas s'y fier.

Le défaut de soif est rare, sur tout dans les jeunes gens, on en a néanmoins plusieurs exemples tant des personnes malades que non malades qui ont été long temps sans user d'aucune boisson. *Lotichius* en rapporte un bien singulier d'un enfant, qui avoit une aversion étrange pour toute sorte de vin, de biere, & d'eau, qui n'avoit même jamais goûté d'eau, il étoit cependant gros &

Le défaut de soif.

gras, & ce qui est surprenant, fils d'un infigné beuveur. *Borellus* parle d'une abstinence de toute boisson de six années, & d'un autre d'un an entier. *Rhodius* fait l'histoire d'un jeune homme qui n'avoit jamais bû, mais qui mangeoit beaucoup de fruits succulens qui fournissoient beaucoup de matiere à la limphe salivale, & aux mucosités, ce qui l'empêchoit d'avoir soif: car quand les mucosités abondent, la soif ne se rencontre point. *Borellus* fait mention d'un Medecin qui n'a jamais craché, ni mouché, & qui se portoit bien. La limphe que les autres jettent en crachant, luy restoit autour de la gorge; c'est pourquoy il n'avoit jamais soif, mais il avoit de la difficulté à parler, à cause de la trop grande humectation des parties.

Hippocrate dit, que ceux qui ont mal à la rate sont cracheurs, ainsi ils peuvent facilement être long-temps sans boire. *Panarole* parle d'un rateux qui demeurait trois mois sans boire.

En combien
de manieres
la chyli-
fication
peut
être blessée.

La Chylication ou le changement des alimens en chyle est blessée en plusieurs manieres. Par diminution ou abolition, quand les alimens ne sont pas suffisamment digérés, & par dépravation, d'où il arrive une infinité de corruptions aux alimens.

On peut rapporter à la dépravation de la chylication les crudités, qui sont de deux sortes, savoir acides & nidoreuses; les acides sont quand les alimens degenerent en un suc acide qui n'est pas suffisamment volatilisé; les nidoreuses, lorsque les alimens se corrompent, acquierent une saveur horrible de pourri, & sont une liqueur impropre à la nutrition. On compare l'odeur nidoreuse à celle des œufs frits au beurre qui n'ont pas été bien cuits, ou aux œufs couvis.

La Cause prochaine de la chylication blessée, selon *Etmuller*, consiste dans le vice du levain de l'estomac, ou dans le vice des alimens. Dans le levain de l'estomac, lors qu'il digere trop peu, ou lors qu'au lieu de digerer effectivement, il déprave, & corrompt les alimens. La cause est dans ceux-cy, lors qu'ils sont eux-mêmes impropres à être digérés, ou parce qu'ils pèchent en quantité, comme quand on a trop mangé, ou parce qu'ils pèchent en qualité, comme quand ils sont vitiés & incapables d'une bonne digestion.

La cause
prochaine
de la chyli-
fication
blessée.

Pour mieux éclaircir cecy. Le levain de l'estomac n'étant point assés volatile, mais acide & trop fixe, ou empreint d'une aigreur étrangere dans l'estomac, comme il arrive aux hypochondriaques, dissoudra à la verité les alimens avec beaucoup de promptitude; mais au lieu de leur donner la fermentation, & la volatilité requise, il les changera par son aigreur en une masse d'une acidité vitiée, d'où s'ensuivent les crudités acides.

D'un autre côté si la bile descendue dans les intestins par le canal cholodoque, pervertit son mouvement, & refoule dans le ventricule, il arrivera que le sel volatile huileux de la bile, debilitera, ou depravera le levain de l'estomac, & celui-cy ne pourra plus digerer les alimens qui se changeront par conséquent en crudités nidoreuses. La même chose arrive, lors qu'on avale des alimens trop gras, ou assaisonnés de trop de beurre: car tout ce qui est gras, donne des crudités nidoreuses.

Il est à observer que chaque sujet a un levain particulier, qu'il est impossible de connoître que par les suites, tant à l'égard des especes des animaux, que des individus, sur tout dans les hommes; en

Chaque su-
jet à un le-
vain parti-
culier.

quoy consiste non seulement la différence des ap-
petits, mais encore la différence des digestions ; de
sorte que ce que l'un mange avec avidité, & digere
facilement, l'autre l'a en aversion, & ne le digere
qu'avec peine. L'appetit doit être le juge de ce
qu'on doit manger, ce qu'on aime se digere faci-
lement, parce qu'on n'aime que ce qui est con-
forme au levain de l'estomac, qui dissout, & fait
fermenter aisément ce qui luy est conforme.

Pourquoy
dans les ma-
ladies les
alimens pi-
res & ac-
coustumez
doivent être
preferés aux
meilleurs
non accou-
stumés.

Hippocrate autorise cecy, quand il dit, que les
alimens désirés sont plus aisés à digerer que les
autres. Selon ce principe, la coutume a pareille-
ment beaucoup de force ; & le même *Hippo-
crate* écrit, que dans toutes les maladies les alimens
pires & accoustumés, doivent être préférés aux
meilleurs non accoustumés. La raison c'est qu'il
reste toujours quelque chose de tous les alimens
dans les replis, & les rides de l'estomac, ces res-
tes n'entrent pas, comme plusieurs le prétendent,
dans la composition matérielle du levain, mais il
est certain qu'ils le modifient en quelque manie-
re, & le disposent à mieux agir sur des alimens
semblables, ce qui fait que nous sommes moins
incommodés par les alimens, avec lesquels le le-
vain de notre estomac est en quelque façon ho-
mogene, & quand il ne se trouve aucune disprop-
portion entr'eux : car le levain est à l'égard des
alimens un agent qui doit être proportionné ; les
alimens accoustumés au contraire sont nuisibles par
la disconvenance qu'ils ont avec ces restes. Par la
même raison ceux qui ont de l'aversion pour cer-
tains alimens, s'y accoustument quelquefois, en
commençant d'en manger peu à peu, d'autant
que le levain de l'estomac s'altère peu à peu, &
reçoit comme amy ce qu'il regardoit auparavant
comme ennemy. Lorsque l'activité saline volatile

du levain se debilité, c'est encore par la raison
qui vient d'être dite.

À l'égard du second vice de la chylicification
qui consiste dans les alimens, la cause en est telle,
selon *Etmuller*, sçavoir quand on en prend en si
grande quantité, qu'on ne sçauroit les digerer,
c'est que chaque menstuel fermentatif, qui re-
sout en fermentant comme le levain de l'estomac,
demande de la proportion dans l'objet surquoy il
doit agir. Si donc on avale une trop grande quan-
tité d'alimens, le levain de l'estomac sera étouffé
sans les dissoudre suffisamment, parce qu'il est
trop foible, & sans les volatiliser par la fermenta-
tion, l'un est la suite de l'autre ; comme l'acti-
vité n'est pas assez forte pour dissoudre tant d'ali-
mens, la digestion est ralentie, la fermenta-
tion retardée, & par conséquent la volatilisation.
Souvent même la trop grande quantité d'alimens
dégénere en crudités acides, qui reçoivent bien
un commencement de fermentation, mais qui en
demeurent là sans acquérir de la volatilité, &
restent en forme de pâte crüe & acide dans l'esto-
mac.

Que les ali-
mens pris en
trop grande
quantité
ont de la
peine à être
digerés.

Outre la quantité, la diversité des alimens trou-
ble beaucoup la digestion. La puissance du levain
de l'estomac a beau être étendue, & capable de
resoudre, & de fermenter divers alimens, il
est certain qu'elle n'est pas universelle & infinie,
mais déterminée à tels & tels alimens ; lors donc
qu'on avale pêle & mêle divers alimens, des gras
avec des maigres, des acides avec des doux, il
est sans doute que le levain agissant plus puissam-
ment sur l'un que sur l'autre, la digestion s'in-
terrompt beaucoup, & qu'il en résulte des cor-
rupsions & des crudités, qui sont accompagnées
d'une mucosité copieuse qui reste dans l'estomac,

Que la di-
versité des
alimens
trouble
beaucoup la
digestion.

d'autant que ce qui n'est pas assez digéré, a de la peine à passer par le pylore; ainsi l'estomac se trouve toujours chargé de cette mucosité, qui déprave de plus en plus la chylicification.

Qu'on doit choisir la qualité des alimens. Que le pain est l'aliment le plus favorable.

Pour la qualité des alimens, il est constant qu'il y a du choix à faire. On parlera icy seulement du pain qui est l'aliment le plus familier, parce qu'il est amy du levain de l'estomac par son acide volatile abondant, & en quelque maniere homogène, & du même caractère que le levain de l'estomac; ce qui fait que le pain, à raison du levain qu'il a reçu par la boulangerie, ou à raison de son esprit volatile acide, facilite la dissolution des autres alimens, & seconde le levain volatile de l'estomac à les volatiliser, & à les changer en chyle plus promptement: c'est pourquoy plus le pain est levé, & plus son esprit acide volatile est exalté, plus il est salutaire; au contraire moins il est levé, & plus il est dense & visqueux, plus il est nuisible, & plutôt il se change en une pâte crüe & visqueuse dans l'estomac.

La trop grande quantité de la boisson trouble outre cela considérablement la digestion par trois raisons; la première, parce qu'elle délaye trop le levain de l'estomac, & qu'en le délayant il s'affoiblit; la seconde, c'est que les alimens flottent alors dans l'estomac, ce qui empêche en quelque façon la fermentation. La dernière, c'est que le trop de boisson force le ressort de l'estomac, le distend, & relâche ses fibres, les rend flasques, & diminue leur jeu; de sorte qu'elles ont de la peine à pousser par le pylore ce qui est digéré, lequel demeurant long-temps dans l'estomac, s'y corrompt, & dégénère en divers fucs vitiés.

Il est aisé de voir par ce qui vient d'être dit, ce qu'on

qu'on doit penser de l'inégalité d'intemperie des Anciens, qui est sans fondement; puisque le sang qui cause l'intemperie prétendue, est également distribué à toutes les parties, & porté à proportion au foye, & au ventricule. Tandis donc que le sang conservera sa chaleur naturelle, tant qu'il circulera par une égale proportion dans le foye & dans le ventricule, il leur donnera sans doute à l'un & à l'autre le temperament requis, & le foye ne fera pas plus chaud que le ventricule.

L'Experience nous apprend que dans cette intemperie des Anciens, il y a toujours du défaut du côté du levain de l'estomac, qui est ou trop acide, ou d'un acide vicié, ou trop peu volatilisé, & peut être en même temps étouffé par une abondance de mucosités grossières, & visqueuses: c'est pourquoy on ne choisit pas pour y remédier, ce qui peut échauffer l'estomac, & rafraîchir le foye; mais on s'attache à ce qui peut atténuer, & dissoudre, & même volatiliser, & temperer la trop grande aigreur du levain.

Les Causes éloignées de la chylicification blessée, qui troublent la retention ou l'expulsion des alimens, sont l'abaissement du cartilage xiphoïde, les verrues qui naissent dans l'estomac, & les reins affligés du calcul, à cause de la sympathie qui est entre les nerfs de ces parties, & ceux du ventricule.

Les Signes de la chylicification blessée par diminution, sont la douleur d'estomac après le repas, les rots fâcheux de la même saveur des alimens pris, le manque d'appetit, le gonflement du ventricule, le visage enflé, & rouge après le repas, qui vient de l'estomac chargé d'une abondance de mucosités acides, qui sont restés des alimens mal digérés, la difficulté de respirer,

Tome II.

Z

Causes éloignées de la chylicification blessée.

Ses signes

lors qu'on est couché sur le dos, & la bouche pâteuse, & remplie de mucosités le matin. Le vice de la digestion est démontré par les rots. Les crudités acides ont des rots acides, & des vents en abondance, & ce qu'on rejette en vomissant, ou naturellement, ou par art, est grossier, visqueux, pituiteux, & d'une saveur acide. Les crudités nidoreuses se reconnoissent à la mauvaise odeur des rots, ou du moins qui sont dégoutans, comme quand on a mangé des œufs frits, on a des nausées fréquentes, & on sent le matin un certain goût qui ne se peut pas bien expliquer, la matiere du vomissement naturel ou artificiel, est liquide, jaunâtre, insipide, ou tirant sur l'amer, on a le ventre plus libre que de coutume.

Son Pro-
gnostic.

Quant au Prognostic, il est certain que la chylickation blessée est la source de plusieurs maladies chroniques, & on peut dire, que les crudités acides, suivant leurs differences, sont la source de la plupart des fièvres intermitentes, & peut-être que toutes les mêmes crudités acides dans un certain degré de corruption, sont sans doute la source du mal hypochondriaque, ou du scorbut, à moins que celui-cy n'ait été communiqué par contagion à la masse du sang. La colique & les maladies semblables viennent de la même cause, & une aigreur pareille à celle qui corrompt les alimens dans l'estomac est la cause des maladies cutanées, de la galle, de l'herpès, & peut-être de l'érisipele. En un mot, tout l'acide qui est répandu dans le corps hors l'estomac, & appelé par *Vanhelmont* l'ennemy de tout le corps, vient du vice de la digestion causé par la corruption de l'acide, la goûte même en tire son origine, sçavoir lorsque le vin s'aigrit dans le ventricule, ou que la boisson est déjà empreinte d'un acide vicié. En-

fin on doit être assuré que toutes les maladies chroniques qu'on attribue aux obstructions des viscères, du mesentere, du foye, de la ratte, viennent du vice de la chylickation, & particulièrement quand le levain de l'estomac est trop acide, & mal volatilisé.

On appelle *enflure d'estomac*, lorsque les vents sont renfermés dans sa cavité, & le gonflent; On appelle *Rots*, quand les mêmes vents sortent par en haut avec un bruit qui n'est pas trop agreable. Enfin on appelle *Cholera sec*, quand ils sortent par haut & par bas, comme dans la maladie hypochondriaque. Ces trois affections ne different pas beaucoup entr'elles. Les vents qui restent dans l'estomac sont assés fâcheux, & ils causent quelquefois de terribles symptomes. *Bartholin* fait mention d'une femme qui avoit l'estomac si enflé, qu'on la prenoit pour grosse.

Ce que c'est
que l'enflure
d'esto-
mac, les
rots, & le
cholera sec.

Tous les vents, selon *Etmuller*, sont engendrés dans l'estomac par une fermentation viciée de l'acide, avec une matiere visqueuse, grossiere, & pituiteuse; de sorte que l'acide est la cause efficiente des vents; la cause materielle ou le sujet est la matiere visqueuse ou pituiteuse, & la maniere de laquelle les vents sont engendrés & élevés, est une fermentation particuliere: c'est pourquoy les *Anciens* ont dit que les vents venoient de la melancolie, qui n'est autre chose qu'un suc acide, & les hypochondriaques qui ont le ventricule accablé de mucilages acides, sont fort sujets aux vents, à cause de l'acide qui fait fermenter la matiere pituiteuse & visqueuse.

Les causes
des vents.

On dit que les vents s'engendrent dans les intestins, & dans l'estomac par la fermentation des alimens: car il est évident que les vents ne sont point dans les alimens avant qu'on les prenne;

puisque de deux hommes qui vivent des mêmes alimens, l'un engendrera des vents, & l'autre n'en engendrera point. La raison de cela, c'est la diversité des levains de l'estomac, les hypochondriaques, & les femmes histeriques engendrent des vents de presque toutes sortes d'alimens, ce que les autres sujets ne font pas.

Remuez le mustum ou moût, & gouvernés-le de quelque maniere qu'il vous plaira, il ne produira point de vents, qu'il ne commence de fermenter, mais d'abord qu'il fermente, on voit quantité de vents, ou un gas abondant, au langage de *Vanhelmont*, qui s'élèvent avec furie jusqu'à rompre les plus forts tonneaux. Faites ce que vous voudrés de la farine, faites-la griller ou cuire, elle ne produit aucuns vents, s'aigrit-elle, commence-t-elle à fermenter, les vents font d'abord éruption.

Il est vray, qu'il y a des alimens, dont il est plus facile de tirer des vents que des autres, comme sont les raiforts, l'armoracia ou raifort sauvage, l'ail, l'oignon, parce qu'étant abondans en sel volatile âcre, ils hâchent, & atténuent les mucilages de l'estomac, & combattant ensuite avec l'acide du même estomac, ils engendrent des vents qui ne sont pas en eux-mêmes, mais qui sont excités par l'acide. Que ces sortes d'estomacs soient remplis d'un mucilage acide, l'expérience le démontre: lors qu'en vomissant ils rejettent des matieres grossieres, visqueuses, gluantes, & acides en abondance.

autre sorte
des de rots.

Vanhelmont établit quatre sortes de rots. 1. Le *Rot acide* comme dans les hypochondriaques, & dans ceux qui sont à jeun. 2. Le *Rot nidoreux* dans la crudité nidoreuse. 3. Le *Rot spécifique* qui a la saveur simple de ce qu'on a mangé, par exemple,

après avoir mangé du raifort ou du poisson, il sent le raifort & le poisson. 4. Le *Rot insipide*, c'est-à-dire, qui n'a point de saveur déterminée, il y en a un cinquième, sçavoir le *Rot fœtide & puant*, qui est de mauvais augure, mais rare.

Lorsque l'estomac est enflé, & que les rots échappent, il est aisé de connoître le mal; mais quand l'orifice gauche de l'estomac est fermé, on sent des resserremens de poitrine, la poitrine est distendue; si on y met la main, on sent un peu de soulagement; les malades se plaignent d'une grande difficulté de respirer, parce que la distension de l'estomac empêche le jeu du diaphragme, sur tout quand ils sont sur le dos, ce qui est ordinaire aux hypochondriaques, de plus ils sentent des statuoités dans l'estomac, lorsque d'un côté ils se jettent sur l'autre.

Les signes
diagnostiques
de l'enflure
de l'estomac.

Les Vents dans l'affection hypochondriaque sont mauvais, mais c'est le symptôme ordinaire. L'enflure du ventre qui dure long-temps sans disparaître, menace du timpanite; les rots fœtides & puans sont d'un tres-mauvais augure. *Gabechorius* les declare comme tres-funestes, & il avertit même les Medecins de ne se pas approcher trop près de ces roteurs, de peur qu'ils n'attirent avec cette puanteur une contagion maligne dans leurs poulmons.

Le prognos-
tic.

La Substance du ventricule doit avoir une épaisseur moyenne, afin d'embrasser, & de cuire les viandes comme il faut; c'est pourquoi nous voyons que les animaux qui digerent les choses les plus dures, jusqu'aux pierres mêmes, comme les oiseaux, ont aussi l'estomac tres-épais. Si donc les tuniques du ventricule viennent à perdre leur épaisseur, & leur crassitude naturelle, par l'excès continuel du boire & du manger, la premiere

L'extenua-
tion du ven-
tricule.

coction en est entièrement altérée, & on sent des fluctuations perpétuelles dans l'estomac.

Le vomissement.

Sa cause prochaine.

Le Vomissement, selon Etmuller, n'est autre chose que la convulsion du pylore, & successivement de tout le ventricule, causée par une irritation trop forte : car lorsque le pylore se resserre, & se ferme fortement, le mouvement peristaltique de tout le ventricule se pervertit entièrement, commençant du pylore vers l'estomac, c'est à-dire, vers l'orifice supérieur, à cause des fibres nerveuses circulaires qui entrelacent les tuniques du ventricule, lesquelles se retirent pareillement après la contraction du pylore. Cette convulsion du pylore est suivie par la convulsion de l'estomac, & celle-ci par la convulsion de l'œsophage, d'où s'ensuit l'expulsion de tout ce qui est contenu dans l'estomac vers l'œsophage, & de l'œsophage vers la bouche. C'est avec justice que Vanhelmont appelle le pylore, le Recteur, & le Maître de la retention dans l'estomac, lequel étant ouvert naturellement, donne passage aux matières contenues dans le ventricule vers les intestins, & en se refermant contre nature, il les fait regorger en haut.

D'où provient la nausée.

La Nausée précède souvent le vomissement. Elle ne vient pas de la trop grande relaxation de l'orifice supérieur, comme les Anciens l'ont cru, mais plutôt de la contraction opiniâtre de l'orifice supérieur, comme disent les Modernes, quand le ventricule est irrité par quelque chose de fâcheux, le pylore & l'orifice supérieur se retirent, & c'est là proprement la nausée. Que si l'irritation continue, la constriction du pylore étant plus forte, prévaut enfin sur l'autre, & le vomissement suit ainsi la nausée. Que cette constriction & ce resserrement de l'orifice supérieur se trouve dans

la nausée, il est évident de ce que la nausée est une espèce de dégoût : car dans toute sorte de dégoût l'orifice supérieur a coutume de se resserer ; De-là vient que dans tous les dégoûts, & particulièrement dans la nausée, la déglutition est si difficile : car les morceaux s'arrêtent dans l'œsophage sans pouvoir descendre, à cause de la constriction du ventricule. De plus, quand nous mangeons quelque chose à contre-cœur, nous rotons après l'avoir avalée, non pas auparavant, parce que l'orifice supérieur étoit fermé, & qu'il ne s'est ouvert que depuis, par ce qui a été avalé ; ainsi quand on nous parle de certaines choses qui nous font mal au cœur, ou quand nous approchons le nez des choses dégoûtantes, alors tout l'estomac, & tous ses orifices font une espèce de contraction, & si nous nous forçons à prendre quelque chose avec répugnance, souvent nous la rejettons avant qu'elle entre dans le ventricule, ce qui vient du resserrement opiniâtre de l'orifice supérieur. La nausée est donc la constriction de l'orifice supérieur qui ne veut point admettre quelque chose désagréable, comme le vomissement est la contraction convulsive du pylore, suivie d'une semblable convulsion du ventricule.

Le Vomissement étant donc une contraction convulsive, on ne doit pas le mettre au nombre des actions volontaires. Ceux qui vomissent volontairement, ont la même fissure d'estomac que ceux qui ruminent. Ces ruminateurs ont le ventricule plus fibreux, & plus charnu que les autres, & couvert d'une espèce de muscle, par le moyen duquel l'estomac se meut volontairement, comme par les autres muscles, & renvoie les aliments à la bouche, ou pour les vomir, ou pour les remâcher.

Causés secondes du vomissement & de la nausée.

L'irritation qui cause le vomissement est essentielle ou symptomatique.

Les Causes secondes du vomissement & de la nausée sont tout ce qui peut irriter violemment l'estomac, & luy faire de la peine : car il arrive qu'à l'occasion des nerfs & des fibres nerveuses qui ont été frappées, les esprits animaux y viennent en foule, & excitent un mouvement convulsif.

L'Irritation de l'estomac d'où vient le vomissement, est essentielle, lorsque l'estomac est malade par idiopathie, ou symptomatique, quand l'estomac est malade par sympathie, ou par consentement. La première arrive, lorsque les humeurs ou les excréments âcres sont dans le ventricule, ou qu'ils y refoulent des intestins, & principalement du duodenum, à raison du conduit pancréatique & cholodoque, quand le ventricule est enflammé, excorié, ou excoré : car dans tous ces cas il s'irrite facilement, & le vomissement s'ensuit ; l'acrimonie des suc qui se mêlent avec la salive, produit des vomissements opiniâtres, ce qui est familier aux scorbutiques. Au reste, quand le vomissement est durable & continu, quand il résiste à tous les remèdes, souvent le vice est dans le pylore, qui est entièrement bouché ou scyreux.

Pourquoy on vomit au commencement des fièvres intermittentes.

Pourquoy les choses grasses prises en quantité, ou souvent, sont vomies.

On vomit aussi au commencement des fièvres intermittentes, parce que le suc du pancréas, & la bile faisant une forte effervescence dans l'intestin duodenum, où ils se déchargent, irritent le pylore qui est proche, & celui-cy cause le vomissement.

Les Choses grasses prises en quantité, ou souvent, font la même chose pour deux raisons ; La première, c'est qu'étant de difficile digestion, elles résistent au levain salin, acide de l'estomac, & chargent beaucoup ce viscère ; la seconde, c'est

qu'elles relâchent extrêmement l'orifice supérieur ; ainsi la contraction du pylore survient par l'irritation, & le combat cy-dessus, & le vomissement par la relaxation de l'orifice supérieur.

Le Vomissement par sympathie, ou consentement est très-fréquent. Il arrive dans la colique & la passion iliaque par la sympathie des tuniques qui servent à revêtir les intestins & le ventricule. Le vomissement survient à la passion iliaque par un semblable consentement des tuniques ; ainsi que dans la néphritique, ou l'affection des reins, qui reçoivent des nerfs du même plexus, & dont quelques-uns sont portés à l'estomac ; de-là vient que les reins ayant le calcul, l'estomac souffre des mouvements convulsifs.

On sçait que le vomissement survient aux playes de la tête, à cause des membranes du cerveau, sur tout des internes qui sont communes à l'estomac, & à toutes les autres parties. Les femmes sont sujettes à des vomissements remarquables, quand elles sont amoureuses, & quand leurs mois ne sont pas réglés.

Pour les différences du vomissement, il est en général naturel ou artificiel. Le naturel est spontané, ou non spontané : le spontané est celui que la nature procure, étant irritée par une matière viciée, il vient d'une cause externe. Le non spontané est morbifique, & contre nature, quand on rejette des matières qui ne doivent pas être rejetées, ou symptomatique, quand il arrive à l'occasion d'une autre maladie, ou enfin il est critique, lorsque la nature se décharge elle-même au soulagement du malade.

Le Sang est souvent vomé aussi-bien que les autres matières, ce qui arrive par l'ouverture d'une veine de l'estomac, de quelque cause que ce soit,

Pourquoy le vomissement arrive à la colique, & à la passion iliaque.

Pourquoy le vomissement survient aux playes de la tête, & à la suppression des menstrues.

Les différences du vomissement.

Les causes prochaines du vomissement de sang.

par le vice de la ratte, & l'ouverture du vas bre-
ve, ou enfin par le vice du pancreas : car une vei-
ne ou deux de ce viscere corrodées par la limphe
causent souvent des vomissemens de sang.

Les causes
éloignées.

Les causes éloignées sont principalement les sup-
pressions des évacuations accoutumées du sang ;
ainsi dans la suppression des mois on voit des fem-
mes se purger par le vomissement de sang. Les
femmes grosses mêmes sont souvent affligées du
vomissement de sang par la suppression de leur
mois, mais sans danger, parce que c'est un mou-
vement de la nature qu'il n'est pas facile de chan-
ger. On a dit que les personnes rateuses étoient
sujettes à des vomissemens continuels, & même
au vomissement de sang. Voicy comment. La ratte
qu'on suppose opilée reçoit continuellement du
sang par l'artere splénique, lequel à cause de l'o-
pilation ne peut être suffisamment repris par la
veine splénique pour observer les loix de la circu-
lation. Le mouvement circulaire du sang n'étant
point libre dans l'artere & dans la veine splé-
nique, il croupit en quelque façon, & s'accumule
dans l'artere splénique, particulièrement vers son
vaisseau court, avant l'entrée de l'artere dans la
ratte, & dans le ventricule ; de là viennent les
pulsations que l'on sent quelquefois au dos du
côté gauche, & après la ruption du vaisseau court
arteriel, le dégoût du sang dans le ventri-
cule, d'où s'ensuit le vomissement de sang souvent
salutaire à ces sortes de sujets.

Il est évident, selon *Etmuller*, que le vomisse-
ment de sang vient quelquefois du pancreas, par
la douleur profonde qu'on ressent alors en vomis-
sant sous l'hypochondre droit, les malades mon-
trent, sans le sçavoir, l'endroit où le conduit pan-
creatique entre dans le duodenum, de plus le vo-

missément de sang a coutume d'être suivi par du
pus, qui ne peut venir que du pancreas exulceré,
ou affligé de quelque abcès. Ce vomissement du
pancreas est ordinairement précédé d'une douleur
avec pesanteur aux lombes, à la partie supérieur,
justement où est situé le pancreas. *Sylvius* est la-
dessus du même sentiment qu'*Etmuller*. Il dit que
le sang qui est rejeté par le ventricule, & par les
intestins en même temps, vient du pancreas, lors-
que quelqu'un de ses vaisseaux est corrodé par son
suc trop âcre. Le sang qui tombe alors dans les
intestins, descend en partie par en bas, & il re-
morte en partie dans le ventricule par l'irritation
du duodenum, & le pus même qu'on rejette en
vomissant est du pancreas.

Les Signes diagnostiques du vomissement sont ma-
nifestes. Pour le Prognostic. Le vomissement qui
n'est point excessif, est ordinairement celui qui
vient d'une cause externe, ou de la suppression
des mois, comme le vomissement des femmes
grosses, le vomissement spontané modéré au
commencement des maladies, & le vomissement
critique sur la fin, sont plus avantageux que dan-
gereux.

Le Vomissement livide, ou de vers, particu-
lièrement dans les maladies malignes, a coutume
d'être mortel.

Le Vomissement périodique de ceux qui ont mal
à la ratte est très-salutaire, s'il n'y a point d'excès,
& si les hémorroides suivent, le malade en rece-
vra un soulagement assuré.

Les Evacuations de sang par haut, & par bas,
sont mortelles dans les exanthèmes, la petite ve-
role, la rougeole, & les pustules petechiales, se-
lon les observations d'*Hocsteterus*.

Dans le vomissement de sang, l'*Indanus* fait son

Les signes
diagnostica
& prognos-
tiques du vo-
missement.

prognostic en la maniere qui suit. Les malades ; dit-il , rejettent du sang de deux manieres, l'un grumelé, ou grossier & noir , l'autre tenu, fluide & noir comme de l'ancre , & âcre ; ceux qui rejettent de ce dernier meurent tous , sans qu'il en échappe un ; le premier est rejeté sans danger , l'un ni l'autre n'est point l'attrabile qui s'engendre du concours dépravé des suc dans le duodenum , ceux qui rendent l'attrabile meurent le lendemain. L'attrabile est bien differente du sang , & elle cauterise presque les parties en sortant.

Ce que c'est
que l'in-
quietude &
la douleur
d'estomac,
ou cardial-
gie,

L'estomac , comme dit *Estmuller* , n'est incommodé de soy par aucun sentiment fâcheux ; mais il arrive souvent qu'on ressent des inquietudes , des douleurs , & des peines considerables à la poitrine, c'est à-dire , à la region comprise entre la courbure des fausses côtes en devant vers le sternon. Lorsque les malades se plaignent d'un certain resserrement en cette partie , quand ils sont inquiets , & se jettent de côté & d'autre dans le lit, on appelle cela une simple inquietude de l'estomac , parce que cette sorte d'inquietude vient toujours de l'orifice gauche du ventricule. Quand la douleur qui occupe violemment cette partie , & que les malades montrent avec le doigt , est renfermée dans la cavité qu'on nomme la fossette du cœur , où elle tourmente cruellement les malades, on l'appelle douleur d'estomac, ou Cardialgie. La raison est, que les Anciens appelloient cette partie *Cardia*, qui signifie proprement le cœur , & qu'ils luy ont donné ce nom, à cause que la douleur de l'estomac, ou de l'orifice supérieur, se communique souvent au cœur ; d'où s'ensuivent les lipothimies ou défaillances, les abbatemens de forces , ou divers autres symptomes. Cardialgie, au langage des Anciens, veut donc dire mal de

cœur. Et en effet cette douleur de l'orifice supérieur est tres-sensible , & tres-dangereuse , à cause des symptomes frequens & cruels dont elle est accompagnée. Par cette raison *Vanhelmont* a établi dans l'orifice supérieur de l'estomac , le siege de l'ame , & le duûmvirat , ou la ligue de la ratte avec l'estomac , la jurisdiction de ce duûmvirat s'étendant sur toutes les operations animales propres de l'homme. C'est une partie extrêmement noble : car la moindre playe qui atteint l'orifice gauche est mortelle , un coup de poing même sur cet endroit peut causer la mort , selon l'observation de *Bariholin*. Si la cardialgie est vehemente, ses symptomes sont terribles , & souvent elle produit l'épilepsie , ainsi qu'*Amatus Lusitanus* dit l'avoir vu en un femme.

La Cause prochaine de la cardialgie est une offense insigne faite à l'orifice supérieur du ventricule , laquelle choque l'*Archée*, pour parler comme *Vanhelmont* , qui preside à cette partie , & conçoit à cette occasion des idées d'empyement & de fureur ; ainsi l'économie de tout le petit monde est troublée , les symptomes naissent en foule , & tout le genre nerveux se souleve , & par conséquent les actions animales sont dépravées ou abolies. Tout ce qui peut blesser l'orifice supérieur du ventricule , peut donner occasion à ce desordre , soit essentiellement , soit par consentement. Essentiellement comme les vents qui regnent dans l'estomac vuide , & qui étant enfermés étroitement par le resserrement des deux orifices , engendrent de grandes inquietudes , & de grandes incommodités. Ces symptomes de la part des vents sont ordinaires aux hypochondriaques , sur tout dans le commencement des paroxysmes des fièvres intermittentes. Les causes essentielles , outre les vents ,

Les causes
prochaines
de la cardialgie,

sont tous les excréments qui sejourneront dans l'estomac. 1. La matière visqueuse & acide, nommée pituite acide, qui ronge, picote, & perce, pour ainsi dire, l'estomac avec les pointes de l'acide virié, d'où naissent ces grandes douleurs. 2. Les excréments nommés bile porracée & erugineuse de leur couleur verte, qui s'engendrent en partie des alimens corrompus dans la digestion, & qui sont envoyés en partie dans l'estomac par les intestins, & particulièrement par le duodenum: car quand le suc pancréatique & le suc bilieux sont corrompus & gâtés, il se forme de leur mélange des humeurs différentes & distinctes, tantôt noires, tantôt vertes, tantôt bourbeuses, tantôt d'une autre couleur. Dans la bile porracée & erugineuse, c'est principalement l'acide du pancreas qui pêche par excès, & peut-être en faveur austère, parce que ceux qui vomissent ces sortes d'excréments en ont les dents agacées. Ce qui est confirmé par la mécanique de *Grossius*, qui ayant pris la bile jaune de la vessicule d'un chien disséquée, & l'ayant mêlée avec de l'esprit de vitriol extrêmement acide, elle prit une couleur de vert enfoncé, semblable à la bile erugineuse ou isatodes. Quand ces sortes d'excréments acides, âcres & corrosifs se trouvent dans l'estomac, ils y excitent le vomissement, le cholera morbus, ou une grande cardialgie.

Les Enfans sont sujets à des excréments porracés ou verts, qui sont toujours accompagnés de tranchées, ce qui vient de la corruption du lait, empreint d'un acide virié, qui s'aigrit au lieu de se digérer, & qui reçoit cette teinture verte du mélange de la bile. Ces excréments ont coutume d'ecorcher par leur acrimonie le fondement rendant de ces perits, & d'exciter des tranchées dans

les intestins qu'ils picotent par leur acidité. On dira en passant que les yeux d'écrevisses, la semence d'absinthe &c. y remédient, d'autant qu'ils corrigent l'acide, & le vice du lait. De plus les poisons & les choses nuisibles avalées engendrent la cardialgie, sur quoy *Valerola* rapporte l'exemple d'une cardialgie extrême, pour avoir pris une solution de mercure cosmétique, au lieu d'une émulsion d'amandes douces. *Platerus* propose une cardialgie mortelle pour avoir avalé de l'arsenic, & *Faber* fait mention d'une forte cardialgie avec de cruels symptômes pour avoir trop mangé de fromage mol, & de miel, qui s'étoit coagulé dans le ventricule. Il arrive la même chose si on boit du lait mal à propos, si on prend de l'acide par dessus; car il se coagule, & se grumele dans l'estomac, & produit des symptômes funestes, savoir des cruelles inquietudes, des sueurs froides &c. de sorte qu'on a eu raison de mettre le lait coagulé au nombre des poisons. On a remarqué qu'une sangsue avalée en buvant avoit produit un vomissement de sang, & *Rhodius* propose une cardialgie causée par des sangsues qu'on avoit attachées aux narines, comme c'est la coutume en France pour exciter une hemorrhagie artificielle, & qui se glissent dans l'œsophage. On y remédie en faisant boire de l'eau salée au malade, d'autant que le sel est très-contraire aux sangsues; ainsi en appliquant des sangsues au fondement pour exciter les hemorrhoides, s'il arrive qu'elles entrent dans l'intestin, & qu'elles causent de fâcheux symptômes, on les tire facilement avec un clistère d'eau salée.

Il faut appliquer aux vers ce qu'on a dit des sangsues: peut-on douter que les vers ne produisent la cardialgie, puis qu'elle cesse d'abord qu'on

les a rendus, selon la remarque de *Rhodius*. *Placernus* fait une belle observation d'une cardialgie jointe à une tres-grande douleur, pour avoir avalé une anguille vive, qui fût renduë ensuite par bas morte, & à demi écorchée, ce qui marque que le levain de l'estomac avoit commencé d'agir sur l'anguille. On voit la même chose dans les poissons voraces, par exemple, dans le brochet, qui digere ainsi insensiblement les petits poissons. Le même Auteur fait mention d'une autre forte cardialgie, pour avoir avalé une coquille, qui sortit le lendemain par le fondement.

Ces Douleurs d'estomac ou cardialgies sont quelquefois periodiques, & reviennent à certains tems, par paroxysme; ainsi *Bartholin* décrit une cardialgie de deux jours l'un à la même heure, & *Guarrinonius* propose une douleur d'estomac cruelle, qui affligeoit une femme, seulement au temps de ses menstruës.

Les signes
diagnostics.

A l'égard des Signes diagnostics, il est à remarquer que la cardialgie n'occupe pas toujours la partie épigastrique antérieure de l'abdomen, elle attaque souvent le dos, non seulement à la region supérieure des lombes, & vers les derniers vertebres de la poitrine, ou le pancreas se couche sous l'estomac; mais ce qui est surprenant, la cardialgie suit souvent le conduit de l'œsophage, & la douleur monte jusqu'entre les épaules, ce qui se fait par un mouvement convulsif. Il est vray que la douleur d'en bas est plus vive que celle d'entre les épaules.

Les Causes sont faciles à reconnoître, sçavoir si ce sont des humeurs, ou des vers, si c'est par le consentement des reins, ou de quelque autre partie.

Il faut bien distinguer, pour ne pas prendre la cardialgie

cardialgie pour la colique, & la colique pour la cardialgie, à cause que l'estomac est immédiatement sous le colon. *Schenkius* rapporte l'exemple de certains Medecins qui traitoient un malade d'une douleur qu'il souffroit à la region antérieure de l'estomac, comme si c'eut été une cardialgie, un clistere seul les détrompa, en apaisant la colique, ce qui ne seroit pas arrivé, si ç'avoit été une cardialgie.

On connoît la colique d'avec la cardialgie, parce que la douleur de la colique s'étend en bas vers le nombril & les reins.

Pour les Signes prognostics, la cardialgie est de soy un mal leger; mais si elle est cruelle ou durable, elle n'est pas à mépriser, à cause de l'appréhension de la syncope. Si le froid des extrémités survient à la cardialgie, elle est dangereuse, comme quand elle survient elle-même aux fièvres malignes.

Comment
on distingue
la douleur
de la colique d'avec
la cardialgie.
Le Prognostic de la
cardialgie.

CHAPITRE VII.

des Intestins.

Les Intestins sont continus à l'orifice droit du ventricule, c'est-à-dire au pylore. Les Grecs les appellent *Entera* & *Endina*, & les Latins *Intestina*, qui signifie dedans, parce qu'ils sont placés dans l'intérieur du corps.

Ce sont des corps longs, membranëux, concaves, ronds, repliés en diverses circonvolutions, étendus depuis le ventricule jusques à l'anus, & destinés pour contenir & conduire le chyle, & les excréments de la premiere coction.

Ils sont situés sous l'épiploon dans le ventre inférieur, dont ils remplissent presque toute la ca-

Ethimologie des intestins.

Leur définition.

Leur situation.

pacité, qui est depuis le ventricule jusqu'à l'os pubis. Les grêles, ou même comme plus nobles, occupent le milieu, & sont environnés des gros comme d'un rempart. Ils sont attachés au dos par le moyen du mésentère qui les lie ensemble; de manière que les grêles sont au milieu du ventre à la région ombilicale, & les gros à la circonférence.

Leur grandeur.

Les Intestins n'ont pas tous la même grosseur, ni le même diamètre; mais ils ont pour l'ordinaire sept fois la longueur du corps dont on les a tirés, un peu plus, ou un peu moins; cette grande étendue, & les différentes circonvolutions que la nature a été obligée de leur donner, à cause de la petitesse de l'espace qu'ils occupent, étoient nécessaires, dit *Diemerbroeck*, tant pour y retenir plus long-temps le chyle, & le faire fermenter par le mélange de la bile, & du suc pancréatique que pour le séparer d'avec ses excréments, & le rendre par le moyen de ces deux liqueurs plus coulant & plus subtil, & par conséquent plus en état de passer dans les veines lactées.

D'ailleurs si l'homme n'avoit eu qu'un boyau, il auroit été obligé de manger sans cesse, comme font les loups cerviers, & les cormorans, à cause qu'ils ont les boyaux fort courts; c'est par cette même raison qu'un homme mort hydropique, dont on a fait l'ouverture, & dans lequel on n'a trouvé des boyaux qu'autant qu'il en falloit pour aller du ventricule à l'anus, mangeoit à toute heure pendant sa vie, & avoit même soin de mettre tous les soirs du pain auprès de lui, afin d'en manger la nuit, lors qu'il s'éveilloit.

Leur graisse

Les Intestins sont couverts de graisse par dehors, & par dedans ils sont enduits d'une mucofité qui les défend contre l'acrimonie de la bile, & des

humeurs qui y passent continuellement.

Leur Substance est membraneuse, afin qu'elle se puisse étendre sans se déchirer, lorsque les boyaux sont pleins de chyle, ou d'excréments, ou de ventosités, & se resserrent pour faire que le chyle entre dans les extrémités des veines lactées, & pousser les excréments vers le fondement, & afin qu'elle ait le sentiment fort vif, afin que les boyaux ne soient pas incités à décharger leurs excréments par la nature seule; mais aussi par l'acrimonie de la bile. Elle est composée comme celle du ventricule de trois tuniques, sçavoir d'une commune, & de deux propres.

Leur Substance.

La première est la membrane que l'on appelle Commune, laquelle est continuée avec celle du mésentère à quatre des intestins, qui sont le Jejunum, l'Ileum, le Colon, & le Rectum: car le Duodenum & le Cœcum la reçoivent des membranes de l'Epiploon.

La membrane commune.

La seconde tunique des intestins est charnue, & tissuée de différentes petites fibres; mais particulièrement de deux sortes, dont les unes sont circulaires, & les autres droites, les circulaires sont placées sous les droites, & aboutissent à la partie du mésentère, qui touche les intestins, & les fibres droites traversent les circulaires à angles droits, & se rendent à la membrane externe des intestins.

La tunique charnue propre.

Le Mouvement peristaltique des intestins se fait par la contraction de ses fibres de haut en bas, comme le Mouvement antiperistaltique arrive par leur contraction de bas en haut. Ce mouvement se fait toujours de haut en bas, tant pour la distribution du chyle, que pour chasser dehors les grosses matières; dans le mouvement au contraire qui se fait de bas en haut, les matières remontent, &

Le mouvement peristaltique & antiperistaltique.

EXPLICATION DE LA FIGURE VII.

Qui représente les Tuniques, & les Vaisseaux des Intestins.

FIGURE I.

- A A Une portion entière de l'Intestin.
 B B La Tunique externe des Intestins séparée, & comme Vaisseaux s'insinuent par dessous.
 C C La Tunique moyenne ou première des Intestins.
 D. E. F. Les Vaisseaux mesenteriques, desquels D. est la Veine. E. L'Artère, & F. Les Nerfs.

FIGURE II.

- G G La Tunique commune des Intestins séparée.
 H La Tunique moyenne des Intestins.

FIGURE III.

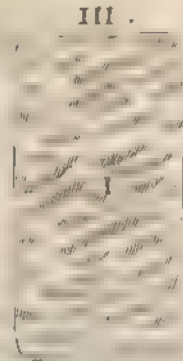
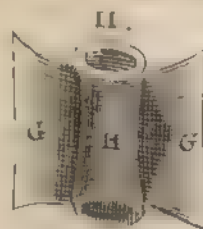
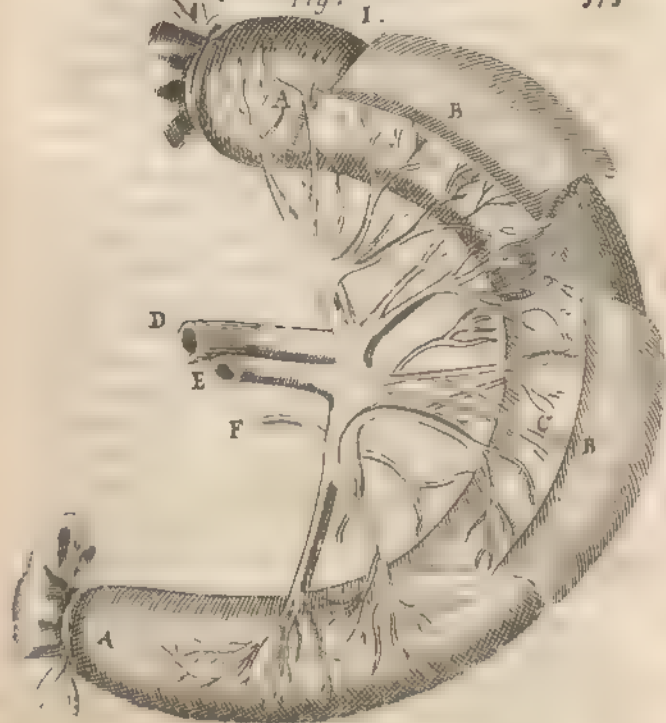
- I La Tunique plus intérieure des Intestins avec ses plis.

FIGURE IV.

- K Une portion de l'Intestin droit.
 L L Les deux Muscles levateurs de l'Anus.
 M Le Sphincter de l'Anus.

Sortent par la bouche, au lieu de suivre leur cours ordinaire, c'est ce qui arrive dans le *Miserere*, & dans les étranglemens de boyaux, qui se font dans les aînes.

M. Duncan remarque que quand les esprits animaux coulent des lacs nerveux du mesentere dans les fibres circulaires de la seconde tunique des intestins, où ils rencontrent le suc artériel, il s'y



fait une prompte rarefaction qui les gonfle ; & qui rendant les anneaux petits , étreint la cavité des intestins , presse le chyle contenu dans les grêles , & l'oblige à se filtrer par les glandes de la membrane interne , pour entrer dans les veines lactées , comme le mercure qui est dans une peau de chamois qu'on presse , sort par ses pores en petites gouttes. Cette même cause oblige la partie la plus grossière du chyle , qui n'a pû passer par les glandes , à descendre dans les gros boyaux , pour y être la matiere des excréments , qui sont enfin chassés dehors par le même mouvement peristaltique. Et parce que la contraction de toutes les fibres ne se fait pas en même temps , mais successivement , toutes les parties des intestins ne se meuvent pas à la fois , mais l'une après l'autre , le mouvement commençant à l'endroit qui a été irrité le premier : car cette irritation détermine les esprits à y venir en foule , & à gonfler les fibres successivement : c'est pourquoy le mouvement des boyaux est fort semblable à celui des vers. Il se fait ordinairement de haut en bas , parce que l'esprit qui coule dans ces fibres circulaires comme dans un tuyau entortillé autour des intestins , ou comme le serpent in circulaire d'un alembic est déterminé à descendre par la pesanteur du suc nerveux qui l'accompagne , & qui l'entraîne en bas , comme si l'on versoit de l'esprit de vin dans un serpent in entortillé en spirale autour d'un bâton fort courbé , ou fort incliné , il ne manqueroit pas de descendre ; mais il y a cette différence entre l'esprit de vin qui coule dans ce serpent artificiel , & l'esprit animal qui coule dans le serpent naturel , que si le premier rencontre quelque digue dans son chemin , il s'arrêtera ; au lieu que l'esprit animal rencontrant un obstacle invincible ,

qui l'empêche de descendre , & de continuer le mouvement peristaltique en faisant les contractions des fibres de haut en bas , il rebroussera chemin , & par une espece de repercussion il remontera , & fera le mouvement antiperistaltique , en faisant les contractions des fibres de bas en haut. C'est ce qui arrive dans le *Mjère*. La cause de cette différence consiste en ce que l'esprit animal étant encore plus subtil & plus remuant que l'esprit de vin , ne peut presque jamais s'arrêter ; de sorte qu'étant empêché d'aller en bas , il faut nécessairement qu'il aille en haut.

La troisième tunique des intestins est nerveuse comme celle du ventricule ; elle est environ trois fois plus longue que les deux autres qui la couvrent ; elle a beaucoup de rides & de plis qui forment encore plusieurs petits cercles membraneux qui servent à retarder le mouvement du chyle & la descente des excréments ; les artères , les veines , & les vaisseaux lactés qui sont répandus par tout le mesentere , se terminent à la superficie intérieure de cette tunique ; la superficie extérieure est remplie aussi d'une infinité de petits rameaux d'artères , & de veines , & de petites glandes qui sont rangées par petits paquets de distance en distance dans les intestins grêles. Chacune de ces glandes est percée par un petit tuyau , qui rend une liqueur blanchâtre , quand on la presse ; mais dans les gros elles sont semées une à une dans toute leur surface , elles ont la figure d'une lentille , & sont pareillement percées pour fournir une liqueur qui sert à faire couler les matieres les plus grossières. Le grand nombre de nerfs qui forment cette troisième tunique , la rend très-sensible : c'est pourquoy la partie interne est toujours remplie d'une viscosité glaireuse qui l'hu-

La tunique
nerveuse
propre.

meute, & qui défend les fibres contre l'acrimonie de la bile, & la dureté des excréments.

Leurs vais-
seaux.

Les *Intestins* ont beaucoup de nerfs, d'arteres & de veines qui se répandent entre leurs membranes. Les *Nerfs* viennent de la huitième paire. Ils portent le suc animal qui est nécessaire aux mouvemens des fibres charnuës de la seconde tunique. Les *Arteres* viennent de la mésentérique supérieure, & inférieure, elles leur apportent quantité de sang, tant pour leur nourriture, que pour filtrer à travers les glandes. Les veines vont à la porte, elles reportent au tronc de cette veine le sang superflu de la nourriture des boyaux.

Leur divi-
sion.

Quoique les boyaux ne soient qu'un corps continu depuis l'estomac jusqu'à l'anus, néanmoins on ne laisse pas de les diviser en grêles, & en gros. Les grêles sont le *Duodenum*, le *Jejunum*, & l'*Iléon*; les gros sont pareillement trois, sçavoir le *Cæcum*, le *Colon*, & le *Rectum*.

Les intest-
ins grêles.

Les *Intestins grêles*, ou menus boyaux sont ainsi nommés, à cause de la ténuité de leur membrane. Ils sont situés dans la région moyenne du ventricule, aux environs du nombril, parce que leur principal usage étant de perfectionner, & de distribuer le chyle, ils le font plus commodément, étant près du mésentère, qui les tient attachés comme à leur centre, que s'ils en étoient éloignés, d'ailleurs les veines lactées n'ayant pas tant de chemin à faire, la distribution du chyle s'en fait mieux, & beaucoup plus promptement.

Les gros in-
testins.

Les *gros Intestins* sont ainsi appelés, à cause que leurs tuniques sont beaucoup plus épaisses que celles des autres. Ils sont situés tout autour des grêles, auxquels ils servent comme de rempart. Leur usage est de retenir quelque temps la partie grossière du chyle, & de servir de magasin aux excréments.

Le duode-
num.

Le premier des intestins grêles est le *Duodenum*; il est ainsi appelé, parce que sa longueur est de douze travers de doigts, ce qu'on a pourtant peine à trouver, à moins que l'on ne comprenne le pylore dans cette longueur: il prend son origine au pylore, & d'abord se portant en bas vers le derrière, au dessous du ventricule, il se réfléchit vers le rein droit, & s'étant uni au plus large bord du pancreas, il va s'attacher aux vertèbres des lombes, & au rein gauche par des ligamens membraneux, d'où descendant jusqu'à l'endroit où commencent les anfractuosités, ou circonvolutions, il y finit sous le colon. Quoiqu'il soit le plus étroit des intestins, il est néanmoins plus épais en substance que les autres. Il est d'une figure droite, sans aucun repli, ni circonvolution, parce que s'il eut été courbé, ce qui sort du ventricule auroit eu de la peine à y entrer. L'on trouve sur la fin de cet intestin, ou vers le commencement du *Jejunum*, deux trous, qui sont les extrémités de deux canaux, dont l'un s'appelle *Cholique*, & l'autre *Pancreatique*: le premier décharge dans la cavité de l'un ou de l'autre de ces intestins la bile qui vient de la vésicule du fiel & du foye, & celui-cy le suc pancréatique qui vient du pancreas.

Veslingius rapporte, & on l'apprend chaque jour par des dissections anatomiques, qu'on trouve quelquefois cet intestin d'une insigne largeur; en sorte que pour lors il ressemble à un second & petit ventricule, uni, & ajouté au grand. Cette largeur extraordinaire luy vient des sucs fermentatifs trop âcres & vitiens qui tombent en luy, & qui y excitent des fermentations trop violentes, qui non seulement luy causent cette excessive distension; mais encore font qu'on en ressent de sa-

EXPLICATION DE LA FIGURE VIII.

Qui représente les quatre sortes de Vaisseaux du Mesentere, & le Pancreas dans sa situation naturelle.

- A A La Partie convexe du Foye.
 B La Partie concave du Foye.
 C La Vessicule du Fiel.
 D Le Meat biliaire.
 E Une Portion de l'Intestin Duodenum.
 F Le Pancreas entier dans sa situation.
 G G Le Vaisseau splénique découvert dans le Pancreas.
 H La Rate.
 I I Le Rameau mesenterique de la Veine porte.
 K L'Artere mesenterique.
 L Le Nerve de la sixième paire qui se distribue dans le Mesentere.
 M M M M La Conjonction des Intestins au Mesentere.
 N Le Commencement de l'Intestin Jejunum.
 O O O O Le Mesentere.
 P P P P Les Vaisseaux du Mesentere, dont les noirs sont les Veines, les rouges les Arteres, les blanchâtres & luisans les Nerve, & ceux qui sont entierement blancs, comme du lait, les Veines lactées.
 Q Q Q Q Q Les Glandes dispersées par le Mesentere.

cheux rongemens, de grandes douleurs, de déchiremens, & des inquietudes presque insupportables.

Le second des intestins grêles est le Jejunum, que l'on appelle ainsi, par la raison que le plus souvent on le trouve moins plein que les autres, soit à cause de la grande quantité des veines lactées qui entrent dans ses membranes, soit à cause de la prompte effervescence du chyle qui y est ex-



cutée par la bile, & par le suc pancréatique qui s'y écoulent immédiatement par les conduits qui leur sont propres, c'est-à-dire, par la séparation du chyle d'avec les excréments, & son entrée dans les intestins. Sa longueur est de douze à treize paumes, & sa largeur d'un doigt, ou environ. Il fait plusieurs détours & circonvolutions, afin de retenir le chyle, & l'empêcher de couler avec trop de violence; & il est situé dans la région ombilicale sous le pancréas auprès de l'épine, principalement vers le côté gauche, ayant son commencement à la première circonvolution des intestins, & sa fin là où il cesse d'être livide & vuide.

Kerckringius observe en cet intestin quelques *Valvules*, qu'il appelle *Conniventes*, lesquelles ne ferment pas si bien l'intestin, qu'elles en remplissent entièrement la cavité; mais qui n'en occupent qu'environ la moitié; en telle sorte que chacune en particulier, de large qu'elle est en l'une de ses parties, devient peu à peu plus étroite, & est ensuite receüe un peu plus bas par une autre, qui est pareillement plus large à l'endroit où elle reçoit la partie étroite de la précédente; ainsi toutes en général donnent à l'intestin une telle disposition, que ce qui descend d'en haut peut bien tomber en bas insensiblement, mais non pas se précipiter comme par une seule & unique chute.

L'Ileon.

Le troisième des intestins grêles, est l'*Ileon*, ou le boyau des hanches, ainsi nommé, parce qu'il est placé en cet endroit. On l'appelle aussi *Volvulus*, à raison de la multitude de ses circonvolutions, & de ses détours. Sa couleur est un peu plus noire que celle du Jejunum, c'est à quoy on le reconnoît. Il commence immédiatement où finit le Jejunum, & va se terminer au Cœcum. Il est plus long luy seul que tous les autres ensemble.

ble, ayant pour le moins vingt pieds de longueur. Il a moins de veines lactées que le Jejunum; c'est pourquoy il se trouve plus plein. Il occupe presque toute la partie inférieure de l'ombilic, & s'étend par ses circonvolutions jusqu'aux iles de côté & d'autre. Ce boyau n'étant pas si étroitement attaché aux parties voisines, que le Colon & le Cœcum, tombe souvent dans le Scrotum, & fait la *Hernie*, qu'on nomme *Enterocœle*. C'est aussi dans luy que se fait le *Volvulus*, & le *Miserere*, qu'on appelle *Passion iliaque*, dans laquelle on vomit les excréments par la bouche; parce qu'alors les membranes de cet intestin rentrent l'une dans l'autre, & font des nœuds qui empêchent le cours des matières.

Le premier des gros boyaux est le Cœcum, ou Le Cœcum; l'*Aveugle*, on l'appelle ainsi, à cause qu'étant fait comme un sac, il n'a qu'une ouverture qui luy sert d'entrée & de sortie, ou bien selon *Bartholin*, parce que son usage est inconnu. Il est situé dans l'hypochondre droit, plus bas que le rein droit, où il est étroitement attaché au péritoine. Il a une petite appendice en forme de ver assés long, faite de la jonction des trois ligamens du Colon, de longueur environ de quatre travers de doigts, & une petite cavité vuide le plus souvent dans les adultes, mais pleine d'excréments dans le fœtus. Tous les Anatomistes prétendent que le Cœcum sert d'un second ventricule, pour cuire quelques parties de l'aliment qui se sont échappées de la première coction.

Le Colon.

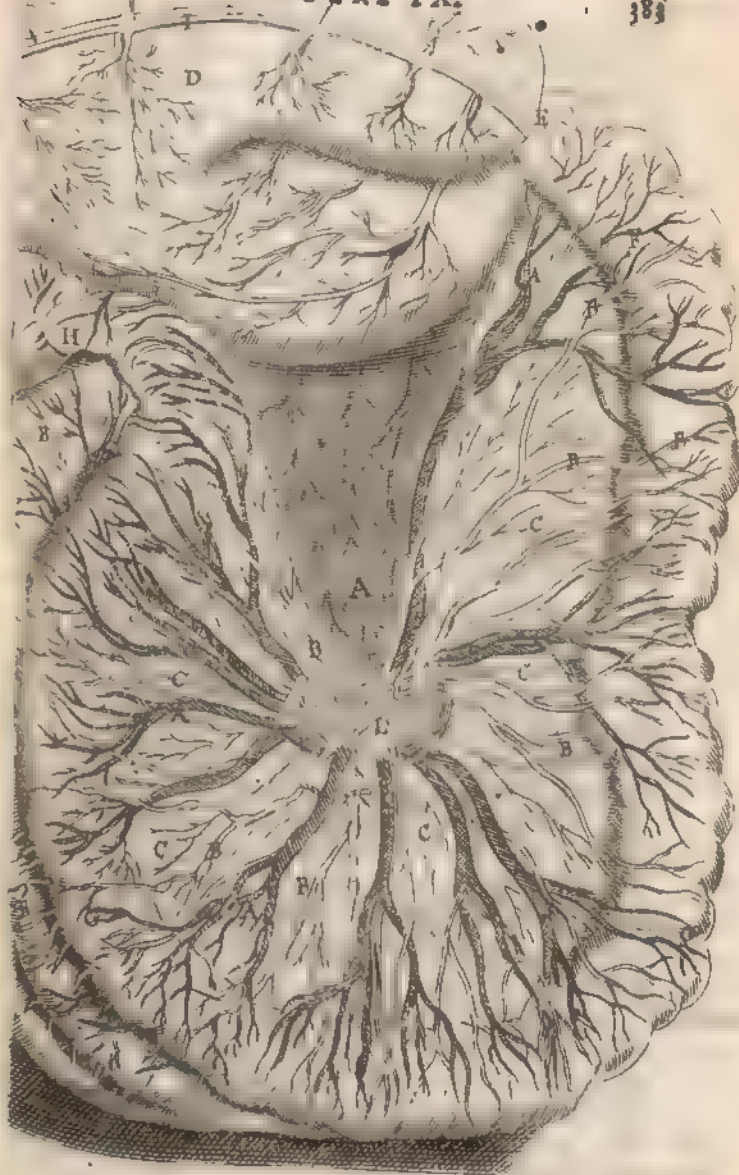
Le second des intestins gros est le Colon, ainsi appelé, parce que c'est en luy que se font sentir les douleurs de la colique. Il est beaucoup plus ample & plus large que tous les autres. Sa longueur est de huit ou neuf pieds. Il commence à

EXPLICATION DE LA FIGURE IX.

Qui représente en particulier les Veines lactées dispersées dans le Mesentere.

- A A A Les Rameaux des Veines Mésenteriques, & des Arteres Coeliaques.
 B B B Les Veines lactées liées par la partie inferieure, & la Valvule découverte.
 C C Les Nervis qui courent par le Mesentere.
 D Le Fond du Ventricle.
 E Le Pilore.
 F L'Intestin Duodenum.
 G L'Intestin Jejunum.
 H L'Ileon, & les Veines & les Arteres qui entrent dans le fond du Ventricle.
 K Une Partie de l'Epiploon.
 L La grande Glande au milieu du Mesentere.

La fin du Cœcum vers le rein droit auquel il est attaché, & remontant à la partie cave du foye, où il s'attache aussi quelquefois, il touche la vessicule du fiel qui le teint en cet endroit de sa couleur jaune, de là il passe le long de la partie inferieure du ventricule, & s'attache à la ratte, & au rein gauche, d'où il descend en forme d'un S jusqu'au dessous de l'os sacrum, & va se terminer au rectum. Il occupe la partie superieure du ventre, 1. Afin que les excremens se ramassant en luy peu à peu, leur propre poids, les fasse plus facilement rouler, & se precipiter en bas pour être mis dehors. 2. Afin qu'il aide en quelque façon à la coction du ventricule. par la chaleur des excremens. En effet, les Chimistes croient qu'il n'y a point de digestion plus naturelle que celle



qui se fait par la chaleur du fumier. 3. Afin qu'il n'appuie pas sur le milieu du mesentere, & qu'ainsi les veines lactées, les limphatiques, les arteres & les veines meseraïques ne soient pas comprimées par le poids des excréments. Au défaut du mesentere cet intestin est arrosé de plusieurs petites appendices graisseuses. Il a trois ligamens, dont deux l'attachent en haut, & en bas, & le troisième forme plusieurs petites cellules qui servent à retenir quelques temps les matieres, & les ordures qui doivent sortir par le fondement. Il a à son commencement une *Valvule membraneuse & circulaire*, pour empêcher que les excréments, les vents, & les lavemens même, ne passent des gros intestins dans les grêles; on la peut voir après avoir lavé, & retourné cet intestin.

C'est dans le Colon que les excréments les plus grossiers s'amassent, & sont detenus jusqu'au tems de l'excretion: car il auroit été & honteux, & incommodé à l'homme, s'ils avoient coulé continuellement. C'est pour cette fin que la nature luy a donné une ample capacité, plusieurs celules, & plusieurs valvules conniventes, comme autant d'obstacles pour en retarder l'écoulement: mais d'autant qu'il fait presque tout le tour de l'abdomen, & que tantôt il monte, & tantôt il descend, il arrive de là que les excréments coulent beaucoup plus lentement, & que dans le temps que le ventre se décharge par les selles, ils ne se presentent pas tout à la fois, mais à deux & trois reprises.

Le Rectum.

Le troisième, & dernier des gros boyaux est le Rectum, ou Droit, ainsi nommé, à cause qu'il descend en ligne droite de l'os sacrum au fondement où il se termine. Il cede beaucoup en grosseur & en longueur au colon: car sa longueur n'est que d'un

d'un pied, & sa largeur d'environ trois doigts; mais il est le plus épais, & le plus charneux de tous les autres intestins, & est recouvert d'une enveloppe particuliere qui luy sert à chasser les excréments avec plus de force. Il est attaché au col de la vessie aux hommes, & à celui de la matrice aux femmes, & c'est de là que vient la grande sympathie qui est entre ces parties. Sa partie extérieure est humectée d'une grande quantité de graisse, c'est pour cela qu'on l'appelle le boyau gras. L'Anus qui est formé par son extrémité inférieure, a trois muscles, sçavoir un sphincter, & deux releveurs; le premier se nomme le *Sphincter de l'Anus*, sa figure est semblable à celle d'un anneau, il est large de deux travers de doigts, il tient par devant à la verge aux hommes, & au col de la matrice aux femmes, par derrière au coccx, & lateralement aux ligamens de l'os sacrum, & des hanches; il sert pour ouvrir, & fermer l'anus, selon nôtre volonté. Les deux autres que l'on appelle *Releveurs de l'Anus*, naissent de la partie inférieure & laterale de l'os ischion, & s'insèrent au sphincter de l'Anus pour le relever après la sortie des excréments. Lorsque ces muscles, par quelque cause que ce soit, sont trop relâchés, il se fait descente de l'Anus, ou plutôt chute de l'Intestin.

Les Veines Hemorrhoidales qui sont doubles, s'insèrent à l'Anus par leurs racines. Les interieures qui remontent le plus souvent à la mesenterique gauche, rarement à la droite, & quelquefois au rameau splénique, portent le sang à la veine-porte; mais les exterieures entrent dans le rameau hypogastrique. Les veines sont accompagnées d'Arteres, qui viennent en partie du rameau mesenterique inférieur, en partie de l'ar-

tere hypogastrique. A ces veines, & à ces artères se joignent trois ou quatre petits N. f., dérivés de l'extrémité de la moëlle de l'épine, lesquels communiquent à cette partie un sentiment vif, & fournissent des esprits aux muscles pour leur contraction.

CHAPITRE VIII.

Des Maladies des Intestins.

Les mala-
dies des in-
testins. **L**es principales Maladies qui arrivent aux intestins sont l'Inflammation, les Ulceres, les Playes, les Tumeurs bubonocèle & enterocèle, les Vers, la Colique, le Volvulus, ou passion iliaque, le Cholera morbus, le Ténisme, la Constipation du ventre, la Diarrhée, la Dysenterie, les Hemorroïdes.

L'inflam-
maison. **L'**Inflammation des intestins a du rapport avec celle du ventricule, les intestins sont enflammés par les causes communes; & outre cela, tantôt par la passion iliaque, ou le Miserere, tantôt par une hernie, tantôt par une contusion externe.

Ses signes. **Les Signes** de cette maladie sont faciles; car on apperçoit au lieu enflammé une tumeur ronde & résistante, que les Anciens appelloient *Chordapsin*, parce que les intestins paroissent entortillés, & durs comme une corde. On sent au même endroit une douleur vehemente, le ventre est constipé, & souvent retiré, la matiere fecale est rejetée par la bouche, comme dans le Miserere, il y a une fièvre aiguë, & les tranchées des intestins vont en montant. Quand les intestins grêles sont affligés, tous ces symptomes sont plus grands & plus dangereux, & la douleur & la chaleur oc-

cupe le milieu du ventre. Quand l'inflammation est aux gros intestins, les symptomes sont plus doux, & la situation montre s'ils sont attaqués.

L'Inflammation des intestins est une maladie dangereuse; mais la plus fâcheuse est celle de l'ileon.

Les Intestins enflammés conçoivent facilement la gangrene, & le sphacèle.

Rarement les malades en échappent, & on meurt promptement de cette maladie aiguë.

L'Inflammation du Fondement vient d'une contusion ou percussion violente, d'une cause externe, ou de l'irritation des choses âcres, poivrées, ou vitriolées qu'on y applique. Quelquefois la cause est interne, ainsi les hemorroïdes supprimées, causent souvent l'inflammation dans l'intestin Rectum, & à l'Anus.

Les Signes que le fondement est enflammé, sont la douleur avec pulsation, à cause des artères hemorroïdales, & du mouvement du sang repercuté qui excite ce sentiment. Cette pulsation est tantôt lente & obscure, lorsque l'inflammation est interne, tantôt elle est sensible au doigt, qu'on applique extérieurement, ou avec quoy on presse l'Anus. Le signe particulier est lorsque le trou du fondement est retiré en dedans.

L'Inflammation du fondement n'étant pas bien traitée, dégénere en abcès, & celui-cy en fistule, laquelle penetre quelquefois dans la vessie, par où les vents & la matiere fecale sortent.

Les Ulceres des intestins succèdent ordinairement à l'inflammation suppurée, quelquefois ils sont causés par des humeurs âcres & corrosives, qui coulent du foye, de la ratte, ou de quelque autre partie voisine.

Les Signes sont presque les mêmes que ceux de l'inflammation, excepté que la douleur est plus

Son pro-
gnostic.

L'inflam-
mation. de
l'Anus.
Sa cause.

Ses signes.

Son Pro-
gnostic.

Les causes
des ulcers
des intestins

Leurs signes

piquante & âcre, que le malade rend quelque matière purulente, & que la fièvre est beaucoup plus petite.

Leur Pro-
gnostic.

Les Ulceres qui sont inveterés, & accompagnés d'un picotement perpétuel, sont très-dangereux, & le plus souvent mortels.

La fistule.

La Fistule est un ulcere caieux, profond & caveux, dont l'entrée étroite se termine en un fond large, & rend une matière âcre & virulente.

Sa cause.

La cause des fistules vient ordinairement d'un ulcere caveux, & rempli de clapiers, formé par la partie du sang la plus âcre, & la plus salée.

Les Causes de la fistule de l'anus sont internes ou externes. *Les causes externes* sont quelques contusions, des approches impures, des chûtes, des sangsuës mal appliquées. Toutes ces causes empêchant la circulation, le séjour que les liqueurs font dans un lieu, ne manque pas de produire un abcès qui dégenere en fistule.

Les Causes internes sont des abcès qui se forment intérieurement par les obstructions, les inflammations, les ulcères, & les hemorrhoides.

Pourquoy
les fistules
arrivent
plus sou-
vent à l'a-
nus que
dans les au-
tres en-
droits du
corps.

La Raison pour laquelle les fistules arrivent plus souvent à l'anus que dans les autres endroits du corps, vient de ce que l'intestin rectum est garni de quantité de graisse, il est dans un lieu qui est comme l'émonctoire & la sentine de tout le corps, il est abreuvé de quantité d'humidités, & d'un fort grand nombre de vaisseaux qui entrent dans sa substance, qui sont des branches des veines & des artères hypogastriques, une branche de l'aorte, une branche de l'artere mesenterique inferieure, les veines hemorrhoidales, & grand nombre de vaisseaux lymphatiques. Cette partie est garnie de glandes qui fournissent dans ce lieu une humeur blanche, glaireuse, & visqueuse. Toutes

ces causes jointes avec les causes extérieures qu'on rapportées, sont suffisantes pour produire un abcès dans cette partie, qui par son séjour y produit ce que nous appellons fistule, ou bien jointes avec quelques-unes des causes intérieures, ne manqueront pas de produire des fistules de différentes especes qui se distinguent par ces signes.

Lorsque la fistule est dans les chairs, le pus qui en sort est épais, trouble, & visqueux.

Les signes

Si la Fistule occupe les parties nerveuses, elle fait sentir au malade des douleurs vives & aiguës, & elle jette une humeur âcre & fereuse.

Si elle attaque les veines ou les artères, elle les rompt ordinairement par son acrimonie, & pour lors les matières qu'elle répand sont semblables à des lavesures de chairs.

Si la Fistule répand une humeur claire, tenue & âcre, c'est une marque qu'elle attaque les os, & qu'ils sont altérés. Et pour lors il y a plus de calosité que dans les autres fistules, parce que les matières sont plus âcres & plus salées, puis qu'elles ont été capables de carier les os, & de les creuser par leurs pointes. Ce sont aussi ces pointes qui venant à se ficher dans les chairs, en font la dureté & la calosité, comme on voit que la chair de porc devient dure après qu'on l'a saupoudrée de sel, parce que le sel venant à se dissoudre par l'humidité des chairs, les pointes se fichent dedans, qui sont comme autant de petits pieux qui tiennent les parties des chairs en repos, & par conséquent dures, si l'on veut accorder que la dureté consiste dans le repos des parties.

Les Fistules recentes, & qui attaquent les personnes, qui d'ailleurs sont d'un bon temperament sont guerissables, pourvu qu'elles attaquent des parties où l'on puisse porter les remèdes.

son pro-
gnostic.

Si les Fistules sont vieilles, & qu'elles attaquent un mauvais sujet, si elles occupent des parties absolument nécessaires à la vie, comme sont la vessie & les intestins, où l'on ne peut porter les remèdes, on n'en doit rien espérer.

Il y a plusieurs especes de fistules : car les unes percent l'intestin, & n'ont point d'ouverture au dehors.

Il y en a qui s'ouvrent par dehors, & ne s'ouvrent point dans l'intestin rectum. Ces deux especes s'appellent incomplètes.

Il y en a qui s'ouvrent par dehors, & par dedans, celles-cy s'appellent complètes.

Il y en a enfin qui ont plusieurs cavernes ou clapieres qui viennent tous se décharger dans un sac.

L'on connoît que la fistule perce seulement l'intestin, lors qu'on voit une petite tumeur au dehors avec une petite inflammation, & que le pus s'écoule par l'intestin, il y a de la douleur d'excoriation & démangeaison à l'intestin, & un tenezme qui est causé par l'âcreté du pus, lequel venant à picoter l'intestin, le malade sent une envie de se présenter à la selle, quoy qu'on n'en ait point de besoin.

Si la Fistule s'ouvre seulement par dehors l'ouverture, elle est sensible aux yeux & à la sonde, le pus ne s'écoule point par dans l'intestin, & l'on n'apperçoit aucun des signes décrits cy-dessus.

L'on connoît avec la sonde si la fistule a des clapieres & des cavernes, elle se connoît encore par la douleur, & par l'abondance de la matière qui est de différentes couleurs & constitutions.

Les Fistules qui percent l'intestin, & qui laissent sortir les gros excréments, ou qui penetrent dans la vessie, en sorte que l'urine coule par la fistule, ces maladies sont presque toujours incurables.

Les Fistules simples, & non penetrantes dans l'intestin, donnent bien de la peine à guerir. Lors qu'elles sont anciennes, elles causent souvent une maigreur universelle, parce que toute la limphe prend son cours par la fistule.

Si les Intestins sont blessés, & que la playe soit petite, il arrive des défaillances, des inquietudes, des convulsions, & la fièvre; mais si le malade vomit le sang, qu'il en rende par les selles, & que les matieres fecales sortent par la playe, il est certain qu'il y a une grande playe aux intestins.

Les Playes des intestins sont mortelles, leur réunion étant fort difficile, à cause de leur mouvement peristaltique, & que le chyle & les excréments s'écoulent par la playe, & font une pourriture dans le bas ventre.

Le Bubonocèle & l'Enterocèle sont deux especes d'hernies ou tumeurs, causées par la descente de l'intestin ileon dans les aînes, & dans les bourses ce boyau sortant de sa place par la dilatation, ou rupture du peritoine.

On reconnoît le bubonocèle par la tumeur qui est d'une figure ronde, & qui occupe l'aîne, & parce que lors qu'elle est pressée, elle rentre facilement au dedans.

On reconnoît aussi l'enterocèle par la tumeur qui est dure & inégale, & dans les bourses, par le vomissement qui a coutume de survenir, & par un certain bruit qu'on entend, lorsque l'on veut remettre le boyau en son lieu naturel.

Ces deux maladies sont très fâcheuses & incurables, & l'enterocèle l'est beaucoup plus que la bubonocèle, à cause de la rupture du peritoine, & de la difficulté qu'il y a à remettre l'intestin dans sa place.

Les signes
des places
des intestins

Leur Pro-
gnostic.

Les causes
du bubono-
cèle & de
l'enterocèle

Leurs si-
gnes.

Leur Pro-
gnostic.

Comme tous les Auteurs ne parlent point de la separation bleffée du chyle d'avec la matiere fecale, qu'il est néanmoins important de bien entendre, nous rapporterons icy ce qu'en dit *Etmuller*, qui est le premier qui en a traité.

Les causes
de la separation
du
chyle bleffé
d'avec
la matiere
fecale.

Les Alimens étant convertis en un chyle tenu tombent hors de l'estomac par le pylore, & dès le commencement du duodenum le chyle se mêle avec la bile qui sort de la vésicule du fiel, & avec le suc qui coule du pancreas. Ces deux suc, sçavoir la bile qui contient un sel volatil huileux, & le suc pancreatique qui contient un acide temperé, pénétrant le chyle, ils l'atténuent, le hachent, le refondent, & en faisant effervescence, ils separerent les parties les plus grossieres, & les plus lentes des plus ténues, temperées, & nourrissantes; de sorte que ces dernières sont facilement philtées dans les vaisseaux lactés. Dans ces entre-faites le soufre rouge de la bile, quoy qu'elle paroisse jaune, se joint à la partie utile du chyle, & luy communique une premiere disposition à se changer en ce nectar rouge qui fait le sang.

C'est de cette separation du chyle nourricier d'avec les excréments après la digestion requise dans l'estomac, que dépend particulièrement nôtre santé: car si l'utile ne se separe point d'avec l'inutile, le corps est frustré de sa nourriture; que si la separation se fait mal, & s'il reste des excréments mêlés avec le chyle, qui entrent avec luy dans la masse du sang, qu'en peut-on attendre que la cacochymie & la corruption du sang. La separation du chyle par le concours des deux suc dans le duodenum, & par l'effervescence benigne qui s'y fait est le point en quoy la plûpart des Modernes, & sur tout *Sylvius* fait consister la plus grande partie des maladies. Ce dernier a établi avec un

applaudissement universel un *Triumvirat* dans les intestins, sçavoir la bile, le suc pancreatique, & la pituite; celle-cy est composée en partie de la salive qu'on avale continuellement, & en partie des restes du chyle digéré dans l'estomac, & philté par les intestins. Ces trois suc dans l'état naturel & requis, font une effervescence douce & temperée dans les intestins; mais étant vitiés, & hors de leur état naturel, il en résulte diverses maladies, qui travaillent tantôt l'abdomen, tantôt tout le corps successivement. Voila, dit-il, non seulement la racine des paroxysmes des fièvres intermitentes; mais encore le fondement de la colique, de la diarrhée, de la maladie hypochondriaque, de la suffocation prétendue de matrice, & de plusieurs autres affections: car puis-que c'est une loy inviolable de la nature, que ces suc mêlés ensemble fassent effervescence, étant impossible qu'un sel volatil, tel qu'est celui de la bile, & un acide, tel qu'est celui du suc pancreatique, se rencontrent, & se choquent sans effervescence, on doit conclure que si les suc sont bien constitués, l'effervescence sera douce & temperée, & que s'ils sont vitiés, elle sera violente, & impetueuse. C'est par cette raison, qu'au dessous de l'hypochondre droit, où ces suc entrent dans le duodenum, on ressent souvent, tantôt des ardeurs d'une bile trop abondante & trop huileuse, tantôt des groüillemens, des distensions, & des vens qui s'élevent par la fermentation de la pituite avec l'acide vicié. Ces trois suc pèchent.

A l'égard de la Bile 1. Quand elle surabonde. 2. Quand elle est trop saline & trop âcre. 3. Quand elle est trop huileuse ou grasse.

Le Suc pancreatique peche. 1. En abondance. 2. En trop d'acidité. 3. Par une austerité contre na-

ture; celle-cy est cause des obstructions opiniâtres du ventre, des douleurs qui travaillent les intestins, & des suffocations de matrice.

La Pituite enfin peche, ou par son abondance, ou par sa grossiereté, & sa viscosité.

Voilà les principaux vices des humeurs qu'il faut corriger avec beaucoup d'attention pour couper la racine de plusieurs maux.

La Bile se corrige 1. Par les acides. 2. Par les austeres moderés, particulièrement les acides se radoucissent, & s'unissent avec la bile pour la temperer.

Le Suc pancreatique est corrigé par tous les sels alcalis, tant fixes que volatiles, qui précipitent l'acide, & par les terres qui l'absorbent.

Enfin la Pituite est corrigée, outre les évacuations que l'on suppose icy, par les salins volatiles aromatiques qui hachent & resoudent, & par les salins salés qui détergent.

On a dit cy dessus que le chyle, ou ce qui sort de l'estomac est séparé dans les intestins en deux parties, une alimenteuse qui se filtre dans les vaisseaux lactés, l'autre excrementeuse, qui après quelque séjour dans les intestins, est poussée enfin dehors sous le nom de gros excremens.

Cette Expulsion est blessée en diverses manieres. 1. Par diminution; lorsque les selles sont petites, ou qu'elles sont abolies, comme dans la suppression, ou resserrement du ventre, ou lors qu'on est long-temps sans aller. 2. Par augmentation, lorsque les selles sont copieuses ou trop fréquentes, comme dans le cours de ventre. 3. Par dépravation lorsque les selles sont accompagnées de douleurs, de tranchées, & d'autres symptômes semblables.

Les causes La Constipation ou suppression du ventre, a sa

cause dans les intestins, ou dans les matieres contenues, dont se doit faire l'expulsion.

Les Causes de la constipation du ventre par le vice des intestins, qui ne poussent pas suffisamment les matieres qu'ils contiennent, sont 1. L'inflammation des boyaux qui les durcit, & les rend calleux, que si la gangrene survient, c'est un mal sans remede. 2. La dysenterie: car il arrive quelquefois après cette maladie que les intestins se réunissent, & se consolident ensemble, ce qui fait une suppression de ventre souvent mortelle. 3. L'insensibilité & la paralysie des intestins; d'où vient que dans l'apoplexie les clistères sont quelquefois inutiles, à cause de cette stupeur.

Les Causes de la suppression du ventre par le vice des matieres contenues dans les intestins, sont 1. Quand elles ne descendent pas au Rectum pour l'irriter, à cause de leur paucité, & du peu de nourriture: car lors qu'il n'y a rien dans cet intestin, le ventre est arrêté. 2. Quand ces matieres ne s'accroissent pas au mouvement peristaltique des intestins, s'arrêtant dans les cellules des boyaux, sur tout dans celles du colon, d'où elles ne peuvent être chassées, ce qui les rend impropres au mouvement, c'est leur siccité & leur dureré. Par cette raison dans les fièvres ardentes, & dans les grands exercices, les excremens se dessèchent & s'endurcissent, & ont de la peine à être poussés dehors.

Les Alimens trop durs causent aussi la dureté des excremens, tels sont particulièrement ces sortes de gâteaux entortillés, qui étant mangés avec excès, donnent des constipations tres-dangereuses, parce qu'ils sont gluans & visqueux. Les œufs durs, comme on sçait, constipent extraordinairement le ventre, selon l'observation de Corna-

de la consti-
pation du
ventre.

En combien
de manieres
l'expulsion
des gros ex-
cremens est
blessée.

rim. Les fruits d'Été couverts d'une peau dure & visqueuse, comme les groseilles blanches, les raisins mangés avec leur peau, resserrent aussi le ventre : car ces petites peaux résistent fortement à l'estomac, & elles en sortent crûes, indigestes, acides, elles se ramassent ensuite dans l'intestin colon, avec les autres matières, qu'elles condensent & engluent, d'où s'ensuit une constipation très-opiniâtre. Les cerises avalées avec leurs noyaux, endurent pareillement les excréments, & en rendent la sortie difficile. La viscosité des excréments y contribue encore : car elle colle les excréments aux parois des intestins, & les empêche de passer ; c'est la raison pourquoy ceux qui se nourrissent de beaucoup d'alimens visqueux, ou qui les convertissent en une pituite excrémenteuse, & en une mucosité gluante, sont sujets aux resserremens de ventre. Ceux qui abondent en pituite vitrée, qui est un mucilage acide & gluant, comme les hypochondriaques, ont pour l'ordinaire le ventre constipé, ceux qui boivent trop peu, ceux qui mènent une vie sédentaire sont sujets au même mal ; dans les derniers, faute du mouvement nécessaire pour faire jouir les intestins, les matières s'arrêtent, & sont poussées avec peine vers le rectum, de plus les excréments condensés & coagulés, causent la suppression du ventre, ce qui arrive par le vice du suc pancréatique, on sçait que ce suc avec la bile separent non seulement l'utile d'avec l'inutile ; mais qu'ils donnent outre cela certaine consistance aux excréments qui les rend plus ou moins coulans. L'abondance de la bile les délaye, & les rend fluides, le suc pancréatique au contraire trop abondant, trop acide, ou trop austère, les coagule, & les endurent trop : cette vérité se démontre par la jaunisse, causée par

l'obstruction du canal cholodoque : car alors les excréments sont entièrement, ou beaucoup endurcis, de plus les hypochondriaques & les femmes hystériques, qui est la même chose, ont coutume d'avoir le ventre constipé, par la saveur trop austère du suc pancréatique, qui endurent les matières fécales, & les retiennent dans les intestins.

Les Signes diagnostiques de la constipation sont manifestes. Pour le Prognostic, la suppression est un mal fréquent, & rarement mortel, si néanmoins il est excessif, s'il dure long-temps, il peut donner la mort immédiatement ou médiatement par le misere qui survient, supposé qu'il ne cause pas la mort, l'expérience nous apprend qu'il traîne après soy de funestes symptômes, comme les défaillances, & les hemorrhagies du nez qui arrivent dans les efforts mêmes qu'on fait pour aller. Souvent les suppressions de ventre sont prises pour des maux de ratte, ce qui donne lieu aux Médecins de faire des prognostics ridicules : car c'est la coutume de plusieurs, d'attribuer mal à propos à la ratte tous les symptômes du côté, ou de l'hypochondre gauche. Comme l'intestin colon est plus étroit vers le côté gauche, & qu'il se replie vers le rectum, il donne occasion aux excréments endurcis, de s'arrêter dans cet angle, & d'y exciter des symptômes qu'on attribue à la ratte. Les purgatifs qui font leur effet sans emporter ces symptômes, ne prouvent pas pour cela qu'ils sont de la ratte, ils imposent souvent, & se contentent d'emporter les matières retenues, ils laissent quelquefois les dures dans les replis du colon. Enfin l'obstruction du ventre, augmente les symptômes de la tête. Et les bons praticiens recommandent incessamment dans les playes, & dans les maladies de la tête, qu'on tiennne le ven-

Les signes
diagnostics
& prognos-
tics de la
constipa-
tion.

tre libre, à cause du consentement que tous les viscères, & particulièrement les intestins, ont avec le cerveau, qui est leur principe par le moyen d'un nombre prodigieux de nerfs, répandus dans leur substance.

La Passion Iliaque, ou *Miserere*, est une expulsion des matieres fecales par la bouche.

Ce que c'est
que la pas-
sion iliaque
ou miserere
sa cause.

La Cause de cette maladie est sans doute le mouvement peristaltique des intestins renversé, & le *Miserere* est à l'égard des intestins, ce qu'est le vomissement à l'égard de l'estomac: car quand le renversement du mouvement peristaltique commence sur la fin de l'ileon, & vers le commencement du colon, où est le siege ordinaire de cette maladie, c'est le miserere. Pour entendre cecy, il faut se représenter qu'il n'y a qu'un conduit d'une même substance & fissure, depuis le haut de l'œsophage jusqu'à l'extrémité du rectum, ou à l'ouverture du fondement. Tout ce conduit n'est qu'une substance membraneuse, composée de fibres nerveuses circulaires, lesquelles se coupent obliquement. Cette substance est tantôt plus large, tantôt plus étroite, l'endroit le plus large fait l'estomac, les plus étroits sont l'œsophage, les intestins grêles & les gros. Comme dans l'état naturel il n'y a qu'un mouvement continué en descendant, depuis le haut de l'œsophage jusqu'au fondement, pour pousser peristaltiquement & successivement les alimens dehors; de même si ce mouvement se change en quelque endroit, & se fait en montant, alors l'expulsion des matieres ne se pourra faire que par l'anus. Quand le mouvement peristaltique s'arrête, & commence à se faire à rebours au pyllore, c'est le vomissement; s'il continué à l'insertion du conduit cholidoque, & pancreatique, c'est le cholera morbus; s'il commence dans l'i-

leon, ou dans les autres intestins, c'est le miserere, quelquefois ce mouvement se renverse dès le fondement, & alors les clisteres & les suppositoires sortent par la bouche, comme on voit dans les observations des Auteurs.

La Cause occasionnelle du mouvement de compression, & peristaltique renversé, est l'irritation des intestins, & l'empêchement de se mouvoir en enbas: car dès qu'un intestin est irrité en quelque endroit, il fait son pressément successif en descendant, que si quelque chose s'y oppose, l'irritation ne laisse pas de continuer; mais le pressément se fait de bas en haut, & les matieres remontent. Les causes occasionnelles qui irritent les intestins, & empêchent leur compression successive en enbas, sont de plusieurs sortes. *Hildanus* assure que la cause ou la racine du miserere est à la fin de l'ileon vers le cœcum, au commencement du colon, ou l'ileon fait une valvule, que si elle s'ouvre vers le cœcum, elle fait un resserrement en cet endroit, ou un amas de matieres dures autour du cœcum, qui sont les causes les plus ordinaires du miserere, ce qu'il confirme par une passion iliaque, causée par un scirrhe & un ulcere chancreux au cœcum, qui avoit rempli l'ileon, & empêchoit que rien ne passât dans le colon. Tout le monde sçait que les hernies, tant umbilicales que du scrotum, ne sont si souvent suivies du miserere, que parce que les excréments ne peuvent pas passer par les intestins engagés dans le nombril ou le scrotum, & qu'ils ne sçuroient sortir que par en haut. *Pannarolus* établit quatre especes de miserere, suivant quatre causes différentes; la première est la hernie, la seconde l'entortillement des intestins, la troisième la constipation de l'intestin rempli comme un saucisson de Bologne, la quatrième,

c'est l'entrée d'un intestin dans la cavité de l'autre.

Estmuller rejette l'entortillement des intestins comme faux : car, dit-il, il est impossible que les intestins étant attachés au mésentère, puissent s'entortiller, comme il est démontré par *Vanhelmont* : c'est pourquoy le nom de *Volvulus*, que les Latins donnent à cette maladie, est ridicule, si on prétend le dériver du Verbe *Volvere*, qui signifie entortiller. Pour l'entrée des intestins l'un dans l'autre, ou de la partie supérieure dans l'inférieure, ou de l'inférieure dans la supérieure, elle est assez fréquente, & a été plusieurs fois remarquée par *Sylvius* dans sa pratique, où il donne deux causes de cette insertion. La première sont les vents qui dilatent les intestins grêles plus en un endroit qu'en un autre ; la seconde est l'agitation des malades qui se tournent dans les tranchées, tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, pendant quoy l'intestin distendu reçoit la partie qui ne l'est point, laquelle étant entrée reste à cause du resserrement du lieu, c'est la cause la plus fréquente du misère. Enfin l'inflammation des intestins, & la cangrenne qui s'en ensuit, est la cause du misère mortel.

Les signes
du misère.

Les Signes Diagnostiques sont manifestes. Il faut néanmoins exactement remarquer, comme dit *Estmuller*, ceux qui montrent le misère présent, ou qui annoncent le misère à venir, sçavoir 1. La suppression opiniâtre du ventre. 2. Les tranchées cruelles des intestins grêles. 3. La nausée & le vomissement, si le hoquet survient, c'est fait du malade.

Son Pro-
gnostic.

Quant au pronostic. Rarement on en échappe, les uns néanmoins sont plutôt guéris que les autres.

Le Misère causé par l'inflammation, où la cangrenne est mortelle.

Le Misère venant des excréments endurcis, &

de l'entrée mutuelle des intestins peut être guéri. Celui qui vient d'une hernie est très-souvent mortel.

Avant que de parler du Cours ou Flux de ventre, qui est une maladie dans laquelle les excréments sortent trop tôt des intestins, ou trop souvent, ou trop abondamment, il faut résoudre une question qu'on fait ordinairement, sçavoir par où est ce que dans les purgations artificielles les excréments sont chariés dans les intestins, par quel chemin, par exemple, en prenant de la poudre de jilap, de rhubarbe, ou d'elébore, les excréments sont-ils purgés par les intestins ? *Estmuller* répond qu'il y a deux chemins seulement, & non davantage, qui sont les conduits cholodique & pancréatique. 1. Parce qu'ils sont naturellement destinés pour conduire dans les intestins tout ce qui se sépare de la masse du sang dans leurs colatoires. 2. Parce qu'il n'en paroît point d'autres. Sur ce que plusieurs Auteurs, avec *Plepius*, veulent que les excréments du sang se séparent par les vaisseaux mésentériques dans la purgation artificielle, il répond que cela est contre les loix générales de la nature, qui sont suivant l'expérience, qu'il ne se fasse jamais de séparation d'aucune matière separable de la masse du sang, que par un colatoire propre & déterminé, pour séparer l'utile d'avec l'inutile ; que si quelque chose se sépare immédiatement de la masse du sang sans l'entremise d'aucun colatoire, les matières sortent mêlées avec le sang, comme on voit dans le flux des hemorrhoides, dans les hemorrhagies critiques, dans le vomissement de sang des rateaux périodique & salutaire. Ce qui luy fait dire, que rien n'est porté dans la purgation artificielle par aucun vaisseau mésentérique dans les intestins, &

Par où est-ce que dans les purgations artificielles les excréments sont chariés dans les intestins.

que tout ce qui y est porté, c'est par le canal cholidoque & pancreatique; c'est la raison pourquoy les excremens dans les purgations sont teints d'une couleur blancheâtre ou jaunâtre, qui vient de la bile détrempée par beaucoup de suc pancreatique dans l'état naturel: mais s'il arrive que ces deux sucs soient mal constitués, ou que le purgatif ait la force de teindre comme la rhubarbe, l'aloë, & le mars, alors les excremens prendront différentes teintures.

Ce que c'est que le Cholera morbus
Le Cholera morbus est une maladie dans laquelle les excremens sont rejetés abondamment par en haut, & par en bas, avec beaucoup de violence & d'impetuosité.

Sa cause
 prochaine.

La Cause prochaine selon *Etmuller*, est l'irritation forte des intestins, causée par les excremens âcres en effervescence. Le siege de l'irritation est la fin du duodenum, & le commencement du jejunum, là où les deux conduits, le pancreatique, & le cholidoque, entrent dans l'intestin: car les deux sucs âcres & contraires, qui se joignent en cet endroit, ne peuvent pas n'y point exciter une grande effervescence, & irriter puissamment les intestins par leur acrimonie saline, lesquels intestins se retirant par un mouvement convulsif, deviennent le principe de deux mouvemens opposés, d'un qui est naturel en en bas, & d'un contre nature en en haut; par ce dernier les matieres refoulent dans l'estomac, & le pressément antiperistaltique continuant en en haut, elles sortent enfin par la bouche en vomissant.

Sa cause
 éloignée.

La Cause éloignée est la fermentation vehemente, & corrompue de la masse du sang, causée par un levain vitieux & étranger, qui y est, & qui en fermentant l'altère, la change, & la corrompt; de sorte que les parties corrompues, & viciées,

enveloppées par le serum, sont emportées dans les intestins par les conduits cy-dessus, ou se joignant ensemble, & faisant effervescence, ils excitent la tragedie, qu'on appelle cholera morbus.

Il paroît qu'il y a un levain vitieux qui corrompt la masse du sang, de ce que, nonobstant que les alimens corrompus donnent souvent occasion au cholera, la quantité des excremens est si grande, qu'elle surpasse de beaucoup tous les alimens qu'on a pris, de quelque maniere qu'ils aient été corrompus. Or d'où vient ce surcroît, si ce n'est de la masse du sang. C'est aussi par cette raison que les purgations excessives excitent souvent le cholera, dans les personnes qui abondent en sels contraires & âcres, que le purgatif fait fermenter, & pousse dans les intestins, où étant ils sont effervescence, & engendrent le cholera.

C'est la raison pourquoy les fruits d'Automne, ou corrompus par le vice de l'air, ou vitrés dans l'estomac par la digestion, excitent le cholera, en fermentant la masse du sang par la fermentation, à quoy ils sont tres-disposés. Et c'est de cette fermentation contre nature du sang, d'où naissent les symptomes fiévreux, tant à l'égard du pous, qu'à l'égard de la chaleur & du mal de tête.

Le Levain de la masse du sang dans le cholera est souvent malin; témoin les symptomes terribles & fâcheux, dont il est accompagné, comme les lipothimies, le froid des extremités, le pous petit, vite & frequent; ainsi la theriaque, les sudorifiques, & tout ce qui résiste à la malignité, remédient principalement au cholera.

En un mot tous les symptomes qui suivent la purgation maligne & violente de l'antimoine, se trouve dans le cholera. Or qui ne sçait pas que le poison de l'antimoine est entierement ennemi

& contraire au corps, avec un certain caractère de malignité.

Les Causes éloignées occasionnelles qui engendrent le levain vicié du cholera, sont en general les alimens faciles à se corrompre par la fermentation dans l'estomac, comme les pêches, le melon, les concombres, le lait, le mout, la bierre nouvelle, le vin nouveau, les champignons, les œufs de barbeau & de brochet, les purgatifs âcres & malins, ou en trop grande dose, comme l'antimoine mal préparé, la scamonée, le jalap, la gomme gutte, certains poisons âcres arsenicaux & mercuriels, sur tout le mercure sublimé corrosif, ou d'une autre nature propre, contribuent beaucoup à produire le cholera.

Enfin les fièvres malignes sont quelquefois jointes au cholera en leur commencement, & souvent tres funestes.

Les Signes
diagnostics
& prognos-
tics du cho-
lera morbus

Les Signes Diagnostics sont manifestes. Pour le *Prognostic*. 1. Le cholera qui survient au commencement des fièvres malignes, est ordinairement funeste, sur le declin il peut être salutaire, s'il arrive en forme de crise; autrement c'est une maladie tres-perilleuse & tres-aiguë, qui tuë en peu de temps. 2. Il faut traiter le cholera avec beaucoup de precaution, à cause de sa malignité, & parce que la rechûte est à craindre: car plusieurs malades convalescens sont morts par une rechute inopinée. 3. Plus le ventricule souffre, plus le cholera est dangereux, plus les symptomes sont fâcheux, & plutôt il donne la mort. 4. Plus les excremens sont éloignés de l'état naturel, sur tout s'ils sont livides, ou puans, ou corrosifs, comme ceux qu'on appelle erugineux & porracées, plus le mal est grand. Si le cholera tient lieu de crise, il peut néanmoins être salutaire, comme il a été dit.

La Diarrhée vient de la masse du sang, qui se décharge par la fermentation de ses excremens dans les intestins.

D'où vient
la Diarrhée

Ses diffé-
rens noms.

Elle prend differens noms, suivant la diversité des excremens, elle est tantôt pituiteuse, tantôt sereuse, tantôt bilieuse, tantôt purulente quand le pus sort par en bas. Toutes les autres especes de diarrhée arrivent, lorsque la masse du sang se separe de ses excremens par la fermentation, & la purulente vient toujours de la ruption de quelque abcès. On voit, par exemple, que la pleuresie après la suppuration, est suivie quelquefois d'une diarrhée purulente. Pareillement dans les abcès du foye, & les ulceres des articules, le pus sort quelquefois par les selles, en forme de diarrhée. L'habitude du corps fait beaucoup à la diarrhée, ceux qui transpirent peu, y sont sujets, parce que ce qui est retenu se precipite en enbas, comme il est remarqué ingenieusement par *Gabelhovens*: Ceux, dit-il, qui ont le cuir épais, vont plus souvent à la selle que ceux qui ont les pores ouverts.

Les Causes de la diarrhée, selon *Etmuller*, sont ou les alimens faciles à fermenter, ou le mouvement interne de la nature. Ses causes

Ces Alimens sont entr'autres les fruits d'Automne, tres faciles à fermenter, lesquels excitent la diarrhée, en fermentant la masse du sang.

La Diarrhée vient d'une cause externe, ou par un mouvement de crise, ou en maniere de symptome. Par un mouvement de crise, quand dans les longues maladies, la matiere cuite, ou les excremens de la masse du sang, après avoir été séparés, & precipités par la fermentation, se philtrent par les lieux convenables, & sont rejetés tous à la fois. La diarrhée symptomatique est,

lors qu'au commencement des maladies, la masse du sang est dans une grande effervescence, & dans un gonflement qui la liquefie. Dans ces deux cas, on suppose toujours une fermentation augmentée, & viciée de la masse du sang. La diarrhée est souvent periodique. *Forestus* apporte l'exemple d'une diarrhée spontanée, revenant presque tous les trois mois, dans laquelle on rendoit des matieres sereuses, & quelques humeurs. *Schenkinus* parle d'une diarrhée qui revenoit tous les mois dans le decours de la Lune, accompagnée de diverses tranchées qui emporteroient enfin le malade. Les matieres sont differentes dans les diarrhées, comme il a été dit; mais ce qui est surprenant, c'est qu'on a vu quelquefois sortir des os dans la diarrhée, & *Schenkinus* fait mention d'une qui fût mortelle pendant laquelle le malade jeta quantité d'os. Les diarrhées de sang, quoique rares, & en forme de crise, sont de ce genre. *Rhodius* en a remarqué quelques-unes, qui ont été critiques, & ont sauvé les malades dans les fièvres. Le même Auteur remarque une diarrhée dans une suppression d'urine, ou l'eau qui devoit passer par les reins, se déchargea par le pancreas. La diarrhée dont parle *Mearn*, n'est pas moins singulière. Toutes les fois, dit-il, que cette diarrhée sereuse qui venoit de la masse du sang, s'arrêtoit, il naissoit une infinité de poux à la tête, & lors qu'elle couloit les poux dispa-roissoient.

Les signes
diagnostics
de la Diar-
rhée
Le Progno-
stic.

Les Signes Diagnostics sont évidens, & il ne faut qu'interroger le malade.

A l'égard du Prognostic. La diarrhée qui survient aux personnet saines, est utile pour la santé, pourveu qu'elle ne passe pas le septième jour, que les forces ne soient pas abbatuës, & que la fièvre n'intervienne point, que la nature se dé-

charge du fardeau qui l'incommodeoit.

La Diarrhée critique est encore salutaire aux malades, & on ne doit point l'arrêter, lors qu'elle arrive après la coction des humeurs, que la maladie est diminuée, & que les forces de la nature en sont augmentées.

La Diarrhée symptomatique qui survient à la maladie, est toujours, ou tres-souvent mortelle; ainsi la diarrhée qui succede à la peripneumonie est tres-dangereuse. 1. Parce qu'elle empêche la coction de la matiere morbifique, ou sa separation legitime par une fermentation naturelle. 2. Parce qu'elle abbat les forces. 3. Parce qu'elle est la suite d'une fusion ou coeliquation furieuse, comme il paroît par la mauvaise odeur des excremens. Il faut donc arrêter cette diarrhée symptomatique, ou la regler de maniere qu'elle ne devienne point contre nature.

Les Medecins croyent ordinairement que c'est une indication pour la purgation; mais ils ne savent pas, dit *Lindanus* fort judicieusement, ce que c'est que ce symptome: car puisque cette diarrhée survient seulement par la grande crudité de la matiere souvent maligne, on ne doit pas l'arrêter, ni l'aigrir par des purgatifs.

On dit communément, que si une femme grosse a le ventre trop libre, il est à craindre qu'elle n'avorte, suivant *Hippocrate*. L'avis de *Scholsius* là-dessus est tres-sage, il dit: si on voit que le flux de ventre de la femme grosse soit difficile à arrêter, qu'on ne presse rien, car les femmes grosses souffrent quelquefois ces sortes de dévoyemens sans danger jusqu'à l'accouchement; comme il est arrivé à la belle-sœur d'*Etmuller* dans sa grossesse durant quatre mois, qui a eu un flux de sang avec des raclures des intestins, sans qu'on ait pu l'ar-

rière par aucuns remèdes, & qui a cessé d'abord qu'elle a accouché d'un fils en bonne santé.

Ce que c'est
que la Lienterie.

La *Lienterie* est un dévoiement par lequel on rend les alimens ainsi qu'on les a pris, ou à demi digérés.

Puisque dans l'état naturel il est nécessaire pour une bonne digestion, que le levain refonde de nouveau les alimens, & que le ventricule les retienne, il faut par la loy des contraires que la lienterie vienne d'une cause opposée.

Sa cause.

Cette Maladie vient, selon *Etmuller*, de ce que le levain de l'estomac manque entierement, ou est éteint, ou parce que le pilore est tellement relâché, & les autres parties du ventricule en même temps si fort irritées, qu'au lieu de retenir les alimens, il les laisse sortir, & passer plutôt qu'il ne les met dehors. Ce qui arrive particulièrement quand l'irritation de l'estomac est jointe avec la relaxation du pilore, ainsi on a observé une lienterie très-opiniâtre causée par un ulcère du ventricule, qui non seulement avoit corrompu le levain de l'estomac, & affoibli la digestion; mais qui outre cela irritoit continuellement ce viscere, & ne luy permettoit de rien retenir. L'ulcère fût guéri, & par conséquent la lienterie, 1. en detergeant avec de l'*hydromel*, ou une decoction d'orge avec du miel rosat. 2. En consolidant avec une decoction de racine de consoude, & de la terre sigillée, suivant *Forestus*. *Gabelhorcrus* a observé une lienterie par l'irritation de l'estomac, dans un homme qui étoit travaillé de groüillemens, & d'une foiblesse d'estomac, & qui rendoit par enbas tous les liquides de la même nature qu'il les avoit pris. Il fût néanmoins rétabli par des *desferifs* & des *temperans*, sur tout par le petit lait.

L'excès de la boisson donne la lienterie en relâ-

chant trop l'estomac, & particulièrement le pyllore, parce que les fibres de celui-cy étant relâchées, ne peuvent pas se resserrer suffisamment, pour retenir les alimens, d'où il s'ensuit qu'ils sortent avant qu'avoient été digérés.

Enfin le *Scorbut* est souvent accompagné de la lienterie, comme *Barbette* l'a remarqué le premier, & la plupart des scorbutiques rendent les alimens comme ils les ont pris. Ce mal est fort difficile, & rebelle dans le scorbut. *Etmuller* croit qu'il vient de la corruption de la salive, ce qui est d'autant plus vrai semblable, que leurs gencives sont pleines d'ulcères. La salive de ces ulcères descendant dans l'estomac luy doit causer de l'irritation, & les alimens dans la mastication ayant été empreints de la même salive, ne peuvent pas ne luy en point causer de leur côté, ainsi au moindre relâchement du pyllore ils passent outre.

Les Signes Diagnostiques sont manifestes; pour le *Prognostic*. La lienterie qui dure long-temps engendre l'atrophie, la phthisie, & par conséquent l'abbatement des forces. Il est impossible que la chose soit autrement.

Les signes
diagnostics
& prognostics de la
lienterie.

La *Lienterie* qui survient à de grandes maladies, soit aiguës, soit chroniques, dispose le malade à la phthisie, parce qu'il est difficile de la guerir, à cause de la perte des forces qu'il faudroit reparer par celle des alimens.

Le *Flux celiacque*, ou *Passion celiacque* est une maladie, dans laquelle les alimens sont digérés dans l'estomac, & rendus par les selles en forme de chyle.

Ce que c'est
que le flux
celiacque.

Elle est de deux sortes, selon *Sylvius*. La première, c'est lorsque le chyle n'est point séparé dans les intestins, & alors les excréments sont

Ses especes.

b'anchâtres, & mêlées ensemble. La seconde ; lorsque le chyle est séparé d'avec les excréments, mais faute d'être pris par les vaisseaux lactées, il se confond avec les excréments, & sort avec eux.

pas causes.

La première espèce de passion celiacque arrive par le vice du chyle qui descend dans les intestins pour y faire la separation de l'utile d'avec l'inutile, ou parce qu'elle n'y descend point par l'obstruction du canal choledoque, comme on voit dans une espèce de jaunisse : car le suc pancréatique seul ne peut pas faire cette separation, sans la bile qui est le principal agent. D'ailleurs, quoique la bile descende dans les intestins, si elle est émoussée, trop peu saline, & trop peu âcre; mais plutôt trop huileuse, ou trop grasse, il ne se fera pareillement aucune separation du chyle nourricier d'avec les matieres fecales.

La seconde espèce de passion celiacque, c'est quand la partie utile est séparée de la partie inutile, mais sans que celle-là soit distribuée, à cause de l'obstruction de l'orifice des vaisseaux lactées qui empêche le chyle d'y entrer. Si la substance qui tapisse interieurement les intestins par où le chyle nourricier est filtré, & coulé comme par un philtre, est enduite d'un mucilage visqueux & gluant, elle ne permettra pas au suc chyleux d'y entrer, & celui-cy se remêlera avec les excréments, & sera poussé par les selles. Dans cette dernière espèce le ventricule est ordinairement sain, comme il paroît par le chyle même, qui sort étant tres-bien digéré, comme le remarque la *Frambroisier*, & de ce que les malades ont souvent beaucoup d'appetit, suivant l'observation de *Forestus* à l'égard d'une femme sujette à ce mal avec un extrême appetit.

Tout le vice consiste donc, ou dans la bile qui ne fait point la separation de l'utile d'avec l'inutile, ou dans les pores des intestins qui neissent point passer le chyle pour être distribué.

Les Signes pour distinguer de laquelle de ces deux causes vient la passion celiacque, sont les suivants.

Quand la bile manque dans les intestins, les excréments sont blancs, ou du moins pâles, & ils sont si exactement mêlés, qu'il n'y a aucune apparence de separation. Ses signes.

Lorsque les orifices des vaisseaux lactées sont bouchés, alors les excréments sont teints par la bile, & un peu jaunes, & le chyle n'est pas tellement confondu avec les excréments, qu'on ne le puisse distinguer.

Le Flux celiacque n'est pas à mépriser, parce qu'il donne lieu à l'atrophie, à la cachexie, ou à l'hydripisie tympanite. Il est plus ou moins facile à guerir, selon que l'obstruction des vaisseaux lactées est grande ou petite, inveterée ou recente, & selon que les pores des intestins sont plus ou moins larges ou serrés. Son pronostic.

Tous les Auteurs entendent par la *Dysenterie* toute sorte de flux de sang par le fondement, excepté les hemorrhoides. Ce que c'est que la dysenterie.

Ils établissent trois différentes dysenteries. La première, lorsque le sang dans l'état naturel, mais surabondant dans tout le corps, se répand par l'orifice des veines qui aboutissent aux intestins. Cette espèce de dysenterie est différente du flux des hemorrhoides, en ce que dans ce dernier il n'y a que les veines du fondement qui soient ouvertes; au lieu que dans la dysenterie les veines sont ouvertes dans toute la longueur, & dans toutes les anfractuosités des intestins, excepté Ses différences.

L'anus. Cette maladie est ordinaire à ceux à qui on a extirpé quelque membre, comme un pied, un bras: car alors il est impossible que le sang ne surabonde aux personnes qui souffrent la suppression de quelques grandes évacuations de sang accoutumées; ainsi les femmes dont les mois sont arrêtés, sont sujettes à ce flux de sang, & les rateux en sont souvent travaillés, comme du vomissement de sang. Ceux qui ont un ulcère au pancreas y sont pareillement sujets, suivant l'observation de *Sylvius*, & ils sont tantôt du pus, tantôt du sang.

La seconde espece de dysenterie, ou flux de sang, est celui qu'on attribué à la foiblesse du foye, qui en est pourtant bien innocent. Lorsque les malades font du sang, tenu, aqueux, & semblable à des laves de chairs, on le nomme ordinairement flux hepaticque, même parmy les Modernes.

La troisième espece de dysenterie, c'est lorsque les intestins sont corrodés, excoriés, & souvent exulcerés, & que le sang sort avec de grandes tranchées, est mêlé d'un mucilage blanchâtre, & d'une matiere purulente. Cette dernière espece a retenu le nom de dysenterie, & c'est proprement un flux de sang avec des tranchées, qui differe des autres flux de sang qui sont sans tranchées,

La cause
prochaine.

*La Cause prochaine, selon *Ettmüller*, est un suc assés âcre, corrosif, & sur tout acide, qui corrode les intestins, qui les racle, & enfin les excorie.*

On divise la dysenterie en benigne, ou maligne.

La Dysen-
terie beni-
gne.

La Benigne est le plus souvent sans fièvre, sans contagion, & ne regne point plus en un lieu qu'en un autre,

La Maligne est ordinairement jointe à une fièvre maligne ou pestilentielle, elle est épidémique, elle ravage des Provinces entieres, & se multiplie par une contagion manifeste.

*La Dysenterie benigne, ou la plus legere vient d'un suc âcre & corrosif, qui ronge les intestins, lequel suc naît des alimens déjà tels ou corrompus dans l'estomac, & dégénérés en aigreurs étrangères, ou enfin du suc pancreatique, trop corrosif de luy-même, ou qui n'est pas suffisamment temperé par la bile, rarement la dysenterie benigne procede de la masse du sang, elle tire seulement son origine de la destruction, ou de la corruption des matieres contenues dans les intestins. On sçait, par exemple, que les fruits d'Automne qui se corrompent facilement, & s'aigrissent en se corrompant, donnent la dysenterie, tels sont entre autres les melons & les prunes, qui ont, au rapport de *Mæbins*, fait un nombre prodigieux de dysenteries, le sucre, les douceurs, le miel qui se corrompent dans l'estomac, & s'aigrissent extraordinairement comme dans les hypochondriaques, ont coutume de causer cette érosion. L'excès du raisin crud, ou du mout, fait le même effet. Enfin la chair des animaux qui ont été nourris de casse, donnent la dysenterie, suivant *Sennertus*, après *Zacutus Lusitanus*.*

Les Purgatifs violens, comme l'antimoine, & la coloquinte &c. engendrent tres-souvent la dysenterie, de même que le mercure vif enduit exterieurement. Le diamant qui n'est pas suffisamment pulverisé, donne infailliblement la dysenterie: car ses petites pointes doivent corroder, & offenser necessairement les intestins, puisque le verre, qui est moins dur, le fait, lors qu'il est mal alcoolisé. On a dit le diamant mal pulverisé,

parce qu'étant suffisamment broyé, il ne fait point de mal, au rapport de *Vormius*, & de *Zacharius Lusitanus*. Voilà les causes de la dysenterie benigne qui ne fait pas beaucoup de peine.

La Dysenterie maligne demande plus d'attention. Il faut sur tout bien examiner sa nature contagieuse, qui fait qu'elle se communique prodigieusement : car non seulement les latrines la donnent à ceux qui s'y mettent après les dysentériques, mais la dysenterie, selon la remarque d'*Hellidès de Padoue*, se communique même par les clistères, quand on n'a pas soin de bien laver la seringue dont on s'est servi à un dysentérique.

En quoy
consiste la
malignité
contagieuse
de la dysen-
terie.

Cette malignité contagieuse consistant comme toutes les autres dans des corpuscules ou detachemens fermentatifs, elle se multiplie jusqu'à une masse convenable, & on trouve la pensée de *Villius* très-juste sur la cause de la dysenterie, savoir que la dysenterie ne vient pas d'une humeur viciée, engendrée dans les viscères qui corrode par son acrimonie : (non que la moindre odeur fermentative ne puisse être extrêmement infectée) mais que la véritable cause de la dysenterie, est un corpuscule dont le sang reçoit l'impression, qui s'unit intimement à sa substance, & étant poussé avec lui vers les embouchures des vaisseaux des intestins, les ouvre, y fait des ulcères, & donne passage au sang.

Il n'y a point de doute qu'il n'y ait un levain contagieux de cette nature qui corrompt le sang en le fermentant, & lui imprime une acrimonie ou une nature très-contraire aux intestins : c'est la raison pourquoy *Vanhelmont* rejette la cause de la dysenterie sur l'irritation de l'archée des intestins, laquelle irritation est excitée par un levain acide, ennemi des intestins qui corrompt leur aliment

prochain, & le fait distiller peu à peu en forme de mucilage blanchâtre, & outre cela l'archée des intestins pousse le sang vers l'anus. Le même Auteur dit judicieusement que la dysenterie & la pleuresie ne different point à l'égard de la cause ; mais seulement quant au siege de la maladie. Enfin on dit communement que l'acide de la dysenterie est de la nature de l'antimoine, ou de la coliquante, deux choses très-nuisibles aux intestins ; mais n'est-ce pas dire avec *Vanhelmont* en d'autres termes, que l'archée des intestins en est irritée.

Le Progrès de la dysenterie est tel. Au commencement que les douleurs & les tranchées attaquent les intestins, on fait des mucilages blanchâtres ; ensuite de la sanie, & du pus avec le sang. Le mucilage est en si grande quantité, qu'on s'étonne d'où il peut venir. Les uns disent que c'est la pituite qui enduit naturellement les parois des intestins, ce qui est impossible, dit *Etmuller*, à cause de la quantité prodigieuse qui en sort, sur tout dans la dysenterie qu'on nomme blanche, dans laquelle on fait peu de sang, & beaucoup de mucilage. L'opinion de *Vanhelmont* est plus vraisemblable, qui croit que ce mucilage distille des ulcères des intestins, & que ce n'est point autre chose que leur aliment prochain, corrompu, ou apporté inutilement aux intestins, lequel ne pouvant s'assimiler aux parties blessées, en tombe nécessairement tantôt en forme de mucilage, tantôt en forme de sanie, & de ferosités saigneuses suivant les derniers degrés de corruption de l'aliment prochain.

Il y a trois degrés dans la dysenterie qui sont à observer ; le premier, quand il n'y a encore que des tranchées, le second quand les intestins sont taclés, le troisième, lorsqu'ils sont ulcérés. Il y

Son progrès

Ses degrés.

à outre cela trois sortes de raclures, la première est celle de la membrane veloutée, qui desend la chair des intestins, la seconde, quand la tunique épaisse perd quelque chose de sa superficie, la troisième, c'est quand la chair ou la substance même des intestins est emportée, & alors suivant *Hippocrate*, il sort des morceaux de chair. La douleur tres-vive qui tourmente les dysenteriques, ne vient pas toute de la corrosion des intestins qui paroît en être la cause totale, elle vient particulièrement des mouvemens convulsifs des intestins qui sont irrités, se retirent, se replient, & souffrent différentes contorsions vermiculaires, ce qui ne peut être sans de cruelles douleurs qui precedent les selles, parce que les contractions convulsives agitant les intestins, en expriment les matieres contenues, & en procurent l'expulsion.

Ses signes.

Les Signes diagnostics, selon *Etmuller*, se tirent de la douleur & des excremens, pour les signes des causes, la dysenterie benigne est rarement avec la fièvre, la maligne est ordinairement avec la fièvre, qui est quelquefois petechiale, ou avec pustules. Les forces s'abbatent considerablement, le delire survient, & enfin la convulsion.

On connoît lesquels des intestins grêles, ou des gros sont affligés, 1. par la situation de la douleur. Si elle est autour du nombril, ce sont les intestins grêles, si elle est au dessous proche l'estomac, ou aux côtés, ce sont les gros intestins. 2. Par la difference de la douleur qui est plus violente dans les intestins grêles, & plus obuse dans les gros. 3. Par le temps des selles qui suivent de plus près la douleur dans les gros intestins, que dans les grêles. 4. Par le mélange des excremens, si le mal est dans les intestins grêles, les excremens seront mêlés plus exactement, sçavoir la matiere fecale.

fecale, le sang & les mucosités, à cause du long chemin qu'ils font ensemble; dans les gros intestins ils sont moins mêlés, & on les peut distinguer l'un d'avec l'autre.

Quant au prognostic. Le tencisme, & le fondement relâché, en sorte que les clisteres ressortent d'abord qu'on les a receus, ou si resseré qu'on ne puisse pas les recevoir, sont des signes assurés de la mort, selon la *Moniere*.

Une femme grosse qui a la dysenterie avec le tencisme avorte toujours, & avec danger, si le fœtus est deja grand. *Sarona* dit que la dysenterie avec l'amertume de bouche ou un vomissement bilieux est tres-mauvaise, sur tout au commencement.

Riviere dit que les pustules qui s'élevent au visage dans la dysenterie & le hoquet, sont des signes mortels; celui cy designe la convulsion du diaphragme qui est dangereuse.

Le même Auteur assure que la gangrene des intestins est la principale cause de la mort des dysenteriques. Les eleveures ou pustules autour des oreilles qui paroissent dans la dysenterie, sont regardées par *Hofferus*, comme des signes mortels.

La Dysenterie qui arrive aux femmes grosses avant l'accouchement a coûtume de leur être salutaire, selon la remarque de *Forestus* & d'*Amatus Lusitanus*, parce qu'elle se guerit alors. Il faut que cette dysenterie soit benigne, non pas maligne ni beaucoup violente avant l'accouchement; car alors elle seroit dangereuse & mortelle.

Le Tencisme selon *Etmuller* est à l'égard de l'intestin rectum, ce qu'est la dysenterie à l'égard des autres intestins. C'est une envie continuelle d'aller à la selle sans rien faire, ou peu d'excremens.

Le Prognostic de la dysenterie.

Ce que c'est que le tencisme.

sa cause.

La Cause est l'irritation continuelle du rectum qui fait des contractions; & excite ces envies d'aller, car les moindres matieres qui soient dans le rectum, le poussent incontinent à s'en décharger.

Cette Irritation est essentielle ou sympathique; elle-ci se rencontre dans la nephretique, ou douleur des reins, à cause des nerfs du plexus mesenterique qui communique des rameaux aux reins & au rectum. Le calcul de la vessie étant à l'entrée de l'uretère, cause souvent le tenesme aux hommes, irritant par son poids, & son picotement le rectum.

Les femmes prêtes d'accoucher souffrent le tenesme à cause de la matrice qui est couchée sur le rectum.

Le Tenesme essentiel vient d'un mucilage acide, ou d'une pituite visqueuse acide qui corrode, excorie, & enfin exulcere le rectum.

L'Inflammation de l'anus, & les ascarides qui rongent & picotent le rectum, produisent aussi le tenesme.

Le Tenesme est frequent dans la dysenterie, à cause que les matieres sont âcres & corrosives. La même chose arrive dans les purgations violentes, lorsque les extrements âcres s'attachent au rectum.

Ses signes
& son prognostic.

Les Signes diagnostics sont evidens par les plaintes du malade: Pour le prognostic. Le tenesme est un mal léger; mais si on le neglige il degenerate en un ulcere sordide, & celui-ci en une fistule de l'anus, qu'on ne peut guerir que par l'operation chirurgicale. Cette maladie survenant aux femmes grosses, cause presque toujours l'avortement.

Ce que c'est
que le flux
hepatique;

Le Flux hepatique, selon les Anciens, est lorsqu'un sang aqueux & imparfait, tenu, & semblable aux laveurs des chairs crües, est rendu

copieusement par les selles sans douleur, & sans aucuns symptomes considerables. Selon les Modernes, ce n'est autre chose que l'ouverture des veines hemorrhoidales superieures, par où le sang s'échape, & sort par les selles.

Les Signes de cette maladie sont manifestes. Pour le prognostic, il est le même que celui du flux immodéré des hemorrhoides, c'est-à-dire, que l'évacuation trop frequente & trop abondante du sang, dispose le corps à la cachexie, à l'hydropisie, à la langueur, & à de semblables symptomes; par cette raison le flux hepatique des Anciens survenant aux jeunes gens, se guerit quelquefois; mais celui des vieilles gens est incurable.

Les Hemorroïdes sont l'ouverture des veines hemorrhoidales au fondement.

Ces Veines sont de deux sortes à raison de leur insertion dans l'intestin rectum, les superieures ou internes, & les inferieures ou externes.

Les Superieures ou internes viennent du rameau mesenterique de la veine porte, par où les Anciens disoient que la rate se vuidoit dans les hemorrhoides, ce qui est opposé à la loy de la circulation.

Les Inferieures ou externes, viennent de la veine cave, sçavoir du rameau hypogastrique qui fournit la veine honteuse, la veine du muscle des fesses, & les hemorrhoides externes qui s'insèrent dans le rectum. Dans les femmes ce même rameau hypogastrique fournit les vaisseaux du col de la matrice par où le sang menstruel se purge, de sorte que les veines hemorrhoidales externes, & les vaisseaux menstruels sortent dans les femmes du même tronc, ce qui fait voir pourquoy le defect des menstrües est quelquefois recompensé par le flux des hemorrhoides.

Ses signes
& son prognostic.

Ce que c'est
que les hemorrhoides.
Deux sortes
de veines
hemorrhoidales.

Division
des hemor-
roides.

Les seches
ou aveugles

Les coulan-
tes ou ou-
vertes.

Les criti-
ques.
Les morbi-
fiques.

Que les
hommes
sont plus
sujets aux
hemorrhoi-
des que les
femmes.

Les hemor-
roides er-
rantes & pe-
riodiques.

Les causes
des hemor-
roides.

410 LIVRE TROISIEME

On divise les hemorrhoides en seches, ou cou-
lantes. Les Seches sont nommées aussi *Aveugles*,
parce qu'elles ne sont point ouvertes; & qu'elles
ressemblent à un œil fermé, ce qui les rend tres-
douloureuses.

Les Coulantes sont encore appellées *ouvertes*, &
sont ou spontanées ou non spontanées: les spontanées
sont un benefice de nature.

Les non spontanées sont ou critiques, ou morbifi-
ques; les Critiques arrivent par un benefice de na-
ture dans une maladie pour la terminer. Les mor-
bifiques viennent de la mauvaise disposition du
sang, ou de quelqu'autre cause, au grand malheur
du malade.

Les Hommes sont plus sujets aux hemorrhoides
que les femmes, rarement aux pays Septentrion-
naux, & frequemment en Italie. Les hemorrhoides
tiennent lieu dans les hommes de flux menstruel
periodique, on en a vu qui les avoient tous les
mois, & d'autres toutes les six semaines. On di-
vise par cette raison les hemorrhoides en periodi-
ques, & en errantes.

Les Errantes n'ont aucuns temps réglé, les Pe-
riodiques ont de certains intervalles, & des perio-
des réglés. *Amatus Lusitanus* rapporte l'exemple
d'un homme qui avoit les hemorrhoides tous les
mois, comme les femmes ont leurs regles, & il
ajoute que la suppression des hemorrhoides a causé
à quelques-uns un crachement de sang tres cruel.

Les Hemorroides arrivent quelquefois aux fem-
mes; mais elles sont jointes au flux menstruel.
Ettmuller dit avoir connu des femmes d'un grand
enbonpoint, à qui après la quarante-neuvième an-
née que le flux periodique s'étoit arrêté naturel-
lement, il survint un flux hemorrhoidal periodi-
que, de sorte que la suppression des mois étoit
supplée par ce flux.

DU VENTRE INFERIEUR. 411

Les jeunes femmes mêmes qui ont leurs mois
arrêtés contre nature, deviennent quelquefois su-
jettes aux hemorrhoides periodiques, selon la re-
marque d'*Horstius*.

Enfin les femmes grosses en qui la suppression
des mois est naturelle, ont souvent des hemorroï-
des qui y suppléent, selon l'exemple rapporté par
Schenkins.

Quoique pour l'ordinaire ce soit du sang qui
coule des veines hemorrhoidales, on a vu nean-
moins d'autres humeurs excrementieuses que le
sang en sortir, tantôt une liqueur blanchâtre, tan-
tôt une humeur aqueuse, & un peu visqueuse,
semblables aux fleurs blanches des femmes.

Les Hemorroides douloureuses ou fermées, ne sont
autre chose qu'une inflammation commencée du
fondement. Lorsque le sang, au lieu de s'éva-
cuer, s'arrête necessairement à cause de l'obstruc-
tion des vaisseaux, il entre dans les pores des par-
ties, qu'il gonfle, & commence d'enflammer: car les inflammations viennent du mouvement du
sang interrompu.

L'état des hemorrhoides fermées est tres-dou-
loureux; de sorte que quand les malades vont au
bassin, ils souffrent souvent des défaillances par
l'excès de la douleur, & quand les excremens
passent par dessus les hemorrhoides internes, les
douleurs sont quelquefois si grandes, que les
convulsions surviennent. *Ettmuller* dit avoir connu
une femme, qui dans ces cas d'hemorroides fer-
mées tomboit en défaillance, ayant le visage en-
flé, rouge, & enflammé; mais d'abord que les
selles étoient faites, tous ces symptomes disparois-
soient.

Les Hemorroides fermées, sur tout les externes,
sont souvent une grosse tumeur à mesure que le

fang se ramasse, qui paroît quelquefois en dehors. Et *Lindanus* assure qu'il a vu de ces sortes d'hémorroides si gonflées, qu'elles sortoient hors le fondement de la grosseur du poing.

Le Médecin a besoin en cette rencontre de prudence, pour ne pas prendre les hémorroides pour des crêtes, ou des condilomes de l'anüs. Il arrive même que quand le sang qui croupit, ne se refout, & ne se dissipe pas, les hémorroides dégénèrent en scyrthes, & que le sang se coagule prodigieusement. Ainsi *Sanchez* fait mention d'une femme morte d'hémorroides sèches, à qui l'on trouva dans la dissection l'extrémité du rectum vers le fondement, scyrreuse & endurcie, de la longueur de six travers de doigts. Et *Riviere* rapporte un exemple semblable d'hémorroides qui dégénèrent en une tumeur dure.

Les Femmes prennent les hémorroides aux derniers mois de leur grossesse, & dans les accouchemens difficiles. Dans ces deux cas, c'est le mouvement du sang interrompu autour de la matrice & de l'anüs, qui donne occasion au sang de s'arrêter dans les veines hémorroidales, ce qui gonfle les vaisseaux, & la partie, & produit les hémorroides douloureuses.

Les Hémorroides coulent ordinairement contre nôtre volonté, & au gré de la nature; mais la coutume, qui est une seconde nature, est si puissante, qu'elle peut les rendre volontaires. *Panarolus* rapporte, qu'un vieillard ayant eu dès sa jeunesse un flux d'hémorroides très-salutaire, s'y étoit si bien accoutumé, que dans sa vieillesse, d'abord qu'il avoit quelque légère indisposition, il se procuroit les hémorroides, faisant plus ou moins de sang suivant son plaisir.

Les Purgations violentes causent souvent les he-

morroides, en partie quand une portion du purgatif est portée vers le rectum, ce qui l'enflamme & ouvre les veines hémorroidales; en partie quand les humeurs âcres & salines poussées par la purgation, excitent des douleurs au rectum, & des picotemens qui donnent lieu à l'ouverture des mêmes veines.

Il paroît par ce qu'on vient de dire, que la cause des hémorroides est du sang qui doit être évacué; quelquefois à cause de la quantité par une évacuation naturelle, quelquefois par une irritation réelle externe qui ouvre les veines hémorroidales.

Quant aux Signes, ceux qui ont les hémorroides ont le plus souvent le teint pâle tirant sur le vert. Il est d'une grande conséquence de distinguer les hémorroides véritables d'avec le flux de sang scorbutique, qu'on appelle communément dyssemérie scorbutique fausse. *Horslius* dit que celui cy est différent des véritables hémorroides, en ce qu'elles viennent du pressément des gros excréments, & que le sang sort en même temps que les matières fécales, & rarement le sang paroît avant les excréments; mais s'il arrive que le sang sorte, tant avant qu'après les excréments, même long-temps après, & en abondance, on peut se persuader que c'est plutôt le flux scorbutique que le flux hémorroidal.

Pour le Prognostic. Les hémorroides critiques, ou spontanées modérées, sont très-salutaires; elles préviennent, & guérissent les maladies qu'on attribue ordinairement à la mélancolie, comme la manie, la passion hypochondriaque, les scyrthes, les tumeurs des viscères, & autres semblables maux. Quand elles suppléent au flux menstruel des femmes, elles sont pareillement heu-

D'd iiii

Les signes

Le prognostic des hémorroides.

reuses : mais si elles sont ou trop durables, ou trop abondantes, elles menacent de beaucoup de maladies, entr'autres de l'hydropisie, & de la langueur, de plus le flux immodéré des hémorroides rend les hommes impuissans au grand chagrin de leurs femmes.

Les Hémorroides seches mal pansées, lors qu'il y a inflammation, donnent souvent des ulcères qui dégénèrent en fistules, mal assés fréquents, fâcheux, & quelquefois mortels.

Les causes
de la chute
de l'anus

La Chûte de l'Anus vient des efforts que l'on fait en allant à la selle, qui cause un renversement au rectum, ou des humidités qui relâchent les fibres. La paralysie du sphincter, la toux violente, le cours de ventre, la dysenterie, & les hémorroides sont les causes ordinaires de la chute de l'anus.

Ses signes.

Les Signes de cette maladie sont manifestes, puis qu'on voit un long boyau qui sort de l'anus.

Son pronostic.

S'il y a long-temps que l'intestin soit tombé, sans qu'on l'ait remis, cette indisposition est dangereuse, & difficile à remettre, parce qu'il s'y fait une grosse tumeur, l'intestin s'enflamme, & quelquefois la gangrene y survient.

Si la *Chûte* de l'anus vient de la paralysie du sphincter, elle est difficile à guérir, on a beau le remettre, il retombe toujours : mais cette indisposition se guérit aisément, quand les personnes sont d'un bon tempéramment, ou qu'elles sont fort jeunes.

Les fissures
ou rhagades.

Les Fissures ou les *Rhagades* sont de petites fentes profondes, seches, ou un peu sanieuses qui se font autour de l'anus.

Leurs signes.

Ces Ulcères sont superficiels ou profonds, avec des condilomes, ou sans condilomes. Quelquefois ils font une douleur & une démangeaison in-

supportable, principalement lorsque la liqueur des glandes intestinales vient à se mêler avec le suc âcre qui suinte de ces fentes.

C'est l'âcreté des liqueurs nourricières qui causent les fissures, en déchirant les fibres cutanées de la peau de l'anus. La dureté des excréments qui rompent, & qui froissent les fibres de l'anus, peut encore être une occasion des rhagades, ou bien, c'est parce que la liqueur qui humecte les intestins & l'anus, vient à manquer. C'est peut-être aussi pour avoir demeuré trop long-temps à la selle, parce que l'air froid qui entre dans l'anus, refroidit ces parties.

Leurs causes.

On ne doit point négliger les fissures de l'anus, parce qu'il peut en arriver des ulcères rongeurs, & des fistules.

Leur pronostic.

La grande douleur qui les accompagne presque toujours, peut causer la perte des forces, l'amaigrissement, des défaillances &c. parce que la douleur étant produite par l'irritation des fibres nerveuses, les esprits animaux sont déterminés à couler du cerveau dans ces fibres nerveuses ; ainsi les autres parties n'en recevant pas assés, on tombe en défaillance ; c'est aussi la raison pour laquelle les parties se dessèchent & se flétrissent, il s'y fait des obstructions, parce que le sang étant dépourvu de parties spiritueuses, il s'agrit.

Le *Fic* est une petite tumeur en forme de figue qui vient au bord de l'anus. Il est quelquefois accompagné d'inflammation & de douleur, mais souvent il n'y a rien de tous ces accidens.

Le fic.

Les Condilomes sont de petites tumeurs dures & calleuses, qui viennent aux environs de l'anus. Les hypochondriaques y sont les plus sujets, parce que dans cette maladie le sang est épais & acide, & très-propre à faire des obstructions.

Les condilomes.

Leurs si-
gnes.

Les Condilomes se connoissent à la douleur brûlante du siege, principalement à la douleur que l'on ressent toutes les fois qu'on est à la selle. Les excréments sont durs. Ces tubercules sont d'inégale grosseur, les uns sont gros & les autres petits, ils empêchent souvent la sortie des excréments, & quelquefois ils causent des suppressions d'urine.

Les causes
des condi-
lomes.

Les Condilomes sont causés par des sels acides mêlés avec le suc nourricier, qui font des obstructions dans les glandes des intestins, ce qui cause ensuite des tumeurs, parce que le nouveau suc qui aborde à la partie, est arrêté dans son cours : car la cause generale de toutes les tumeurs ne peut être que des obstructions dans les tuyaux de la partie.

Leur pro-
gnostic.

Les Condilomes dégènerent souvent en des ulcères, ou en des fistules qui sont toujours de la peine à guerir. On a vû ces tubercules boucher entierement le passage aux excréments, & causer une suppression d'urine.

Ce que c'est
que la coli-
que.

La Colique est une douleur des intestins, qu'on divise à raison de la partie affectée, & à raison de sa situation.

Sa division.

Les Douleurs des intestins se divisent à raison de la partie affectée : car tantôt les grêles sont tourmentés, tantôt les gros.

Lorsque ce sont les grêles, sçavoir le jejunum, ou l'ileon, la douleur se nomme passion iliaque ; la douleur qui se ressent, & se distingue dans l'intestin colon, se nomme colique ; mais souvent on confond la passion iliaque avec la colique, & toutes les douleurs des intestins sont appellées coliques, ce qui n'est pas un grand inconvenient.

Comment
on distin-

On distingue la passion iliaque d'avec la colique par la situation des intestins de l'ileon, & du

colon qu'il est necessaire de sçavoir.

Le Colon prend son commencement dans l'isle droite, & monte par le rein droit à la partie cave du foye, il passe de là sous les fausses côtes vers l'hypochondre gauche, qu'il occupe presque tout, & en se retirant il descend par le rein gauche en forme d'une S vers l'isle gauche, & se joint enfin au rectum, au dessus de l'os sacrum.

Toutes les douleurs qui se font sentir dans la circonference de l'abdomen qu'on vient de décrire, sont coliques, quoique plusieurs ne donnent ce nom qu'à la douleur qui traverse la partie supérieure & antérieure de l'abdomen, comme une ceinture ; mais souvent la douleur descend jusqu'au nombril, & même jusqu'à la vessie ; ainsi c'est toujours la colique.

Les Intestins grêles commencent à la fin du duodenum, tirant vers l'hypochondre gauche, & se repliant, ils viennent occuper tout le milieu du ventre ; ainsi les douleurs des environs du nombril sont la passion iliaque.

Les Douleurs des intestins sont divisées à raison de leur situation, & la douleur est quelquefois nommée hypochondriaque, & quelquefois lombaire.

La Douleur hypochondriaque, selon *Etmuller*, est celle qui se fait sentir particulièrement, & souvent à l'hypochondre gauche sous les fausses côtes, douleur cruelle & opiniâtre qu'on attribue ordinairement à la rate : car toutes les douleurs qu'on ressent en cet endroit, sont prises pour des signes du mal de rate : mais ceux qui considèreront le parenchime de ce viscere, capable à la vérité d'obstruction, mais insensible de soy, comprendront facilement que la rate ne peut produire qu'une douleur avec pesanteur, & obtuse

que la coli-
que d'avec
la passion
iliaque.

Que la co-
lique ou
douleur hy-
pochondria-
que n'est
point dans
la rate, mais
dans l'intes-
tin colon.

causée par les sucs vitiés, ou par le sang dont elle est farcie, ou du moins une douleur avec tension très-obscuré par la distension que la membrane qui enveloppe la rate souffre alors. Quant aux douleurs piquantes & perçantes, la rate n'en est aucunement capable, que si avec ces douleurs de l'hypochondre gauche, il se trouve une tumeur qui résiste au toucher, ou le gonflement de tout l'hypochondre gauche, ces symptômes ne conviennent nullement à la rate qui est beaucoup enfoncée, & qu'il est impossible de toucher. Il faut donc que cette douleur piquante & perçante qui se remarque dans l'hypochondre gauche, appartienne aux intestins, en partie au jejunum; mais le plus souvent au colon.

À l'égard des intestins grêles, le duodenum au sortir du pylore, se courbe vers le commencement du jejunum, celui-ci se replie d'abord vers l'hypochondre gauche, & montant des lombes avec le mesentère, il se replie encore vers le milieu de l'abdomen. Dans l'angle qu'il fait en se repliant, il s'arrête souvent tantôt des vents, tantôt un mucilage acide qui s'y attache fortement, & cause ces cruelles douleurs situées profondément dans l'hypochondre gauche: mais ces douleurs sont le plus souvent situées dans le colon, suivant la remarque judicieuse de *Fabrizius Hildanus*, par la raison que le colon, large auparavant, se retressit dans l'hypochondre gauche, & qu'en se retrecissant il se replie en bas; ainsi & par sa situation, & par sa conformation, il est facile que les vents s'y repercutent, que les excréments s'y arrêtent, & qu'il s'en ensuive non seulement une douleur très-cruelle; mais encore un gonflement sensible, & de la résistance au toucher. C'est là la douleur si fréquente aux hypo-

chondriques, parce que leurs intestins sont embarrassés de beaucoup de mucilage acide & visqueux; en partie, parce qu'ils sont fort sujets aux vents, & il n'est pas vrai que cette douleur appartienne à la rate, qui en est incapable en ce sens.

On dira que les remèdes spléniques, tant internes qu'externes, que les emplâtres & les onguens appliqués sur la rate, font passer cette douleur, & par conséquent qu'elle appartient à la rate? On nie la conséquence, & on répond; à l'égard des remèdes internes spléniques, qu'étant ou carminatifs, ou capables de temperer l'acide dans les intestins, ils ôtent la cause antécédente. Pour les onguens & les emplâtres, la gomme ammoniac y entre ordinairement, qui a la vertu de dissoudre, & de fondre le mucilage visqueux de cette partie. Ainsi ces remèdes qu'on croit convenir à la rate, conviennent véritablement pour le colon.

La Douleur lombaire est très-fréquente, & on la confond souvent avec la néphrétique, parce que l'intestin duodenum qui prend son commencement du pylore, se courbe sous l'estomac, & se couche sur la région droite des lombes. Ainsi les douleurs qui occupent le duodenum vers le commencement du jejunum, se font sentir aux lombes, & au dos, & c'est ce qu'on appelle avec raison douleur lombaire, la partie affectée est véritablement la fin du duodenum, & le commencement du jejunum.

Voilà les différences des douleurs des intestins, à raison de la partie affligée.

Quant à la différence de la douleur en elle-même, il y a quelques remarques à faire, pour se bien conduire dans la cure.

Colique ou
douleur
lombaire.

Colique
chaude.

1. On sent quelquefois une douleur brûlante bien avant sous l'hypochondre droit, vers la région lombaire; justement à l'endroit où le canal pancréatique, & le cholidoque viennent se rendre au duodenum. Cette douleur, selon *Estmuller*, est produite par la bile trop huileuse, qui fait une effervescence viciée avec le suc du pancreas, d'où s'ensuit la chaleur & l'ardeur si fâcheuse pour les malades. Il dit en avoir fait l'expérience depuis peu dans un sujet doué d'une bile extrêmement huileuse. L'exemple suivant éclaircira la chose: mêlés de l'esprit acide de vitriol avec l'huile de therebentine, il s'élèvera une chaleur considérable qui brûlera les mains au travers de la fiole, & rompra même le verre; ou bien mêlés de l'esprit de nitre rectifié avec l'esprit de vin aussi rectifié, agités le tout, il se fera une chaleur si grande, que la flamme en sortira, & si le verre n'est pas assez grand, il se cassera en mille morceaux. Il en est de même de la bile, & du suc pancréatique, comparant la première à l'huile de therebentine, & à l'esprit de vin, & le dernier à l'esprit acide de vitriol, & à l'esprit de nitre. Il est donc évident que la chaleur dont il s'agit, naît de la rencontre de ces deux viciés.

On ressent outre cela d'autres ardeurs dans l'abdomen comme dans les autres parties; mais qui sont jointes à un sentiment de pulsation, & naissent de l'inflammation de quelque intestin; lorsque le sang arrêté dans les vaisseaux capillaires des intestins, se décharge dans leur parenchyme, où il produit une inflammation inséparable du sentiment de pulsation.

Colique
froide.

2. On ressent quelquefois dans l'abdomen une douleur froide, ou un froid douloureux assez étendu, particulièrement au commencement des fié-

vres intermittentes, ce qui procède d'une cause contraire, sçavoir du suc pancréatique trop acide ou trop austère, ou doué de quelque autre aigreur excessive, qui rencontrant peu de bile, ou trop peu huileuse, ou embarrassée de beaucoup de matière visqueuse dans le duodenum, fait à la vérité quelque effervescence, mais avec un sentiment de froid; de même que l'esprit de vitriol versé sur un sel volatile non huileux, fait une effervescence assez froide. Ce froid se fait sentir, tantôt en la région des lombes, tantôt en d'autres endroits des intestins, suivant que le suc pancréatique est plus ou moins acide, & abondant.

3. Il y a une douleur fixe & perçante, dans laquelle il semble qu'on perce les intestins en un endroit arrêté. Ce qui vient d'un mucilage visqueux & acide, attaché dans un certain lieu déterminé, particulièrement dans le colon, sous l'hypochondre gauche, où les cellules de cet intestin sont très-propres pour le loger, parce qu'en cet endroit il se retrefait, & se replie en en bas, comme il a été dit.

Colique
perçante.

Ce Mucilage visqueux & acide, adhérent aux intestins, cause une douleur continue & fixe, à raison de sa viscosité, & une douleur perçante à raison de son acidité; cette douleur attaque fréquemment les hypochondriaques, & c'est la colique la plus ordinaire.

4. La douleur est avec distension, & une espèce de déchirement, causée par les vents qui naissent de l'effervescence viciée de la matière visqueuse avec l'acide, ce qui suffit pour la génération des vents, selon *Vanhelmont*. Les vents renfermés dans les intestins y font divers mouvemens, qui engendrent ces douleurs distensives, & déchirantes. C'est la seconde cause de la colique la plus fréquente.

Colique
avec tension
& déchire-
ment, ou
venteuse.

Colique
pituiteuse.

5. La douleur est avec pesanteur, lors qu'il se fait un amas de mucilage visqueux, mais sans acrimonie en quelque endroit des intestins. Que si cette pituite est un peu acide par le vice de l'estomac, ou du suc pancréatique, outre la pesanteur, elle donnera un sentiment de contusion, ou martelant.

Colique
avec con-
torsion.

6. Il y a une douleur très-vive de contorsion, où il semble que les intestins sont tors & en presse, ce qui est fréquent au colon, & naît de la convulsion & contraction spasmodique des intestins dont nous parlerons incontinent.

Colique va-
gue ou ron-
geante.

7. Enfin il y a une douleur vague, tantôt rongante, tantôt accompagnée d'autres symptômes, ce sont ordinairement des vers qui sont souvent en assés grand nombre dans les intestins.

Que l'acide
de l'estomac
& du pan-
creas vitiés,
causent les
tranchées.

Les causes de la colique en general sont deux; la première est la matiere contenue dans les intestins; la seconde est la convulsion spasmodique des mêmes intestins, qui souffrent des contorsions & des contractions, ou crispations très-dangereuses. Ces deux causes concourent le plus souvent ensemble, de sorte qu'il y a quelque chose d'âcre qui picote les intestins, à quoy survient la contraction convulsive & douloureuse.

Quant à la matiere contenue, qui est la première cause, il faut prendre garde sur tout à l'acide: car il n'y a point de colique véritable qui ne doive sa naissance à un acide vicié ennemi des intestins, qui excite par sa presence des tranchées ou des vents qui distendent les intestins; cet acide est envoyé de l'estomac aux intestins par une mauvaise digestion, ou bien il y est apporté par le pancreas.

La Bile n'est pas propre de soy à engendrer la colique, son sel volatile huileux de la nature des alcalis

alcalis & du savon, deterge les intestins, tempere l'acide, & sert comme de clistere naturel, pour nettoyer les ordures adherentes.

C'est donc l'acide de l'estomac, ou l'acide du pancreas viciés, qui sont les auteurs ordinaires des tranchées; de là vient qu'après les alimens de difficile digestion, ou qui fournissent beaucoup de mucilage visqueux au lieu de chyle, les coliques sont fréquentes: car ce mucilage visqueux mal digeré s'aigrit, & étant dans les intestins, il joue son jeu; ce qui est confirmé par l'histoire qu'*Horslius* rapporte d'une colique très-opiniâtre, pour avoir mangé trop d'huîtres. Et chacun sçait que les fruits d'Automne, & les boissons mal dépurées, soit vin ou biere, sur tout la biere blanche faite de froment, qui sont facilement effervescentes, & s'aigrissent de même, produisent très-souvent la colique.

Les *Hypochondriaques*, qui sans contredit surabondent en acide, & qui ont toujours l'estomac, & les intestins remplis d'une matiere visqueuse & acide, sont sujets aux vents, & ils ne sont pas beaucoup à couvert contre la colique.

On fait bien de deffendre l'acide aux nourrices, de peur que les enfans n'ayent des tranchées: car outre que l'acide coagule le lait dans l'estomac, il s'y engendre un mucilage visqueux qui descend dans les intestins, & donne les tranchées aux enfans.

Les Excremens trop endurcis ont rapport à la matiere contenue dans les intestins, leur durté au reste procede en partie de leur viscosité & grossiereté, en partie de l'austerité du suc pancréatique, & de leur coagulation. On appelle cette maladie colique excrementieuse, qui arrive souvent par le défaut de bile, & l'excès du suc pancréa-

tique, & est tres-rebelle.

De ce genre sont les différentes choses qu'on a avalées, & qui causent une semblable douleur dans les intestins, comme quand des pieces d'or avalées s'arrêtent dans les cellules du colon, & empêchent les excremens de passer, elles donnent occasion à une colique tres-opiniâtre. Les pierres qu'on a trouvées dans les intestins, ou qui ont été rendues au grand soulagement du malade, engendrent aussi des coliques furieuses, selon les observations d'*Horstius*, & de *Benivenius*.

La convulsion spasmodique, ou contorsion des intestins.

La seconde cause de la colique, est comme on a déjà dit, la convulsion spasmodique & contorsion des intestins, dont l'existence est démontrée suffisamment par le bel exemple rapporté par *Van-helmont*, d'un enfant qui avoit une hernie, lequel souffroit de cruelles douleurs, parce que ses intestins s'élevoient quelquefois, & se tordoient comme des vers.

Telle est la colique jointe aux douleurs nephritiques, suivie de vomissement, & d'autres symptômes semblables. Elle part des plexus du mesentere, qui distribuent des rameaux de nerfs aux intestins, aux reins, & à l'estomac, par exemple, la convulsion du nerf distribué au rein, se communique par ce nerf au plexus d'où il derive, & le plexus la communique à tous les autres nerfs de son ressort; ainsi tous les intestins entrent en convulsion, & entretiennent une colique opiniâtre, qui tourmente cruellement les malades, & ne cede à aucuns remèdes, ni purgatifs, ni évacuatifs.

Telles sont les tranchées des femmes, qu'on nomme vulgairement hysteriques, qui ne sont autre chose que les convulsions du mesentere.

des plexus des nerfs, & des intestins qui y sont attachées. Lesquelles convulsions sont suivies de celle de la gorge, & d'une espece d'étranglement: car on ne peut pas douter que la suffocation histerique ne soit une espece de colique convulsive, qui a son origine dans les plexus du mesentere, irrités, & mis en convulsion: car le sentiment de la boule qui monte dans l'estomac, que les femmes & les Medecins ignorans prennent pour le mouvement de la matrice, est véritablement le grand plexus du centre du mesentere, puisque cette boule est sentie même par les hommes qui n'ont point de matrice.

Ce n'est pas une chose rare que les femmes, dont les mois ne coulent pas, comme il est requis, souffrent ces sortes de tranchées, par la convulsion spasmodique des intestins. Les douleurs de l'enfantement dans l'abdomen, & celles d'après l'enfantement, ne sont que de semblables convulsions du mesentere, & des intestins, avec la contraction convulsive de la matrice dans l'accouchement: c'est pourquoy les femmes ont souvent la colique après avoir accouché.

Il n'est pas extraordinaire que les maladies durables, particulièrement les fièvres intermittentes, mal gueries, soient suivies d'une colique tres-rebelle, qui resiste à tous les remèdes, à cause de l'effervescence interrompue dans les intestins, & du transport de la matiere dans les glandes du mesentere, où elle picote les parties nerveuses, & cause li des convulsions, ou coliques tres-opiniâtres. Le fondement, comme on a déjà dit, est donc dans le mesentere; ajoûtes que ces tranchées succèdent ordinairement aux absces du mesentere, & à autres semblables maladies.

Colique
scorbutique
de l'abdo-
men.

436

LIVRE TROISIÈME.

La Douleur scorbutique de l'Abdomen qui est si furieuse, que toutes les autres ne sont qu'un jeu auprès d'elle, vient de la convulsion des intestins. Les malades sentent que cette colique commence vers la region lombaire, & se continue de là en avant; c'est-à-dire, qu'elle commence à l'endroit où le mesentere est attaché, s'avancant de là vers le nombril; ce mal est vague & errant dans l'abdomen, tantôt il y cause des convulsions, & aux intestins qui cessent dans ces parties, & passent aux articles, & quittent ensuite les articles pour revenir à l'abdomen, ce qui est inconcevable dans ces sortes de convulsions du mesentere. Ajoutés que le fondement est quelquefois si reserré, & si retiré, qu'on ne scauroit donner des lavemens, par la raison que les intestins sont en convulsion. Il arrive même souvent que l'abdomen est tout concave, & le nombril retiré en arriere par les convulsions communes au nombril, & au peritoine. Ces douleurs convulsives de l'abdomen sont tres-dangereuses, & si on n'y remédie sagement, elles dégènerent en paralysies, ou en contraction de membres. Enfin on observera que le vomissement & le hoquet de ces sortes de coliques arrivent par le voisinage de l'estomac, & du diaphragme; & par de semblables convulsions commencées dans le mesentere.

Les signes
diagnostics
de la coli-
que.

Comment
on distin-
gue la coli-
que simple
d'avec la
compliquée

Les Signes diagnostics de la colique se tirent du malade; mais il faut être prudent à distinguer la colique simple d'avec la compliquée.

La simple se distingue facilement de celle qui est mêlée avec les affections de la matrice, si la convulsion des parties de la matrice est jointe à la convulsion des intestins, si la douleur se continue des lombes en bas vers le conduit de la

DU VENTRE INFÉRIEUR.

437

pudeur, & passe même jusqu'à l'os de la cuisse.

Si la Douleur est jointe avec une difficulté de se mouvoir, si on sent une pesanteur dans le dos aux lombes proche des reins qui précédent, & si la colique survient, enfin si la douleur s'augmente, on sentira un resserrement de poitrine, avec une difficulté de respirer, à cause de la convulsion commune du diaphragme en en bas.

Pour connoître la douleur nephritique d'avec la colique, on doit remarquer que dans la colique la douleur s'apaise après le repas, particulièrement après avoir pris des aromatiques, qui sont les véritables remèdes de la colique. La colique nephritique au contraire redouble après le repas. Dans la nephritique il y a toujours du changement dans l'urine, ce qui n'est pas dans la colique, on dira néanmoins en passant, que dans la colique scorbutique, il y a souvent une strangurie insigne, & que l'urine est fort brillante & saline, mais non pas toujours. Dans la nephritique on ressent toujours au dos vers les lombes, une douleur obtuse & pesante, non pas dans la colique. Enfin les clistères & les selles soulagent beaucoup la colique, non pas dans la nephritique. Dans la convulsion la douleur est déchirante, mais non pas pesante & obtuse, comme dans la nephritique. Les urines sont pâles, ressemblent au lait, sont chargées de beaucoup de sediment, ce qui n'arrive pas dans les autres especes de colique.

Quant au Prognostic. La colique est rarement dangereuse; mais étant opiniâtre, elle peut devenir mortelle. Celle qui est causée par les matieres contenues dans les intestins, est plus douce que celle qui vient de la convulsion: car celle-cy est souvent suivie de l'épilepsie, & de la cephalalgie,

E e iij

Comment
on distingue
la douleur
nephritique
d'avec la
colique.

Le prognos-
tic de la
colique.

selon la remarque d'*Hofferus*, & de *Tonnerus*. Les paralysies, les contractions des membres succèdent souvent à la colique convulsive.

Comment
les vers
s'engendrent dans
les intestins.

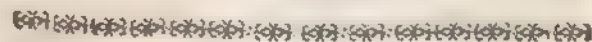
Les Vers s'engendrent dans les intestins d'une pituite douce & visqueuse, qui se corrompt par l'excès de la chaleur naturelle, ou étrangère, introduire dans ces parties, de la même manière que se forment les insectes, par le moyen d'une matière putride, & de la chaleur céleste.

Leurs espèces.

De ces *Vers*, les uns sont ronds & longs, les autres courts & larges, & les autres menus & ronds, qu'on nomme *Ascarides*. Cette diversité de figure & d'espèces dépendent de la diversité des formes que reçoit la nature corrompue qui les engendre. Les enfans sont beaucoup plus travaillés de ces vers que les adultes, à cause que leur chaleur est plus humide, & qu'ils ont davantage de vapeurs.

Leurs signes.

On reconnoît qu'il y a des vers dans les intestins par les tranchées fréquentes, le flux hientérique, la débilité des membres, la couleur pâle du visage, les yeux enflés & abbatu, la démangeaison du nez, & la mordication, principalement quand on a été long-temps sans prendre aucun aliment : car ces vers venant à manquer de nourriture, ils mordent, & succent les boyaux, & excitent une toux sèche qui est très-fâcheuse, & s'ils s'attachent à l'orifice du ventricule, & aux autres entrailles, ils causent des défaillances de cœur, & des épilepsies. Enfin continuant de monter plus haut vers le diaphragme, ils causent des mouvemens convulsifs, une difficulté d'avaler, & des suffocations, desquels accidens on a vu mourir plusieurs enfans.



CHAPITRE IX.

Du Mésentère.

LE Mésentère est appelé de la sorte, parce qu'il est placé au milieu des intestins.

C'est une partie membraneuse, située au milieu du ventre inférieur, destinée non seulement pour porter en sûreté les vaisseaux aux intestins, & pour les en rapporter ; mais encore pour tenir tous les intestins liés ensemble, afin que leurs différens plis ne se confondent, & ne s'embarassent pas ; ce qui ne sauroit être sans peril pour la santé, & pour la vie.

Quoique le mésentère soit unique, il est néanmoins divisé par quelques-uns en deux parties, le *Mesenterium* ou *Mésentère*, & le *Mesocolon*, en tant que les intestins grêles sont attachés à celui-là, & les gros à celui-ci.

Il est composé d'une double & forte membrane, continué au péritoine, laquelle a par tout de la graisse. Outre ces membranes, *Varthon* dit en avoir trouvé & démontré une troisième moyenne & propre, plus épaisse que celles dont on vient de parler, laquelle soutient & appuie les vaisseaux & les glandes.

Sa Figure est presque circulaire, si l'on en excepte l'allongement du colon, & du rectum.

Il a environ quatre travers de doigts de diamètre, & trois aunes de circonférence, laquelle se replie en une infinité de plis, afin de ramasser tous les intestins, réduire leur longueur en un plus petit espace, & les contenir dans l'ordre & dans

Echimologie du mésentère.
Sa définition.

Son nombre.

Ses membranes.

Sa figure

Sa grandeur

EXPLICATION DE LA FIGURE XIII.

Qui represente le Mesentere détaché du Corps.

- A Le Centre du Mesentere, où la grande Artere, & la Veine-cave sont liées vers les Vertebres du dos.
 B B La grande Glande du Mesentere, appelée d'Asellius Pancreas, dans laquelle toutes les Veines lactées sont attachées.
 C C Les Vaisseaux des Glandes qui vont jusqu'aux intestins.
 D D. E E Une partie du Mesentere qui lie les mêmes intestins vers le dos.
 F F Une partie du Mesentere qui joint l'Intestin colon depuis le Rein droit jusqu'au Foye
 G H La Membrane interieure de l'Omentum, par laquelle le Mesentere, une partie du Colon, & le fond du Ventricule sont attachés au dos.
 H I Une partie du Mesentere qui lie le Colon depuis la rate jusqu'à l'Intestin droit.
 I K Une partie du Mesentere qui attache l'intestin Rectum au dos
 L Les deux Membranes doubles du Mesentere, entre lesquelles sont portés les vaisseaux, & sont contenues la Graisse, & les Glandes.
 M La premiere Membrane du Mesentere.
 N La seconde Membrane du Mesentere.

la situation qui leur convient. Il est ample en son milieu, un peu long dans ses côtés, sur tout au gauche, où il descend à l'intestin droit. Son épaisseur est excessive dans les personnes grasses, étant beaucoup augmentée par l'abondance de la graisse. Il est plus délié & mince dans les autres.

Son origine
& sa connexi-
on.

Il prend son origine environ vers la premiere ou superieure, & la troisieme des vertebres des



lombes, auxquelles il est fortement attaché.

Tous ses Vaisseaux sont renfermés dans la double. Ses arteres viennent de la mesenterique superieure & inferieure; les veines sont les mesenteriques superieures & inferieures qui sont plusieurs acrs : de la circonference du dernier partent tous les rameaux qui vont se distribuer aux intestins. Les superieures & les inferieures s'anastomosent vers le colon, les nerfs du mesentere viennent de l'intercostal, ils accompagnent les arteres.

Ses vaisseaux,

Il y a encore dans cette partie une infinité de petites glandes, & de vaisseaux qui sont les veines lactées, qui portent le chyle des intestins aux glandes, qui sont en plus grand nombre dans le centre du mesentere, qu'à sa circonference, de ces glandes le chyle va par d'autres veines lactées au reservoir, & de là dans le canal thorachique, pour être versé dans l'axillaire gauche. Les autres vaisseaux du mesentere sont des lymphatiques qui viennent de la partie convexe du foye, où qui s'y vont perdre, pour renaître ensuite de la partie concave du foye, & de là ils vont verser leur limphe dans le reservoir, pour augmenter la fluidité du chyle.

Les Veines lactées sont de veritables lymphatiques par où passe la limphe, lors qu'il n'y coule point de chyle. Cette limphe les entretient, toujours ouvertes, afin que si l'on est quelque temps sans manger, le chyle trouve toujours les boyaux ouverts, pour y passer plus facilement.

La Graisse.

La Graisse s'amasse au mesentere, comme à l'épiploon, d'un sang huileux & sulphuré, qui exude des vaisseaux, & qui est retenu par l'épaisseur des membranes. Cette graisse y étoit nécessaire, tant pour conserver la chaleur naturelle de ces parties, que pour humecter les veines lactées, qui n'ayant qu'une membrane tres-fine, & n'étant remplies que dans le temps de la distribution du chyle, se dessécheroient facilement.

Les glandes

Les Glandes du mesentere ont chacune une arteriole qui leur porte du sang, une venule qui le rapporte, & un vaisseau excretoire qui décharge dans les boyaux ce qui a été filtré par ces glandes. On remarque que l'obstruction de ces glandes cause souvent le flux celiague, & l'atrophie, ou maigreur de tout le corps, & que quelquefois

elles grossissent, & deviennent scyrreuses, parce que les humeurs les plus grossieres qui se portent au mesentere, comme à leur égout naturel, trouvent les porosités de ces glandes, trop étroites pour s'en pouvoir échaper, de maniere qu'elles s'y arrêtent, & y causent des duretés qui croissent avec le temps, & qui difficilement peuvent être resoutes; d'où vient que quelques-uns ont appelé le mesentere, la mere nourrice des Medecins.

Riolan a eu une opinion ridicule touchant ces glandes: car il dit, qu'à raison de ces glandes, la racine & le fondement des écrouelles est dans le mesentere, & qu'il n'en paroît jamais au dehors, si le mesentere n'en étoit plein. Il ajoûte que c'est là le sentiment de *Guidon*, & de *Julius Pollux*, avec lesquels il a mieux aimé errer, que de s'en tenir à la pratique de Medecine, qui enseigne que les écrouelles n'ont aucune infinité avec ces glandes, lesquelles ne sont destinées à autre usage qu'à celui de preparer, & de filtrer le chyle, & même il n'est pas possible que la cause & l'origine des écrouelles qui paroissent au dehors, soit en cette partie-là; puisque l'on voit chaque jour par experience, que ceux qui en sont atteints, ont le reste du corps sain, & qu'ils ne se plaignent d'aucune incommodité du bas ventre, quoique néanmoins les maladies du mesentere aient coutume d'en causer de tres-fâcheuses. On apprend encore le contraire par leur guérison, laquelle le plus souvent se fait par des topiques qui ne sçauroient être d'aucune utilité, si la source du mal étoit dans le mesentere. Enfin cela est encore évident après la mort des écrouilleux, par l'ouverture de leurs corps, en qui l'on trouve le mesentere en assés bon état.

L'usage du
mesentere.

444

LIVRE TROISIÈME

L'Usage du mesentere, est d'attacher les intestins ensemble aux vertebres des lombes, & d'empêcher qu'il n'arrive aucun desordre dans leurs circonvolutions; celui de ces deux membranes est, afin que les vaisseaux passant dans leur duplicature, aillent se rendre aux intestins, & en revenir sans être offensés.

Ses nerfs.

Les Nerfs du mesentere sortent des vertebres des lombes, & des rameaux de l'intercostal; d'où vient qu'il a en sa partie membraneuse un sentiment assez vif, quoique dans sa partie grasse & glanduleuse, il l'ait assez obtus, & c'est ce qui fait que les apostumes y demeurent long-temps cachées, avant que le malade, & les Medecins les puissent connoître. Ces nerfs sont tous si bien entre-lassés ensemble au milieu du mesentere, qu'ils y font un plexus, d'où sortent une tres-grande quantité de ligamens nerveux, delies comme des cheveux qui se répandent sur les membranes de tous les intestins.

Ses arteres.

Les Arteres qui sont renfermées dans la duplicature des membranes du mesentere viennent de la mesenterique superieure & inferieure, qui sont deux gros rameaux qui sortent du tronc de l'aorte, & qui vont se terminer à tous les intestins. Un des plus gros rameaux se traînant le long du rectum, va finir à l'anús. Ce rameau est l'artere hemorrhoidale, qui porte un sang grossier à ces parties pour y être purifié, & lorsque ce sang ne peut remonter par les veines hemorrhoidales, comme il arrive quelquefois à cause de sa pesanteur, il y cause cette maladie si incommode, qu'on appelle les hemorrhoides.

Ses veines.

Les Veines du mesentere paroissent surpasser en nombre celui des autres vaisseaux qui y sont, parce qu'étant pleines de sang, elles sont faciles

DU VENTRE INFÉRIEUR.

445

à voir, & que les autres vaisseaux au contraire étant vuides ne se peuvent pas discerner. A mesure que toutes les veines approchent de la base du mesentere, elles s'unissent, & en font de tres-grosses, lesquelles forment un tronc de veine, que l'on appelle mesenterique, qui se joignant avec un autre qu'on nomme splénique, font ensemble une tres-grosse veine, qui est la *Porte*, ainsi nommée par les Anciens, à cause qu'ils croyoient qu'elle apportoit au foye le chyle pour y être converti en sang.

Ces deux Troncs, dont le superieur est le splénique, qui vient de la ratte, & l'inferieur le mesenterique, qui vient du mesentere, reporte au tronc de la porte le sang qui avoit été porté à ces parties. Il y a quatre veines qui s'insèrent au premier, sçavoir l'épiploïque postérieure, la coronaire stomachique, l'épiploïque & la gastrique majeure; & au second il n'y en a que deux, qui sont l'hémorrhoidale, & la cecale. Enfin la veine porte, avant que de se perdre dans le foye, y est jointe par quatre veines, qui sont l'intestinale, la gastrepiploïque, la petite gastrique, & la cystique.

L'on donnoit à toutes ces veines deux usages tout-à-fait opposés, & même impossibles, l'un étoit d'apporter le chyle des intestins au foye, & l'autre de reporter le sang du foye aux intestins. Cette opinion a été suivie jusqu'à ce siecle, que l'on a découvert les veines lactées, qui portent le chyle des intestins aux glandes du mesentere; & ainsi la veine porte n'a point d'autre usage que celui qui luy est commun avec toutes les veines du corps, qui est de reporter le sang au cœur.

Il est impossible de voir les veines lactées sur un sujet mort, parce qu'elles disparaissent aussi-tôt qu'elles sont vuides. Lors qu'on les veut voir, il

Usages de
la porte.

Sentiment
des Anciens

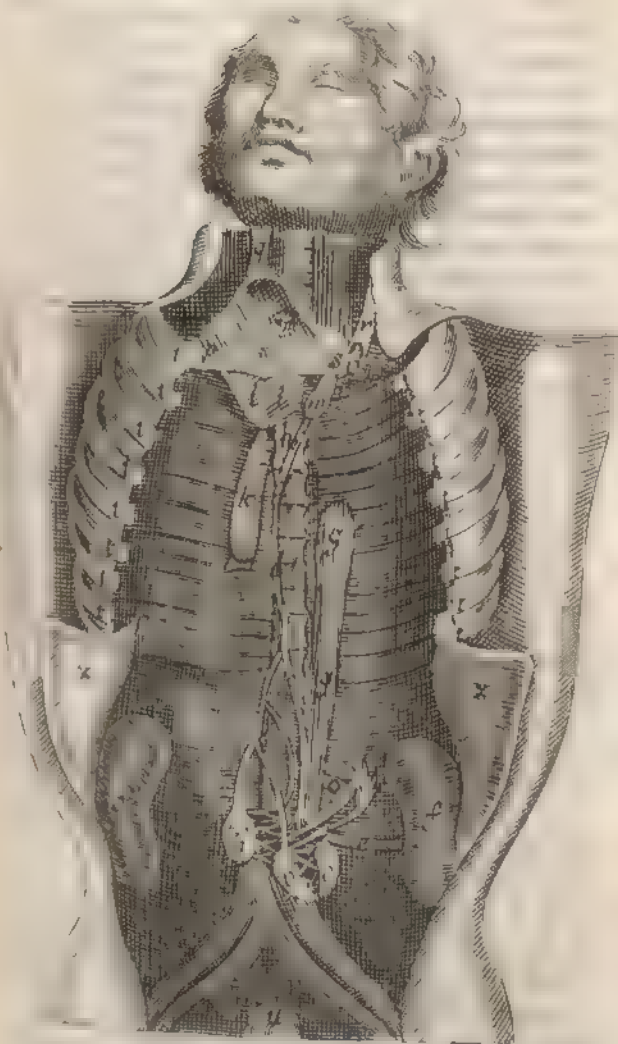
Veines lac-
tées, pour-
quoy on ne
les peut voir
sur un sujet
mort.

EXPLICATION DE LA FIGURE XIV.

Qui représente les Viscères ôtés, les Glandes lombaires, & leurs Rameaux lactées, & les Veines axillaires.

- a La Glande supérieure, ou nouvelle lactée.
 bb Les deux Glandes inférieures séparées, & les Rameaux lactées conjoints mutuellement.
 ccc Le Rameau lactée des Glandes ascendantes.
 d Le seul Rameau thoracique.
 e L'Artere émulgente droite relevée au gauche, à laquelle un Rameau lactée des Glandes, s'y joint, & s'y attache.
 ff Les Reins.
 gg Le Tronc de l'Artere descendante coupé au dessous du cœur.
 h L'Epine du dos.
 i La Lactée thorachique & la Souclaviere gauche qui rampe sous l'Artere souclaviere.
 k L'œsophage relevé.
 l La Glandule nommée Thimus.
 m L'Artere souclaviere coupée.
 n La Valvule de la Lactée thorachique, & l'insertion de la Lactée interne.
 o La Valvule de la jugulaire interne.
 p La Veine axillaire coupée en long, selon la face interne.
 q La Veine interne jugulaire.
 r La Veine externe jugulaire.
 s La Veine axillaire qui s'avance au bras.
 t Les Côtes des deux côtés.
 u La Vescie dans la cavité.
 x Le Diaphragme relevé d'un & d'autre côté.

faut faire beaucoup manger un chien, & quatre heures après il faut le lier sur une table, & luy ouvrir le ventre promptement, alors on verra les



veines lactées dispersées par tout le mesentère ; pleines du chyle qu'elles portent au reservoir de pequet.

Pourquoy
elles sont
ainsi appel-
lées.

Ces Veines sont ainsi appellées, à cause qu'elles contiennent une substance blanche, & liquide ; semblable à du lait ; elles étoient entièrement inconnues aux Anciens ; elles n'ont même été découvertes qu'en l'année 1622. par *Asellius*, Anatomiste de Padouë, qui rapporte que ces vaisseaux sont tres-déliés, & transparents, composés d'une simple tunique, entretissus de toutes sortes de fibres, de droites, de traverses, & d'obliques, dispersées par le mesentere en nombre infini, & destinés pour porter le chyle en le separant de ses excremens.

Deux sortes
de veines
lactées.

On distingue deux sortes de veines lactées, les unes que l'on appelle Premieres, & les autres Secondaires.

Les premie-
res.

Les Veines lactées premieres, sont celles qui portent le chyle des intestins à des glandes qui sont répandues en tres-grande quantité par tout le mesentere ; mais principalement vers la grande glande qui est au milieu, dans laquelle elles entrent pour la plupart.

Les secon-
daires.

Les Veines lactées secondaires, sont celles qui portent le chyle de ces mêmes glandes, après qu'il y a été rendu plus liquide par la limphe qu'il y reçoit, dans le reservoir de pequet, ou du chyle.

Le reservoir
du chyle.

Le Reservoir du Chyle n'est autre chose que l'origine & le commencement du canal thorachique, lequel il surpasse de beaucoup en largeur & en capacité. Il est presque comme une cellule ovale, située entre les origines du diaphragme, à l'endroit où l'on trouve des glandes que l'on appelle lombaires, parce qu'elles sont placées sur les vertebres

tebres des lombes, dans laquelle le chyle & la limphe tombent immédiatement au sortir des lactées mesenteriques, & des vases limphatiques, & s'y ramassent comme dans un reservoir commun ; d'où vient que c'est tres à propos que *Pequet* luy a le premier donné le nom de Reservoir du Chyle.

Le Canal thorachique chylifere, ou Conduit limphatique, est un vaisseau fait du concours des deux rameaux qui sortent des glandes lombaires ; il est composé, aussi bien que le reservoir, d'une membrane déliée & transparente. Il monte le long de l'aorte, entre les côtes & la pleure, & va aboutir par deux ou trois rameaux dans la veine scilicet claviere gauche proche l'axillaire, dont le chyle atténué par la limphe, est porté dans le ventricule droit du cœur par la veine-cave descendante, afin d'y être changé en sang par le sang même.

Le canal
thorachi-
que chylifere.

Ce Canal, de même que les veines lactées, ont intérieurement des valvules d'espace en espace, disposées de maniere, qu'elles permettent facilement l'entrée du chyle & de la limphe, & en empêchent le retour. Ces valvules sont manifestes, en ce que, si avec le doigt on pousse vers le haut le chyle qui est contenu dans ce conduit, on le fait facilement monter ; mais on ne sauroit en aucune maniere le pousser vers le bas, & l'obliger à descendre. Cela paroît encore, en ce que si l'on perce ce conduit en quelque endroit, le chyle, qui d'en bas se porte vers le haut, s'écoule véritablement ; mais celui qui est en haut au dessus de l'ouverture, demeure entre les valvules, & ne descend point dans l'incision que l'on a faite. Outre cela si l'on introduit du vent dans ce conduit par quelque tuyau ou que l'on y injecte quelque liqueur par un siphon, ils montent l'un &

Ses valvules

l'autre avec facilité, mais on ne peut les repousser en bas.

Quelle est la cause de l'impulsion du chyle dans le canal thorachique.

On demande quelle est la cause qui pousse le chyle & la limphe du reservoir dans le canal thorachique, & de là dans la veine sous-claviere ? *Diemerbroeck* répond, que c'est le mouvement des muscles de l'abdomen, mis dans la respiration par haut, & par bas, par lequel le chyle est doucement, & insensiblement poussé dans tous les vaisseaux lactés. Ce qui est constant & manifeste en ce que si on ouvre l'abdomen d'un animal en vie, & que d'abord, & subitement on en coupe les muscles ; en sorte que tout mouvement cesse en eux, & qu'alors on presse doucement les parties interieures du bas ventre, on voit que par cette pression le suc lacté est poussé generalement dans tous les vaisseaux lactés, & que quoique cette pression n'agisse pas sur le canal thorachique, elle contraint néanmoins le chyle d'y entrer au sortir du reservoir, & d'avancer, ou monter en haut, en la maniere absolument qu'une onde en pousse une autre.

Si tout le chyle monte à la sous-claviere.

Il naît de cette question une autre, & on demande si generalement tout le chyle va par ce canal à la sous-claviere ? & aussi s'il n'en passe pas une bonne partie dans les veines meseraïques, par lesquelles il monte au foye ? Le sentiment du même *Diemerbroeck*, est qu'il passe tout dans la sous-claviere, si l'on en excepte celui qui quelquefois demeure dans le milieu du chemin, mais néanmoins tres-rarement, va par un cours extraordinaire du conduit, ou suc chylique à la vessie, ou par un cours ordinaire dans les femmes enceintes, à la matrice, & dans les nourrices aux mamelles.

Ce que c'est

Les vaisseaux lymphatiques, ou vaisseaux aqueux

sont des petits vaisseaux déliés & transparents, qui portent la limphe, c'est à dire, une liqueur claire & transparente, aux vaisseaux chyliques, & aux veines.

que les vaisseaux lymphatiques.

Ils sont composés d'une petite pellicule tres-déliée, & transparente, laquelle disparoit entierement, si étant rompuë en quelque endroit, cette eau s'en écoule, par la raison qu'alors leurs tuniques s'appliquent aux vaisseaux & aux membranes qui sont au dessous, d'avec lesquelles on ne peut les distinguer, à cause de leur delicatessse, & de leur transparence.

Leur composition.

Leur nombre est innombrable, & ainsi il est impossible de les fixer.

Leur nombre.

Ils sont de couleur transparente & cristalline, leur figure est oblongue, cave, en forme de tuyau, comme les veines; mais ils ont quantité de nœuds, & peu de capacité interieure.

Leur couleur & leur figure.

On en voit beaucoup dans le mesentere qui portent la limphe dans le reservoir de *Pequet*, afin d'y rendre le chyle plus actif & plus coulant. Il en vient aussi des glandes du foye, de la ratte, & de celles des autres parties. C'est ce qui a trompé si souvent les Anciens, qui les prenant pour des veines lactées, croyoient qu'elles portoient le chyle du mesentere au foye, & à la ratte ; mais *Bartholin* fit voir en l'année 1652. que ces conduits qu'on prenoit pour des veines lactées, étoient des vaisseaux qui apporttoient la limphe dans le reservoir.

Leur origine.

Ils ont plusieurs Valvules qui permettent à la limphe d'aller en avant, & d'entrer dans les vaisseaux chyliques, & dans plusieurs veines, mais qui luy empêchent le retour en arriere.

Leurs valvules.

La Limphe, selon *Diemerbroeck*, est une liqueur fermentative, séparée dans les glandes congl-

Ce que c'est que la limphe.

bées d'avec la partie sereuse du sang ; non pas néanmoins une liqueur simple ; mais chargée de beaucoup de sel en fusion , volatile , & empreinte de quelques particules de soufre , laquelle , à raison de sa fluidité , s'introduit dans ces petits vaisseaux qui la portent aux vaisseaux chylifères , & à plusieurs veines. A ceux-là , afin qu'en se mêlant avec le chyle , elle le rende plus fluide , & propre à se dilater facilement dans le cœur. A celles-cy , afin qu'étant introduite dans le sang veneux déjà devenu moins coulant , elle le dispose à être subitement rarefié dans le cœur : car par l'une & par l'autre de ces raisons son mélange est très-nécessaire. En effet , de soy le chyle est doux & un peu gras , ce qui paroît par un suc sulphureux , non encore assez volatilisé , qui y prédomine ; d'où vient que s'il entre seul dans le cœur , il est incapable de s'y promptement dilater , à cause de la viscosité , & de l'épaisseur des particules qui le composent ; car tout ainsi que le soufre mineral , qui de soy se s'enflamme que lentement , & seulement par degrés , à raison de la viscidité de ses parties , s'enflamme très-promptement quand on en approche le feu , si on le mélange avec du salpêtre qui en incise , & divise les parties ; de même les particules sulphureuses du chyle ne se dilateroient que lentement dans le cœur , & ne se spiritualiseroient pas , s'il n'en joignoit en quantité requise d'autres subsalines , & déliées. Il est donc nécessaire que la limphe qui est une liqueur simple , subsaline , un peu âcre & tant soit peu fermentative , se mêle au chyle à mesure qu'il fait chemin , pour en atténuer la viscidité , & le préparer à la fermentation , afin qu'étant porté conjointement avec elle au cœur , il puisse plus facilement se rarefier , & se changer en sang spiri-

tueux. En la même manière que dans la poudre à canon , le soufre mineral qui y est mêlé avec le sel nitre & les charbons , se dilate sur le champ , quand on y applique le feu. Or le sang veneux se trouvant après la nutrition des parties , & le long chemin qu'il a fait , privé de la plus grande partie de ses esprits , a aussi besoin de quelque mélange de la limphe , pour plus facilement se rarefier dans le cœur , néanmoins , comme il est moins épais , & plus délié que le chyle , & qu'il est encore fourni de beaucoup d'esprits , il n'en a pas besoin de tant , & c'est là la cause pourquoy il s'insere , & s'ouvre peu de vaisseaux lymphatiques dans les veines , & beaucoup dans les vaisseaux lactées.

Mais puisque la limphe est séparée de la partie sereuse du sang , on demande si elle est elle-même le serum , ou un suc qui en soit différent ? On répond qu'elle n'est pas le serum ; mais une liqueur particulière très-simple , tirée de la partie sereuse du sang : car outre les parties aqueuses qui sont dans le serum , il y a encore grande abondance de particules salines , & quelque peu de sulphureuses , & outre cela dans ces deux sortes de particules il y en a encore d'autres , dont les unes sont plus visqueuses , plus crasses , & plus fixes , telles qu'on les voit très-souvent dans les urines , les autres plus ténues , & plus spiritueuses , qui étant séparées des grossières par les glandes conglobées , entrent facilement à raison de leur extrême fluidité , conjointement avec la partie aqueuse du serum la plus subtile , où elles sont contenues dans les orifices étroits des vaisseaux lymphatiques qui viennent de ces mêmes glandes , & par eux elles sont portées aux vaisseaux chylifères , & à différentes ve-

Si la limphe
est le serum.

La différen-
ce qu'il y a
entre la lim-
phe & le se-
rum.

454 LIVRE TROISIEME
La Différence qu'il y a entre la limphe & le serum paroît en ce que si l'on ramasse de la limphe dans une cuelliere, & qu'on la mette sur le feu, pour en faire évaporer les plus petites particules, ou même qu'on la laisse refroidir d'elle-même sans la faire évaporer au feu, elle s'épaissit en forme de gelée, ce qui n'arrive pas au serum, qui ne se coagule jamais, soit qu'on l'approche du feu, ou qu'on ne l'en approche pas, car le sel étant réduit en extrême fusion & tenuité dans des particules aqueuses tres-subtiles, & étant empreint de quelques parties sulphureuses, est tres-fluide tant qu'il demeure en chaleur, & quand il s'est condensé par le froid, il ne se fige pas en cristaux durs & salins; mais à raison de la viscidité grasse des parties sulphureuses auxquelles il est mêlé, & qui ramolir sa dureté, il se change conjointement avec ces particules en gelée, laquelle encore elle-même se resout en liqueur par la chaleur du feu; lors qu'au contraire les particules crûes du serum, quand elles ont été condensées par le froid, ne se résolvent par la chaleur du feu, qu'en certains filamens cruds & tenaces, & plusieurs même d'entre elles retiennent la forme de pierre & de tartre, & ne parviennent jamais à cette tenuité & fluidité dont on a parlé.

De quels
vaisseaux
se separe la
limphe.

On demande de quels vaisseaux se separe la limphe? Bartholin répond, qu'elle ne peut être tirée d'aucun vaisseau en plus grande quantité que des arteres: car il n'est point de glande qui ne recoive en soy l'extrémité de quelque petite artere, & ainsi il y a de l'apparence, que du sang arteriel qui est poussé dans les glandes, il se fait dans ces mêmes glandes, à raison de leur structure specifique, la separation de la limphe, presque en la même maniere, que dans les reins, le serum se

DU VENTRE INFERIEUR.

455

separe du sang, & que des petites arterioles du plexus choroide, il se fait par le moyen des glandes qui y sont en quantité, la separation de cette liqueur sereuse transparente, qui est déposée dans les cavités des ventricules du cerveau, pour de là être évacuée par les productions papillaires; mais dans le foye qui reçoit tres-peu d'arteres, qui envoie néanmoins beaucoup de vaisseaux lymphatiques, & qui produit par ses glandes grande abondance de limphe, il est certain que tant de limphe ne peut pas y venir de si peu d'arteres, qui pour la plupart sont dans la membrane exterieure; mais qu'elle vient plutôt du sang qui y est apporté par la veine-porte, qui fait là la fonction d'artere, & que la separation en est faite par les glandes de cette même veine, lesquelles sont dans la cavité de ce viscere.

On demande encore quelle est la cause qui exprime la limphe des glandes conglobées du foye, de la rate, & des autres parties, & qui pareillement la pousse en avant dans les vaisseaux lymphatiques après qu'elle y est entrée? *Diemerbroek* répond, que cette cause est la même que celle qui fait mouvoir, & avancer le chyle, savoir le mouvement & la pression, en partie du bas ventre par les muscles de l'abdomen, agités & mus vers le haut & vers le bas, & en partie du thorax dans la respiration. A l'égard de la limphe qui vient des membranes ou extremités du corps, elle est poussée par le mouvement des muscles de ces parties là; en la même maniere que nous voyons, que par le mouvement de la mâchoire, la salive qui est une liqueur presque lymphatique, mais un peu plus épaisse, coule en abondance dans la bouche, & que dans le repos & dans le sommeil, il y en a qui coule peu, ou point du

Quelle est
la cause de
l'impulsion
de la lim-
phe.

tout. En effet, par cette pression les parties, les glandes, & les vaisseaux lymphatiques qui se trouvent en elles, sont ensemble comprimés, tant par les muscles que par l'affaissement des viscères qui sont sur elles, & pour lors la liqueur qu'elles contiennent, en est exprimée, & poussée en avant.

Que la lim-
phe nourrit
les parties.

Quelques Modernes assurent que la limphe nourrit les parties, & ils conjecturent que la chose se passe ainsi. Ils disent que toutes les petites boules du sang qui ont un mouvement tres-rapide, unissent à elles tout ce qu'il y a de gelée dans le sang, que cette gelée se fond par le frottement de ces boules, qu'elle devient par là plus liquide, & plus en état de pénétrer le tissu vésiculaire des parties, où elle est encore poussée de nouveau par le mouvement des boules qui la chassent par derrière, & qui lui servent comme de piston pour la faire entrer plus avant.

Son mou-
vement
semblable à
celuy du
sang.

L'usage de
la limphe.

Ils ajoutent que la limphe se tient comme le sang, du cœur aux extrémités, & des extrémités au cœur. Que d'abord c'est le sang qui la répand par les artères, & qu'ensuite elle revient par les veines, & par les lymphatiques.

Enfin ils disent que son usage est tout-à-fait nécessaire dans l'animal; que c'est elle qui fournit la salive qui est le dissolvant de l'estomac, que c'est elle qui rend le chyle plus fluide & plus coulant, & que c'est elle enfin qui fait la plus grande partie du sang: car si on ôte la limphe, la masse du sang se reduit à tres-peu de chose: qu'elle nourrit les parties, & les vivifie par sa gelée grasse. Et qu'après plusieurs circulations, elle laisse les particules sulphureuses & salines dans le sang, & sa gelée dans les plus petits pores des vésicules des parties, qu'ensuite elle devient aussi claire & aussi transparente qu'auparavant, sans avoir rien

perdu de sa vertu dissolvante; de manière qu'elle est en état de dissoudre de nouveaux aliments.

Il faut remarquer touchant les vaisseaux lymphatiques qui sont dans le ventre inferieur, que si par quelque cause que ce soit ils se rompent, car ils sont tres-menues, il tombe pour lors dans la capacité de l'abdomen une limphe serueuse, par le ramas de laquelle se forme peu à peu l'hydropisie ascite, quoy qu'aussi elle puisse être excitée par d'autres causes.

La cause de
l'hydropisie
ascite.

CHAPITRE X.

Des Maladies du Mesentere.

Les Maladies plus considerables qui arrivent au mesentere, sont l'obstruction de ses vaisseaux, les Tumeurs, l'Inflammation, & l'Abscès.

Les mala-
dies du me-
sentere.

L'Obstruction des vaisseaux du mesentere est une maladie tres-frequente, & la source de quantité d'autres: or comme il y a deux sortes de veines, sçavoir celles de la porte, & les lactées, les unes & les autres sont sujettes à cette incommodité.

L'obstruc-
tion des
vaisseaux.

L'Obstruction des Lactées est ordinairement causée par un chyle grossier & visqueux, mal digéré & mal volatilité, & celle des autres par un sang pituiteux, acide ou bilieux; l'une & l'autre peut encore arriver par la compression des glandes du mesentere, ou des tumeurs de la substance voisine des intestins.

Ses causes.

On reconnoît l'obstruction des veines lactées par le manquement de la distribution du chyle,

Ses signes.

qui est accompagné d'un flux de ventre chyleux & blanc, & de l'atrophie & maigreur de tout le corps, qui vient sans autre cause manifeste.

Si l'Obstruction est à celles de la veine-porte, il y a beaucoup d'accidens qui la suivent, comme un sentiment de lassitude, & de distension, des douleurs & des bruits vagues dans le ventre, des pesanteurs & étourdissemens de tête, & même des fièvres, lorsque le sang grossier, visqueux & acide commence à se fermenter, & à se corrompre.

3on Pro-
gnostic.

Ces Incommodités, lors qu'elles sont inveterées, sont fort opiniâtres, & ne cedent que difficilement aux remèdes. Elles sont même très-dangereuses, parce qu'elles privent le corps d'une bonne partie de sa nourriture, si elles ne la lui ôtent entièrement, & donnent occasion à un grand nombre de maladies.

Croyez-moy, dit Lindanne, & la pratique vous en convaincra, les maladies & les vices qu'on attribue ordinairement aux obstructions du mesentere, du foye, de la rate, & du pancreas, sont les véritables effets du ventricule indisposé, ou offligé par des crudités, & particulièrement par une corruption acide. Plût à Dieu que les Medecins apprissent cette verité, après tant de purgations inutiles, & qu'ils fissent reflexion, qu'il n'y a point d'obstruction dans le mesentere; mais quand il y en auroit, qu'y a-t'il de plus ridicule, que de vouloir ôter des obstructions par des purgatifs. De plus trouvés-vous jamais dans les cadavres le mesentere opilé, sans scyrthe, & sans que le corps ait été atténué par la longueur du mal? Supposé que le sang corrompu produise le scyrthe & l'obstruction du mesentere, de quoy vous serviront les purgatifs? Corrigés, & fortifiés le

ventricule, & vous ôterez les obstructions, & tout le mal. La nature a suffisamment pourvu à l'obstruction des vaisseaux mesenteriques, en filtrant exactement le chyle par des filers déliés comme la soye, de sorte qu'il passe dans les vaisseaux lactés, plutôt comme un esprit blanchâtre, pour ainsi dire, que comme une substance sous la forme d'une matiere aqueuse tres-limpide: mais comment concevoir qu'il s'y fasse des obstructions, si on considere que les petits rameaux vont toujours en s'agrandissant: car l'obstruction n'est à craindre que dans le passage d'un grand vaisseau dans un plus petit. Pour moy, je gueris ces obstructions, & les affections melancoliques, & hypochondriques, en guerissant le ventricule.

Les Abscès du mesentere, les tumeurs, & particulièrement ses inflammations, sont aussi la source ordinaire des maladies cachées & opiniâtres; ils sont difficiles à connoître, parce que le mesentere est situé profondément, inséré à plusieurs autres parties, & d'un sentiment obtus & obscur, qui rend les symptomes moins clairs, & trompe souvent les malades & les Medecins.

Il y a outre cela plusieurs petites glandes, qui étant diversement affligées, produisent divers symptomes dans l'abdomen; ajoutés le tissu des nerfs innombrables, dont le mesentere est parsemé, qui affligent les autres parties par consentement, & empêche qu'on ne puisse bien distinguer les maladies du mesentere d'avec celles des autres parties.

Les Inflammations du mesentere, les tumeurs, & les abscesses occultes sont tres-frequens, il est sujet outre cela à des tumeurs serophuleuses, ou scyrtheuses des glandes, ce qui paroît dans les

Pourquoy
les tumeurs,
les abscesses,
& l'inflam-
mation du
mesentere
sont diffici-
les à con-
noître.

enfants qui sont en chartre, & ont le ventre enflé comme dans le tympanite. Par cette raison les affections mésentériques venues de ces causes, les tumeurs, & les abcès sont différentes, vagues & fréquentes, sur tout à ceux qui sont un peu replets, avec plus ou moins de douleur, qui s'étend tantôt vers le dos, & les lombes, tantôt dans l'abdomen avec des tranchées autour du nombril. Toutes ces affections sont lentes & durables, compliquées avec une fièvre errante, ou du moins accompagnées de frissons & de chaleurs periodiques, symptômes propres des parties membraneuses. Le corps s'amaigrit successivement, la respiration devient difficile, & les malades disent qu'ils sentent je ne sçay quoy de fâcheux dans l'abdomen, & vers la poitrine, qu'ils ne sçauroient exprimer. Tantôt le ventre s'enfle, tantôt il est retiré en dedans comme vers le dos. La douleur des lombes ou de l'abdomen revient par intervalles, & afflige durant plusieurs années, & les vents ont coutume de tourmenter les malades.

Pourquoy le mésentere est beau coup plus sujet aux inflammations que les autres parties.

Les causes de l'inflammation.

Le Mésentere est beaucoup plus sujet aux inflammations que les autres parties, parce qu'il a une infinité de vaisseaux qui portent le sang, & un nombre prodigieux de petites glandes, ce qui engendre facilement l'inflammation, principalement quand quelque affection des intestins y est jointe.

Le Mésentere s'enflamme quelquefois seul, quelquefois les intestins s'enflamment avec luy, ce qui est plus avantageux pour le Medecin.

Outre les causes communes aux autres inflammations, il y a deux principales causes de l'inflammation du mésentere, sçavoir la dysenterie mal guerrie, & la hernie, lors qu'il tombe avec les intestins grêles dans le scrotum, ce qui se

comprime, & contraint, empêche la circulation du sang, & donne lieu à son inflammation.

L'inflammation du mésentere n'est pas moins difficile à connoître que les autres tumeurs, ou abcès de ce viscere, parce qu'il est enfoncé, & que ces affections souvent ne sont pas douloureuses, ou si elles le sont, on les prend pour des maux de matrice, pour la colique, ou pour la nephritique : car la nausée & le vomissement surviennent souvent.

Ses signes.

On sent dans l'inflammation du mésentere un poids à l'abdomen, quand le malade se tourne, la chaleur occupe la poitrine & le nombril, & il y a une douleur avec pulsation enfoncée dans l'abdomen, & une espece de tension au dessous du ventricule au fond de l'abdomen, sans beaucoup de dureté, & qui ne se remarque qu'en pressant. Quelquefois les matieres fecales sont chyleuses, sans aucun vice du ventricule. La raison de ce phenomene est manifeste.

Les Signes des inflammations des autres parties sont faciles à confondre avec ceux-cy, au telle il n'y a point de douleur âcre, ou violente.

On doit sur tout prendre garde de ne pas confondre l'inflammation du nombril avec l'inflammation du mésentere. Le premier s'enflamme souvent, & vient même à suppuration dans sa partie externe vers les muscles droits. Il faut être circonspect pour ne pas prendre cette inflammation pour celle du mésentere : car à trois ou quatre doigts autour du nombril, on peut toucher, & connoître les inflammations, & abcès du mésentere ; que si l'inflammation est en un autre endroit, on ne pourra pas la sentir en touchant.

Dans l'inflammation du nombril la tumeur est moins enfoncée, que dans l'inflammation du me-

Comment on distingue l'inflammation du nombril d'avec celle du mésentere.

mentere, la fièvre qui s'y joint est différente selon la diversité de la partie enflammée, quand la partie interne du mesentere est enflammée, la fièvre est ordinairement lente avec des redoublemens sur le soir.

Si l'Inflammation occupe les parties externes du mesentere avec les autres visceres de l'abdomen, la fièvre sera aiguë, & quelquefois double, tierce selon l'observation de *Sennertus*.

Son pronostic.

Quant au Prognostic. En general, quand la suppuration se fait, la fièvre, la douleur, & les autres symptômes sont dans la plus grande violence, comme dans toutes les autres inflammations, lorsque l'apostume se rompt, ou commence à se rompre, le frisson est grand, accompagné de l'évacuation successive du pus par les selles.

Les Inflammations du mesentere se terminent par un abcès, ou par un scyrthe, lors qu'elles sont durables: ceux cy sont allés frequens, soit dans le mesentere, soit dans ses glandes.

Les Suppurations du mesentere sont fort lentes, & n'achevent leur cours que fort tard, les malades pour lors ne font point leurs fonctions accoutumées.

Ceux qui sont long-temps affligés de ce mal deviennent phthisiques, ou hectiques.

Si le Pus se jette ailleurs que dans les intestins, & où il ne trouve pas une sortie libre, il survient souvent une maladie semblable à la colique. S'il se jette dans la cavité de l'abdomen, il infecte, & gangrene les membres voisins, ou bien il les corrode par son acrimonie, & devient la source de mille maux. Quelquefois le pus ne sortant point par les selles, comme il est ordinaire, ou par les urines, ce qui est plus rare, il corrode les intestins, & leur communique la gangrene ou la sphac-

ele, selon la remarque de *Tulpius*.

Pour distinguer l'excretion purulente qui vient du mesentere d'avec celle qui part de l'exulceration des intestins, il faut remarquer que si les matieres purulentes sortent subitement, abondamment, sans douleur, & mêlées du sang, il est impossible que ce ne soit du mesentere; que si elles sortent en moindre quantité, tard, avec des tranchées, peu à peu, & successivement, c'est de l'ulcere des intestins, ainsi que les exemples rapportés par *Bartholin*, & par *Rhodius* le confirment.

Il y a une chose digne de remarque dans les suppurations des inflammations du mesentere, savoir qu'il survient un flux copieux d'urine, sans le soulagement du malade; ainsi quoique le sediment des urines soit louable, le Medecin n'en doit pas concevoir plus d'esperance, parce que ce n'est pas un veritable sediment; mais une espece de fusion du corps qui tombe en contrabescence.

La Separation de la lymphe, ou son infusion des glandules dans les parties, est viciée dans sa generation, quand elle est trop copieuse, ou trop acide, ou trop salée, ce qui engendre aussi-tôt les catarrhes; ou bien elle est viciée dans son cours par les vaisseaux lymphatiques, soit que son état soit naturel, ou contre nature, & cette seconde dépravation de la limphe engendre les hydropiques. La limphe qui s'écoule continuellement de la trachée-artere pour l'humecter, & la rendre capable de former la voix, a sa source dans les glandes qui sont proche de la fente du larynx, & si cette limphe est trop abondante, ou trop épaisse, la voix devient âpre & rude. Que si dans une affection catarrheuse elle est trop acide, étant por-

Comment on distingue l'excretion purulente qui vient du mesentere, d'avec celle qui sort de l'exulceration des intestins.

Pourquoy le flux copieux d'urine arrivant au malade, ne le soulage pas,

Les maladies qui arrivent lorsque la limphe est viciée.

464 LIVRE TROISIÈME
 réc à la tunique extérieure de la trachée-artère ;
 il est impossible qu'elle n'en soit irritée , & ne
 fasse une toux opiniâtre.



CHAPITRE XI.

DU Foye.

Ce que c'est **Le Foye**, que les Latins nomment *Fecur*, est
 que le foye un viscere tres noble, & d'une grandeur con-
Sa situation siderable, situé dans l'hypochondre droit sous le
 diaphragme ; dont il est éloigné environ d'un tra-
 vers de doigt, afin de ne luy pas nuire dans son
 mouvement. Dans le fœtus il s'étend jusqu'au cô-
 té gauche, parce que le ventricule n'est jamais si
 plein d'alimens, c'est ce qui l'oblige à céder au
 foye ; mais après la naissance il est placé presque
 tout dans le côté droit. On le trouve quelquefois
 au côté gauche ; mais cela arrive fort rarement.

Sa grandeur *Le Foye* n'est pas égal en *Grandeur* en tous les
 animaux ; mais eu égard à la proportion du corps,
 il est plus grand dans l'homme que dans les au-
 tres. Sa grandeur ordinaire & naturelle est telle,
 qu'elle descend trois ou quatre doigts au dessous
 des fausses côtes, & qu'elle s'étend un peu au
 delà du cartilage xiphoïde. *Dulaurent* écrit que
 l'on croit que les timides & les gourmands addon-
 nés à leurs ventres, ont le foye plus grand, il y a
 néanmoins de la vrai-semblance que cette règle a
 beaucoup d'exceptions. Dans la constitution or-
 dinaire soit dans l'excès, soit dans le défaut. Il
 arrive assés souvent que le foye pèche en gran-
 deur excessive, mais il arrive plus rarement qu'il
 pèche

DU VENTRE INFÉRIEUR. 465
 pèche en défaut de grandeur, & on remarque que
 la petitesse du foye est toujours nuisible, non la
 grandeur.

La Figure du foye est presque ronde ; & assés
 semblable à un pied de bœuf ; il est convexe du
 côté du diaphragme, pour s'accommoder à la fi-
 gure du lieu qu'il occupe, & concave du côté
 du ventricule ; c'est en cette partie qu'on ap-
 pelle la voute du foye, qu'est attachée la vessicule
 du fiel.

Sa figure.

Il est unique dans l'homme ; mais il est divisé
 en deux lobes, dont l'un qui est rond & ample,
 est à droit, & l'autre qui est étroit & pointu, est
 à gauche ; ces lobes sont séparés par une scissure
 par où entre la veine ombilicale. Outre ces deux
 lobes, l'on y en trouve un troisième, situé à la
 partie postérieure du foye, dont la chair est plus
 molle, & qui est enveloppé d'une membrane dé-
 liée qui s'étend jusqu'à l'épiploon.

Son nom-
 bre.

La Substance du foye est molle & rouge, en
 maniere de sang figé, d'où vient qu'il est appelé
Parenchime, c'est-à-dire, épanchement d'une hu-
 meur qui occupe, & remplit les espaces qui sont
 entre les vaisseaux, & les glandes.

Sa Substan-
 ce.

Malpighi qui a recherché avec soin la struc-
 ture du foye, a remarqué qu'il étoit tissu d'une
 quantité de petits lobes de figure conique ; que
 ces petits lobes étoient composés de plusieurs pe-
 tits corps glanduleux, qui ont des membranes
 particulieres qui les unissent, & les attachent les
 uns aux autres, & que chaque lobe du foye,
 quelque petit qu'il soit, ne laisse pas de recevoir
 un rameau de la porte, un du vaisseau biliaire, &
 un de la cave ; de maniere qu'on peut dire que
 toute la substance du foye n'est qu'un amas & un
 assemblage d'une infinité de petits corps glandu-

Vritable
 structure du
 foye.

EXPLICATION DE LA FIGURE XVI.

Qui représente la partie cave du Foye détaché du Corps.

FIGURE I.

- A A A Le Foye revêtu de sa Tunique dans la partie cave.
 B La Veine porte sortant de la partie cave du Foye.
 C C Les deux Troncs de la Veine-cave proche la partie gibbeuse du Foye.
 D La Veine ombilicale qui sort du Foye.
 E E La Vessicule du fiel située dans la partie cave du Foye.
 F Le Conduit biliaire, dit Cistique.
 G L'autre conduit biliaire, appelé Hepatique.
 H Un Rameau de l'Artere celiacque dans la partie cave.
 I Un autre Rameau de cette Artere qui entre dans le Foye.
 K K L'autre Rameau de la même Artere qui va à la Vessie du fiel.
 L Le Nef de la sixième paire qui se divise dans le Foye.
 M Un petit Lobe étendu dans l'Omentum, par lequel le Foie évacue les eaux qui l'abreuvent.
 N N Les Eminences du Foye, autrefois dites les Portes.
 a Le fond de la Vessie du Fiel, qui s'élève hors du Foye.
 b Le Canal commun qui forme le Rameau, ou conduit hepaticque.

FIGURE II.

Qui représente les Vaisseaux du Foye séparés du Parenchime, avec la Vessicule du fiel.

- A A Une portion de la Veine cave.
 B B Une portion du Tronc de la Veine porte qui sort du Foie.
 C C La Vessicule du fiel.
 D D La Veine ombilicale qui se termine dans un Rameau de la Veine porte.
 E E E E E Les Rameaux de la Veine porte qui se dispersent par tout le parenchime du Foye.

Fig. I.

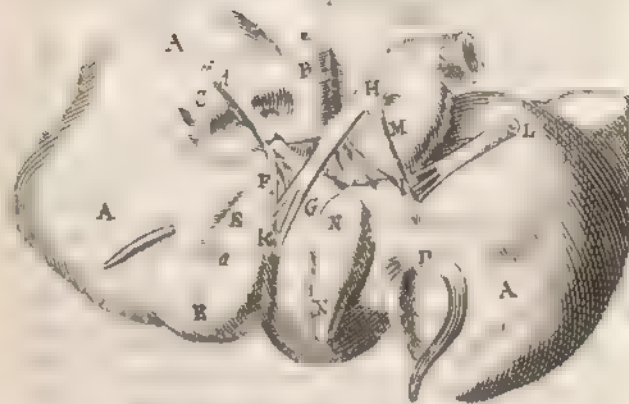


Fig. II.



FFFF Les Rameaux de la Veine-cave qui se distribuent dans la partie supérieure du foye, & qui se joignent en plusieurs lieux avec ceux de la Veine-porte.

GGGG Les infignes Anastomoses des Veines-cave, & porte.

HHHH Les extrémités des mêmes Veines, qu'on appelle Veines capillaires.

a Le Meut cistique.

leux representans une grappe de raisin, & de ramifications diverses de vaisseaux, dans laquelle se fait la filtration de la bile.

Sa couleur. La Couleur rouge dont on le voit teint, si l'on a égard à la tiffure des parties qui le composent, ne luy est pas propre, mais étrangere, le sang qu'il reçoit en tres-grande abondance la luy communiquant, selon l'experience que Glisson en a faite. Sa veritable couleur est d'être pâle, tirant legerement sur le jaune, telle qu'elle se montre dans un foye cuit; cette couleur neanmoins semble luy venir de la bile, qui dans le passage la luy communique, & c'est pour cette raison que *Maïfighini* luy attribue la couleur blanche.

Son temperament. Son Temperamment est chaud & humide, à raison de la quantité de sang dont il est rempli, & il échauffe le ventricule par sa chaleur.

Sa tunique. Il est enveloppé d'une membrane mince & déliée, laquelle prend son origine du peritoine, qui après avoir entouré le diaphragme, revient sur le foye, & l'environne de toutes parts. On trouve quelquefois sous cette membrane des vessicules pleines d'eau, qui ne sont autre chose que des limphatiques gonflées entre deux valvules, qui venant à se rompre, font cette espece d'hydropisie qu'on nomme *Ascites*.

Ses ligamens. Il est tenu, suspendu, & étroitement attaché

par en haut selon toute sa surface au diaphragme par un ligament membraneux, fort & large, qui vient du peritoine, par lequel aussi il tient au cartilage xiphoide. Ce ligament ne s'applique pas seulement à la membrane extérieure du foye; mais il la compose elle-même, & afin de soutenir facilement le poids d'un si grand viscere, sans danger qu'il ne se rompe, il descend jusques dans son interieur, & s'attache à la capsule commune, ou enveloppe du rameau de la veine-porte, à l'endroit où la veine umbilicale luy est continuë. Il y a encore auprès de ce ligament large un autre ligament particulier, rond, & fort, venant aussi du peritoine, par lequel le foye est attaché au diaphragme par sa partie gauche & postérieure. Il est attaché en bas à l'abdomen par le ligament umbilical, c'est-à-dire, par la veine umbilicale, qui ayant été coupée après la naissance, se change en ligament, par lequel ce grand viscere est contenu en son lieu, & empêché de monter trop haut avec le diaphragme.

Enfin il est encore attaché aux parties qui luy sont voisines, comme à la veine-cave, à la porte, à l'omentum &c. mais ces liaisons ne le tiennent pas suspendu.

Tous ces ligamens, quoy qu'ils affermissent le foye en son lieu, ne le tiennent pas neanmoins si fortement, qu'il ne puisse suffisamment se mouvoir vers le haut, & vers le bas, dans la respiration, & dans les agitations du corps, à droit & à gauche, & enfin en plusieurs autres manieres selon la necessité.

Il y a dans le foye cinq sortes de vaisseaux, savoir des nerfs, des arteres, des veines, des conduits biliaires, & des limphatiques.

Il reçoit quatre petits nerfs tres-déliés, deux de

Ses vaisseaux.

Ses nerfs.

la sixième paire, le troisième du rameau stomachique, & le quatrième de l'intercostal, lesquels communiquent à la tunique seulement un sentiment obtus, & peu vif; car à peine ces nerfs semblent-ils entrer dans la substance intérieure, & la pénétrer. Il n'a pas eu besoin ni de davantage de nerfs intérieurs, ni de plus grands, d'autant qu'à peine a-t-il dû avoir du sentiment, & que faisant lui-même le ferment, comme dit *Diemerbroeck*, il a bien pu se passer de la qualité fermentative des esprits animaux.

Ses artères.

L'Arterie cœliaque, en sortant de l'aorte, se divise en deux branches, dont l'une va au foye, & l'autre à la rate; la première qui est la plus petite, jette la gastrique, les deux cystiques, l'épiploïque, l'intestinale, & la gastrepiploïque, avant que d'entrer dans le foye, où elle se perd enfin, en se divisant presque en autant de petits vaisseaux que la veine-porte. Il y a des Anatomistes qui prétendent faire voir que les rameaux de cette artère sont enveloppés avec ceux de la veine-porte, & avec les branches du canal hépatique dans une même membrane.

Ses veines.

Les principaux vaisseaux du foye, sont la Veine cave, & la Veine-porte, qui sont répandues en pareil nombre dans toute la substance du foye; de sorte que chaque lobule, & tous ces petits corps glanduleux qui forment la partie cave, & la convexe de ce viscère, sont également fournis de ces vaisseaux; ainsi il ne faut pas croire que la porte ne soit qu'en la partie concave, & que la veine-cave ne soit que dans la partie convexe du foye; puisque l'on conduit leurs rameaux dans toutes les parties de ce viscère. Ceux de la veine-porte ne se déchargent point dans ceux qui reçoivent la bile, ni dans ceux de la veine-cave par des anas-

tomoses qu'ils ayent les uns avec les autres, comme le croient quelques Anatomistes; mais au travers de ces petits grains glanduleux, dont le foye est composé, & qui servent de moyen entre les rameaux qui donnent, & ceux qui reçoivent, de manière que tout le foye est parsemé de ramifications de la veine-porte, & de celles de la veine-cave, avec cette différence néanmoins que celles de la porte y entrent, & que celles de la veine-cave en sortent.

Les Conduits biliaires sont en aussi grand nombre dans le foye, que les rameaux de la veine-porte; puisque par tout où il se trouve une branche de l'un, il y en a toujours une de l'autre, & qu'ils sont enfermés dans la capsule de *Glisson*. Ces conduits reçoivent la bile après que la séparation en est faite d'avec le ferment du sang, & se réunissant ensuite ensemble, vont par un seul conduit la porter dans la vessie du fiel, ou dans le duodenum.

Les conduits biliaires.

Les Vaisseaux lymphatiques du foye tirent leur origine des petites glandes conglobées, que l'on découvre sous la tunique de la partie cave, vers l'entrée de la veine-porte, dans la capsule de laquelle *Glisson* dit qu'on voit entrer les vaisseaux, sans qu'ils ayent pour cela aucune communication avec le foye. Leur usage est de porter la limphe de ces glandes dans le réservoir de *Pequet*, & non pas d'apporter le chyle au foye, comme l'ont prétendu ceux qui les prenoient pour des veines lactées.

Les vaisseaux lymphatiques.

Les Anciens se sont imaginés que c'étoit le foye qui faisoit le sang, & qui le distribuoit aux parties pour leur nourriture, & que le chyle ne pouvoit être porté ailleurs, & pour cet effet ils vouloient qu'il y fut conduit par les mêmes veines

Usages que les Anciens donnoient au foye.

qu'ils disoient porter le sang du foye aux intestins.

Le sang & le chyle ne peuvent passer par le même conduit.

Pour détruire cette opinion, il ne faut qu'examiner les mouvemens opposés qu'ils donnoient au chyle, & au sang, n'y ayant pas apparence de croire que deux liqueurs, dont l'une, selon eux, montoit, & l'autre descendoit, pussent passer en même temps par un même canal, d'ailleurs la circulation du sang que l'on a découverte de nos jours, s'est trouvée si opposée à cette distribution du sang par les veines, que bien loin de le porter aux parties, elles n'ont au contraire point d'autre usage, que celui de le reporter au cœur.

Le véritable usage du foye.

Le véritable usage du foye est de servir, comme plusieurs autres parties, à purifier le sang. Cette purification se fait en cette sorte. Le sang qui est porté dans le foye par les artères, & celui qui est rapporté de la rate, & des autres parties du bas ventre par la veine-porte, étant plein de bile & d'impuretés, est conduit par les extrémités de ces rameaux dans les petites glandes qui forment les lobules dont toute la substance du foye est composée, le sang ayant été à travers les porosités de ces glandes, comme à travers un papier gris empreint d'huile, & séparé de la bile, est repris par les extrémités des vaisseaux de la veine-cave qui le porte au cœur, & la bile est recueillie dans les conduits biliaires qui vont la verser dans la vésicule du fiel, ou dans le duodenum.

Si on fait reflexion sur la nécessité qu'il y avoit que ce sang qui venoit des parties du bas ventre, où il avoit contracté de méchantes qualités, fût épuré avant que d'être mêlé dans la masse, & que d'être porté au cœur, on avouera qu'il ne falloit pas une partie moins considérable que le foye, qui lui servant de tamis, en sépare la bile, & en

même temps lui redonne sa douceur, & les bonnes qualités qu'il avoit perduës.



CHAPITRE XII.

Des Maladies du Foye.

Les principales Maladies qui arrivent au foye sont l'Intemperie; l'Obstruction, l'Inflammation, l'ictère, le Scyrrhe, les Playes, les Ulcères, la corruption de sa substance, l'Atrophie, la Cachexie, & l'Hydropisie.

Les maladies du foye

Le Foye peut recevoir, étant malade, toutes sortes d'Intemperies, ou simples, ou jointes à quelque matière, quand au lieu de bien purifier le sang, il tient trop de la nature de la bile, & de la pituite.

L'intemperie, & ses causes.

Quand il est attaqué d'intemperie chaude, les signes sont la perte d'appetit, la soif vehemente, & la grande chaleur par tout le corps, principalement dans les paumes des mains, & les plantes des pieds. Que si cette chaleur est accompagnée de secheresse, les parties deviennent arides, si d'humidité excessive elles deviennent moëtes. Si l'intemperie est composée, & que l'humeur chaude, c'est-à-dire, le sang ou la bile domine, les signes sont le vomissement, ou les déjections bilieuses, l'amertume de bouche, le dégoût des viandes, la soif ardente, & la fièvre tierce ou lente, qui y arrive ordinairement, ce qui dessèche peu à peu tout le corps. Les marques de la trop grande froideur, tant du foye que de l'humeur pituiteuse qui y prédomine, sont les déjections du ventre peu fréquentes, peu abondantes,

Les Signes.

& peu colorées & fétides, l'appetit, ou envie de manger des viandes, sans avoir soif, ni fièvre, & sans que le corps soit extenué.

Le Prognostic.

L'Intemperie du foye est plus dangereuse que celle du ventricule, à cause de la noblesse de la partie affectée, & celle qui est froide & sèche, que celle qui est chaude & humide, parce que les causes qui la produisent ordinairement sont plus fortes, & tout-à-fait contraires à la nature. Celle qui est jointe à quelque matière est aussi plus mauvaise que celle qui est simple, & sans aucune humeur qui la foment.

L'obstruction, & ses causes.

L'Obstruction est une maladie assez ordinaire au foye, à cause de la petitesse de ses veines qui se bouchent facilement par les impuretés grossières & visqueuses du sang.

Les signes

Les Signes de l'obstruction sont la pesanteur & distension de l'hypochondre droit, & la douleur obtuse qu'on ressent, principalement quand on fait quelque exercice après le repas. Pour la tumeur & la fièvre, elles ne se manifestent pas en cette maladie.

Le Prognostic.

Cette Incommodité n'est pas à mépriser : car le plus souvent elle menace de fièvre, d'inflammation du foye, d'ictère, ou jaunisse, de scyrre, & d'hydropisie, d'où vient qu'*Avicenne* la nomme la mere des maladies du foye.

L'inflammation, ou Hepatite.

L'Inflammation du Foye, ou *Hepatitis*, a les mêmes causes que les autres inflammations, les principales sont les contusions, & les chûtes sur le côté droit.

Les Emplâtres & les *Onguents* trop chauds appliqués à la région du foye, les *Ventouses* qu'on y attache, peuvent engendrer l'inflammation suivant l'observation d'*Hildanus*.

Ses signes.

Pour ce qui est des *Signes*, l'inflammation

la partie gibbeuse, ou convexe, est plus facile à connoître que l'inflammation de la partie concave. Dans la première les symptômes sont beaucoup plus pressans, & ressemblent à ceux de la pleurésie; dans la dernière les symptômes ont rapport à ceux qui denotent les affections de l'estomac.

En general on ressent dans l'inflammation du foye une douleur obscure avec tension vers la région du foye, il y a en même temps une fièvre aiguë, si l'inflammation est grande, ou lente, si l'inflammation est petite, d'autant qu'il est impossible que le foye soit enflammé, sans que le diaphragme compatisse à quoy il est fortement attaché par un ligament large, cela fait la toux sèche, qui tourmente les malades par intervalles, la difficulté de respirer s'y trouve. Il est difficile de se coucher sur les côtés, le poux est fréquent, vite & inégal, la soif extrême, l'appetit abbatu, & si la partie convexe est affligée, une douleur âcre occupera la fosse du cœur.

Si c'est la partie concave qui soit enflammée, les malades auront un hoquet continu, & souvent il leur survient un vomissement bilieux : mais tous ces symptômes sont familiers aux pleuresies, ce qui nous oblige d'être exacts à distinguer ces deux affections.

Les Signes pour les distinguer sont particulièrement la douleur avec point, très-violente dans la pleurésie, & petite, ou nulle dans l'inflammation du foye; dans celle-cy l'inspiration est difficile, & l'expiration facile; au lieu que ces deux actions sont laborieuses dans la pleurésie. De plus la toux est vehemente, fréquente, & humide dans la pleurésie, douce & sèche dans l'inflammation du foye. Le poux des pleuretiques est dur & sient,

Comment on distingue la pleurésie de l'inflammation du foye.

comme on dit, & onduleux dans l'inflammation du foye. Enfin quand le foye est enflammé on sent un certain poids qui tire en en bas le thorax vers le côté droit, & quand l'inflammation est à la partie convexe, on trouve de la tumeur & de la résistance au toucher. En un mot tous les symptômes sont plus cruels dans la pleurésie que dans l'inflammation du foye.

Il arrive quelquefois que les douleurs de ventre accompagnent l'inflammation du foye, ce qui donne lieu à quelques-uns de prendre ce mal pour la colique, la fièvre, la toux, la difficulté de respirer, & les autres symptômes qui ne se trouvent point dans la colique, servent à la distinguer de l'inflammation du foye.

Les inflammations des muscles de l'abdomen trompent aussi les Medecins, & passent pour l'inflammation du foye. La distinction est pourtant facile à faire par la douleur avec pulsation dans l'inflammation des muscles, qui n'est pas dans l'inflammation du foye, lequel n'a qu'une arriere seule, & tres-petite.

Enfin il ne faut que toucher & examiner si la tumeur est de la figure du foye, & si elle est profonde, ou non, pour juger si l'inflammation est au foye, ou aux muscles.

Sennert avertit prudemment les Medecins de ne se pas tromper, en voyant la tumeur au milieu du ventre, parce que le foye s'étend jusqu'à là.

Le prognostic de l'inflammation du foye.

Quant au Prognostic. L'inflammation du foye se dissout ou suppure, & dégenere en abcès, qui se vuide tres-souvent par les selles, ou par les urines, quelquefois par la bouche, selon l'observation de Salmuth, mais néanmoins rarement. Il est aussi rare que le foye suppure, & qu'il soit

rejeté en toussant en forme de pus, ce qui arrive par la circulation du sang, & dont on a un exemple dans Schneider. Enfin il est encore plus rare que l'abcès soit transporté au gras des jambes, comme Schenkius assure, sçavoir que la matiere purulente de l'abcès du foye, passa aux jambes, où elle fut évacuée par un abcès.

L'inflammation du foye est un mal dangereux, & souvent mortel. Celle de la partie cave est plus perilleuse, à cause des symptômes du ventricule, comme le dégoût, la nausée, le vomissement &c. L'inflammation de la partie gibbeuse est plus douce.

Le Hoquet opiniâtre qui survient à l'inflammation du foye est mortel, selon les observations de Forestus.

Si l'usage du nitre fixe pousse copieusement par les urines dans l'inflammation du foye, le malade est sauvé, selon Ettmuller: car c'est un fort bon signe.

Lorsque l'inflammation du foye passe vingt-un jour, que la fièvre dure, & que la tumeur ne s'abaisse point, elle vient à suppuration.

Quand le foye ou la rate suppurent, l'hémorragie du nez survient ordinairement les sept premiers jours, rarement le douze.

Les Signes plus certains de l'inflammation du foye sont, la fièvre ardente, la soif insatiable, la langue rude, le froid des extrémités, avec une ardeur interne, & les vomissemens noirs ou erugineux. Aux approches de la mort le ventre s'enfle, & après la ruption de l'abcès, une sueur froide occupe le col & le visage, & le malade tombe en défaillance. Quand l'inflammation du foye est accompagnée d'une fièvre ardente & continuë, c'est un mauvais signe, qui marque que

le viscere est furieusement enflammé.

Ce que c'est
que l'ictère

L'ictère est une maladie, dans laquelle le corps se teint de couleur jaune, livide, noire ou verdâtre.

Sa cause

La cause prochaine, selon Ettmüller, est l'éloignement de la bile, & du suc pancréatique de leur état naturel, & leur alteration viciée qui separe mal le chyle, le teint de même, & déprave toute la masse du sang.

Les vices
de la bile.

Les Vices du côté de la Bile sont 1. Lors qu'elle manque : car alors elle ne separe, & ne teint point le chyle. Ce défaut est ordinaire, quand la bile n'est point filtrée dans le foye, ou quand il y a obstruction dans le canal choledoque, ce qu'on ne peut nier : car l'expérience parle assés ; puisqu'on voit les selles sont alors blanches, visqueuses, chyleuses, & gluantes, les malades sont mêmes sujets aux vers, qui s'engendrent faute de l'assaisonnement balsamique de la bile, les douleurs rongeanes occupent frequemment les intestins, à cause que l'acide n'est point temperé par la bile. 2. Quand la bile est émoussée, c'est-à-dire, trop peu active, & trop peu salive, de quelque cause que ce soit ; mais le plus souvent à cause de l'acide qui a été charié dans la vesicule de la bile, lequel non seulement se coagule avec le sel volatile urinaire de la bile, se granule, & dégénere enfin en calculs ; mais il corrompt même l'huile balsamique de la bile, & la rend incapable de communiquer une bonne teinture au chyle. 3. La trop grande épaisseur & la substance trop huileuse peuvent dépraver la bile, la dernière mal exaltée par le défaut des volatiles, & n'ayant pas la teinture convenable, ne sauroit bien teindre le chyle, ni le separer convenablement, tant que les sels volatiles sont emprisonnés dans l'huile. Le

chyle étant ainsi mal separé, & mal teint, infecte indispensablement la masse du sang, & en corrompt la texture.

Les vices du suc pancréatique qui se rencontrent souvent avec ceux de la bile, consistent en ce qu'il est d'un suc acide vicié, sur tout alumineux, & austere, & même vitriolé, ce qui corrompt par une effervescence viciée la separation naturelle des matieres fecales d'avec le chyle dans les intestins, & fait que le chyle vicié altere la masse du sang, & luy communique diverses couleurs obscures & defectueuses par une précipitation dépravée. De là viennent les couleurs tantôt livides, & plombées, tantôt vertes.

Il faut rechercher dans ces deux sucs la cause des deux jaunisses, la bile pêchant en quantité ou en qualité fait la jaune, & le suc pancréatique fait la noire.

La Masse du sang étant empreinte d'excremens viciés, au lieu de bon chyle, il est impossible que la fermentation naturelle ne soit troublée ; de là viennent les inquietudes de poitrine, la douleur de cœur avec oppression, les lipothimies, les abattemens de forces, & les autres symptomes ordinaires au commencement de la jaunisse, & avant qu'elle paroisse, jusqu'à ce que la fermentation naturelle du sang, ou l'effervescence fiévreuse separe ou précipite les excremens, lesquels étant absorbés par le serum, sont enlevés par le mouvement circulaire de la masse du sang au travers des parties solides, qui les retiennent dans leurs petits pores, comme dans des philtres & des colatoires, où ils s'attachent en place du suc nourricier, & s'aglutinant successivement, ils donnent aux parties solides une couleur étrangere, suivant que les excremens differens acquerent de diffé-

Les vices du
suc pancréa-
tique.

Comment
la masse du
sang rem-
plie d'excre-
mens teint
toute l'ha-
bit du
corps.

rentes couleurs par de différentes précipitations. Ces couleurs occupent non seulement l'habitude extérieure du corps, mais même les viscères internes du thorax & de l'abdomen. Ces excréments séparés, précipités, & absorbés par le serum, sont pareillement poussés par les urines.

Pourquoy
les urines
sont au com-
mencement
claires, en-
suite teintes
& chargées

Par cette raison les urines sont claires au commencement, opaques dans le temps de la fermentation, & dans l'approche de la précipitation, après quoy elles sont teintes, & chargées de beaucoup de sediment, & deviennent enfin claires & naturelles. Ce qui montre manifestement que ces excréments sont détachés de la masse du sang par la fermentation, avant que d'être poussés par les urines, ou recoignés dans l'habitude du corps. Ce jeu dure jusqu'à ce que ces matieres & la masse du sang ayent été corrigés, & repris leur tiffure naturelle, & que tout ce qui est déposé dans l'habitude du corps ait été dissipé, tant par la sueur, que par l'insensible transpiration.

Comment
les poisons,
le levain des
ulceres, peu-
vent causer
une sembla-
ble ramure
dans l'habi-
tude du
corps.

Que si un levain étranger change subitement la constitution de la masse du sang, & y produit une fermentation, & une précipitation contre nature, & singuliere comme les poisons, & le levain des ulceres refermés peuvent facilement faire, il ne faut pas s'étonner qu'il s'en ensuive de pareils alterations dans le sang, & de semblables couleurs & teintures dans les parties solides, parce que les parties infectées du levain étranger font fermenter la masse du sang, & sont précipités çà & là dans les parties où elles se fixent, & engendrent promptement la jaunisse.

Comment
se fait la jau-
niss.

La véritable maniere dont la jaunisse se fait est telle. Les particules éterogenes ramassées dans la masse du sang, comme la lie dans le moût, en sont

sont séparées par la fermentation, & acquièrent diverses couleurs étrangères. En cet état où elles sont poussées par les urines, ou recoignées nécessairement dans les parties solides, auxquelles elles communiquent leur couleur.

On connoît assés la jaunisse par la couleur de tout le corps, particulièrement du blanc des yeux, par la raison que ce blanc est une espece de reits admirables, tissu de plusieurs arteres tres-fines & tres-delicates, comme il paroît dans l'inflammation des yeux, où elles sont plus apparentes. Par consequent le suc vitié précipité dans l'œil, & s'arrêtant dans les vaisseaux capillaires qu'il a pénétrés, teint plus sensiblement qu'aucune autre partie le blanc de l'œil, qui est moins coloré naturellement.

Sei signes;

Oltre cela les lassitudes de tout le corps, & de tous les membres, les cephalalgies vehementes, les douleurs avec pesanteur à la region des lombes, les vertiges, & les tournoyemens de tête, les inquietudes de la poitrine, & les respirations difficiles sont les marques generales de la jaunisse.

La Jaunisse jaune se connoît en particulier, en trempant un linge dans l'urine du malade, qui semble teint de safran quand on le retire, ce qui n'arrive pas à l'égard des autres urines, pour jaunes qu'elles soient, quoique l'urine des ictériques, soit de couleur de feuille morte, selon Zacutus Lusitanus, opaque, sordide, & non pas jaune.

On a une saveur amere à la bouche, ou changeante, ce qui vient de la corruption de la limphe.

Les Signes de l'obstruction de la vessicule du fiel sont les selles blancheâtres, ou la constipation.

rebelle du ventre, qui étant une fois libre, va tout seul.

La *Diarrhée* même survient quelquefois à la jaunisse jointe à la fièvre, ce qu'on nomme diarrhée bilieuse.

Tantôt la fièvre y est, tantôt elle n'y est pas, tantôt elle précède la jaunisse qui survient comme éritique, ou comme symptomatique, tantôt il survient une fièvre légère, causée par la fermentation du sang augmentée pour précipiter les parties excrémenteuses de la masse du sang.

Quand la jaunisse est opiniâtre, quand elle recommence après avoir été guérie, il y a ordinairement des calculs dans la vessie du fiel qui ne se connoissent à aucune autre marque.

Les *Signes* de la cœction de l'urine sont connoître si la jaunisse est critique ou symptomatique, l'urine bien cuite marque la crise, sinon la jaunisse est symptomatique.

L'*Urine* est tenue au commencement, un peu blancheâtre, elle se trouble dans la suite, devient obscure & grossière, dans l'état elle a beaucoup de sédiment, & paroît teinte d'un jaune plus fort que le naturel. Lorsque l'urine devient grossière, trouble & noire, c'est une marque de la victoire de la nature sur la maladie, & de la guérison.

Son pronostic.

La jaunisse jaune est plus aisée à guérir que la noire, sur tout quand celle-cy suit la fièvre quatre, selon l'observation de *Forestus*.

Des jaunisses jaunes la plus sûre est celle qui est critique dans la fièvre, après celle-cy la plus facile est la jaunisse qui vient de l'obstruction de la vessicule du fiel, la plus dangereuse ou méchante, suivant *Hippocrate*, est la symptomatique dans les fièvres, les calculs de la vessicule du fiel sont difficiles à guérir, ils reviennent toujours, & cau-

sent à la fin la mort. La jaunisse jointe au scyrrhe du foye, ou de la rate, est souvent incurable, & elle est suivie d'une hydropisie mortelle.

La jaunisse causée par le poison ou venin, est plus ou moins dangereuse, suivant la qualité du venin ou du poison.

L'*Escyrrhe* est une tumeur dure, & sans douleur, à laquelle le foye est beaucoup sujet, à cause que c'est une partie glanduleuse.

Ce que c'est que le scyrrhe du foye,

Sa cause.

Le Foye devient scyrrheux, lorsque le sang & les autres liqueurs s'épaississent dans le tissu de ses glandes. Les particules inégales, & les plus embarrassantes du suc nourricier, ayant des figures qui les empêchent de circuler, elles s'arrêtent dans la substance de ce viscère, les glandes & les tuyaux se bouchent, & se remplissent de plus en plus, la limphe terrestre & saline qui s'est embarrassée dans les glandes, s'endurcit à la fin comme du plâtre, à cause que les particules les plus mobiles se sont évaporées. C'est ainsi que se forment ces matières pétrifiées qu'on trouve tous les jours, lorsque le foye, la rate, & les reins sont scyrrheux.

On connoît que le foye est scyrrheux, parce qu'en touchant l'hypochondre droit, on y sent de la dureté. Le malade sent aussi une douleur pesante, il a une petite toux sèche qui le prend de temps en temps, il est maigre, & fort pâle. Bien souvent il se forme aussi une tumeur au ventricule, ce qui vient de la compression du foye. Lorsque la maladie est ancienne, on devient hydropique, parce que la limphe des vaisseaux lymphatiques du foye ne pouvant retourner dans le sang, à cause que ces vaisseaux sont bouchés ou desséchés, les autres se remplissent trop, ils se rompent à la fin, & la limphe se répand dans le ventre.

Ses signes

H hij

La Respiration est empêchée, à cause de la tumeur du foye qui presse le diaphragme. Lorsque les obstructions du foye sont considérables, on ne peut demeurer couché sur le côté gauche, parce que dans cette situation le foye pèse sur le ventricule, ce qui empêche la digestion, & ce qui cause de la douleur.

Son pronostic.

Le Scyrrhe du foye est une maladie fort fâcheuse, & bien difficile à guérir, on n'en peut gueres esperer qu'une hydropisie, avec un dessèchement de tout le corps, ou bien une jaunisse épanchée.

Cause de l'ulcere du foye.

L'Ulcer du foye a toujours été précédé de l'inflammation de cette partie : car si on suppose qu'il y ait dans le sang un acide âcre qui l'épaississe trop, il est certain que le sang aura de la peine à passer dans le foye; c'est pourquoy il se fera des obstructions dans les glandes de cette partie, la matiere arrêtée dans les tuyaux fermentera, & ulcerera bien tôt la substance du foye.

Ses signes

On connoît l'ulcere du foye à la douleur ardente de l'hypochondre droit, on y sent un battement, on a la toux, & une difficulté de respirer, le visage est jaune, & rempli de petites pustules. Si l'ulcere occupe la partie cave du foye, les déjections sont mêlées de pus, & quelquefois aussi de sang, on sent des douleurs dans le ventre, à cause de l'irritation que le pus âcre fait en passant dans les intestins. Ces matieres ne peuvent venir que par le canal biliaire, pour se décharger dans le duodenum. Dans le progrès de la maladie il arrive une fièvre lente qui dégénere en hecticque; on voit le malade dessécher tous les jours, il perd l'appetit, son haleine sent mauvais, enfin il luy survient souvent des défaillances

Les Ulceres du foye sont souvent mortels, parce que le pus s'écoulant sur les intestins qui en sont proches, les ulcere, ce qui fait que le sang & les autres liqueurs nourricieres s'écoulent avec les excréments, de sorte que les parties demeurent privées de nourriture.

Son pronostic.

Quelquefois le foye reçoit changement en sa substance, & se corrompt, quand sa force se perd, qu'il n'a pas la fermeté, qu'il se relâche, & s'éloigne de la perfection qui est nécessaire à ses actions.

La corruption de la substance du foye.

On connoît que sa substance est corrompue par la fièvre lente qui accompagne le malade, l'extrême dégoût des viandes, principalement de la chair, dont l'odeur même déplaît beaucoup, la syncope ou défaillance de cœur qui arrive, à cause des exhalaisons mauvaises & fétides qui s'élèvent de la partie affectée, laquelle est petite au commencement, ensuite plus grande, & enfin très-forte, & très-dangereuse, suivie d'une sueur froide qui emporte bien-tôt le malade.

Ses signes

Si l'on a reçu une playe au côté droit, un peu au dessous de l'ombilic, qu'elle penetre allés avant, & obliquement vers les fausses côtes, qu'il sorte du sang noir de la playe, & abondamment, que le blessé sente une grande douleur dans cette partie, qu'il vomisse de la bile, qu'il demeure plus commodément couché sur le ventre qu'en toute autre situation, on peut prononcer que le foye a été blessé.

Les signes de la playe du foye.

Les Playes du foye sont mortelles, à cause de la forest des vaisseaux qui arrousent ce viscere, qu'on ne peut y porter les remedes, & que le cœur & les poulmons souffrent beaucoup par la communication de leurs nerfs qui causent la défaillance, le vomissement bilieux, & la difficulté de respirer.

Son pronostic.

Ce que c'est
que l'atro-
phie.

Seu causes.

L'Atrophie ou maigreur de tout le corps est, lors qu'il ne se nourrit point, ce qui arrive, ou par le défaut d'aliment dans la masse du sang, ou par l'inaptitude de l'aliment pour nourrir.

Le défaut de Nutrition arrive 1. Quand il ne s'engendre point de chyle dans l'estomac, comme dans le jeûne volontaire, ou quand on mange des choses peu nourrissantes, ou vitiées.

2. Quand le chyle engendré n'est point porté jusques dans les vaisseaux qui contiennent le sang, ce qui arrive ou par le vice des vaisseaux lactés, qui ont leurs embouchures dans les intestins obstrués, comme nous avons dit qu'ils étoient dans la passion celiacque, ou par le vice des glandes du mesentere qui sont obstruées, gonflées, scyrtheuses, ou scrophuleuses: car ces maladies se succedent l'une à l'autre, ce qui bouche le passage au chyle.

3. *La Nutrition* manque, quand le chyle mêlé avec le sang, & en quelque maniere assimilé, s'évacue trop comme dans les grandes hemorrhagies, par le nez, par la matrice, & le plus souvent par les hemorrhoides: car ces grandes évacuations de sang dérobent beaucoup de suc nourricier, d'où l'atrophie s'ensuit necessairement.

La Crainte excessive donne lieu à l'atrophie, en épuisant le suc nourricier par les glandes cutanées en forme de sueur.

La Chaleur produit le même effet, en liquéfiant le suc nourricier, & en le consumant successivement.

Le Flux de ventre trop copieux est de ce genre, & *Borellus* fait mention d'une atrophie arrivée après une medecine qui causa une superpurgation.

Les Fleurs blanches des femmes, qui ne sont

qu'une veritable gonnorrhée, étant durables, dégènerent en atrophie, & en maigreur. Enfin l'usage du plaisir amoureux trop frequent, évacué considerablement le suc nourricier avec la semence.

La Maladie des nouveaux mariés, nommée phthisie dorsale, ou hectique des nouveaux mariés, est de la même nature, lorsque leur empressement leur fait consumer trop de suc nourricier. Ils deviennent successivement atténués par le dos, l'épine avance, & on sent une espee de fourmillement avec chatouillement le long du dos.

La Cause de l'atrophie par le vice de l'aliment impropre à nourrir, est lors qu'il est trop âcre ou trop salé, ou vicié de quelque autre maniere, ce qui arrive 1. Par la generation viciée du chyle dans l'estomac. 2. Par la masse du sang vicié qui corrompt l'aliment.

La Cause de la langueur hectique & de l'atrophie reside souvent dans l'estomac. Il corrompt les aliments, & au lieu de les changer en un chyle doux, il les fait dégènerer en un suc vicié, salé, âcre & visqueux. Ce vice suit frequemment les aliments viciés qu'on avale comme dans le pica, mais il arrive beaucoup plus souvent du défaut de la limphe salivale trop âcre, & trop salée, qui trouble la digestion de l'estomac, & gâte son levain, d'où viennent les saveurs de cendres, dégoutantes dans la bouche.

Quand le sang est vicié le chyle même le plus loüable se corrompt de necessité, & produit l'atrophie, c'est-à-dire, quand le sang est trop salé, ou trop acide, ou trop âcre, ou rendu par quelque autre vice impropre à la nutrition. C'est par cette raison qu'ensuite des fièvres continuës ou intermittentes mal gouvernées, la fièvre hectique

survient, qui cause l'atrophie, tant par l'acrimonie, que par la viscosité du sang & de la limphe. Les scorbutiques ont pareillement l'atrophie, à cause que l'acrimonie du sel scorbutique empêche que la masse du sang ne soit nourrissante, & c'est l'ordinaire dans le mal hypochondriaque de tomber dans l'atrophie, lorsque le mal est avancé.

La Masse du sang s'infecte particulièrement par le pus engendré de l'ulcère de quelque partie qui se mêle avec le sang, le corrompt, ou putrifie, le rend âcre & salé, & produit par conséquent l'atrophie. C'est une espèce particulière qu'on nomme proprement phisie, & dont on a parlé en traitant des maladies du pōumon.

Les signes
de l'Atrophie.

Les Signes de l'atrophie sont évidens. Le corps s'amaigrit, & s'attenuë peu à peu, les forces se perdent de même insensiblement, jusqu'à ce que l'atrophie soit confirmée, & qu'outre le visage hippocratique, au langage des Medecins, les côtes s'élèvent dans le thorax, le cartilage xiphoïde paroît courbe, les os des épaules ou scapules ressemblent à des aîles, & les clavicules à des arcs, l'épine du dos sort en dehors, le ventre est abattu, & retiré, les fesses pendent, ou sont consummées entièrement, les cuisses, les bras, les pieds, les mains, & les doigts sont arides. Il y a des bossés autour des articules, les ongles se courbent, le poil tombe, la peau est flettie & ridée, les veines sont manifestes & livides, & peu s'en faut que tout le corps ne soit diaphane & transparent.

Les Choses qui donnent l'atrophie par le défaut d'alimens sont manifestes. Lorsque la maladie provient du vice des glandes du mesentere, l'abdomen est enflé avec une douleur profonde, obstuse, & durescive, les excremens sont liquides

& chyleux, & le corps s'attenuë peu à peu.

Les Signes que la maladie dépend de l'estomac, sont l'enflure d'estomac, & de l'abdomen au commencement de l'atrophie, le resserrement de poitrine qui precede l'appetit perdu, & la toux sèche, à quoy survient une petite fièvre continuë, semblable à la fièvre hectique. Au matin en se levant les malades ont une saveur salée à la bouche, & quelquefois en un autre temps, ou bien, ils se plaignent d'un goût de cendres ou de poisson, ou de chair corrompue. Alors la racine du mal est dans l'estomac.

Dans le progrès du mal la fièvre hectique s'augmente, la chaleur est non seulement plus considérable après le repas; mais les sueurs nocturnes copieuses surviennent, la toux au commencement petite devient plus grosse, d'abord sèche, ou rejetant peu de matieres tennës & aqueuses, & particulièrement elle regne la nuit. Enfin la toux est continuë, & on rejette des matieres grossieres, blanches, visqueuses, & même abondantes. Lorsque l'ulcère du pōumon succede à cette toux, les crachats sont purulens, & la respiration plus ou moins difficile.

L'Atrophie est toujours dangereuse; mais elle est plus ou moins selon la benignité ou la vehemence de la cause qui la produit. Le flux de ventre copieux, ou long, survenant, avance la mort du malade.

Son pronostic.

La Cachexie est une maladie qui fait dégénérer le teint naturel & vif du corps, en pâle, livide, jaune ou vert, & rend l'habitude du corps bouffie & flettie.

Ce que c'est que la cachexie.

La Cause prochaine, selon Etmuller, est la trop grande crudité de la masse du sang, ou la fermentation abolie, ou diminuée; ce qui empêche

Sa cause.

le chyle de s'assimiler, & fait demeurer toute la masse crüe & bouffie. Le sang ainsi crud ou pituiteux, comme l'on dit, circulant par les parties, les farcit d'un chyle, ou d'un suc nourricier non altéré, & non volatilisé, plutôt qu'il ne les nourrit, de sorte que le corps, suivant l'expression de *Forestus*, est gonflé comme une pâte mal fermentée, qui garde l'impression du doigt qu'on y appuie.

Les Particules salines fermentatives de la masse du sang accablées de ce suc crud, sont incapables de produire dans le sang une bonne fermentation, & de perfectionner l'alteration du chyle, sa volatilité, & son assimilation: c'est pourquoy tout le sang demeure crud, visqueux, & tirant sur l'acide, le sang de cette nature s'arrêtant dans la poitrine d'abord qu'il est porté au cœur & aux poulmons avec un peu trop de rapidité dans les légères agitations du corps, il y cause des difficultés de respirer, & des inquietudes, de plus la fermentation de la masse du sang ne sçauroit être dépravée ou diminuée, que la fermentation menstruelle des femmes ne se déprave & diminue conséquemment. Par cette raison la suppression des mois survient à la cachexie confirmée, qui devient par ce surcroît plus grande & plus opiniâtre: car ce n'est pas la suppression des mois qui donne la cachexie, mais celle-cy qui donne la suppression des mois.

Que si le mal augmente de plus en plus, de sorte que l'habitude du corps soit extrêmement gonflée & molasse par le relâchement des fibres nerveuses & musculieuses, on l'appelle alors Leucophlegmatie, qui est le plus haut degré de la cachexie.

Lors qu'outre cela les glandes des parties mus-

culeuses, ou même les vaisseaux lymphatiques s'obstruent par ce suc crud, de sorte que la lymphé, ou du moins les serosités ne peuvent pas être reprises par les vaisseaux lymphatiques; mais qu'elles croupissent dans les parties qu'elles gonflent de plus en plus, il survient une maladie nommée *Anasarca*, qui passe pour la troisième espèce d'hydropisie, sçavoir l'hydropisie de tout le corps.

On confond souvent la leucophlegmatie & l'anasarca; mais ces affections ne conviennent qu'à l'égard du sujet, c'est-à-dire, de l'habitude du corps: car la leucophlegmatie vient de la pituite, & l'anasarca d'une serosité ichoreuse & crüe, déchargée dans l'habitude du corps, peut être comme on a dit, par le vice des vaisseaux lymphatiques.

Il est facile de distinguer l'une d'avec l'autre. Dans la leucophlegmatie le corps est plus obscur, & plus terne qu'il ne doit; dans l'anasarca au contraire il est plus resplendissant que le naturel. On les distingue encore par le pressément du doigt qui laisse long temps son enfonceure dans la leucophlegmatie, & disparaît promptement dans l'anasarca; de plus celle-cy suit ordinairement l'autre, & la leucophlegmatie dégénère en anasarca. On suppose ordinairement que la cachexie, & les affections semblables viennent du foye, & de son intemperie froide; mais comme cette opinion est fondée sur l'hypothèse qui attribue la sanguification au foye, moyennant sa chaleur spéciale; il est évident qu'elle doit tomber avec l'hypothèse qui lui sert de fondement.

La Cachexie est facile à connoître: car outre le changement du teint de toute la peau, il y a une difficulté de respirer, qui est plus pressante lorsque l'on moue, & qu'on agit, la palpitation mêm-

Comment
on distingue
l'anasarca
d'avec la
leucophleg-
matie.

Les signes
de la cachexie.

me du cœur survient, & on sent le battement des artères à la gorge, & aux tempes. Ajoutés la lassitude du corps, & particulièrement des jambes, on sent des douleurs avec compression & inquiétude à la poitrine, qui redoublent après le repas. Il y a quelquefois une fièvre lente continuë, ou intermitente, ou composée de l'une & de l'autre, le battement du poux est inégal, petit, fréquent & foible. Les urines sont crues & aqueuses, rarement grossières & troubles. Enfin le corps est bouffi & enflé, la leucophlegmatie, & l'anasarca ensuite succèdent, quelquefois l'hydropisie des jambes ou de l'abdomen.

Aucun âge, ni aucun sexe n'est exempt de la cachexie, les femmes y sont plus sujettes, à cause de leur vie sédentaire, & plus long-temps à cause de la suppression des mois qui survient. Souvent le mal hypochondriaque, & le scorbut s'y joignent.

Au commencement de la maladie la coction des alimens ne se fait point, quoique l'appetit subsiste, enfin l'appetit manque, & le corps devient très-débile.

Son pronostic.

La Cachexie est une maladie chronique longue à guérir, & plus elle est inveterée, plus elle est incurable, & dégénère souvent en anasarca, & hydropisie ascite.

Si le Scyrrhe du foye ou de la rate y est joint, si elle suit une maladie aiguë, ou la fièvre ardente, elle sera opiniâtre, & peut-être incurable.

La Cachexie qui survient aux femmes, que leurs mois ont quittées, est d'une cure très-longue.

En combien de manieres

La Sanguification & la fermentation du sang, selon Ettmüller, est blessée par deux causes prin-

cipales, par le vice du chyle, ou par le vice du sang même. Par le vice du chyle qui n'est pas propre à devenir le sang, par le vice du sang qui est inepte à s'assimiler en chyle. La principale cause est néanmoins le plus souvent du côté du chyle, & on sçait que la cacochymie est la fille de la cacochylie.

la sanguification & la fermentation du sang est blessée.

Le Chyle pour se changer par la fermentation en un sang loüable & requis, doit être salin, volatil, un peu doux, & de la consistance de petit lait, tenu, & empreint suffisamment du soufre universel de la bile, quoy qu'il ne paroisse pas tel aux yeux, à cause du mélange de l'acide qui le rend pâle, afin de s'unir par le moyen de ce soufre plus facilement au sang, & de s'échauffer plus promptement. Le chyle legitime doit outre cela avoir été purifié de ses scories excrementueuses dans les intestins. En un mot, il y a trois causes d'où dépend la cacochylie. 1. Quand le chyle n'est pas suffisamment volatilisé dans l'estomac. 2. Quand il n'est pas assez bien teint par le soufre de la bile. 3. Quand il n'est pas assez bien purgé de ses scories.

La Cacochylie.

Le plus grand des défauts du chyle dans l'estomac, c'est quand il n'est pas bien volatilisé, quand il est trop fixe & visqueux, & trop acide, ce qui est la source d'une infinité de maladies chroniques, dont l'estomac est la pépinière : car le chyle de cette nature déprave considérablement la masse du sang, diminue la fermentation & la spiritualisation, & les parties solides en sont plutôt chargées, & bouffies, que véritablement nourries.

De plus comme la bile & le suc pancréatique varient beaucoup, il est évident que la separation du chyle dans les intestins est plus ou moins loü-

ble, & que par conséquent le chyle qui est porté au sang, est tantôt de la qualité requise, tantôt non. Voilà les causes qui blessent la sanguification par le vice du chyle.

La Sanguification est blessée par le vice de la masse du sang, quand celle-cy dégénere de son naturel, & de la constitution dûë, propre, & particuliere à chaque individu; car il est certain que chaque homme en particulier a son sang propre, & caractérisé de certaine maniere, cette propriété & ce caractère résultant de la diversité & de la texture des principes naturels qui le composent, & c'est de là d'où viennent tant de propriétés, de convenances, de disconvenances, & de temperamens particuliers.

La Constitution de la masse du sang dépend, comme on a dit, de la proportion que les particules naturelles qui la composent, ont entre-elles, dont il faut rechercher le fondement, & la racine dans la premiere formation du fœtus, à qui il est communiqué en quelque façon par le pere: car comme la disposition morbifique passe du pere au fils, de même le fondement de la constitution naturelle dépend de la semence.

Parmi les principes naturels qui composent le sang, & luy impriment certain caractère particulier, les sels volatiles, sçavoir l'urineux & l'acide, tiennent le premier rang. Tous deux sans interruption agitent continuellement la masse du sang par un mouvement fermentatif, doux & réglé, & par ce moyen ils la volatilisent en partie en esprits, en partie ils luy assimilent le chyle, & en partie ils separent, & précipitent ce qu'il y a d'éterogene dans toute la masse du sang, pour les couler par des colatoires convenables, & les jetter hors du corps.

D'abord que cette constitution du sang, & que la proportion requise de ces sels, est vitiée, la fermentation naturelle & vitale du sang, & l'assimilation du chyle sont pareillement vitiées, & enfin les sucs vitiés inondent, & infectent la masse du sang.

La Fermentation est blessée 1. Par excès, & par une espece d'effervescence dangereuse, comme on le remarque par le poux grand, vire & fréquent, par la chaleur & l'ardeur considerable de tout le corps, qui se rencontrent dans les fièvres ardentes, dans la pleuresie &c. 2. Par défaut, ce qui fait le poux petit, rare & tardif, le corps est destitué de la chaleur requise, il est engourdi & paresseux, on apperçoit un défaut considerable d'esprits, comme dans les maladies croniques, dans les cachexies &c. 3. Elle est dépravée de diverses manieres, ce qui change quelquefois le poux d'heure en heure, comme il arrive dans le scorbut, dans le mal hypochondriaque invereré, dans la passion hysterique, & semblables, où on remarque une infinité de poux differens, le corps est tantôt chaud, tantôt froid, tantôt pâle, tantôt rouge, le ventre tantôt libre, tantôt constipé, en un mot, les symptômes hypochondriaques & scorbutiques changent de moment en moment.

Les Causes de ces vices de la fermentation du sang, doivent être tirées de la dépravation de la constitution du sang, à cause du sel urineux volatile, & du sel acide volatile qui ne gardent pas l'harmonie, & la proportion requise entr'eux.

Ces Sels pèchent. 1. A l'égard de l'urineux volatile dont la bile est formée, pour être trop abondant, trop âcre, trop huileux & gras, & quelquefois par un vice singulier & inexplicable, suivant l'usage des choses non naturelles. Par exem-

La Fermentation blessée.

Ses causes.

ple, pour s'expliquer par les saveurs, entre les plantes scorbutiques, la cochecaria, l'absinthe, la fumeterre, ont toutes un sel volatile spécifique, mais différent, de même ces sels volatiles de notre corps, comme le sel urineux de la masse du sang peut varier en diverses manières dans le genre urineux, & suivant ses différentes saveurs changer différemment la fermentation.

Les Choses qui donnent occasion au vice de ce sel sont particulièrement les alimens aromatiques, les alimens âcres & pénétrants qui augmentent la quantité, ou l'acrimonie de ce sel volatile de la masse du sang. Ajoutés les veilles, les exercices, la colere, & semblables passions, qui exhalent, aigrissent, ou disposent de quelque autre manière ce sel volatile, & par conséquent la masse du sang.

2. *Les Vices du sel acide sont, quand il excède ou en quantité, ou en acidité, ou quand il est vicié, & infecté d'une saveur rance, alumineuse, austere, ou de quelque autre nature.*

Quand ce sel est trop abondant, ou trop acide, la masse du sang s'épaissit, & circule lentement. Lors qu'il est vicié, toutes les irrégularités de l'effervescence du sang, familières aux scorbutiques, & aux femmes hystériques, surviennent.

Il y a différentes causes, savoir les alimens plus ou moins acides, l'air froid, qui semble être empreint d'un acide occulte, la tristesse, l'ennuy, le chagrin, le défaut d'exercice, & autres choses semblables qui augmentent la quantité ou l'aigreur de l'acide.

Survient compare ingénieusement le sel alcali & urineux, à deux athlètes qui combattent continuellement dans la masse du sang par la fermentation, tant que leurs forces sont égales, & proportionnées,

portionnées, le sang conserve un mouvement réglé, & une fermentation naturelle; mais d'abord que l'un des deux manque de force, la fermentation se déprave, & tout l'état de la masse du sang se trouble.

On ne dit rien des contagions qui sont comme autant de différens levains qui corrompent la masse du sang, & viennent tous deux particulièrement du dehors, par l'air, ou par quelque autre milieu.

Comme l'air pénètre intimement le chyle, & toute la masse du sang dans les poulmons, il ne faut pas s'étonner que l'air chargé des levains contagieux en infecte effectivement la masse du sang.

Ces Levains reçus par l'inspiration, altèrent, suivant l'air coutume, la masse du sang, & se multiplient tellement par cette action, que le corps en est totalement affligé. S'il y a quelque levain contagieux qui trouble, & corrompt puissamment l'état de la masse du sang, c'est celui qu'on attire avec l'air, ou d'un autre corps malade.

Le Sang ainsi vicié par de mauvais levains, fait non seulement une mauvaise assimilation du chyle, il infecte outre cela tout le corps, car tel est le sang, ou chaud ou froid, tel est l'état & l'habitude de tout le corps, & ce qu'on dit vulgairement des intempéries, est comme on voit par là, sans fondement.

*On doit entendre par *improvement* avec *Marcel*, non pas les premières qualités, ni leur similitude; mais la constitution radicale de chacun, dont les premières qualités dépendent comme les effets de leurs causes. Cette constitution radicale consiste particulièrement dans le sang, qui est le sujet prochain de l'ame, & le*

*Ce qu'on doit entendre par *improvement**

premier vivant, pour lequel il semble que le corps ait été bâti. Pour l'humide radical, ou c'est le sang même, ou il consiste dans le sang; puisque le corps privé de sang se refroidit d'abord, & ne garde rien de son temperamment.

Les Loix de la circulation du sang, & sa distribution égale, & proportionnée dans toutes les parties, persuadent que la chose est ainsi: car tant que la constitution requise du sang subsiste, & qu'il conserve la fermentation & sa chaleur, il est impossible que tout le corps, & toutes ses parties n'ayent une température égale & proportionnée.

L'intempérie chaude du foye, & froide de l'estomac est fautive.

Causes de l'intempérie chaude & froide.

Comment on doit corriger l'intempérie chaude.

Ce qui montre la fausseté de l'intempérie inégale, c'est-à-dire, de l'intempérie chaude du foye, & froide de l'estomac, qui est aussi ridicule, qu'elle est fréquente dans les Livres des Praticiens, en ce cas le vice est souvent, & peut-être tousjours dans l'estomac.

Quand le Sang est trop échauffé, c'est sans doute par l'abondance du sel volatile huileux, quand le sang ne fermente pas assés, ou quand l'intempérie est froide, c'est par l'abondance de l'acide, d'autant plus si la masse du sang est empreignée d'un chyle visqueux, puisque nous voyons que les volatiles huileux augmentent la chaleur du corps, & qu'au contraire les acides la temperent, & la diminuent.

Si on recommande dans toutes les maladies d'intempérie chaude les Acides volatiles, comme les Sucres de Citron, de Groseilles, d'Epine-vinette, d'Oseille, d'Allulaya, de Framboises, les Esprits de Sel, de Nitre, de Vitriol, l'Eparicum rubrum, & autres semblables acides, c'est parce qu'ils arrêtent les trop grandes effervescences, en corrigeant le sel volatile huileux, & en conduisant

doucement la masse du sang.

Dans l'intempérie froide, où le sang fermente trop peu, on recommande au contraire les Sels volatiles âcres des aromats, & les Sels volatiles huileux, comme sont tous les Aromats, les Esprits ardents volatiles, les Extraits des Vegetaux amers, & autres semblables.

Enfin on a dit que la fermentation de la masse du sang étoit blessée par le vice des sels, surquoy il est évident, que quand c'est le Sel urineux qui pèche, il doit être corrigé par des Acides qui le détruisent, & le changent en un troisième salé; mais que si le vice est dans l'Acide, il faut le guerir par des Alcalis contraires, soit effectivement tels pour précipiter l'Acide, soit d'une nature approchante de l'Alcali, pour absorber l'acide.

Pour les saveurs & les vices spécifiques de ces sels que nous ne connoissons point par leur cause, & à Priori, on doit les corriger par les Spécifiques que l'expérience nous a fait connoître.

Dans le scorbut, par exemple, où l'Acide pèche, tous les alcalis ne conviennent pas; mais seulement les appropriés, qui outre l'Acide general corrosif, corrigent encore l'Acide spécifique du scorbut.

Dans la jaunisse tous les Amers ne sont pas propres; mais l'Amer spécifique de la grande Chelidoine, qui cede néanmoins à celui de l'Absinthe, parce qu'outre la nature generale des Alcalis, il possède la vertu spécifique de corriger la saveur qui pèche dans la jaunisse.

L'Hydropisie est un amas contre nature d'eaux ou de serosités, accompagné nécessairement de la tumeur, & de la distension de la partie avec molesté & fluctuation. Ces eaux gonflent tout le corps, ou seulement une partie du corps détaché.

Comment la froide.

Comment on doit corriger les sels urineux ou acides viciés

Ce que c'est que l'hydropisie.

minée, ce qui fait l'*Hydropisie universelle*, & la particulière; la première se nomme *Anasarca*, & la seconde prend differens noms, suivant les parties qu'elle attaque. Dans la tête c'est l'*Hydrocephale*, dans le thorax l'*Hydropisie de poitrine*, dans le pericarde, c'est l'*Hydropisie du Pericarde*, dans l'abdomen, c'est l'*Ascite*, qui signifie un outre, parce que l'abdomen en represente un alors; dans la matrice, c'est l'hydropisie de matrice, dans les testicules, c'est l'hydrocele, dans les parties externes elle n'a point de nom particulier, & elle garde le general. Il se ramasse quelquefois des eaux dans la bourse de l'épiploon, qui élève puissamment le ventre. La duplicature du peritoine renferme aussi des eaux qui representent l'ascite. Le tympanite n'est pas proprement une hydropisie, & on ne le met du nombre, que par sa ressemblance avec l'ascite.

Elle est essentielle ou symptomatique.

L'*Hydropisie* est tantôt primitive & essentielle, provenant d'elle-même, sans aucun vice des choses naturelles, ou non naturelles, tantôt symptomatique, tirant son origine de quelque autre maladie qui a précédé. Car l'hydropisie, comme dit *Estmuller*, provient frequemment des fièvres intermittentes chroniques mal traitées, de l'asthme, particulièrement de l'orthopnée, des reins obstrués, ou affoiblis, ou ulcerés, des tumeurs & scyrthes du foye, de la rate, des glandes du mesenterie, de la matrice, de la jaunisse, & du scorbut, du sang perdu ou supprimé contre nature, comme des hemorrhoides, ou des mois supprimés, ces grandes hemorrhagies, ou trop frequentes, les cours du ventre excessifs, les boissons froides trop frequentes, & trop abondantes, enfin la retention de l'urine, & de l'insensible transpiration.

DU VENTRE INFÉRIEUR.

501

L'*Hydropisie ascite* est vraie ou fausse; la vraie est causée par une quantité d'eau qui remplit toute la cavité du ventre, & qui le gonfle extraordinairement.

L'ascite vraie, ou fausse.

Dans la fausse ascite les eaux sont seulement contenues sous les tegumens du ventre, & ne vont point dans sa cavité, & il n'y a que les tegumens d'altérés.

Quoique les eaux nagent sur les muscles, on observe dans l'ouverture des corps de ceux qui sont morts d'hydropisie, que les fibres des muscles sont blanchâtres, aussi bien que les parties voisines, pour avoir été trop long-temps détrempées par les eaux, mais elles sont aussi saines, aussi solides, & aussi fermes, que si elles n'avoient point été inondées; mais parce que les eaux qui forment l'anasarque, & la fausse ascite, sont douces, insipides, & sans acrimonie, & par conséquent moins capables d'infecter les parties qu'elles occupent, c'est aussi la raison pour laquelle le malade est sans fièvre, & sans soif, & que les urines sont douces & crues: mais dans la véritable ascite elles sont rouges & lexiveuses, avec une soif excessive, une fièvre lente qui n'abandonne point le malade, qui urine fort peu.

Deux causes principales contribuent à la formation de l'hydropisie, la dissolution du sang, & la lenteur de sa circulation.

Causes de l'hydropisie

Le Sang devient sereux, & incapable de liaison, si les parties balsamiques se trouvent dissoutes, soit par les exercices violens, soit par les longues meditations, soit par les profonds chagrins, soit par l'abondance & l'exaltation des sels; de maniere que se liquéfiant il est capable d'échapper de ses vaisseaux, & de former des hydropisies.

Lorsque la circulation du sang est ralentie par

quelque cause que ce soit, les serosités s'en séparent, comme on voit que celles du lait se séparent du fromage, ou bien comme celles du sang se séparent dans la palette après la saignée, parce qu'ayant beaucoup diminué de son mouvement dans les vaisseaux, il devient plus froid, ce qui fait que les parties du sang se rapprochant les unes des autres, elles chassent les serosités qu'elles contiennent, de la même manière qu'on exprime l'eau qui est contenuë dans une éponge, lors qu'on la serre avec la main. Ces serosités n'étant plus embarrassées par les huiles du sang, elles échappent, & transpirent entre les intervalles des fibres pour former l'hydropisie.

Ce qui nous doit confirmer dans cette pensée, est que si l'on fait la ligature des veines dans quelque partie, & qu'on empêche le cours du sang, la partie devient hydropique.

Nous voyons encore que la plupart des femmes ont les jambes hydropiques pendant leur grossesse, parce que le fœtus comprimant les vaisseaux des jambes qui rapportent le sang au cœur, la circulation est supprimée, ou de beaucoup ralentie.

Ajoutés à cela que ceux qui habitent en des lieux marecageux, & qui sont d'un tempérament froid, en sont plutôt atteints que les autres, parce que cela contribue à ralentir le sang.

Lorsque les eaux s'amassent dans un kist, l'hydropisie devient pour l'ordinaire incurable.

Ce Kist est une enveloppe qui se sépare peu à peu de quelque membrane voisine, parce qu'elle est abreuvée de quantité d'eaux limoneuses & salines qui l'ont séparée de quelques membranes, en corrodant les petits liens qui l'y attachoient.

Ce Kist est parsemé d'une infinité de glandes

& de vaisseaux qu'il reçoit des parties voisines, & qui sont la source des hydropisies.

L'*Anasarque*, ou la leucophlegmatie, est une tumeur molle & aqueuse de tout le corps, & principalement des muscles, dans laquelle, en touchant l'enflure, l'impression du doigt y est marquée.

Les Signes de l'hydropisie sont l'enflure du ventre, la transparence des eaux, leur fluctuation, & une difficulté de respirer, une fièvre lente, un poux lent, une pesanteur de tout le corps, une soif insatiable, & une difficulté d'uriner. Ses signes.

Les Marques de l'hydropisie, ou présente, ou à venir, selon *Etmuller*, sont tels. Les pieds commencent de s'enfler aux parties inférieures vers les talons. La tumeur est œdémateuse, plus ou moins sereuse, & gardant les impressions des doigts, elle diminue la nuit, & paroît plus petite le matin. Elle augmente le jour, & le soir elle est plus grosse. Cette tumeur monte peu à peu jusqu'au ventre qu'elle occupe successivement. Elle gagne le scrotum, & les testicules s'enflent avec le prépuce & la verge; quelquefois celle-cy se cache entièrement, d'autres fois elle est quatre fois plus grosse que le naturel, & transparent. Quand le malade se tourne d'un côté sur l'autre, il sent le bruit & la fluctuation de l'eau. Le ventre s'enfle pour l'ordinaire peu à peu, & sans que les malades le sentent, quelquefois tout d'un coup, & en peu de temps. Tantôt l'enflure n'occupe qu'un côté du ventre, tantôt tous les deux, tantôt il paroît divisé en deux parties, tantôt il est distendu également, depuis les hypochondres jusqu'au pubis. Lors qu'on est debout, on sent un poids qui pèse sur les aînes, le ventre

à coutume de demeurer enflé après la mort, & rarement il se desenfle. A mesure que les parties inferieures grossissent, les superieures diminuent, & s'amaigrissent sur tout le col & la poitrine, & le visage à quelques-uns. Ils sont enflés particulièrement le matin après avoir dormi. Sur la fin les mains s'enflent, le teint du visage est pâle, & plus ou moins livide. Les uns ont des demangeaisons tres-fâcheuses, les autres de la gale. Quelques-uns ont des abcès & des taches aux jambes, souvent mortelles. La fièvre a coutume d'accompagner l'hydropisie, elle est continuë, lente, & plus apparente le soir. Le poux est petit, frequent, un peu dur, & avec quelque tension. La soif presse sur tout les malades, & plus ils boivent, plus ils ont soif. Ils ont en même temps un grand dégoût. Lors qu'ils ont moins de soif, ce qui est rare, & plus d'appetit, c'est un bon signe. Ils ressentent des inquietudes de poitrine, & une grande difficulté de respirer, lors qu'ils montent, ou qu'ils sont couchés, c'est de quoy ils se plaignent particulièrement, même avant l'hydropisie, & ce qui la designe. L'hydropisie paroissant, la difficulté de respirer augmente, & les malades sont contraints de se lever la nuit pour respirer, comme dans l'orthopnée. *Platerus* infere de là, que la difficulté de respirer nocturne annonce l'ascite, alors il y a une toux sèche, ou une envie inutile de tousser, ordinairement de mauvais augure. Le ventre est tantôt resserré, tantôt libre avec soulagement. Quelquefois l'épilepsie survient à l'ascite, ce qui est bien dangereux, quelquefois elle dégénere en apoplexie mortelle.

Comment
on distingue

la grosseur de l'hydropisie. 1. Par le teint du visage vif & bon. 2. Par la qualité de

la tumeur qui monte dans les femmes grosses vers la poitrine, & est inégale dans les hydropiques; au contraire la partie inferieure de l'abdomen est occupée par la tumeur qui est égale par tout, & comme œdemateuse, pour ne rien dire du mouvement du fœtus. 3. La fluctuation est un signe assuré. On la sent en touchant. 4. La vivacité des yeux marque la grosseur, les yeux sont mornes & livides dans l'hydropisie. 5. Les urines ne sont point dans la grosseur, telles qu'elles sont dans l'hydropisie. 6. L'hydropisie pese sur les membres, non pas la grosseur. 7. L'eau des hydropiques tombe du côté qu'ils se tournent, ce qui n'arrive pas dans la grosseur. La soif accompagne l'hydropisie, non pas la grosseur. 8. Les mois coulent souvent dans l'hydropisie, non pas dans la grosseur.

La Fièvre dans l'hydropisie est causée par l'impureté du chyle & des eaux salines, qui se mêlant dans le sang, passent dans le cœur, ou venant à fermenter, déreglent ses mouvemens.

Le Cœur en communiquant ses battemens déreglés aux artères, excite une fièvre, qui ne se fait sentir que tres-foiblement, à cause de la petite quantité des esprits, qui n'ont pas la force de maintenir le sang dans un plus grand degré de mouvement, ce qui cause la lenteur du poux.

La Couleur pâle, & la pesanteur du corps vient de la lenteur du sang, de la quantité des eaux dont il est chargé, & de la dissipation des esprits qui sont même amortis dans les eaux.

La difficulté de respirer vient de la grande tension du ventre qui repousse le diaphragme contre les pœmons, de sorte que n'ayant pas la liberté de s'étendre, la respiration devient frequente, & forcée.

que la grosseur de l'hydropisie

Explication
de tous les
accidens
qui accompagnent
l'hydropisie

La Soif excessive vient des eaux salées qui causent cette maladie.

Le Malade a une difficulté d'uriner, parce que les urines qui avoient accoutumé de prendre leur cours par les reins, se dégorgent dans la capacité du ventre, d'autant que les eaux salines irritent les conduits de l'urine, & le sphincter de la vessie, il se resserre plus fortement qu'à l'ordinaire, ce qui empêche l'urine de sortir.

Signes de l'hydropisie tympanite.

Les Signes de l'hydropisie tympanite ou ventreuse, sont que la tumeur n'est pas pesante comme dans l'ascite; mais plutôt tensive, lors qu'on frappe le ventre, il raisonne comme un tambour, lors qu'on le presse avec le doigt, la marque n'y demeure point, & le malade en se remuant n'y sent pas la fluctuation comme dans l'ascite.

Le pronostic de l'hydropisie.

L'Hydropisie n'est point à craindre lors qu'elle commence sans aucune maladie précédente, pour celle qui survient à une longue maladie, si les viscères sont entiers, si la respiration est facile, s'il n'y a point de douleur, si le corps est sans attein-
deur, & également maigre par toutes les extrémités, si le ventre est mol, si le malade ne touffe point, s'il n'a point soif, si la langue n'est jamais sèche, même en dormant, si l'appetit est bon, si le ventre obéit aux remèdes, si les excréments sont mous, & bien figurés, si le corps n'est point atténué, si les urines sont changées par le vin, non pas par les médecines, s'il n'y a point de lassitude, si la maladie ne fait point trop de peine à supporter, en un mot, si toutes ces choses se rencontrent, le malade est en seureté; si une grande partie seulement, il y a beaucoup à espérer.

L'Hydropisie jointe au scyrre de quelque viscère considérable, comme du foye, de la rate, du mesentere, est tres-difficile à guérir, ou si elle

se guerit, elle revient facilement, & la rechûte est mortelle.

L'Hydropisie qui succede à la fièvre n'est pas si dangereuse, ni si difficile à guerir que celle qui commence d'elle-même. Les selles noires sans les medicamens sont mortelles dans l'hydropisie, dans la cachexie, & les autres maladies choniques; l'hydropisie causée par l'abus des purgatifs est dangereuse; moins on urine, plus l'hydropisie est perilleuse.

La Toux survenant à l'hydropisie est un mauvais signe, dit *Hippocrate*. Les absces ou les taches qui paroissent aux jambes sont mortelles.

CHAPITRE XIII.

De la Vessie du Fiel.

Dans la partie droite & concave du foye, il y a pour l'évacuation de la bile deux conduits, sçavoir la *Vessie biliaire*, ou du *Fiel*, & le *Pore biliaire*. Par celui-cy la bile la plus grossiere & la plus douce s'écoule dans les intestins, & la plus subtile va se rendre en celle là, & y restant quelque peu, elle contracte par le séjour qu'elle y fait, à cause de la propriété spécifique de cette partie, ou plutôt du residu de la liqueur qui y reste, plus d'acrimonie, & une qualité plus fermentative.

La Vessie du Fiel nommée des Grecs, *Kistis Cholidochos*, est un vaisseau oblong, en forme de poire, situé dans la partie concave du foye, & destiné pour contenir la bile qui résulte du sang.

Sa Figure ressemble à une petite poire, & elle

Ce que c'est que la vessie du fiel.

Sa figure

& sa grandeur.

n'excede pas pour l'ordinaire la grosseur d'un petit œuf ; néanmoins ceux qui sont fort bilieux l'ont plus grosse & plus grande que ceux qui le sont moins : Sa longueur est environ de deux travers de doigts , & sa largeur d'un pouce.

Son nombre.

Elle est unique , & quand il y en a deux , ce qui est rare , c'est toujours contre le dessein de la nature.

Sa connexion.

Elle est attachée par sa moitié supérieure au sinus intérieur du foye , hors duquel elle pend par son autre moitié par lequel elle touche au côté droit du ventricule , & à l'intestin colon , qui souvent l'un & l'autre sont imbus & teints par la bile qui se filtre par les tuniques.

Ses membranes.

Elle est composée de quatre membranes , la première , en commençant par celle de dedans , est un concours des canaux ex retores des glandes , elle est plus épaisse que les autres , & revêtue par dedans d'une certaine espèce de croue ou mucosité onctueuse qui la défend contre l'acrimonie de la bile qu'elle contient , la deuxième est nerveuse & mince , la troisième est faite de fibres charnues , enfin la quatrième est commune à la vésicule & au foye , non pas qu'elle vienne du peritoine : car il faut remarquer que tous les viscères du bas ventre ont des membranes qui leur sont particulières.

Ses vaisseaux.

La Vésicule du fiel reçoit un petit Nerve d'une branche de l'intercostal qui se disperse par la tunique du foye. Elle a deux Arteries cistiques , qui viennent de la celiacque , & qui après s'être divisées en plusieurs rameaux , vont enfin se terminer aux petites glandes qui sont entre ses deux tuniques. Elle a aussi deux Veines que l'on nomme cistiques , lesquelles reçoivent le residu du sang que les arteres y ont apporté ; enfin elle a un vaisseau

limphatique qui va se rendre à ceux du foye dans le réservoir du chyle.

On la divise en son fond , & en son col.

Sa division.

Le Fond est ample , rond , en forme de poire , & pendant , situé en la partie inférieure du foye , lors qu'il est en sa situation naturelle. Il est teint de la couleur de la bile qu'il contient , & on y trouve quelquefois des calculs , mais tres-legers , & qui étant jetés dans l'eau la surnagent.

Son Fond.

Le Col est tres-étroit , & vers sa partie supérieure il s'allonge , & se resserre en un petit Canal appelé Biliaire , qui aboutit au conduit commun qui va aux intestins. A l'endroit où ce col se forme , il y a un petit anneau fibreux qui se dilate , & se resserre comme un sphincter , pour lâcher , ou pour retenir la bile dans la vésicule , & pour empêcher qu'elle ne remonte d'où elle vient ; cet anneau fait le même office que le pylore au ventricule.

Le Col.

Diemerbroeck dit que le col de la vésicule biliaire a été ainsi formé étroit , afin que la bile y étant entrée , n'en sortit pas d'abord , mais s'y arrêtât un peu , pour acquiescer , soit par la nature , & la propriété du lieu , soit par son mélange avec le residu de la bile âcre qui y est resté , plus d'acrimonie , & la qualité fermentative ; du moment qu'elle est imbuë de cette qualité , il s'excite en elle une légère effervescence qui cause distension dans la vésicule , & cette distension fait aussi dilater & entr'ouvrir les rides de son col , & alors la portion de la bile la plus atténuée & la plus rarefiée , & qui à raison de cette effervescence ne peut être contenue dans la vésicule , tombe dans les intestins.

Pourquoy le col de la vésicule biliaire est étroit.

Or la bile est portée à la vésicule par plusieurs petites racines tres-déliées , dispersées dans le foye entre les rameaux de la veine-porte , & de

LIBRE TROISIÈME

la veine-cave, lesquelles se réunissent toutes en un seul conduit, par lequel elles versent la bile dans la vessie du fiel. Ces petites veines sont si délicates, que le plus souvent elles échappent à la veüe, & on ne peut trouver que le tronc seul, dans lequel elles se réunissent.

L'usage de la vessicule.

L'Usage de la vessie du fiel est de recevoir la bile, dont dans les hommes sains elle est seulement mediocrement remplie; en sorte qu'elle pourroit encore en contenir environ une demie cuilliere, & dans les mal-sains quelquefois elle est entierement pleine, & fort gonflée, quelquefois elle n'en a point du tout, mais cela arrive rarement.

Le canal cholidoque.

Le Cholidoque est un conduit ou canal assés long, deux fois plus large que le col de la vessie du fiel. Il vient du foye, non loin de la veine-porte, & recevant immediatement du foye la bile, il la porte dans le conduit commun, où elle est non seulement un peu plus épaisse, mais encore plus douce que celle qui est dans la vessicule, parce que coulant par ce large canal sans s'y arrêter, elle n'y acquiert ni par un long séjour, ni par la nature du lieu plus d'acrimonie qu'elle en avoit, ce qui n'arrive pas dans l'autre bile qui se ramasse dans la vessicule, laquelle s'y arrêtant devient plus âcre. L'on croyoit qu'il portoit la bile du foye dans la vessicule; mais l'intestin enflant, & non pas la vessicule, lors qu'on souffle dans ce conduit, cela fait voir que la bile de ce canal va droit dans l'intestin, & en même temps fait presumer que celle que l'on trouve dans la vessicule y est apportée d'ailleurs.

Le canal commun.

Le Canal commun de la bile est formé par la jonction du cholidoque, & du pore biliaire, il va se terminer obliquement à la fin du duode-

DU VENTRE INFÉRIEUR

num, ou quelquefois au commencement du jejunum, & rarement au ventricule. Il se coule entre les deux tuniques des intestins, & en perce l'extérieure deux travers de doigts plus haut que l'intérieure. Cette maniere d'entrer dans l'intestin, fait qu'il n'a pas besoin de valvule qui permette l'entrée de la bile, & qui empêche son retour, étant impossible par cette disposition que la bile, & même le chyle puissent monter par ce conduit.

Les Pigeons, & beaucoup d'autres animaux qui n'ont point de vessicule du fiel ne laissent pas cependant d'avoir de la bile, leur foye se trouvant amer; mais ils ont le cholidoque, qui faisant la fonction de la vessicule, porte la bile tout droit dans l'intestin.

Les Auteurs modernes remarquent qu'il y a deux sortes de bile, l'une subtile, qui est portée par les conduits biliaires dans la vessicule, qui la dégorge ensuite dans les intestins, & l'autre qui est grossiere, laquelle ayant été séparée par les glandes du foye qui sont aux extremités des rameaux de la veine porte, est portée par de petits canaux dans le cholidoque, & delà dans le canal commun, où l'une & l'autre se rencontrent, & vont de compagnie se rendre dans les boyaux.

Ils prétendent que la bile subtile est apportée dans le fond de la vessicule par trois endroits differens, & que même elle est composée du mélange de trois biles differentes. La premiere est celle qui y est apportée par les conduits biliaires, c'est celle dont on vient de parler, la seconde est celle qui y est portée par un conduit que Blasius appelle singulier, & qu'il dit se glisser entre les deux tuniques pour s'insérer dans le fond de la vessicule, il assure qu'il a une valvule qui permet à la

Qu'il y a deux sortes de bile.

bile d'en sortir, & qui empêche qu'elle ne regorge dans le même conduit. Et la troisième, suivant *Malpigi*, est celle qui est filtrée & séparée par les glandules qui sont entre les deux tuniques de la vésicule.

La nécessité
de la bile.

Enfin ils disent, que si la bile n'étoit qu'un excrément, & qu'elle n'eût son conduit dans les intestins que pour être évacuée avec les impuretés du bas ventre, la nature auroit dû mettre ce conduit dans les gros boyaux, & non pas au commencement des grêles, où la plus grande partie de la bile se mêlant avec le chyle, est reportée dans le sang, dont toute la masse se corromproit infailliblement sans elle, comme il arrive dans la plupart de ceux qui sont hidropiques après avoir eu la jaunisse; que d'ailleurs étant un dissolvant très-puissant, elle achève de rompre & de briser dans ces premiers intestins les parties de l'aliment qui ne l'avoient pas été suffisamment dans l'estomac, & qu'ainsi bien loin d'être un pur excrément, comme on l'a toujours cru, on doit au contraire être persuadé par les usages importants que la nature lui a donnés, que c'est une liqueur nécessaire, sans laquelle le chyle ne pourroit jamais acquiescer le degré de perfection, dont il a besoin pour devenir sang.

si la bile
coule sans
interruption
ou par re-
prises dans
le duode-
num.

On demande si la bile coule sans interruption dans le duodenum, ou bien si c'est à diverses reprises? Il y a lieu de croire qu'il en coule toujours dans le duodenum; puisque dans les animaux vivans on voit la bile dégoûter, & si l'on apperçoit qu'elle s'arrête, & qu'elle recommence à couler ensuite, ce mouvement n'est pas naturel; mais il faut l'attribuer aux convulsions de l'animal, & à la faiblesse du cœur, qui pousse le sang lentement, & souvent d'un mouvement inégal. On

On demande encore à quoy sert la bile qui coule dans le duodenum? On répond, que c'est pour se mêler avec le chyle, afin de le rendre plus fluide & plus coulant, & même elle y coule d'avantage, quand les intestins sont pleins de bile, que lors qu'ils sont vuides: car ils ne sçauroient se remplir sans comprimer la vésicule, ce qui occasionne son ressort; c'est pourquoy la bile coulera en plus grande abondance dans le temps de la distribution du chyle. Il ne faut donc pas se persuader que le mélange de la bile avec le chyle puisse empêcher la digestion, & qu'il en arrive des vomissemens & des flux de ventre, comme quelques-uns ont dit, au contraire c'est le mélange de la bile avec le chyle qui le perfectionne, & qui le met en état de passer par les enroulures des lactées, elle ne sçauroit causer de vomissement, parce qu'elle ne remonte point ordinairement dans le ventricule. Quand même elle y couleroit, il n'arriveroit point de vomissement, & la digestion ne s'en feroit que mieux, on en a des expériences dans ceux où le conduit de la bile s'ouvroit dans le ventricule, comme, par exemple, dans ce Forcât dont *Vesale* fait l'histoire, qui ne vomissoit jamais, même dans les plus grandes tempêtes.

Le 5^e jour de la bile dans la vésicule est nécessaire, afin qu'elle acquiesce plus d'acrimonie, & plus d'activité; ce qu'elle avoit d'aigre s'évapore; ainsi ses particules salines en sont plus développées, & plus capables de dissoudre le chyle. L'expérience que l'on a faite sur la bile confirme cette conjecture: car avant mis de la bile en digestion sur un feu de sable, de jaune qu'elle étoit, elle devint verte, ce qui n'arriva sans doute que par la perte des particules spiritueuses.

Tom. II.

K K

A quoy sert
la bile qui
coule dans
le duode-
num.

Pourquoy
la bile le-
journé dans
la vésicule.

ses, qui rendit les fels plus âcres, & plus âcides.

Qualités de la bile, du foye & de la vésicule

La Bile du foye, & celle de la vésicule, selon *Etmuller*, ont toutes deux une consistance qui leur est particulière, on les trouve un peu épaissies. Ces deux sortes de bile ont une amertume très-considérable, en sorte qu'elles peuvent la communiquer à d'autres liqueurs: car si l'on verse un peu de bile dans l'eau, elle en devient amère. L'amertume de la bile n'est pourtant jamais si grande, qu'on n'y apperçoive quelque douceur. Sa couleur est jaune en tirant un peu sur le verd. Il ne faut pas se persuader que la bile soit toujours de même, elle change souvent, ce qui peut venir de plusieurs causes, tantôt par les alimens, & tantôt par l'indisposition du foye. Enfin la bile n'est pas semblable dans tous les animaux.



CHAPITRE XIV.

Des Maladies de la Vessie du Fiel.

Les maladies de la vessie du fiel.

L'obstruction.

La Vessie du Fiel est sujette à l'obstruction, au calcul, à la repletion, & à l'inanition. L'Obstruction se fait ou dans le conduit par lequel la bile est attirée hors du foye, ou dans celui par lequel elle se décharge dans les intestins. En l'une & en l'autre le ventre est dur & constipé, on sent en l'hypochondre droit une pesanteur sans qu'il y apparaisse tumeur, les matieres fecales deviennent blanches, à cause que la bile ne peut couler dans les intestins, les urines sont tellement jaunes & grossieres, que souvent elles en paroissent toutes obscures, la bile se mêlant

DU VENTRE INFERIEUR.

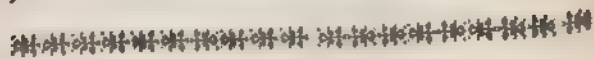
avec le sang se répand ensuite sur la surface du corps, & rend la peau infectée de jaunisse.

Le Calcul s'engendre souvent dans la vessie du fiel de couleur noire; mais néanmoins léger, & qui surnage sur l'eau quand on le jette dedans, sans aller au fond, comme fait celui qu'on tire des reins & de la vessie. Il provient d'une bile jaune, laquelle étant long-temps retenue dans son propre réservoir, & n'étant pas évacuée quand il est besoin, ni renouvelée par le moyen d'une autre plus recente, s'endurcit d'une façon merveilleuse, ce qui arrive principalement lorsque tous les deux conduits de la vessie sont bouchés. Ce mal n'a point de marques évidentes, ni de symptômes fâcheux, par lesquels on le puisse facilement & assurément découvrir. *Fernel* rapporte d'un certain vieillard qui étoit fort prompt à se mettre en colère, qu'il fut trouvé après la mort sans fiel & sans vessie, au lieu de cela il s'étoit fait un grand calcul.

Au reste la bile abonde quelquefois en la propre vessie, qu'elle la rend extrêmement tendue & grosse, & alors elle incommodé beaucoup par sa pesanteur, par son oppression, & par son ardeur, & si elle vient à se pourrir par des fièvres intermittentes. De là donc provient de fâcheuses maladies, & à la vérité il n'en résulte pas de moindres quand elle se décharge tout à coup: car quand la vessie se vuide entièrement, & qu'elle jette dehors toute sa bile, elle excite ou des vomissemens bilieux, ou une diarrhée, ou une dysenterie.

Le calcul

La repletion & l'inanition



CHAPITRE XV.

De la Rate.

Ce que c'est
que la rate.

Sa situation

LA Rate est une partie organique, ou un viscère située dans l'hypochondre gauche à l'opposite du foye sous le diaphragme, entre les côtes & le ventricule. Elle est aux uns plus haut, & aux autres plus bas; mais en tous elle est à la partie postérieure, étant appuyée sur les vertèbres & les fausses côtes.

Il est extraordinaire que la rate change de place avec le foye; en sorte que celui-cy soit dans l'hypochondre gauche, & celle-là dans le droit, néanmoins *Cornel*, *Gemma*, *Talentonius*, *Carterius*, & *Bartholin* en rapportent deux ou trois histoires. Il arrive aussi très-rarement que la rate manque entièrement, ce que néanmoins *Hollier*, *Ortelius* & *Dulaurent* rapportent avoir vû en une femme, & en un homme.

Son nombre

Elle est unique dans l'homme, & il arrive rarement qu'il y en ait deux; néanmoins *Cabriolius*, *Postius* & *Marchetis* en ont trouvé deux, & *Fallope* en a vû trois. Quelquefois dans les chiens il s'en rencontre trois, égales en grandeur, de chacune desquelles il se porte un vaisseau au rameau splénique.

Sa grandeur

Quoique l'homme ait la rate assez grosse elle est néanmoins beaucoup plus petite que le foye; sa longueur est de demi pied, sa largeur de trois travers de doigts, & son épaisseur d'un pouce. Ceux qui sont naturellement mélancoliques l'ont plus grande, parce qu'étant rare & lâche, elle

grosit à mesure que la partie la plus grossière du sang y est reçue; mais il est plus avantageux de l'avoir petite que grosse.

Sa Figure est oblongue, en forme de la langue d'un bœuf; elle est un peu convexe du côté des côtes, & concave du côté du ventricule: elle a dans le milieu de sa longueur une certaine ligne blanche qui a quelques ruberosités, c'est l'endroit où les artères sont reçues.

Sa Couleur est différente suivant les âges; au fœtus elle est rouge comme le foye, aux adultes elle est noirâtre, à cause du suc mélancolique qui l'emplit, & à ceux qui sont plus avancés en âge, elle approche de la couleur livide. Enfin elle est plus ou moins brune, selon que l'humeur qu'elle reçoit est plus ou moins noire.

Elle est attachée au diaphragme par sa partie convexe, non pas fortement comme le foye, mais superficiellement, elle l'est aussi au rein droit par de petites fibres membraneuses très-déliées qui viennent du péritoine, & elle tient par sa partie convexe ou plate à l'omentum, & aux parties voisines. Elle est aussi attachée à l'estomac par deux ou trois veines remarquables, qui sont appelées *Vasa brevia*, ou vaisseaux courts, parce qu'ils sont fort peu de chemin. En cet état, & ainsi attachée, (si le corps est bien disposé,) elle ne descend pas plus bas que la dernière côte; mais lorsque ses ligamens se relâchent, on la sent plus bas avec grande incommodité pour la santé, & on a vû quelquefois que ces ligamens s'étant rompus, elle est tombée dans l'hypochondre; ce que *Cabriolius* a remarqué en un gentilhomme, dans lequel la rate nageoit par toute la cavité du ventre. Et *Riolan* a vû une femme de Paris, dans laquelle la rate étoit tombée sur la matrice, ce qui avoit

Sa figure.

Sa couleur.

Sa connexion.

trompé les Medecins pendant deux ans sous l'apparence d'une mole, jusqu'enfin qu'étant morte, & son corps ayant été ouvert, on trouva que la cause, & de la tumeur & de la mort avoit été la chute de la rate.

Ses membranes.

Elle est entourée d'une double membrane; l'une extérieure & épaisse qui vient du peritoine, l'autre déliée & poreuse qui luy est propre, qui vient de la membrane extérieure des vaisseaux qui entrent dans la rate, c'est un tissu admirable de fibres charnuës qui sont empaquetées avec les filamens propres de la capsule, pour mieux conserver les vaisseaux du sang, & la structure molle de la rate, & qui sont placées comme on voit ces liens ou cercles de fers dans les edifices, qu'on met par dessous les voutes ou les arcades, pour les fortifier davantage.

Ses nerfs.

Les Nerfs de la rate viennent de l'intercostal, ils ne s'arrêtent pas à sa membrane, comme on l'a crû, mais ils se distribuent en plusieurs petites branches dans toute la substance de la rate. Que si on demande, pourquoy étant munie de tant de petits rameaux de nerfs, elle a néanmoins le sentiment grossier & obtus? *Diemerbroeck* répond, que cela vient de la substance même de la rate, qui de soy est subacide & subaustere, & aussi du suc acide fermentatif qui s'y engendre, lequel étant répandu autour de ces nerfs, l'un & l'autre leur causant une stupefaction continuelle, & émoussant leur sentiment en la même maniere que lors qu'on a mangé ou mâché des choses aigres, on en a ensuite les dents agacées, & leur sentiment en est bien moins subtil, & seulement obscur.

Ses arteres.

Ses Arteres sont les extremités des rameaux intérieurs de la celiacque, qui après avoir pénétré toute la rate par une infinité de ramifications, en

sortent pour s'insérer dans cette membrane: c'est pourquoy, lors qu'on l'enleve de force, on y voit paroître une infinité de petits points rouges, qui sont autant de petites gouttes de sang formées par les orifices de ces ramifications d'arteres qui y ont été déchirées.

Ses Veines après avoir rampé sur cette membrane, & y avoir distribué un grand nombre de petits rameaux entrelacés en forme de rets, se réunissent, & forment le rameau splénique.

Enfin les petits vaisseaux lymphatiques qui sont en tres-grande quantité, s'entortillant autour des veines & des arteres qui entrent dans ce viscere, vont se rendre dans le reservoir du chyle pour y porter la limphe, dont ils ménagent le cours par une infinité de valvules. La couleur de cette limphe est jaune, & quelquefois roussâtre.

La Rate, selon les Anciens, est comme un parenchime fait de sang coagulé, & épais entre les fibres & les vaisseaux, qui n'est différente du foye que par la substance & par la chaleur. Selon les Modernes, elle est composée d'une tres-grande quantité de membranes, qui forment de petites cellules de différentes figures qui s'entretiennent, & qui sont jointes ensemble par des fibres & des petits vaisseaux qui les traversent, ces cellules ont communication les unes avec les autres, & contiennent toutes de petites glandes de figure ovale, & de couleur blanche, où aboutissent les extremités des nerfs & des arteres. Les membranes qui forment ces cellules, viennent de la tunique interne de la rate, n'étant toutes qu'un même tissu, & une production continuelle de la membrane qui enveloppe immédiatement ce viscere.

La Rate a des vaisseaux considerables, elle a deux nerfs qui accompagnent les rameaux de l'ar-

Ses veines.

Ses vaisseaux lymphatiques.

Sa composition selon les Anciens & les Modernes.

tere, & qui ont tous deux la même enveloppe; l'artere celiacque lui fournit un tres-gros vaisseau qui se divise en trois ou quatre branches qui vont se rendre dans ces cellules, & enfin se terminer aux petites glandes dont on vient de parler. De ces glandules partent de petites veines, qui se joignant ensemble, en forment de grosses; ces grosses ensuite en sortant de la rate, se réunissent, & font la veine splénique, qui après avoir reçu quatre rameaux en chemin, va finir à la veine-porte.

Si on souhaite voir la distribution de tous ces vaisseaux dans une rate, aussi bien que dans un foye, on n'a qu'à dépouiller l'un & l'autre de leurs membranes, & ensuite les frotter sur une planche, en versant de l'eau continuellement dessus, ayant ainsi dissout & lavé tout ce qui occupe les espaces qui sont entre les vaisseaux, on aura lieu d'admirer la prodigieuse quantité de ces vaisseaux, & l'industrie avec laquelle ils sont fabriqués.

Son tempérament.

A l'égard du *Tempérament* de la rate, quelques-uns demandent, si elle est une partie chaude ou froide? Il faut répondre qu'on la doit nommer une partie froide, non pas qu'elle soit véritablement froide; mais parce qu'elle est moins chaude que le cœur, que le foye, & que plusieurs autres viscères. Ajoutés à cela qu'elle rafraîchit le sang arteriel qui coule par sa substance, qu'elle rend subacide, qu'elle fige, & éteint la pointe de ses particules sulphureuses, & enfin qu'elle le prive de toute volatilité.

Son usage.

Quant à son usage, les uns disent contre l'expérience, que c'est une partie inutile, qu'elle pourroit se retrancher du corps, & que l'on en vivroit plus commodément; D'autres assurent que la rate est un second foye, qui fait le sang

d'une partie du chyle, qui y est porté pour nourrir les parties du bas ventre; d'autres enfin croient qu'elle sert de réservoir à la mélancolie, & qu'il se sépare dans la rate un suc acide qui passe dans l'estomac par le *Vas breve*, pour y faire la coction des alimens: mais le véritable usage de la rate, conformément à sa structure, est de subtiliser le sang, & voicy comment; le sang étant porté dans la rate par les artères, qui s'infèrent, & s'aboutissent aux petites glandes situées dans les sinus, & dans les cellules membraneuses qui en composent toute la substance, il y est subtilisé & revivifié par l'esprit animal que les nerfs portent dans ces mêmes glandules, d'où le sang alors s'écoule en se filtrant par leur fond dans leurs petits pores, qui sont d'une structure particulière, pour être ensuite reporté dans les sinus, où il est encore retenu pour s'y perfectionner davantage, & y prendre comme une nouvelle nature. Ce sang ayant été ainsi purifié, passe de ces sinus dans le rameau splénique, qui le porte droit au foye, où il reçoit encore une nouvelle perfection avant que d'aller au cœur.

CHAPITRE XVI.

Des Maladies de la Rate.

Les principales maladies qui arrivent à la rate sont l'Obstruction, la Tumeur, l'Inflammation, le Scyrche, les Playes, les Ulceres, l'Affection hypochondriaque, le Scorbut, & l'istère noir.

Les maladies de la rate.

L'Obstruction, les Tumeurs & le Scyrche viennent de ces causes.

Les causes

des obstructions, des tumeurs, & du scyrrhe.

Les signes de l'obstruction.

nent comme celles du foye, de ce que le sang & la limphe grossiere & saline s'arrêtent dans les glandes & les cellules de la rate, les bouchent & enfin les durcissent.

On connoît l'obstruction par la pesanteur & par la douleur qu'on ressent dans l'hypochondre gauche, principalement lors qu'on fait quelque exercice. Que si le mal est si grand, qu'il empêche tout-à-fait la separation de l'humeur grossiere & acide d'avec la masse du sang, on voit qu'elle se répand par tout le corps, qu'elle en déprave la couleur; & qu'elle y cause une pesanteur universelle. On a aussi une difficulté de respirer, une toux seche, & une constipation de ventre.

Les signes de la tumeur.

Si la Tumeur est simple, les signes sont la respiration frequente & difficile, sur tout quand on court, ou qu'on travaille, ou même quand on se couche sur le côté droit, d'autant que la tumeur presse le diaphragme, particulièrement quand l'estomac est rempli d'alimens. On ne perd pas ordinairement l'appetit, mais la digestion du ventricule en est interessée, ce qui fait que la plupart ont l'estomac rempli du chyle crud & aqueux, qui rend souvent la bouche humide, & fait beaucoup cracher. Enfin l'humeur qui cause la tumeur venant à se répandre, & à envoyer des vapeurs putrides vers les parties supérieures, l'on tombe dans de petites foiblesses, & l'on a des pesanteurs de tête, & des assoupissemens turbulens & fâcheux.

Les signes du scyrrhe.

On connoît le scyrrhe de la rate à peu près par les mêmes signes que celui du foye. Il y a une tumeur au côté gauche, les malades sont tristes & melancoliques, ils se plaignent toujours de sentir du froid, ils respirent avec peine, & ils sentent du côté de la rate un peu de douleur.

L'Obstruction de la rate est ordinairement longue & opiniâtre, à cause de l'humeur qui la produit. Elle n'est pas de si difficile guérison, lors qu'elle est recente; mais lors qu'elle est inveterée, elle dégénere souvent en un veritable scyrrhe.

Le Prognostic.

Les Tumeurs de la rate sont d'autant plus mauvaises, qu'elles approchent plus de la nature du scyrrhe. Celui-cy est incurable, lors qu'il est inveteré, & il est souvent suivi de l'hydropisie, de la cachexie, ou de l'atrophie, lorsque le foye vient à en être incommodé par sympathie, autrement on avû des personnes qui ont vécu fort longtemps avec cette incommodité.

Le Flux des hemorroides guerit souvent les maladies de la rate, principalement, lors qu'elles sont recentes, comme aussi le flux de ventre, pourvu qu'il soit moderé, & qu'il n'affoiblisse point par trop le malade.

L'Inflammation de la rate arrive rarement, & ses causes sont presque les mêmes que celle du foye.

L'inflammation de la rate & ses causes.

Ses signes.

On reconnoît cette maladie par la tumeur, par la douleur, & par la pullation ou battement d'arteres qu'on ressent dans l'hypochondre gauche, par la fièvre qui est continuë, & quelquefois quartee, par la difficulté de respirer par la couleur rouge des genoux & des pieds, & par la pâleur du nez & des oreilles.

Cette Inflammation n'est pas à mépriser, d'autant qu'elle dégénere facilement en scyrrhe, & qu'elle cause de fâcheux symptomes.

Son prognostic.

C'est un bon signe, lors qu'il y survient une hemorrhagie de la narine gauche, ou un flux de ventre, pourvu que ce soit un jour critique, & avec les marques de coction, mais si le sang vient à

couler par la narine droite, c'est un tres-mauvais signe, selon Hippocrate.

Les signes
de la playe
de la rate.

On juge que la rate est blessée dans les playes penetrantes du bas ventre, lors qu'il sort de l'hypochondre gauche un sang grossier & noirâtre, lorsque le même hypochondre devient dur à cause de la tumeur, que la douleur s'étend jusqu'à la clavicule, qu'il arrive des vomissemens, & des dijections sanglantes, & que le malade est extrêmement alteré.

Son pronostic.

La Playe de la rate qui penetre bien avant dans la substance est ordinairement mortelle, à cause de la privation de son action, du flux de sang qui s'en ensuit par l'ouverture de ses vaisseaux & de la sympathie qu'elle a avec le foye, le ventricule, le diaphragme, les reins, & autres parties considerables.

L'ulcere de
la rate &
ses causes.

L'Ulceré de la rate succede ordinairement à l'inflammation de cette partie, & est produit de même que celui du foye par un sang acide & âcre qui obstrue les glandes, qui s'arrête dans les cellules, & s'y fermentent, & ulcere en peu de temps la substance de la rate.

Comment
on le distingue
de celui
du foye.

Il se distingue de celui du foye par la situation de la partie. Quelquefois il sort du pus avec les excremens ou avec les urines, parce que ces matieres retournent par la circulation, & qu'elles sont criblées par les reins, ou par les glandes intestinales. Car il n'y a point d'autre voye. On sent une douleur piquante à l'hypochondre gauche, qui s'étend souvent jusqu'au diaphragme & à l'épaule gauche. On ne sçuroit se tenir couché que difficilement sur le côté droit, parce que la rate peze sur les intestins. On ne peut non plus rester couché sur le côté gauche, à cause de la grande douleur qui vient de ce que la rate est pressée en

même temps par le ventricule, le foye, & les intestins. Cet ulcere est toujours précédé d'un abscessé où il y a inflammation, comme on le peut connoître facilement à la tumeur de l'hypochondre gauche, à la douleur piquante. De plus on est alteré, on perd l'appetit, la langue est couverte d'une croûte épaisse & noirâtre, la bouche est amere, le visage est d'un pâle obscur, il survient quelquefois une fièvre tierce ou quarte, les malades ne peuvent dormir, ils sont abbatu. Si les veilles continuent, il survient un delire.

Les Ulceres de la rate ne sont point si dangereux que ceux du foye, cependant à la longue ils ne laissent pas que d'alterer le ventricule, les intestins, & le foye, parce que ces parties étant proche de la rate, les matieres âcres qui coulent de ces ulceres les corrodent, & se mêlant avec le suc nourricier, elles sont entraînées par la circulation. Ces maladies sont difficiles à guerir, aussi-bien que celles du foye.

La Mal hypochondriaque, selon Ettmuller, est une douleur avec pesanteur & constriction au ventricule, au diaphragme, & à tout le mesentere qui dépend de la convulsion des nerfs de ces parties par la viscosité acide des humeurs, qui picotent les premieres voyes, & particulièrement les parties nerveuses du ventricule.

La Douleur tient lieu de genre, laquelle n'est autre chose, suivant Brunon, que le symptome du toucher blessé par augmentation. Les plaintes des malades sont allés connoître que la douleur est avec pesanteur, & constriction. Il leur semble qu'un poids les presse, & en même temps les parties nerveuses voisines, qui ont l'origine de leurs nerfs avec ceux de l'orifice gauche du ventricule se retirent vers luy, & les fibres du ventricule

Le Pronostic de l'ulcere de la rate,

Ce que c'est que le mal hypochondriaque.

souffrent les mêmes contractions.

L'unique Partie essentiellement attaquée dans cette maladie, selon *Higinhorns*, *Barbue*, & *Heckster*, est le ventricule, ce qui est démontré par la douleur qui se fait sentir à la fosse du cœur, qui est la place naturelle de l'orifice du ventricule. On ne nie pas pour cela qu'il n'y ait souvent dans la courbure sigmoïde de l'intestin colon, quelque pituite visqueuse, ou des excréments endurcis qui causent ce mal par consentement, & alors les malades se plaignent de l'hypochondre gauche sous les fausses côtes, & le colon distendu & dilaté par les vents a coutume de presser avec douleur le ventricule qui est couché sur lui. La cure même confirme cette vérité: car à l'égard de la courbure du colon, il n'est rien de plus présent pour chasser le mal qu'un clistere, & à l'égard du ventricule un vomitif donné méthodiquement emporte en un moment la douleur.

Quand on a dit dans la définition que le diaphragme & le mesentere comparissoient, on n'a pas prétendu dire qu'ils fussent le foyer de la maladie, & qu'il se ramassât des matieres morbifiques dans ces parties; On entend seulement que les fibres du ventricule communiquent leur convulsion au diaphragme & au mesentere par consentement: car la structure des nerfs & des membranes de notre corps ressemble à plusieurs cordes tendues & attachées ensemble, si on en ébranle une fortement en quelque endroit, les autres seront ébranlées en même temps. Par cette raison le diaphragme paye toutes les folies du ventricule, & comme il est inséré par ses tendons aux fausses côtes, & aux vertebres des lombes par ses productions, il s'ensuit qu'on doit ressentir de grandes douleurs aux fausses côtes & aux verte-

bres de l'abdomen, ce qui arrive en effet comme dans la nephritique. Au reste, parce que le nerf intercostal communique ses rameaux au diaphragme, il faut que la convulsion de celui cy s'étende aux muscles de la respiration, particulièrement vers les parties postérieures. De ces convulsions des nerfs, des muscles, & des membranes successivement naissent les douleurs criantes & insupportables avec tension, principalement au dos, & qui s'étendent quelquefois jusqu'aux vertebres du col. On peut inférer de là, pourquoy l'asthme sec survient à quelques hypochondriaques, & pourquoy la palpitation du cœur se joint souvent aux autres symptomes.

La Cause prochaine de cette maladie est la convulsion des nerfs, causée par une matiere visqueuse acide, que les Anciens appelloient suc atrabilare, ou melancolie acide.

La cause prochaine.

Le principal Ouvrier & reservoir de cette matiere morbifique, est le ventricule, comme les rots frequens, & les vomissemens acides le témoignent; A l'égard des rots, ils tirent immédiatement leur origine de la matiere visqueuse, dans laquelle ils s'engendrent successivement durant l'effervescence, & dans laquelle ils sont renfermés comme l'air dans une bulle, ou bouteille d'eau, plus il y a de cette viscosité dans le corps, plus il s'y fait de vents; comme il paroît par la mixtion chymique de deux liqueurs: car lorsque l'une est d'une consistance épaisse, il en sort beaucoup plus de vapeurs venteuses; ces rots, ou ces vents ne sont autre chose qu'un air renfermé dans les pores des matieres visqueuses, engendrées par les alimens, lequel étant chassé de ces pores, & sur tout de ceux des particules alcalines par l'acide qui s'y jette, se dilate par sa vertu elastique dans ce

combat, & se joignant aux vapeurs les plus subtiles de la matiere qui fermente, sort, & enleve en sortant la saveur, & l'odeur des alimens qu'on a pris. Il est évident que les vomissemens de ces sortes de malades sont acides par la stupeur & l'agacement qu'ils causent aux dents en passant, & *Higmore* a observé, qu'ils exulceroient souvent les lèvres, la langue, la gorge, & le gosier.

Quand les intestins sont remplis d'une semblable matiere venteuse, les groüillemens, & les bruits regnent dans l'abdomen. Quand la matiere reside dans les cellules des intestins, particulièrement du colon, elle produit par son aigreur les douleurs & picotemens opiniâtres que les Anciens attribuoient à la pituite vitrée, ou gypseuse. Les malades se plaignent de certain embarras dans l'abdomen, & lors qu'on leur demande le lieu, ils montrent justement le colon situé sous l'estomac, ce qui fait que le mal hypochondriaque est ordinairement accompagné de la colique. Le chyle vitié étant porté dans la masse du sang, la rend épaisse, & incapable d'une bonne fermentation, ce qui est la racine d'une infinité de maladies: car il est charié par le mouvement circulaire à tous les viscères, où s'arrêtant, il est coagulé toujours de plus en plus par son acide dépravé, il produit des tumeurs & des obstructions accompagnées de diverses douleurs, attendu que l'acide ennemi des parties nerveuses, picote leurs fibres, & cause différentes convulsions avec des affections très-douloureuses.

Les causes
éloignées.

Les Causes éloignées sont de différentes sortes entre les choses naturelles, sont le temperament du ventricule froid ou melancolique, suivant les Anciens, & la discrasie acide, suivant les Modernes, laquelle est très-frequente aux peuples du Nord

Nord aux deux sexes, & à tous âges.

Entre les choses non naturelles est l'air âcre rempli de sels âcres élevés dans ses pores, & délayés par les vapeurs aqueuses, ce qui est évident en Automne, & au Printemps, qu'on appelle vulgairement les saisons des rhumes. L'air de cette sorte infecte la salive, & descend avec elle dans le ventricule, où il communique une saveur viciée aux alimens qui restent dans l'estomac, entre les alimens sont le pain mal fermenté, la bouillie composée d'eau & de farine sans fermentation, les poissons, & les chairs enfumées, & mal mâchées, la biere mal fermentée &c. à quoy le trop de repos contribue beaucoup, parce qu'étant continuellement assis on comprime l'abdomen, & le mouvement du diaphragme est empêché, ce qui ne peut arriver que les alimens ne restent long-temps au fond du ventricule, qu'ils ne fermentent trop, & que les parties terrestres ne soient par conséquent dissoutes avec les salines. Le foye en même temps est continuellement comprimé, & le passage du suc bilieux bouché, lequel d'amer dégénere en un alcali trop lixivieux. Ainsi les sucs devenus trop fixes dans les intestins, excitent une quantité prodigieuse de vents âcres, de là vient la colique dont le mal hypochondriaque est accompagné, & le scorbut qui en procede, est réduit avec justice par *Barbette* sous le même titre.

Les Evacuations supprimées sont aussi les causes de ce mal, qui arrivent souvent aux filles & aux femmes grosses par la suppression de leurs mois, & aux hommes qui se privent entièrement de l'usage de Venus. Lorsque ces vaisseaux sont trop remplis, la circulation des humeurs est plus lente, & par consequent elles s'encrassent. Par la même raison le trop long sommeil nuit plus qu'il

ne refait, en donnant occasion à la lenteur de la circulation des humeurs ; principalement si on dort incontinent après avoir soupé, à moins qu'on n'y soit accoutumé. Les trop grandes veilles nuisent au contraire, parce que les muscles se lassant par les longues agitations du corps, poussent plus lentement les humeurs.

Cette Maladie ne dépend pas seulement de la matière visqueuse acide, dont on vient de parler ; mais encore de l'irritation contre nature du principe actif, ou de l'archée qui dirige les nerfs : car l'expérience nous fait voir que ce mal est souvent causé par la colère seule. Il semble dans ce cas que notre âme souffre la même chose qu'*Ammanus* dit avec beaucoup d'érudition, qu'elle souffre dans les delires, & dans la manie ; puis qu'il est certain que c'est l'âme, & non pas le corps qui sent, & tant qu'elle est dans le cerveau, non tant qu'elle agisse les membres du corps, de ce qu'étant en extase, ou distraite par une profonde contemplation, les sens externes demeurent comme stupides & à demi morts.

Entre les choses contre nature sont toutes les suppressions subites, & les fièvres maltraitées, sur tout les intermittentes.

La division
du mal hypo-
chondria-
que.

Ses signes.

A l'égard de la différence du mal hypochondriaque, il se divise en acquis & hereditaire. Le premier est celui que nous venons d'expliquer, l'autre passe des peres aux enfans.

Pour les Signes Diagnostiques. On sent des douleurs avec pesanteur & tension qui commencent à la région des lombes, courent dans l'abdomen avec des contorsions très sensibles, passant en devant, & s'étendant jusques aux vertèbres du col. Quand le mal est confirmé, il prend des redoublemens après le repas, avec des ardeurs &

des difficultés de respirer. Les envies de dormir sont fréquentes sur tout à jeun. Les vents & les rots sont presque continuels, nonobstant la constipation opiniâtre du ventre. Les vertiges, les maux de tête, les inquietudes, les envies de dormir, la terreur, & la tristesse sans aucune cause manifeste, surviennent. Quelquefois les hommes ont les mêmes symptômes que les femmes hystériques. Le poux est inconstant, inégal, & changeant à chaque moment dans le paroxysme, & hors du paroxysme, il est quelquefois modéré en sa grandeur, & lent. L'urine nouvellement rendue est ordinairement de couleur de citron, grossière, mais transparente, elle est quelquefois trouble, & pâle avec beaucoup de sels. Quand elle a été un peu reposée, il se précipite au fond beaucoup de matière visqueuse, & de sable gris tirant sur le rouge, qui trompe les Medecins ignorans qui accusent le calcul des reins, à cause de la douleur des lombes.

Ce mal au commencement se peut guerir. Quand il a jetté ses racines, il se moque souvent de la diligence du Medecin. Tant que les maux de tête ne sont pas opiniâtres, que l'appetit n'est point abbatu, que les vents & les rots ne sont pas continuels, il y a de l'esperance ; quand le mal est inveteré, il enfante le scorbut, suivant *Barbese*, qui dit le scorbut, dit une pepiniere de maux, comme les palpitations rebelles du cœur, la melancolie, les insomnies, l'incube ou cochevieille, & quelquefois une épilepsie si extraordinaire, qu'on diroit que le diable s'en mêle, sur tout aux femmes. Quand le mal ne se guerit point, quand il survient un vomissement de matière noire, tel que *Petermanus* a souvent remarqué. C'est un signe que la mort a coutume de suivre de près, si la reten-

Son pronostic.

tion rebelle des excréments endurcis cause la constipation, le misère est à craindre, l'inflammation & le sphacèle successivement. Le mal hypochondriaque héréditaire ne peut jamais être guéri parfaitement.

Ce que c'est
que le scor-
but.

Le *Scorbut* est une maladie nouvelle qui vient du Dannemarc. Elle a été appelée d'un mot Danois *Scharbutt*, qui signifie en notre langage ulcères de la bouche, & tranchées de ventre, parce que ce sont les principaux symptômes qui accompagnent cette fâcheuse maladie. *Forestus* l'appelle *Gingibracchium*, à cause des douleurs que l'on ressent aux gencives, & dans les bras. Il y en a d'autres qui l'appellent *Gingipedium*, parce que l'on ressent aussi quelquefois de la douleur dans les pieds.

Ses causes.

Le *Scorbut* n'est pas seulement une maladie endémique aux lieux où elle est ordinaire, mais aussi elle arrive à différentes nations, ou à cause de l'air que l'on respire, ou à cause du mauvais régime que l'on garde. Il est quelquefois héréditaire, & d'autres fois il succède au mal hypochondriaque, aux fièvres intermittentes & continuës, & à d'autres maladies. Enfin il se peut communiquer par l'attouchement : car il est certain qu'il sort du corps d'un scorbutique des sels fixes & âcres qui peuvent corrompre le sang en le rendant acide. Leur salive en est aussi toute chargée : c'est pourquoi si on boit dans le verre d'un scorbutique, on gagnera le scorbut, de même qu'en buvant après un verolé, il arrive souvent à la bouche des chancres, & quelquefois on gagne la verole, comme on l'a vu assez souvent.

La Cause du scorbut consiste donc dans un sel lixivieux extrêmement âcre & corrosif qui se trouve dans le sang, & qui tient tantôt de la nature d'un

soufre grossier, & tantôt d'un sel fixe, & tartareux, quelquefois l'acidité de la limphe est semblable à celle du vitriol ou de l'alun, & quelquefois cet acide est semblable à de l'eau forte : car il faut s'imaginer que suivant que ce sel a ses parties plus ou moins grosses & solides, ou plus ou moins longues, tranchantes & pointuës, le scorbut est différent, & les accidens qui l'accompagnent pareillement.

Ses signes.

Le principal Signe du scorbut, sont les taches livides & noirâtres aux bras, aux cuisses, & aux jambes, qui disparaissent, & qui changent de place, lesquelles se forment en cette manière. Le sel âcre & acide du sang ouvrant trop les pores des petites artères capillaires, les particules du sang les plus grossières & les plus terrestres, s'extravaient sous la surpeau, & ne pouvant pas continuer leur circulation, parce que leurs particules sont irrégulières, en s'attachant les unes aux autres, elles font ces taches livides, mais parce qu'il vient toujours de nouvelles particules que le sang charrie, & pousse en ces endroits, ces taches sont souvent emportées ailleurs par le torrent de la liqueur, & c'est de là que dépend la mobilité de ces taches.

Les Malades se plaignent d'une grande douleur de tête, parce que ces sels âcres & piquans étant portés à la tête, ils irritent les membranes du cerveau. Les veilles & les vertiges viennent de la trop grande agitation des esprits animaux ; ou bien peut-être, c'est parce que le cœur est irrité par les sels âcres du sang : car ces irritations sont causées que le cœur chasse le sang avec plus de force, c'est pourquoi il en monte beaucoup à la tête.

Les Scorbutiques ont peine à respirer, ce qui peut venir du défaut des esprits, ou de l'obstruc-

tion des nerfs du diaphragme, ou de la coagulation du sang dans les ventricules du cœur.

Les Pa'pitations sont occasionnées par l'irritation que le sang cause aux fibres nerveuses, en passant dans les ventricules du cœur, de manière que les esprits animaux se portent dans le cœur en si grande abondance, & avec tant de rapidité, que c'est une nécessité qu'il entre en convulsion. Enfin si les scorbutiques sont si sujets aux défaillances, c'est parce que le sang s'engorge dans les ventricules du cœur en s'y coagulant. Lorsque l'acide âcre du sang se porte au ventricule & aux intestins, & qu'il se fait des obstructions dans ces parties, les malades ressentent de cruelles douleurs dans le ventre, ils ont des envies de vomir, des flux dissenteriques, & les hypochondres enflés & tendus.

Si cet acide âcre se répand en abondance dans le ventricule, il excite une faim canine, & lors qu'il se resoud comme en saumure, & qu'il coule dans les intestins, il cause des diarrhées & des dysenteries, selon que cette saumure est plus ou moins âcre & corrosive. Enfin le ventre est resseré, lorsque cet acide est acerbe & visqueux, c'est-à-dire, lors qu'il resserre par ses particules astringentes les fibres & les petites glandes des intestins.

Les Gencives saignent dans le scorbut; mais toutes les fois qu'elles saignent, ce n'est pas toujours un signe certain du scorbut, parce qu'il y en a qui ont les vaisseaux sanguins des gencives pleins de sang, & si délicats, que pour peu que l'on comprime les gencives, il en coule un peu de sang; mais si le sang coule des gencives à la moindre occasion, & que ce sang soit fereux, & qu'il sente mauvais, on peut croire que c'est un signe certain du scorbut, principalement s'il paroît aux bras, aux cuif-

ses, ou aux jambes, des pustules rouges ou livides, comme nous avons dit, parce qu'alors cela marque un sang empreint d'un sel fixe qui s'est coagulé dans les vaisseaux capillaires de la peau, & qui est devenu livide & noirâtre par la perte des soufres & des sels volatils.

A l'occasion de ces pustules, il faut remarquer qu'elles sont souvent des ulcères rongeurs, ce qu'on peut expliquer facilement, en supposant que c'est le suc nourricier qui s'est coagulé dans les petits tuyaux de la peau, & des glandes cutanées: c'est pourquoy si ce sel se resoud, & qu'il se débarrasse des autres principes, il s'en fera une eau forte qui rongera toutes les parties.

La Langueur de tout le corps, la foiblesse des sens, les lassitudes dont se plaignent les malades, n'ont point d'autre cause que le défaut des esprits: car un sang aussi fixe, & aussi âcre que celui des scorbutiques, n'est pas capable de produire beaucoup d'esprits.

L'Hydropisie succede souvent au scorbut, parce que l'acide coagulant le sang, la limphe s'en sépare en abondance.

Pour l'*Atrophie*, rien n'est plus facile à expliquer; elle vient des obstructions qui empêchent le passage du suc nourricier.

Les Urines changent beaucoup dans cette maladie; quelquefois elles sont remplies d'un sédiment épais & sablonneux, tantôt elles sont claires & limpides, & tantôt blanchâtres; enfin elles sont quelquefois rouges, ou de couleur de citron: cette couleur rouge & éclatante de l'urine ne vient pas de la bile, comme quelques-uns le croient; mais plutôt de l'abondance des sels, ce qui est évident; puisque l'urine devient quelquefois à un si haut degré d'acrimonie, qu'elle cause une strangurie.

Pour la Phantéur de la bouche, elle vient ou du ventricule, ou des intestins, ou des dents cariées, & des gencives ulcérées. Pour la soif, elle vient des vapeurs chaudes, & salées qui dessèchent la gorge.

L'Enflure & l'inflammation du visage ne viennent que par les obstructions de la peau du visage, causées par une limphe âcre.

Il arrive quelquefois une chose assez particulière aux scorbutiques, c'est qu'en se remuant, on entend le bruit de leurs os, comme si l'on remuoit un squelette, & quelquefois même ils se font cassés. Tout cela ne sçauroit s'expliquer, qu'en disant, que la liqueur nourricière des os est devenue tout-à-fait saline, que l'huile en a été consumée, que la liqueur qui enduit les articles est tout-à-fait dissipée, que les cartilages qui couvrent les têtes, & les cavités des os ont été entièrement consumés par l'âcreté des suc, de sorte que les apophyses touchent à nud leurs cavités; & comme elles se frottent par le mouvement des os, elles font ce bruit que nous entendons, lorsque les scorbutiques agissent. Le suc nourricier des os devient quelquefois à un si haut degré d'âcreté, que les os se carient dans toute leur substance, c'est pourquoy au moindre effort ils se cassent facilement.

Son Prognostic.

Le Scorbut est une maladie longue & difficile à guérir, on en peut venir à bout dans le commencement, pourvu qu'on employe de bons remèdes; mais lorsque le scorbut a jetté de profondes racines, & qu'il a communiqué sa malignité aux viscères, il est bien difficile de le guérir: car le plus souvent il se change en hydropisie, & quelquefois dans un catarre suffoquant, comme on l'a vu arriver il n'y a pas long-temps à une femme.

Le Scorbut se termine aussi quelquefois en une

dissenterie mortelle, mais le plus souvent dans une maigreur de tout le corps.

Pour l'apoplexie & la paralysie, elles arrivent plus rarement. Si le scorbut est une maladie du pays, ou qu'il soit hereditaire, il est presque toujours incurable, à moins que le malade n'observe un exact regime en prenant des remèdes propres à sa guérison.

Le Scorbut des vieilles gens est une maladie fâcheuse, parce qu'ils sont foibles & languissans, & qu'ils manquent d'esprits. On dit que les femmes sont plus sujettes au scorbut que les hommes, parce qu'elles font moins d'exercice.

Le Scorbut accompagné d'une difficulté de respirer, avec des taches livides, & des ulcères, & avec de grandes tranchées, est toujours à craindre.

Les Taches des scorbutiques sont d'autant plus dangereuses, qu'elles sont noires & livides, & lors qu'elles s'ulcerent, elles sont très-difficiles à guérir. L'enflure des gencives avec des chairs fongueuses marque une extrême âcreté dans la salive. Si l'on n'adoucit la salive, & si l'on n'empêche la corruption des gencives, les os des mâchoires se carieront, & les dents tomberont de leurs alveoles, comme il arrive presque toujours dans les enfans scorbutiques, aussi-bien que dans les adultes; enfin, lorsque les scorbutiques ont les viscères scyrreux, & tout remplis d'obstructions, & les poulmons ulcérés, on ne doit plus espérer de guérison, & encore moins une longue vie.

L'Humeur noire, selon *Sennertus*, est produit par un sang fort acide & visqueux qui s'accumule dans la rate, & dont elle s'en décharge d'une partie dans les veines qui la répandent ensuite par tout le corps.

Cause de l'ictère noir

338
Ses signes.

LIVRE TROISIÈME.

Cette Incommodité efface la vivacité du rein, lequel devient premièrement obscur, puis livide, & noir, sans qu'il en apparaisse aucune occasion manifeste. Le corps est à la vérité moins lâche & moins pesant que dans l'ictère jaune; mais l'esprit est beaucoup plus troublé d'imaginations, suivies de crainte & de tristesse, les éjections & les urines ne s'éloignent pas manifestement de leur état naturel, on sent avec cela la rate pesante & enflée, ce qui n'est pas sans danger.



CHAPITRE XVII.

DU PANCREAS.

Éthimologie & définition du Pancreas.

LE Pancreas, comme qui diroit tout charneux, & que les Latins appellent *Lactes*, à cause de sa couleur intérieure qui est blanche, & ressemble au lait, est un corps glanduleux, mol & informé, situé vers les premières vertèbres des lombes, sous la partie postérieure & inférieure du ventricule, enveloppé d'une membrane déliée qui vient du péritoine, & à laquelle il est comme suspendu.

Sa figure.
Sa convection.

Sa Figure est oblongue & plate.

Il s'approche des bords du foye par sa partie la plus large, & il est ainsi qu'on vient de dire, couché sous le ventricule, environ vers la première vertèbre des lombes, & enfermant le conduit biliaire, & le tronc de la porte, il se joint à l'intestin duodenum; de là il s'étend vers la rate en se diminuant insensiblement, à laquelle néanmoins il ne s'attache pas.

Sa couleur.

Sa Couleur est pâle, ayant à peine une légère teinture de sang; en sorte que ni dans sa substan-

DU VENTRE INFÉRIEUR.

339

ce, ni dans sa couleur, il ne ressemble point aux autres parties charneuses; d'où vient qu'il y a lieu de s'étonner que les Anciens l'aient appelé *Tout charneux*, puis qu'il auroit été plus à propos de le nommer *Tout glanduleux*.

Sa Grandeur n'est pas égale en tous les sujets. Sa longueur est pour l'ordinaire de dix travers de doigts, large de deux, & épais d'un. Sa pesanteur dans les personnes de bon âge est de quatre ou cinq onces, & dans celles qui sont mal constituées de huit à neuf. *Blasius*, *Graef*, *Horslins*, & *Tulpius* observent que souvent il contracte une très-grande corruption, & qu'il s'y engendre aussi quelquefois des pierres.

Sa Grandeur.

Sa Substance est toute glanduleuse, & comme composée d'une grande quantité de glandes, attachées les unes aux autres par les vaisseaux qui sont entre-deux, & renfermées dans une membrane qui vient du péritoine.

Sa Substance.

Les Modernes ne reconnoissent que deux espèces de glandes, auxquelles ils réduisent toutes les autres, excepté les renales. Ils appellent les unes *Conglobées*, & les autres *Conglomerées*, nous allons les expliquer icy toutes deux, à cause du pancreas qui est au rang des conglomerées.

Deux sortes de glandes.

Les Glandes conglobées sont celles qui n'étant point divisées, ont une substance & une composition qui en paroît plus ferme & plus continuë, dont la superficie est égale, & fort unie; elles ont toutes une artère qui leur apporte du sang, & une veine qui le reporte après avoir été filtré dans ces glandes. Elles ont aussi un ou plusieurs vaisseaux excrétoires qui conduisent & versent en quelque endroit ce qui a été séparé. Il y en a qui ont une cavité dans leur milieu, & des vaisseaux lymphatiques qui vont se rendre dans le réservoir ou dans le canal.

Les conglobées.

Les conglomérés.

340

LIVRE TROISIÈME

Les Conglomerées sont celles qui sont composées de plusieurs petits corps, ou grains glanduleux joints ensemble sous une même membrane, comme les glandes salivales, sudorales, lacrimales, & le pancreas; ces glandes, outre des artères, des veines, & des nerfs, sont encore fournies chacune d'un vaisseau excrétoire ramifié dans leur propre substance, par le moyen duquel elles déchargent dans des réservoirs les liqueurs qu'elles ont filtrées.

L'usage des glandes.

L'Usage des Glandes étoit inconnu aux Anciens; puis qu'ils croyoient qu'elles ne servoient qu'à appuyer la distribution des vaisseaux, apparemment qu'ils ne se donnoient pas la peine d'examiner si les vaisseaux entroient ou non dans les glandes: car ils auroient connu comme les Modernes, qu'il n'y a pas une glande qui ne se sépare quelque liqueur par sa disposition naturelle, de même qu'un crible qui laisse passer par ses trous des particules qui en ont la figure.

Les Liqueurs qui sont séparées par les glandes ont des usages différens; les unes servant à dissoudre, les autres à humecter, & les autres étant destinées pour être évacuées.

Les vaisseaux du pancreas.

Le Pancreas étant, comme nous venons de le dire, de la nature des glandes conglomerées, il reçoit toutes sortes de vaisseaux. Il a des *Nerfs* qui sont très-déliés, lesquels viennent de la sixième paire, & principalement du plexus supérieur de l'abdomen. Il reçoit des *Artères* du rameau gauche de l'artère cœliaque qui est appuyée sur le dos, & quelquefois de l'artère splénique. Il envoie des *Veines* au rameau splénique, tout auprès de la porte, & outre cela il donne naissance au tronc de cette veine, qu'il embrasse en quelque façon. Il a aussi plusieurs *Vaisseaux lymphatiques* qui vont au réservoir.

DU VENTRE INFÉRIEUR.

341

Il a en son milieu un canal médiocrement gros, qui le parcourt selon toute sa longueur; on l'appelle le *Canal de Virtsungus*, du nom de son inventeur. Il est composé d'une membrane très-forte, mais très-déliée.

Il est unique, & rarement double, sa grosseur est comme celle d'une petite plume, quand il est dans son état naturel; car il grossit quelquefois par excès.

Ce *Canal* ne vient pas de la rate, à laquelle il ne touche point, mais des rameaux des petites glandes qui composent le pancreas, de manière qu'il grossit à mesure que ces rameaux s'unissent, il vient se terminer dans le duodenum, où il a une petite valvule qui permet la sortie de la liqueur qu'il contient, & empêche que le chyle & les autres matières ne passent des intestins dans sa petite ouverture.

L'usage du pancreas n'est pas de servir de coussin au ventricule, ni d'appuy aux vaisseaux qui se distribuent dans l'abdomen; mais de séparer, & de filtrer par le moyen des glandes dont il est composé, un suc acide qui est porté ensuite par son canal dans le duodenum, ou ce suc sert de dissolvant conjointement avec la bile pour y donner au chyle sa dernière perfection.

Diemerbroeck, Higmorus, Graaf, & Sylvius remarquent, que quand ce suc pèche, c'est-à-dire, quand il est ou trop âcre, ou en trop grande abondance, & sur tout lorsque la bile qui court avec lui, est pareillement, & trop âcre, & trop abondante, il se fait dans les intestins une effervescence excessive & viciée, qui cause des vomissements aigres, des rongemens, des vents, des tensions, des diarrhées, des dysenteries, des coliques, & autres semblables maux; quoique

Le canal de Virtsungus.

Sa composition.

Son nombre & sa grandeur.

Son origine & son insertion.

L'usage du pancreas, & du suc pancreatic.

Les vices du suc pancreatic & les maladies qui en proviennent.

EXPLICATION DE LA FIGURE XV.

Qui représente le Corps du Pancreas, le nouveau Canal de Virsungus, & le Parenchime de la Rate avec ses Vaisseaux.

FIGURE I.

- A A A Le Pancreas disléqué
 B B Le nouveau Conduit découvert dans le Pancreas.
 c c c c Les Rameaux de ce Conduit.
 d Son Orifice
 e L'Orifice dans le Mear biliaire.
 ff Le Mear biliaire
 gg g Une partie de l'Intestin Duodenum.
 H H Le Rameau splénique.
 I I L'Artere splénique.
 K Une portoin de l'Artere celiacque.
 L L L Les Anastomoses de la Veine, & de l'Artere splénique.
 M La Veine hemorrhoidale. Rameau de la Veine splénique.
 N N Le Corps de la Rate.
 O O Les Vaisseaux dispersés dans la Rate.

FIGURE II.

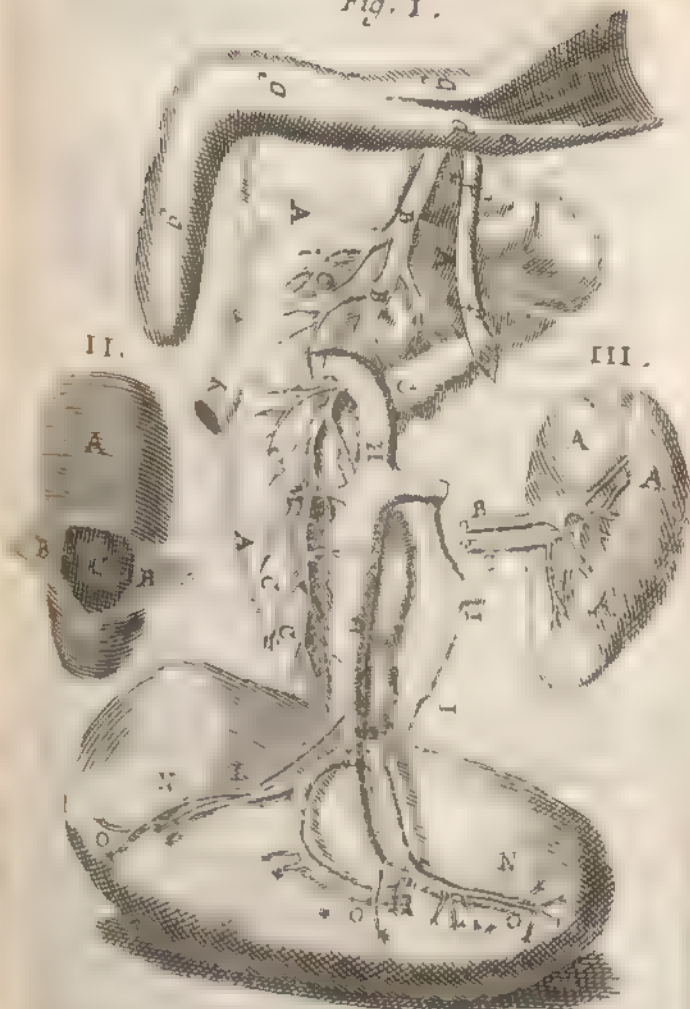
- A La partie convexe de la Rate.
 B B La Membrane séparée de la Rate.
 C Le Parenchime noir de la Rate

FIGURE III.

- A A A La partie concave de la Rate avec les Vaisseaux qui y sont attachés.
 B La Veine splénique.
 C L'Artere splénique.

neanmoins ces maux puissent aussi être causés par le vice de la bile seule. Que si ce suc est en trop petite quantité, trop doux, & point salé, alors il

Fig. I.



ne se fait qu'une très-petite effervescence, ce qui cause des obstructions, des maigreurs, des constipations de ventre &c. Quelquefois aussi si étant trop salé, & trop aigre, il remonte dans le ventricule, il y cause la faim canine, des vomissements, des rots aigres &c. S'il descend dans les intestins, il y cause des tranchées, des ulcerations, des flux de ventre &c. Que si avec le sang il monte à la tête, il cause des convulsions épileptiques, des delires melancoliques, des affections semblables aux passions hystériques &c. Que si ce suc se porte vers l'estomac ou vers le cœur, il y cause des palpitations de cœur, des lypothimies, grande inégalité, & foiblesse de poux &c. Ainsi selon les differens degrés d'alteration de ce suc, il se produit dans le corps humain différentes affections, telles qu'on les voit dans les malades hypochondriaques, dont la plus grande partie doit avec justice être attribuée aux vices de ce suc. Or ce suc devient vicieux, principalement ou par un régime de vivre mal réglé par l'usage trop fréquent de viandes salées, d'acides, de desséchées & endurcies à la fumée, d'âcres, & d'autres semblables, ou par un trouble dans les coctions qui se font dans les autres viscères, principalement dans la rate; car toutes ces causes introduisent dans le ferment du sang une disposition vicieuse, qui fait que plusieurs particules du sang ne se spiritualisent pas suffisamment dans le cœur, & deviennent subacides, subsalines, & très-disposées à se coaguler; en sorte qu'étant en cet état portées par les artères à ce viscère, elles ne peuvent s'y atténuer assez, ni être changées en un ferment capable de faire fermenter dans les intestins les alimens, qui après leur digestion dans le ventricule, y sont tombés.

CHAPITRE

CHAPITRE XVIII.

Du Serum, des Reins, & de l'Urine.

LE Serum, selon Diemerbroeck, est la partie aqueuse des alimens & de la boisson, cuite conjointement avec les sucres sulphureux & salins de ces mêmes alimens dans le ventricule, & dans les autres viscères, & répandu abondamment dans le sang, pour luy procurer un parfait mélange, & la ténuité, & fluidité qui luy est nécessaire, pour pouvoir s'insinuer en toutes les voyes les plus étroites, & aussi pour le laver, & le purifier de ses impuretés, & de ses particules salines les plus crues, se les unir, & les évacuer avec soy par la salive, par les crachats, par les sueurs, & par les urines.

Ce que c'est
que le sé-
rum

Or d'autant que ce serum doit être mêlé en abondance au sang, & qu'il est nécessaire qu'il s'en engendre beaucoup chaque jour, & que cependant il ne s'unit pas, & ne s'applique pas à la substance des parties, il est aussi nécessaire qu'il y ait des évacuatoires déterminés, par lesquels la quantité trop abondante puisse être suffisamment évacuée.

Ces Evacuatoires sont de deux sortes, les extérieurs, & les intérieurs.

Les Extérieurs sont encore de deux sortes. 1. Ceux par lesquels l'évacuation s'en fait évidemment; mais non pas continuellement, tels que sont les yeux, la bouche & les narines. Par lesquels les humeurs s'écoulent en forme de larmes, par la bouche & par les narines, il se fait une évacuation.

Les évacu-
atoires exté-
rieurs du
serum,

Tome II.

M m

cuation ou expulsion considerable de vapeurs & d'humeurs sereuses & pituiteuses, dans les crachats, dans la toux, dans la salivation, dans la distillation du cerveau, & aussi dans l'expiration, laquelle est tres-apparente en temps d'hyver. 2. Ceux par lesquels l'évacuation insensible se fait, tels que sont les pores de la peau, par où le serum transpire continuellement & insensiblement jour & nuit, en forme de vapeur, lequel serum sort aussi quelquefois sensiblement en forme de sueur par ces mêmes pores. Or cette évacuation de l'humeur sereuse par les pores surpasse de beaucoup par sa quantité toutes les autres évacuations des excréments quelles qu'elles soient. Comme si par exemple, un homme a pris en un jour des aliments jusqu'à douze livres, il s'en exhale par les pores de la peau, & par l'expiration neuf livres, plus ou moins, & peut-être à peine s'en évacuerait-il d'eux par les voyes sensibles, selon l'expérience subtile & ingénieuse de *Sanctorius*.

Les évacua-
toires inte-
rieurs de la
serosité.

Si le serum,
la sueur &
l'urine diffé-
rent en sub-
stance.

Les *Evacuatoires intérieurs* sont les reins & la vessie de l'urine, avec les parties qui en dépendent.

On demande, si la matière du serum, celle de la sueur, & celle de l'urine sont semblables entr'elles, ou plutôt la même matière, & si elles conviennent en substance. Le même *Dicmerbroeck* répond, que le serum est de soy une liqueur purement aqueuse, & que l'urine & les sueurs ne le sont pas tant, ni si simples que le serum proprement pris; mais qu'elles ont un peu de saluogénité, qu'elles sont préparées, & cuites avec des particules salines, qu'elles sont peu ou point du tout différentes en substance entr'elles, & que cependant le serum est leur base, c'est-à-dire, leur plus grande portion, d'où vient qu'elles sont

aussi des humeurs sereuses, & que ce n'est point hors de propos qu'on les appelle communément *Serum*; la signification de ce mot étant prise en un sens un peu étendu, & tirant sa dénomination de la plus grande portion de sa substance.

Les Reins sont ainsi appelés du mot Grec *Rheo*, Couler, parce que l'urine coule sans cesse dans leur bassin.

Ils sont ordinairement deux, afin que l'un étant affecté, l'autre puisse suppléer à son défaut, selon le sentiment de quelques-uns, ou plutôt, parce que la serosité étant en grande quantité, elle n'aurait pas pu être purgée par un seul; ils sont d'une grosseur convenable, & propre à séparer, & purger le sang de la serosité, & aux corps bien sains, l'un ne doit pas être plus gros que l'autre, afin que le corps demeure en équilibre; on trouve néanmoins le plus souvent le droit plus gros que le gauche, & quelquefois le gauche plus gros que le droit. Leur longueur ordinaire est de quatre ou cinq travers de doigts, leur largeur de trois, & leur épaisseur de deux. Leur superficie est polie & douce, comme celle du foye, & leur couleur est d'un rouge obscur, & se changent facilement en maladie.

Ils sont situés dans les régions lombaires, sous le foye, & la rate, aux côtés de l'aorte, & de la veine-cave, joignant de chaque côté l'épine à la tête du muscle psoas, là où le nerf entre dans ce muscle; d'où vient que ce muscle étant comprimé par le calcul des reins, on sent un engourdissement dans la cuisse. Ils ne sont pas directement situés vis-à-vis l'un de l'autre, parce qu'ils suspendroient la serosité que les artères émoules leur portent, & l'empêcheroient de couler; mais le droit est ordinairement plus bas que le gauche,

Les Reins;
pourquoy
ainsi appel-
lés.
Leur nom-
bre.

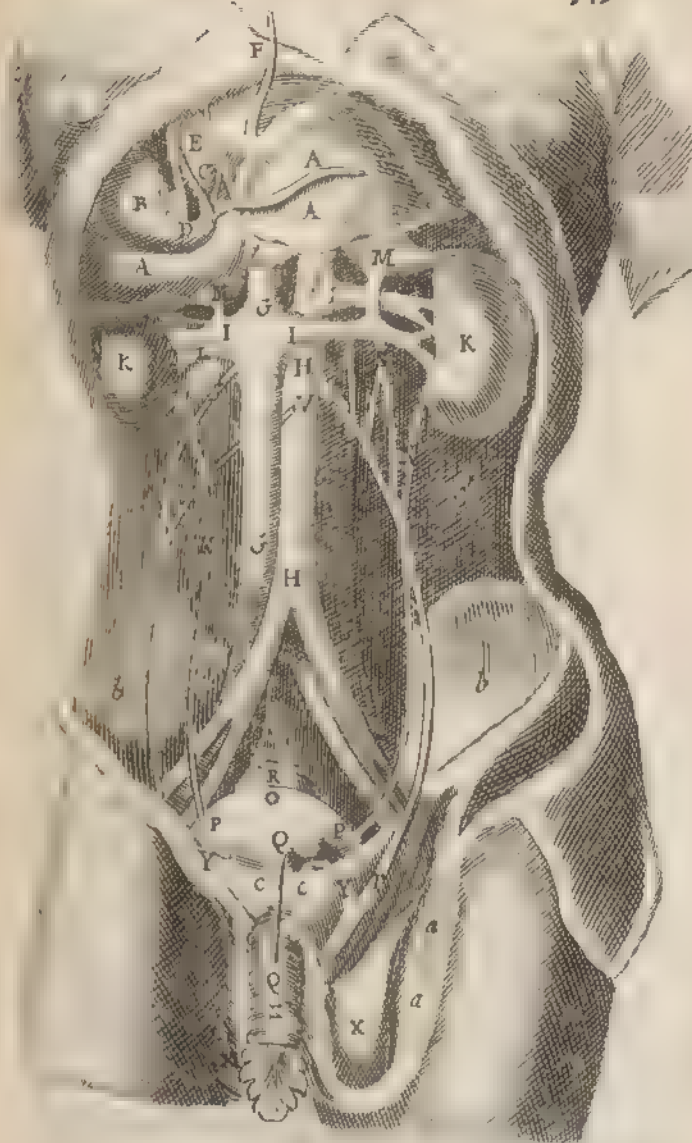
Leur gran-
deur.

Leur situa-
tion.

EXPLICATION DE LA FIGURE XVII.

Qui représente les parties qui servent à l'Excretion de l'Urine, & à la Generation.

- A A A La partie cave du Foye.
 B La Vessicule du Fiel.
 C Le Conduit biliaire relevé en haut.
 D La Veine cistique.
 E L'Artere qui se distribue dans le Foye, & la Vessie du Fiel.
 F La Veine umbilicale relevée en haut.
 G G Le Tronc descendant de la Veine-cave.
 H H Le Tronc descendant de la grande Artere.
 I I Les Veines émulgentes.
 K K Les Reins dans leur situation naturelle.
 L L Les Arteres émulgentes.
 M M Les Capsules atrabillaires avec leurs propagations, & leurs distributions dans les émulgentes.
 N N Les Arteres qui descendent des Reins à la Vessie.
 O Le fonds de la Vessie de l'urine.
 P P L'Insertion des Ureteres par les côtés de la Vessie.
 Q Une Portion de l'Uraque.
 R Une Portion de l'Intestin droit coupé.
 S S Les Veines spermaticques qui naissent des émulgentes.
 T Le Corps pyramidal qui procede de l'union des Veines & des Arteres spermaticques.
 V Les Arteres spermaticques qui sortent du Tronc de l'Artere.
 X X Les Testicules, dont le gauche est dépouillé des Tegmens communs.
 Y Y Les Vaisseaux deferens, qui montent des Testicules à l'Abdomen.
 a a Le Scrotum séparé du Testicule gauche.
 b b Les Iles.
 c c Les Os Pubis.
 d d Les Lombes.



non seulement pour cette raison, mais encore parce qu'il est placé sous le foye, qui occupant plus d'espace, & descendant plus bas que la rate, ne luy permet pas de monter si haut que le gauche. Ils sont éloignés l'un de l'autre environ de quatre travers de doigts.

Leur température & leur connexion.

Ils sont chauds & humides, & ont une connexion avec les lombes, le diaphragme, & le colon par le moyen du peritoine, avec le cerveau, le cœur, & le foye par le moyen des nerfs, des artères, & des veines émulgentes, & à la vessie par les ureteres, le rein droit est attaché au cœcum, & quelquefois au foye, & le gauche au colon, & quelquefois à la rate.

Leur figure

Leur Figure approche de celle d'un croissant, étant faite à peu près comme une feuille de cabaret, ou comme une fève. Ils sont caves par la partie qui regarde les vaisseaux, & convexes & ronds par celle qui regarde les côtés.

Leur Substance.

Leur Substance, selon les Anciens, est comme fibreuse, composée du concours & du mélange de plusieurs petits vaisseaux joints ensemble, entre lesquels il y a quelque peu de chair, ayant plusieurs différentes alveoles tres-petites, étant tant soit peu dure à la toucher au dehors; interieurement néanmoins, modérément spongieuse, de couleur d'un rouge obscur à l'exterieur, mais plus pâle vers le bassin.

Leur structure nouvelle.

Selon les Modernes, les reins sont composés sur tout vers leur partie convexe, d'une infinité de petites glandes qui paroissent rondes comme les yeux des poissons, & de quantité de fibres étroites, ou plutôt de petits canaux membraneux qui sont proprement les vaisseaux excrétoires des reins. Toutes ces petites glandes sont attachées à autant de rameaux d'arteres, d'où elles reçoivent

la matiere de l'urine, la tirent, & la separent du sang, apres quoy elles la déchargent dans le bassin par les fibres membraneuses creuses qui partent de la partie convexe du rein, & qui se ramassant en une espece de faisceau, se terminent aux caruncules papillaires qui sortent du bassin, & entrent dans les tuyaux avancés. L'urine étant déchargée du rein dans le bassin, distille successivement dans la vessie par le canal de l'uretere.

Les Tuniques, ou membranes des reins sont deux, l'une externe, & l'autre interne.

L'externe enveloppe les reins de tous côtés, & est recouverte de beaucoup de graisse, elle vient du peritoine, & sert pour attacher fortement les reins aux muscles internes des lombes. Sur cette membrane, dans la graisse qui est dans la partie supérieure vers la veine-cave, est attachée une glande de chaque côté, qui sert, selon Riolan, pour appuyer la division du nerf coxal, qui se distribue au mesentere; on les appelle Glandes renales, à cause de leur situation proche les reins; Capsules atrabilaires, à cause que l'on trouve toujours dans leur cavité une liqueur noire, & Reins succenturiens, parce qu'ils ont pour l'ordinaire la figure des reins; on les trouve quelquefois au dessus du rein, & quelquefois entre le rein & la grosse artère, de la grosseur environ d'une noix aplatie; on les trouve quelquefois ronds, & quelquefois ovales, d'autres fois quarrés ou triangulaires, ils n'ont pas aussi toujours la même couleur, ils sont quelquefois rouges, & quelquefois comme la graisse qui les enveloppe.

L'usage de ces capsules ou glandes, est de separer l'humeur seculente & noire du sang que les artères leur portent, pour ensuite cette humeur

Les Tuniques.

Les capsules atrabilaires.

Leur usage.

EXPLICATION DE LA FIGURE XVIII.

Qui représente les Reins entiers, & dissequés avec les Vaisseaux, & les Caruncules.

FIGURE I.

Qui représente la figure des Reins, & les Vaisseaux émougens.

- A A La Membrane commune des Reins environnée de la Graisse, & séparée du Parenchime.
 B B Les Capsules atrabilaires, ou Reins succenturiaux.
 C C Les Reins.
 D Une partie de la Membrane propre des Reins séparée.
 E E Le Tronc descendant de la Veine cave.
 F F Le Tronc descendant de la grande Artere,
 G G Les Uretères
 H H Les Veines émougentes.
 I I Les Arteres émougentes.
 K K Les Veines spermaticques.
 L L Les Arteres spermaticques
 m m La Veine adipeuse de l'émougenté;
 n L'Artere adipeuse.

FIGURE II.

Qui représente l'entrée des Vaisseaux émougens dans la partie cave du Rein.

- A A A La Face interne du Rein disloqué.
 B Le Bassin des Uretères.
 C La Veine émougente qui se disperse en plusieurs Rameaux dans le Rein.
 D L'Artere émougente qui se divise aussi en un grand nombre de rameaux, & qui se joignent à ceux de la Veine émougente.

Fig. I.

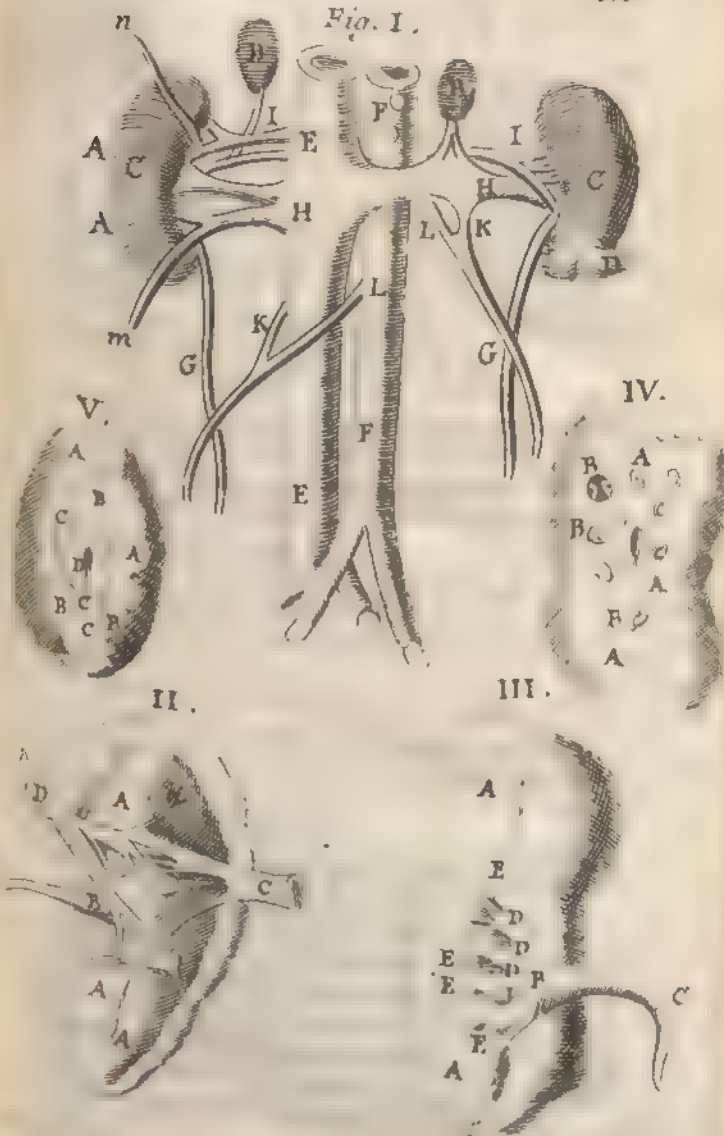


FIGURE III.

Qui représente l'origine, ou la sortie des Ureteres du Rein.

- AAA Le Rein disséqué.
 B Le grand Sinus, ou Bassin de l'Uretere vers le Rein.
 C L'Uretere qui sort dehors.
 D D D Les Tuyaux des Ureteres qui embrassent les Caruncules.
 E E E Les Caruncules papillaires.

FIGURE IV.

Qui représente les Caruncules.

- AAA La Face du Rein coupé.
 BBB Les Ureteres qui environnent les Caruncules, & leur entrée ouverte.
 CCC Les Caruncules papillaires, par lesquelles l'urine des reins coule dans les Reins.

FIGURE V.

Qui représente le Rein ouvert jusqu'au fond du Sinus.

- AAA Le Rein divisé par la partie gibbeuse.
 BBB Les Caruncules divisées par le milieu.
 CCC Les Tuyaux des Ureteres.
 D Une Incision qui penetre jusques dans le Sinus.

être versée par une petite veine dans l'émulgente, où elle est mêlée avec le sang, auquel elle sert de ferment, & on voit une valvule dans la cavité de ces glandes, qui s'ouvre du côté de l'émulgente, disposée d'une manière que cette humeur peut bien entrer dans l'émulgente; mais qui empêché

que le sang ne remonte de l'émulgente dans ces glandes.

La Membrane interne & propre des reins, est fort déliée, & sans graisse, elle couvre immédiatement la chair du rein, elle prend son origine de la tunique commune des vaisseaux qui entrent dans les reins, elle les serre fortement, afin que leur chair qui d'ailleurs est ferme & dense, soit plus ferme & plus resserrée, de crainte qu'étant relâchée, l'humeur sereuse n'y coulât de tous côtés, & que les reins qui sont enveloppés de cette membrane, & contenus dans leur lieu, n'en soient séparés par les parties qui les environnent. Il y a des Modernes qui prétendent que cette membrane est une continuité de la tunique des vaisseaux qui y entrent, & qui en se dilant, les tapissent intérieurement, & se réfléchissant en dehors, les environnent par tout.

Les Vaisseaux des reins sont de deux sortes; Les vaisseaux, les uns sortent, & les autres entrent.

Ceux qui entrent sont aussi de deux sortes, les arteres & les nerfs.

Il y a deux Arteres des reins, une de chaque côté qui entre dans chaque rein, elle est grosse, & naît de l'aorte, elle est grosse, non seulement pour porter l'esprit vital au rein, dit Galien: car une moindre pouvoir suffire pour cela; mais aussi pour purger le sang arteriel, & vider les serosités des arteres, ou plutôt pour porter confusément le sang & la serosité dans une infinité de petites glandes qui composent la substance du rein, parce qu'on a observé que cette artere auparavant d'entrer dans le rein, se divise en trois ou quatre branches, lesquelles apres avoir pénétré la substance par la partie cave, vont se rendre à ces petites glandes, comme il a été dit.

Les nerfs.

356 **LIVRE TROISIÈME**
Les Reins reçoivent chacun deux nerfs, dont il y en a un qui vient du rameau stomachique, & se perd dans leur membrane propre, c'est par ce moyen que se fait l'admirable communication d'entre le ventricule & les reins, comme expérimentent ceux qui ont le calcul, & c'est par la raison de cette communication, qu'il se fait aussi une telle subversion d'estomac en la nephritique, que les malades ne peuvent souffrir aucunes viandes, & les rejettent aussi-tôt qu'ils les ont prises; l'autre nerf vient des environs du mesentere, & entrant par la partie cave du rein, va se perdre dans sa substance.

Les veines.

Les Veines qui sortent des reins sont de deux sortes, les veines, & les ureteres.
Les Veines qui sortent des reins sont deux l'émulgente, & l'adipeuse. L'émulgente se trouve quelquefois double, & quelquefois triple, elle s'insere en la partie cave du rein.

Emulgente.

Cette Veine est appelée *émulgente*, parce que les Anciens supposoient que les reins attiroient par cette veine l'humeur sereuse des veines; mais quoy qu'elle garde toujours son nom, son usage est néanmoins bien différent; parce que nous sommes persuadés par les nouvelles découvertes, & par la circulation du sang, que les rameaux de la veine émulgente, reprennent le sang qui a été porté aux petites glandes des reins par les arteres, & qui n'a pû passer par les orifices des canaux qui sont fort petits, pour le reporter dans la veine-cave.

Adipeuse.

La Veine *adipeuse* vient de la membrane graisseuse du rein, mais elle se perd dans les tuniques qui l'environnent, & l'enveloppent; on l'appelle *adipeuse*, parce qu'elle est remplie de graisse qui est faite de la partie onctueuse & huileuse du sang,

DU VENTRE INFÉRIEUR.

357

épaissi par une chaleur remise & modérée; cette graisse sert pour contêrver la chaleur naturelle, le rein droit étant plus chaud, en est moins garni que le gauche; ce qui fait connoître qu'elle s'engendre par cette chaleur remise & foible, comme est celle du rein gauche, qui est situé sous la rate, par la frigidité de laquelle le sang est comme gelé, au contraire du droit qui est sous le foye, & par conséquent plus chaud, comme il a été dit.

Il faut encore observer que les arteres vont à toute la circonference de la partie interieure du rein, & qu'elles retournent aux petits corps ou caruncules mamillaires, qui sont au nombre de neuf ou dix; ainsi appelés, parce qu'ils ressemblent à un mammelon, par le travers desquels passent les serosités, pour entrer dans les ureteres qui y aboutissent, ou plutôt par où tombe l'urine dans le bassin, qui est une cavité faite de l'extrémité de l'uretere, qui se dilate dans la partie cave du rein, lequel forme en s'étrecissant la figure d'un entonnoir, dont la partie la plus étroite sort du rein, & fait le commencement de l'uretere, dont l'usage est de recevoir l'urine qui distille de ces mammelons.

L'usage des Reins est de separer du sang l'humidité sereuse ou urineuse qui y surabonde, & de l'évacuer; ce qui se fait en cette maniere. Les glandes dont presque toute la substance des reins est composée, ayant reçu le sang par les rameaux des arteres émulgentes qui s'y terminent, en separent l'urine par la configuration de leurs pores, & la déchargent dans plusieurs fibriles ou tuyaux étroits qui se réunissent, & forment de petites caruncules mamillaires, qui la distillent dans le bassin, d'où elle coule ensuite par les ureteres dans la vessie.

L'usage des reins.

Comment
le sable &
les petits
calculs pas-
sent par
les tuyaux
étroits des
reins.

558

LIVRE TROISIÈME

Malpighius demande, comment le sable, & les petits calculs peuvent par ces fibriles urinaires si étroits, & par ces papilles descendre dans le bassin ? Et il répond, que ces vaisseaux étant membraneux ils peuvent s'étendre, & qu'ainsi les petits sables peuvent y passer. *Diemerbroeck* croit qu'on doit plutôt dire que la matière tartarée qui est dans le serum, se coagule, & s'endurcit quelquefois dans le bassin en petits sables, & en petits calculs, après qu'elle est sortie de ces petits vaisseaux, ce qui arrive très-souvent, & quelquefois aussi elle s'endurcit dans ces petits vaisseaux mêmes, lesquels s'étant rompus, elle tombe dans le bassin. Que s'il se coagule beaucoup de cette matière dans ces petits vaisseaux, & qu'elle y reste, alors la substance même des reins se coagule, & se petrifie.

Pourquoy
les reins se
parent quel-
quefois du
pus.

On demande encore, pourquoy les reins separent quelquefois du pus : car s'il est vrai, comme on le prétend, que la seule structure des reins est suffisante pour separer l'urine, il faudra donc que ce crible change de figure autant de fois que ces matières étrangères se trouveront mêlées avec le sang, afin qu'elles puissent être séparées dans les reins ? On répond, que si dans quelques maladies le pus & les autres matières étrangères s'écoulent quelquefois avec les urines, c'est parce que les tuyaux des reins se relâchent & comme les trous du crible sont plus grands, ils laisseront bien passer ces impuretés ; mais le sang n'y passera pas, parce que ces molécules ont même trop d'inégales pour glisser dans ces ouvertures.

Enfin le rein étant ouvert, on voit premièrement la diversité de sa chair ; ensuite les caroncules, & enfin la cavité faite de l'uretère dilaté : la chair qui environne tout son corps est noire

DU VENTRE INFÉRIEUR.

559

& dense, au dessous de cette chair, on en trouve une autre plus rouge faite des glandes qui s'unissent ensemble pour composer le rein du fœtus ; qui est la première & la vraie chair du rein, autour de laquelle s'amasse & s'engendre à la suite des temps peu à peu, cette autre substance noire, du sang qui y afflue, lequel s'arrêtant là, & s'y condensant par la chaleur, fait cette chair dense & noire, laquelle en remplissant les fendasses qui sont entre les glandes, rend aux hommes la superficie du rein lisse & polie, laquelle au fœtus paroît crevassée & inégale.

Les *Caruncules mammillaires* sont, dit *Riolan*, les extrémités des glandes qui font le rein, lesquelles d'une base large aboutissent en pointe, & finissent avec les extrémités des veines & des artères émulgentes ; c'est dans ces caruncules que se fait la separation de l'urine, d'avec le sang, après laquelle separation elle coule à travers de leurs substances, & distille dans les tuyaux de l'uretère, comme fait la lessive par la paille qui bouche le trou du cuvier.

Les car-
nucules mam-
millaires.

La *Cavité commune* qu'on voit dans le rein, est environnée par tout de la membrane de l'uretère, selon *Riolan*, laquelle en se dilatant fait neuf ou dix tuyaux fistuleux, lesquels en se separant les uns des autres, font comme un pied d'oison, & s'abouchent par leurs orifices, avec les caruncules mammillaires ; cette cavité est, dit-il, le véritable couloir & tamis de l'urine.

La *Filtration de l'urine* ne se fait que par le seul mouvement d'impulsion, c'est à-dire, par la seule force avec laquelle le sang est chassé du cœur dans l'artère émulgente, ce coup de pompe est suffisant pour faire cribler la seroité dans les reins. On ajoute encore à tout cela le battement des

Comment
se fait le fil-
tre.

arteres : car comme elles se dilatent à chaque impulsion de sang, elles frappent les glandes, & les canaux excrétoires, ce qui oblige l'urine qui s'y est engagée, à couler dans le bassin. Après qu'elle a été filtrée, elle descend dans les ureteres, & de là dans la vessie, où elle reste en réserve jusqu'à ce qu'il y en ait suffisamment pour irriter les fibres de cette partie, & l'obliger à se vider.

Comment elle sort de la vessie.

Après que l'urine a fait quelque séjour dans la vessie, son abondance, ou plutôt son acrimonie irrite fortement les fibres charnues; cette irritation détermine les esprits à couler dans ces fibres, de sorte que ce muscle se gonfle, & se bande, il surmonte par sa forte contraction la résistance du sphincter de la vessie; ainsi le sphincter se relâche, & l'urine coule au dehors. Cette compression est aidée par les muscles du ventre, principalement par les droits & les pyramidaux, toutes ces forces jointes ensemble facilitent la sortie de l'urine.

Incommodités qui arrivent de ce que la vessie est trop pleine, & que l'urine est trop âcre.

Quand la vessie n'est pas trop remplie d'urine, elle ne ressent aucune incommodité; mais si-tôt qu'elle l'est trop, elle souffre une distension douloureuse: si d'ailleurs l'urine est trop âcre, trop salée, ou acide, elle corrode la vessie, comme il arrive dans la strangurie, & dans ces cas la vessie veut se décharger, & le sphincter se relâche; ce qui fait que l'urine s'écoule par sa propre liquidité, outre que les fibres circulaires de la seconde membrane de la vessie venant à se retirer, retrecissent la vessie, & poussent l'urine en dehors. Les muscles pyramidaux & les muscles droits de l'abdomen servent beaucoup à cela en pressant pareillement la vessie par leur contraction, & chassent aussi l'urine.

Urine trop

Si l'on garde trop long-temps son urine, il en arrive

arrive quelquefois une suppression, parce que les fibres charnues de la vessie perdent leur ressort par la trop grande tension qu'elles ont souffertes, de sorte qu'elles ne peuvent plus se resserrer pour chasser l'urine.

long-temps retenue cause quelquefois la suppression.

L'Urine est une sérosité du sang, qui étant séparée par la force des reins, tombe dans la vessie, & sort ensuite du corps par le conduit destiné pour cela par la nature.

Ce que c'est que l'urine.

D'autres disent, que l'Urine n'est autre chose que la partie aqueuse, saline, & sulfureuse de la limphe qui s'est filtrée dans les reins. Ce qui leur persuade que l'urine est plutôt l'excrement de la limphe que du sang, c'est 1. Que la limphe est plus abondante que la partie rouge. 2. Que les molécules de la partie rouge dans leur état naturel ne paroissent pas disposées à se fondre pour fournir la matière des urines. 3. Qu'une si grande quantité ne peut venir que de la limphe, & non pas de la partie rouge, parce qu'il y a toujours plus de limphe que de sang.

L'Urine étant l'excrement immédiat de la seconde digestion, sa liqueur doit être considérée comme le superflu du serum de la masse du sang, empreinte de sel huileux pour la plupart volatile, & presque ammoniacal, avec les particules huileuses détachées de cette même masse du sang.

L'urine est le superflu du serum.

Les Matières contenues dans l'urine sont certaines parties du chyle, qui n'ayant pu s'assimiler avec le sang, ont été imbibées par la liqueur lymphique. Tantôt elles sont dissoutes, & alors il ne paroît rien de contenu dans l'urine; tantôt elles sont précipitées & séparées, auquel cas elles y paroissent, & la tiffure respective de la liqueur avec les matières contenues fait les diverses qualités ou propriétés de l'urine, comme la couleur,

Les matières contenues dans l'urine.

D'où vient
l'urine
transparen-
te & opa-
que.

52 LIVRE TROISIÈME
l'opacité, la transparence.

Quand l'urine est transparente, cela vient de l'union exacte des particules salines, huileuses, avec les pores de la liqueur aqueuse, qui donnent un passage presque égal aux rayons de la lumière. Lors qu'elle est opaque, c'est que ces particules sont séparées, & comme précipitées, ou par l'air externe, qui venant à resserer par sa froideur les pores de la liqueur, chasse en même temps les particules imbibées, ou par la fermentation interne des excréments cacochymes de la masse du sang, ce qui empêche que les rayons de la lumière ne passent.



CHAPITRE XIX.

Des Maladies des Reins.

Les mala-
dies des
reins.

Les principales Maladies qui arrivent aux Reins sont l'Intemperie, l'Inflammation, le Scyrre, les Playes, les Ulceres, le Calcul, le Diabete, & la Douleur nephritique.

L'intempe-
rie, & les
causes.

L'Intemperie des reins est causée par le défaut des parties voisines, comme la rate, le foye, & les grands vaisseaux, & par les humeurs bilieuses & pituiteuses qui s'y accumulent par fluxion ou par congestion.

Ses signes

On reconnoît l'Intemperie par l'usage de ce qui soulage, ou de ce qui nuit, comme si les choses chaudes apportent quelque soulagement, il faut croire que l'intemperie est froide; au lieu que si elles nuisent, c'est signe que les reins sont échauffés. On reconnoît encore l'intemperie par l'urine même: car si l'intemperie est chaude, l'urine sera

DU VENTRE INFÉRIEUR: 53

aussi chaude, âcre, rouge, & en grande abondance; mais si l'intemperie est froide, on rend l'urine crüe, aqueuse, & en petite quantité.

L'Intemperie chaude des reins n'est pas facile à guerir, si elle est grande & inveterée, & si elle est accompagnée de secheresse. Pour l'intemperie froide, elle est tres difficile & dangereuse, si elle vient à empêcher l'act. on des reins: car la serosité étant retenue, peut causer beaucoup d'accidens, & principalement des cachexies, & des hydropisies.

Son pro-
gnostic.

L'Inflammation des reins, ou la Nephritique, a les mêmes causes que celles du foye & de la rate.

L'inflam-
mation.

Les Signes sont le pissement brûlant, c'est-à-dire, que l'urine sort si chaude, qu'elle brûle les parties, à ce qu'il semble. Le pissement est fréquent & douloureux, les douleurs augmentent quand on est couché sur le dos. La douleur est quelquefois avec pulsation, sçavoir quand la partie des reins où il y a le plus d'arteres, est enflammée. Tantôt la douleur suit l'uretère, & s'étend jusqu'à la vessie & au dos. La stupeur occupe la cuisse du côté du rein affligé. Tantôt il survient un vomissement rebelle par le consentement de l'estomac avec le rein malade. Hippocrate remarque, & il arrive, quoique rarement, qu'un rein étant enflammé, & l'autre non, le sain cesse de faire ses fonctions, & engendre la suppression d'urine; c'est à cause que le sang & le serum sont portés trop abondamment au rein qui est sain, qu'ils se bouchent eux-mêmes le passage, & empêchent leur suppuration.

Ses signes

Outre les signes diagnostics de cette inflammation, il y a des signes pour la distinguer d'avec le calcul. Le premier est, que la fièvre synoque est

Comment
on distingue
l'inflamma-

tion des
reins du cal-
cul.

364

LIVRE TROISIÈME

toujours jointe à l'inflammation des reins, non pas au calcul, si ce n'est rarement. Le second, c'est que la douleur est continuelle, & avec une espèce de pulsation dans l'inflammation des reins ; au lieu que la douleur est intermittente, periodique, & avec pesanteur dans le calcul. Le troisième est, que l'inflammation des reins est accompagnée de la chaleur d'urine, & quelquefois de l'ischurie, qui ne se trouve point avec le calcul, que lors, qu'il est fortement embarrassé dans les ureteres.

Le Prognostic de l'inflammation des reins.

Quant au Prognostic. L'inflammation des reins est un mal dangereux, & souvent mortel aux gens maigres, & peu robustes, sur tout si la fièvre s'y trouve avec le delire. L'urine blanche, tenue & purulente sans la diminution de la fièvre & des autres symptomes, & l'extenuation des jambes & des cuisses est un presage de mort.

Le Flux des hemorroides qui survient est salutaire.

Les causes du scyrrhe.

Le Scyrrhe des reins est produit de même que celui du foye & de la rate par l'épaississement du sang & des autres liqueurs dans le tissu de leurs glandes.

Les signes

Les Signes sont que le malade urine peu, qu'il ressent des douleurs dans les lombes qui sont pres- que continuelles ; le plus souvent l'ischurie, la dysurie, l'hydropisie & la maigreur se joignent à la maladie, lors qu'elle est ancienne.

Les causes des ulcères des reins.

Les Ulcères des reins succedent souvent à l'abs- cès ou à l'inflammation de ces parties. Ils peuvent aussi être occasionnés par le sable & par les pierres âpres & raboteuses, qui frottent, & qui déchirent les tuyaux des reins. Enfin ils peuvent encore être causés par du pus, ou qui viendra de quelque autre partie, & qui sera charié par le sang dans les reins.

DU VENTRE INFÉRIEUR.

365

ou qui par son séjour & par son âcreté ulcerera ces parties. La grosse verole & la gonorrhée ve- rierienne supprimée mal à propos ont coutume d'exciter une chaleur & un ulcere dans les reins, selon l'observation d'*Horstius*.

Les Signes sont une douleur rongante aux lom- bes, avec plus ou moins de pesanteur, & l'urine purulente. Ceux qui rendent de petits filamens charnus, & en forme de cheveux avec de l'urine crasse, les rendent des reins.

Leurs signes

Si l'Ulcer vient d'inflammation, il y a beau- coup de pus dans l'urine qui paroît blanche en sortant ; mais ayant reposé, le pus se separe ; s'il est bien cuit, & l'urine semblable à celle de l'état de santé, il a coutume de suppurer. Quand l'é- rosion vient du calcul, l'urine sort blanche com- me du lait debeurré, elle se précipite aussi-tôt, & devient d'une autre consistance, qui ressemble à des cendres en couleur, elle fait moins de mal en sortant. On sent outre cela une douleur mor- dicante & corrosive aux lombes, causée par un serum âcre & virieux, qui irrite, & corrode en passant avec un sentiment de chaleur.

Les Ulcères des reins sont difficiles à guerir, assez dangereux, & souvent mortels. Ceux qui viennent d'une inflammation suppurée, sont moins perilleux, & plus aisés à guerir que ceux qui sont engendrés par le calcul. Ces derniers consomment quelquefois le rein entier. Les ulcères par corro- sion sont plus fâcheux que par inflammation. Plus ils sont inveterés, plus on a de peine à y reme- dier. *Villius* rapporte un exemple curieux d'un ul- cere au rein, qui perça les lombes, & degenera en fistule.

Leur pro-
gnostic.

Dans les Playes des reins le malade n'urine qu'avec difficulté, les urines sont sanglantes, & la

Les signes
des playes
des reins.

douleur se fait sentir jusques dans les aines.

Leur Pro-
gnostic.

Lorsque les playes des reins sont profondes, elles sont mortelles, parce que ce sont des reservoirs ou des cribles dans lesquels les urines se tri-
rent.

Que le cal-
cul empê-
che la sort e
de l'urine.

Le Calcul empêche assés souvent la sortie de l'urine par la vessie, quand il est dans les reins, il fait obstacle à la separation de l'urine, & quand il est dans la vessie, il bouche son col & l'uretere, ce qui s'oppose à la sortie de l'urine.

Ce que c'est
que le cal-
cul.

Le Calcul ou la Pierre n'est qu'une production morbifique, & l'effet d'une maladie renale nom-
mée *Lithiasis*, c'est-à-dire, une disposition des reins, & de la vessie au calcul. Cette production morbifique est appelée doctement par *Paracelse*, *Du-lech*. Le nom de calcul est metaphorique. Le mot de *Du-lech* signifie un assemblage de deux contraires coagulés mutuellement, & étroitement unis.

Que les cal-
culs s'en-
gendrent le
plus ordi-
nairement
dans les
reins &
dans la ves-
sie.

Le Calcul s'engendre dans toutes les parties du corps, mais son nid le plus frequent sont les reins & la vessie du fiel, il s'en trouve dans ces deux viscères plus souvent, & de plus grands qu'en aucune autre partie du corps, en un mot le cal-
cul s'engendre rarement ailleurs.

Les Calculs de la vessie sont ordinairement en-
gendrés dans les reins, d'où ils tombent succes-
sivement en forme de sable compacte, qui s'aug-
mente dans la vessie par succession, & on est per-
suadé que le calcul prend sa naissance dans la ves-
sie, quoique tous les calculs qui sont plus gros
que l'ouverture des ureteres, tant naturelle qu'é-
tenduë contre nature, ayent acquis leur accroisse-
ment dans la vessie. On ajoute étenduë contre na-
ture, parce que ceux qui sont sujets au calcul,
ont souvent les ureteres distendus jusqu'à la gros-

seur d'un doigt. Il est donc infallible que les cal-
culs plus gros que ce passage ont pris leur gros-
seur dans la vessie.

Le Calcul, selon *Etmmuller*, s'engendre par
maniere de coagulation de deux sels contraires.
Lorsque l'acide vitié par l'erreur de la premiere
digestion tombe de l'estomac, & rencontre un
alcali volatile urinaire qui luy est contraire, ils
combattent, & se coagulent tous deux par une
nécessité naturelle en une concretion arenuse,
laquelle attrappant quelques autres choses capa-
bles de coagulation, elle les coagule de même,
& forme des sables toujours plus gros, & plus
durs. Jusques-là qu'il s'en trouve d'assés fermes
pour polir, & corroder le verre, selon l'observa-
tion de *Panarollus*.

On distingue avec le microscope deux sortes de
sables, sçavoir de blancs & de rouges. Les Blancs
sont produits de la coagulation d'un mucilage vis-
queux, dépendant du vice de la chylicification, le-
quel rencontre des sels avec lesquels il se coagule
promptement. Les Rouges ou Jaunes, & le plus
souvent *Rougeâtres*, se forment, & se coagulent
facilement des petites gouttes de sang, qui exu-
dent de quelque petit vaisseau, ou rongé, ou dé-
chiré.

Pour examiner plus exactement ces deux prin-
cipes, ou élémens du calcul, le même *Etmmuller*
observe qu'ordinairement les gouteux sont aussi
graveleux, & que les graveleux deviennent sou-
vent gouteux, & que ceux qui boivent beaucoup
de vin acide sont sujets à ces deux maladies. La
raison qu'il en donne, est que la cause efficiente
se rencontre dans ces deux affect ons, sçavoir,
l'acide vitié, qui picotant, & rongant les parties
nerveuses des articles, y coagule la synovie, &
N a iij

Que le cal-
cul s'engen-
dre par ma-
niere de coa-
gulation, de
deux sels
contraires,
& comment
cela se fait.

De quoy
sont pro-
duits les sa-
bles blancs,
& les cal-
culs rouges
ou jaunes.

D'où vient
que les gou-
teux sont
souvent
graveleux,
& les gra-
veleux gou-
teux, &
ceux qui
boivent
beaucoup
de vin sont
les deux.

produit la goutte. Et rencontrant l'alcali dans les reins, & les lieux semblables, il le coagule en calcul. Cet acide vient des premières voyes du vin qu'on a bû par excès, & retenu sans le vomir, lequel étant mal digéré, sort de l'estomac avec une aigreur viciée & subtile, ennemie de tout le corps, auquel elle cause des douleurs, & des picotemens, puis trouvant quelque alcali volatil, qui n'est point suffisamment rempli de l'acide requis, elle l'attaque, & s'unit avec luy pour former le calcul. C'est à cause de l'acide vicié du vin mal corrigé dans les premières voyes, que les habitans de la Franconie, de la Moravie, de l'Autriche &c. où les vins sont fort acides, sont sujets à la paralysie par la colique, ou par la contraction des articles causée par la colique, affection rare ailleurs, bien différente de la colique ordinaire, & beaucoup plus opiniâtre pour l'acide subtil & contraire, qui tranche les intestins, & fait retirer les articles. C'est par cette raison que *Tonnerus* dit, que les mélancoliques ont plus de disposition au calcul que les bilieux, parce que les premiers abondent en levain, ou suc graveleux, quo le sel alcali volatil domine dans les bilieux, & l'acide dans les mélancoliques.

Que l'acide vicié dans l'estomac & porté dans les reins, y rencontrant l'alcali de l'urine séparé de son acide naturel le coagule en calcul.

Ceci ne suffit pas : car si l'acide vicié qui est dans les premières voyes doit coaguler dans les reins le sel de l'urine en calcul, il faut qu'il trouve dans ces parties un alcali volatil pur, & un sel comme dissout. Si l'urine est dans sa situation naturelle, le sel volatil qu'elle contient est salé, & composé, savoir d'une proportion requise d'un acide, & d'un alcali volatil unis en une saveur salée, c'est-à-dire, acide & urineuse, mêlée d'alcali & d'acide, & participant à l'un & à l'autre. Or puisque l'alcali de l'urine est suffisamment ras-

saillé de l'acide propre & requis, on a beau mêler d'autre acide à l'urine, rien ne se coagulera, comme il paroît dans la strangurie, où l'urine paroît empreignée d'un acide sensible à la langue, & par l'irritation des ureteres, & de la vessie. Alors le sel volatil de l'urine étant dans son état naturel, & rassasié de son propre acide, ne se coagule point par l'acide vicié ; l'urine est rendue pâle à la vérité, & un peu trouble, mais nullement coagulée en sables.

Afin donc que le sel alcali de l'urine puisse être coagulé en pierre par un acide vicié, il est nécessaire que cet alcali soit en quelque façon séparé, & comme délivré de son acide propre, pour pouvoir être librement repris par l'acide vicié, & réduit en calcul.

Ce qui arrive quand l'urine contracte dans les reins certain caractère de putrefaction, ou de fermentation contre nature, qui dissout en quelque façon sa teneur, & divise la saveur salée par cette alteration ; en sorte que le sel alcali surabondant, & prédominant à l'acide propre, s'en détache jusqu'à ce que quelque acide étranger & vicié le remette sous le joug de la coagulation.

On voit que l'urine saine & claire demeurant long-temps dans un pot de chambre, sur tout d'étain, & commençant à se corrompre, & à se putresier, il s'attache des arenes, & une croûte calculeuse aux parois, parce que le propre acide de l'urine, quoique foible, & en petite quantité, épaisit par une nouvelle coagulation, & réduit en sables le sel volatil propre, séparé par une espèce de putrefaction.

Ce qui arrivera d'autant plus facilement, si l'acide vicié fait cette coagulation dans les reins. L'Histoire de *Vanhelmont* a lieu icy, savoir d'un

Qu'il y a dans les reins un levain vicié qui dispose l'urine à une certaine putrefaction qui cause la séparation de son alcali.

Jurifconsulte qui contracta la lithiasie ou le calcul pour avoir mangé des asperges : car l'asperge en rendant l'urine puante, la dispose à une espèce de putrefaction, & à la division des sels. Par cette raison l'acide vicié se contractant, produit le calcul, le même acide congelant le sel volatile urinaire, ou la bile dans la vessicule du fiel, en forme un calcul.

Ce Vice qui dispose l'urine à cette putrefaction, consiste à ce que croit *Etmu. ler* dans un certain levain vicié attaché aux reins, qui infecte l'urine en passant, & le prepare à une concretion calculieuse.

Ce Levain vicié est quelquefois aquis & contracté par le vice de la diète, quelquefois il est hereditaire, & passe des peres aux enfans, & même il est tiré avec le lait de la nourrice.

Il paroît par ce qui a été dit, que le commencement du calcul se forge dans l'estomac, d'où l'acide vicié tire sa naissance : c'est pourquoy après le laitage, le fromage, & autres semblables alimens, le calcul a coûtume de survenir, parce que toutes ces choses se corrompent facilement dans les premieres voyes, & sont chariées ensuite aux reins avec l'urine de la boisson.

C'est de cette maniere qu'il se forme dans les reins seulement de petites arenes, qui à force de reservoir de nouveaux accroissemens, & de nouvelles coagulations, se durcissent en grosses pierres, & souvent tout le parenchime des reins se coagule en pierre, ou du moins on trouve tout le bassinet, & les canaux qui en dépendent, farcis & remplis d'une concretion pierreuse. *Salmuth* en donne un exemple digne de remarque, sçavoir d'un calcul qui occupoit tout le bassinet des deux reins avec une espèce de filiere, creusée aux côtés

du calcul, par où l'urine sortoit. Ces arenules ou petits calculs tombant dans la vessie, y reçoivent en peu de temps beaucoup d'accroissement.

Lorsque la tunique nerveuse des ureteres est blessée, & la vessie un peu déchirée par le frottement du calcul, ces parties offensées répandent leur aliment propre en forme de mucilage crasse & épais qui sort abondamment avec l'urine des graveleux, & est pris par le vulgaire pour la pierre, qui étant desséchée par la chaleur, forme le calcul, à ce que les Anciens disent ; mais c'est véritablement l'aliment propre de la vessie, & des ureteres qui s'amasse dans la cavité de la vessie, & sort avec l'urine.

Ce Mucilage néanmoins augmente le calcul de la vessie en s'y attachant peu à peu, & se coagulant par l'arrivée de plusieurs arenules, ou sels coagulables, ce qui fait l'accroissement de la pierre : car les grosses pierres de la vessie sont composées de diverses couches ou lamelles, situées l'une sur l'autre, comme des pleures d'oignons, & faciles à separer. On trouve facilement ces lamelles mises les unes sur les autres dans la pierre de bezoard & la pierre de la vessicule du fiel de bœuf. La pierre humaine brisée montre un grand nombre de pareilles lamelles, avec des espaces remarquables, & on trouve au centre une petite pierre ou arenule.

Quant aux Signes du calcul des reins ou de la vessie, le premier est la douleur aiguë à la region des lombes, tantôt à droit, tantôt à gauche, suivant le rein affecté. Cette douleur est accompagnée d'un sentiment de pesanteur, & de compression. Quand le calcul descend des reins dans les ureteres, la douleur devient piquante, déchirante, avec distension & violence. Et *Bartholin* ob-

D'où vient le mucilage qui sort abondamment avec l'urine des graveleux.

Comment le calcul se grossit dans la vessie.

Les signes du calcul des reins & de la vessie.

serve fort à propos, que dans le calcul, on la nephretique qui signifie proprement l'inflammation des reins, la migraine du côté du rein affligé s'y joint souvent.

Le second Signe du calcul, est l'urine un peu sanglante, & elle l'est quelquefois en effet par le sang qui sort des petits vaisseaux déchirés par l'appréhension du calcul; ce n'est pourtant pas le sang qui donne toujours cette couleur à l'urine, ce sont souvent des sels dissouts, ou comme on parle vulgairement, du tartre dissout, dont la coagulation produit le calcul.

Quelquefois lorsque le calcul est en mouvement ou dans le calcul de la vessie, l'urine est pâle, ou du moins peu teinte, avec quantité de matière visqueuse qui s'attache au fond du pot de chambre, & c'est, comme on a déjà dit, l'aliment propre des ureteres & de la vessie qui sort avec l'urine.

Souvent on fait du sable & des arenes sans être graveleux; surquoy il est à remarquer que ces arenes de quelque couleur qu'elles soient, si elles sont friables, elles ne sont point des reins; mais des hypochondres, ou du scorbut, que si elles ne sont point friables, mais dures, elles sont des reins, & disposent au calcul. Dans le paroxysme du calcul on ressent une espèce de stupeur à la cuisse du côté affecté, à cause de la compression du nerf qui descend à la cuisse qui est dessous.

On ressent aussi une douleur qui descend de la region des lombes, le long de l'os sacrum, & au pubis suivant le canal des ureteres; & aux hommes le testicule droit du rein malade souffre convulsion, & est retiré en haut. Les malades sont quelquefois sujets au tenesme, selon l'observation d'Estimuler & de Tumeus.

Enfin il survient des tranchées de colique affées cruelles, avec nausée, vomissement, & semblables symptomes ordinaires dans la colique, ce qui vient des convulsions spasmodiques des nerfs du plexus meseraïque, qui donne des rameaux aux reins, aux intestins, & à l'estomac. La douleur du rein affecté cause des mouvemens convulsifs au nerf renal, lesquels se continuent jusqu'aux plexus nerveux du mesenterie qui sont plusieurs en nombre; ceux-cy produisent par leurs contractions les tranchées des intestins, le vomissement, la nausée, & de semblables symptomes; c'est pourquoy il est important de bien distinguer le calcul d'avec la colique.

Les Signes les plus assurés sont qu'il n'y a point de douleur aux jambes dans la colique, & que les malades peuvent se tenir droits, au lieu que dans le calcul des reins, les malades demeurent le plus souvent courbés, sans pouvoir se dresser qu'avec douleur, ni tenir l'épine du dos droite.

La Colique arrive tout d'un coup, & subitement elle cesse, puis elle revient, la nephretique au contraire est ordinairement continuë. Le lieu de la douleur designe particulièrement, si c'est le calcul ou quelque autre cause qui la produise. La douleur fixe du dos démontre le calcul, nonobstant les autres symptomes. La douleur vague de l'abdomen tantôt en dehors, tantôt en dedans, tantôt à droit, tantôt à gauche, marque la colique.

Les Signes diagnostiques du calcul de la vessie sont plus faciles à connoître: car on ressent une espèce d'obstacle à l'urine dans la vessie, qui se place devant le conduit urinaire. L'anus est affligé par consentement, & travaillé du tenesme, le gland souffre une grande douleur, & une grande

Les Signes
qui distin-
guent le cal-
cul d'avec
la colique,

Les signes
du calcul
de la vessie,

démangeaison, & les malades s'imaginent que la pierre y soit arrêtée. Quelquefois la verge est tendue à cause de la continuité de la membrane de l'urètre avec la membrane interne de la vessie. *Helideus* donne les signes suivans comme éprouvés, & pour marquer infailliblement la présence du calcul; sçavoir, si après l'envie d'uriner, on a l'envie d'aller à la selle: si les malades en se baissant pour ramasser quelque chose à terre, sentent une ponction à la vessie. Outre cela ils sentent le calcul dans la vessie en frottant avec véhémence, à moins qu'il ne soit adhérent: car souvent quelque petite membrane de la vessie se déchire, & le calcul s'y met, en sorte qu'il est comme enveloppé dans une bourse. Alors il est difficile à connoître. Au reste en introduisant le cathéter dans la vessie, ou le doigt dans le fondement, il est aisé de connoître le calcul de la vessie, pour peu qu'on ait d'expérience.

Enfin si l'urine s'arrête en pissant, & si après avoir mis le malade les pieds en haut, il vient à uriner librement, c'est un signe manifeste que l'urine avoir été supprimée par le calcul.

Le Prognostic du calcul des reins & de la vessie.

Pour le Prognostic, le calcul des reins est une maladie remplie de danger, & qui est fâcheuse non seulement à l'égard de la douleur & des symptômes; mais principalement, parce que les inflammations & les ulcères des reins ont coutume de survenir. Les femmes qui ont le calcul des reins meurent facilement, lors qu'elles deviennent grosses, selon l'observation de *Pan. roilus*, plus le calcul est gros & âpre, plus il est dangereux, plus il est petit & poli, moins il y a de danger. Le froid des extrémités, ou les sueurs froides, survenant à la douleur nephritique, dénotent que la mort est proche, sur tout si la sup-

pression d'urine est totale, que si les urines auparavant renuës deviennent grossières avec des aréoles, & comme de petits fragmens de pierre, c'est un bon signe qui marque que la pierre est brisée.

Le Calcul des reins garde une espèce de période, en sorte que s'il remuë dans les reins le quatrième jour, il sortira pour l'ordinaire le septième, pourvu que les circonstances s'y trouvent: car si le calcul étoit trop gros, la regle n'auroit point de lieu.

Le Calcul de la vessie est un mal difficile à guérir, mais plus aisé dans les femmes, à cause de la brièveté & de la largeur du col de la vessie, que dans les hommes qui ont l'urètre trop long & étroit.

Le Calcul de la vessie qui ne peut être tiré que par l'incision, est dangereux: car quoique l'opération & l'extraction en ayant été faites, les malades meurent souvent de l'inflammation de la vessie, ou bien il leur survient une fistule qui fait qu'ils mènent une vie très ennuyeuse.

Le Calcul de la vessie qui est renfermé dans une membrane propre, & adhérent, est presque incurable.

Le Diabète est véritable ou faux. Le véritable est celui où la boisson est rendue sans être changée, le faux est une excretion copieuse d'urine.

Quoique la cause du diabète faux paroisse difficile à trouver, on peut néanmoins l'attribuer à l'usage fréquent des diuretiques, qui amaigrissent extrêmement les personnes replettes, par le flux d'urine copieux qu'ils excitent. Cela suppose, il est probable que la masse du sang, la partie chyléuse nourricière, la rosée même, & le suc alimentaire, la graisse enfin se dissolvent, &

Deux sortes de diabètes.

La cause du diabète faux.

liquéfient, & dégénèrent en cette liqueur aqueuse qui sort par les voyes urinaires.

La Cause de cette fusion, & de l'urine abondante, est l'acrimonie salée du serum du sang qui résout par son âpreté, atténué, & fond l'aliment chyleux du corps, & la graisse qui en dépend; ce qui est manifeste de ce que l'urine est âcre au commencement du diabète, & de ce qu'elle cause un sentiment de chaleur en corrodant; De plus, parce que cette maladie se guérit presque de la même manière que la fièvre hectique, savoir par les choses capables de temperer l'acrimonie du serum, comme le lait &c. Enfin de ce que cette espèce de diabète vient souvent de l'usage excessif des diuretiques, qui étant pleins d'un alcali subtil, rendent la masse du sang trop âcre, fondent l'humeur nourricière, & la poulent par les urines.

Causes du
vritable
diabète.

Le Diabète véritable dépend de la trop grande relaxation, & ouverture des voyes par où l'urine de la boisson est portée des premières voyes aux reins, ou aux lieux urinaires, peut être que le pyllore y concourt, lors qu'il est relâché, & qu'il laisse échapper la boisson, comme trop fluide avant qu'elle soit parfaitement altérée. Ces chemins sont encore inconnus à la vérité, mais la chose ne se peut faire autrement, d'autant que les semences de coriandre & d'anis ne sauraient circuler, ni être portées par tout avec le sang. Outre cela le vin rouge, ou l'émulsion d'amandes douces, peuvent-ils se mêler au sang, & circuler avec lui, sans une alteration insigne? Il faut donc qu'ils soient portés par un chemin plus court: cecy se confirme de ce qu'entre les causes éloignées du diabète, ou de la laxité des voyes, les eaux minérales acides tiennent le premier lieu. Or sui-

vant

vant Vanbelmont, ces eaux passent promptement, & à peine sont-elles avalées, qu'elles sortent claires & limpides, presque comme elles ont été prises, sur tout quand on en a continué l'usage: car elles ne passent pas si vite au commencement. Ce passage subit & réitéré des eaux minérales lâchent les conduits, & facilitent la sortie de la boisson. Outre les eaux minérales, le calcul dispose aussi au diabète; enfin la remarque de Salmuth est rare: car il parle d'un diabète survenu à une fièvre maligne, dans laquelle la boisson passoit sans avoir été changée.

Le Diagnostic est évident. Dans le diabète véritable il ne faut que comparer la boisson avec l'urine. Le diabète faux commence successivement, & croît insensiblement, ce qui le rend difficile à connoître au commencement. Il arrive quelquefois que l'évacuation copieuse de l'urine est un ouvrage de la nature avec le soulagement du malade: mais quand l'abbatement des forces s'y joint avec la maigreur du corps, la graisse surnageant l'urine, la sécheresse de la bouche, la soif, la chaleur du dos, & autres semblables symptômes, ce sont les marques d'un diabète faux & dangereux, l'urine est souvent aqueuse & pâle, en un mot très-cruë.

Les signes
du diabète,

Pour le Prognostic. Le diabète véritable renferme peu de danger, & il cesse souvent de lui-même. Le diabète faux est souvent très-perilleux, & souvent mortel, à moins qu'on ne le connoisse, & qu'on ne le traite d'abord, il conduit les malades à une phthisie dorsale; s'il survient à un travail immodéré, à un excès du plaisir amoureux, ou à des fièvres chroniques, il est pour l'ordinaire incurable.

Son pro-
gnostic.

L'ischurie ou suppression d'urine par le vice. Ce que c'est
Tome II.

des reins, est lors qu'ils ne filtrent point l'urine, & dont la cause est, ou dans le sang, ou dans les reins.

Elle est dans le sang, quand la masse & le serum sont tellement disposés, & entre mêlés, qu'ils ne peuvent passer par les petits pores des reins, où l'urine ne peut pas par conséquent être bien philtrée; ce qui paroît dans les maladies chroniques jointes au scyrrhe du foye ou de la rate. Dans ces cas il se fait ordinairement peu de separation d'urine, qui est crüe ou empreinte de peu de sels, quoique les malades soient de grands cracheurs, & qu'ils ayent des cachexies qui font connoître manifestement qu'ils abondent en serum.

On remarque qu'après que les remèdes salins appropriés ont altéré la constitution viciée du sang, & résout les scyrrhes des viscères, l'urine qui étoit auparavant en petite quantité, & crüe, devient plus abondante, & diversément chargée, qu'elle est crasse, trouble, & quelquefois noire. Et la raison est, que l'office des viscères étant blessée, & la texture du sang viciée, celui-cy est composé d'une manière à ne pouvoir rien philtrer, ou peu de chose par les pores fibreux des reins; au lieu que quand cette constitution viciée a été altérée, & la nature rétablie, les particules hétérogènes sont séparées, & précipitées par la liqueur aqueuse qui les imbibe, les dispose, & les configure de telle manière, qu'elles peuvent facilement pénétrer les pores des reins, & sortir en forme d'urine.

On observe encore que le sang à cause de son abondance, & de sa grossièreté, peut bien faire son cours circulaire; mais qu'il ne dépose rien dans les reins; & que si on fait une saignée au

bras pour en diminuer la quantité, il s'ensuivra un flux abondant d'urine.

La Cause de l'ischurie est dans les reins, lorsque leurs pores étroits sont obstrués ou embarrassés. Or les obstructions se font 1. par le sang grossier, mélangé après une chute, ou apporté des autres parties par le mouvement circulaire, & ramassé dans les reins. 2. Par le pus ou de l'ulcère des reins, ou charié aux reins de quelque autre partie. 3. Par les humeurs crasses & visqueuses, qui sont portées aux reins avec l'urine de la boisson, ou avec le sang, qui enduisent les petits pores, les bouchent, & les rendent incapables de filtrer l'urine. Chacun sçait que le calcul des reins cause souvent la suppression d'urine, en bouchant leurs conduits.

Les Obstructions ne sont pas les seules causes qui empêchent l'urine de se filtrer dans les reins, l'atonie ou débilité tonique des reins y a beaucoup de part, c'est-à-dire, les vices des nerfs de ces parties, qui ne soutiennent point les pores fibreux des reins dans la tension requise, ce qui fait que les nerfs avec les pores se relâchent, tombent, & se flétrissent, & alors leur chute, & leur laxité, est cause qu'il se filtre peu de chose, ou rien du tout du sang.

Les Signes que l'urine est supprimée par le vice des reins, c'est quand il n'y a point d'urine dans la vessie, de sorte que ni le cathéter, ni la suction n'en font point sortir. Ajoutés que la vessie ne fait aucune tumeur, ni aucune douleur au pubis, aucune pesanteur du périnée, enfin il n'y a aucun des symptômes qui démontrent la suppression d'urine de la vessie.

S'il y a quelques signes du calcul des reins, il est manifeste que la suppression dépend des calculs.

qui remplissent les reins. Si outre le soupçon du calcul on ressent de la pesanteur aux lombes avec les différents symptômes du corps, causés par le refoulement du serum, la chose sera encore plus claire. Ces symptômes sont les inquietudes & resseremens de la poitrine, la sueur puante & urineuse, l'haleine fetide, l'engourdissement des sens, & de toutes les facultés internes animales, ces symptômes sont differens, suivant la diversité des sujets.

Si c'est par l'obstruction des reins, il est facile d'en connoître les causes. On sçaura, par exemple, que ce sont des humeurs crasses & visqueuses; si on voit que de semblables humeurs occupent les intestins & les premières voyes, si on a auparavant rendu de l'urine trouble & grossière avec beaucoup de sédiment mucilagineux, on ressentira alors de la pesanteur aux lombes, parce que les reins sont ordinairement gonflés & humides. Si c'est un grumeau de sang qui bouché les reins, les causes antécédentes le démontreront, le sçavoir la chute, l'urine de sang précédente, le cheval, les coups reçus aux reins &c.

Enfin on conjecture que c'est le pus qui bouché les reins par les abcès ou ulcères des reins, par l'empîème ou le vomica de quelque viscère conté-derable, dont le pus est porté aux reins par la circulation du sang, par l'urine purulente qui a précédé: nous avons parlé des signes du calcul cy-dessus.

Son pronostic.

La Suppression d'urine par le vice des reins est beaucoup plus dangereuse que celle par le vice de la vessie, & si on ne rend l'urine avant le septième jour, on en meurt, ce qui n'arrive pourtant pas toujours, mais pour l'ordinaire: car les uns survivent plus, les autres moins de temps à la

suppression d'urine, & Riviere dit avoir guéri une suppression d'urine de quatorze jours par le calcul des reins. S'il arrive pendant la suppression d'urine une sueur copieuse qui évacue beaucoup du serum, les malades pourront vivre plus long-temps, & la suppression sera moins dangereuse.

La Suppression d'urine par les gros calculs des reins est mortelle, parce qu'on ne peut y pénétrer. Celle par la paralysie ou atonie des reins a presque toujours été mortelle.

La Douleur nephritique se fait sentir dans la région de l'un & de l'autre rein, & rarement de tous les deux. Elle est quelquefois pesante & obtuse, lorsque la cause qui la produit ne touche que la substance du rein. Quelquefois on la sent aiguë & poignante, lorsque cette cause comprime la tête de l'uretère.

Douleur nephritique

Quelquefois cette douleur suit l'inflammation, & alors elle est accompagnée de fièvre. Quelquefois aussi elle est causée par une humeur acide & âcre; mais le plus souvent c'est par le sable, ou par le calcul enfermé dans le rein.

Ses signes.

Dans cette maladie la douleur est gravative, & fixe dans l'endroit du rein; quelquefois elle s'étend le long des ureteres jusqu'à la vessie. Elle est aussi quelquefois accompagnée de suppression d'urine, & puis l'urine sort fort crasse, sablonneuse, & avec de petites pierres. On sent quelque soulagement, lors qu'on se couche du côté de la douleur, & au contraire la douleur s'irrite, quand on se met de l'autre côté.

Cette douleur, ainsi que toutes les autres, affoiblit beaucoup, & on la doit estimer plus ou moins dangereuse selon la grandeur ou la petitesse de la cause qui la produit.

Son pronostic.

Il y a deux sortes d'urine, celle de la boisson, Deux sortes

l'urine, &
ce qu'elles
donnent à
connoître.

Comment
les urines
donnent des
signes de
coction &
de crudité.

385 LIVRE TROISIÈME
& celle du sang. L'urine de la boisson démontre les qualités de l'aliment, des alterations qu'il a reçues dans les premières voyes, & de la digestion qui en a été faite. L'urine du sang fait connoître la constitution du sang qui dépend de la fermentation des particules, sur tout des salines qui composent sa liqueur, & marque les changemens qui luy arrivent, à raison de sa pureté, ou de son impureté cacochimique.

La Crudité & la coction des urines, sont connoître la crudité & la coction des alimens, & de la matiere morbifique. On appelle *Urine crüe* celle qui a des signes de crudité, hors les maladies aiguës, & la fièvre. On met de ce nombre toutes les urines qui s'éloignent de l'état naturel par défaut, comme celles qui sont trop tennues, trop peu teintes, ordinairement claires, & qui se troublent rarement. Ce sont des indices que les alimens n'ont pas été bien digérés dans l'estomac, & dans les premières voyes. Quand au contraire l'urine est de la consistance requise, de couleur de citron, ou même d'une couleur plus haute, claire ou un peu obscure, c'est une marque que les alimens ont été cuits dans les premières voyes.

La Crudité de la matiere morbifique consiste dans le mélange trop exact & intime des particules qui constituent la masse du sang avec celles contre nature, ou non, qui corrompent sa teneur, ce qui empêche que les dernières ne se détachent pour être entraînées par l'urine. La Coction au contraire de la matiere morbifique est, quand les particules étrangères étroitement unies à la masse du sang s'en détachent peu à peu, & sont ainsi emportées par les urines. La coction de la crudité ou cette separation se fait par le moyen de certaine fermentation extraordinaire qui arrive

DU VENTRE INTERIEUR: 389

contre nature au sang, moyennant quoy les particules heterogenes se précipitent, & celuy-là acquiert une nouvelle teneur; Ainsi le vin quand il est dans l'état qu'on le nomme *Moût*, il est crud, à cause de l'union étroite de ses parties; mais après la fermentation du moût, il devient *Vin*, & la coction est faite, à cause que toute la lie s'en est separée, & a pris le fond. Or tout cecy est arrivé par voye de fermentation.

L'*Urine est crüe*, quand elle est haute en couleur, claire ou trouble, si elle demeure toujours dans le même état; au contraire, c'est une marque de la coction de la matiere morbifique, lors qu'elle devient grossiere, plus colorée ou claire; mais avec quelque nuage ou couronnement, de même lors qu'elle se trouble successivement, & dépose au fond du verre beaucoup de sediment, la liqueur claire prenant le dessus.

La Crudité de la matiere morbifique dépend de l'acide vicié contre nature; & la coction dépend de l'acide fermentatif de l'estomac: car toutes les fermentations des sucs qui se font dans le corps, ne sont que les continuations de la fermentation commencée dans l'estomac, & la digestion de l'estomac gouverne toutes les autres, aussi le nuage qui paroît dans l'urine est un signe que la digestion se rétablit, & que le levain de l'estomac se réveille. Et pourvû que les malades ne soient point dégoûtés, & qu'ils prennent un peu de nourriture sans aversion, & sans nausée, c'est un bon signe, même dans les fièvres les plus aiguës, parce que le levain de l'estomac agit, & fait esperer la coction de la matiere morbifique, ce qui se doit entendre des fièvres benignes, & particulièrement de celles où les humeurs du corps sont affectées, non pas des fièvres malignes qui

consistent principalement dans le vice des esprits, & où les urines ressemblent parfaitement à celles des personnes saines, même quand on est dans le plus grand danger.

Le nuage &
le sédiment
des urines.

Dans l'Urine, dit *Willis*, lorsque les particules les plus terrestres & les plus solides ont perdu leur mouvement, elles se joignent ensemble, & selon qu'elles sont plus ou moins pesantes, elles nagent dessus, ou elles vont au fonds; si elles restent sur la superficie, elles font un nuage; si elles descendent au fonds, elles composent un sédiment que l'on peut regarder comme le limon de l'urine. Ce sédiment ne paroît pas toujours dans l'urine, parce que ces particules sont quelquefois si dissoutes, qu'elles ne peuvent se joindre ensemble pour se précipiter au fond du pot de chambre. Elles ne sont autre chose que ce qu'il y a de plus salin & de plus terrestre dans l'urine, qui ne peut se fondre, ni se mêler également avec ses autres principes; d'où vient que ses particules en se joignant mutuellement ensemble, composent un corps à part. Toutes les fois que ces parties salines & terrestres sont abondantes, l'urine est épaisse & trouble.

Consistance
naturelle
des urines.

La Consistance naturelle de l'urine tient le milieu entre l'huileux & l'aqueux, & suivant ce que le rapport des sens en fait connoître, c'est une liqueur lixivieuse, presque salée, en partie volatile, & en partie fixe. Le phlegme ou la liqueur aqueuse qui servoit auparavant de véhicule à l'aliment, devient le véhicule de l'excrement, en s'imbibant des particules salines huileuses de la masse du sang, usées par le mouvement intestinal ou fermentatif, & par conséquent excrementueuses pour les entraîner dehors avec plus ou moins de particules chyleuses qui n'ont pas été propres

à s'affimiler. Si l'on fait l'anatomie de l'urine par le feu, on trouvera qu'elle est empreinte de beaucoup de tel volatile urineux, c'est-à-dire, composé d'un acide volatile dominant dans le corps de l'urine, & de beaucoup plus d'alcali volatile. Ces sels sont tempérés, ainsi que toutes les autres humeurs du corps, par des particules grasses ou huileuses entre-mêlées.

Le Vice de l'urine qui vient le plus en pratique, est d'être grasse ou sanglante. L'urine grasse qui sort, c'est lors qu'il surnage une croûte ou pellicule grasseuse qu'il faut prendre garde à ne pas confondre avec une croûte saline, qui représente la grasse, ordinaire aux scorbutiques, & aux hypochondriaques. Toute la différence consiste, en ce que si ce sont des sels pris & épaissis qui produisent cette croûte sur l'urine, en regardant de côté, elle fera paroître ou la queue d'un paon, ou l'arc-en-ciel, ce qui marque infailliblement le mal hypochondriaque, ou le scorbut. Quand c'est la grasse qui surnage l'urine, elle est sans couleur, & distinguée par petites gouttes qui ne se rencontrent point dans la croûte saline. L'urine grasse vient de la fusion de la partie grasse du sang, & de la grasse du corps, cela est cause que l'urine paroît fort souvent grasseuse dans la fièvre ardente, ou dans l'héctique. Ce qui fait la fusion est le manque de l'acide requis dans la masse du sang, lequel épaissit & coagule la grasse alimentaire, & venant à manquer, la grasse se liquéfie, & sort avec l'urine.

Ce Mal est facile à guérir, pourvu qu'on ôte la maladie primitive, en fournissant des acides subtils & modérés.

Quant à l'urine de sang qui arrive lors qu'il se trouve plus ou moins de sang mêlé avec elle, elle

Sa composition.

Les vices
de l'urine.
L'urine
grasse.

L'urine de
sang.

Les causes.

elle est quelquefois semblable aux laves des chairs. Quelquefois elle est plus rouge, ou même elle tire sur le noir, & teint de couleur de sang les linges que l'on y trempe. Ce sang qui rougit l'urine vient d'ordinaire des reins, ou se mêle avec elle, tantôt c'est dans les ureteres, & tantôt dans la vessie, il vient rarement des autres parties, si ce n'est après une chute; lorsque les urines poussent le sang qui est grumulé en quelque endroit. L'urine de sang vient aussi de l'anastomose des petits vaisseaux des conduits urinaires, & de leur diarese & diabrosie ou ruption. Elle suit souvent les agitations & le mouvement excessif du corps, & quelquefois elle survient aux suppressions de sang ordinaires comme à celles des hemorrhoides, & des mois. On a remarqué un pissement de sang periodique & menstruel, qui en s'arrêtant, causa la mort, & une fièvre ardente qui fût guérie par une urine de sang fort abondante; ce qui fait voir que l'urine de sang est aussi critique, & qu'elle termine les maladies. Elle survient quelquefois après une chute sur le dos, & sur les lombes, & ce pissement de sang est causé par l'anastomose des vaisseaux que cette chute ouvre. Le diabrosie & la diarese en sont les causes les plus frequentes, lorsque les petits vaisseaux sont corrodés par le serum trop âcre, à quoy on rapporte les ulcerations des reins & de la vessie, que le pissement de sang accompagne d'ordinaire, à cause des erosions des mêmes petits vaisseaux. La déchirure des reins, des ureteres, ou de la vessie par l'âpreté du calcul le donne aussi. Les cantharides prises interieurement, ou mêmes appliquées exterieurement en vessicatoires sans acides, c'est-à-dire, sans avoir été mêlées avec du vinaigre ou de

levain, causent une urine de sang tres-douloureuse. Elle survient encore quelquefois aux fièvres malignes, sur tout à la petite verole par l'erosion des petits vaisseaux des reins, ce qui est un symptome tres-funeste.

Les Signes diagnostics sont clairs, & il est aisé de voir si l'urine est teinte de sang, pourvu qu'on distingue la rougeur du sang d'avec la rougeur saline, ce qui vient des sels contenus bien unis avec la liqueur contenant, il n'est pas bien difficile d'en faire la difference. La rougeur des sels est resplendissante, transparente, claire & tenue, au lieu que celle du sang est opaque, trouble & épaisse, selon qu'il y a plus ou moins de sang. Il est important de distinguer la cause qui fait uriner le sang.

Si la Chute a précédé, le lieu du sang extravasé ne peut être inconnu, d'où on doit soupçonner que le sang est porté aux reins. S'il y a ulcere aux reins, on dira que le sang en vient; Si le calcul ou quelques autres marques ont paru auparavant, on accusera toujours les reins. Il faut bien examiner si c'est le mouvement de la nature, ou periodique, qui arrive sans aucun vice des conduits urinaires, pour ne pas arrêter un flux qui est salutaire, bien loin d'être morbifique, les symptomes du pubis, ou de la vessie, son ulcere, l'acrimonie de l'urine, la strangurie, & semblables affections, font croire que le sang vient de la vessie par la ruption de ses petits vaisseaux. Si c'est par des causes externes, par les cantharides, par la racine de garance qui teint les urines de rouge, par les figues d'Inde qui font la même chose, on l'apprendra du malade.

Si le Sang vient des reins & de la vessie, la douleur sera avec pesanteur; & c'est par anasto-

Ses signes

moë, aiguë, & corrosive, si c'est par la diète ou le diabrosis, les symptômes démontreront laquelle partie est attaquée.

Enfin si c'est par les cantharides, la verge sera tendue, & les malades seront embrasés du desir amoureux.

Son prognostic.

Pour le Prognostic. Le sang qu'on urine avec abondance, ou qui revient souvent, est très-dangereux, & il produit les mêmes symptômes que les autres hemorrhagies; le moins perilleux est celui qui sort des parties honteuses, le sang de la vessie est plus dangereux, & celui des reins le pire de tous.

CHAPITRE XX.

Des Uretères.

Ethimologie & définition des uretères.

Les Uretères ainsi appelés du mot Grec *Ouron*, qui signifie Urine, parce qu'elle dégoute des reins dans la vessie, par eux, sont des vaisseaux oblongs, & blancs, ou des canaux longs & grêles qui sortent des reins, recevant le serum qui y a été filtré, & qui le portent à la vessie conjointement avec le sable, la bile, le pus, & les autres sucs qui s'y trouvent mêlés.

Leur nombre.

Ils sont deux, un de chaque côté, parce qu'il y a deux reins; mais il s'en rencontre quelquefois plus grand nombre. *Raabin* & *Diemerbroeck* disent en avoir trouvé deux du côté droit, qui s'unissoient en l'un & l'autre des côtés auprès de la vessie, dans laquelle ils entroient par un seul orifice.

Leur grandeur & leur figure.

Ils sont ronds & laves comme les veines ou artères, ils ont autant de longueur qu'il y a de che-

DU VENTRE INFÉRIEUR.

min depuis les reins jusqu'à la vessie; leur *Grosseur* ordinaire approche de celle d'une plume à écrire: car dans ceux qui ont été sujets aux douleurs nephritiques, l'on y trouve quelquefois leurs cavités dilatées à y mettre le petit doigt; leur *Figure* est semblable à celle d'une S.

Ils sont situés dans l'espace qui est du rein à la vessie: car étant sortis des reins, ils descendent à la vessie entre les deux tuniques du peritoine, selon la longueur du muscle psoas.

Leur situation.

Quelques-uns prétendent que ces canaux prennent leur *Origine* de la vessie, parce qu'ils disent qu'ils ont une substance blanche & membraneuse comme elle; mais d'autres croient qu'ils la prennent plutôt des reins; puisque tous les conduits ont leur principe où ils reçoivent ce qu'ils conduisent, & leur fin où ils le déchargent: c'est pourquoy ils disent, qu'ils commencent à la fin du bassin en sortant du rein, que leur milieu est tout ce qui est entre les reins & la vessie, & que leur fin est à l'endroit où ils entrent dans la vessie, qu'ils percent adroitement: car ayant pénétré la membrane extérieure, ils se traînent environ de la longueur de deux travers de doigts entre les deux membranes, & perçant l'interne proche de son col; de manière que l'urine étant une fois entrée, ne peut plus remonter dans ces canaux, à cause que l'ouverture d'une membrane est bouchée par l'autre.

Leur origine.

Ils ont *Connexion* avec les reins & la vessie par leur continuité, & avec toutes les parties du ventre inférieur, par la tunique du peritoine.

Leur connexion.

Leur *Composition* est de deux tuniques, de quelques veines, artères, & nerfs.

Leur composition.

Des deux *Tuniques*, l'une est externe qui vient du peritoine, & l'autre interne propre, qui est

Leurs tuniques.

tres. forte, nerveuse, & semblable à celle de la vessie; elle est dense, & tissuë seulement de fibres obliques par lesquelles ils se dilatent, s'étrecissent, & résistent aux efforts.

Leurs artères & veines,

Leurs Arteres viennent des lombaires, & sont si déliées, qu'à peine les peut-on voir; de même que leurs *Veines* qui retournent dans celles des parties voisines.

Leurs Nerfs

Leurs Nerfs viennent de l'intercostal, par lesquels ils ont un sentiment si exquis, que ceux qui sont tourmentés de la pierre & de la gravelle en souffrent des douleurs tres-sensibles.

Leur tempérament.

On peut juger par leur substance, & par leur composition, que leur *Temperament* est froid & sec.

Leur usage.

Leur Usage est de recevoir l'urine qui a été séparée dans les reins, & de luy servir d'aqueduc pour la porter, & la conduire dans la vessie.



CHAPITRE XXI.

De la Vessie urinaire.

De que c'est que la vessie de l'urine.

LA Vessie urinaire est une partie organique membraneuse du bas ventre, laquelle reçoit & garde le serum qui y tombe des reins, & qu'elle pousse enfin dehors, lors qu'il luy devient incommodé ou par son poids, ou par son acrimonie.

Sa situation

Elle est située dans l'hypogastre entre les deux tuniques du peritoine, dans cette cavité qui est formée par l'os sacrum, & par ceux de la cuisse, & du pubis. Dans les hommes elle est couchée sur l'intestin droit, & elle est jointe aux glandes prostatées; Dans les femmes elle est adhérente au col

DU VENTRE INFÉRIEUR.

de la matrice, & dans les uns & les autres elle est attachée par devant aux os du pubis, & outre cela au nombril par l'uraque.

Sa Figure est ronde, oblongue, & semblable à celle d'une bouteille renversée; elle n'est pas également grande dans tous les sujets, néanmoins elle l'est assez pour recevoir une quantité raisonnable d'urine; & souvent elle est crüe jusqu'à une grandeur excessive, sçavoir, lorsque pour avoir trop long-temps retenu l'urine, elle souffre de fréquentes & de violentes distensions. Quand il arrive qu'elle est trop petite, on est obligé de pisser souvent.

Sa Substance est membraneuse pour pouvoir s'étendre, & se resserrer selon les besoins. Elle est composée de trois *Tuniques*, dont l'*extérieure* qui dans l'homme, (non dans les bêtes,) est entournée de graisse, vient du peritoine. Celle du milieu qui est la plus épaisse & la plus solide, a des fibres charneuses, par le moyen desquelles elle se resserre, & s'étrecit dans le temps de l'expulsion de l'urine. Quand elle est trop distendue par l'abondance de l'urine, elle cause l'ischurie, ou entière suppression d'urine, parce que par cette extrême distension ses fibres s'affoiblissent si fort, qu'elles ne peuvent plus se resserrer. La *Tunique intérieure* est la plus mince & la plus délicate, elle a un sentiment tres-exquis, elle est pleine de rides pour en faciliter la dilatation & la contraction, & est enduite d'un certain mucilage visqueux qui empêche qu'elle ne soit offensée par l'acrimonie & les sels de l'urine.

Ces *Tuniques* sont parsemées de plusieurs artères, veines, & nerfs; les *Arteres* ne sont que des branches des hypogastriques, lesquelles leur portent du sang pour leur nourriture; les *Veines* sont

Sa figure

Sa substance.

Ses Membranes.

EXPLICATION DE LA FIGURE XIX.

*Qui represente par la Partie posterieure les
Membranes de la Vessie, & les Vessicules
seminaires.*

FIGURE I.

- A A La Tunique commune de la Vessie
 b b La Tunique du milieu avec ses Fibres charnues.
 C La Tunique interieure & ridée.
 D D Le Col de la Vessie.
 II Le Sphincter de la Vessie.
 F F Les Glandes prostates.
 G G Une portion des Ureteres.
 h h Les mêmes qui s'insèrent entre les deux Tuniques de la Vessie.

FIGURE II.

- A La Tunique interieure de la Vessie ouverte.
 B B Une partie des Ureteres.
 C C L'Orifice des Ureteres ouvert dans la Vessie.
 D D Une Portion des Vaisseaux deferens.
 E E L'Examen des Vessicules seminaires.
 F F Les Glandes prostates divisées.
 G Le Trou de la Vessie dans le commencement de l'Uretere.
 avec la Valvule qui la bouche
 H Le Meat commun de la Semence & de l'Urine.

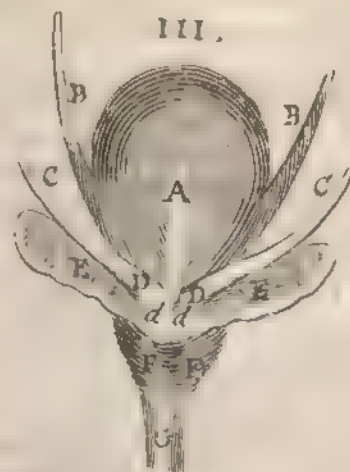
FIGURE III.

- A La Face posterieure de la Vessie, dénuée de la Tunique exterieure
 B B Les Ureteres.
 C C Une Portion des Vaisseaux seminaires & deferens.
 D D Les Capsules seminaires.
 d d La fin des mêmes Capsules.
 E E Les Cellules des Vessicules seminaires.
 F F Les Glandes prostates.
 G L'Uretere.

FIGURE

FIGURE XIX.

594



Tome II.

P P

fort petites, & reportent dans la veine hypogastrique le residu du sang. Les *Nerfs* sont deux, l'un vient de la huitième paire, & va s'insérer dans le fond de la vessie, & l'autre de la moëlle de l'os sacrum, & va se perdre dans son col.

Sa division.

Son Fonds.

On divise la vessie en son fond, & en son col. Le *Fond* est la partie supérieure, la plus ample & la plus propre à contenir l'urine. Aux hommes il est placé sur le rectum, & aux femmes sur la matrice. Il est d'une largeur & d'une grandeur raisonnable, il s'étrecit peu à peu, & vient se terminer au col.

Son Col.

Le *Col* est la partie la plus basse, la plus étroite, la plus épaisse, & la plus charnue de la vessie. Il est beaucoup plus long, plus tortueux, & moins large dans les hommes que dans les femmes. Il a un petit muscle circulaire appelé le *Sphincter* de la vessie, qui sert à ouvrir ou fermer son orifice selon notre volonté, c'est au dessous de ce muscle tirant vers la verge, que les prostates glanduleux sont situés.

Sa connexion.

Le *Fond* de la vessie est attaché au nombril par l'uraque qui le tient suspendu, de peur qu'il ne tombe sur son col. Le col de la vessie tient à l'intestin droit aux hommes, & aux femmes au col de la matrice, par des filets ou fibres membraneuses, qui font la grande sympathie qui est entre ces parties.

Ses Trous.

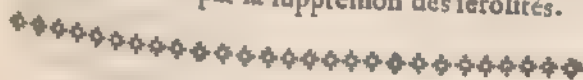
La *Vessie* a trois *Trous*, deux intérieurs qui sont faits par les ureteres qui entrent près du col pour y décharger l'urine; le troisième est extérieur, & c'est celui par lequel l'urine sort.

Son usage.

Son *Action* qui lui est propre, & comme unique, est la contraction, par laquelle étant irritée par l'abondance & l'acrimonie de l'urine, elle se resserre naturellement par le moyen de ses fibres,

& en se resserrant, la chasse vers le muscle sphincter, lequel irrité se relâche, & la laisse couler, les muscles de l'épigastre aident beaucoup à cette expulsion, en pressant la vessie.

L'*Usage* de la vessie est donc de recevoir & de contenir l'urine qui y est apportée goutte à goutte par les ureteres, & de s'en décharger de temps en temps, & de purifier par ce moyen la masse du sang, & de préserver ainsi le corps des maladies qui arrivent par la suppression des sérosités.



CHAPITRE XXII.

Des Maladies de la Vessie urinaire.

Les principales Maladies qui arrivent à la vessie urinaire, sont l'Inflammation, le Calcul, les Playes, les Ulcères, & l'excretion blesée de l'urine.

Les maladies de la vessie.

L'*Inflammation* ne se fait pas pour l'ordinaire dans le corps ou fond de la vessie; mais bien au sphincter ou muscle qui ferme, ou qui ouvre le col, parce qu'il est charneux, & partant plus propre à recevoir le sang que les veines laissent couler dans sa substance, quand il peche en quantité, ou les humeurs acres qui y viennent des reins, ou enfin les pierres.

L'Inflammation.

Ses causes.

Les *Contusions* & les coups violents reçus à la région du pubis, donnent souvent lieu à cette inflammation. Elle succede aussi souvent à la lithotomie ou extraction de la pierre mal faite, ou quel temps le mal dégénere en cangrenne, ou du moins en une fistule perpetuelle.

Enfin on remarque que les cantharides en vesicatoires, ou autrement, corrodent la vessie par leur acrimonie, & la disposent à l'inflammation.

Ses signes

Les Signes de l'inflammation de la vessie sont l'ardeur, la tumeur, & la douleur à la region du pubis & de la vessie, qui s'augmentent au moindre attouchement; l'impuissance d'uriner, ou la suppression d'urine dans la vessie, le tenesme à cause de la connexion de la vessie avec l'anus, la fièvre aiguë plus ou moins violente suivant l'inflammation, les delires, & les insomnies.

Les signes de l'abcès & de l'ulcère.

Si l'Inflammation vient à suppuration, & à former un abcès, tous les symptômes susdits s'augmentent, & deviennent plus vehemens, & ils s'adoucissent, & diminuent quand la suppuration est faite, & que l'abcès est ouvert: car le pus sortant, la tumeur se resout, & l'urine coule facilement, & en abondance. Que si le malade ne meurt pas de cet abcès, il lui reste un ulcère profond & sordide dans le muscle sphincter, d'où il sort par les urines, qui pour lors sont grossieres, tantôt de la sanie, tantôt du pus copieux & fœtide, lequel enfin tombe au fond de l'urine.

Hildanus remarque une chose qui est extraordinaire, savoir d'un abcès à la vessie, causée par chute, sans fièvre, & sans douleur.

Son Prognostic.

Quant au Prognostic. L'inflammation de la vessie est rare, parce qu'elle a des vaisseaux fort petits; mais c'est la maladie la plus dangereuse de la vessie, & souvent mortelle: car les malades en meurent le quatrième ou le septième jour au plus tard. On doit juger du peril par la grandeur des symptômes, & par la crainte qu'on peut avoir que la gangrene n'y survienne, comme cela arrive assez souvent.

Le Calcul.

Comme nous avons parlé du calcul de la vessie,

en traitant de celui des reins, on y aura recouru, afin de ne point repeter la même chose.

L'Excretion de l'urine est viciée. 1. Par abolition, quand elle est entièrement supprimée comme dans l'ischurie contractée par le vice de la vessie. 2. Par diminution, lorsque l'urine ne sort que goutte à goutte avec beaucoup d'efforts, ce qu'on nomme *Strictum*, ou dégoutement. 3. Par augmentation, comme par l'incontinence d'urine, lorsqu'en dormant, ou en veillant, l'urine coule involontairement. 4. Par dépravation, quand l'urine sort avec douleur, & avec peine, comme dans la strangurie, la dysurie &c.

Le vice de l'excretion de l'urine.

L'Ischurie est une suppression d'urine par le vice de la vessie, qui arrive, ou quand le sentiment de la vessie est engourdi, & ne ressent point l'irritation, ou quand la vessie ne sçait faire de contractions pour pousser l'urine, ou enfin parce que le conduit urinaire par où l'urine doit passer, est trop retressi, & comme fermé.

Ce que c'est que l'ischurie.

Ses causes.

Le Sentiment de la vessie est engourdi, lorsque les nerfs qui donnent le sentiment à la vessie sont affligés, ou de paralysie, ou de stupeur.

La Vessie ne sçait faire de contractions, lorsque le ressort tonique de ses fibres est blessé par la relaxation, ou la trop grande distension qui les empêche de revenir, comme il arrive dans la retention de trop d'urine, alors les fibres distendus ne sçauraient jouer, & quoique la vessie soit toute pleine, il n'en sort rien.

Le Conduit urinaire se retrecit par les tumeurs qui se font à la base, les plus ordinaires sont les tumeurs des prostates, situées au col de la vessie, & il arrive souvent que l'urine se supprime après un excès de combat amoureux, selon l'exemple d'un nouveau marié rapporté par Platerus. Les

prostates sont spongieuses & glanduleuses, & ne sçauroient se gonfler sans presser l'uretère, & empêcher le passage de l'urine. *Etmuller* fait mention d'un Prince mort à Rome d'une grande suppression d'urine par la seule enflure des prostates, qui pressant fortement le conduit de l'urine, empêchoit qu'il n'en sortit aucune goutte, non pas même par le catheter, ni la bougie. L'inflammation du col de la vessie, ou du perinée, retrecit le canal de l'urine, & cause par conséquent la suppression.

Le Conduit urinaire se bouche aussi quelquefois à son orifice qui s'ouvre dans la vessie. Cette obstruction arrive souvent par le calcul de la vessie, comme chacun sçait. Mais outre le calcul, elle peut arriver par une pituite visqueuse & gluante. Ainsi *Zacutus Lusitanus* a vu une suppression mortelle causée par des filamens gros comme une plume à écrire, & une ischurie à un enfant par l'épaisseur du lait de la nourrice. Il est sans doute que quelque humeur visqueuse que ce soit, tombant dans le canal, le retrecit, & le bouche ensuite. Outre cela les grumeaux de sang, restés dans la vessie, bouchent le conduit urinaire, & donnent l'ischurie.

Enfin le pus grossier de l'ulcère des reins, ou de la vessie, ou des ulcères des autres parties du corps qui est charié à la vessie, & se ramasse autour de son col, engendre des suppressions d'urine dangereuses. Les choses qui se mêlent promptement à l'urine, & entraînent les autres matières avec eux, sont capables de la supprimer; ainsi *Hildanus* dit avoir vu une ischurie pour avoir bu du vin nouveau mal dépuré, & une autre par l'usage de la theriebentine prise après des aliments cruds & visqueux; enfin le canal de l'urine s'em-

barasse dans sa prolongation, ce qui empêche l'urine de passer outre. La cause est, ou un calcul qui s'arrête, sur tout vers le gland, ou une carnosité qui s'y fait ensuite d'un ulcère, celle-cy arrête absolument l'urine.

Pour le *Diagnostic*, l'ischurie par le vice de la vessie se connoît d'elle-même; mais la difficulté est de connoître les causes. L'indolence & la sensibilité de la vessie sont manifestes, la distension des fibres se démontre quand l'urine a été longtemps retenue, quand le catheter n'en fait rien sortir, & quand en pressant l'abdomen de la main, l'urine coule aussi tôt.

Il paroît qu'il y a obstruction dans le conduit urinaire, ou uretère, par la grande tumeur du pubis, où la vessie est située, par une sensation douloureuse dans la vessie, & par le redoublement de la douleur au moindre attouchement qu'on fasse à la vessie. Les signes du calcul sont conjecturer que c'est lui qui bouche la vessie.

Si le Calcul est arrêté dans l'uretère, il se fait assez connoître. L'obstruction par les grumeaux de sang, par le pissément de sang, par la chute, par la playe, par la ruption, & par les autres maux de cette nature qui ont précédé, dont on peut soupçonner le sang grumelé, & extravasé. On peut juger que c'est une matière visqueuse qui bouche le canal, par la coutume que le malade a de rejeter souvent de cette sorte de matière avec l'urine, & parce que ce mal revient de temps en temps. Si c'est la tumeur des parties, le sentiment douloureux, & la situation de la tumeur le font connoître.

Quant au *Prognostic*, la suppression d'urine est un mal fâcheux, qui tué ordinairement avant l'on-

Ses signes.

Son pronostic.

La Retention totale de l'urine dans la maladie ; & sans douleur, est un signe que la mort est proche.

L'Ischurie par la paralysie est très rebelle & dangereuse.

Ce que c'est
que l'incon-
tinence d'u-
rine.

So cause.

L'Incontinence ou flux involontaire d'urine par le vice de la vessie, est lorsque les malades ne peuvent retenir leur urine, ou seulement quand ils dorment, comme il arrive aux pissenlits, ou même quand ils veillent, soit la nuit, soit le jour.

La Cause prochaine de l'incontinence d'urine véritable, selon *Etmuller*, est le défaut de constriction du sphincter, qui manque 1. Par la paralysie ou résolution lorsque les nerfs relâchés ne peuvent plus servir de chemin aux esprits animaux par où ils doivent être apportés ; en cet état le sphincter étant lui-même relâché, ne peut pas fermer la vessie. Cette résolution du sphincter vient souvent d'une chute sur la région des lombes, ou de l'os sacrum, d'où les nerfs qui sont portés à la vessie dérivent. La laxation des vertèbres de ces parties produit l'incontinence d'urine par la même raison. Demeurer trop long-temps dans l'eau froide, peut relâcher le sphincter de la vessie, & causer le flux involontaire de l'urine.

2. La Constriiction du sphincter de la vessie manque par la trop grande relaxation, ou l'état contusé de ses fibres, & le plus souvent à cause du trop de distension. Cette cause est ordinaire aux femmes dans l'accouchement, rendu difficile par la grosseur du fœtus, qui en s'efforçant de sortir par les voyes étroites de la vulve, distend le vagina, le col de la vessie en même temps, & le sphincter placé sur le vagina, ce qui est cause qu'elles ne peuvent plus retenir leur urine.

3. Lorsque les fibres du sphincter qui servent à resserrer, sont déchirées, ce qui donne le flux

involontaire d'urine, comme il arrive non seulement dans les playes de ces parties, mais dans la lithotomie même, ou operation du calcul de la vessie : car on coupe quelquefois les muscles du sphincter, après quoy l'urine ne peut plus être retenue. Les Sages-femmes mal adroites en déchirant la vessie de celles qu'elles accouchent, causent aussi le flux involontaire d'urine. Le sphincter de la vessie se rompt souvent dans un accouchement laborieux, d'où s'ensuit l'incontinence d'urine, selon l'observation de *Salmuth*. Les Sages-femmes doivent prendre garde que les femmes ont le col de la vessie fort grand, & qu'à son ouverture dans le vagina, il y a une des caruncules mirtiformes plus grande que les autres, laquelle bouché fortement l'orifice du col de la vessie, afin que l'urine puisse mieux y être retenue. Les Sages-femmes mal adroites déchirent quelquefois imprudemment avec leurs doigts ou leurs ongles cette caruncule mirtiforme, ce qui donne souvent un flux involontaire d'urine très-rebelle. Cette maladie arrive quelquefois aux femmes par la chute du conduit de la pudeur, & non pas de la matrice, c'est que le sphincter de la vessie se distend, & se relâche en même temps que les rugosités fibreuses du col de la matrice, où il est déchiré dans cet abaissement, & alors l'incontinence d'urine s'ensuit ordinairement, suivant la remarque de *Bartholin*.

L'Incontinence fautive, selon *Etmuller*, est lorsque l'on retient à la vérité son urine, mais non pas assez long-temps, à cause de l'irritation continuelle, en sorte qu'on la rend souvent, & en petite quantité, sans douleur pourtant, à moins qu'on ne voulût retenir l'urine plus long-temps : car alors la vessie feroit mal, & contraindrait d'u-

La cause
de l'incon-
tinence d'u-
rine fautive.

rinier. Le sphincter est de soy capable de retenir l'urine, mais les irritations continuelles ne luy permettent pas, ainsi il s'ouvre, & donne passage à l'urine.

Cette Affection survient quelquefois au calcul de la vessie qui se presente à l'orifice, qu'il irrite par sa pesanteur, par son âpreté, ou de quelque autre maniere. La même chose arrive à quelques femmes aux derniers mois de leur grossesse. Lorsque la grosseur de la matrice presse la vessie, ou que la distension du vagina irrite continuellement l'orifice de la vessie; l'ulcere de la vessie, ou l'excorsion de son col font le même effet; enfin la toux durable & violente cause ce vice, & les malades urinent souvent en toussant, selon les observations de *Samuth*, & de *Platerus*. La raison est, qu'en toussant, le diaphragme, & toutes les parties internes de l'abdomen sont ébranlées, & avec elles la vessie, ce qui fait sortir l'urine. Enfin ce mal naît quand la vessie est naturellement trop petite, & ne peut retenir beaucoup d'urine, ou quand elle est retrecie, ou par sa propre tumeur, ou par la tumeur de quelque partie voisine, comme dans l'inflammation des muscles inferieurs de l'abdomen, qui sont situés sur la vessie, à la region du pubis. Ces incontinenances d'urine, & leurs causes qu'on vient d'expliquer, sont communes à ceux qui veillent, & à ceux qui dorment.

Quand on perd son urine, seulement en dormant, & qu'on pisse au lit, c'est par la foiblesse de la faculté animale, c'est à-dire, par l'engourdissement des esprits animaux, ou par leur défaut, savoir, lors qu'il ne soutiennent pas assés l'astrection tonique du col de la vessie. Ce vice est ordinaire aux petits enfans, à cause de l'engourdisse-

ment, & de la paresse de leurs esprits, aux vieillards, & aux maladies aiguës, par le défaut d'esprits animaux, ce qu'on nomme vulgairement abatement de la faculté animale. La coutume y a beaucoup de part; quelquefois on pisse au lit par habitude étant grand, quand on y a pissé étant petit.

Pour la Diagnostique. Cette maladie est aisée à connoître, les draps, & les habits parlent malgré les malades.

Quant au Prognostic, le flux d'urine est moins dangereux en dormant qu'en veillant.

Si le mal vient du vice du cerveau ou de la moëlle de l'épine, il est dangereux, parce que le sphincter est affecté.

L'*Incontinence* d'urine qui survient aux fièvres aiguës est tres-perilleuse; celle des vieillards est souvent incurable, celle des enfans se guerit par l'accroissement de l'âge avant vingt-cinq ans, sinon elle devient incurable.

La *Strangurie* est, lorsque l'urine sort goutte à goutte avec une extrême douleur, soit en pissant, soit après avoir pissé avec une envie continuelle d'uriner. La strangurie est tout-à fait semblable au tenesme, & la premiere est à l'égard de la vessie, ce qu'est le tenesme à l'égard de l'anus. Leurs deux sphincters étant continuellement irrités, celui de l'anus par une matiere visqueuse & corrosive, celui de la vessie par l'urine acide & mordicante. La strangurie vient ordinairement du refroidissement de l'abdomen, & particulièrement de la vessie.

La Cause prochaine de la strangurie, selon *Estmuller*, est l'acide vicié de l'urine, qui excite la vessie par son aigreur, corrode le conduit urinaire, & donne une envie continuelle de pisser avec

Les signes de l'incontinence d'urine.

Son pronostic.

Ce que c'est que la strangurie.

Sa cause.

une douleur cruelle & durable. Lors même que le sphincter picoté se contracte, il sort quelque goutte d'urine. La douleur se fait sentir principalement dans l'urethre, après avoir pissé, & cette douleur est plus sensible que celle de la vessie & de son col; la raison est, que quoique l'urethre & la membrane intérieure de la vessie soient d'une même substance, néanmoins la vessie est enduite intérieurement d'une mucoité crasse & visqueuse qui la défend contre l'acrimonie acide corrosive de l'urine, ce qui rend la douleur de la vessie beaucoup moins vive. L'urethre n'ayant point cet onguent naturel est beaucoup plus sensible à l'urine acide qui passe.

Cet Acide de l'urine tire sa naissance des premières voyes, ou de la digestion de l'estomac, qui digère mal la boisson, laquelle restant empreinte de son acide propre, ou de celui de l'estomac, est charriée par les intestins aux conduits urinaires, comme l'urine de la boisson, elle se ramasse ensuite dans la vessie qu'elle irrite par son aigreur, & produit ainsi la strangurie; ce qui est confirmé par l'expérience journalière: car chacun peut observer que le vin nouveau, ou le moût, ou la bière mal dépurée pris trop abondamment, ou hors de temps, entraînent après soy la strangurie, parce que ces boissons s'aigrissent facilement, & conservent long temps leur aigreur qui ne se tempère pas aisément, ni dans l'estomac, ni dans le duodenum par le sel volatile huileux de la bile; mais elle passe outre, & étant dans la vessie, elle y excite son hostilité, & donne la strangurie. Quelquefois, mais rarement l'ulcère de la vessie cause une strangurie purulente, dans laquelle le pus âcre & acide sort avec l'urine. On dit rarement, parce qu'il se doit faire plutôt une

dysurie, ou ardeur d'urine.

Oltre la strangurie ordinaire, il en est une virulente, familière à ceux qui ont la grosse verole, elle est très-difficile à guérir, & degénère souvent en un ulcère de la verge ou des prostates. Elle dure même quelquefois autant que la vie, selon l'observation de Schenkium.

La Strangurie opiniâtre, & accompagnée de tranchées, causée par enchantement est rare. Vanhelmont en apporte un exemple singulier, qui fut guéri par le suc de bouleau, ou la lierre de bouleau, cet arbre étant spécifique contre les enchantemens.

Pour le Diagnostic. Le mal est manifeste, & très-fâcheux, dont les malades se plaignent assés.

Quant aux causes, il faut interroger le malade sur son régime de vivre: car elles sont presque toujours externes.

À l'égard du Prognostic, le mal renferme moins de danger que d'incommodité, il est de difficile guérison dans les vieillards, à cause de la débilité de la digestion, & de la chylification dans le ventricule.

Quelquefois la strangurie rebelle & durable est suivie de l'ulcère de la vessie.

La Dysurie est une difficulté d'uriner, lorsque les malades font de grands efforts, & souffrent de grandes douleurs en urinant. Et parce que cette douleur leur cause une sensation de chaleur, ce mal est nommé communément Ardeur d'urine, & il semble que l'urine brûle l'urethre en passant.

Cette Maladie a du rapport avec la strangurie, mais ils diffèrent néanmoins 1. En ce que dans la dysurie l'urine sort aussi goutte à goutte, mais sans interruption, & en la quantité requise. 2. En quoy elle diffère de la strangurie.

Ses signes,

Son pronostic.

Ce que c'est que la Dysurie.

Parce qu'on ne ressent la douleur qu'en pissant, non pas devant, ni après, comme dans la strangurie. 3. Parce que la dysurie est souvent causée par l'acrimonie de l'urine, mais par le vice de la vessie ou des parties voisines, & particulièrement du conduit urinaire, & que la strangurie vient seulement de l'acrimonie de l'urine.

La cause.

La Cause de la chaleur d'urine, ou de la dysurie, selon *Etmuller*, reside ou dans l'urine qui sort, ou dans les parties par où elle sort, parce que ces parties étant blessées, conçoivent de la douleur par l'urine qui passe, lors même qu'elle est dans l'état naturel.

L'Urine donne la dysurie, quoique rarement, lors qu'elle est âcre & trop salée, soit qu'elle soit imbibée de beaucoup de sels, comme dans les hypochondriaques & dans les scorbutiques; soit qu'elle soit mêlée d'un pus âcre & salé qui vient ou de l'ulcère des reins, ou des autres parties, soit enfin que l'urine soit empreignée du venin corrosif des cantharides appliquées extérieurement, ou avalées avec temerité.

On remarque qu'il sort dans la dysurie une matière crasse mucilagineuse & pituiteuse, qui n'est autre chose que l'aliment prochain de la vessie; ou des parties urinaires qui distille de leurs blessures, & de leur excoriation en forme de mucilage, qui augmentent encore l'ardeur d'urine en bouchant le conduit urinaire, en sorte qu'il faut s'efforcer pour pisser.

La Cause la plus fréquente de la dysurie est l'excoriation ou exulcération de la vessie, ou de son col, ou du canal urinaire: car l'urine qui lave ces parties excoriées, ou exulcérées en passant, leur cause une douleur très-vive, le calcul qui exulcère la vessie, ou l'offense de quelque autre manière,

cause pareillement des dysuries opiniâtres.

Les Prostates, c'est-à-dire, les glandes situées à la racine de la verge, qui sont le siège de la gonorrhée virulente, étant exulcérées principalement par le virus verolique reçu dans un embrasement impur, ressentent une douleur extrême, lorsque l'urine vient à passer, parce qu'au lieu de fournir une limphe douce qui enduise l'urethre, & la défende contre l'acrimonie de l'urine, ces glandes ne produisent qu'un suc âcre & infecté d'un virus verolique corrosif, qui excorie, & offense l'urethre en passant, & cause par ce moyen une dysurie très-cruelle, dont la cure est très-difficile, parce que ces excoriations dégénèrent quelquefois en des ulcères de la verge, & cette maladie dure souvent autant que la vie, selon la remarque de *Schenkius*.

Enfin la dysurie arrive aussi par consentement, quand les parties voisines sont affectées; ainsi la dysurie survient fréquemment aux affections de la matrice & du rectum, comme à l'inflammation & au ténésme.

Les Signes de la dysurie sont faciles: car le malade se plaint assés haut de la douleur qu'il ressent, & les causes antécédentes instruisent suffisamment le Médecin, si c'est par un ulcère, ou autrement.

Quant au Prognostic. La dysurie n'est pas mortelle de soy; mais elle est fâcheuse, rebelle & durable, elle exulcère quelquefois la vessie, ou si elle est déjà exulcérée, la dysurie augmente beaucoup le mal.

Elle se guérit plus difficilement dans les vieillards que dans les jeunes gens. Si le mucilage crasse qui sort dans la dysurie, donne la suppression d'urine par l'obstruction du canal, le mal est très-dangereux.

Ses signes.

Son prognostic.



CHAPITRE XXIII.

Des Parties naturelles de l'Homme qui servent à la Generation.

Pourquoy
les parties
naturelles
sont appel-
lées honteu-
ses.

Les Parties qui servent à la generation sont appellées, *Parties honteuses*, du mot *Honte*, *Pudeur*, desquelles avant le peché l'homme n'avoit point de honte, ainsi que *Saint Augustin* le dit : mais après le peché sa nudité luy parut infame, & il en eut confusion. *Theophraste Paracelse* dit qu'avant le peché, l'homme étoit privé de ces parties ; mais qu'après qu'il eut peché, le souverain Createur les luy ajouta, pour le faire éternellement souvenir de l'infamie de son action, & aussi, parce qu'il y étoit tombé par la seduction du serpent ; c'est pour cette raison que le membre genital fut donné à Adam en forme de serpent, & à Eve en forme de creux ou caverne, dans laquelle le serpent se retire, (parce qu'elle avoit la premiere écoute, & consenti aux sollicitations & caresses du serpent :) C'est donc peut être pour cette raison que le serpent des Adamites souhaitoit toujours avec tant d'ardeur d'entrer, & de se glisser dans la caverne d'Eve, & que cette caverne a aussi de soy tant d'amour & tant de desir de recevoir, & d'admettre ce serpent.

Leur divi-
sion.

Or ces Parties honteuses, que l'on appelle aussi Parties genitales, se divisent en communes, ou propres. Les communes sont celles qui se trouvent dans l'un & l'autre sexe, comme les vaisseaux spermaticques, les testicules, & les vaisseaux deferens. Les parties propres sont ou particulières

DU VENTRE INFÉRIEUR.

Les à l'homme, comme les parastates ou épidedimes, les vessicules féminaires, les prostates, ou la verge, ou à la femme, comme la matrice.

Plusieurs Auteurs ont prétendu que toutes ces parties meritoient le titre de parties nobles, aussi bien que le cerveau & le cœur. Il y en a même qui encherissent, & qui leur donnent la préférence sur toutes les autres parties, disant que le cerveau & le cœur ne tendent qu'à la conservation de l'individu, & que ces parties tendent à celle de l'espece.

Les Parties qui paroissent les premières à l'homme, sont les vaisseaux spermaticques, qui sont quatre, savoir deux arteres, & deux veines.

Les deux Arteres spermaticques viennent du tronc de l'aorte, celle du côté droit en sort environ un travers de doigt au dessus de celle du côté gauche, elles s'étendent obliquement sur les ureteres, & descendent le long du muscle psoas jusqu'aux aines, où elles trouvent une production du peritoine qui les reçoit, & les conduit jusqu'aux testicules, en passant par les anneaux des aponeuroses des muscles de l'abdomen.

Les deux Veines spermaticques sortent des testicules pour aller aboutir à la veine-cave, au tronc de laquelle celle du côté droit va immédiatement ; au lieu que celle du côté gauche ne va qu'à l'émulgente, pendant que ces veines avancent, il y a de petites branches de veines qui viennent du peritoine, & des muscles voisins, se joindre à elles, & leur rapporter le residu du sang de ces parties, pour les conduire dans la veine-cave.

L'Artere & la Veine dont l'une monte, & l'autre descend de chaque côté s'approchent l'une de l'autre, & sont couvertes du peritoine. Les différents rameaux que la veine y produit en remontant

Quatre
vaisseaux
spermati-
ques.

Deux Ar-
teres sper-
maticques,

Deux Ve-
nes sperma-
tiques,

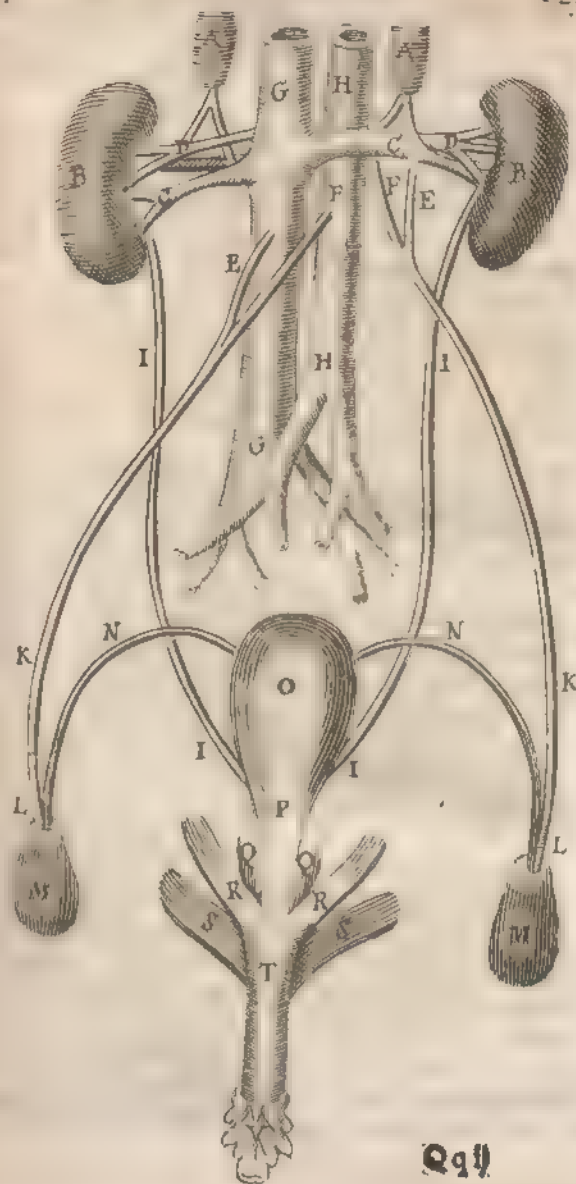
Corps pama-
piniformes

EXPLICATION DE LA FIGURE XX.

Qui représente les Reins, la Vessie, les Testicules, & les Vaisseaux seminaux tirés hors du Corps.

- A A Les Reins surcuturiaux.
 B B Les vrais Reins.
 C C Les Veines émulgentes.
 D D Les Arteres émulgentes.
 E E Les Veines spermaticques.
 F F Les Arteres spermaticques.
 G G Le Tronc de la Veine-cave divisé dans les Rameaux iliaques.
 H H Le Tronc de la grande Artere divisé de même.
 I I I I Les Ureteres.
 K K Les Vaisseaux seminaux préparans.
 L L Les mêmes Vaisseaux formant le Pampiniforme.
 M M Les Testicules couverts de tous leurs Tegumens.
 N N Les Vaisseaux seminaux détachés qui vont par derrière la Vessie.
 O La Vessie.
 P Son Col.
 Q Q Les Glandes prostatiques.
 R R Les deux Muscles éleveurs du Membre viril.
 S S Les deux autres Muscles dilateurs de l'Urethre.
 T Le Membre viril.
 V Le Gland découvert du Prepuce.

se reslechiſſent, & ſerpentent, de maniere qu'elles forment ſeules ce *Plexus* ou *Corps*, qu'on appelle *Pampiniforme*, *Variqueux*, ou *Piramidal*; l'artere n'y contribuant en rien; puis qu'elle deſcend preſque en ligne droite dans le teſticule, ſans ſe diviſer, excepté à l'endroit de ſon inſertion, où elle ſe diviſe alors en deux rameaux, dont le plus petit va ſe terminer ſous l'épididime, & l'autre



tre au testicule, & ainsi il ne faut pas dire, comme ceux qui ont écrit depuis peu, que la veine, & l'artere s'entrelassent par plusieurs circonvolutions, & qu'elles font le pampiniforme.

Grandeur
des vais-
seaux sper-
matiques.

Les Vaisseaux spermaticques sont plus grands aux hommes qu'aux femmes, & tant aux uns qu'aux autres, les arteres sont toujours plus amples que les veines. Ils ne percent point le peritoine, comme aux chiens, mais sont conduits dans la production, accompagnés de quelques rameaux des nerfs intercostaux, & de ceux de la vingt-unième paire de l'épine, qui s'en vont aux testicules pour y porter l'esprit animal, ou suivant quelques-uns, la matiere de la semence, ce qui ne peut pas être, parce que les nerfs n'ayant pas de cavité, ne peuvent servir de conduits, qu'à une liqueur aussi subtile, que le suc animal, & non pas à une matiere aussi épaisse que la semence.

La veine
spermati-
que gauche
va à l'émul-
gente.

L'on a cherché la raison pourquoy la veine spermatique gauche n'alloit qu'à l'émulgente, & non pas au tronc de la veine-cave, comme la droite; mais on ne l'a pas trouvé juste, lors qu'on n'a fait que dire, que c'est à cause qu'elle auroit pû se rompre par le battement continuel de cette artere, en passant par dessus; puis qu'il est plus vraisemblable de croire, que la grosseur de l'aorte auroit empêché le retour du sang de la veine spermatique dans la veine-cave, ayant encore assés de peine avec cette precaution d'être porté jusqu'à l'émulgente, quoique la nature ait mis dans les veines spermaticques plusieurs valvules de distance en distance, qui servent comme d'échelon au sang pour monter.

Ces vais-
seaux &
joignent ap-

Ces deux arteres & ces deux veines spermaticques ont été nommées vaisseaux préparans par les Anciens, parce qu'ils croyoient que la semence

commençoit de s'y preparer, & pour cela ils supposoient que ces vaisseaux s'unissoient par des ouvertures sensibles, que l'on appelle anastomoses, par le moyen desquelles ils disoient qu'il se faisoit un mélange de sang arteriel avec le venal, & qu'étant arrêté quelque temps dans ces corps pampiniformes, il y recevoit la premiere teinture de semence.

Mais le Principe que les Modernes suivent est bien opposé à leur erreur; puis qu'il leur apprend que le sang est directement porté par les deux arteres aux testicules, & que si elles se divisent chacune en deux petites branches, un peu auparavant que d'y entrer, c'est afin d'en mieux penetrer la substance, en y entrant par plusieurs endroits, & que les particules de la semence que ce sang arteriel porte avec luy, en soient exactement séparées; d'ailleurs la circulation leur fait voir que le residu de ce sang est reporté par les veines spermaticques à la veine-cave, & qu'il n'y a point d'anastomoses des arteres avec les veines, non seulement en cet endroit, mais encore dans pas une partie du corps: car il est certain que si le sang passoit des extremités des arteres dans celles des veines, comme il arriveroit, s'il y avoit anastomose, la nourriture des parties, ni la separation des liqueurs ne se pourroit faire, & ce seroit en vain que la nature auroit fait des arteres si fortes pour contenir le sang arteriel, si elle avoit mis des embouchûres de ces arteres avec les veines, qui n'ont que des membranes fort minces; car alors ce ne seroit plus qu'un même vaisseau. On peut encore ajoûter à ces raisons qu'il y a toutes tres-convainquantes, qu'il si le sang est si violent qu'il est dans les arteres, avoit la liberté d'entrer dans les veines, il les dilateroit.

pellés pré-
parans.

Il n'y a
point d'a-
nastomose
entre les
arteres &
les veines
spermati-
ques.

CHAP. LIVRE TROISIÈME

& les romproit infailliblement.

Usages des
circonvolu-
tions.

Les Circonvolutions & les entrelassemens qu'on voit dans ces veines aident au sang qu'elles contiennent, à monter en haut, & la nature s'est servie de la même industrie dont nous nous servons, lorsque nous voulons monter une montagne, nous n'allons pas directement au sommet, mais tantôt à droite, & tantôt à gauche, & faisant un chemin en forme de zigzague, nous parvenons enfin jusqu'au lieu le plus haut.

Usages des
valvules.

Les Valvules qui sont dans la cavité des veines sont aussi d'un grand secours au sang pour le faire monter, elles y sont disposées d'espace en espace, afin de le soutenir, & de l'empêcher de tomber; de manière que cette disposition naturelle le conduit dans la veine-cave, pour peu qu'il y soit poussé par le nouveau sang qui entre dans la veine spermatique.

Étimologie & définition des testicules.

Les Testicules sont des parties genitales qui dans le scrotum pendent hors de l'abdomen, & qui sont destinés pour faire la semence. Or on les appelle *Testes Testicules*, parce qu'ils sont la marque & le témoignage de la virilité; D'où vient qu'autrefois les Romains qui n'admettoient que des hommes, pour porter témoignage en justice, rejettoient ceux qui étoient privés des testicules, comme n'étant pas hommes. On les nomme encore *D-dimes*, c'est-à-dire, jumeaux, à cause qu'ils sont ordinairement deux: car il est rare d'en trouver trois, ou de n'en trouver qu'un; cependant l'on nous assure que tous ceux d'une famille illustre d'Allemagne en avoient trois, & qu'ils avoient aussi plus d'ardeur pour le sexe.

Il y a des Auteurs qui rapportent que les testicules & la verge même sont demeurés cachés dans

DU VENTRE INFÉRIEUR. CHAP.

l'abdomen jusqu'à l'âge de puberté à quelques personnes, à qui ces parties ne sont sorties dehors que par quelque effort violent qu'elles ont fait, & qu'ayant passé pour des filles jusques alors, ces parties ont rendu témoignage que c'étoit des hommes.

Ils sont situés à l'homme hors de l'abdomen à la racine de la verge dans le scrotum, pour empêcher que leur chaleur naturelle ne fût augmentée par celle des parties du bas ventre, ce qui auroit rendu l'homme trop lascif: car l'expérience fait voir que les animaux qui les ont en dedans, sont plus chauds & plus féconds que les autres.

Ils sont à peu près de figure & de grandeur égale à celle d'un œuf de pigeon, & en quelques-uns à celle d'un œuf de poule, étant de chaque côté un peu plats. On y remarque néanmoins quelque variation selon que les vaisseaux voisins sont plus ou moins gonflés. Ordinairement le gauche est un peu plus grand que le droit, & pend un peu plus bas, & il arrive rarement que le droit soit plus grand que le gauche. Souvent dans les maladies veneriennes, tantôt l'un des deux, tantôt tous deux ensemble s'enflent, & deviennent plus gros qu'à l'ordinaire, & cette grosseur après la guérison du mal reste au même état, sans beaucoup incommoder.

Les Tuniques qui enveloppent les testicules sont cinq, savoir deux communes, qui sont le scrotum, & le dartos, & trois propres, qui sont l'épithroide, l'épithroide, & l'albugineuse.

La première des membranes communes est le Scrotum ou la Bourse; elle est composée de la cuticule & de la peau, qui est plus délicate & plus mince en cet endroit qu'aux autres parties du

Leur situation.

Leur figure & leur grandeur.

Leurs Tuniques.

Le Scrotum.

corps ; elle est molle , ridée , & sans graisse , elle se couvre de poils à quatorze ou quinze ans ; elle est divisée en partie droite , & en partie gauche par une ligne ou suture , qui commence à l'anus , qui passe par le perinée , & qui finit au gland.

On a coutume de tirer du scrotum quelques signes diagnostics du bon , ou du mauvais état de la santé. En effet , comme lors qu'il est retiré , ou ridé , c'est une marque de bonne santé , de même , lors qu'il est relâché , c'est signe d'indisposition , (pourvu néanmoins que cela n'arrive pas par quelque cause extérieure , comme par un froid ou par une chaleur subitement arrivée dans l'air ou dans l'eau.) Les nourrices & les femmes du commun jugent ordinairement par ce signe de l'état de la santé de leurs enfans.

Le Dartos ; La seconde membrane commune s'appelle *Dartos*. Selon les Anciens , c'étoit une continuation du pannicule charnu ; mais selon les Modernes , c'est un muscle cutané tissu de beaucoup de fibres charnuës. C'est par le moyen de ce muscle que le scrotum se resserre , & devient tout ridé , il a plusieurs vaisseaux qui luy viennent des artères honteuses , il n'enveloppe pas seulement les deux testicules , comme le scrotum ; mais il s'avance entr'eux pour les separer l'un de l'autre , & empêcher par ce moyen qu'ils ne se froissent en s'entretenant.

L'Elitroïde La premiere des tuniques propres est l'*Elitroïde* , c'est-à-dire , rouge ; elle est parsemée de fibres charnuës qui la font paroître rougeâtre ; elle est produite par le muscle suspenseur des testicules , qui est le *cremaster*.

L'Elitroïde La seconde est l'*Elitroïde* , elle ressemble à une guaine , c'est ce qui la fait nommer vaginale ; elle

est formée par la dilatation de la production du peritoine ; elle a sa superficie interne égale & polie , & l'externe rude & inégale ; ce qui la rend fort adhérente à la premiere des propres.

La troisième est l'*Albugineuse* , que l'on appelle ainsi , parce qu'elle est blanche , elle est nerveuse , forte , & épaisse ; c'est elle qui couvre immédiatement la substance du testicule , dont elle a la même figure , ou plutôt c'est elle qui luy donne celle qu'il a , elle prend son origine des tuniques qui enferment les vaisseaux spermaticques.

L'Albugineuse.

Les Testicules ont une substance particulière , & telle qu'il n'en est point dans tout le corps qui luy soit semblable. Elle est blanche , molle & lâche , parce qu'elle est composée de plusieurs petits vaisseaux seminaux , & de quantité d'autres capillaires , qui sont des rameaux d'arteres , de veines , de nerfs , de vaisseaux lymphatiques , & des racines des vaisseaux que l'on appelle déferens ; de manière que toute la substance des testicules n'est qu'un tissu & un lassis d'une infinité de petits vaisseaux , dont la structure est surprenante. Et quoy qu'en cette substance il n'y ait aucune cavité manifeste , néanmoins si l'on rend les petits vaisseaux seminaux visibles , on voit qu'ils sont creux , & qu'ils portent invisiblement la semence , on remarque encore qu'ils s'étendent en une longueur considérable , afin que la matière seminale étant par ce long séjour & ce passage lent , mieux préparée & élaborée , acquiere plus de perfection.

La substance des testicules.

Ils ont deux muscles , que l'on nomme *Cremasters* , ou *Suspenseurs* , qui prennent leur origine de l'épine de l'os pubis , ou comme veut *Riolan* , de l'extrémité charnuë du muscle ascendant. Ils sont comme glans , & enduits d'humeur au de-

Les muscles des testicules.

LIVRE TROISIÈME

dans ; mais rudes & fibreux au dehors , ils entourent extérieurement par la dilatation de leur tendon presque toute la production du peritoine , par ce moyen ils tiennent les testicules suspendus , & dans le coit ils les attirent en haut , afin que , lorsque les vessicules seminales se vident , les conduits seminaux s'accourcissent de nouveau , & les testicules & les parastates étant un peu comprimés , il se rapporte plutôt & plus facilement de la nouvelle semence dans les vessicules seminales.

Leur usage. L'usage des testicules est de filtrer la semence , & de la separer du sang. Il n'est pas difficile d'expliquer comment se fait cette filtration , si on remarque ce qu'on a dit de la structure des testicules : car du moment qu'on sçaura qu'ils sont composés d'arteres , de veines , d'une infinité de petits vaisseaux seminaux qui y ont communication avec les racines des vaisseaux deferens , on ne doutera pas que les arteres n'y portent une liqueur mêlée de semence & de sang , ni que les veines spermatiques ne rapportent ce sang , après que la partie la plus subtile , qui est la semence , en a été separée par ces petits vaisseaux seminaux. Cette semence étant ainsi separée , est reçue par les racines du vaisseau deferent , qui la portent du testicule dans l'épididime ou parastate , d'où elle passe ensuite dans le tronc même du vaisseau deferent , qui la décharge dans les vessicules seminales , où elle est sejournee pour être ejaculée , comme nous le dirons cy-après.

Les Epididimes. Les Epididimes , ou Parastates sont de petits corps ronds , qui sortent d'un des bouts du testicule , sur lequel ils se réfléchissent dans toute sa longueur , ils sont ainsi nommés , à cause qu'ils

DU VENTRE INFÉRIEUR.

sont couchés sur les testicules , qu'on appelle didimes ; ils sont semblables à des vers à soie , & sont fortement attachés à la tunique albugineuse du testicule.

Leur véritable usage est de recevoir la semence separée dans le testicule , de la preparer davantage dans ses détours , & de la verser ensuite peu à peu dans le tronc du vaisseau deferent , auquel ils sont continus.

Les Vaisseaux deferens sont ainsi appellés , à cause de leur usage ; d'autres qui croient que la semence dans le temps des approches est ejaculée par ces vaisseaux , les appellent Ejaculatoires ; mais ils ne méritent pas ce nom , puis qu'ils ne font que conduire la semence goutte à goutte dans les vessicules seminales.

Ce sont deux corps blancs , tant soit peu durs , longs & ronds , de la grosseur d'un tuyau de plume , étendus depuis les parastates jusqu'aux vessicules seminales , intérieurement poreux , & ayant une cavité obscure dans leur commencement , plus sensible dans leur milieu , & tres-apparente dans leur fin.

Leur Situation est en partie dans le scrotum , & en partie dans l'abdomen ; car ils ont leurs racines dans le testicule même , d'où ils sortent par un bout , & montent en haut par la même production du peritoine qui enveloppe les vaisseaux spermatiques. Lors qu'ils sont parvenus à la partie supérieure du penis , ils se recourbent par dessus les ureteres , & vont en s'approchant l'un de l'autre sous la partie supérieure de la vessie , où ils communiquent avec les vessicules seminales pour y décharger leur semence.

Les Vessicules seminales ou seminales sont com-

Leur usage.

Les vaisseaux deferens , pourquoy ainsi appellés.

Leur destination.

Leur situation.

Les vessicules

les semina-
res.

me de petites cellules disposées en maniere de grains de raisins, lesquelles recueillent la semence qui des testicules s'écoule en elles par les vaisseaux deferens, & la conservent jusqu'à ce qu'étant devenue incommode, ou par sa quantité, ou par sa qualité, ou qu'ainsi les vessicules étant elles-mêmes comprimées lors du coït par les muscles du penis, ou par le gonflement des autres parties voisines, cette semence en est exprimée par la même entrée étroite, par laquelle elle y étoit tombée, & est à même temps poussée par la même compression dans deux conduits étroits, qui passent par le milieu des prostates, & la déposent dans l'urethre par deux petits trous, par lesquels on voit dans les cadavres, en pressant les vessicules, qu'elle passe goutte à goutte en forme de petits grains; & cela en la maniere de l'argent vif, lors qu'on le fait passer au travers d'une peau de chamois. Il ne faut pas néanmoins qu'on trouve extraordinaire que la même humeur fluë en une partie, & qu'elle en reflue par la même voye: car en ce cas il faut faire reflexion à deux sortes de mouvemens; l'un qui est ordinaire, & institué par la nature, par lequel la semence passe des vaisseaux deferens dans les vessicules seminales, l'autre qui est excité par la force de l'expression, par laquelle la semence contenue dans la vessicule comprimée, est exprimée, & poussée dans l'urethre par le même trou par où elle étoit tombée dans la vessicule, & ce mouvement doit être appelé violent, bien qu'il se fasse ou volontairement, ou involontairement, par quelque forte & violente irritation.

Leur figure.

Leur Figure ressemble à des intestins d'oiseaux, qui se dilatent en quelques endroits de leurs cir-

convolutions, & qui se retrecissent en d'autres.

Elles sont composées d'une membrane mince, laquelle a des arteres, des veines & des nerfs tres-déliés, auxquels quelques-uns croient qu'il se mêle aussi des vaisseaux lymphatiques.

Leur Largeur est d'un travers de doigt, & leur longueur de trois ou environ; mais le plus souvent elles sont plus grosses en l'un des côtés qu'en l'autre.

Elles sont situées des deux côtés tout auprès des ligamens de la vessie de l'urine, & de l'intestin droit, environ à l'endroit où les vaisseaux deferens se réunissent ensemble, & tout proche des prostates.

Elles sont doubles, séparées l'une de l'autre par une espece d'entre-deux, & chacune a son trou particulier, & divers conduits, par lesquels elle décharge sa semence dans l'urethre, afin que la generation se fasse toujours heureusement, & que si quelqu'une dans l'un des côtés a été offensée par la lithomie, ou par quelque autre cause, les autres du même côté qui sont demeurées entieres, & qui suffisent pour la generation, s'acquittent de leur office, tout ainsi que lors qu'un œil ou une oreille sont blessées en l'un des côtés, l'œil & l'oreille, qui dans l'autre côté ne le sont pas, font l'action des deux.

Elles ont plusieurs cavités, ou anfractuosités, qui sont comme un assemblage de plusieurs petites cellules disposées en maniere de grappe de raisin, & qui representent exactement les cellules des grains de grenade, afin que la semence ne se verse pas toute en une seule action, & que la meilleure partie étant retenue par ces passages

Leur com-
position.

Leur lar-
geur & lon-
gueur.

Leur situa-
tion.

Leur nom-
bre.

Leurs cavi-
tés & cellu-
les.

tortueux, il en reste pour plusieurs coïts.

Dans l'endroit où ces conduits obscurs déchargent la semence dans l'urethre, il y a une petite membrane étendue en forme de valvule, située en telle manière, qu'elle n'empêche pas à la semence de sortir des vessicules, mais seulement d'entrer dans la vessie urinaire.

Les causes
de la gon-
orrhée.

Les Causes de la gonorrhée sont ou l'érosion de ces petits conduits, ou pores peu visibles, par l'acrimonie de la semence contractée dans un coït impur, ou si ces pores en s'affaiblissant d'eux-mêmes deviennent trop relâchés, (comme il arrive quelquefois dans les vieillards qui veulent s'efforcer, & user trop souvent du coït;) ainsi Vesal & Spigelius ont trouvé en ceux qui sont morts, étant affectés de gonorrhée, ces conduits beaucoup dilatés.

Galien & Higmorus veulent que de ces vessicules il se répande dans l'urethre une certaine humeur huileuse qui en humecte le conduit, l'unit, & le rend glissant, afin qu'il ne soit pas offensé par l'acrimonie de l'urine ou de la semence; mais Diemerbroeck tient pour certain que ces vessicules ne contiennent rien de la semence, & que l'humectation ou lubricité de l'urethre ne vient pas de l'humeur huileuse que ces vessicules lui fournissent, mais d'ailleurs; sçavoir de quelque portion gluante de l'aliment même de l'urethre, dont il est enduit intérieurement, ainsi qu'il arrive dans la vessie de l'urine, dans les intestins, & dans plusieurs autres parties du corps, qui pour leurs usages particuliers, ont besoin d'être glissantes.

Deux petits
conduits

Il sort de ces vessicules deux petits Conduits qui n'ont pas plus d'un pouce de longueur. Ils sont

larges proche les vessicules, & diminuent à mesure qu'ils approchent de l'urethre qu'ils percent ensemble; ils forment en dedans de l'urethre, à l'endroit par où ils entrent, une petite caruncule ou crête, que l'on appelle *Verumontanum*. C'est une espèce de petite valvule qui empêche que l'urine en passant par l'urethre, ne puisse entrer dans les ouvertures de ces deux petits conduits. Elle a encore un autre usage, qui est de déterminer la semence quand elle sort de ces conduits, à prendre le chemin de la verge, & non pas celui de la vessie.

pelle éjacu-
latoires.

Cette Caruncule résistante à la sonde qu'on introduit dans l'urethre, a été cause que plusieurs Chirurgiens l'ont prise pour une carnosité, c'est pourquoi l'on y doit prendre garde.

Avertisse-
ment pour
les Chirur-
giens.

Ce n'est pas sans raison que l'on appelle ces deux conduits, *Vaisseaux éjaculatoires*: car ce sont véritablement eux qui dans le temps de l'action éjaculent la semence des vessicules dans l'urethre. Il faut qu'ils aient un sentiment exquis, parce que ce sont eux principalement qui sont sensibles aux plaisirs que l'on ressent dans l'éjaculation.

Usages des
vaisseaux
éjaculatoi-
res.

Les Prostates ainsi nommés, comme qui diroit, étant en présence, sont deux corps glanduleux, blanchâtres, spongieux, & plus durs que les autres glandes, applatis par devant & par derrière, ronds sur les côtés, enveloppés d'une membrane épaisse, dure, & forte, qui leur vient des vaisseaux déferens, & de la partie inférieure de la vessie, & joints étroitement à la vessie urinaire vers la racine du penis.

Les Prosta-
tes.

Ils sont de la grosseur d'une noix, ou environ, néanmoins tantôt plus, & tantôt moins, selon

Leur Gran-
deur.

qu'on use, ou plus fréquemment, ou plus rarement du coït, & aussi selon qu'on est d'un tempéramment plus chaud, & plus porté aux plaisirs amoureux.

Leur situation.

Ils sont placés à côté l'un de l'autre, & situés à la racine de la verge sur le sphincter de la vessie au commencement de l'urethre, qui passe même entre deux à l'endroit où il y a cette petite caruncule, appelée *Vermontanum*. Ils ont dans toute leur substance beaucoup de vessicules pleines d'une humeur glaireuse qu'ils déchargent dans la cavité de l'urethre par plusieurs petits vaisseaux qui vont s'y rendre.

Vaisseaux des prostates.

Les Prostates ont des artères qui leur viennent des honteuses, & des veines qui retournent à d'autres qui portent ce nom; de ces vaisseaux les uns y portent le sang, dont l'humeur est séparée, & les autres qui sont les veines en reportent le superflu. Ils ont aussi de petits nerfs qui les rendent sensibles aux plaisirs, & à la douleur.

Trous des prostates.

Les Orifices de ces petits tuyaux qui apportent l'humeur glaireuse de ces corps glanduleux dans l'urethre, sont à l'entour de cette petite caruncule. Il n'y en a jamais dans l'homme moins de dix ou douze. Ces orifices ont chacun une petite caruncule qui sert à les boucher, & qui empêche l'écoulement continu de cette humeur, qui précède toujours celui de la semence; ces caruncules servent aussi à faire couler l'urine par dessus ces orifices, qui par ce moyen ne sont point irrités par son acrimonie.

Le siège des gonorrhées.

L'on croit que le siège ordinaire des gonorrhées est en cet endroit, à cause que quelques sels volatils s'y attachant, ils y causent des ulcères, qui ayant rongé ces caruncules, & les orifices

des de ces tuyaux qui versent l'humeur glaireuse, en font un écoulement qui dure quelquefois toute la vie.

L'usage des Prostates est de séparer du sang une humeur glaireuse & huileuse, de la garder quelque temps dans les vessicules, & de l'exprimer peu à peu dans l'urethre par ces dix ou douze petits tuyaux qui y aboutissent. L'usage de cette humeur est de graisser, d'humecter, & d'enduire l'urethre, afin qu'il ne se dessèche point, & qu'il ne se fleurisse pas, & qu'il demeure au contraire toujours glissant. Elle fait en cela deux bons effets; le premier est, qu'elle empêche qu'il ne soit offensé par l'âcreté de l'urine qui y passe continuellement, & l'autre qu'elle sert de véhicule à la semence dans le temps de l'éjaculation: car il est certain que si l'urethre n'étoit pas humecté par quelque liqueur, la semence venant à sortir, il s'en arrêteroit quelque partie à ses parois; de manière que n'étant pas portée dans la matrice, en aussi grande quantité qu'il s'en est détaché des vessicules séminaires, & qu'il en faut pour former un enfant, la génération ne se pourroit faire.

La Verge appelée communément, *Membre viril*, parce que c'est elle qui distingue l'homme d'avec la femme, est une partie organique destinée, & disposée de la nature, pour l'injection de la semence dans la matrice, & pour l'excretion de l'urine.

Elle est placée à la partie inférieure & interne du bas ventre; elle est adhérente & attachée aux racines de l'os pubis; cette situation luy est d'autant plus avantageuse, qu'elle n'incommode pas les autres parties dans les embrassements.

Sa Figure est oblongue, & presque ronde, plus large à sa partie supérieure; sa Grossueur & sa Longueur

L'usage des prostates.

Ethimologie & définition de la verge.

Sa situation.

Sa figure & sa grandeur.

gneur sont convenables pour l'acte venerien ; dans les uns néanmoins elle est plus grande, dans les autres plus petite. On dit ordinairement que les hommes de petite taille, ceux qui s'abstiennent de l'usage de Venus, ceux qui ont le nez grand, les gens de peu de sens, & les stupides ont la verge grosse, ces regles néanmoins ne sont pas perpétuelles, & elles souffrent plusieurs exceptions. *Spigelius* juge par la grandeur de la verge, du plus ou du moins de penchant, ou aptitude pour l'acte venerien. La verge trop grande, dit-il, remplit la matrice plutôt par sa grandeur que par sa semence. Elle est aussi moins propre pour l'acte venerien, lequel, ni elle n'entreprend vigoureusement, ni elle ne le soutient pas long-temps, les muscles qui la tiennent roide s'affoiblissant bien-tôt, étant vaincu par son poids. La verge petite au contraire, est, & plus vigoureuse, & plus féconde, parce que chatouillant le col de la matrice, elle excite, & attire la semence, & elle soutient plus long-temps le combat. *Petrinus* juge aussi par la grandeur de la verge de l'esprit de l'homme, & il dit, que la verge grande est un rémoignage d'esprit pesant & grossier, semblable à celui d'un âne.

Sa substance.
ce.

La Substance de la verge est particulière ; elle se divise en parties contenant, & en parties contenues ; les premières qui sont l'épiderme, & la peau, luy servent d'enveloppe. Les parties contenues sont les vaisseaux, les muscles, le gland, les deux corps caverneux, & l'urethre.

Elle n'a point de graisse, parce qu'elle luy auroit été un empêchement par son poids, & par sa trop grande quantité ou masse, & qu'en émoissant son sentiment, elle auroit empêché de ressentir la plus grande partie du plaisir dans l'acte de la generation.

L'on remarque que la peau en est plus fine qu'aux autres parties, ce qui contribue à la rendre aussi sensible qu'elle est.

Sa Substance qui luy est propre n'est pas offeuse, comme dans le chien, dans le renard, & dans le loup, ni cartilagineuse, ni charneuse ; mais telle qu'elle se peut relâcher, & s'étendre commodément pour l'éjection de la semence.

La Verge a beaucoup de nerfs, d'arteres & de veines, & même plus qu'il n'en faudroit, si nous en jugions par sa grosseur ; mais par rapport à son action, elle n'en a pas plus qu'il n'en faut : elle a deux Nerfs qui la rendent tres-sensible, ils viennent de la moëlle de l'épine, & sortant par les trous de l'os sacrum, ils montent par le milieu de la bifurcation, & se distribuent à tout le corps de la verge, au gland, & aux muscles, ses plus petites branches vont à la peau. Elle reçoit des Arteres des hypogastriques, & des honteuses ; les deux qui viennent des hypogastriques sont les plus considerables, elles s'insèrent au commencement de l'endroit, où se fait l'union des deux corps caverneux ; leurs plus gros rameaux entrent dans ces corps, & les moindres se distribuent le long de la verge : celles des honteuses ne sont que des rameaux qui se perdent dans sa circonférence. Les Veines sont en aussi grand nombre que les arteres ; elles reçoivent le reste du sang qui a été épanché dans la verge, tant pour la nourrir, que pour l'enfler, & le reportent dans les veines hypogastriques & honteuses.

Ses vaisseaux.

Les Muscles de la verge sont quatre, deux érecteurs, & deux ejaculateurs, qui servent à faire tous ses mouvemens. Les deux *Erecteurs* prennent leur origine de la partie interne de la tubérosité de l'ischion, & vont s'insérer lateralement

Ses muscles.

aux corps caverneux, & répandre leurs fibres dans leurs membranes, pour l'érection de la verge. Les deux *Ejaculateurs* sont plus longs que les précédents, ils naissent du sphincter de l'anus, ils s'avancent le long de l'urethre jusqu'à son milieu, où ils s'insèrent latéralement. Ils servent à dilater l'urethre pour faciliter, & rendre plus prompt l'émission de l'urine, & de la semence, & aussi pour comprimer les vessicules féminales, situées dans le perinée, & d'autant qu'ils poussent les dernières gouttes de la semence, & de l'urine, on les appelle *Accelerateurs*.

Graef attribué à ces muscles un autre usage bien différent; sçavoir, qu'à mesure qu'ils s'enflent, ils pressent de chaque côté les corps nerveux, ce qui fait qu'ils poussent subitement, & tout d'un coup vers le gland le sang qui est apporté par les artères, & qu'ils retiennent pendant quelque temps ce même sang dans les veines qui doivent le rapporter, en les comprimant, & qu'ainsi ils maintiennent, & conservent quelque peu la rigidité de la verge.

Lorsque dans la chaleur de la passion les esprits animaux se portent en abondance dans ces muscles, & dans les deux corps nerveux, la verge est agitée, & meüe d'une impetuosité venerienne, s'étend extrêmement, & devient roide; de laquelle tension & roideur il n'est aucun de ceux dont les noms ne sont pas écrits dans le catalogue des froids & des maleficiés qui n'en connoisse la manière & l'excès. Il falloit que cette tension fût bien violente dans ce jeune homme de vingt-deux ans, que *Schenkius* dit avoir vû, lequel, non sans l'étonnement de ceux qui le voyoient, & sans les exciter à rire, portoit un vase d'étain qui contenoit cinq mesures de biere, pendu à sa

verge, & cela pendant plus de demie heure.

La *Verge* a un ligament fort, qui l'attache aux os du penil, & qui prend son origine du cartilage qui joint les os ensemble, & va s'insérer à la partie supérieure & moyenne de la verge, ce ligament luy est d'un grand secours, non seulement dans le temps de l'érection; mais encore, lors qu'elle s'amolit, & se relâche: car il la suspend, & empêche qu'elle ne tombe trop sur les testicules.

Ligament
de la verge.

On considère à la verge son corps & ses extrémités; son Corps est cette partie moyenne, qui n'est pas tout-à-fait ronde, il y faut observer quatre parties, une *Supérieure* qui se nomme le *Dot* de la verge, deux *Latérales* qui sont faites des corps caverneux, & une *Inférieure* par où passe l'urethre. Ses *Extrémités* sont deux, l'une où est le gland, que l'on appelle la *Tête* du membre viril, & l'autre qui tient au ventre que l'on nomme la *Racine* & cette extrémité, & sa partie supérieure qu'on nomme le *Penil*, est couverte de poils, dans les personnes de bon âge, & propres à la generation, la nature ayant voulu couvrir en quelque manière les parties honteuses, ainsi que la pudeur naturelle semble l'exiger. Or ces poils, tant aux hommes qu'aux femmes, commencent à sortir environ vers la quinzième année, que la raison est plus capable de discerner le vice d'avec la vertu, la nature voulant comme couvrir ces parties, pour lesquelles les hommes ont coutume de rougir. *Riolan* remarque que dans les femmes, par la raison qu'elles n'ont point de perinée, il ne s'engendre point de poils aux environs du poded, à moins qu'elles ne soient extrêmement vieilles.

Parties de
la verge.

Le *Balanus* ou gland, ainsi nommé à cause de

Le gland.

sa ressemblance est placée à la pointe de la verge, là où les deux corps nerveux, & l'urethre se terminent. Sa partie inférieure qui entoure tant soit peu ces corps, est appelée *Couronne*.

Sa figure.

Sa *Forme* ou *Figure* est presque semblable à une toupie, sa couleur est un peu livide, lorsque la verge est lâche & molle, & rouge quand elle est gonflée.

Sa substance

Sa *Substance* qui luy est particulière, est charnue, molle, spongieuse, & d'un sang exquis; elle est polie & douce, afin de ne point blesser la matrice, & se termine un peu en pointe, afin d'y entrer plus facilement; elle est revêtue d'une membrane tres-déliée, & tres-fine, laquelle sur le devant est percée d'un trou oblong, pour laisser sortir la semence, & l'urine. La membrane qui l'enveloppe prend son origine de la membrane intérieure de l'urethre, laquelle sortant par le trou, se resserre, & s'étend tout autour du gland, & luy donne un sentiment tres-vif, dont il a dû nécessairement être pourvu, afin que les embrassements amoureux fussent accompagnés d'un plaisir tres-grand: car si on n'en ressentoit point, il n'est presque personne qui voulut exercer l'acte de génération, & ainsi le genre humain finiroit bien-tôt entièrement. *Quilavrent* a écrit élégamment sur ce sujet; De là vient, dit-il, le chatouillement & le sentiment tres-exquis des parties naturelles: car enfin, qu'est-ce qui inciteroit à l'accouplement, action vilaine, & qui voudroit s'y adonner? De quel œil cet animal divin, que nous appelons homme, qui est doué de raison & de conseil, regarderoit-il, & voudroit-il toucher les parties honteuses des femmes qui sont souillées de tant d'ordures, & qui pour cette raison sont releguées dans un lieu bas, comme dans l'é-

gout de tout le corps? Quelle est la femme qui voudroit souffrir les embrassements du mâle, puis-que la grossesse pendant neuf mois est si pénible, que l'enfantement qui est accompagné de si cruelles douleurs, luy est souvent tres-funeste, & qu'enfin l'éducation des enfans, après qu'on les a mis au monde, est suivie de tant de chagrins & de peines d'esprit, si les parties que la nature a destinées à la génération n'étoient comme agitées par une espèce de fureur amoureuse, & sollicitées par une incroyable volupté.

Le prepuce.

Le *Prepuce* est l'extrémité de l'enveloppe qui couvre la verge, il est ainsi nommé, parce qu'il est au devant des parties honteuses, comme qui diroit *Præputen-lis*. Il est fait de la peau même de la verge, qui est lâche, afin de s'allonger pour couvrir le gland, ou de se redoubler pour le découvrir. Pendant le coït il s'éloigne du gland, & se recoigne au dessous de la couronne, afin que par ce moyen le poids & la grosseur de la verge soit en quelque façon par tout égale, sans aucune âpreté. On croit néanmoins que ces replis & roulemens du prepuce sur le balanus, souvent réitérés, causent aux femmes pendant l'acte une augmentation de plaisir; d'où vient que les Turques & les Ethiopiennes ont plus d'ardeur de se joindre aux esclaves chrétiens, qu'à ceux qui sont circoncis, y trouvant plus de plaisir. Il arrive néanmoins quelquefois que ce prepuce est en quelques uns si reserré, & si étroit, qu'il ne peut pas s'éloigner du gland, ce qui dans la tension de la verge cause une extrême douleur, le gland étant alors serré par le prepuce, comme par un anneau trop étroit; cette incommodité qu'on nomme *Phimosis* se guerit par une incision faite au prepuce en sa partie supérieure. Il est attaché sous le gland par

un petit ligament fort délié, qu'on nomme le *Frein* ou *Filet*, lors qu'il est trop court, il tire en bas l'ouverture du gland, & alors il faut le couper, comme on fait celui de dessous la langue.

Les corps
caverneux.

Les Corps nerveux ou caverneux sont deux en nombre, un de chaque côté, ce sont eux qui composent la partie la plus grande, & la plus considérable de la verge. Ils naissent des parties inférieures de l'os du penil, & de l'ischion, comme d'un fondement ferme & inébranlable; ils y sont attachés par deux ligamens, l'un à la commissure de l'os pubis, & l'autre s'étend d'une des tuberosités de l'os ischion à l'autre; dans leur origine ils sont séparés l'un de l'autre, mais s'approchant peu à peu ils se joignent, & font la figure de la lettre Y; de sorte que de ces deux corps, & du conduit de l'urine qu'ils embrassent, il ne s'en fait plus qu'un seul proche le gland.

Leur Sub-
stance.

Ces deux Corps, ou nerfs caverneux ont deux substances, l'une externe, qui est épaisse, dure, nerveuse, & semblable aux membranes des artères, & l'autre interne qui est spongieuse, rare, spongieuse, tirant du noir sur le rouge, & comme remplis d'une matière noirâtre semblable à du sang épais & noir. On y remarque deux nerfs considérables, & manifestes, & entr'eux autant d'artères dilatées, & de veines qui s'étendent jusqu'au gland, & qui environ vers la quatrième vertèbre des lombes, prennent leur origine de l'aorte, de la cave, & du grand nerf qui va aux jambes. Lorsque par les nerfs & par les artères il s'écoule en abondance des esprits animaux, & du sang chaud artériel dans ces corps caverneux, la verge s'échauffe, & se roidit; mais si ces esprits cessent d'y survenir, alors, & les esprits & le sang qui s'y étoient abondamment portés, sont recûs & absor-

Ce qui fait
la tension
de la verge.

bés par les rameaux des petites veines, & ainsi la verge se ramollissant, retourne en son premier état.

L'*Urethre* est un canal nerveux, qui s'étend depuis le col de la vessie jusqu'au bout de la verge. Il est situé au dessous & au milieu des corps nerveux; la substance est spongieuse, afin de pouvoir se gonfler, & s'étendre dans l'érection de la verge, & ensuite retourner en son premier état.

L'*urethre*.

Sa situation

Elle est d'une égale grosseur en toute son étendue, si on en excepte la partie antérieure, par laquelle le gland est attaché aux corps nerveux, là elle a une petite cavité superficielle, dans laquelle, lorsque dans le calcul de la vessie l'urine âcre vient à heurter, & s'agiter en tournoyant, elle excite de grandes douleurs, & donne un signe assuré du calcul; quelquefois aussi dans la gonorrhée il s'y arrête une humeur âcre qui y cause une exulcération aussi très-douloureuse.

Sa grandeur

Elle est composée de deux membranes, dont l'externe est charnue, & tissée de fibres transverses; c'est pourquoy l'*urethre* étant ouvert par quelque operation, il se cicatrise. L'interne est déliée, nerveuse, & enduite d'une humeur onctueuse, afin d'empêcher qu'il ne soit offensé par l'acrimonie de l'urine, & de servir de véhicule à la semence dans le temps de l'éjaculation.

Sa compo-
sition.

La Figure de ce conduit est comme une S; car il descend de la vessie pour passer par dessous les os du penil, puis il remonte en haut pour accompagner la verge jusqu'à son extrémité, où il finit. Les Chirurgiens doivent bien observer cette figure pour introduire la sonde avec adresse dans la vessie.

Sa figure.

L'usage de l'*urethre* est de servir de conduit commun à la semence, & à l'urine, & non pas,

Son usage.

comme quelques-uns l'ont voulu à l'humeur glaireuse qui y vient des prostates par ces petits tuyaux qui s'ouvrent, dont on a déjà parlé, parce que l'urethre n'est pas fait pour cette humeur, comme cette humeur est faite pour l'urethre.

Ce que c'est
que la se-
mence de
l'homme.

La *Semence* de l'homme est une liqueur écumeuse & blanche, un peu viscido, empreinte d'un esprit capable de faire germer, préparée du sang artériel fourni par les artères spermaticques, & de l'esprit animal apporté par les nerfs dans les testicules, & dans les autres vaisseaux seminaux pour la generation d'un animal semblable.

Deux par-
ties dans la
semence.

On considère dans la semence deux sortes de parties; les unes sont subtiles, & tres-spiritueuses; celles-cy sont en tres-petite quantité, mais tres-efficaces, & on les designe aujourd'huy sous le nom de *Germe*. Les autres sont plus grossieres, plus écumeuses, & plus aqueuses; celles-cy constituent la plus grande partie de la semence, & servent d'aliment aux parties spiritueuses qu'elles contiennent, & enveloppent.

Ces Parties donc, tant les spiritueuses que les grossieres mêlées ensemble, composent le corps de la semence, qui contient en soy deux principes, sçavoir, l'efficient, & le materiel. Le principe materiel est double; l'un duquel sont tirés les premiers traits, ou commencement du fœtus, est la partie la plus spiritueuse de la semence, & a en soy le principe efficient, c'est-à-dire, celui qui donne la forme au fœtus. L'autre principe est purement alimentaire, c'est-à-dire, qu'il est l'aliment prochain & immediat du fœtus, & il est la partie la plus épaisse de la semence mise en fusion.

Si la Semence se trouve sans principe efficient, comme il arrive dans la semence inféconde, pour

lors, comme il ne s'en peut rien produire, elle s'écoule, & se corrompt. Que si le principe efficient, déjà prêt d'être réduit en acte, n'a point de principe materiel, il ne s'en forme rien non plus, comme lors qu'au deuxième ou troisième jour après la conception, la semence, à raison de quelque terreur subite, ou de quelque autre cause que ce soit, s'écoule de la matrice: car pour lors le germe est inutile, & il ne s'en produit rien.

Or ces deux principes joints ensemble n'agissent point ni en soy, ni l'un sur l'autre, mais ils demeurent dans le repos, tant que le principe materiel reste épais & figé: car en cet état il retient le principe spiritueux efficient comme engagé, comme assoupi, & si fort lié, qu'il luy est impossible de se mettre en acte: mais du moment que dans une matrice bien disposée, ce principe materiel épais se dissout, & se fond par une chaleur intérieure de la même matrice, alors l'esprit efficient qui reside en luy, se développe peu à peu, s'excite, se dégage de ces liens, & se rend libre, sa vertu est réduite en acte, & se portant aux ovaires par les tubes de la matrice, il y rend fécond les œufs, qui s'y trouvant prêts & meurs, commencent d'agir, d'ébaucher, & de former de soy en chacun d'eux en particulier ce qui doit être formé, pendant que les parties les plus grossieres de la semence se fondent, & deviennent propres à recevoir comme il faut, & à doucement & mollement échauffer & fomentier les œufs, à mesure que des ovaires ils tombent dans la matrice par les trompes: car si les œufs tombaient dans une matrice sèche, il ne se feroit pas plus de production d'eux, qu'il s'en feroit de la semence d'une plante jetée dans une terre aride.

En effet, comme de la plante, si elle n'est semée en une terre détrempée par une douce & tiède humidité, il n'en pousse rien, de même aussi si l'œuf ne tombe pas dans une matrice arrosée d'une convenable & chaude humidité, il ne s'en forme quoique ce soit.

Ce que c'est
que l'esprit
genital.

L'*Esprit genital* est une vapeur ou exhalaison tres-subtile, extrêmement fluide, & disposée à se mouvoir, & à être volatilisée par la chaleur de la matrice, formé des particules les plus salines volatiles huileuses du sang, mêlé avec la semence dans les testicules, servant conjointement avec l'œuf de forme, & de matière première, & prochaine au corps animal qui doit être formé, actualisant les autres particules de la semence, & réglant tous les mouvemens naturels de la génération.

D'où vien-
tent les
idées, &
quelles elles
sont,

Cet *esprit genital*, selon *Diemerbroeck*, contient dans la plus petite de ses particules les idées de toutes les parties du corps en general, & de chacune en particulier, & il en peut former de semblables de soi, lorsque s'étant un peu, par le moyen de la chaleur de la matrice, débarrassé, & rendu libre de la masse grossière de la semence, il se porte vers les ovaires, qu'il entre dans les œufs, & qu'étant reporté avec eux, & dans eux par la voye des tubes dans la matrice, il s'agit, se meut, & enfin se réduit en acte: car étant agité, il agit, & agissant, il ne peut faire autre chose, que de former de la matière convenable, dont il est lui-même composé, & dans laquelle il reside, c'est-à-dire, de soy-même, des parties telles que celles dont il a en soy les idées, tout ensemble disposer tellement le reste de la matière de l'œuf, qu'elle puisse se changer en la substance de ces parties, les augmenter, & enfin prendre leur forme: car tout

ainsi que les charbons éteints, la paille, les gazons, les bois, & autres choses semblables, ne s'enflamment, ni ne s'embrasent pas, si quelque matière subtile ayant la forme de feu, ne les pénètre, & ne s'insinue en eux la première idée de feu, laquelle ensuite rend le reste de la matière propre à recevoir une semblable forme de feu; de même de l'œuf il ne s'en produit pas un animal semblable, s'il n'est entré dans cet œuf quelque chose qui porte en soy l'idée de cet animal, & qui en faisant de soy la première delineation, dispose à même temps le reste de la matière de l'œuf, de telle manière qu'elle peut augmenter ce qui vient d'être commencé, & prendre la forme de chacune de ses parties. Et c'est là ce qu'on appelle *Esprit idéigéré*, c'est-à-dire, qui porte l'idée, lequel est naturel, & inséré dans la semence du mâle, qui est séparé de la masse la plus grossière par le moyen de la chaleur de la matrice, & qui enfin est ainsi introduit, & infus dans l'œuf, ou dans les œufs.

Or cet *Esprit* reçoit ces idées de toutes les parties en general, & de chacune en particulier: car tout ainsi que de tous les corps visibles il en part une infinité de rayons tres-subtils, qui expriment la figure & la couleur extérieure de ces corps dont ils émanent; de même aussi de chacune des plus petites particules du corps il en sort des corpuscules tres-subtils en forme d'atomes tres-spiritueux, qui se mêlent avec cet esprit, lequel en émane aussi, & qui à raison de cette émanation, a une telle impression du corps d'où il vient, & d'où il reçoit ces petits corpuscules, que tombant dans le sujet dispose dans lequel il reside, il est capable de produire, & de former un corps semblable à celui dont il a reçu ces impressions: car ces corpuscu-

les tres-subtiles ; écoulant de quelques corps , ou de quelques parties d'un corps , ne peuvent pas n'en être en quelque façon modifiés , & ensuite R. pas communiquer & imprimer la modification qu'ils ont reçue , à cet esprit avec lequel ils se mêlent. Ainsi comme les rayons des choses visibles reçoivent en soy les figures & les couleurs des corps dont ils partent ; de même l'esprit seminal acquiert les propriétés des particules du corps dont il procède , & ces propriétés ne sont pas seulement de leur figure ; mais encore de toute leur nature.

Ces propriétés de chacune des parties ne sont pas en cet esprit séparées , & distinguées les unes des autres ; mais elles tombent toutes ensemble en chacune de ses particules , & dans la formation elles se développent , & se déploient. En la même manière que , quoy qu'une infinité de rayons des choses visibles tombent ensemble sur une glace de miroir , ils se réfléchissent néanmoins de telle sorte , que l'œil peut recevoir les rayons de chacune en particulier , & distinguer par ce moyen les figures , & les couleurs de chaque objet. Et c'est de là que chaque particule de cet esprit reçoit la faculté ou la vertu qu'elle a de former l'animal entier , laquelle vertu néanmoins est plus puissante , plus il se ramasse de ces particules dans la bulle ou vésicule : car tout ainsi qu'une petite quantité de rayons réfléchis d'un objet , représente assez bien à la vérité la couleur & la figure de cet objet , néanmoins cette figure avec cette couleur est bien plus nette , & plus expressive , si plusieurs rayons concourent ensemble pour la peindre , ainsi qu'il arrive dans les miroirs concaves ; de même aussi , quoique chaque particule de cet esprit ait la vertu de former tout le corps ,

cette formation néanmoins sera plus parfaite , & plus forte , si plusieurs particules qui ont la même vertu se joignent ensemble , & rassemblent leurs forces pour faire cet ouvrage. Que s'il arrive que les particules de cet esprit ne se ramassent pas toutes en une seule bulle , mais qu'elles se dispersent en plusieurs , alors il s'engendre divers fœtus : car l'esprit formateur a en chaque bulle assez d'efficace pour former un tout. On voit évidemment cette vérité dans les oiseaux : En effet , la semence du coq , par exemple , qui est communiquée à la poule en petite quantité ; mais pleine de beaucoup d'esprit , se disperse lors qu'elle tombe dans l'ovaire , sur tout les œufs qui sont arrivés à leur maturité , & par de petites portions elle est en chaque œuf l'auteur de toute la fécondité ; & le peu d'esprit qu'elles ont en soy , excité par une chaleur étrangère , devient la cause efficiente , & à même temps la première matière de chaque poulet.

Or cet Esprit émané de chacune des parties se mêle au sang , & circulant avec luy par tout le corps , le rend propre , & capable de nourrir toutes ses parties : car si le sang n'avoit pas en soy quelque chose de semblable à chaque partie , il ne pourroit pas les nourrir , & apposer à chacune quelque chose qui luy soit semblable. Les particules du sang qui se changent en semence contiennent aussi en luy cet esprit ideigeté , lequel par conséquent est communiqué en abondance à la semence , à mesure qu'elle se fait dans les testicules , & il en compose la principale , & la plus noble partie efficiente , telle néanmoins qu'elle ne peut subsister , ni être conservée entière sans une matière grossière & épaisse , où elle soit reçue.

Comment
l'esprit ar-
rive aux tes-
ticules.

Pourquoy
l'enfant
n'engendre
point.

On demande, d'où vient que les enfans n'engendrent pas aussi-bien que les adultes; puis-que l'esprit formateur est également dans les uns & dans les autres? *Diemerbraeck* répond que cela vient de deux causes. 1. De ce que cet esprit n'a pas encore dans les enfans un sujet convenable où il puisse résider: car le sang étant extrêmement huileux, il passe tout en la nourriture, & en l'accroissement du corps, & ainsi il ne reste rien en luy dont la semence puisse être faite. 2. C'est qu'il n'y a pas dans les enfans les milieux requis pour faire ce grand ouvrage; car outre que la matiere est, ainsi qu'on vient de dire, trop huileuse, & qu'elle manque de disposition, les parties spermatiques sont trop foibles pour faire la semence; dans les mâles la verge est trop courte, les conduits sont trop étroits pour porter la semence des testicules aux vessicules seminaires, & de celles cy dans l'urethre, & dans les femelles les parties genitales sont trop petites, & trop resserrées, & la matrice même trop étroite pour recevoir la semence extérieure.

D'où vient
la ressem-
blance de la
forme exte-
rieure.

On demande encore, d'où vient que le fœtus ne représente pas, ou ne ressemble pas toujours par sa figure, ou forme extérieure au pere; mais que souvent il est semblable à la mere? On répond, que le tout dépend de l'imagination de la mere: car comme la femme grosse ne peut pas pendant qu'elle veille être sans penser à quelque chose, & que le plus souvent elle tourne ses pensées vers l'enfant qu'elle a dans son ventre, s'il arrive qu'elle ait beaucoup d'amour de soy-même, & qu'elle croye la forme de son corps sur tout celle de son visage, à mesure qu'elle la considère dans le miroir plus belle que celle d'aucune autre, l'enfant luy sera semblable; si au contraire son mary luy

plait

plait infiniment, & qu'elle en ait toujours l'idée présente à son esprit, le fœtus ressemblera au pere. Or il est évident que cette ressemblance ne vient pas de la qualité ou de la quantité de la semence du mary, ou de la femme. La raison en est, que si une femme grosse fixe en son imagination la forme extérieure de tout autre homme, elle produira un fœtus qui luy ressemblera, & même si elle voit des formes monstrueuses, elle les imprime tres-souvent sur le fœtus: car la force de l'imagination est merveilleuse, sur tout dans les femmes grosses.

CHAPITRE XXIV.

Des Maladies des Parties de la Generation des Hommes.

Les Testicules sont souvent travaillés d'Intemperie, d'Inflammation, d'Ulceres, de Contusions.

Les mala-
dies des tes-
ticules.

L'Intemperie se communique facilement aux vaisseaux préparans. Ses Causes internes sont l'intemperie des parties principales qui sont affectées par les esprits & les humeurs, âcres, bilieuses, ou pituiteuses qu'elles y envoient; ses causes externes sont l'air, les alimens, les breuvages, & autres choses semblables.

Leur intem-
perie, & les
causes.

Cette Maladie se reconnoît 1. par les causes qui ont précédé. 2. Par les effets qui subsistent dans ces parties. On sent beaucoup d'ardeur dans l'intemperie chaude, & beaucoup de froideur dans l'intemperie froide. Pour ce qui est de l'intemperie humide de ces parties, elle vient de leurs re-

Ses signes.

lâchemens, comme la sèche du contraire.

Son Pro-
gnostic.

L'*Intemperie* des testicules est contraire à la generation, la froide & la sèche peuvent causer la sterilité, & elles sont plus difficiles à guérir que l'humide & la chaude.

Causes de
l'inflamma-
tion,

Lorsque le suc nourricier & la semence deviennent âcres, comme il arrive dans les maladies veneriennes, les testicules s'enflamment, & se tumefient, parce qu'ils y font des obstructions, particulièrement, lors qu'il y a parmi les liqueurs nourricieres, des particules inégales & pointuës qui n'ont pas des figures propres au mouvement: car elles se joignent étroitement ensemble, & demeurant ainsi en repos, elles composent de grosses molecules qui sont autant de tempons qui bouchent les petits tuyaux du testicule, & qui arrêtent les liqueurs comme autant de digues. Il est facile de voir par là, que tout ce qui peut occasionner des obstructions dans le rissu des testicules, est capable d'y exciter l'inflammation; ainsi une semence corrompue peut être cause de cette tumeur; c'est ce qu'on voit tous les jours arriver dans ceux qui ont la verole, & dans les gonorrhées, parce que les parastates, & les vesicules seminales sont ulcérées, c'est pourquoy cette liqueur seminale se fermente, ce qui fait que les testicules en deviennent plus gros, plus durs, & scyrrheux. Au reste si la matiere arrêtée, qui fait l'obstruction, devient âcre, elle ronge les petites bourses, le suc qui s'en écoule, se répandant à l'entour, s'y arrange, & produit ces excroissances de chairs que l'on appelle *Hypersarcome*, ou *Sarcome*, ce qui augmente encore considerablement le testicule.

Ses signes.

On reconnoît l'inflammation par la tumeur qui est fort rouge, par la chaleur & la douleur piquante,

te, par la rougeur & l'enflure du scrotum du côté du testicule malade, & par la fièvre qui l'accompagne ordinairement.

La Tumeur scyrrheuse est reconnuë par la veuë & par l'atouchement, comme aussi par la privation de la douleur, de la chaleur, & de la fièvre.

L'*Inflammation* & la tumeur des testicules est à craindre, à cause des accidens qui l'accompagnent; il en arrive souvent un absces, & un scyrrhe, pour n'avoir pas employé d'abord des resolutifs, sur quoy l'on ne sçauroit trop avertir les Chirurgiens: car la plupart sont si accoutumés de se servir dans le commencement des inflammations de remedes froids qu'ils appellent defensifs, que ces astringens sont le plus souvent causes de tous les accidens fâcheux qui surviennent aux tumeurs.

Son pro-
gnostic.

Si les Vaisseaux du testicule se rompent, & que les liqueurs extravasées se coagulent ensemble par le mélange de leurs parties, il en arrivera une hypersarcome, qui sera peut-être incurable. Il ne faut pas negliger l'inflammation des testicules, parce que se terminant en un absces, on en doit apprehender la gangrenne, laquelle n'arrive pas néanmoins si facilement à la substance des testicules, comme elle fait aux bourses.

La Tumeur qui n'est causée que par des flatuosités, & qui se reconnoît assés par l'atouchement, n'est point dangereuse, ni difficile à guérir; mais au contraire celle qui est produite par des humeurs âcres, l'est beaucoup, & à peine peut-on en venir à bout.

L'*Ulceration* succede souvent après l'inflammation, parce que dans l'inflammation les vaisseaux du testicule sont si tendus, qu'il s'en rompt tous.

Causes des
ulceres au
testicule.

jours quelques-uns par où s'échape le suc nourricier, & ce suc nourricier étant une fois hors de ses vaisseaux, il se fermente, il devient âcre, il pique, & déchire ses parties voisines, ce qui fait dans la suite un ulcere considerable, comme on le voit tous les jours aux verolés, & aux scorbutiques, & quelquefois d'une simple érosion du testicule, il s'en fait un ulcere chancreux qui consume toute la substance.

Leurs signes.

L'Ulceré du testicule est aisé à connoître : car il en sort un pus blanc; mais il est extrêmement difficile à guerir.

Causes de la contusion

La Contusion du testicule est causée par quelque coup, chute, ou froissement. Lors qu'elle est considerable, & que la substance du testicule est ouverte à l'endroit des vaisseaux, il arrive une hemorrhagie, & l'on sent une grande douleur à cause de la vaginale qui enveloppe les testicules, & les vaisseaux spermatiques.

Son Prognostic.

Cette Incommodité est fort dangereuse, parce qu'il en peut rester une tumeur scyrreuse qui incommodera toute la vie; mais ce qu'il y a de plus à craindre, c'est la mortification.

Hernies du Scrotum.

Le Scrotum est sujet à plusieurs indispositions, mais particulièrement aux hernies, que les Chirurgiens appellent ordinairement completes aux tumeurs, à l'inflammation, aux excoriations, aux ulceres, & aux playes.

Leurs espèces.

Les Espèces d'hernies du scrotum sont l'Épiplocele & l'Enterocèle. Les autres tumeurs que l'on appelle improprement Hernies, sont l'Hydrocele, le Pneumatocèle, le Sarcocèle, & le Cirsocele.

L'Épiplocele & l'Enterocèle.

L'Épiplocele est une chute de l'épiploon dans le scrotum, & l'enterocèle est celle de l'intestin. Ces deux hernies sont faciles à connoître; il paroît une enflure considerable qui fait beaucoup de dou-

leur, & qui se trouve de la même couleur de la peau. Quelquefois les parties tombent tout à coup dans le scrotum, & quelquefois aussi la tumeur a commencé par un bubonocèle. L'on sent des tranchées, l'on vomit les excréments, & les aliments, principalement, lorsque les intestins ne peuvent rentrer dans le ventre. On distingue l'épiplocele de l'enterocèle, parce que l'épiploon fait une tumeur que l'on sent plus inégale, que celle qui est formée par les intestins, & l'on a plus de peine à le faire rentrer que l'intestin, lequel rentre toujours plus facilement en maniant la tumeur, & qui fait un petit bruit en rentrant, ce qui n'arrive pas à l'épiploon.

Comment on les distingue.

Les Hernies du scrotum sont dangereuses, à cause de la difficulté qu'il y a quelquefois à les faire rentrer, & de l'étranglement du boyau qui donne lieu au misere, & à la gangrene. On remarque que l'épiploon grossit quelquefois considerablement, & que par son poids il tire en bas les intestins & le ventricule, ce qui empêche la digestion.

L'Hydrocele est une tumeur aqueuse du scrotum, causée par la rupture des vaisseaux lymphatiques, ce qui peut venir d'une cause interne, comme de l'hydropisie du ventre, ou bien d'une cause externe, comme d'une chute ou d'une contusion, parce que le sang s'arrêtant, & croupissant dans ces parties, il donne lieu à la serosité de s'en separer.

Ce que c'est que l'Hydrocele.

On pourroit encore conjecturer que les différentes circonvolutions des veines spermatiques en peuvent aussi être la cause, parce que ces différens détours s'opposent en quelque maniere à la prompt circulation du sang, ce qui donne le temps à la serosité de se separer du sang, & de suinter dans les bourses.

Elle survient quelquefois à l'ascite, non pas parce que l'eau coule toujours par les productions du péritoine, car si cela étoit, il ne s'en trouveroit que dans la tunique vaginale; mais il faut croire qu'elle s'écoule aussi entre les muscles & le péritoine, & qu'elle tombe dans le scrotum.

Quelquefois l'eau est contenue entre les membranes propres du testicule, ou bien elle est renfermée dans un kiste. Quelquefois aussi elle est en partie dans le scrotum, & d'autres fois dans une membrane particulière attachée au scrotum, ce qui fait une double hydrocele.

Si l'Hydrocele est une suite de l'hydropisie ascite, l'opération sera inutile, parce qu'il s'écoulera toujours des eaux du ventre dans le scrotum, qui produiront une nouvelle hydrocele.

Ses causes. Toutes les hydroceles qui ne sont pas une suite de l'ascite, viennent ordinairement de la lenteur du mouvement du sang, ou de sa dissolution.

Les Chûtes & les contusions peuvent aussi contribuer à leur formation, parce que le sang s'arrêtant, & croupissant dans ces parties, il donne lieu à la serosité de s'en séparer.

Ses signes. Quant aux Signes. Cette tumeur ne diminue point de grosseur en la comprimant, mais elle change seulement de figure; elle est pour l'ordinaire molle, transparente, égale, & sans douleur, à moins que la limphe n'ait de l'âcreté, ou que par son abondance elle ne tende trop le scrotum. Si l'eau est renfermée dans un kiste, la tumeur est ronde & plus petite; mais si l'eau est dans la vaginale, la tumeur est ovale.

Son Pro-
gnostic. L'Hydrocele qui ne vient point de l'hydropisie ascite, & qui ne fait que commencer, est plus facile à guérir, que lors qu'il y a long-temps que les eaux sont amassées parce que la limphe est de-

venue plus âcre. Si elle est dans un kiste, ou dans la vaginale, la maladie sera plus difficile à guérir, que si l'eau étoit seulement renfermée dans le scrotum.

Le Pneumatocèle est quelquefois une suite des convulsions du scrotum. Ces mouvemens convulsifs resserrent le dartos & la peau; ainsi la transpiration étant empêchée, ce qu'il y a de limphe extravasée se rarefie par la chaleur de la partie, comme il arrive dans un *Eolipile*: c'est un vaisseau de cuivre, ou d'autre métal, d'une figure ronde comme une boule, qui est percée d'un petit trou à passer une aiguille; & lors qu'on le veut remplir d'eau, on le fait chauffer pour en rarefier l'air; ensuite on le plonge dans l'eau, & l'on entend d'abord une succion qui ne vient que parce que l'eau entre dans le vaisseau par la pesanteur de l'air qui presse l'eau, dans laquelle on met l'eolipile. Quand le vaisseau est à peu près à moitié plein d'eau, on met cette boule sur le feu: l'eau du vaisseau se rarefie, & se convertit dans un vent qui sort impetueusement par le petit trou, & qui souffle avec violence. C'est par la comparaison de cette machine que l'on explique la cause des vents qui soufflent sur la terre, quoy qu'ils aient encore bien d'autres causes; c'est aussi par son moyen qu'on peut encore expliquer les vents qui se forment dans les parties de notre corps, parce qu'ils s'engendrent de même. Ces vapeurs ne sont pas toujours renfermées dans le scrotum; mais elles sont quelquefois entre les membranes du testicule.

Le Pneumatocèle est facile à connoître; le scrotum est tendu comme un balon, on entend un petit bruit, lors qu'on frappe dessus.

Le Pneumatocèle n'est pas difficile à guérir; Son Pro-
gnostic.

Causes de
Pneumato-
cèle.

Ses signes.

Son Pro-
gnostic.

lorsque la tumeur est nouvelle ; mais si la tension du scrotum est considérable, & que cette tension convulsive dure long temps, on en doit apprehender un méchant succès.

Ce que c'est
que le Sar-
cocele.
Sa cause.

Le *Sarcocele* est une tumeur charnue, dure & livide, causée par la contusion & le déchirement du scrotum & des testicules : car le sang alimentaire s'arrêtant, & s'amassant plus abondamment dans les fibres déchirées, & les pores relâchés des vaisseaux rompus, il se change en une espèce de chair qui s'augmente successivement dans les testicules, ou dans les membranes du scrotum, ou elle s'engendre, le *sarcocele* ou *dartos*, suivant quelques Auteurs.

Ce que c'est
que le Cir-
cocele.
Sa cause.

Le *Circocele* n'est autre chose qu'une tumeur pleine de gros nœuds variqueux, durs & ronds, faite par la dilatation des vaisseaux du scrotum & des testicules. Sur quoy il faut remarquer que le sang s'engage plutôt à l'endroit des valvules qu'ailleurs, à cause que le sang qui revient par les veines est acide, épais, & grossier, ce qui peut encore venir de plusieurs causes, comme, par exemple, d'une contusion, ou de la compression des veines : car ce sang ne manque pas de dilater les veines aux endroits où il y a des valvules. Or il est certain que, pour peu que le sang ait d'acidité, il retournera plus difficilement par les veines, parce qu'il pourra s'en arrêter un peu dans le lieu où les valvules sont attachées ; ce qui se fera plutôt là qu'ailleurs, à cause que c'est dans ce détroit que le sang trouve un obstacle qui luy fait résistance ; ainsi ce sang arrêtera dans les veines à l'endroit des valvules, arrêtera le nouveau sang qui vient des artères ; c'est encore pour cette raison, que le sang s'extravasant des petites artères & des petites veines de leurs membranes, il se répandra

infailliblement en si grande quantité entre les fibres de ces membranes, que les esprits animaux ne pourront couler dans les petits filets de nerfs qui se ramifient sur les membranes des veines pour causer le mouvement peristaltique. Ainsi les veines demeurant sans mouvement, & ne pouvant pousser le sang pour le faire circuler, il faut de nécessité qu'il s'engage, & qu'il s'arrête dans les veines, & qu'elles se dilatent même à l'endroit où il y aura des valvules, c'est ce qui forme ensuite ces nœuds que l'on appelle des *Varices*.

Le *Sarcocele* & le *circocele*, où la tumeur n'a pas une grande adhérence avec le testicule, ni avec les vaisseaux spermaticques, & qui ne fait que commencer, donne à connoître qu'on en peut espérer quelque chose pour la guérison ; mais lorsque ces tumeurs sont dures, & qu'elles sont devenues scyrrheuses, elles ne guérissent que par l'amputation du testicule.

Prognostic
de la Sarco-
cele, & de
la Circocele

On peut ajouter à toutes ces espèces d'hernies fausses, celle qu'on nomme *Spermatocele* ; c'est une tumeur faite par une semence abondante & fermentée, qui dilate le vaisseau éjaculatoire, & l'épididime ; de sorte qu'en touchant le testicule, on sent l'épididime, & le canal déferent, tout ridé, & variqueux.

Ce que c'est
que la Spermatocele.

La *Generation* de la semence est blessée, ou se fait contre nature. 1. Par défaut, ou diminution. 2. Par abondance, ou excès, comme dans la gonorrhée véritable, & la pollution nocturne. 3. Par dépravation, lors qu'elle est trop âcre, aqueuse, & purulente, comme dans la chaudepisse, & la gonorrhée virulente.

En combien
de manieres
la genera-
tion de la
semence est
blessée.

Le *Défaut* de semence arrive, lors qu'elle n'est pas assez abondamment engendrée. 1. Par le manque de matière dont la semence est formée. 2.

D'où vient
le défaut de
semence.

Par le vice des testicules qui la doivent travailler.

La Matière de la semence, selon *Etmüller*, consiste dans la partie chyleuse, douce, & grasse du sang, qui sert naturellement à la nutrition des parties nerveuses, ou spermaticques: car cette partie chyleuse du sang, suivant les endroits où elle se filtre, donne du lait aux mammelles, de l'aliment au fœtus dans la matrice, & enfin la semence aux testicules; ce qui est confirmé par tous les attributs ou qualités de la semence, par sa couleur de lait, par sa consistance mucilagineuse, & par sa nature un peu grasse, ce qui fait qu'elle écume, & qu'elle produit de petites bouteilles ou ampoules à sa surface, comme les corps graisseux: c'est pourquoy tout ce qui est capable d'user, & de détruire cette portion chyleuse du sang, comme le défaut d'alimens nourrissans, la vie trop laborieuse, les passions violentes de l'ame, particulièrement la colere, cause le défaut de semence, parce que toutes ces choses rendant la fermentation du sang plus prompte, & plus âcre, & par conséquent l'assimilation du chyle plus facile, elles le dérobent aux testicules: c'est par cette raison que les gens gras, & d'un grand embonpoint, on plutôt trop peu, que trop de semence, le chyle doux qui ne fait point encore corps avec le sang, se change en grasse, au lieu de fournir la matière de la semence; mais on passe ces raisons, comme trop connues, & on laisse à penser ce qu'on doit croire de ce Proverbe: *Sine Cerere & Baccho frigit Venus*: car il est évident qu'un régime de vivre bon & louable contribue beaucoup à la vigueur requise dans le combat de l'amour.

La seconde cause du défaut de semence, qui est le vice des testicules qui ne la travaillent pas comme il faut, est de plusieurs sortes. La première

est le ferment ou levain des testicules trop, ou trop peu actif. Quoy qu'on ne voye rien dans les testicules qu'un amas & lacis de vaisseaux très-déliés, il y a néanmoins un certain levain implanté qui se réveille environ à la quatorzième année: car d'où viennent ces changemens considérables qui arrivent dans tout le corps au temps de la puberté, si ce n'est de ce levain seminal, qui altere successivement, pour ainsi dire, la masse du sang, & la rend plus volatile, & plus spiritueuse, ce qui produit la force & la vigueur du corps, l'éruption du poil au menton, & au pubis, & les autres changemens de l'un & de l'autre sexe; ainsi suivant *Hippocrate*, les épilepsies désespérées des enfans se guérissent toutes seules à la quatorzième année, où le levain des testicules met cette alteration considérable dans la masse du sang, & dans tout le corps. Ce levain des testicules doit être d'une nature saline spiritueuse, & s'il est trop peu ou trop volatile, il cause le défaut de semence; ainsi les acides sont les ennemis de Venus, en tant qu'ils détruisent le volatile spiritueux, les âcres, les volatiles, les aromatiques, & les spiritueux au contraire luy sont amis comme le poivre, l'esprit & le sang de coq, les cantharides, parce qu'ils excitent le levain des testicules. Pour preuve que les acides sont contraires à l'amour, il ne faut que rapporter l'histoire de *Langius*, qui dit, que les testicules d'un homme qui usoit excessivement d'esprit de vitriol, devinrent petits comme des pois, & qu'ils reprirent peu à peu leur grosseur naturelle, après qu'il eut quitté le vitriol. Le nitre éteint pareillement les ardeurs de Venus, diminuant la semence par son acide, selon l'observation de *Timæus*. Le froid externe contribue beaucoup à amortir, ou éteindre le le-

vain des testicules, & n'altère pas moins ces parties que le reste du corps. *Samuel* dit, que les soldats que l'on mène par eau, deviennent lâches & effeminés, parce que leurs testicules s'humectent, & se refroidissent trop : de plus le vinaigre appliqué sur les testicules dissipe en un moment l'ivresse ; le nitre mêlé avec le suc de *sempervivum*, ou joubarbe, & appliqué au scrotum, fait le même effet, & par une raison semblable le suc de la même plante mêlé avec du nitre & du vinaigre, & appliqué comme cy-dessus, arrête l'hémorragie du nez, qui vient de la trop grande effervescence du sang par une cause interne. Les maniaques & les fous se guérissent heureusement par la castration qui ralentit leur fureur impétueuse. On peut joindre icy le mercure crud qui détruit pareillement le levain des testicules, & la vertu d'engendrer la semence, selon l'observation de *Schenkijus*, qui rapporte qu'un homme devint non seulement impuissant, mais qu'il perdit même tous les desirs de la chair, pour s'être frotté le pubis d'un liniment de mercure, afin de chasser certains petits animaux qui s'étoient nichés en cette partie. Il est vray qu'il recouvra sa virilité, en quittant ce liniment, & prenant en sa place de l'huile aromatique de *spica*. L'abus du plaisir amoureux pris trop souvent, ou trop tôt, c'est-à-dire, dès sa tendre jeunesse, ruine aussi le levain seminal : car à force de travailler, & de fournir de la semence pour les consommations qui s'en font continuellement, la pointe du levain s'é-mousse, il s'use, pour ainsi dire, & devient moins volatile. On peut dire encore que les testicules se relâchent, & perdent leur ressort, le passage continuel & abondant de la matière ouvre les conduits plus qu'il ne faut pour faire une bonne phis-

tration, & il arrive quelquefois dans le coït que les vaisseaux trop ouverts jettent du sang au lieu de la semence. On en a une infinité d'exemples, sur tout après l'usage des cantharides, qui excitent avec trop de violence, & font rendre du sang en la place de la semence.

La seconde cause du défaut de la semence dans les testicules sont les maladies auxquelles ils sont sujets, & sur tout les tumeurs, dont nous avons parlé cy dessus : car alors la matière seminale ne pouvant être ni ramassée, ni bien travaillée, il est de nécessité que la semence manque.

Le Défaut de semence n'est point une maladie mortelle ; mais elle est très-fâcheuse aux gens mariés. Elle est incurable dans les vieillards, & difficile à guérir dans ceux qui ont dès leur jeunesse énérvé le levain des testicules par l'usage de *Venus* : car ce levain une fois ruiné, ne sçauroit se rétablir.

Prognostic
du défaut de
semence.

L'Inflammation du scrotum est produite de même que celle des autres parties. Elle se connoît à la tumeur, à la rougeur, à la chaleur, & à la douleur, & on remarque qu'elle est quelquefois accompagnée de la fièvre.

Causes de
l'inflammation
du
Scrotum.
Ses signes

L'Excoriation du scrotum est causée par l'acreté de la lymphe, qui ulcère les glandes cutanées de la peau de cette partie, & excite une douleur brûlante. L'ulcère ne diffère de l'excoriation que du plus ou du moins.

Causes de
l'excoria-
tion.

L'Inflammation, l'excoriation, les ulcères, & les playes du scrotum sont des symptômes qui ne sont pas à négliger, parce que la gangrene se peut aisément mettre à la partie.

Prognostic
de l'inflam-
mation &
de l'exco-
riation.

Les principales maladies qui arrivent à la verge sont le lipodermus, le phymosis, & paraphymosis, le priapisme, le *satyriasis*, l'emphyseme, verge.

Les mala-
dies de la
verge.

l'inflammation, les verruës, ou porreaux, & les ulcères.

Ce que c'est que le *Lypodermus*. *Le Lypodermus* est, lors qu'il n'y a point de prepuce, ce qui peut venir d'une playe, ou d'un ulcère.

Sa cause.

On appelle encore *hypodermus*, lorsque le prepuce est descendu au bas du gland, ce qui arrive par un mouvement convulsif du prepuce, causé par l'agitation extraordinaire des esprits. Cet accident peut encore arriver par des sucs extravasés qui sont devenus âcres, lesquels irritant le prepuce, les esprits sont déterminés à couler en abondance dans cette partie; c'est ce qui fait que cette peau par les convulsions descend au bas du gland en serrant la verge.

Son Prognostic.

Ces Maladies n'ont rien de dangereux par elles-mêmes; mais elles ne laissent pas de faire beaucoup de peine & d'inquiétude au malade.

Ce que c'est que le *Phimosis*.

Le Phimosis est, lorsque le prepuce ne découvre pas le gland. Quelquefois cette maladie est naturelle, pour lors elle vient de ce que le gland est enveloppé dans le prepuce, n'ayant encore été dégagé par aucun exercice, ni par aucun attouchement. Dans cette maladie le prepuce forme des rides, qui sont comme autant de petits bourlets, entre les plis duquel s'amasse, & croupit une matière tenace & plâtreuse qui naît des glandes, & attache si étroitement le prepuce au gland, qu'il s'oppose à l'écoulement de l'urine.

Quelquefois cette indisposition est accidentelle, & causée par quelque inflammation, par des chancre, des porreaux, des durerets, & quelquefois par des remèdes appliqués mal à propos.

Dans tous ces cas, soit que l'humeur âcre qui sort des ulcères, irrite les parties, soit que les remèdes qu'on y applique soient trop corrosifs, la

circulation du sang & des esprits se trouve interceptée, ce qui cause une inflammation si considérable, que les fibres du prepuce ne peuvent plus obéir, ayant perdu toute leur souplesse.

La Douleur que l'on sent à cette partie vient de ce que le gland étant revêtu d'une membrane mince & délicate, laquelle est tissée d'un grand nombre de nerfs, & les matières qui sont sur le gland venant à le picoter par leur âcreté, causent la douleur.

La Cause de cette maladie est manifeste, le malade a de la peine d'uriner, il sent de grandes douleurs, le gland ne se peut découvrir, & il y a ordinairement une matière plâtreuse, engagée entre le prepuce & le gland.

Sa cause & ses signes.

Le Paraphimosis est, lorsque le prepuce demeure abbaissé autour du gland, sans pouvoir le couvrir.

Ce que c'est que le *Paraphimosis*.

Sa cause.

La Cause de cet étranglement vient quelquefois du renversement de la peau qui forme un bourlet, & quelquefois de l'inflammation qui arrive au prepuce, que quelque chancre ou quelque tumeur a précédé. La verge est si fort enflée, qu'il se forme trois ou quatre bourlets l'un auprès de l'autre, qui viennent en partie de l'obstruction, & en partie du reflux du sang, & des esprits de la verge. Il y a presque toujours une tumeur qui occupe le dessous du prepuce, remplie d'une eau rouille que la grande chaleur de la partie rarefie, de sorte que cette eau devient venteuse.

Les Signes du paraphimosis sont une enflure de la verge, & des bourlets au prépuce; on remarque ordinairement une tumeur au dessous du prépuce, qui est remplie d'eau rouille.

Ses signes.

Cette tumeur augmente si considérablement, que si on ne scarifie profondément ces endroits

Son Prognostic.

tumefiés pour décharger la partie, la verge tomberoit en mortification.

Causes de la courbure de la verge.

La Courbure de la verge vient quelquefois d'une convulsion, ou d'une tumeur, ou de quelque humeur âcre & visqueuse, arrêtée dans l'urethre, ou c'est, parce que le ligament de la verge est trop court, le gland se retire, & la verge se courbe. Enfin la verge demeure quelquefois tendue, & courbée, lorsque le prépuce reste abaissé autour du gland, sans pouvoir remonter; ce qui arrive le plus souvent pour s'être trop échauffé dans les approches, le sang & les esprits y coulant alors en abondance, & dilatant trop les nerfs caverneux: car comme ce flux d'esprits & du sang se fait après inégalement, & que la verge est comprimée par le prépuce qui fait un bourlet au bas du gland, il faut nécessairement qu'elle se courbe, & qu'elle se torde.

Son Prognostic.

Si par quelque convulsion la verge demeure courbée & tortue, cette indisposition peut empêcher la generation. Si cette courbure est de naissance, elle est incurable.

Causes du défaut d'érection.

Le Priapisme est une érection involontaire de la verge, où elle demeure roide, sans qu'on ressente du plaisir; ce qui vient de l'abondance du sang & des esprits, ou de l'acrimonie des humeurs nourricieres. Cette indisposition arrive quelquefois dans les hernies, dans la colique, dans l'épilepsie, dans la défaillance. Ainsi on voit que tout ce qui est capable d'irriter les fibres nerveuses de la verge, donnent occasion aux esprits de couler irrégulièrement dans les muscles de cette partie.

Le Priapisme est difficile à guérir, parce qu'il est toujours causé par un mouvement convulsif. Quelquefois la maladie se change en un veruge.

ou en une apoplexie, ou dans quelque maladie mortelle.

Le défaut d'Erection, & du coït legitime, qu'on nomme communément impuissance, procede de trois causes, selon *Erasmier*. La premiere, de ce que les muscles érecteurs de la verge sont paralytiques, ou affectés de quelque autre maniere qui empêche leur contraction; Ainsi, quoique d'aller un peu à cheval facilite l'érection, néanmoins si on y va trop, le pressément extraordinaire, & l'endurcissement de ces muscles serviront d'obstacle à l'érection; de même que la chute sur le dos, sur l'os sacrum, & sur les parties voisines, engendre la paralysie de la verge comme des autres membres.

Causes du défaut d'érection.

La seconde Cause vient de l'absence des esprits animaux dans les muscles érecteurs; ce qui arrive en general par le défaut universel des esprits, comme dans les malades, & languissans; ainsi dans l'état ou dans le declin des maladies aiguës, l'érection naturelle de la verge est un signe de santé, qui marque que les esprits animaux se r'engendrent, & retournent à leurs fonctions. On a dit l'érection naturelle, parce que celle qui est contre nature, & convulsive, est de mauvais augure. En particulier les esprits manquent aux muscles érecteurs, & à la verge, lorsque l'ame ou l'imagination, pour parler avec le vulgaire, occupe d'un autre objet, y attire les esprits, les retient en d'autres parties, & ne les envoie point à la verge. C'est par cette raison que la pudeur empêche quelquefois, & même souvent l'érection, ou ramolit même la verge endurcie, en appelant les esprits ailleurs; s'occuper au contraire de pensées de honnêtes dispose à l'érection, en adressant les esprits à cette partie. Les nouveaux ma-

riés croient souvent qu'on les a charmés, lorsque la pudeur seule les empêche de se satisfaire, comme ils font vigoureusement quand ils l'ont chassée. On peut joindre icy les mélancoliques hypochondriaques, qui dans les différentes pensées dont ils sont distraits, s'imaginent qu'ils sont impuissans. De ce genre est le défaut du desir amoureux qui vient de celui de la semence; puis qu'il est vrai que les pollutions tant de jour que de nuit ne procèdent que du gonflement & de l'abondance de la semence qui irrite les parties, & y détermine le mouvement des esprits.

La troisième Cause du défaut d'érection, & de l'action qui doit s'en ensuivre, procède du charme des nouveaux mariés, que les Sorciers & Sorcières font avec une clef, une éguillette, ou autre maniere, au moment que le Prêtre prononce les paroles conjugales. Le marié a beau en avoir l'envie, & même l'érection, il luy est impossible de prendre ses plaisirs avec son épouse, d'abord qu'il en approche les forces luy manquent. Il pourroit même avoir à faire avec toute autre femme, il n'y a que la nouvelle mariée auprès de qui il est lâche comme un papier mouillé. *Vuierus & Borel* estiment que ces charmes de l'éguillette sont faux & imaginaires, & ils attribuent ces effets aux passions, au trop de joie, de pudeur, ou de crainte, ou à quelque autre préoccupation qui détourne les esprits animaux: mais le Chancelier Bacon, *Vanhelmont*, *Marcus Marci*, *Bartholin* & *Etmuller* croient le contraire avec plus de probabilité, & ils attribuent ce sortilege, & tous les autres à la seule imagination du Sorcier ou de la Sorcière qui nouë l'éguillette.

ses signes. Pour les Signes, le défaut d'érection se connoît par le rapport du malade, ou plutôt par celui de

la femme. A l'égard des causes on peut les découvrir en cette maniere. Si c'est par le manque d'esprits animaux, la langueur, & la foiblesse paroît dans le corps, & dans toutes les autres actions. Si les esprits sont détournés ailleurs, le malade sera hypochondriaque, il sera occupé de diverses pensées, & agité de plusieurs fantaisies qui se feront connoître. Si c'est par la paralysie, le membre demeurera toujours flasque, sans être touché par aucun objet. Si c'est par le défaut du desir, d'envie, le malade le dira luy-même; si c'est par enchantement, le malade n'aura pas toujours été impuissant, ou bien il sera en état de se satisfaire avec toute autre qu'avec sa femme.

Quant au Prognostic, ces sortes de gens sont stériles, tant que cette affection dure.

Son Prognostic.

Le *Satyriasis* n'est différent du priapisme, que parce que l'on a toujours envie de contenter sa passion. Il vient pour l'ordinaire par l'inflammation de la verge, parce que les fibres nerveuses étant rendues, & agitées par la fermentation des liqueurs, cela excite un mouvement dans la verge, qui donne du plaisir, & qui dispose à l'amour.

Causes du Satyriasis.

Le *Satyriasis* n'est pas moins dangereux que le priapisme: parce qu'il est à craindre que la convulsion dure long-temps, & que les vaisseaux spermatiques deviennent paralitiques.

Son Prognostic.

L'*Emphyse* de la verge est causé par une limphe épaisse qui se rarefie en vapeurs. On le connoît à une tumeur qui paroît quelquefois transparente, & qui est souvent sans douleur. Cette partie est grosse, & enflée comme une vessie pleine de vent; depuis la racine de la verge jusqu'à l'extrémité tout est si gros, & si enflé, qu'on ne sauroit appercevoir le gland.

Causes de l'Emphyse de la verge.

son Pro-
gnostic.

Cette Maladie n'est pas dangereuse, pourveu qu'elle ne soit pas jointe à quelque autre incommodité. On guérit facilement cette tumeur par les diaphoretiques, & par l'application des résolutifs, & des émolliens.

Causes de
l'inflamma-
tion de la
verge.
Ses signes.

L'Inflammation de la verge a les mêmes causes, & les mêmes signes que ceux des autres phlegmons, il y a toujours de la tension, de la rougeur, de la chaleur, de la douleur avec fièvre, & on remarque qu'elle est souvent suivie du sphacèle.

Causes des
excroissances
char-
neuses.

Les Excroissances charneuses de l'urethre sont causées comme toutes les autres chairs fongueuses par l'acrimonie du suc nourricier, qui s'est extravasé des vaisseaux de la membrane interne de l'urethre. La matière âcre qui coule dans la gonorrhée est souvent la cause des carnosités, parce que cette serosité ulcère l'urethre.

Leur Pro-
gnostic.

Quand ces carnosités & ces excroissances viennent de la verole, elles ne se guérissent pas facilement, parce qu'elles sont dans une partie molle & spongieuse, & que l'urine ou la semence corrompt les abbreuve sans cesse, & enfin, parce qu'il est difficile d'y porter les medicamens. Tantôt ces excroissances causent une strangurie, ou une dysurie, ou une ischurie. Au reste elles sont très-difficiles à guérir, lors qu'elles sont accompagnées de la verole, il faut encore ajouter, qu'étant à des parties membraneuses, il y a du danger à se servir de medicamens âcres & corrosifs; enfin l'urethre n'est pas un lieu commode pour extirper ces caruncules.

Causes des
ulceres de
la verge.

Les Ulceres de la verge sont causés comme les autres par des liqueurs âcres; ils sont assés fréquens à ceux qui ont la verole & le scorbut, par-

ce que le sang ou la limphe des scorbutiques est remplie de sels âcres & corrosifs qui rongent plutôt les parties naturelles, à cause de leur délicatesse. Ces ulcères peuvent encore venir par un abcès qui suppure dans l'urethre, ou par des pierres inégales qui déchirent en passant le canal de la verge.

Les Ulceres de la verge sont très-difficiles à guérir, ils dégénèrent souvent en gangrene.

Les Verrues viennent de l'extravasation du suc nourricier qui a déchiré la substance du gland, ou les glandes de la peau du prépuce.

Les Verrues qui viennent dans le conduit, & qui bouchent l'ouverture du gland sont très-difficiles à guérir, il est plus difficile d'emporter celles qui viennent autour du gland, pourvu qu'elles ne viennent point de la verole, parce qu'il n'est pas aisé d'emporter ces excroissances, que l'on n'ait auparavant tari la source qui les entretient.

La Verole est un changement general & entier de toutes les liqueurs nourricieres, comme du sang, de la limphe, & des esprits, qui consiste dans une acidité volatile, ou dans un ferment visqueux, âcre, & volatile: car l'on sçait que la verole se communique principalement dans les approches impures, les pores & les tuyaux des parties naturelles étant en cet état fort ouverts & fort dilatés: C'est pourquoy il est facile aux particules de ces humeurs âcres & veneneuses que la fermentation a volatilisées, de s'insinuer dans l'urethre, & de là dans les prostates, & dans les vessicules seminales pour les ulcerer, ce qui causera l'écoulement de la semence. Il ne faut pas penser que ces sels âcres s'arrêtent là, dans la suite ils se mêlent avec le sang & la limphe, & circulent dans

Leur Pro-
gnostic.

Causes des
verrues.

Leur Pro-
gnostic.

Ce que c'est
que la ve-
role.

toutes les parties, auxquelles ils communiquent bien-tôt leur caractère. Ainsi les liqueurs nourricières doivent s'aigrir, & devenir de la nature de ce levain: Mais une chose qui doit faire nôtre étonnement, c'est qu'une si petite quantité de ce ferment soit capable d'infecter toute la masse du sang, & de produire tant de fâcheux symptômes.

Que le venin de la verole consiste dans une acidité volatile.

On a dit que le venin de la verole consistoit dans une acidité volatile, ce qui est facile à prouver; puisque la verole est une maladie contagieuse; mais son venin n'est pourtant pas aussi volatil que celui de la peste, puis qu'on ne gagne pas la verole par la respiration, comme dans la peste: cependant on ne croit pas qu'il fût seur de boire dans le verre d'un verolé, parce qu'il ne faut qu'une goutte de salive qui mouillera le verre, pour donner la verole.

Comment elle se communique.

Cette Maladie est fort contagieuse, non seulement elle se communique dans les approches impures, mais encore par d'autres voyes; l'on sçait qu'un enfant la gagne dans le sein de la mere, lors qu'elle en est infectée, & qu'une nourrice verolée la donne à son enfant, ou qu'un enfant luy-même se trouvant gâté par la débauche de ses parens, la communique bien-tôt à sa nourrice; enfin la verole se gagne le plus souvent pour avoir couché avec un verolé, parce que la sueur d'un verolé est remplie de sels âcres volatils, & tres-pénétrants, qui s'insinuent dans le sang, en passant par les pores de la peau. La verole se communique encore par les baisers, en fréquentant les verolés, en buvant avec eux dans leur verre, en portant leurs habits, ou leur linge, ou en couchant dans un lit où un verolé aura déjà couché;

Enfin elle se peut gagner sans avoir eu commerce avec des femmes verolées: car c'est quelquefois la disposition de l'air qui ne se trouvera pas dans une température convenable, & le mauvais régime de vivre qui produiront une maladie semblable à la verole, comme il est arrivé il n'y a pas long-temps en Allemagne à un Jardinier fort chaste, & fort pieux. On a vû encore un vacher qui eût la verole, parce qu'il avoit eu plusieurs fois commerce avec ses vaches, le misérable mourut en prison, il auroit été brûlé vif.

Les Cheveux tombent, parce que les glandes cutanées où s'attachent leurs racines, sont rongées par l'âcreté de la limphe.

La Douleur cuisante que l'on sent en urinant, vient le plus souvent des ulcères qui sont dans l'urèthre; on urine souvent, parce que le sphincter de la vessie est à tous momens irrité par l'acrimonie de l'urine.

La Douleur que l'on sent de temps en temps dans les jointures, vient de la limphe épaisse qui s'y trouve arrêtée; cette limphe âcre irrite les parties nerveuses. La nuit les douleurs deviennent insupportables, parce que les particules salines reçoivent plus de mouvement par la chaleur du lit; D'ailleurs, comme il se fait une grande évaporation, à cause de la transpiration, il ne reste dans les liqueurs nourricières que ce qu'il y a de plus fixe & de plus grossier, & ce sont ces particules salines qui ébranlent avec beaucoup de force les fibres nerveuses des membranes; comme elles ont beaucoup de solidité, elles reçoivent aussi toujours plus de mouvement que les autres particules qui sont plus légères.

La Douleur que l'on sent n'est pas un sentiment

T c iij

Pourquoy les cheveux tombent dans la verole.

D'où vient la douleur cuisante que l'on sent en urinant.

D'où procede la douleur des jointures.

Pourquoy

La douleur
que l'on
sent est pi-
quante.

Pourquoy
le visage est
gros & en-
flamé.

D'où vient
l'érection
involontaire
de la verge,
& sa cour-
bure.

Pourquoy
il vient des
bubons aux
aînes, des
ulcères à la
bouche & à
l'anus.

Les signes
principaux
de la verole

664

LIVRE TROISIÈME

de pesanteur, c'est au contraire une douleur pi-
quante, & tres-sensible, parce que les sels âcres
qui la causent, quoy que solides & massifs, ont
cependant leurs pointes tranchantes, fort aiguës,
& tres-propres à déchirer les fibres nerveuses.

Si le Visage est gros & enflammé, & d'une cou-
leur éclatante, c'est que la limphe épaisse s'est
embarrassée dans les vaisseaux de la peau; de
sorte que les liqueurs qui trouvent des obstacles
dans leurs cours, s'arrêtent dans les tuyaux, les
gonflent, & les étendent; c'est ce qui fait pa-
roître le visage bouffi, & poli, comme il est dans
les hydrôpiques.

L'Erection involontaire de la verge, & sa cour-
bure, viennent de l'âcreté du suc nourricier, qui
fait des obstructions dans les muscles de la ver-
ge, c'est ce qui les tient bandés, & ce qui empê-
che le retour des liqueurs. Ce qu'il y a d'âcre ne
se développe qu'à la longue, & ce sont ces sels
acides qui causent des convulsions en irritant la
verge, qui la font courber. Cette courbure peut
encore venir, de ce que les canaux de commu-
nication d'un muscle à l'autre sont bouchés; dans
cette occasion les esprits ne remplissent pas tous
les muscles de la verge; mais seulement ceux
dans lesquels ils peuvent couler.

Il vient des bubons aux aînes, des ulcères à la
bouche, à l'anus, & par tout le corps. Le palais
& le nez sont souvent rongés par ces ulcères, par-
ce que la limphe qui arrose toutes ces parties qui
sont glanduleuses, est âcre & corrosive.

Les principaux Signes qui accompagnent cette
maladie, sont d'abord une gonorrhée virulente
qui l'a précédée, dans le commencement l'on sent
un abbatement & une lassitude dans tous les mem-

DU VENTRE INFÉRIEUR. 665

bres. Les parties par où le venin s'est communi-
qué, sont toujours ulcérées; ainsi si c'est en beu-
vant que l'on ait gagné la verole, ces ulcères pa-
roissent d'abord aux lèvres, & à la bouche, com-
me on le remarque aux enfans qui tetent des nour-
rices verolées. Si c'est dans les approches impu-
res, ces ulcères viennent au gland, ou au prépu-
ce, la verge devient grosse, & enflammée. Dans
les femmes débauchées ces ulcères arrivent en dif-
ferens endroits des parties naturelles, comme aux
nymphes, au vagina &c.

La Verole est encore accompagnée d'une saliva-
tion copieuse & abondante. Les malades se plai-
gnent de sentir de la douleur dans le visage, qui
est rouge & enflammé, ils sentent la nuit des dou-
leurs insupportables qui marquent que la gonnor-
rhée se changera bien-tôt en verole. Lorsque le
mal a jetté de profondes racines, l'on a de cruel-
les douleurs de tête qui augmentent la nuit, l'on
sent dans les bras & dans les jambes de si vives
douleurs, qu'il semble qu'on les perce avec des
halaines, la gorge brûle. Il y en a qui ont le pa-
lais ulcéré avec des excroissances, ce qui leur rend
la voix rude & désagréable. Ces ulcères du palais
& ces excroissances charneuses donnent bien de
la peine à guérir. Lorsque la verole est de plu-
sieurs années, & qu'elle est dans les os, comme
l'on parle ordinairement, ils se carient, & se re-
duisent comme en poussière.

Lorsque cet acide corrosif vient à ulcérer le pe-
rioste, on sent des douleurs dans les jointures,
comme celles de la goute; enfin, lorsque cet âcre
s'est exalté, & qu'il est devenu plus subtil & plus
volatile qu'il n'étoit, il est entraîné par le torrent
du sang jusqu'à la tête, & en se mêlant avec les
esprits, il produit de terribles & de fâcheux symp-

tomes, comme des convulsions, des épilepsies, des insomnies, la manie, la mélancolie, comme on l'a vu depuis peu dans un verolé qui devint maniaque. Pendant tout le temps de sa maladie il eut un écoulement de semence, qui ne luy cau- soit ni plaisir, ni douleur.

Cette Maladie plus dangereuse que la peste, pour ne pas offenser d'abord ceux qu'elle veut faire souffrir, s'insinue doucement, en feignant dans le commencement quelques legeres indis- positions; mais lors qu'elle s'est une fois logée, elle commence à se faire connoître par des taches, & par des pustules qui infectent la peau, qui sont seches, rondes, & rouges, elles paroissent au front, au nez, aux lèvres, à l'an us, aux parties naturelles, elles sont plus ou moins larges, l'ha- leine est puante. Les cartilages du nez sont quel- quefois tout rongés. Sur les os des bras & des jambes on sent de gros tubercules, que l'on ap- pelle des *Exostoses*; de sorte qu'on prendroit tan- tôt la verole pour une goutte, tantôt pour une migraine, & tantôt pour le scorbut; on croiroit quelquefois que c'est une fièvre, & quelquefois on diroit que c'est une galle.

Lorsque la maladie est à son dernier degré, les cheveux & la barbe tombent, aussi-bien que les poils des sourcils & des paupieres, les gencives s'ulcerent, les dents deviennent branlantes, elles tombent de leurs alveoles, les mâchoires se ca- rient, tout le corps se desseche. Le visage perd sa couleur vive & naturelle, les yeux deviennent livides, & versent des larmes involontairement, les oreilles tintent, le nez devient puant par les ulceres qui le rongent, les amigdales s'enflent, la luette se relâche. Il arrive quelquefois une stran- gurie, souvent l'urine a une odeur acide. Les pa-

ties naturelles s'ulcerent, comme on l'a déjà dit, & quelquefois ces ulceres sont si rongeurs, que la verge & les testicules tombent en pourriture. Il y a des verolés à qui la verge se courbe en se tor- dant. Lorsque cette maladie arrive à des per son- nes mariées, elles sont steriles.

Au reste dans la verole il vient aux aînes des bu- bons, des condilomes à l'an us, des verrues au gland, & au prépuce.

La Verole, lorsqu'elle ne fait que commencer, est facile à guerir; mais si elle est ancienne, il est difficile d'en venir à bout. La verole se guerit dif- ficilement dans ceux qui sont d'une mechante ha- bitude, au contraire dans ceux qui sont d'une bonne disposition, & qui n'ont point d'autre ma- ladie, on la peut guerir assez facilement.

La Verole qui est accompagnée d'une voix en- rouée est difficile à guerir, principalement lorsque les os sont déjà cariés.

La Verole laisse après elle un amaigrissement, & souvent une impuissance, parce que la semen- ce a perdu ce ferment volatile & salin qui faisoit toute sa force. Les vieillards en guerissent plus difficilement que les jeunes gens. Pour les fem- mes, elles n'y sont pas si sujettes, à cause de leurs mois qui purifient le sang.

La Verole qui est accompagnée de plusieurs symptomes, comme d'ulceres aux parties naturel- les, de carie, d'exostoses, est tres-difficile à guer- ir, ou plutôt elle est incurable. Il est plus diffi- ce de la guerir en Automne, & en Hyver, qu'au Printemps, & en Eté.

La Verole se guerit encore plus difficilement dans les pays froids, & humides, que dans les pays chauds, comme en France, en Allemagne, en Espagne, & en Italie.

Son pro-
gnostic.

Division
de la gon-
orrhée.

La Gonnorrhée se divise en vraie, & en fausse ; la vraie, c'est lorsque la véritable matière de la semence, ou quelque autre liqueur semblable, travaillée dans les testicules, s'écoule trop fréquemment ; la fausse, quand c'est une autre matière que celle de la semence qui se perd.

Les causes
de la véritable
gonnorrhée.

La véritable Gonnorrhée vient de trois causes ; la première est la trop grande abondance de semence, ce qui augmente non seulement l'aiguillon de la chair ; mais qui fait que d'abord que la semence se gonfle elle sort avec force des vessicules seminaires, ce qui arrive sur tout la nuit, quand on est couché sur le dos, parce que le sang qui abonde alors aux parties inférieures du dos les échauffe, & par conséquent la semence qui se gonfle, & s'échappe, sur tout aux jeunes gens, & aux hommes veufs qui s'abstiennent de l'action du mariage, à quoy ils étoient accoutumés, quoy que ce soit ordinairement la nuit ; néanmoins si l'abondance de la semence se trouvoit jointe au relâchement des vessicules seminaires, ou si leurs conduits dans l'urèthre étoient trop ouverts, la semence s'échapperoit même pendant le jour avec l'extension de la verge, & quelque chatouillement. La semence sort alors copieusement, épaisse, & bien cuite.

La seconde cause de la véritable gonnorrhée est l'acrimonie contre nature de la semence qui irrite les parties par un chatouillement continuel ; ainsi les vessicules & les parties musculieuses voisines, se retirent par cette irritation, & expriment la semence qui les chatouille. Cette acrimonie de la semence vient des choses capables de la lui donner, comme sont les aromats pris trop abondamment, sur tout le poivre. *Schenkius* parle d'un homme qui se donnoit la gonnorrhée quand il vouloit, en mangeant du cresson, parce que cette

DU VENTRE INFÉRIEUR.

plante abonde en sel volatile âcre. Les purgatifs âcres excitent la chair, & causent souvent la gonnorrhée, selon *Platerus* & *Timæus*. L'usage teméraire des cantharides rend le sang âcre, & produit cette maladie. La constitution du sang un peu trop âcre, ou détrempe d'une serosité trop salée, y contribue beaucoup, parce que le serum trop âcre diminue la matière chyleuse, & rend la semence âcre & piquante ; ceux de cette température sont travaillés perpétuellement par une érection & une démangeaison importune qui fait souvent sortir la semence, tant le jour que la nuit, même avec plaisir.

La troisième cause de la véritable gonnorrhée est la semence trop tenueë, & trop délayée, & le relâchement des vessicules seminaires, & des prostates. Car alors la semence aqueuse s'écoule, à cause que les vessicules ayant perdu leur ressort, ne la peuvent pas retenir. L'écoulement se fait sans beaucoup de plaisir, & sans érection, quelquefois sans qu'on y pense, & quelquefois à la moindre idée, ou au moindre attouchement d'une femme, la semence paroît tenueë, & fort liquide. Le vice principal est dans les testicules, & dans leur levain affoibli, & peu propre à travailler la semence ; le second dans les vessicules seminaires qui sont flétries, & relâchées. Cette dernière espèce de gonnorrhée vient très-souvent de l'habitude détestable de se procurer soy-même la pollution de ses propres mains, ce qui relâche les testicules, & énerve leur levain.

Les Signes de la véritable gonnorrhée sont assez évidens, par ce qu'on vient de dire ; on remarquera seulement que pendant que la masse du sang remplace continuellement ce qui se perd de semence, elle se dépouille elle-même de son suc

Ses signes.

chyleux & nourricier, ce qui maigrit le corps. Et ordinairement ces sortes de malades sont débiles & pâles. Ils ont les yeux enfoncés, & obscurs, plutôt mornes & ternes, que brillans, parce qu'il se perd avec la semence toujours quelques esprits animaux.

Son pronostic.

Quant au Prognostic. Ces gonnorrhées ne sont pas de grande conséquence en elles-mêmes; mais si elles durent trop long-temps, elles jettent les malades dans la phthisie, & souvent dans le tombeau. Il survient particulièrement une fièvre hectique semblable à cette espèce d'atrophie des nouveaux mariés, qu'on appelle *Phthisie dorsale*, laquelle fièvre est difficile à guérir. Il ne faut pas arrêter trop tôt les gonnorrhées durables particulièrement s'il y a du poison verolique; car il est à craindre qu'en supprimant cette matière surabondante, elle ne s'épanche dans les testicules, & n'y produise une tumeur qui rende le mal beaucoup plus dangereux qu'il n'étoit.

La gonnorrhée virulente.

La Gonnorrhée virulente se gagne dans les approches impures d'une femme gâtée; la matière qui coule de la verge dans cette indisposition est jaune ou verdâtre, & virulente.

La chaude-pisse.

Il y en a une autre que l'on appelle *Chaude-pisse*, parce que l'on sent une chaleur cuisante en urinant, ce qui vient quelquefois pour s'être échauffé dans les approches, ou pour avoir bu trop de bière. Dans celle cy la matière qui coule, que l'on appelle improprement *Semence*, est aqueuse, & assez claire, à peu près comme du blanc d'œuf; cet écoulement n'est accompagné d'aucun chatouillement. Lorsque la gonnorrhée dure long-temps, elle se change le plus souvent en gonnorrhée virulente; celle cy agit, & tourmente continuellement, mais sur tout vers le soir, & avant la

nuit, comme la verole; de plus elle est accompagnée de fâcheux symptômes, comme d'une grande tension dans la verge fort douloureuse, d'une chaleur brûlante, aux lombes très-sensible, d'un amaigrissement, & d'un abattement.

La Cause de la gonnorrhée est le levain contagieux verolique, communiqué dans l'embrassement par une femme impure qui a des ulcères veroliques dans le col de la matrice. C'est un mal second, & qui se multiplie facilement; puis qu'au rapport de *Ballonius*, un homme qui avoit gagné une gonnorrhée verolique, la donna à sa femme, & elle à un fils dont elle étoit grosse, qui apporta la chaude-pisse en naissant.

La cause de la gonnorrhée virulente.

Le sujet, ou siège de cette maladie sont les prostates, qui dans le coït ne s'échauffent pas moins que les autres parties, & alors les ulcères veroliques du col de la matrice exhalent, & expirent des corpuscules contagieux qui s'insinuent dans l'urethre après l'éjaculation de la semence, & de l'urethre ils montent dans les prostates par les conduits encore ouverts, où étant, ils corrompent successivement la limphe, & la font dégénérer en un acide corrosif, virulent, & malin, tel que le verolique est reconnu de tout le monde; ce suc âcre & acide venant ensuite à sortir, ne se contente pas de corroder les prostates, il fait encore des excoriations à l'urethre, & traîne après soy les symptômes dont nous avons parlé. Le levain s'avancant, & gagnant toujours pais, s'insinue quelquefois dans les testicules par les vaisseaux déferens, où il cause une tumeur, & une inflammation très-douloureuse.

Le siège de la gonnorrhée.

Les premiers & principaux signes de la gonnorrhée, sont d'abord une douleur cuisante en urinant, comme si l'on avoit la strangurie, l'urine

Ses signes.

est pâle, & blanchâtre, on y voit plusieurs petits filamens, la verge est rendue, ce qui fait de la douleur. Cette tension arrive, principalement quand on urine, à cause de l'acrimonie de l'urine. C'est encore cette acrimonie qui fait que ceux qui ont la chaudepisse, ressentent un certain chatouillement qui les incite à se divertir. Le gland & le prepuce sont quelquefois fort gros, & enflammés, avec des pustules ulcérées, qui ne manquent pas de faire des ulcères, que les Chirurgiens appellent des chancres, lors qu'on néglige à les traiter. Souvent les testicules sont gros, & tumefiés, comme si c'étoit un sarcocele.

Dans la gonorrhée virulente il vient des bubons aux aînes qui donnent souvent la verole, quand on ne sçait pas les traiter comme il faut. Le visage est blême, les yeux sont enfoncés, on sent une pesanteur par tout le corps, on crache souvent, principalement lors qu'on est à jeun. Enfin on connoît la gonorrhée maligne à l'écoulement de cette matiere que l'on nomme improprement semence, qui est ordinairement jaune ou verte, & puante.

Son prognostic.

La Gonorrhée virulente, où la matiere est jaune, verte, & puante, est dangereuse, particulièrement si la verge est enflée, ou qu'il y ait des chancres, & des carnosités dans l'urethre. Les nerfs caverneux sont si gonflés, qu'il semble qu'il y ait des cordes sous la verge; au contraire si la douleur est petite, & que la matiere soit blanche, ce mal ne sera point fâcheux, il faudra peu de remèdes pour la guerir. Les vieillards ne la quittent ordinairement qu'à la mort. Si on la néglige, elle infecte toute la masse du sang, & dégénere ordinairement en verole.

Ce que c'est

La Pollution nocturne est un écoulement de semence

menace qui arrive en dormant, cet écoulement est toujours accompagné de plaisir, mais aussi en recompense il diminue beaucoup les forces, à cause de la grande perte des esprits, parce que dans le sommeil, comme il ne coule point d'esprits dans les organes des sens, il doit s'en porter beaucoup dans les parties de la generation, lors qu'il y a quelque cause qui les determine à y couler.

Dans cette maladie on a des songes amoureux qui occasionnent l'écoulement de la semence des vesicules seminales, ce qui cause du plaisir; mais dans la suite si ces écoulemens sont frequens, on ne sent plus de plaisir, la semence s'écoule dans le sommeil, sans qu'on fasse aucun songe, ou que l'imagination soit saluée par des pensées amoureuses. Cet écoulement arrive plutôt quand on est couché sur le dos. Ceux qui sont sujets à cet accident, deviennent maigres, foibles, languissans, infeconds, leur memoire s'affoiblit, leur vue s'obscurcit, ils sont tristes, chagrins, &c.

La Cause de la pollution nocturne consiste dans la trop grande ouverture, & dans le relâchement des prostates, & des vesicules seminales, & dans l'elargissement des petits vaisseaux qui composent les testicules, & l'épididyme: car il est évident que si ces vesicules sont trop ouvertes, la semence s'écoulera contre nôtre volonté, cet écoulement peut encore arriver de la trop grande fluidité de la semence, de sorte qu'elle s'écoulera sans causer de plaisir ni de douleur, parce qu'elle est privée de la partie volatile & saline.

Les Yeux sont enfoncés & maigres, parce qu'ils reçoivent peu de suc nourricier, & que les muscles n'ont pas assez d'esprits pour les enfler. Quel

Tome II.

Y

que la pollution nocturne.

Sa cause.

Pourquoy les yeux sont enfoncés & maigres.

quelquefois ce sont les alimens trop humides & trop aqueux qui occasionnent cet écoulement, parce qu'ils font une semence aqueuse qui relâche l'ouverture des vessicules seminaires.

Pourquoy
tout le corps
se dessèche,
& devient
maigre.

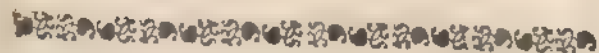
L'on demande pourquoy tout le corps se dessèche; & devient maigre, quoique cet écoulement de semence soit peu considerable, & pourquoy l'on se trouve plus foible que si l'on avoit perdu dix fois plus de sang? On répond, que ce n'est pas l'écoulement de la semence qui produit la maigreur; mais que la maigreur & cet écoulement viennent d'une même cause, à sçavoir d'un sang trop âcre ou trop aqueux, incapable de servir à la nourriture des parties.

Pourquoy
l'on se trou-
ve foible.

Pour la foiblesse où l'on se trouve, elle ne peut venir que de la grande perte des esprits: car la semence, quoy qu'en petite quantité, est pourtant ce qu'il y a dans le corps de plus vif, & de plus spiritueux.

Le Prognos-
tic de la
pollution.

La Pollution nocturne n'est pas une maladie bien dangereuse, mais elle dure quelquefois longtemps, ce qui ammaigrit beaucoup. Si l'asthme se joint à cette maladie, il ne faut rien esperer pour la guerison; enfin lors qu'elle est accompagnée d'hydropisie, ou de cours de ventre elle est le plus souvent mortelle.



CHAPITRE XXV.

Des Parties naturelles de la Femme, qui servent à la Generation.

APrès avoir parlé des parties de l'homme, qui servent à la generation, il est à propos de traiter de celles de la femme, non seulement, parce qu'elles sont tres-curieuses, & qu'il est naturel à l'homme de sçavoir où, & comment il est formé; mais aussi parce qu'elles sont tres-utiles, & que leur nombre n'est pas moins considerable que celui des parties de l'homme.

Pourquoy
on traite des
parties na-
turelles de
la femme
qui servent
à la genera-
tion.

Or les Parties de la femme qui servent à la generation sont de deux sortes; les unes qui sont destinées pour faire la semence, c'est-à-dire, les œufs, & pour servir de passage, les autres pour la conception.

Leur divi-
sion.

Celles qui servent à la confection des œufs sont différentes, entre lesquelles les premières qui se presentent à la vue sont les vaisseaux préparans, qui sont doubles, sçavoir les Arteres & les Veines spermatiques.

Les vais-
seaux pré-
parans.

Les Arteres spermatiques sont deux en nombre. Elles sortent de la partie antérieure de l'aorte, au dessous de l'émulgent, à quelque distance l'une de l'autre. Leur origine est semblable à celles des hommes, mais leur insertion est différente: car au milieu de leur chemin elles se divisent en deux branches, dont la plus grosse, après avoir fait plusieurs détours, va au testicule pour sa nourriture, & pour la confection des œufs, & la plus petite à la matrice, où elle se divise en quantité

Les arteres
spermati-
ques.

EXPLICATION DE LA FIGURE XXI.

Qui représente les Parties des Femmes qui servent à la Generation dans leur situation naturelle, avec la structure interne de la Mammelle.

- A A Le Foye dans sa situation.
 B B La Vessie du Fiel avec le Pore biliaire.
 C Une Portion de l'Intestin Duodenum.
 D D Le Pancreas dans sa situation, & dont les Vaisseaux vont à la Rate.
 E Le Corps de la Rate.
 F F Le Tronc descendant de la Veine-cave, & ses divarications.
 G G Le Tronc descendant de la grande Artere au dessous, & ses diverses ramifications.
 H H Les Vaisseaux émulgens.
 I I Les vrais Reins.
 K K Les Reins succenturiens.
 L L Les Ureteres qui descendent dans la Vessie.
 M Le Fond de la Vessie de l'Urine.
 N L'Insertion de l'Uraque dans ce même fond.
 O Une Portion de l'Intestin droit.
 P P Les Veines preparantes des deux côtés.
 Q Les Arteres preparantes qui sortent du Tronc.
 R Le lieu de la divarication des Troncs de la Cave, & de l'aorte, où l'Artere passe par dessus la Veine.
 S S Les Portions des Arteres umbilicales.
 T Le Fond de la Matrice.
 V V Les Testicules des femmes.
 X X Les Vaisseaux seminaux des Testicules de la Matrice, & de leurs.
 Y Y Les Trompes de la Matrice, où les Meats aveugles de la semence.
 Z Z Les deux Ligamens superieurs de la Matrice.
 a a Les deux Ligamens inferieurs ronds de la Matrice coupés dans le Pubis.
 b b La cavité de l'os Ilion qui est tres-ample dans les femmes qui sont dans leur vigueur.



c c c Les Vaisseaux disposés dans la superficie des mamelles.

d La grande & moyenne des Glandes.

e Le Mammillon.

de rameaux, dont les uns vont à ses côtés, à ses trompes, & à son col, & les autres à la partie supérieure de son fond.

Les veines
spermatiques.

Les *Veines spermatiques* sont pareillement doubles. Elles rapportent à la cave le sang qui est resté, après que les testicules & les œufs ont été nourris. Celle qui est au côté droit monte du testicule au tronc de la veine-cave, au dessous de l'émulgent, & la gauche va directement à l'émulgente même, dans laquelle elle s'ouvre, en la même manière que dans les hommes.

En quoy les
vaisseaux
spermatiques des
femmes dif-
ferent de
ceux des
hommes.

Ces *Vaisseaux spermatiques* des femmes different de ceux des hommes en deux manieres: car premierement ils ne sont pas si longs, à cause que les arteres & les veines ont moins de chemin à faire dans les femmes que dans les hommes, depuis leur origine jusqu'à leur insertion, soit que les arteres descendent de l'aorte dans les testicules, ou que les veines remontent des testicules dans la veine-cave, puisque les femmes ont leurs testicules que l'on appelle *Ovaires*, comme nous l'expliquerons cy-après dans la capacité du bas ventre, & que les hommes les ont dans le scrotum. En second lieu, ils different encore en ce que les arteres spermatiques ne descendent pas en droite ligne aux testicules dans les femmes, comme dans les hommes; mais en serpentant, & se reflechissant de côté & d'autre, afin d'empêcher par ces circonvolutions, & par ce corps variqueux qu'elles forment avec les veines qui remontent, que le sang arteriel ne se porte pas avec

trop de précipitation au testicule.

Les *Testicules* des femmes sont deux, aussi bien que ceux des hommes, qu'on devoient plutôt appeler *Ovaires* que testicules, selon les Anatomistes modernes, après *Vanborne* leur premier inventeur, & cela par la raison principalement, que soit dans leur figure, soit dans leur substance, soit dans les choses qu'ils contiennent, ils n'ont aucune ressemblance avec les testicules des hommes. D'où vient sans doute que plusieurs les ont pris cy-devant pour des parties inutiles, quoy qu'il paroisse évidemment par la castration des femelles qu'ils sont d'une tres-grande, & extrême necessité. En effet, ces parties étant enlevées, les femelles ne deviennent pas moins steriles que les mâles, quand on coupe les testicules.

Les testicules.

Ils sont situés dans la capacité du bas ventre aux côtés du fond de la matrice, duquel ils ne sont éloignés que de deux travers de doigts. Les uns croyent que la nature les a placés ainsi, à dessein d'échauffer la semence qu'ils contiennent, & de l'en mieux perfectionner, que s'ils étoient dehors comme sont ceux des hommes; d'autres disent, que c'est afin de rendre les femmes plus portées à la generation. Enfin d'autres prétendent, que la place qu'ils occupent leur est plus commode qu'aucune autre, parce qu'ayant beaucoup de commerce & de rapport avec la matrice, ils n'en devoient pas être éloignés.

Leur situation.

Les *Testicules* des femmes ne different pas seulement de ceux des hommes en situation; mais encore en grandeur, en figure, en connexion, en tegumens, & en substance.

Leur *Grandeur* est differente, selon la difference des âges, & l'usage que l'on fait de *Venus*; de manière qu'on ne la peut marquer précisément,

En quoy les
testicules
des femmes
different de
ceux des
hommes.
Leur Grandeur.

EXPLICATION DE LA FIGURE XXII.

Qui représente les parties Genitales des Femmes, tirées hors du Corps.

- A La Glandule droite du Rein. B La gauche.
 CC L'un & l'autre Rein.
 DD Les Veines émulgentes droites.
 EE Les Arteres émulgentes droites.
 F Le Tronc de la Veine cave
 G La Veine émulgente gauche.
 HH L'Artere émulgente gauche.
 II La Veine spermatique droite.
 K L'Artere spermatique droite.
 L L'Artere spermatique gauche.
 M La Veine spermatique gauche.
 NN Le Tronc de la grande Artere.
 OO Les Testicules des femmes.
 PP Les Ligamens larges de la Matrice.
 QQ Les Trompes de la Matrice.
 R Le Fonds de la Matrice
 SS Les Ligament droits coupés vers le Pubis.
 T Le Col de la Matrice.
 VV Les Veines hypogastriques.
 XX Les Veines hypogastriques qui se dilatent au Col.
 Y Le Vagina de la Matrice
 Z Une Portion de l'Intestin Rectum.
 aa Les Ureteres coupés
 bb Les vaisseaux pampiniformes
 cc Le Conduit, ou Vaisseau deferent qui va des Testicules aux Cornes de la Matrice.

elle n'excede neanmoins pas pour l'ordinaire la
 grosseur d'un tres-petit œuf de pigeon.

Leur figure n'est pas absolument ronde, mais
 large, & aplatie dans leur partie anterieure, &
 posterieure, & dont la superficie externe est iné-



gale, & non pas absolument unie comme est celle des hommes.

Leur attachement.

Ils sont attachés au peritoine vers la region de l'os ileon, par le moyen des vaisseaux spermatiques, & des membranes qui les enveloppent, à la matrice par les vaisseaux, & affermis par les ligamens larges de la matrice; de sorte qu'ils ne sont point suspendus par aucun muscle cremaster, comme le rapportent des Auteurs celebres.

Leurs tunique.

Ils sont couverts d'une forte tunique qui vient du peritoine, & d'une propre faite de fibres charnuës attachée à la précédente.

Leur substance vésiculaire.

La Substance des testicules des femmes est toute vésiculaire, & par conséquent fort différente de celle des testicules de l'homme, qui n'est qu'un tissu de vaisseaux seminaux; celle-cy étant composée d'un grand nombre de vésicules rondes, & de petites glandes, qui ont chacune une petite cavité où aboutissent les extrémités capillaires des vaisseaux qui entrent dans le testicule; la liqueur de l'œuf ayant été filtrée dans ces petites glandes, & séparée du sang qui a été apporté par les arteres, passe de ces glandes dans ces petites vésicules.

Observation des Modernes.

Les Anatomistes modernes après Vanhorne remarquent que la liqueur enfermée dans ces vésicules est semblable au blanc contenu dans les œufs des oiseaux, que cette liqueur, si on la fait cuire, se coagule, & se durcit comme le blanc des œufs des oiseaux, & qu'enfin elle n'en est point différente, ni en consistance, ni en goût, comme fait la liqueur qui est contenue dans les hydatides, laquelle ne s'endurcit point par la coction, ni n'est point semblable en goût au blanc des œufs des oiseaux.

Ils ajoutent que les œufs des femmes & des autres animaux qui font leurs petits vivans, sont en-

tourés de deux membranes, dont l'une est épaisse, & l'autre mince, déliée, que celle-là dans la suite, lors de la conception, fait le chorion, & celle-cy l'amnios. Or il n'a pas été nécessaire, disent-ils, que dans les animaux qui font leurs petits en vie, cette membrane extérieure devint dure, ou qu'elle fût couverte d'une croûte ou coquille comme dans les oiseaux: car en ceux-cy ils devoient être couvés hors de la matrice, d'où vient qu'il falloit les défendre contre les injures extérieures par cette dure écorce; mais dans ceux-là où ils devoient être fomentés dans l'intérieur du corps, & où ils sont suffisamment conservés contre les attaques du corps par la matrice, par l'abdomen, & par les autres parties qui les environnent, cette dureté ne leur est pas nécessaire.

Ils disent qu'aujourd'hui il est constant, & établi parmi tous les Philosophes, qu'en tous les animaux généralement, de quelque espèce qu'ils soient, il se trouve des œufs. En effet, ajoutent-ils, comme cela a toujours été visible à l'œil dans les oiseaux, dans la plupart des poissons, & dans quelques insectes, de même il est pareillement aujourd'hui devenu incontestable, & hors de tout doute par une infinité de dissections, & d'inspections dans les animaux qui produisent leurs petits vivans, quoique selon la diversité des animaux, on remarque en ces œufs grande différence, soit eu égard à la grosseur: car outre ceux qui sont gros, & déjà arrivés à leur maturité, on en trouve encore en plusieurs de très-petits, qui croissant chaque jour, arrivent insensiblement à leur juste grosseur; soit eu égard à leur nombre; car en des uns on n'en trouve qu'un seul, en d'autres deux, trois, ou davantage, sçavoir, selon que

L'animal doit mettre bas un ou plusieurs fœtus: Quant aux animaux, en qui la matiere des œufs feconds n'est ni disposée, ni propre pour la conception ou formation, ceux-là sont steriles, ou par défaut d'œufs, comme il arrive dans les vieillés, & dans les mules, ou à raison de la mechante constitution, du vice de conformation, ou de l'intemperie des œufs mêmes.

Enfin ils disent que ces œufs dans les femelles qui produisent leurs petits vivans, s'engendrent dans leurs testicules, tant du sang spiritueux qui y est apporté par leurs arteres spermatiques, que de l'esprit animal qui y influë par des nerfs invisibles, qui laisse dans leur substance membraneuse, & glanduleuse, la matiere propre pour la generation de ces œufs, pendant que les autres humeurs restantes & superflues, retournent au cœur par les petites veines, & par les petits vaisseaux lymphatiques.

Quel est le
veritable
chemin de
la semence
& des œufs.

On demande, quel est le veritable chemin de la semence, & des œufs? On répond, que la portion la plus spiritueuse de la semence prolifique du mâle qui a été versée dans la matrice, s'écoule par les tubes de la matrice aux testicules de la femelle, & aux œufs qui y sont contenus, qu'ensuite ces œufs rendus feconds par cette semence, tombent de ces testicules, & sont reçus par les extremités de ces mêmes tubes, lesquelles leur sont unies, & qu'ainsi ils sont poussés peu à peu dans la matrice.

Ethimologie & définition des trompes
Leur origine

Les Tubes ou Trompes, ainsi nommées, à cause qu'elles approchent de la figure des trompettes, sont deux corps creux, situés sur les côtés de la matrice, du fond de laquelle ils naissent par une production fort petite, & se dilatent ensuite

sensiblement jusqu'à leur extremité. Elles ont autour de leur orifice, qui est toujours ouvert, de petites membranes déchirées, ou dechiquetées, à peu près comme de la frange: c'est cet endroit que l'on appelle le morceau du diable.

Leurs membranes.

Les Trompes sont attachées au dessous des testicules par le moyen de ces extremités de membranes déchirées. Le dedans de ces trompes est ridé, & Graef dit y avoir trouvé des hydaïdes, & des calculs tres-durs. Leur grandeur n'est pas toujours la même dans toutes ses parties. Leur longueur est de quatre à cinq travers de doigts, & leur grosseur est d'un petit tuyau de plume; elles ont de même que les testicules des veines, des arteres, des nerfs, & des lymphatiques qui vont aux ovaires.

Leur attache, leurs rides, leur grandeur, & leurs vaisseaux.

Quelques-uns leur attribuent des valvules situées en telle façon, que nulle portion de la matiere seminale ne peut passer au travers, & s'écouler des testicules dans la matrice; d'autres décrivent des valvules situées en sens contraire, lesquelles empêchent que ce qui est contenu dans la matrice ne passe dans les testicules: mais il est évident, non seulement par la vûë, mais encore par la raison, qu'il n'y a là aucune valvule, puisque le resserrement des extremités est disposé de telle façon, qu'il ne laisse nulle part aucune liberté de passage, si ce n'est dans la chaleur de la passion, où ces extremités étant dilatées par l'abondance du sang arteriel, & des esprits qui y abordent pour lors, elles permettent à la partie spiritueuse de la semence du mâle de penetrer de la matrice aux testicules & aux œufs, & à ces œufs aussi de passer des testicules dans la matrice.

Si elles ont des valvules

Leur Sub-
stance.

La Substance des trompes est charnuë, pour avoir du mouvement, afin que l'œuf descende plus facilement dans la matrice.

L'opinion
la plus re-
çue sur les
œufs.

La Partie la plus volatile de la semence de l'homme passe des trompes jusqu'à l'ovaire pour rendre les œufs féconds. Cet esprit seminal ne sauroit pénétrer les trompes sans leur donner du mouvement, c'est ce qui fait que le morceau déchiré vient embrasser l'ovaire de tous côtés, de manière que l'œuf que les esprits de la semence ont fermenté, se détache insensiblement de l'ovaire, en rompant la membrane, pour entrer dans la trompe, & pour descendre enfin dans la matrice. L'œuf a deux membranes parsemées de vaisseaux très délicats dans les premiers temps; mais qui augmentent toujours dans la suite, lorsque l'œuf a pris racine dans la matrice, & que le placenta commence à grossir, & à recevoir le suc nourricier que luy apportent les vaisseaux de la matrice; ainsi toutes les parties du fœtus croissent par la nourriture qu'il reçoit par le cordon, & lors qu'il sera un peu plus grand, il se nourrira encore par la bouche du suc laiteux qui se trouve dans l'amnios.

D'où vien-
nent les ge-
meaux.

Les *gemeaux* viennent toujours de deux œufs qui se sont détachés en même temps de l'ovaire. Quelquefois l'œuf ne sauroit descendre dans la matrice; quand cela arrive, il prend de la nourriture dans la trompe, & l'enfant croît jusqu'au troisième, & quelquefois même jusqu'au quatrième mois que la trompe se déchire, parce que le fœtus manquant de nourriture, fait des efforts extraordinaires qui causent des convulsions à ces parties qui les font déchirer. On voit bien que cela n'arrive pas sans un détachement du pla-

centa; c'est pourquoy l'hémorragie est si considérable, qu'il faut que la mère & l'enfant meurent.

On demande, si comme les oiseaux mettent bas quelquefois des œufs subventanés, devenus meurs sans l'approche du mâle, les filles aussi parvenues à l'âge d'être mariées, & les femmes qui sont sans mary, & qui n'ont point de communication d'homme, ne déposent pas pareillement quelquefois, c'est-à-dire, ne se déchargent pas de leurs œufs? *Diemerbroeck* répond, qu'il y a de la vrai-semblance, que dans les filles ou femmes froides, lesquelles ont peu de penchant aux plaisirs de l'amour, cela n'arrive pas, ou du moins qu'il n'arrive que très-rarement; La raison en est, qu'il ne fait pas en elles vers leurs parties génitales, ce transport excessif de sang chaud & d'esprits, par lequel les capsulaires de l'ovaire peuvent être facilement relâchées pour l'exclusion, & le passage des œufs; mais dans les femmes chaudes qui ont beaucoup de penchant à l'amour, & qui en ont l'esprit continuellement occupé, ces parties sont quelquefois si fort relâchées par l'abondance du sang & des esprits qui s'y portent, que les œufs meurs tombent d'eux-mêmes dans l'ovaire dans les trompes, & sont conduits par leur moyen dans la matrice, dans laquelle néanmoins ils ne sont pas long-temps retenus, à cause de l'ouverture de son orifice: car la matrice ne se ferme jamais exactement, sinon dans le temps, ou qu'elle embrasse la semence du mâle pour la conception, ou qu'elle contienne le fœtus.

On demande s'il est vrai que les œufs sont portés dans la matrice par les tubes, & que des testicules il ne s'écoule rien autre de seminal que ces

Difficulté
touchant les
œufs sub-
ventanés
des femmes;

D'où vient
le plaisir
que l'on res-

sont dans le
coût.

638

LIVRE TROISIÈME

œufs, d'où vient le plaisir que les femmes grossissent, dans lesquelles pendant ce temps-là il ne descend point d'œuf dans la matrice, par la raison que pour lors les extrémités des tubes sont exactement fermées, ressentent dans le coût? D'où vient celui des quinquagenaires, dans lesquelles, où il ne se forme plus d'œufs dans les ovaires, où il n'y en a plus de contenus? Comme aussi celui des femmes, en qui la matrice, pour raison de maladie, comme d'une chute de matrice, a été coupée, d'où il s'ensuit que les œufs ne peuvent plus être portés vers le bas? Outre cela, d'où procède cette semence qui dans les femmes s'écoule lors de l'action avec tant de plaisir dans le vagin de la matrice, & qui quelquefois pendant la nuit dans les songes des choses d'amour, sort dehors par pollution? Le même *Diemerbroeck* répond, que cet excès de plaisir que les femmes ressentent dans l'action, ne vient pas tant des œufs, lorsque des ovaires ils passent dans la matrice, comme en partie de l'éruption de cette semence qui procède de la substance glanduleuse qui entoure le col de la vessie, & en partie de la friction du clitoris, ainsi que dans les hommes par la friction du gland de la verge.

Si les femmes peuvent être châtrées.

On demande encore, si tout ainsi qu'on peut châtrer les hommes, on peut de même couper aux femmes les testicules, & ainsi les châtrer? On répond; que les femmes ne peuvent être châtrées sans un très-grand peril de leur vie: car il faudroit leur couper les iles des deux côtés, ce qui n'est point sans danger; puisque de quelque playe de l'abdomen que ce soit, qui pénétre dans la cavité intérieure, & sur tout des iles, les intestins sortent d'abord avec violence, & que la moindre

DU VENTRE INFÉRIEUR.

639

moindre grandeur que devoit avoir cette playe, seroit, qu'on y peut introduire le doigt pour écarter les intestins, afin de pouvoir trouver le testicule, & le tirer dehors. Outre cela on ne peut couper le testicule, sans couper à même temps les vaisseaux spermatiques, dont il seroit très-difficile d'arrêter l'hémorragie dans l'intérieur de l'abdomen, comme il est évident, de ce que dans les hommes on ne l'arrête que difficilement, lors qu'on leur coupe les testicules, quoy qu'il soit facile en eux de lier exactement les vaisseaux, où que dans une nécessité très-pressante on puisse y appliquer le remède actuel: car quoique selon le témoignage de *Galien* dans l'Asie, & dans la Capadoce on attache les testicules aux truyes, & que cela soit en usage chés les Allemands, & les Westphaliens, quoy qu'aussi on châtre quelquefois les chiennes de cette même manière, néanmoins cela ne peut être tenté avec la même sécurité dans les femmes: car on ne doit point exposer les hommes à d'aussi dangereuses opérations, qu'il est permis d'exposer les animaux, dont plusieurs femelles meurent en cette castration.

La Matrice que les Latins appellent *Uterus*, du mot *Uter*, qui signifie un *Outre*, dont elle représente la figure, & qu'on nomme aussi *Vulva*, est une partie organique servant à la generation, située dans le milieu de l'hypogastrie entre la vessie & l'intestin droit, dans le bassin, lequel est formé par l'os ilium, par l'os de la cuisse, par l'os pubis, & par l'os sacrum. La capacité de ce bassin est plus grande dans la femme que dans l'homme, & elle peut s'y dilater encore davantage, quand l'enfantement approche, & pressé, les forts ligamens se relâchent pour lors en quelque

Tom. II.

X x

Ethimologie & définition de la matrice
Sa situation

façon aux environs de l'os sacrum, & du pubis ; & l'os coccyx se retirant en arriere, afin que le fœtus sorte de la matrice, où il est enfermé comme dans une prison étroite.

Sa grandeur

Sa Grandeur ne se peut pas bien déterminer, étant différente selon les différens états où se trouvent les femmes & les filles. Quand elle est vuide, par exemple, elle n'est pas plus grosse qu'une noix dans les filles, & dans les femmes elle est comme la plus petite courge ; au lieu que lors qu'elle est pleine, elle est d'une grandeur prodigieuse. Il faut pourtant remarquer icy que le col ne suit pas la dilatation de son fond, conservant toujours son premier état, sa forme, & sa figure, non seulement dans les femmes, mais même dans plusieurs especes d'animaux. On ne peut pas non plus marquer précisément sa longueur, ni sa largeur : car étant membraneuse, elle peut s'allonger, ou s'etrecir selon la nécessité.

Son épaisseur.

A l'égard de son épaisseur, elle est aussi fort différente ; dans les vierges elle est mince, mais elle s'épaissit dans celles qui ont des enfans, à mesure qu'elles en ont ; elle est fort épaisse proche son orifice interne, qui est son endroit le plus étroit, ce qui fait qu'il peut s'etendre, & se dilater tout autant qu'il le faut pour le passage de l'enfant. L'épaisseur de la matrice change encore, & devient tres-considérable dans le temps des ordinaires, parce que le sang qui coule dans ce temps-là, étant versé dans toute sa substance, la tumefie, mais elle diminue à mesure qu'il s'écoule par les purgations.

Sa division en deux parties.

Elle n'est pas partagée par des cellules, comme dans la plupart des animaux qui font leurs petits vivans, seulement elle est divisée en deux parties

par une ligne étendue selon toute sa longueur, & qui ne paroît que dans la face interieure de sa membrane charnue, en la maniere de celle que l'on voit exterieurement dans le scrotum de l'homme. Cette cavité néanmoins n'est pas par tout égale, ni entièrement ronde : car vers les côtés elle est comme étendue en cornes, & vers son orifice elle est un peu plus longue ; en sorte qu'elle est presque triangulaire. Il arrive pres-rarement qu'elle soit divisée par une membrane, ainsi que *Riolan* dit l'avoir remarqué deux fois. Cette cavité est le plus souvent enduite d'une liqueur visqueuse, ou onctueuse, qui garantit de secheresse ce lieu resserré, & secret de la nature, & le tient toujours prêt, & disposé à la fécondité.

Sa figure

La Figure de la matrice est ronde, & oblongue : car d'une base large qui est son fond, elle se termine peu à peu en pointe vers son orifice interne, qui est son endroit le plus étroit, ce qui l'a fait ressembler à une petite vantouse, ou bien à une poire. Et si on y joint son col, elle a la figure d'une phiole renversée, elle n'est pas exactement ronde, mais un peu applatie par devant, & par derrière ; ce qui la rend plus stable, & l'empêche de vaciller.

Sa substance

Sa Substance dans les vierges est blanchâtre, nerveuse, épaisse, & resserrée, & dans les femmes enceintes un peu spongieuse, & molle. Elle est membraneuse, afin qu'elle puisse s'ouvrir pour recevoir la semence, se dilater, & s'étendre pour l'accroissement de l'enfant, se resserrer pour l'aider à sortir dans le temps de l'accouchement, & après l'arrêrefait, & enfin se remettre en son état naturel.

Elle a deux Membranes, dont l'exterieure est double, forte, & solide, venant du peritoine,

Ses Membranes.

EXPLICATION DE LA FIGURE XXIII.

*Qui représente la Matrice hors du Corps,
avec les Testicules, tous les Vaisseaux,
& la Vessie de l'Urine.*

FIGURE I.

- A La Vessie de l'Urine renversée en bas.
 B B L'Intersion de l'Uretere dans la Vessie.
 C C Le Col de la Matrice, ou Vagina, dans lequel plusieurs vaisseaux s'y dispersent.
 D Le Fonds de la Matrice.
 E E E E Les deux Ligamens inferieurs & ronds de la Matrice coupés.
 F F Le Vaisseau avecugle, ou, Corne de la Matrice, avec lequel est joint le lig-ment superieur & large.
 G G Le même Vaisseau dans la partie opposée séparé du ligament large.
 H H Les Vaisseaux deferens d'un & d'autre côté qui vont des Testicules jusqu'au fonds de la Matrice.
 I I Le Ligament superieur & membraneux de la Matrice, dans lequel plusieurs Rameaux des Vaisseaux préparans s'y dispersent.
 K Le Vaisseau préparant d'un côté séparé du Ligament membraneux.
 L L'autre Vaisseau préparant lateral séparé du même Ligament membraneux qui s'insere dans le Testicule.
 M M Les Testicules dont le droit est couvert de la Membrane, & le gauche dépoüillé.
 N N Plusieurs Veines & Arteres qui se ramifient dans le Col, & le fonds de la Matrice pour servir à l'expurgation des Menstrues, & à la nourriture du Fœtus.
 O O Le Nef qui se distribue par le corps de la Matrice.

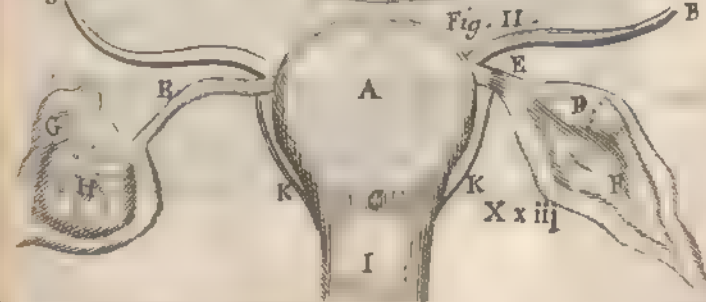
FIGURE II.

- A Le Fonds de la Matrice
 B B Les Ligamens interieurs & ronds de la Matrice coupés.

Fig. I.



Fig. II.



- C La Region dans laquelle est la petite Bouche ou entrée interne de la Matrice.
 D Le Testicule droit revêtu de sa Membrane.
 E Les Vaisseaux déferens étendus aux Cornes de la Matrice.
 F Le Ligament supérieur & membraneux de la Matrice, qui lie les Vaisseaux déferens aux Testicules.
 G La Membrane du Testicule qui est séparée de ce Ligament.
 H La Substance glanduleuse des Testicules.
 I Le Col de la Matrice, ou Vagina.
 K Les Conduits qui sortent des Vaisseaux déferens, & qui servent à décharger la semence dans le Col de la Matrice.

tres-lisse, & étant enduite d'humeur aqueuse. La matrice est attachée par cette membrane à l'intestin droit, à la vessie, & aux parties laterales qui leur sont voisines; L'interieure qui luy est propre, est entretenuë de trois sortes de fibres, sçavoir de droites, de transverses, & d'obliques, par le moyen desquelles elle peut se dilater suffisamment pour contenir plusieurs enfans, & se resserrer ensuite. Cette membrane tapisse toute la matrice, & naît de sa substance interieure; elle est lisse & égale dans son fond, & s'il arrive qu'elle soit quelquefois ridée & inégale, ce n'est que dans le temps des menstruës, à cause des orifices des vaisseaux qui s'ouvrent dans la matrice, & qui y forment de petites éminences. On la trouve toujours ridée dans son col, & percée d'une infinité de petits trous; elle a connexion avec la tunique interne du vagina, & avec celle des trompes.

Ses Cornes.

On appelle *Cornes de la Matrice* les parties que l'on voit s'élever de son fond, & s'avancer un peu en dehors. Elles sont néanmoins plus apparentes dans les animaux qui font leurs petits vivans, dans

lesquels la matrice est partagée en deux longues cornes manifestes, & divisée interieurement en plusieurs cellules. Il est tres-rare que dans les femmes on trouve de semblables cornes.

La Matrice est par son fond & par son col unie aux parties qui luy sont voisines. Son col par le moyen du peritoine est attaché à la vessie, & aux os pubis par devant, & par derriere au rectum, & à l'os sacrum. Son fond n'est attaché par sa substance à aucune des parties d'en haut, & cela, afin qu'elle puisse se mouvoir, s'étendre, & se resserrer plus librement selon les occasions; mais pour empêcher qu'il ne change de situation, & qu'il ne soit pas agité par des mouvemens continuels, il est sur les côtés tenu, & suspendu par quatre ligamens, sçavoir deux supérieurs, & deux inférieurs.

Sa connexion.

Les Supérieurs qui representent par leur figure les ailes d'une chauve-souris, sont forts, membraneux, tres-mols, & tissus de fibres charnuës. Ils viennent du peritoine, qui est en cet endroit là redoublé, & s'étendent sur les tubes, sur les testicules, & sur les éminences de la matrice, qu'elle attache fortement aux os de l'ilium. Leur usage est d'affermir le fond de la matrice, & les testicules dans leur situation naturelle, & de conduire les vaisseaux qui vont s'y rendre.

Ses ligamens supérieurs.

Lorsque ces ligamens se relâchent immodérément, ou que par quelque violence exterieure ils se rompent, cela donne lieu à la descente de la matrice, & quelquefois à sa chute au dehors, sur tout si sa substance, par quelque cause que ce soit, devient lâche; car encore que dans l'état de santé elle soit dense & compacte, elle se relâche néanmoins quelque fois dans l'état de maladie, ainsi qu'il arrive au scrotum dans l'homme.

La cause de la chute de la matrice.

Si la matrice se renverse dans la chute.

On demande, si dans cette chute la matrice se renverse ? La raison enseigne qu'il faut nécessairement qu'elle se renverse, & qu'elle ne sçaitoit sortir dehors par aucune autre maniere. Cela néanmoins paroît à *Graef*, & à *Diemerbroeck* entièrement impossible dans les vierges, par la raison que l'orifice interieur est en elles extrêmement étroit, & ils le croient seulement possible dans les femmes qui font des enfans, & à qui il arrive dans un enfantement, que l'arriere-faix se trouvant adherant à la matrice, la Sage-femme par imprudence, ou par ignorance, l'arrache avec trop de violence.

Les ligamens lombaux.

Les *Ligamens inferieurs* sont ronds, longs, & grêles en la maniere des vers, tirant sur le rouge, tout ainsi que les muscles. Ils prennent leur origine des côtés du fond de la matrice vers ses cornes, & vont passer par les anneaux qui sont aux aponeuroses des muscles de l'abdomen pour se rendre aux aînes, où étant arrivés, ils se divisent en forme d'une pate d'oie en plusieurs petites branches, dont les unes inserent aux os pubis, & les autres aux cuisses, en se confondant avec les membranes qui couvrent la partie anterieure & superieure de la cuisse; c'est delà que viennent les douleurs que les femmes grosses ressentent dans les cuisses, & qu'elles sentent augmenter à mesure que la matrice grossit, & monte en haut; c'est aussi la raison pourquoy elles ne peuvent pas être long-temps à genoux, parce que les jambes étant ployées, elles tirent la peau de la cuisse en bas, & par consequent la matrice par le moyen de ses ligamens; il arrive encore que les boyaux, & l'ép'looon se glissant par les mêmes anneaux par où passent ces ligamens ronds font les descentes en tombant dans les aînes. Ces ligamens

attachent, mais lâchement, le fond de la matrice aux parties qui lui sont anterieures, & particulièrement à celles qui lui sont inferieures.

La Matrice a toutes sortes de vaisseaux, sçavoir des arteres, des veines, des nerfs, & des limphatiques.

Ses vaisseaux.

Les Arteres qui vont à la matrice sont de deux sortes; les unes font partie de l'artere spermatique, & les autres partent des arteres hypogastriques; ces premieres se perdent toutes dans le fond, & ces dernieres, qui sont les plus grosses, se distribuent principalement dans son col, & dans ses parties, de sorte que la matrice est arrosée de routes parts par le sang qu'elle reçoit de ces arteres.

Ses arteres.

Il n'eût pas fallu tant d'arteres à la matrice, si elles n'eussent porté du sang que pour la nourriture; mais elles portent encore celui qui est nécessaire pour charier le chyle dans l'enfant, elles le versent par une infinité de petits rameaux dans tout le corps du placenta, pour être conduit par le cordon de l'enfant; & lorsque la femme n'est pas grosse, ce même sang par une espece de fermentation ou effervescence s'échape par plusieurs petits tuyaux qui s'ouvrent dans toute la circonférence de son fond, & tombe dans sa cavité, d'où il sort par le vagina, c'est ce sang qui coule tous les mois que l'on appelle les *Menstruës*, ou les ordinaires. Ces tuyaux se voyent manifestement en celles que l'on ouvre peu de temps après qu'elles sont accouchées, ou dans le temps que coulent les menstruës.

Ses veines.

Il y a des rameaux de ces arteres qui vont à l'orifice interne y porter du sang pour la nourriture; ils laissent quelquefois échaper de ce sang dans le temps de la grossesse, particulièrement,

lorsque les femmes en ont plus qu'il n'en faut pour la nourriture de l'enfant : c'est pourquoy il ne faut pas s'étonner, s'il y a des femmes qui ont eu leurs ordinaires plusieurs fois durant leur grossesse, & qui ont porté leur enfant à terme, parce qu'alors ces purgations viennent des vaisseaux qui sont au col de la matrice, & non pas de ceux de son fond, qui seroit obligé de s'ouvrir pour les laisser passer, ce qui causeroit l'avortement.

Le ferment de la matrice, ou utérin.

On demande, quelle est la nature de ce ferment de la matrice, ou utérin, qui excite cette effervescence si régulièrement tous les mois dans les femmes vuides, & qui ne l'excite jamais, ou du moins très-rarement dans les enceintes ? Et en quel lieu s'engendre-t'il ? On répond, qu'il y a lieu de croire que la matiere fermentative qui s'engendre dans la rate, dans le foye, dans le pancreas, dans les glandes, ou dans quelque autre partie, & qui avec le sang est portée par les arteres, soit par les vaisseaux laitiés à la matrice, où elle est en partie déposée, & peu à peu ramassée ; y acquiert par la propriété spécifique de cette partie une certaine qualité particulière, laquelle peut introduire dans le sang une telle espèce de fermentation, par laquelle tout le corps de la femme, & sur tout les parties qui sont aux environs de la matrice est agité, & le sang superflu ou bouillonnant, qui par son gonflement dilate les orifices des vaisseaux, est poussé dehors, de sorte que cette qualité, ou du moins la volatilité de l'humour fermentative manquant, cette évacuation menstruelle cesse.

Le Nombre des veines de la matrice n'est pas moindre que celui des arteres ; il y en a deux principales, qui sont une spermatique, & une hypogastrique, qui accompagnent les arteres du

même nom. Elles sont faites d'une infinité de branches qui viennent de toutes les parties de la matrice, & qui reportent le sang dans le tronc de la veine-cave ; ces veines s'entr'ouvrent en plusieurs endroits les unes dans les autres, de manière qu'elles s'abouchent par un grand nombre d'anastomoses ; ce qui est plus facile à voir que dans les arteres : car en soufflant dans une seule veine de la matrice, on voit enfler non seulement toutes les autres, mais encore celles du col & des testicules.

Ses Nerfs luy viennent de deux endroits, les uns de l'intercostal, & les autres de ceux qui sortent par l'os sacrum. Tous lesquels se vont répandre, tant à son fond qu'à son col.

Ses nerfs

Ses Vaisseaux Lymphatiques rampent sur la partie extérieure, & vont se décharger dans le réservoir du chyle, après s'être réunis peu à peu en de gros rameaux.

Ses vaisseaux lymphatiques.

Il y a dans la matrice quatre choses à considérer, savoir son fond, son col, & ses deux orifices, l'un interne qui est celui du fond, & l'autre externe qui est celui du col.

Quatre choses à considérer dans la matrice.

L'Orifice externe, la nature ou la vulve de la matrice, se nomme ordinairement la partie honteuse, parce qu'elle se cache d'elle-même, ou parce qu'on est honteux de la montrer.

L'orifice externe.

Dans les vierges elle est beaucoup plus petite & plus épaisse que dans celles qui ont enfanté, & dans celles qui sont capables du mariage, elle est couverte de poils en haut, & sur les côtés, le plus souvent de la couleur de leurs propres cheveux, mais plus crépés, par lesquels la nature a voulu couvrir ces parties que la pudeur demande d'être voilées.

Son épaisseur.

Spigelius croit qu'il y a de certains signes ex-

signes de la

grandeur de
la vulve.

terieurs par lesquels on peut juger de la grandeur de la vulve. Voicy comment il parle sur ce sujet. On présume le plus souvent de la proportion de la vulve par celle de la bouche : car celles qui ont la bouche & les yeux grands ont aussi la vulve grande, & j'ay observé par une longue expérience, que toutes celles qui sont grosses & grasses, qui ont de grosses mammelles, & le ventre large, ont aussi la vulve grande. Tout au contraire celles qui ont les mammelles applaties ou petites, qui ont aussi une petite bouche, le menton pointu, & les lèvres petites, ont la vulve petite & étroite.

Sa compo-
sition.

Elle est composée de plusieurs parties, dont les unes paroissent d'elles mêmes à l'extérieur, comme le pénil, la motte, les lèvres, & la grande fente, & les autres au contraire ne se peuvent voir qu'en écartant les lèvres, comme les nymphes, le clitoris, le meat de l'urine, & les caruncules.

Le pénil

Le Pénil est situé à la partie antérieure des os pubis; ce n'est autre chose que le dessus de la partie honteuse; il est un peu élevé, parce qu'il est fait de graisse, qui sert comme de petit coussin, pour empêcher que la dureté des os ne blesse dans l'acte on.

Le mont
de Venus.

La Motte, ou *Mont de Venus* est placé un peu au dessous du pénil, & élevée comme une petite colline au dessus des grandes lèvres; elle est aussi bien que le pénil couverte de petits poils, qui commencent à y croître à l'âge de quatorze ans, & qui empêchent que les parties de l'homme ne se froissent contre celles de la femme dans les embrassemens.

Les lèvres.

Les Grandes Lèvres sont les deux parties qui descendent à droit & à gauche du mont de Venus,

& qui se joignent au perinée. Elles sont faites de la peau redoublée, de chair spongieuse qui se gonfle dans les chaleurs d'amour, & de graisse, ce qui les rend assés épaissies; elles sont plus fermes aux filles qu'aux femmes, elles sont molasses & pendantes à celles qui ont eu beaucoup d'enfans, elles sont revêtues de poils, qui sont moins forts que ceux du pénil & de la motte.

Riolan attribué à ces lèvres un léger mouvement de construction & de dilatation, & il dit, que plusieurs l'ont expérimenté dans les femmes lascives, éprises, & agitées d'un mouvement, ou transport excessif de passion. Or il dit, que la constriction se fait par le muscle du clitoris, qui s'étend sous les lèvres de la vulve, & la dilatation par l'autre muscle qui est sous le ligament. *Lin-danus* aime mieux que ces deux muscles viennent du sphincter du podex par les aînes, & qu'ils s'étendent tout le long de la face intérieure des lèvres par une insertion large & déliée, par le moyen de laquelle il croit que les lèvres sont écartées, lorsque l'urine doit s'écouler, & resserées de nouveau après qu'elle s'est écoulée.

L'usage des lèvres est de fermer l'entrée de la vulve, de la resserer, & de défendre la matrice contre les injures de l'air extérieur.

La grande Fente, ainsi nommée, parce qu'elle est beaucoup plus grande que l'entrée du col de la matrice, que l'on nomme la petite fente, est cet espace qui est entre les deux lèvres; elle s'étend depuis le mont de Venus jusqu'au perinée, & à l'anus, dont elle est distante presque d'un travers de doigt. & plus elle se porte en arrière, plus elle augmente en largeur & en profondeur, formant comme une fosse qui a la figure d'un petit bateau, & elle se termine au bord de l'orifice

Leur compo-
sition.

Leur usage.

La grande
fente.

du vagina. L'orifice, ou col de la matrice, ou vagina, ou canal qui reçoit la verge, auprès duquel en sa partie supérieure est situé l'orifice de la vessie, par lequel l'urine s'écoule, entre dans le milieu de cette fosse. Cet orifice du col de la matrice, ou vagina, est quelquefois tellement retreci par des espèces de crevasses, rides, ou fissures, ordinairement appelées *Rhagades*, ou par cicatrice, lors qu'il en survient après quelque ulcère, que la verge du mary ne peut plus y être introduite, & quelquefois aussi après que dans un enfantement difficile & violent, il a été extrêmement déchiré, il se reprend, & se réunit ensuite si parfaitement, qu'il n'y reste aucun trou, ou quelquefois seulement un tres-petit.

Les Nymphes.

Leur composition.

Les Nymphes, ou Aîles, sont ainsi appelées parce qu'elles président aux eaux, en conduisant l'urine dehors. Ce sont deux productions, ou excroissances charnuës molles fongueuses, revêtues d'une membrane déliée, & parsemées de plusieurs petits nerfs, qui viennent de la sixième paire, de rameaux d'arteres & de veines qui viennent des honteuses; ceux-là dans la chaleur de la passion apportant une grande abondance de sang qui les fait pour lors gonfler, & celles-cy après que le transport est fini, déposant le sang qui s'étoit ramassé. Quelquefois dans les femmes grosses ces veines s'enflent si fort, qu'elles semblent presque des varices.

Leur nombre.

Leur situation.

Leur origine.

Leur figure.

Elles sont deux, l'une à droite, & l'autre à gauche, situées entre les deux lèvres. Elles prennent leur origine là où les os du pubis se joignent, & descendant environ jusqu'à la moitié des lèvres, où elles se touchent presque, elles vont ensuite vers le bas finir en angle obtus.

Leur Figure est triangulaire, & semblable à cette

membrane qui pend au dessous du gosier des poulx. Leur couleur est rouge comme la crete d'un coq. Leur substance est en partie charnuë, & en partie membraneuse, étant faite de la peau redoublée, & interne des grandes lèvres. Leur grandeur n'est pas toujours égale: car il arrive quelquefois qu'une est plus grande que l'autre. Il y a même des femmes qui les ont plus grandes les unes que les autres, elles croissent à quelques-unes de telle sorte, qu'elles excèdent les grandes lèvres, & qu'on est obligé de les couper.

Elles s'avancent vers la partie supérieure de la grande fente; ou en se joignant, elles forment une petite membrane qui sert de chaperon au clitoris. Les filles ont les nymphes si fermes, & si solides, que lors qu'elles pissent, l'urine sort avec sifflement. Les femmes les ont molles & flasques, & principalement après avoir eu des enfans.

Quelques-uns prétendent que les usages des nymphes sont de conduire l'urine comme entre deux parois, & d'empêcher que l'air n'entre dans la matrice; d'autres croient que leur usage est plutôt de s'étendre, afin de permettre aux grandes lèvres de prêter tout autant qu'il le faut pour le passage de l'enfant dans le temps de l'accouchement, & ils disent que cela est si vrai qu'en ouvrant quelques femmes mortes peu de temps après être accouchées, on les a trouvées presque effacées; parce qu'étant faites de la peau redoublée, & interne des grandes lèvres, elles s'étoient tellement étendues, qu'elles ne paroissent plus.

Le Clitoris est un corps glanduleux, rond, long, & un peu gros à son extrémité, situé à la partie interne de la grande fente au dessus des nymphes, & qu'on croit être le siège principal du plaisir dans les embrassemens. Il est vrai qu'il est fort

Leur couleur.

Leur Substance.

Leur grandeur.

Leur usage.

6^e.

Le clitoris.

Sa situation.

sensible, & il y a des femmes qui sont d'un sentiment si amoureux, que par la friction de cette partie, elles se procurent du plaisir qui supplée au défaut des hommes, c'est ce qui la fait appeler par quelques-uns le mépris des hommes.

Sa grandeur

Le Clitoris est pour l'ordinaire assez petit, c'est ce qui fait qu'il ne paroît presque point aux femmes mortes. Il commence à paroître aux filles à l'âge de quatorze ans, ou environ, & grossit à mesure qu'elles avancent en âge, & selon qu'elles sont plus ou moins amoureuses. Il enfle, & devient dur dans l'ardeur des approches, ce qui se fait par le moyen du sang & des esprits, dont il se remplit dans cette action, de la même manière que fait la verge de l'homme dans l'érection; c'est pourquoy on l'appelle aussi la verge de la femme, parce qu'elle luy ressemble en beaucoup de choses. Il y a des femmes qui l'ont extrêmement gros, & à qui il sort hors les lèvres. Il y en a d'autres qui l'ont si long, qu'il a la grandeur de la verge d'un homme, & celles-là peuvent en abuser avec d'autres femmes.

Sa composition.

Le Gland du Clitoris.

Le prepuce du Clitoris.

Les mêmes parties qui entrent dans la composition de la verge de l'homme, entrent dans celle du clitoris; son extrémité appelée *Tentigo*, ressemble au gland, excepté qu'elle n'est pas percée, quoique l'on y voye le vestige d'un conduit. Il a une membrane d'une même nature que celle qui tapisse la surface des côtés de la grande fente; cette membrane se joignant à angle aigu dans la partie supérieure de la fente, forme une production membraneuse, & toute ridée, qu'on appelle le *Prepuce* du clitoris, à cause qu'elle en recouvre l'extrémité. Il a deux Ners caverneux, un de chaque côté, qui viennent de l'os ischion, ce sont ces

des nerfs qu'on appelle avant que de se joindre, les jambes du clitoris, & qui se réunissant, en font le corps; on les trouve pleins d'un sang noir & épais, embarrassé dans leurs fibres.

Des muscles

Il y a quatre muscles qui vont s'attacher au clitoris, sçavoir deux *Erecteurs*, & deux *Ejaculateurs*; les deux premiers prennent leur origine de l'éminence de l'ischion. Ils sont couchés sur les nerfs caverneux, & vont s'insérer aux parties latérales du clitoris; les deux autres que l'on appelle honteux, sont larges & plats, ils sortent du sphincter de l'anus, & s'avancent latéralement le long des lèvres; s'insèrent à côté du clitoris, tout proche le conduit de l'urine.

Quoique ces quatre muscles finissent au clitoris, ils ne servent pas seulement à le relever, & à le raidir, mais encore à resserrer, & à retrecir l'orifice du vagina, parce qu'en se gonflant, ils obligent les lèvres de se serrer l'une contre l'autre, de manière qu'elles compriment extrêmement la verge dans le temps des approches; c'est aussi par le moyen de ces muscles que quelques femmes sont mouvoir ces lèvres selon leur volonté.

Vaisseaux du clitoris.

A la Partie inférieure du clitoris, il y a un petit frein comme à la verge, il reçoit un nerf assez considérable qui vient de l'intercostal, les artères honteuses luy fournissent du sang, & les veines du nom reportent ce même sang dans la veine-cave: tous ces vaisseaux sont plus gros que ne le demande une partie aussi petite que le clitoris. Ce qui persuade qu'y étant porté plus d'esprits & de sang qu'il n'en faut pour la nourriture, le reste est employé à quelque autre usage que pour servir à son érection.

Le Clitoris étant d'un sentiment aussi exquis qu'il est, ne peut avoir d'autre usage que d'être

Usage du clitoris.

le siège du plaisir que les femmes ressentent dans l'action.

Le conduit
de l'urine.

Un peu au dessous du clitoris, immédiatement au dessus de l'entrée du col de la matrice, entre les nymphes, on voit la sortie du conduit de l'urine. Il est plus large & plus court que celui des hommes; c'est pourquoy les femmes ont plutôt vuïdè leur urine. Elles en reçoivent encore un autre avantage, qui est que l'urine sortant promptement, entraîne avec soy les petites pierres, le sable & le gravier qui reste souvent au fond de la vessie des hommes, ce qui empêche qu'elles ne soient aussi sujettes à la pierre qu'eux. Ce conduit est environné d'un sphincter, dont les fibres sont charnues, & qui sert à retenir, ou à lâcher l'urine quand on veut.

Les prostates
des femmes.

On voit entre les fibres charnuës de l'urethre, & la membrane du vagin, un corps blanchâtre & glanduleux, épais d'un travers de doigt, qui s'étend le long & autour du col de la vessie, & qu'on nomme les *Prostatae* des femmes. Il a plusieurs conduits qui sont autant de canaux excrétoires, que *Graef* appelle *Lacunes*, qui se terminent à la partie inférieure de la vulve, où ils versent une humeur glaireuse, âcre, & saline, qui se mêle avec la semence du mâle, qui excite les femmes à l'amour, rend leurs parties humides & glissantes, dans le temps de l'action, & leur cause le plaisir qu'elles ressentent. Le même *Graef* qui juge que cette matière glaireuse & viscide, qui dans les hommes coule, lors qu'ils sont affectés de gonorrhées, ne vient que très-rarement des testicules, ou des vésicules séminaires, mais plus souvent des prostates, croit aussi que la semblable matière qui sort pareillement aux femmes infectées de gonorrhée, ne viennent que de ces seu-

ses parties là, lesquelles il nomme aussi prostates. Et il confirme cette pensée par l'exemple suivant : Nous reconnûmes, dit-il, par la dissection du corps d'une femme qui avoit été infectée de gonorrhée, que la gonorrhée provient du corps glanduleux, & qu'elle se répand par les cavités, & enfoncemens qui sont aux environs des conduits de l'urine, & par le conduit même : car nous ne trouvâmes que le corps glanduleux, ou les prostates seuls mal affectés, la matrice & son col n'étant en aucune manière offensés.

En descendant plus bas & écartant les deux lèvres, on voit une cavité oblongue, qu'on appelle la fosse naviculaire, au milieu de laquelle paroissent quatre *Caruncules* appelées *Adartiformes*, parce qu'elles ressemblent aux graines de mûre, elles sont situées de manière que chacune occupe un angle, & qu'elles forment toutes ensemble un quarré. Ce sont quatre petites éminences charnues qui environnent la petite fente, la plus grande est au dessous du conduit de l'urine, les deux moyennes aux parties latérales, & la plus petite est placée postérieurement à l'opposite de la première.

Ces *Caruncules* sont rougeâtres, fermes, & relevées aux verges, dans lesquelles elles sont jointes l'une à l'autre par leurs parties latérales, par le moyen de quelques petites membranes, qui les tenant ainsi sujettes, leur font avoir la figure d'un bouton de rose à demi épanoui; mais aux femmes elles sont séparées les unes des autres, & particulièrement à celles qui ont eu des enfans, parce que les membranes qui les unissent étant une fois rompues, ou par l'entrée de la verge, ou par la sortie de l'enfant, ne se rejoignent jamais.

Elles sont faites des rides charnuës du vagina,

La fosse na-
viculaire.

Les carun-
cules mirti-
formes.

Leur cou-
leur & leur
figure.

Leur com-
position,

Leur usage.

ce qui en rend l'entrée plus étroite; elles ont deux usages, l'un d'embrasser, & de serrer la verge, lors qu'elle est entrée, ce qui augmente le plaisir mutuel dans l'action, & l'autre de pouvoir s'étendre aisément, afin de faciliter la sortie de l'enfant dans le temps de l'accouchement; l'on a même observé qu'elles ne paroissent plus dans les premiers jours après l'enfantement, à cause de la grande dilatation du vagin, & qu'on ne les revoit qu'après que cette partie est retrecie, & revenuë dans son premier état.

Riolan le plus habile Anatomiste de son temps, soupçonne, non sans fondement, que les trois moindres caruncules ne sont pas de véritables caruncules, mais seulement des tubercules formés des déchirures de l'hymen, & des corrugations ou rides du vagin, & il ajoute que dans les femmes accouchées depuis sept jours, ou un peu davantage, il avoit trouvé ces rides entièrement épanduës, pour donner passage à l'enfant, que néanmoins s'il y avoit de véritables caruncules, elles auroient dans la distension du col de la matrice, conservé leur figure & leur grosseur, ou du moins il en resteroit quelque vestige, mais qu'on ne peut y en voir aucune apparence, sinon lorsque la vulve en se resserrant, & se retrecissant de nouveau, revient à son premier état. Il ajoute que si ces trois petits corps étoient de véritables caruncules, ils seroient d'un grand empêchement aux femmes, lors qu'elles accouchent, par la raison que par leur dureté & leur inégalité, ils s'opposeroient comme autant d'obstacles à l'enfant au moment qu'il sort. Il établit la vérité de son opinion par l'expérience oculaire, disant que dans les dissections qu'il lui est arrivé de faire de corps de vierges, il a trouvé après avoir écarté les ni-

phes, une membrane orbiculaire, ayant en son milieu un trou, au travers duquel un pois auroit pû passer, & que cette membrane ayant été déchirée, il n'y a vû aucune caruncule, que la seule grande qui est toujours opposée à l'orifice de la vessie, & qu'il n'a trouvé en aucun endroit les autres trois. Or comme ces caruncules dans celles qui ont commerce avec les hommes, ont coutume de naître de la rupture de l'hymen, & que dans les vierges elles ne paroissent pas, il conclut par un argument tres solide, que ces petites caruncules ne sont autre chose que les portions des coins de cette membrane déchirée, ramassées & réunies en un tas par les replis & corrugations du vagin. Et ainsi cet homme docte a tres bien éclairci tous les doutes qui ont donné jusqu'à présent occasion aux Anatomistes de disputer sur l'hymen & sur les caruncules.

Le Col de la Matrice, que communement on nomme *Vagina*, *Guaino*, parce qu'il reçoit la verge comme un fourreau, est un canal rond & long, situé entre l'orifice interne & l'externe.

Ce Col est d'une substance nerveuse, & un peu spongieuse, ce qui fait qu'il peut se dilater, ou s'étrecir; il est composé de deux membranes, l'une extérieure qui est rouge & charnuë comme un sphincter, c'est elle qui attache la matrice avec la vessie & le rectum, & l'autre intérieure qui est blanche, nerveuse, & ridée orbiculairement comme un palais de bœuf. Sa longueur est d'environ quatre poüces, & sa largeur d'un poüce & demi. Cette longueur & cette largeur néanmoins varient selon l'âge, & selon que la femme est plus ou moins touchée & échauffée de passion, & aussi selon le plus ou le moins de grosseur & de longueur de la verge dans l'homme. Ce qui a fait

Le col de la matrice.

Sa situation

Sa substance & composition.

Sa longueur & largeur.

dire à *Spigelius*, que le col de la matrice embrasse & serre la verge de toutes parts, & se dresse selon toutes ses dimensions. Par ce moyen il va au devant de la verge, lors qu'elle est courte, il cede à celle qui est longue, il se dilate, quand elle est grosse, & se retrecit quand elle est mince; car la nature a tellement pourvû à toutes les différences de la verge, qu'il n'est pas nécessaire de chercher avec souci un fourreau qui soit égal à l'épée, mais par la bonté du souverain Createur on le trouve par tout.

Ainsi dans les vierges & dans les femmes qui usent peu du mariage, & qui n'y ont pas trop de penchant, comme aussi dans celles qui n'ont jamais fait d'enfant, ou qui n'ont pas été travaillées de fleurs blanches, ces rides sont en plus grande quantité, & plus pressées que dans celles qui ont enfanté plusieurs fois, & dans les femmes débauchées qui usent souvent de l'acte venerien, dans lesquelles elles s'effacent insensiblement.

Ce *Vagina* dans les enfans a une capacité assez considerable, quoique l'orifice soit en elles très-étroit, aussi bien que dans les adultes, sur tout en celles qui n'ont pas encore été desflorées, où il demeure ainsi étroit jusqu'au premier coït, que l'hymen se rompant il se dilate médiocrement, en sorte néanmoins que dans les femmes qui n'ont l'approche de l'homme que rarement, il reste tel que la verge passe au travers comme par une espece de muscle sphincter assez lâche.

Les Rides qui sont à la membrane interne de ce col, servent à le rendre capable de s'allonger, ou de se racourcir, de se dilater, ou de se resserrer, pour s'accommoder à la longueur & à la grosseur de la verge, & pour donner passage à l'enfant, quand il sort de la matrice.

Il a de toutes sortes de vaisseaux, savoir des artères, des veines, des nerfs, des lymphatiques.

Ses vaisseaux.

Ses Arteres sont doubles; les unes, savoir celles qui viennent des hemorrhoidales rampans par la partie inferieure, les autres qui viennent des hypogastriques descendent par les côtés, d'où elles se dispersent par toute la substance, & étant arrivées à la partie superieure, elles se joignent le plus souvent aux arteres de la matrice. Il en voye de la partie d'en bas différentes veines aux hemorrhoidales, & les autres qui sont en beaucoup plus grand nombre répandues, & enfoncées de toute part dans la substance aux hypogastriques; dans lesquelles elles déchargent le sang qu'elles contiennent, lequel de là passe dans les grands vaisseaux, & enfin au cœur. C'est de ces vaisseaux sanguins que se forme ce petit lassis découvert par *Graaf*, & duquel nous parlerons cy-après. Ses Nerfs viennent de ceux qui sortent de l'os sacrum. Ses Vaisseaux lymphatiques en montant, & se dispersant par toute la substance exterieure de la matrice, se réunissent insensiblement, & s'augmentent en maniere de petit ruisseau, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au grand reservoir du chylo, dans lequel ils se déchargent.

Ses arteres.

Ses veines.

Ses nerfs.

Ses vaisseaux lymphatiques.

On ne voit ces vaisseaux on remarque que les conduits lacunaux qui sont adhérens à la substance du conduit de l'urine, viennent aboutir à la partie anterieure du *vagina*, nous en avons parlé cy-dessus.

Vers son extremité, c'est-à-dire, à sa premiere entrée, au dessus des nimphes, en sa partie anterieure & superieure s'appuie le col de la vessie de l'urine, entouré de son sphincter, & ayant en cet endroit là son issue. Sur le derriere il est fort-

Le col de la vessie.

ment attaché au muscle qui resserre l'intestin droit.

Graef a très à-propos observé que le sphincter de la vessie embrasse par une suite, ou étendue d'environ trois doigts de large la partie inférieure du vagina, & cela afin de le serrer doucement tout autour de la verge pendant l'action, & il croit que cette constriction est beaucoup aidée par les deux corps qu'il a le premier déconvérés, & desquels voicy ce qu'il écrit. La constriction dont on a parlé cy-dessus, est beaucoup aidée par ces corps, lesquels après que l'on a ôté les expansions charnues qui naissent du sphincter, paroissent en la partie inférieure du vagina aux deux côtés de la vulve: car des parties d'en bas ils montent de côté & d'autre à la substance membraneuse qui attache le clitoris aux parties voisines, & ils se terminent, & s'évanouissent en elle; en telle sorte que le corps qui est au côté droit, & celui qui est au gauche n'ont aucune communication entr'eux, ainsi qu'on peut voir, si l'on remplit de vent l'un ou l'autre de ces corps: car quoique celui du côté droit s'enfle, celui néanmoins du côté gauche ne se gonfle pas, & de même si l'on enfle le gauche, le droit n'en est pas distendu, ni le clitoris non plus, ce qui nous fait croire que le clitoris n'a point de communication avec eux. Leur substance extérieure est composée d'une membrane très-déliée, & l'intérieure, laquelle le plus souvent, tout ainsi que la substance du clitoris, s'ire sur le noir à cause de l'abondance du sang coagulé, est tissue de plusieurs petits vaisseaux, & de plusieurs fibrilles unis ensemble, & comme elle a en quelque maniere la forme d'un lassis replié, nous le nommons *Plexus Retiforme*. Selon ma pensée ce plexus est placé en cet endroit-là, afin que l'ori-

Le Plexus
retiforme.

fice du vagina en soit d'autant mieux ressermé, & le membre viril plus étroitement embrassé: car ne pouvant pas, lors qu'il est distendu par cette abondance de sang, céder par le dehors, à cause des fibres charnues du muscle sphincter qui le compriment, il faut nécessairement qu'il cede en dedans, & qu'il resserme, & retrecisse l'orifice du vagina. La distension de ces parties sera manifeste à l'œil, si l'on enfle tant soit peu les vaisseaux sanguins qui parcourent le dos du clitoris; car alors ce plexus, & toute la vulve se gonflent.

Or d'autant que le canal du vagina est très-étroit dans les vierges, plusieurs avec *Soranus* croient que la douleur qu'elles ressentent la première fois qu'elles ont la communication d'homme, vient de l'extension de cette partie, & de la rupture des petites arterioles, & des venules qui sont répandues par sa substance, d'où le sang découle comme d'une victime immolée, ce que néanmoins d'autres attribuent plutôt à la rupture de l'hymen.

L'usage du Vagina est de recevoir la verge de l'homme, de l'embrasser, & de se ressermer doucement tout autour. C'est à cette fin que dans l'excès de la passion il s'échauffe, & qu'il s'enfle un peu par l'affluence du sang & des esprits; ainsi il se dresse, & se dilate en quelque façon, afin d'admettre plus commodément la verge: car hors de la passion il s'affaisse, & tombe sur soy même, à raison de son relâchement, & de sa mollesse, ce qui fait que point d'air étranger ne peut y entrer, l'eau même, lorsque la femme est dans le bain, ne sauroit pénétrer vers la matrice. Dans le temps du flux menstruel, des fleurs blanches, ou de l'accouchement, il ne se dilate pas de son propre mouvement; mais ses côtés joints l'un contre l'au-

L'usage du
vagina.

tre, pressés par le poids du fœtus ou des humeurs, sont contraints de s'éloigner, & d'accorder passage à ce qui doit nécessairement sortir.

Qu'il faule que le vagina se dilate dans l'excès de la passion en la manière que nous venons de dire, & que sans cette dilatation il n'admette qu'avec peine le membre viril, cela est évident dans les femmes, à qui il arrive d'être contraintes par force, & contre leur volonté de souffrir l'approche d'un homme : car elles n'y ressentent aucun plaisir, & se plaignent au contraire d'une grande douleur, laquelle leur vient de ce que la verge étant introduite par force, les côtés du vagina joints ensemble sont séparés avec violence, & comme déchirés : mais cela est encore plus évident dans l'excès de la douleur, & par les grandes incommodités dont se plaignent quelquefois les nouvelles mariées, lesquelles sans ardeur & sans passion reçoivent pour la première fois le membre de l'homme.

Ce que c'est
que l'hymen,

Elle est la
marque de
la virginité.

L'Hymen est une membrane située dans le vagina proche les caruncules, laquelle est placée en travers, est mince, nerveuse, continuë à la substance du col de la matrice, attachée orbiculairement à ses parties, entremêlée de fibres charnueuses, munie de plusieurs arterioles, & venules, & ayant un trou en son milieu pour l'écoulement des mois, en sorte que dans les adultes elle pourroit admettre l'extrémité du petit doigt. Son intégrité a toujours été prise pour un témoignage certain de virginité, par la raison que dans le premier embrassement elle est inmanquablement rompue par la verge de l'homme, d'où il s'ensuit un écoulement de sang, qu'on nomme fleur de virginité. Quand cette membrane est très-ferme, & absolument continuë, sans être percée en aucun en-

droit ; ainsi qu'on l'a vu arriver plusieurs fois, l'écoulement des mois, & de tout ce qui doit être évacué par cette voye est empêché, ce qui conduit inmanquablement à la mort, si l'on ne fait intérieurement une incision à cette membrane.

Plusieurs néanmoins ne prétendent pas nier qu'il n'y ait quelque marque de virginité, que la première copulation ne donne souvent de la peine à l'un & à l'autre sexe ; qu'il ne s'y puisse répandre quelque goutte de sang, & que les filles vierges ne ressentent un peu de douleur dans les premières approches ; mais ils ne croient pas que cela arrive comme ils le prétendent, par la rupture & le déchirement de cette membrane imaginaire, y ayant bien plus lieu de croire, que c'est par l'effort que la verge fait pour entrer, en forçant les caruncules mirtiformes, & en rompant, & divisant les petites membranes qui les joignent ensemble, ce qui rend cette ouverture fort étroite ; voilà en quoy consiste, selon eux, la véritable marque du pucelage. Il n'arrive pourtant pas toujours, ajoutent ils, que toutes les filles donnent ces foibles témoignages de leur vertu, y en ayant à qui la nature a épargné cette petite douleur, en disposant ces caruncules de manière, que la verge peut entrer sans faire effort, quoy qu'elles aient toujours été fort sages, & ainsi l'on ne doit pas être si prompt à décider sur l'honneur des filles, puisque d'ailleurs, ni l'étreçissement de l'orifice du vagina, ni le linge taché de sang ne sont pas des marques assurées de la destitution des filles.

On demande, si cette membrane manquant en une jeune fille, on peut conclure avec justice qu'elle a été desflorée par un homme ? *Riolan* répond que très-à-propos, que le manque de cette

Les véritables
signes
du pucelage

Si le man-
que de l'hymen est un
indice de la
virginité
perdue.

membrane n'est pas toujours un indice assuré de la perte de la virginité, par la raison qu'il est certain qu'il n'y en a pas toujours en toutes les vierges, ou qu'on ne l'y trouve pas toujours. Car quelquefois les jeunes filles lascives rompent sans y penser cette membrane, lors qu'étant agitées des aiguillons d'amour, elles tâchent de l'appaier par l'intromission du doigt, ou de quelque autre instrument. Outre cela cette membrane est si mince, & si molle en quelques-unes, que s'entr'ouvrant, ou se rompant facilement à la première approche du mary, ni elle ne lui fait obstacle, ni elle ne verse du sang. Ajoutés qu'elle peut être rongée par quelque humeur âcre qui passe au travers, ou être rompuë par accident, par quelque coup, ou par l'intromission du doigt par la Sage-femme dans la passion histerique, & qu'enfin elle peut être si fort relâchée & ramolie par l'abondance des mois, ou de quelque autre humeur, qu'elle cede facilement le passage à la verge, lors qu'elle entre, & que se dilant plutôt qu'elle ne se déchire, elle ne répand point dans le premier congrès ce sang qu'on appelle la fleur de virginité. D'où il paroît assez clairement que la regle que l'on établit, n'est pas toujours certaine & perpétuelle, sçavoir, *Que dans la consommation du mariage l'épouse doit verser du sang, ou bien elle n'est pas vierge*; & aussi que la circonstance du linge ensanglanté, dont il est fait mention au Deuteronomie, ne doit pas être entendu absolument, mais en la manière suivante, c'est-à-dire, si l'on fait voir ce linge ainsi ensanglanté, il ne faut alors en aucune manière douter de la chasteté de l'épouse, & de sa virginité, par la raison que pour l'ordinaire, & le plus souvent on peut le démontrer; mais si on ne pouvoit le démontrer, il ne faudroit

pas néanmoins conclure de là comme une chose certaine, qu'elle ne fût pas vierge; mais qu'avant que de juger de sa virginité, il faut examiner, pourquoy en cette première action il ne s'est point répandu de sang? Si l'on doit en imputer la cause à ce qu'elle ait eu habitude avec un autre homme, ou aux autres causes naturelles dont on vient de parler.

Les Vers de Catule sur la fleur de la virginité, sont trop beaux pour ne les pas rapporter icy.

Ut flos in septis secretus nascitur hortis,

Ignotus pecori, nullo confusus aratro:

Quem mulcent aura, firmat sol, educat imber;

Multi illum pueri, nulla optavere puella.

Idem cum tenui carptus de floruit ungue,

Nulli illum pueri, nulla optavere puella.

*Sic virgo, dum intacta manet, tum chara suis
sed*

Cum castum amisit, polluto corpore, florem,

Nec pueris jucunda manet, nec chara puellis.

Comme la fleur qui est née dans un jardin clos; qui n'a jamais senti les atteintes de la dent d'aucun animal, qui n'a point été foulée aux pieds du Laboureur, ni froissée par le choc de sa charuë, qui est agitée doucement par les zephirs, que le Soleil fortifie par sa chaleur, & que la rosée & les pluyes font croître, fait le desir des jeunes hommes, & les souhaits des jeunes filles, qui la méprisent au contraire, & la rejettent lors qu'après avoir été cueillie, elle commence à se faner; de même tant qu'une jeune fille demeure vierge, elle est chérie & aimée de tous les siens;

mais du moment qu'elle a perdu la fleur de sa virginité, elle n'est plus, ni cet agreable objet des amours des jeunes hommes, ni les delices de ses compagnes.

L'orifice interne de la matrice.

L'Orifice interne de la matrice est un trou long & transversal, semblable à celui qui est au bout de la verge de l'homme, c'est le commencement d'un conduit fort étroit, qui s'ouvre pour donner entrée à ce qui doit être reçu dans la matrice, ou pour laisser passer ce qui en doit sortir. Cette partie ressemble tout-à-fait bien au museau d'un petit chien nouveau né, ou à celui d'une tanche.

Sa substance.

Cet Orifice est fort épais, parce qu'il est composé de membranes froncées & ridées, qui peuvent se dilater, & s'étendre beaucoup, quoique cette ouverture paroisse fort petite, néanmoins elle s'ouvre suffisamment pour laisser passer un enfant: on croit que celane se fait pas sans peine; puisque c'est cette partie qui retarde le plus l'accouchement, en ne s'entr'ouvrant que peu à peu par les efforts que l'enfant fait pour l'obliger à se dilater. Quand les accoucheurs touchent cet orifice, ils trouvent qu'il ceint la tête de l'enfant comme une couronne, ce qui le fait appeler pour lors le couronnement; mais après que l'enfant est passé, cet orifice disparoit, & toute la matrice n'est plus qu'une grande cavité depuis l'entrée du col jusqu'à son fond, ce qui ne dure pas longtemps; car immédiatement après l'accouchement, ces parties se retrecissent comme une bourse vide, & reprennent leur état naturel.

L'orifice interne est fermé pendant toute la grossesse.

L'Orifice interne s'entr'ouvre en la maniere d'une rose qui s'épanouit, pour recevoir la semence dans le moment de l'éjaculation, il se referme ensuite si exactement après l'avoir reçu, que la

fonde la plus petite n'y pourroit entrer. Il demeure en cet état jusques vers les derniers mois de la grossesse, qu'il s'abbeuve d'une humeur visqueuse & glaireuse, qui transudant des porosités internes de la matrice, découle par cet orifice; ce qui sert à l'amollir, & à l'humecter, afin qu'il puisse s'étendre plus facilement pour laisser sortir l'enfant.

L'Action de l'orifice interne est purement naturelle, puis qu'il agit necessairement, sans qu'il dépende de nous de le faire agir autrement, au lieu que si son mouvement étoit volontaire, il se pourroit trouver des femmes qui luy en feroient faire de tout-à-fait opposés à ceux qu'il fait.

Son action.

Le Fond de la Matrice est son propre corps, & la partie principale pour laquelle toutes les autres sont faites, elle est plus ample, plus large, & plus élevée que les autres. Elle est plus dure, & plus compacte dans les femmes qui ne sont pas enceintes, que dans celles qui le sont, & elle est de la grosseur d'un œuf de pigeon, ou un peu plus. Cette grosseur néanmoins, ainsi qu'on l'a déjà dit, est quelque peu changée, ou par l'usage de Venus, ou par la conception, ou par l'âge.

Le fond de la matrice.

Le Conduit qui est depuis l'orifice interne jusqu'à la principale cavité de la matrice est appelée le Col court, pour le distinguer du véritable col, qui est le vagina. Il est de la longueur d'un pouce, ou environ, il est assez large pour laisser entrer une plume d'oie, sa cavité est inégale, & ridée. Ce col, aussi bien que l'orifice interne, se ferme après la conception, & demeure fermé pendant tout le temps de la grossesse.

Le col court de la matrice.

La Substance de ce fond est membraneuse, & épaisse d'un travers de doigt, ce qui fait qu'il

La substance du fond de la matrice.

peut s'étendre commodément. Sa superficie externe est polie, & égale, excepté les deux côtés, où l'on voit deux éminences que l'on nomme les cornes, où s'attachent les ligamens ronds. L'interne est parsemée de beaucoup de petits pores, & de petits vaisseaux qui distillent tous les mois le sang qui doit être évacué, c'est ce qu'on appelle menstruels.

Sa cavité unique

Ses rides.

Sa ligne ou suture.

L'office de la matrice.

Si la matrice est nécessaire pour la vie.

Elle n'a qu'une seule cavité qui est tres-petite, mais qui s'élargit plus ou moins selon la grosseur du fœtus, & selon le nombre des enfans, comme lors qu'il y a des jumeaux. Elle a des rides qui rendent sa face interieure un peu inégale, & rude, afin qu'elle retienne mieux la semence, & dans les femmes non enceintes elle est enduite d'une humeur visqueuse. Elle a une ligne ou suture un peu élevée qui la divise par le milieu en deux parties, la droite & la gauche. Hippocrate & Galien disent que les mâles sont conçus en celle là, & les femelles en celle-cy.

L'Office de la Matrice est, 1. De recevoir la semence de l'homme, de conserver les œufs de la femme, de les fomentier jusqu'à ce que le fœtus se forme, & lorsque le fœtus est devenu meurt, & qu'il a besoin de respirer un air libre, de le pousser dehors, pour luy faire jouir de la lumière. 2. De servir pour les purgations naturelles du corps de la femme : car il s'évacue plusieurs humeurs superflues par cette partie.

On demande si la matrice est absolument nécessaire pour la vie ? On répond que non ; puisque la femme peut vivre en étant privée, comme il paroît en celles en qui la matrice étant tombée, & sortie au dehors, & s'étant ulcérée & corrompue par l'air, & le froid extérieur, on l'a coupée, & qui néanmoins ont ensuite vécu en bonne santé pendant

pendant plusieurs années, même elles ont eu la communication de leurs maris avec le même plaisir que si elles avoient encore leurs matrices de quoy l'on voit plusieurs exemples rapportés par des Medecins dignes de foy.

On demande encore, si c'est par une vertu, & par une faculté qui soit spécifique à la matrice que le fœtus s'y forme ? On répond, que non ; mais que la force ou vertu formatrice réside dans la semence même, & que la matrice ne contribue pas plus à la generation de l'homme, que la terre à la production des plantes, c'est-à-dire, qu'elle fournit aux œufs & à la semence un lieu sec & temperé, & suffisamment de l'aliment.

Mais, quoy qu'il n'y ait aucun des anciens Medecins qui n'ait tenu pour certain, que la seule matrice est destinée pour l'office de la conception, & que le fœtus ne peut être conçu ailleurs, néanmoins dans ce siècle-cy de tres-habiles gens ont reconnu & observé que la conception a été quelquefois faite dans les tubes de la matrice.

On demande, si la boule ou globe que l'on sent dans les affections histeriques, n'est pas la matrice qui se meurt ? Diemerbroeck répond, que cette boule ou globe que l'on sent dans le bas ventre monter jusqu'au ventricule, ou plus haut, n'est pas la matrice, ni les testicules, ou les tubes de la matrice gonflés par de la semence qui s'y pourrit, & qui sont agitées avec violence çà & là ; ainsi que l'a cru Rivin ; car ces parties ne sont ni assés relâchées & molles, ni assés grandes pour pouvoir monter jusqu'au dessus du nombril, & y être ressenties de la grosseur d'un œuf de poule ou d'oye ; mais ce sont les intestins mêmes qui sont frappés & piquetés par une vapeur âcre & maligne qui s'élève de la matrice ou des testicules, &

Tome II.

Z z

Si c'est la matrice qui forme le fœtus.

Si le fœtus se forme aussi hors de la matrice.

Ce que c'est que la boule ou globe que l'on sent dans les affections histeriques.

l'inquiétude que ce picotement leur cause, étant communiquée au cerveau, ce viscère envoie d'abord dans leurs fibres grande abondance d'esprits animaux, afin de repousser, & chasser la cause de ce mal; en sorte que les intestins en étant gonflés, ils se resserrent, & souffrent contraction; & si en ce moment il se rencontre en eux quelques vents, comme très-souvent il y en a, ces vents se ramassent tout autour, & les serrant, & embrassant étroitement, ils forment ce globe que l'on croit y sentir. L'utilité de la ligature forte dont les femmes se servent en pareil cas par le moyen d'une bande large, ou longue serviette, dont elles s'entourent étroitement le ventre, ne consiste pas en ce que cette ligature empêche l'élevation de ce globe qu'elles croient être la matrice, vers le haut; mais en ce qu'elles retiennent, & empêchent l'élevation de ces vapeurs âcres & malignes. Or ces vapeurs sont excitées par la fermentation ou effervescence de quelques humeurs, qui étant par ce moyen long-temps retenues au dessous de la ligature, sont enfin dissipées par la chaleur des parties des environs.

De quelle utilité est la ligature faite au ventre dans l'affection hystérique.

Que les symptômes viennent du suc pancréatique.

Si la matrice ne sent point les odeurs.

Sylvius & Graef ne veulent point admettre la cause de la suffocation hystérique que *Diemerbroeck* vient d'exposer; mais ils en ont inventé une autre bien différente, sçavoir le vice particulier du suc pancréatique, par lequel ils disent, que sont excités tous les symptômes qui arrivent dans cette affection; en sorte qu'ils rejettent avec assés de chaleur, ce que tous les anciens, & la plupart des nouveaux ont enseigné sur ce sujet, & disculpent honnêtement la matrice, & les parties spermaticques, d'être la cause de tels accidens.

On demande, si la matrice ne sent pas les odeurs. Le même *Diemerbroeck* répond, qu'elle

n'a point d'entendement, ni par conséquent aucune connoissance de la bonne ou de la méchante odeur, pour en faire le choix. Qu'elle n'a pas non plus un nés, ni aucun autre instrument propre pour l'odorat, & qu'ainsi elle ne sent pas les odeurs, ou comme agréables, ou comme puantes, ni elle ne les embrasse pas, parce qu'elle les aime, ou ne les fuit pas, parce qu'elle les hait. Qu'elle ne les ressent pas non plus comme odeurs, ni enfin qu'elle n'en est pas affectée, entrant qu'elles sont odeurs; mais entant qu'elles ont une qualité chaude, atténuante, âcre, dissolvante &c.

On demande, pourquoi les mauvaises odeurs appliquées au nés, diminuent les symptômes de la suffocation? On répond, que cela ne vient pas de ce que la matrice à leur approche descend comme en fuyant; mais de ce que l'odorat étant mal affecté par leur présence, le cerveau se resserre pour se délivrer de cette fâcheuse impression, & qu'ainsi non seulement il envoie peu d'esprits aux fibres qui font la contraction des intestins, du diaphragme, & des muscles de la gorge; mais encore il ferme l'entrée aux vapeurs, qui des testicules, ou de la matrice s'élevoient jusques à luy, & en chasse celles qui y étoient entrées. On peut ajouter à cela, que les odeurs mêmes par la qualité de dissoudre qui leur est propre, les dissolvent simplement, & les chassent & du cerveau & de la gorge, & ainsi la femme ne reprend pas seulement la connoissance mais encore les muscles de la gorge s'étant relâchés, elle est délivrée du danger de la suffocation.

On demande, pourquoi les bonnes odeurs étant appliquées au nés nuisent à la suffocation? On répond, que les choses d'agréable odeur aug-

Z z ij

Pourquoy les mauvaises odeurs sont utiles.

Pourquoy les bonnes odeurs nuisent.

mentent cette affection, non pas que la matrice remonte pour venir à leur rencontre; mais c'est que pendant que l'ame perçoit par le moyen de l'odorat leur bonne odeur, le cerveau pour laisser joûir la femme plus long-temps, & mieux de ce plaisir, se dilate, & ainsi, non seulement il permet qu'il s'écoule beaucoup d'esprits aux fibres dont on vient de parler, & par ce moyen leur contraction augmente, mais encore il reçoit en soy les vapeurs nuisibles qui s'élèvent de la matrice en grande abondance par les pores dilatés de toutes parts, & c'est ce qui fait que pour lors tous les symptômes hystériques, comme la suffocation, le delire, l'assoupissement, quelquefois les convulsions épileptiques &c. s'augmentent. Quant au soulagement que les malades reçoivent, si l'on frotte intérieurement de ces choses de bonne odeur leurs parties naturelles, cela vient de ce que ces odeurs atténuent les humeurs grossières & malignes qui sont aux environs de la matrice, qu'elles dilatent les pores, & qu'elles dissipent puissamment.

Si le mouvement de la matrice est spontané.

On demande, si le mouvement de la matrice dans les femmes grosses, & dans sa chute au dehors, n'est point un mouvement spontanée? *Diamerbroeck* répond que non, par la raison que pendant la grossesse elle ne s'élève pas seulement & simplement vers les parties d'en haut; mais qu'elle croît généralement en toutes ses parties, en tous sens, & vers tous les côtés: car le domicile du fœtus s'agrandit à mesure qu'il croît luy même, & plus il devient grand, plus à proportion la matrice devient grande, épaisse, & charneuse, en sorte qu'au temps de l'enfantement, ou environ, elle est de l'épaisseur d'un poûce, & souvent d'environ deux doigts, & cette épaisseur ne luy vient

pas par une simple affluence d'humeurs, dont le ramas se fait dans ses pores; mais par un accroissement de véritable & solide chair. Or il y a grande différence entre cet accroissement de la matrice, & son mouvement spontanée, parce que celui-là ne se fait que par un long-temps, & celui-cy devroit, & pourroit se faire dans le moment, & ensuite cesser de même, dans celui-là la substance de la matrice s'augmente, & s'épaissir, dans celui-cy elle devroit s'étendre, & s'atténuer.

Dans la chute de la matrice son mouvement n'est pas spontanée, mais symptomatique; car pour lors ses ligamens s'étant relâchés, & la substance étant affectée d'une intemperie chaude & froide, elle tombe de son propre poids, ainsi que tous les corps graves, en la même manière qu'un homme qui tombe d'une haute tour, ne se meut pas vers le bas volontairement, & de son gré, mais il y est forcé par son propre poids. A la vérité, si voulant aller vers le bas, il y descendroit par des degrés, on diroit alors, & avec justice, qu'il se mouvrait. Il en est de même de la matrice, qui ne se meut pas en tombant, mais qui est menée par sa gravité. On voit évidemment par toutes ces raisons, que la matrice ne se meut ni vers le haut, ni vers le bas, ni qu'elle n'est point errante dans le bas ventre par un mouvement vagabond; mais que quelquefois en se relâchant elle tombe symptomatiquement, & par hazard, ou vers les côtés, ou vers les parties d'en bas.

On peut objecter, que s'il est vrai que la matrice ne se meuve pas de son propre mouvement; d'où vient que le fœtus qui est contenu dans la matrice est quelquefois poussé dehors après la mort de la mère: car au rapport de *Bartholin*, le Sphinx Theologico-philosophique raconte qu'un

Le mouvement de la matrice dans sa chute.

Si le fœtus peut être poussé hors de la matrice, la mère étant morte

petit enfant sortit sain, entier, & en faisant un cri du ventre de sa mere, quoique morte. Telle fut la naissance de *Scipion*, & celle de *Mautim*, au rapport des Historiens. Tel fut enfin le cas rapporté par *Rolfincius*, & par *Salmuth*, d'une femme qui étant morte à l'entrée de la nuit, fut laissée seule dans sa chambre, & le lendemain on trouva entre ses cuisses un enfant qui s'étoit fait passage par son propre effort. Mais il faut répondre à cette objection: qu'il arrive souvent que le fœtus survit dans la matrice à sa mere; (car il est constant par plusieurs exemples, que plus d'une fois on a tiré par l'incision de l'abdomen des meres déjà expirées des fœtus encore vivans;) Ainsi si l'enfant est vivant & vigoureux, & l'orifice de la matrice ouvert, & si les parties naturelles se trouvent glissantes, & relâchées, ou par les travaux des accouchemens précédens, ou par l'écoulement d'un amas de serosités impures, il se peut faire que la mere étant seulement morte depuis peu, le fœtus qui a toutes ces dispositions, sorte au dehors par son propre effort, sans être aidé d'aucun mouvement de la matrice qui est déjà morte: mais ce cas est tres-rare, & il arrive beaucoup plus souvent que les femmes après de longs & de grands travaux soufferts dans l'enfantement, & dans ceux même des passions hystériques, tombent enfin en syncope profonde, en sorte qu'on les croit mortes, même quelquefois on les a ensevelies comme mortes, quoique néanmoins on les ait vû ensuite revenir. *Mathew* rapporte sur ce sujet un exemple memorable. Il arriva, dit-il, à Madrid en Espagne un exemple digne de pitié. Une Dame de qualité de la famille de Dom Francisco Hasso, après avoir demeuré trois jours à l'agonie, fut esumée morte par ses parens, qui la

firent porter dans un lieu souterrain, destiné à la sepulture de ceux de leur famille. Quelques mois ensuite la porte de ce sepulcre ayant été ouverte, pour y en ensevelir un autre, on trouva son corps encore dans le même endroit, mais ayant en son bras droit un enfant mort. Ce qui fait voir que, lors qu'on l'enterra, elle n'étoit pas encore morte, & qu'elle enfanta depuis cet enfant infortuné. En pareil cas, on dit qu'il peut facilement arriver que la femme qu'on a crû être morte le jour de devant, enfante encore le jour d'après, & rend l'ame au même moment qu'elle met son enfant dehors, & pour lors les assistans qui sont trompés par cette apparence de mort, croient que la mere a fait son enfant après avoir expiré, laquelle néanmoins n'étoit pas encore morte lors qu'elle enfantoit. En sorte qu'on ne peut point absolument conclure de là que la matrice se meuve d'un mouvement spontané, ou qui lui soit propre.

On demande, si les femmes ont de la semence? On répond, qu'il est évident qu'elles en ont; puis qu'elles ont des testicules, des arteres, des veines spermatiques, & des vaisseaux deferens, c'est-à-dire, les tubes, & aussi les prostates. Or ces parties ne leur ont pas été données en vain, elles servent donc sans doute à la generation de quelque semence. Ajoûtés à cela, que dans les testicules il y a des œufs visibles, qui contiennent une liqueur, laquelle tient du blanc d'œuf, & à qui le nom de semence convient assez bien, & que ces œufs étant rendus feconds par l'irradiation de la semence de l'homme, sont portés par les vaisseaux deferens, c'est à dire, par les tubes à la matrice. Enfin les femmes versent dans l'embrasement une certaine matiere seminale qui vient des prostates, & elles ont après le coït les mêmes

Si la femme
a de la se-
mence.

symptomes, que ceux qui arrivent aux hommes : c'est-à-dire, la lassitude, le trouble de veüe, l'engourdissement, la cessation de la concupiscence.

On demande, si la semence de la femme a quelque usage dans la generation, & s'il est vray qu'il y ait eu des femmes qui ont conçu sans avoir senti aucun plaisir dans l'action? On répond, qu'il paroît clairement que la semence de la femme enfermée dans les œufs, est absolument nécessaire à la generation. 1. De ce que de la semence du mâle il ne se fait point de generation, si la partie spiritueuse ne tombe pas, ou ne penetre pas dans la liqueur albumineuse de l'œuf, comme dans la matiere convenable à cet usage. 2. De ce que les femmes ne conçoivent pas, lorsque dans le coït elles versent leur semence sans aucune délectation : car il ne faut point en croire celles qui disent, qu'ayant été corrompues, & prises par force, elles ont conçu sans avoir senti aucun plaisir, ou sans avoir fait aucune éjection de semence. 3. De ce qu'entre les animaux, les chiennes, les truyes, & les autres femelles deviennent steriles, si on les châtre; puis qu'en effet on les prive des organes qui servent à la generation de la semence; Outre cela l'Ecriture Sainte dans la Genese, fait mention de la semence de la femme, comme d'une chose tres-nécessaire à la generation.

D'où vient que dans l'âge de puberté la voix ne grossit pas aux femmes comme aux hommes.

On demande, d'où vient qu'il n'arrive pas aux femmes dans le temps de leur âge, auquel on dit que la semence se forme en elle, & qu'il arrive aux hommes au même âge, c'est-à-dire, que leur voix ne grossit pas, leurs nerfs ne se fortifient pas, leur corps ne se dessèche pas, leur esprit n'en devient pas plus vigoureux? On répond, que

cela vient de ce que leur temperament est beaucoup plus froid, & plus humide que celui des hommes, à raison dequoy la semence enfermée dans leurs œufs, est plus crüe, & plus humide que la semence virile, & n'envoie pas de soy dans tout le corps une exhalaison, ou expiration fermentative si chaude, & si âcre, que celle qui s'élève de la semence de l'homme.

On demande, en quoy consiste la nécessité de la semence de la femme? *Diemerbroeck* répond, qu'afin que de la semence des plantes il s'en fasse quelque produit on, il est également nécessaire, & que la terre où on la sème soit fertile, & que la semence soit féconde; la fécondité de celle-cy dépendant du germe spiritueux, & la fertilité de celle-là d'une chaleur convenante, & d'une humidité suffisamment, & deuëment empreinte de particules salines, & de sulphureuses. Si ces deux choses ne concourent pas ensemble, il ne s'engendre rien de la semence de la plante; car si, par exemple, l'on jette du froment pur & excellent dans un monceau de sel, de fer, de plomb, ou de sable acide, il ne s'en produit rien; quoique de soy ce froment soit fécond; la raison en est, qu'il n'est pas semé en une matiere convenable, dans laquelle son germe se puisse résoudre, & reduire en acte; de même si on le jette en une terre, dans laquelle il y ait trop de sel, ou à laquelle on ait ajouté de la chaux, ou semblable autre matiere corrosive, & âcre, alors la semence se corrompt avec son germe qui est étouffé, & il ne s'en produit rien; mais si on la jette en une terre grasse, & bien fumée, alors les parties les plus déliées de l'humide terrestre entrent par le moyen de la chaleur dans les plus petits pores de la semence du froment, & se mêlent à la substan-

La cause de la nécessité de la semence de la femme.

ce , laquelle elles gonflent , & ainsi son germe se dissout , & se réduit en acte , & ce qui s'en forme , se nourrit d'abord , s'augmente , & croît par ce même humide dont on vient de parler , pour ensuite prendre de la terre , même par les racines qu'il jette une plus abondante , & plus solide nourriture.

C'est à peu près de cette maniere que la chose se passe pour la generation de l'homme. La matrice est un champ ou terre , qui en premier lieu reçoit la semence féconde de l'homme ; mais si ce champ , quoy qu'arrosé d'une humidité convenable , n'embrasse pas , & ne dissout pas la semence du mâle après qu'il l'a receuë , si par les trompes il n'en envoie pas les parties les plus subtiles germinantes aux œufs contenus dans les testicules , ou ovaires , & si ces œufs , ainsi rendus féconds , ne retournent pas , & ne s'avancent pas vers la matrice , afin que par sa chaleur le germe qui vient d'être répandu en eux soit excité , & réduit en acte , il ne se fait point de generation : car de la semence de l'homme seule , quoique très-féconde de soy , il ne se produit rien. Or la semence albugineuse des œufs de la femme est semblable à l'humide gras de la terre , & même il est cet humide même préparé , & disposé , lequel recevant en soy convenablement la partie spiritueuse de la semence de l'homme , & s'insinuant dans ses pores les plus petits , & les plus étroits , peut la dissoudre , & par ce moyen dégager , développer , & réduire en acte le germe qu'elle enferme. C'est en se développant , & se réduisant ainsi en acte , que ce germe forme incontinent de soy un léger abrégé de tout ce qui doit être formé , (c'est-à-dire , les premiers , & plus délicats délineamens de tout le fœtus ,) lequel il nourrit

ensuite , & fait croître par le moyen de la substance même de cet humide albumineux convenable , dans laquelle il flotte. Cette nourriture dans ce commencement se fait par irradiation , & par apposition , & continuë jusqu'à ce que le fœtus ait acquis de la fermeté , & que ses viscères étant devenus assez vigoureux , & robustes , ils puissent de soy-même digérer , & préparer les alimens qui dans la suite sont apportés dans la matrice , & introduits , & versés en luy intérieurement par la bouche , & par le nombril. On voit évidemment de là pourquoy de toutes les communications que l'on a avec une femme vuide , il ne s'en fait pas toujours une conception : car si la femme à raison de quelque intemperie , ou mauvaise conformation des ovaires , de son âge trop avancé , ou de quelque autre cause , est destinée d'œuf , ou que la matiere albumineuse qui est dans ses œufs soit mal disposée , peu tempérée , trop âcre , trop brûlante , trop froide , ou enfin viciée par quelque méchante qualité que ce soit qui la rende incapable de dissoudre la semence fécondante de l'homme , alors il ne se peut pas faire de conception : car il arrive aussi très-souvent , ou que les œufs des femmes ne sont pas encore parvenus à leur juste maturité , ou qu'à raison de quelque empêchement qui se rencontre dans les voyes , le germe ne peut pas arriver à l'ovaire , ni les œufs à la matrice , ou que la semence même de l'homme est de soy faible , sans vertu , & privée de germe , & enfin que son germe , quoique prolifique , ait avant que d'arriver aux œufs , corrompu , & suffoqué dans la matrice , soit à cause de son intemperie , soit de quelques méchantes humeurs qui y croupissent , & c'est par toutes ces raisons qu'il ne se peut faire pour lors de conception.

Si la semence de la femme est la cause formatrice.

On demande, si la semence de la femme est la cause efficiente, ou formatrice du fœtus? Le même *Diemerbroeck* répond, qu'elle n'a pas en soy la vertu ou principe qui forme le fœtus, qu'elle n'agit point dans sa formation, & même qu'elle ne fournit pas la matière de ses premiers delineamens; mais que néanmoins elle est très-nécessaire, comme étant la matière qui doit recevoir mollement, dissoudre, & fomentier le germe de la semence de l'homme, délivrer de tout empêchement l'esprit formateur qui reside dans ce germe, le disposer à agir, & à former de sa propre substance la première tissure, & les premiers ébauchemens du corps, & enfin nourrir l'embryon dans ces commencemens.

Si le sang menstruel est nécessaire pour la formation des parties.

On demande, si le sang menstruel concourt conjointement avec la semence à la première formation des parties? On répond, que non, parce que les premiers traits des parties sont formés de la seule semence, & cela de, & par sa plus subtile, & plus spiritueuse partie, & le sang menstruel, ni aucun autre sang que ce soit, n'y apporte autre chose que la nourriture, de laquelle vient l'accroissement.

Si la semence du mâle seule se réduit en acte.

On demande, si la semence du mâle seule se réduit en acte, & si elle produit quelque chose qui ressemble au principe d'où elle est émanée? On répond, qu'elle ne le peut, si elle n'est mêlée avec un ferment, & avec un aliment qui lui soit convenable, & que si dans l'un ou l'autre de ces points il arrive quelque manquement, quelque erreur, ou quelque vice; alors ou il ne s'en produit rien, ou ce qui s'en produit est défectueux, ce que la nature néanmoins rétablit, & perfectionne autant qu'il lui est possible. En la même manière absolument que nous voyons parmi les

plantes, que le grain de froment, ou d'orge, jeté dans une terre inculte, ou aride, dégénère par défaut de ferment, ou d'aliment, en yvraie, ou en quelque autre herbe inutile, qui ne ressemble presque point à ces premiers grains.

On demande, à quel âge la semence s'engendre? On répond, qu'elle ne s'engendre que lorsque le corps commence à devenir plus sec, & plus robuste, & qu'il est parvenu au plus haut point de sa croissance; ainsi comme cette force, & cette fermeté arrive principalement entre la quatorzième, & la vingtième année de l'âge, c'est en ce temps-là qu'il commence de s'engendrer de la semence, laquelle acquiert de jour en jour davantage de perfection, que le corps devient plus vigoureux, & plus robuste, & qu'il a moins besoin de croître.

A quel âge la semence s'engendre.

On demande, comment se fait l'accroissement du corps? On répond, qu'il se fait dans la jeunesse, parce que toutes les parties abondent en un suc extrêmement humide, sulphureux & huileux: car comme à raison de ce suc ces parties sont très-faciles, & très-disposées à se fléchir, & à s'étendre, il arrive de là que les esprits animaux qui s'écoulent en elles ne peuvent pas facilement faire fermenter le sang qui leur est apporté par les artères pour leur nourriture, ni séparer suffisamment les particules salines qu'il contient, d'avec les sulphureuses. Et cela en partie, parce que leur force est émoussée par l'humidité surabondante, & par l'oleaginosité des particules sulphureuses; & en partie, parce que le cerveau encore trop humide, ne peut pour lors engendrer des esprits assez acres pour exciter dans le sang une forte effervescence, tels néanmoins que dans la suite, lorsque toutes les parties sont devenues plus se-

Comment se fait l'accroissement du corps.

ches, il les engendre. Par cette même raison aussi les parties spermatiques, dans lesquelles principalement réside la faculté de faire la semence, ne se dessèchent pas beaucoup pour lors; mais à raison des particules humides, & huileuses de l'aliment qui leur est continuellement ajouté, elles s'étendent, & croissent en longueur, & en épaisseur, & cela d'autant plus promptement, que l'aliment qui leur survient est plus humide, & plus huileux, comme il arrive dans l'enfance, & dans la jeunesse; mais la force & la fermeté s'augmente en elles, lors qu'elles deviennent plus sèches, & qu'elles croissent moins; on parle d'une sècheresse modérée, & convenable, non pas d'une totale aridité. Or ce qui fait que les parties se dessèchent ainsi, est que cette abondance, & huileuse humidité est peu à peu consumée par la chaleur qui augmente aussi avec l'âge; & ainsi la trop grande humidité, & flaccidité des parties spermatiques diminuant, elles deviennent plus robustes, par la raison que se séparant pour lors du sang plus de particules salines qu'auparavant, il s'en mêle une plus grande quantité à leur aliment, qui par conséquent leur est plus fortement, & plus solidement uni, & assimilé.

Pourquoi il ne s'engendre point de semence dans les enfants.

On demande, pourquoi il ne s'engendre point de semence dans les enfans? On répond, que la même cause qui fait, & qui entretient l'accroissement des parties dans eux, la même empêche qu'il ne s'y engendre de la semence, c'est à-dire, que comme il ne va aux testicules que très-peu d'esprits animaux, & peu âcres, & que le sang qui y est porté est très-humide, & très-huileux, il s'ensuit de-là qu'il ne s'y peut faire autre chose que leur accroissement seulement, & nullement de la semence; mais dans le cours de l'âge, cette

humidité huileuse s'étant un peu consumée par la chaleur, à mesure qu'elle augmente, le cerveau, qui par conséquent est devenu plus sec, engendre des esprits animaux plus âcres, & ces esprits se répandans par les nerfs qui aboutissent aux testicules, dans le sang artériel qui y est apporté, en séparent mieux les particules salines propres pour la generation de la semence; en sorte que se mêlant eux-mêmes avec ces particules, ils se condensent conjointement avec elles en liqueur très-subtile, laquelle par la faculté, ou vertu spécifique des testicules, qui procède de leur tempérament particulier, & de leur conformation, se cuit en semence qui devient plus parfaite, moins cette humidité, qui doit être modérée dans les corps parfaits; prédomine en elle.

On demande, pourquoi dans la vieillesse peu vigoureuse il ne s'engendre dans les testicules que peu de semence, encore est-elle aqueuse; quelquefois même il ne s'en engendre point du tout? On répond, que la raison est, que dans cet âge la chaleur diminuée, en sorte que l'humide reprend le dessus, & prédomine, quoy qu'elle ne soit pas huileuse comme dans l'enfance; mais crüe & aqueuse; ce qui fait que le cerveau devient de nouveau humide, & qu'il engendre moins d'esprits, & de moins âcres. Il faut ajouter que les parties qui servent à la coction de la semence, deviennent aussi plus humides, & qu'elles se relâchent; en sorte que, soit à raison du peu de disposition de la matière, soit de leur propre foiblesse, elles ne peuvent faire de la semence.

On demande, pourquoi les cunuques, & les animaux châtrés deviennent plus gras, plus lents, plus languissans, & moins animés? On répond, que cela procède de ce que l'enlèvement des tes-

Pourquoy dans les vieillards, il s'engendre peu ou point de semence.

Pourquoy les cunuques, & les animaux châtrés de-

viennent
plus gras,
plus lents,
plus lan-
guissans, &
moins ani-
més.

ticules cause en eux un très-notable changement de temperament ; par la raison qu'il se fait dès-lors une entière cessation de cette exhalaison, ou inspiration féminale d'odeur forte, & comme puante, laquelle a coutume de se répandre dans toutes les parties du corps de l'homme, d'augmenter la chaleur du sang, & des autres humeurs, & enfin de rendre les esprits animaux plus âcres, & plus vigoureux. Ce changement si considérable de temperament entre plusieurs autres signes, paroît dans les eunuques, en ce que les poils qui leur étoient crûs avant que d'être châtrés, ne tombent pas à la vérité ; mais ceux qui ne l'étoient pas encore, soit à la barbe, soit en autre part, ne leur croissent jamais. Il est encore évident dans les cerfs parvenus à leur maturité masculine ; car les cornes qui croissent sur leurs têtes, ont coutume pour lors de tomber chaque année, & en leur place il en revient à même temps de nouvelles ; mais si on les châtre immédiatement après qu'ils ont mis bas les premières de ces cornes, alors il ne leur en recroît jamais plus d'autres, & ils deviennent, à ce qu'on assure, plus gras. Or ce changement de temperament, causé, à ce qu'on vient de dire, par ce manque de l'émission, ou inspiration féminale faite par les testicules, tend vers le froid ; d'où vient que le sang en est moins huileux, & moins chaud, que les esprits qui s'engendrent sont moins âcres, moins vigoureux, moins prompts, & se dissipent moins, & que la portion du sang qui devoit être employée en semence, & en esprits seminaux, reste toute dans le corps, remplit les vaisseaux, & est ensuite appliquée, & ajoutée aux parties en surabondance de nourriture, laquelle les humecte davantage par sa quantité, & par son oleaginosité,

oleaginosité, & enfin les engraisse : car la vertu fermentative des esprits animaux s'émoussant beaucoup, & devenant plus foible dans cette grande quantité de suc sanguins moins chauds qu'à l'ordinaire, fait moins parfaitement la séparation des particules sulphureuses, & huileuses d'avec les salines, auxquelles par cette raison elles demeurent mêlées en plus grande quantité, & étant ensemblement apposées aux parties qui doivent être nourries, elles les humectent davantage, & les rendent plus grasses, & plus repletes, mais plus languissantes, & moins robustes ; parce qu'elles empêchent par leur entremise que les particules du sang les plus seches, & les plus salines ne s'unissent fortement aux parties spermaticques, desquelles principalement vient leur force. Il faut ajouter à cela, que dans les châtrés le cerveau pareillement par cette redondance excessive de sang huileux est trop humecté, ce qui fait qu'il engendre des esprits moins âcres, moins subtils, & moins vigoureux, qui par conséquent sont moins propres pour la fermentation, & pour les actions animales ; aussi les eunuques sont peu courageux, languissans, & effeminés, leur esprit est pesant, & ils sont lents en toutes leurs actions, soit du corps, soit de l'ame.

On demande ; pourquoy les personnes grosses & grasses sont moins propres pour l'acte venerien ? On répond, que la même surabondance des parties huileuses dans le sang, par laquelle l'acrimonie des esprits animaux est émoussée, fait que ces personnes engendrent moins de semence, & qu'ils l'engendrent plus lentement, ce qui les rend moins vigoureux pour l'acte venerien, dont ils sont bien-tôt fatigués, & lassés ; tout au contraire des gens robustes maigres, qui ont beau-

Pourquoy
les per-
sonnes
grosses
& grasses
sont moins
propres
pour l'acte
venerien.

coup de panchant, & qui le supportent facilement, & long-temps; parce qu'en ceux cy il s'engendre beaucoup plus de semence, & plus promptement qu'en ceux-là, par la raison qu'ils ont plus grande quantité d'esprits animaux, & de plus âcres, & que leur vertu fermentative n'est pas émoussée par le trop d'humidité huileuse. Mais dira-t-on, pourquoy les enfans qui ont cette même abondance d'humidité, ne deviennent-ils pas gros & gras? La raison est que cette humidité passe en eux en l'augmentation & accroissement de leur corps.

D'où vient la lassitude dans les personnes plectoriques.

On demande, d'où vient que dans le plethore le corps se lasse facilement, qu'il devient paresseux, & foible, que les actions animales, tant les principales que les autres, se font lentement, que l'on devient assoupi &c? On répond que cela procede de ce qu'à raison de cette trop grande abondance d'humidité huileuse dans le sang, il s'engendre dans le cerveau peu d'esprits animaux, & que ceux qui y sont engendrés, sont moins âcres, & moins agités.

CHAPITRE XXVI.

Des Maladies de la Matrice.

Les Maladies de la Matrice.

Les Maladies de la matrice se divisent en celles qui arrivent au vagin, ou au col de la matrice, comme le Teutigo, les Excroissances charneuses, le retrecissement, la Chûte, les Pustules, les Condilomes, les Hemorroides, les Ulceres, les Rhagades, & les Verruës. En celles qui arrivent aux lèvres des parties naturelles,

Comme les Catuncules, la Dénatigeaison de la vulve, la Tumeur des lèvres. Et en celles qui arrivent à la matrice, comme l'Intemperie, l'Inflaction, l'Hydropisie, l'Inflammation, le Scyrre, la Chûte; le Sphacele, les Playes, & les Ulceres.

Les Symptomes de la matrice sont la Suppression & Flux excessif des menstruës, le Flux uterin, la Gonorrhée, les Pâles couleurs, la Suffocation de matrice, la Fureur uterine, la Sterilité, la Mole, la Conformation depravée du fœtus, les Monstres, l'Avortement, le Fœtus mort dans la matrice, & l'Enfantement difficile.

Les symptômes de la matrice.

Le Teutigo est une inflammation du clitoris, causée par l'abondance des esprits & du sang qui se portent dans cette partie, & qui la distendent de telle sorte, que les femmes peuvent en abuser. Lorsque cette indisposition est sans chatouillement, on la nomme priapisme, & salacité quand il y a du plaisir.

Le Teutigo.

Dans cette maladie le clitoris devient gros & enflé, & bandé comme une verge, & il est quelquefois si long, qu'il sort par la vulve. Cette incommodité n'est pas dangereuse, mais elle est laide & fâcheuse.

Les Excroissances charneuses du vagin s'appellent Queue, parce qu'elles sortent quelquefois au dehors, en pendant comme une queue. Elles sont causées par l'abondance de la limphe & du suc nourricier, qui font des obstructions dans la membrane interne du vagin; en sorte que les fibres de cette partie recevant toujours de nouveau suc nourricier, elles grossissent, & se relâchent considérablement, en occupant quelquefois tout le vagin. Il y a des femmes plus sujettes à ces excroissances, parce qu'elles ont les vaisseaux de

Les excroissances charneuses.

vagin fort gros ; d'où vient qu'ils se peuvent dilater aisément par l'abondance du suc nourricier.

Ces *Excroissances* sont faciles à connoître , comme elles remplissent une partie du vagin les femmes appréhendent les approches. Elles sont plus difformes & incommodes , que dangereuses.

Le retrecissement du col de la matrice.

Le *Retrecissement* du col de la matrice peut venir de plusieurs causes : car outre qu'il peut être de naissance , une pierre dans la vessie peut le comprimer , ou une tumeur dans le rectum , enfin des carnosités & des fungus peuvent le boucher.

Quand ce retrecissement est entier , il arrive une suppression des mois , l'on sent une douleur pesante , quelquefois l'urine est supprimée , & souvent il survient une strangurie , & une dysurie. Enfin on le reconnoît facilement , en examinant la partie , & au recit qu'en fait la Sage-femme.

Le *Retrecissement* qui vient dès la première conformation ne se guérit gueres. Si le conduit de l'urine est aussi bouché , on y fera l'opération.

La descente de la matrice.

La *Descente* de matrice n'est qu'un allongement du vagin qui s'avance au dehors. Elle arrive souvent après l'accouchement par l'ignorance des Sages-femmes , qui tirent les rides du vagin , pensant tenir l'arrière-faix , ce qui fait que le col de la matrice se separe des parties auxquelles il est attaché , de maniere qu'on le voit pendre au dehors sur les lèvres. Elle arrive encore dans les filles , ou par une inflammation , ou par un relâchement des rides de la membrane du vagin , ce qui vient toujours par des obstructions , ou bien c'est par des ulcerations qui ont rongé , & qui ont effacé les rides du vagin.

Si la *Tumeur* est encore dans les lèvres de la vulve , ou proche , on l'appelle seulement descente. Il ne paroît alors qu'une petite tumeur qui

occupe les lèvres , ou un corps pesant de la grosseur d'un œuf.

Si la *Tumeur* est en dehors , c'est proprement ce qu'on appelle abaissement , elle est plus ou moins grande , & laisse un trou au milieu , que les Anciens ont pris fausement pour l'orifice interne de la matrice , alors tout le col de la matrice est relâché , quelquefois il n'y a point de trou , & la tumeur est seulement ronde , & alors il n'y a que quelques rides du col de la matrice qui soient relâchées.

On sent au commencement une douleur avec tension vers les lombes , & l'hypogastre causée par le poids qui tire violemment ces parties , tantôt la fièvre survient , tantôt les convulsions , tantôt la substance descendue se corrompt , s'ulcere , & souvent se gangrene.

Ses signes.

La véritable descente produite par quelque violence externe , est presque toujours curable : car cette violence ne peut arriver sans rompre & sans déchirer les ligamens larges dont la consolidation & la réunion artificielle semble peu vraisemblable.

Son Pronostic.

La *Chûte* nouvelle du conduit de la pudeur , & n'étant encore que dans l'état de descente , peut se guérir facilement , principalement dans les jeunes ; mais si le mal est inveteré , si l'air a altéré considérablement la substance , si la malade est âgée , il sera difficile d'en venir à bout.

Rarement la chute du col de la matrice est mortelle , elle est seulement tâcheuse par les ulcères , & la puanteur qui surviennent.

La *Fièvre* , la douleur , la convulsion , & autres semblables symptômes cruels qui arrivent , la rendent mortelle.

Les *Pustules* du col de la matrice sont de petits

Les Pustules.

tubercules qui font de la douleur & de la démangeaison, & les *Condilomes* sont d'autres tubercules en forme de nœuds; ces tumeurs sont avec une chaleur ardente qui fait beaucoup de douleur.

Les *Pustules* sont toujours causées par une limphe âcre & visqueuse, principalement lorsque la matière qui est séparée par les glandes vaginales, est devenue âcre & acide. Les *Condilomes* sont occasionnés par l'obstruction des glandes vaginales, ou par celles des rides du vagin. Ces indispositions sont ordinaires dans les maladies vénériennes. Il y en a qui sont avec inflammation, avec de la douleur, de la chaleur, & de la dureté. Il y en a d'autres qui sont molles, & sans inflammation, & qui ont beaucoup de rapport aux écrouelles.

Les hémorroides

Les *Hémorroides* du vagin sont de petites tumeurs enflées qui font de la douleur; elles rendent les femmes pâles, & leur causent des lassitudes. Elles sont à peu près semblables aux hémorroides de l'anus. Il y en a qui saignent, il y en a d'autres qui ne rendent point de sang. souvent elles sont accompagnées de fleurs blanches.

Ces *Indispositions* sont produites comme celles de l'anus, par un sang épais coagulé par un acide qui s'est arrêté dans les vaisseaux du vagin, en les dilatant, dans la suite ce sang en fermentant, devient âcre & corrosif, il déchire les vaisseaux, ce qui cause une hémorragie.

Les *Hémorroides* du vagin qui rendent du sang se guérissent plus facilement que celles qui ne coulent point.

Les ulcères.

Les *Ulcères* du vagin viennent, ou par des causes externes, ou par des causes internes. Quelquefois c'est pour s'être servi de médicaments âcres, ou bien c'est un accouchement difficile &

laborieux qui occasionne ces ulcères. Les causes internes sont comme l'arrière-faix gangrenné, les vuidanges retenues, la verole, les abcès, enfin toutes les obstructions du vagin causées par une limphe âcre, sont capables de faire des ulcères.

Ces *Ulcères* se connoissent à la douleur, à la démangeaison, & au pus qui coule, qui est quelquefois mêlé de sang, particulièrement dans le temps des mois, On urine souvent, & en pissant on sent une douleur cuisante.

Si l'*Urethre* est aussi ulcéré, il y a une grande ardeur d'urine, il survient ensuite une fièvre lente avec des frissonnemens.

Les *Ulcères* du vagin ne sont pas à négliger, parce que les liqueurs nourricières s'aigrissant par leur séjour, & devenant âcres & corrosives comme de l'eau-forte, toutes les fibres étant coupées, la partie sera privée des liqueurs nourricières, ainsi elle se gangrènera. Il est bien difficile de pouvoir guérir les ulcères inveterés qui sont profonds dans le vagin; principalement, lors qu'ils sont accompagnés de la verole, & du scorbut.

Les *Fistules* du vagin succèdent ordinairement aux ulcères inveterés, elles se connoissent par les mêmes signes que les autres, à la callosité, à une sanie puante qui coule de ces fistules. Quelquefois elles pénètrent dans la vessie, souvent elles vont jusqu'à l'anus, pour lors les excréments sortent avec le pus.

Les fistules.

Les *Rhagades* sont de petites fentes ulcérées qui rongent les rides du vagina; elles viennent quelquefois d'un accouchement laborieux, qui aura été causé d'un déchirement dans le vagin, ou pour s'être frotté cette partie trop rudement; elles peuvent encore venir par des sucs âcres qui excorient le vagin, ou par des inflammations, ou par des condilomes.

Les rhagades.

Les verruës

Les Verruës viennent sur les lèvres, & dans le vagin, & ne diffèrent pas de celles du gland, & du prepuce : elles sont causées par une limphe âcre qui s'est embarrassée dans les glandes du vagin ; ces verruës deviennent quelquefois dures & calleuses.

Les Condilomes & les verruës qui sont avant dans le col de la matrice, donnent extrêmement de peine à guérir, il est plus facile d'emporter celles qui sont extérieures. Elles donnent aussi bien de la peine, lors qu'elles sont causées par la verrole. Au reste ces petites indispositions se guérissent difficilement dans les femmes qui ont leurs mois arrêtés, ou qui sont remplies d'humeurs, ou qui sont scorbutiques, parce que leur sang n'a plus de sel volatile, & que le suc nourricier est épais, gluant, & acide.

Les caruncules ou excroissances de chair.

Il vient sur les lèvres, & il sort quelquefois de la vulve des *Caruncules* & *Excroissances de chairs*, qui ont le plus souvent plusieurs racines ; elles viennent de l'acrimonie du suc nourricier qui se coagule dans les glandes, & dans les tuyaux de la vulve, à la fin ces glandes se déchirent, & les liqueurs s'extravasent, c'est ce qui cause ces excroissances de chairs.

Ces *Caruncules* se connoissent en examinant la partie, ou par le recit qu'en fait la malade. Souvent elles sont fongueuses, & sortent de la fente ; elles causent beaucoup d'incommodité en empêchant les approches, & quelquefois aussi l'écoulement des mois, d'où il arrive de fâcheux symptômes, principalement si ces caruncules sont fort grosses, parce qu'en comprimant l'urethre, elles causent une suppression d'urine. On a quelquefois vu ces excroissances dégénérer en gangrène ou en sphacèle, selon l'observation de *Segerm*.

La démangeaison de la vulve.

La Démangeaison de la vulve se fait sentir par une douleur cuisante qui oblige les femmes à porter toujours la main à cette partie pour se gratter, comme si elles avoient la galle. Elle dure long-temps, & souvent il en arrive une inflammation, & la fièvre.

Cette *Démangeaison* est causée par des sels âcres & volatiles, mêlés avec des particules alcalines qui fermentent ensemble dans le tissu de la vulve. C'est cette légère fermentation qui agite les fibres nerveuses, & qui cause d'abord ce doux chatouillement ; mais lorsque ces liqueurs sont remplies de particules salines plus dures, & plus massives, la démangeaison devient insupportable, sur tout la nuit, lorsque la chaleur du lit les met dans un grand mouvement. On remarque que les vieilles femmes sont plus sujettes à ces démangeaisons que les jeunes, à cause qu'elles ont le sang plus rempli de sels fixes, parce que n'ayant plus leurs mois, leur sang en est moins pur : c'est pourquoy il est plus propre à s'arrêter dans les glandes de ces parties. Peut-être sont-ce ces démangeaisons qui rendent les femmes qui sont sur le retour, si frétilantes.

La Démangeaison de la vulve n'a rien de dangereux ; mais elle est fort incommode, parce qu'elle empêche de reposer la nuit, à cause que ces sels âcres fermentent par la chaleur du lit. Si cette démangeaison ne vient point d'une cause vénérienne, & que cette fâcheuse incommodité ne soit seulement causée que par la liqueur des glandes vaginales qui est devenu un peu plus âcre qu'à l'ordinaire, il n'y a point de meilleur remède que d'accorder tout à son amant.

La Tumeur des lèvres des parties naturelles, peut venir d'une chute qui fera une contusion, & La tumeur des lèvres.

qui arrêtera les liqueurs nourricières, ou par le suc nourricier qui devient acide, & qui s'arrête dans les glandes cutanées des lèvres. Ces obstructions arrêtant le nouveau suc nourricier qui se porte à la partie, il se forme de grosses tumeurs, qui sont ordinaires aux femmes attaquées de la verole, parce que le sang des verolés est tout rempli de sels âcres & rongeurs qui coagulent bien-tôt la limphe dans les glandes.

Cette Tumeur est facile à connoître. Celle qui vient d'une contusion, ou de quelque autre externe se guérit plus facilement que celle qui est causée par la verole. Celle qui est dure & scyrrheuse donne bien de la peine à guérir.

L'intemperie de la matrice.
Ses signes.

L'Intemperie de la matrice est simple ou composée, sans matiere, ou avec matiere.

On connoît l'intemperie chaude par le desir excessif du coït, & par la sortie des purgations menstruelles, qui sont en petite quantité, & sans ordre, âcres, & de couleur jaunâtre, par la prompte generation des poils aux parties honteuses, par la couleur rouge du visage, par la secheresse des lèvres, par la douleur de tête, & autres signes qui montrent que la bile domine dans le corps. La froide est reconnue par les marques contraires.

On distingue l'intemperie humide par les purgations abondantes & aqueuses, par le refroidissement du desir du coït, par le flux uterin, par l'écoulement frequent de la semence virile dans le congrès, & par l'avortement qui arrive quelquefois durant la grossesse. Dans la seche on y remarque des signes contraires.

Son Prognostic.

L'Intemperie chaude est ordinairement accompagnée de fâcheux accidens, comme sont le dérèglement, & la difficulté des mois, la fureur uterine, la sterilité, & l'affection hypochondriaque.

La Froide est suivie du manquement des purgations, de l'hydropisie, de l'inflammation de la matrice, & de la sterilité.

L'Humide, lors qu'elle est excessive, empêche la conception, & cause des avortemens frequens.

Enfin la seche qui est considerable, est toujours suivie de sterilité, & se guérit difficilement, principalement si elle est inveterée.

L'Inflammation de la matrice est une obstruction toute semblable aux autres, causée par l'acidité des liqueurs nourricières.

Causes de l'inflammation de la matrice.
Ses signes.

Cette Maladie se fait ressentir par des douleurs dans les aînes, & dans les mammelles, par la fièvre continuë, par la nausée, & le vomissement, par la suppression des mois, de l'urine, & des excréments fecaux, par la soif insupportable, par la défaillance, & le refroidissement des extrémités, par les delires, & les convulsions qui arrivent quelquefois, enfin par la tumeur dans l'hypogastre, dans laquelle la malade y sent une chaleur brûlante, avec une tension, une pesanteur, & une pulsation grandes & insupportables, & qui s'augmentent lors qu'on la touche, & qu'on la comprime tant soit peu.

Si l'Inflammation se change en pus, tous ces symptomes s'augmentent, & ils diminuent lorsque la suppuration est faite. Si elle se termine par resolution, les accidens aussi-bien que la tumeur diminuent peu à peu.

Cette Maladie est tres-dangereuse, principalement si elle est accompagnée de fâcheux accidens, & de la gangrene, & si elle survient pendant la grossesse.

Son Prognostic.

Elle est moins dangereuse, lors qu'elle se termine par resolution, & on remarque que quand

elle suppure, il est à souhaiter que l'abcès s'ouvre vers la cavité de l'utérus, afin que le pus ait son passage libre, & alors les malades guérissent bien de l'inflammation; mais cela n'empêche pas que l'ulcère qui y succède ne les tourmente par la douleur aiguë & continuelle que le pus y excite, & qu'il ne les consume, & ne les fasse mourir peu à peu par la fièvre lente qui l'accompagne, ou par l'hydropisie qui les suit ordinairement.

Le sphacèle de la matrice.

Le Sphacèle de la matrice succède souvent à l'inflammation; c'est une entière obstruction de tous les vaisseaux de cette partie; de sorte que la circulation ne s'y faisant plus, la partie tombe nécessairement en mortification.

Ses signes.

Cette Maladie est accompagnée d'une fièvre forte, d'une douleur semblable à celle que l'on sent dans la nephritique, des delires, des convulsions, particulièrement, lorsque l'enfant est mort dans la matrice, & qu'il est corrompu, enfin on remarque que la partie devient noire, molle, puante, dénuée de poils, & sans sentiment.

Son pronostic.

On ne doit attendre que la mort de la gangrenée, & du sphacèle de la matrice. Si l'on en croit des Praticiens celebres, il y a pourtant eu des femmes qui n'ont pas laissé de guérir après une entière mortification de la matrice, parce que la partie morte s'étoit séparée d'elle-même, ou qu'on l'avoit retranché; mais il y a plutôt lieu de croire que c'étoit une partie du vagin qui s'étoit séparée, ou que l'on avoit coupée, que la matrice.

Le scyrrhe de la matrice.

Le Scyrrhe de la matrice n'est autre chose qu'une tumeur endurcie des glandes & des tuyaux de cette partie, c'est aussi bien souvent pour s'être servi de medicamens froids, & astringens dans une inflammation de la matrice, qu'il est arrivé un scyrrhe.

Cette Maladie se fait ordinairement connoître par une grosse tumeur dure, & sans sentiment du côté gauche de l'ombilic. Dans quelques femmes le ventre est enflé comme si elles étoient grosses, ce qui vient de ce que la matrice s'est dilatée comme un grand sac qui est devenu dur & scyrrheux.

On distingue le scyrrhe d'avec la mole, en ce que dans la mole les mois viennent sans ordre, & ils ne sont supprimés, & les mammelles enflent, & ont du lait; au lieu que dans le scyrrhe les purgations sont réglées, à moins qu'elles ne soient supprimées, & les mammelles deviennent sèches & extenuées.

Cette Maladie est très-dangereuse, & dégénère facilement en cancer, principalement si le corps est cacochyme, & si on use immodérément des medicamens résolutifs, ou s'il est survenu pour s'être servi mal-à-propos dans une inflammation de matrice, de remèdes froids, & astringens.

Les Ulcères de la matrice succèdent ordinairement à l'inflammation suppurée. Il en coule une matière puante, on sent de grandes douleurs à l'hypogastre, souvent il arrive des convulsions, & si le sphacèle se met à la matrice, il s'étend quelquefois jusqu'aux parties extérieures.

On connoît que la matrice est blessée, quand la douleur se communique aux aînes, & aux cuisses, à cause de ses ligamens, & de la connexion qu'elle a avec le péritoine, quand le sang sort par la playe, & par la partie honteuse, qu'il survient vomissement de bile; qu'on a de la peine à parler, qu'on tombe en défaillance, & qu'on est tourmenté quelquefois de douleurs de tête, & des yeux, à cause de la grande sympathie qu'elle a avec le cerveau.

Cette Blessure est très-dangereuse, particulièrement

Ses signes.

Son pronostic.

Les causes & signes des ulcères de la matrice.

Les signes de la playe de la matrice.

Son pronostic.

ment sur les derniers mois de la grossesse, où la matrice est toute spongieuse, & remplie du suc nourricier. D'ailleurs dans ce temps-là tous ces vaisseaux de cette partie sont très-remplis de sang, si elle vient donc à être blessée par quelque cause que ce puisse être, il en doit arriver de grandes pertes de sang, ce qui causera des défaillances, & le plus souvent la mort. Si la playe est grande, le fœtus sortira par la playe de la matrice, & tombera dans le ventre, ce qui fera mourir infailliblement la mère & l'enfant.

L'enflure de la matrice.

L'*Enflure de la Matrice*, ou *Mole ventense* sont des vents renfermés dans la cavité qui la gonflent d'une manière surprenante, non seulement le ventre s'élève peu à peu, mais les mois s'arrêtent mêmes, ou ne coulent que très-peu, & on trouve quelquefois du lait dans les mammelles, ce qui impose facilement aux femmes, lesquelles se croient fermement grosses sans se détromper par la longueur de la grossesse, qui dure un an, & quelquefois deux. Enfin les douleurs surviennent ou non, & elles accouchent de quelques vents qui sortent avec bruit, le ventre s'abaisse, & on connoît alors l'imposture: c'est pourquoy quelques-uns appellent cette maladie, *molle*, ventouse, les vents se dissipent, & sortent quelquefois insensiblement, & peu à peu, & les femmes sont surprises de ce qu'est devenu leur ventre.

Sa cause.

La plus fréquente des causes de ce gonflement imposteur, selon *Etmüller*, est la réception de l'air extérieur dans la matrice après l'enfantement ou l'avortement, lorsque les femmes dans ce temps-là s'exposent trop tôt à l'air, sans se munir les parties genitales, ou même, lorsque durant l'avortement ou l'accouchement, l'air froid s'introduit dans la matrice, elle l'enfle si fort, que les malades semblent être encore grosses, si la sup-

pression des lochies s'y joint en même temps, elles ressentiront des douleurs cruelles dans tout l'abdomen. Si même après l'écoulement légitime des lochies, les malades prennent trop l'air, le vent ramassé dans la matrice, qui n'est pas encore parfaitement refermée, mais entr'ouverte, s'y rarefie dans la suite comme dans un lieu chaud, & cause en se rarefiant la distension de la matrice & de l'abdomen.

Rarement cette enflure de la matrice vient d'une cause interne sans quelque cause externe manifeste, à moins qu'il n'y ait quelque petite hydropisie de matrice conjointe pour exciter les vents qui se rencontrent peu sans quelque matière.

Dans cette Maladie la matrice s'enfle successivement, non pas précisément au milieu de l'abdomen; mais suivant toutes ses dimensions, & à mesure que les vents augmentent, ou diminuent, & se rarefient plus ou moins, la matrice paroît plus ou moins distendue, ajoutés le vice des hypochondres, & de la digestion de l'estomac, où les malades sentent des vents & des groüillemens; la tension qui occupe la matrice est si grande, & si douloureuse, que les malades s'en plaignent. Quand on appuye sur la tumeur, on ne sent point le mouvement du fœtus, & lorsque les femmes se tournent sur un côté, la tumeur ne bouge point, & demeure en place. Quoique la tumeur soit plus grosse que dans la véritable grossesse, la pesanteur est moindre, & la vulve est moins chargée, & moins pressée. Quelquefois quand on frappe le ventre, il resonance.

Ses signes

L'*Enflure* de la matrice n'est pas d'ordinaire dangereuse, & elle se résout souvent d'elle-même, si néanmoins elle arrive un peu après l'enfantement, si elle arrête le cours des lochies, elle peut

Son Pronostic.

dégenerer en inflammation, & devenir tres-perilleuse.

L'hydropisie de la matrice.

- L'Hydropisie de la matrice est une tumeur aqueuse qui trompe les femmes, & leur fait croire qu'elles sont grosses. On la distingue d'avec la molle aqueuse de la matrice, en ce que celle-là est plus rare, & celle-cy plus frequente; que dans la premiere la matrice est gonflée par quantité d'eaux claires, & quelquefois jaunes ramassées dans sa cavité, & que dans la dernière c'est une liqueur aqueuse, & un peu visqueuse, renfermée dans une membrane propre, qui est tantôt seule, tantôt plusieurs en nombre, qui represente des vésicules plus ou moins grandes, que la malade jette dehors; d'où vient qu'on l'appelle hydropisie vésiculaire de la matrice.

Cette dernière Maladie est du genre des moles, & on la definit une veritable conception, & la generation d'un œuf, dans quoy se trouve dépravée, & détruite la conformation du suc nourricier qui y est apporté, pour former, & nourrir le fœtus, lequel suc après sa reception dans quelqu'une des membranes, se ramasse dans plusieurs vésicules distinguées qui representent cette mole aqueuse, dont nous parlerons cy-dessous.

Des causes.

Les Causes de l'hydropisie propre de la matrice, ou des eaux ramassées dans sa cavité, sont plusieurs en nombre.

Quelquefois l'hydropisie est jointe avec la grosse, selon les observations de *Hildanus*, & de *Salmuth*, & l'origine de cette hydropisie est l'abondance de la liqueur claire & blanchâtre, ou chyleuse, mais trop aqueuse dans ces sortes de sujets qui se filtrent dans la matrice pour la nutrition du fœtus. Laquelle liqueur ramassée en trop grande quantité, non seulement est cause que

la mere ne sent point remuer le fœtus, mais en rompant la membrane externe dans quoy elle est retenue, elle s'écoule dans l'enfantement, ou quelques mois auparavant, sans incommoder le fœtus.

Si ces Eaux percent avant l'enfantement, & coulent lentement, que le Medecin qui sera appelé ne s'imagine pas que l'avortement, ou une molle aille suivre, comme les assistantes le disent, qu'il considere bien toutes ces choses, & qu'il refasse la mere par des analeptiques, & corroboratifs, avant que de rien entreprendre temerairement.

A la verité l'hydropisie de la matrice est encore engendrée par la suppression des lochies, soit totale, soit en partie, lorsque le sang s'écoule; mais il reste une matiere sereuse, & une espece de lait qui doit suivre. Cette liqueur retenue engendre des vents dans la fermentation qu'elle fait, & l'enflure de la matrice se trouve jointe à l'hydropisie.

Alors les mois coulent regulierement, nonobstant la tumeur de la matrice, & de l'abdomen qui reste. Les malades mêmes conçoivent, & enfantent de nouveau, & perdent dans ce dernier accouchement une quantité prodigieuse de lochies. Souvent la matiere supprimée des lochies se jette sur une autre partie où elle se ramasse; selon l'observation d'*Estmuller*.

Enfin les eaux se ramassent d'elles-mêmes dans la matrice, & la gonflent, ce qui est rare à la verité, & qui arrive par la longue suppression des mois, ou par le retour de la limphe supprimée, ou par quelque vice interne: car *Metcern* a vu des vaisseaux lymphatiques.

De ce Genre sont l'hydropisie des trompes de la

matrice, & celle de l'abdomen qui survient à la suppression des mois, dont la matiere se ramasse dans la duplicature du peritoine, selon l'observation du même *Meckern*, & de *Tulpius*.

Ses signes

Les Signes de l'hydropisie de la matrice, sont la tumeur qui occupe l'hypogastre, la fluctuation quand on touche la tumeur, ou quand la malade se remue; l'indolence dans le pressement de la tumeur, la pesanteur de la vulve, ou du conduit de la pudeur, le changement de la tumeur, lorsque la malade change de côté dans le lit.

Son pronostic.

Cette Maladie n'est pas beaucoup dangereuse, lorsque les humeurs qui la produisent ne sont point encore corrompues, & la nature s'en décharge souvent elle-même par une excretion semblable à celle des mois; mais si l'humeur par son long séjour vient à se corrompre, & à acquiescer une qualité âcre & mordicante, la maladie est accompagnée de plusieurs fâcheux symptômes, & se termine par la mort.

Le flux menstruel des femmes.

Lorsque les femmes deviennent capables d'engendrer, elles sont sujettes à beaucoup d'alterations, & de changemens aussi-bien que dans les hommes, soit à cause de la semence, soit à cause de quelque autre chose qui s'engendre dans leurs testicules, & leur matrice.

Dès qu'elles entrent en puberté, outre le poil follet qui couvre le mont de Venus, outre les mammelles qui s'élèvent, outre la voix qui mue, elles souffrent un changement particulier, & propre, savoir une évacuation du sang par les parties de la generation, que nous nommons Mois, comme les Latins, de son cours réglé & periodique.

On a dit que cette évacuation étoit propre & particuliere aux femmes, parce qu'il n'y a qu'elles

& la guenon entre tous les animaux qui y soient sujettes. Il y a pourtant quelques exemples, mais en petit nombre, de certains hommes qui perdoient reglement du sang tous les mois par la verge selon les observations de *Zacutus Lusitanus*, & de *Bartholin*, & on en voit plusieurs à qui le cours réglé des hemorroides tient lieu de menstruels. Les femmes mêmes d'un grand embonpoint, perdant leurs menstruels à quarante neuf ans, prennent souvent un flux réglé d'hemorroides, qui arrivent à d'autres pour suppléer à la suppression des mois, selon l'observation d'*Horsenius*.

Ce Flux periodique arrive communément tous les mois, quoy qu'il avance aux unes de deux jours, & retardent aux autres d'autant; ainsi les premieres ont treize fois leurs purgations l'année, & les dernieres ne les ont que onze fois. Il est rare que les purgations arrivent deux fois le mois comme à la femme dont parle *Panarollus*, & à celle dont *Sennert* dit qu'elle avoit tous les quatorze jours après son flux periodique, une perte d'hemorroides.

Les Mois commencent au temps de la puberté que les femmes deviennent habiles à la generation, c'est-à-dire, à quatorze ans, qui est deux fois sept, & finissent à quarante-neuf ans, qui sont sept fois sept, la nature réglant ses mouvemens critiques de sept en sept. Il y a des femmes qui sont en puberté, & réglées dès la dixième & douzième année; mais ces exemples sont rares, & ne dérogent point au cours ordinaire de la nature. Ce n'est point non plus déroger, lorsque les mois coulent au delà de quarante-neuf ans; ainsi *Hildanus* fait l'histoire d'une femme qui avoit ses mois à soixante & dix ans. Il est des femmes mâ-

En quel temps il commence à paroître.

les & vigoureuses qui sont tres-secondes sans être sujettes au flux periodique. *Schenchius* & *Panarolus* font mention d'une femme grosse pour la cinquième fois, sans jamais avoir eu ses menstruës.

Ce que *Platerus* dit dans ses observations est assés surprenant, c'est d'une femme qui avoit eu ses purgations fort regulierement étant fille, & qui s'arrêterent dès qu'elle fut mariée, sans aucun préjudice de sa santé. Une autre observation du même Auteur ne mérite pas moins d'admiration. Qui dit, qu'une certaine femme avoit la suppression de ses mois, lors qu'elle étoit nourrice d'un garçon, & qu'elle étoit bien réglée, lors qu'elle nourrissoit une fille.

La cause.

Les Menstruës, ou le flux periodique, se font par une fermentation extraordinaire produite dans la masse du sang par un levain spiritueux receu des testicules, & de la matrice, & ramassé jusqu'à une quantité requise qui fait gonfler le sang, distend les vaisseaux, & rend la circulation plus rapide; d'où s'ensuivent les douleurs des lombes avec tension, le battement des arteres aux lombes, & autour de l'os sacrum, les inflammations &c. jusqu'à ce que le sang ainsi gonflé, s'échappe par les vaisseaux lymphatiques qui s'ouvrent dans le col de la matrice, où ils ont leur insertion: car il ne sort rien par la matrice. Quand le sang a été suffisamment évacué, le gonflement & l'effervescence du sang s'arrête, & les vaisseaux se resserrent, en attendant une nouvelle fermentation.

La Fermentation extraordinaire du sang au temps des menstruës, est démontrée par l'odeur du levain ordinaire, lequel étant porté au nez, avance le flux periodique. Par un morceau de levain, qui étant pris de la grosseur d'une chataigne avec

un peu de noix muscade, excite les mois. Par le sentiment de fièvre que les femmes ont en ce temps-là. Et *Lindannus* a observé une fièvre menstruale qui duroit deux jours tous les mois dans les menstruës; enfin par toutes les choses qui arrêtent le flux menstrual, qui n'opere qu'en empêchant, ou retardant cette fermentation.

Cette Evacuation periodique, selon *Ettmuller*, est blessée en trois manieres. 1. Par diminution, ou entiere suppression. 2. Par augmentation, lors qu'elle se fait trop abondamment. 3. Par dépravation, lorsque le flux n'est pas d'une maniere naturelle, & qu'il est accompagné de divers symptômes.

En combien de manieres cette évacuation periodique est blessée.

On appelle suppression des mois, quand ils coulent trop peu, ou point du tout. Elle est ou naturelle à raison de l'âge, comme après cinquante ans, à raison de l'état, comme dans les femmes grosses, dans quelques nourrices, qui pour l'ordinaire ne voyent point de purgations, dans les convalescentes après une grosse maladie, en qui la masse du sang est dépouillée d'esprits volatiles, & incapable de recevoir cette fermentation. Elle est pareillement naturelle à celles qui ont quelque autre évacuation, ou de sang immédiatement, ou sous la forme de sanie & d'ichores par les ulcères inveterés. *Bartholin* écrit, qu'une suppression des mois cessa d'abord qu'on eut consolidé quelque abcès de la malade. Il faut laisser faire la nature, & ne donner aucuns remèdes à ces sortes de femmes temerairement.

La suppression des mois.

Ce qui est remarquable, c'est que ces sortes d'ulcères qui causent la suppression des mois, souffrent de grandes alterations, empirent regulierement au temps que les menstruës doivent couler, ce qui se connoît à la douleur, à la rougeur, à

l'inflammation, & au pus qui fluë plus abondamment durant les jours destinés pour les purgations périodiques, après quoy ces symptômes s'arrêtent tout court jusqu'au retour du temps des menstruës.

See causes.

Les Causes de la suppression contre nature des menstruës, selon *Estmuller*, sont ou du côté du sang, ou du côté de la matrice.

Du côté de la Matrice, quand les vaisseaux qui se terminent au col de la matrice sont bouchés, resserrés, ou vitiés par les cicatrices laissées, par des ulcères, ou par quelque autre raison.

Du côté du Sang, quand sa crudité, sa viscosité, ou quelque autre cause, le rend incapable de recevoir la fermentation, & le gonflement requis.

Entre ces Causes, à l'égard des choses non naturelles, est le trop grand refroidissement de quelque manière qu'il arrive. Ainsi l'air froid reçu dans la matrice au temps des menstruës, l'immersion du corps dans l'eau froide, le refroidissement subit des pieds pendant l'écoulement des mois, & celui du ventricule, & les liqueurs beuës froides coagulent subitement le sang, arrêtent la fermentation, & par conséquent le flux.

Les Alimens cruds, visqueux, & de dure digestion contribuent aussi beaucoup à la suppression du flux périodique; ainsi le pain chaud, & le lait dans le temps des menstruës, sont très-nuisibles aux filles, parce qu'ils empêchent la fermentation par leur viscosité, & donnent lieu à la suppression.

Tous les Acides, sur tout les minéraux fixes, comme le vitriol, le sel nitre &c. arrêtent les menstruës entrant qu'ils épaississent le sang & retardent la fermentation qui dépend des principes volatiles.

La Suppression des mois, & la maladie qu'on appelle la fièvre des filles, ou la fièvre blanche, surviennent ordinairement, lorsque la digestion de l'estomac étant viciée par les mauvais alimens engendre d'abord la cacochylie, celle-cy la cacochimie qui est suivie de près par la cachexie, & *Barbette* a raison de dire, que la cause de la suppression des mois est dans l'estomac: c'est pourquoy celles qui ont le pica avec la suppression des mois augmentent considérablement leur mal en mangeant des choses extraordinaires, & absurdes.

Enfin les passions de l'ame ont icy beaucoup de part: car comme la joye, & la colere modérée augmentent la fermentation du sang, & le flux menstruel, de même, la terreur, la tristesse, la peur, & la crainte les suppriment dangereusement. On sçait que l'hémorragie du nez s'étranche souvent par la peur qu'on fait au malade. Entre les causes internes, la principale est la cachexie & la crudité de la masse du sang causée par le vice de la première digestion: car le chyle crud, & mal volatilisé, se mêlant avec le sang, le rend incapable de fermenter.

Le Scorbut même joue souvent icy son personnage: car si les femmes scorbutiques n'ont pas la suppression totale de leurs mois, elles les ont peu abondamment avec beaucoup de peine, hors de temps, & sans ordre.

La Suppression des mois se connoît par le rapport de la malade, & par les symptômes qui l'accompagnent. A l'égard des filles, leur sang supprimé court çà & là par les veines, & se purge quelquefois par des endroits extraordinaires, souvent il cause la fièvre, de plus le teint de ces filles se change, elles sont pâles, bouffies, & d'une couleur.

See signs.

leur qui tire sur le livide, enfin la fièvre blanche leur survient. Pour les femmes, elles ont des maux d'estomac, du dégoût, l'appetit dépravé, & pour des choses absurdes, les nausées, le vomissement; symptômes qui peuvent arriver aux filles, mais plus rarement; elles sont plutôt sujettes à la cachexie.

Comment
on distingue
la suppression
des
mois, & celle
de la grosse-
sse.

Comme cette incommodité suit souvent la grossesse, qui est quelquefois cachée par l'ignorance excusable, ou par la dissimulation malicieuse des femmes, il est nécessaire, pour ne point errer dans l'administration des medicamens, de sçavoir distinguer la suppression simple des mois d'avec celle qui est une suite, & un effet de la grossesse; ce qu'on découvre, 1. En ce que celles qui sont grosses ont d'ordinaire la couleur bonne, & l'humeur assés gaye; au lieu que celles en qui la suppression des mois vient de maladie, sont toujours pâles, & paroissent tristes. 2. En ce que dans le troisième mois le mouvement & la situation de l'enfant découvrent la grossesse, à quoy on peut ajouter, que dans celles qui ne sont point grosses, l'orifice interieur ne se trouve point fermé, ou s'il l'est, c'est avec dureté, ce qui montre que c'est par quelque cause contre nature. Pour ce qui est du lait dans les mammelles. Hippocrate estime qu'il y en peut avoir durant la suppression des mois, encore que la femme ne soit pas grosse, ce que quelques-uns expliquent d'une matiere semblable à du lait, plutôt que du lait véritable.

La différen-
ce qu'il y a
entre la sup-
pression des
mois, & cel-
le de la gros-
sese.

Etmuller met les différences suivantes entre la suppression des mois considérable, & celle de la grossesse. 1. Celles qui ont la suppression des mois contre nature, sont pâles, non seulement au visage, mais par tout le corps. 2. Le dégoût des femmes grosses ne passe point le troisième mois,

s'il dure davantage, il vient de la suppression contre nature. 3. Les douleurs continuelles de tête marquent la suppression contre nature. 4. Les pesanteurs & pulsations continuelles des lombes, & les battemens extraordinaires des artères aux autres parties. 5. Les changemens frequens de couleur, & les vicissitudes de chaud & de froid. 6. La respiration laborieuse au moindre mouvement du corps. 7. Le poux frequent, inégal, obscur, & quelquefois aboli; enfin l'abdomen qui ne s'élève point avec le temps, sont des marques assurées de l'innocence.

On demande, s'il est possible de connoître la grossesse par l'inspection des urines. Gabelchoreus répond, que si les urines de celles qui ont leurs mois arrêtés, sont sans vice, & presque naturelles, il est à croire qu'elles ont conçu: car si les mois sont supprimés contre nature, il est impossible qu'il n'arrive du changement aux urines, & qu'elles ne soient plus tennues, plus pâles, plus épaisses, ou plus troubles.

La Suppression des menstrués est une maladie fâcheuse, & cause beaucoup d'incommodités lorsqu'elle dure long-temps, comme des tumeurs, des absçès, des ulcères, des inflammations, des pâles couleurs, des fièvres, des cachexies, des hydropisies, des pertes d'appetit, des vomissemens de sang, des lipothimies, des toux, des difficultés de respirer, des phthisies, des douleurs de tête, des melancolies, & des manies, & quelquefois la goutte. Orselon que ces accidens sont en plus grand nombre, & plus violens, le mal est aussi dangereux, & cause même souvent la mort.

Le Flux immodéré des mois est une maladie contraire à la suppression, dans laquelle le sang

Si on peut
connoître la
grossesse
par l'inspec-
tion des uri-
nes.

Le prognos-
tic de la
suppression
des mens-
trués.

Le flux ex-
cessif des
menstrues.

menstrual coule en tres-grande abondance. La quantité est differente suivant les sujets. Dans le flux legitime, celles qui sont jeunes, qui ont de l'embonpoint, & qui vivent d'alimens de bon suc, souffrent le flux plus abondamment, & plus longtemps, les autres au contraire. Ainsi il faut distinguer cette maladie par la foiblesse des forces qu'elle cause, non pas par la quantité du sang.

sa cause.

La Cause, selon Etmuller, procede du sang qui sort, ou des vaisseaux de la matrice qui le contiennent.

Elle vient du sang, 1. Lorsque sa fermentation est trop forte, qu'il se gonfle excessivement, & qu'il se jette par consequent plus abondamment par les vaisseaux de la matrice. De ce genre est l'envie violente d'embrasser les hommes, qui produit ordinairement aux jeunes, & à celles qui ne sont point l'amour, des menstres excessives. 2. Lorsque le sang est aqueux, trop tenu, & liquide: c'est pourquoy les femmes grasses, & abondantes en serosités sont sujettes à cette maladie, & le sang qu'elles jettent a coutume d'être seveux, aqueux, & semblable aux laveures de chairs. Ce qui arrive particulièrement à celles dont l'estomac digere mal les alimens, qui usent de differentes boissons, & qui ne gardent aucun regime de vivre. Barbesse veut pour cette raison qu'on ait égard dans ce flux immodéré, premierement à l'estomac, & ensuite aux reins, comme aux deux sources de cette maladie, à l'estomac entant qu'il engendre un chyle aqueux qui rend le sang de même, & aux reins, entant qu'ils ne filtrent point les serosités superflus. 3. Lorsque ses serosités sont trop acres, & trop salées; ainsi les femmes scorbutiques ont souvent de grandes purgations, & l'acrimonie du sang qui irrite la matrice, & qui

corrode les conduits, y contribué beaucoup.

La Cause du flux excessif procede des vaisseaux de la matrice, lors qu'ils sont ouverts par anastomose, ou par une violence externe, qu'ils sont corrodés par les remedes acres qu'on y applique, qu'ils sont trop distendus dans les fausses couches, ou dans l'accouchement difficile, ou par quelque mouvement extraordinaire du corps, comme sont l'éternuement, le vomissement, la toux, qui excitent une trop grande hemorrhagie.

Le Flux immodéré se connoît à la debilité de la malade, la quantité de sang est incertaine, comme on l'a déjà dit, & ne peut être facilement déterminée, le trop se doit prendre de l'abbatement des forces, qui est la regle la plus sene pour connoître si la malade a trop perdu de sang: car les mois doivent soulager, & non pas affoiblir la malade.

Ses signes,

Lorsque le flux est extraordinairement abondant sans que les forces soient abbatuës, c'est un signe que la nature se décharge par cette voye, soit que le flux immodéré soit critique, soit qu'il arrive sans crise. Dès qu'on voit une femme beaucoup abbatuë, on peut dire qu'il est immodéré.

Les Causes de ce flux se connoissent aux marques suivantes. Quand c'est la fougue & l'effervescence du sang, il y a des inflammations & des ébullitions, les jouës rougissent, les veines sont gonflées, le poux est grand, vite, & frequent. Quand c'est la trop grande fluidité du sang, la nature de ce qui est sorti le démontre, car le sang est tenu, fluide, & peu propre à se coaguler, si ce n'est que la vulve soit trop resserrée, les langes qui le recoivent sont peu teints, & peu rouges. Pour l'acrimonie du sang, elle paroît par la douleur corrosive & mordicante aux parties genitales.

Si ce Flux dure long-temps, la pâleur du visage, la perte d'appetit, l'abbatement, & la défaillance des forces, la syncope, les fleurs blanches, l'atrophie, la cachexie, l'enflure des pieds, & l'hydropisie même ne manqueront pas d'arriver. Plus il est inveteré, plus il est difficile à guerir, on en a vu durer trois ans sans discontinuer. Il est incurable dans les vieilles, & ne finit qu'avec elles.

Quoique les mois coulent naturellement sans aucun symptôme, ou accident considérable, il arrive néanmoins, dit *Etmüller*, que les femmes qui ont le corps impur, & rempli d'humeurs qui dégénèrent de leur température naturelle en diverses saveurs, ressentent un jour ou deux avant l'arrivée de leurs mois, & même quand ils commencent à couler actuellement, des douleurs avec pesanteur, pulsation, & tension à la région des lombes, lesquelles s'étendent jusqu'au pubis. Elles sont de plus tourmentées à l'abdomen par des douleurs atroces, semblables à celles de la colique, qui commencent au nombril, courent par l'abdomen jusqu'au pubis, & remontent de là aux lombes. Elles sont sujettes à des suffocations & à des resserremens de poitrine, aux palpitations du cœur, à la difficulté de respirer &c. jusqu'à ce que les mois paroissent, qui apaisent par leur présence tous ces symptômes, ou du moins qui les diminuent; les mois finis, la tranquillité est redonnée aux malades. Ces symptômes sont assez ordinaires aux femmes qui mènent une vie sédentaire, ou à celles qui n'ont jamais fait d'enfans.

La Cause est la fougue & la fermentation du sang menstruel ordinaire à la vérité, & naturelle; mais qui ne suffit pas pour pousser le sang, dont dont les vaisseaux du col de la matrice trop res-

ferrés, ou engagés par les mois précédens, empêchent la sortie; de là viennent ces douleurs des lombes, & ces pulsations, & même ces inquietudes, ces palpitations du cœur, & ces difficultés de respirer, c'est-à-dire, du sang qui regorge, & qui fait effervescence dans la poitrine.

Lorsque le malade est cacochyme, & que la bile & le suc pancréatique viciés se répandent plus abondamment dans les intestins pendant la fermentation, comme il arrive ordinairement, (d'autant que l'acide pancréatique a coutume de dominer dans les sujets qui ont de la disposition à la cachexie,) il s'engendre beaucoup de vents dans l'effervescence défectueuse qui se fait, & l'acide même corrompu porté dans les intestins, & de là dans le mesentère, y excite des convulsions déchirantes; & des douleurs vagues & terribles, qui durent jusqu'à ce que le sang soit vidué, & la fermentation menstruelle finie. Alors tous les symptômes cessent, & le calme est rendu.

La Difficulté des mois est connue par le rapport de la malade. Elle se termine souvent en suppression totale, & les filles qui y sont sujettes, ont coutume d'être femmes de tomber dans les suffocations de matrice, selon les observations d'*Etmüller*.

La difficulté des mois.

Le Trop peu de sang menstruel a presque les mêmes causes que celles de la suppression, & on doit accuser principalement la trop grande viscosité, ou lenteur du sang, qui ne peut produire une fermentation menstruelle bien conditionnée.

Cette Viscosité vient, comme on l'a déjà dit, de la mauvaise chylification: c'est pourquoy on remarque dans le sang des excréments crus, visqueux, & mucilagineux.

Le Flux menstruel goutte à goutte, a du rapport

Le flux

menstrual
goute à
goute.

766

LIVRE TROISIÈME

avec le flux periodique immodéré, dont il ne diffère que du plus au moins. Dans celui-cy le sang coule continuellement, où il coule long-temps à chaque periode, non pas promptement, comme il est naturel, mais successivement, & en dégoutant.

La Cause, selon *Etmuller*, est l'acrimonie du sang jointe avec sa lenteur, & la plus ordinaire est le retrecissement des vaisseaux qui se trouvant joint avec une irritation continuelle, oblige le sang à sortir goutte à goutte. Ainsi *Forestus* a remarqué un flux de cette nature durable qui dégénère en un ulcere de la matrice dans une femme cachectique.

La Maladie se connoît par le rapport de la malade.

La mauva-
se couleur
du sang
menstrual.

Dans la maladie qu'on appelle mauvaise couleur du sang menstrual, il sort avec le sang une mucosité visqueuse, & blanchâtre.

Les Causes sont la cacochymie, & la cachexie, qui sont les filles de la mauvaise chylicification.

Le Sang menstrual ne doit naturellement avoir aucune odeur, à moins qu'il ne sente la fleur de soucy, selon l'observation de *Riviere*; mais il arrive qu'en croupissant, il contracte quelquefois une odeur fétide, dont la plus ordinaire est celle qu'on nomme le boquin insupportable aux malades mêmes.

Le flux
menstrual
déréglé.

Le Flux menstrual déréglé est, lorsque les mois ne gardent point leur periode ordinaire, mais reviennent irrégulièrement, retardant, ou anticipant. C'est un effet de la tiffure du sang vitié, qui dérégle, interrompt, & empêche la fermentation menstruale, laquelle se relève en un temps, & s'abat en un autre. Ce mal se termine enfin à la suppression totale des mois, ou à la leucophlegmatie.

DU VENTRE INFÉRIEUR

767

Il arrive quelquefois que les menstruës sortent par les parties qu'il ne faut pas. Aux unes par les gencives, aux autres par le nombril, aux autres par les lèvres de la vulve, aux autres par le coin des yeux, aux autres par le gros orteil du pied gauche. Souvent les mois sortent par la bouche, en vomissant, ou qui pis est en crachant, & on en a vu qui sortoient par des playes.

La Cause de cette éruption extraordinaire des mois est dans les vaisseaux hypogastriques, qui se terminent au col de la matrice; car le sang ne sort point par la matrice avant l'enfantement, lesquels vaisseaux sont, ou naturellement mal conformés, ou trop étroits, ou bouchés par accident.

On appelle *Flux uterin*, ou *Fleurs blanches*, celui par lequel on rend par les parties naturelles une humeur pituiteuse, ou grossière, & mucilagineuse, ou aqueuse, & sereuse plus ou moins abondamment, tantôt âcre, saline, & piquante, tantôt benigne, & douce: Elle est blanche ordinairement, quelquefois jaune, verte, ou d'une autre couleur. Elle n'a point d'odeur, & c'est rarement qu'elle est puante; ce qui arrive, lors qu'il y a un ulcere dont il sort du pus qui se mêle aux fleurs blanches.

La sortie du
flux men-
strual par les
parties qu'il
ne faut pas

Flux uterin;
ou fleurs
blanches.

On remarque que les femmes & les filles de tous âges sont sujettes à cette maladie, & quelle est différente de la décoloration, ou pâleur des menstruës, en ce qu'elle arrive également à celles qui ont, & qui n'ont point leurs mois, soit qu'ils les aient quittées naturellement, soit qu'ils ne leur soient pas encore venus. Les vieilles qui n'ont point leurs menstruës sont mêmes plus sujettes à ce flux. Les pucelles en sont plus rarement affligées, les femmes grosses n'en sont point exemptes.

En quoy il
diffère de la
pâleur des
menstruës.

Cette Indisposition ne garde aucun cours périodique, quelquefois elle est continuë, quelquefois elle a des intervalles. Le flux est néanmoins plus abondant au temps des menstres.

Ce que c'est
que les
fleurs blan-
ches, selon
Etmuller.

Les Fleurs blanches, selon Etmuller, sont cette liqueur qui exude des glandes de l'orifice interne de la matrice, savoir cette matiere seminale & rarefiée, dont les femmes se déchargent dans le coit, ou quelque autre serosité qui se philtre par ces glandes, & se détache de la masse du sang. La premiere liqueur fait la veritable gonorrhée des femmes, semblable à celle des hommes. La seconde & dernière liqueur fait la gonorrhée fausse des femmes, mais benigne.

Il y a de la difference à faire dans ces fleurs blanches, ajoute-t'il; il y en a de legeres, où il coule peu de limphe qui n'est pas toujours blancheâtre, mais un peu visqueuse sans aucune incommodité considerable du corps. C'est alors la veritable gonorrhée, dans laquelle l'orifice interne de la matrice est seulement affecté. Quelquefois ces fleurs sont abondantes, continuës, chargées de serum, de diverses couleurs, & coulant en abondance, la cachexie, ou la leucophlegmatie de tout le corps s'y trouve jointe avec l'œdeme des pieds, la paresse & l'engourdissement des membres, & d'autres symptomes semblables. Celle cy est la gonorrhée fausse, qui procede de la cachexie de tout le sang, & en premier lieu de la chylification vitiée de l'estomac. Heurnius distingue exactement ces deux fleurs blanches, il appelle ces premieres fleurs uterines, comme venant seulement du vice de la matrice, il appelle les dernieres fleurs des femmes, pour marquer qu'elles viennent de tout le corps.

Les causes

Les Causes de la gonorrhée veritable des femmes

ties, sont la trop grande abondance de cette matiere seminale, ou le trop d'esprits qui la font gonfler, jointes à quelque relâchement de l'orifice interne de la matrice qui laisse échapper cette matiere. De plus l'intermission du coit accoustumé, & l'envie passionnée d'embrasser les hommes soit des filles, soit des femmes. Particulièrement si les nourritures sont abondantes, si la vie est sedentaire, exempte de soins, & de grandes passions.

La Cause de la gonorrhée est le relâchement & la flaccidité de l'orifice interne glanduleux de la matrice, le ressort de ces glandes étant tellement relâché, & perdu, qu'elles laissent passer comme un colatoire universel, les mucosités ou le chyle crud délayé dans beaucoup de serosités âcres, & de crudités de la masse du sang, qui viennent du vice de l'estomac. Cette liqueur se philtre incessamment par l'orifice relâché, & les glandes qui sont comme sans ressort, les nymphes qui sont naturellement seches pleurent toujours. C'est ce qui fait que les malades sont sujettes à la cachexie, ou plutôt à la leucophlegmatie complete, aux enflures des pieds, sans aucun desir du plaisir amoureux, symptomes qui paroissent évidemment.

La Cause qui détermine les superfluités du sang à sortir par cet endroit, c'est le relâchement & une espece de paralysie de l'orifice interne de la matrice, & entre les causes éloignées de l'accouchement difficile, & l'avortement sont les causes assés ordinaires de ce flux qui suit la trop grande distension, le déchirement, ou quelque autre blessure de l'orifice interne de la matrice.

Les Fleurs blanches sont connus par le rapport
Tome II.

C c c

de la gon-
orrhée ve-
ritable des
femmes.

Les signes

des fleurs
blanches.

Son pro-
gnostic.

Ce que c'est
que les pâ-
les couleurs

En quoy
elle consiste

770

LIVRE TROISIÈME

de la maladie; il faut distinguer avant toutes choses, si c'est une gonorrhée véritable, ou fautive; dans la première le flux est modéré, peu copieux, sans acrimonie, & il peut durer long-temps sans incommoder considérablement; dans la gonorrhée fautive le flux est copieux ou âcre, ou de méchante couleur, avec la cachexie, l'abbatement des forces, l'engourdissement de toutes les actions. Si la limphe se trouve trop âcre, il y aura des fièvres nocturnes, ou cathartiques, ou lentes, avec des redoublemens sur le soir.

Ce Flux rend ordinairement les femmes stériles, il augmente la cachexie, il produit l'hydropisie, l'abbaissement de la matrice, l'exulcération du vagina, & enfin la mort. Il est plus facile à guérir dans les jeunes que dans les vieilles, c'est l'avant-coureur de la mort. En général cette maladie est difficile, & demande la continuation des remèdes.

Les pâles Couleurs, ou le Chlorosis, qu'on appelle aussi la Fièvre blanche, la Fièvre des Filles, ou la Jaunisse blanche, n'est autre chose qu'un changement de la couleur naturelle du corps en une couleur pâle, & jaunâtre, accompagné de langueur & pesantement de tout le corps, de dégoût de viandes, de palpitation de cœur, de difficulté de respirer, de tristesse, de tumeur œdémateuse des pieds, des paupières, & de tout le visage.

Cette Maladie, selon Lindanus, consiste dans la suppression de la liqueur féminale altérée & corrompue, & cela arrive en cette manière. Le vice de la liqueur féminale corrompue se communique successivement à la masse du sang, & comme un levain il la corrompt avec les autres sucs qui s'en doivent séparer, & la nimphe même, d'où suivent plusieurs calamités, la cachexie de la ma-

DU VENTRE INFÉRIEUR.

771

lade, & nécessairement la suppression des mois sans aucune fautive commise dans le régime de vivre; car de même que la liqueur féminale dans son état naturel, cause au temps de la puberté des effets admirables dans le sexe, comme la gayeté, la vigueur, la beauté, la vivacité, les menstrues, & l'arrondissement des mammelles, de même l'effervescence contre nature de cette liqueur, donne un sentiment brutal & furieux. Ainsi la corruption, la rétention, & l'altération du même principe, altèrent par une semblable fermentation toute la masse du sang, & corrompent les esprits par une suite nécessaire; mais lorsque cette liqueur a été éjaculée dans le congrès, lorsque l'esprit genital masculin a été reçu comme un levain très subtil dans la matrice, il l'anime, & réveille la fermentation du sang, & celle-ci redonne de la vivacité aux esprits qui parcourent avec plus d'efficacité toute la machine du corps, & on est surpris de voir après le mariage des filles devenir aussi vermeilles, & aussi belles, qu'elles étoient auparavant pâles & difformes, tant il est vrai que l'usage modéré du plaisir amoureux, contribue beaucoup à la santé des femmes, quoique l'excès la détruisse dans la suite. Voilà proprement la fièvre blanche des filles, particulière à celles qui sont privées du bénéfice du mariage, qu'il faut bien distinguer d'avec la cachexie commune aux deux sexes, & qui vient du mauvais régime de vivre.

Il est assez ordinaire de voir arriver des convulsions, & des mouvemens épileptiques aux filles prêtes à marier, & aux veuves par l'irritation des nerfs de la matrice, qui continuent leurs vibrations jusqu'aux plexus, & aux parties supérieures; mais les symptômes qui arrivent par la rétention de la semence sont plus rares: car les filles les

préviennent, ou par le mariage, ou par des pollutions volontaires & nocturnes, ou bien le flux périodique les en délivre naturellement.

Les signes
de la fièvre
blanche des
filles.

La Connoissance de cette maladie, & de sa cause, est difficile, & demande un Medecin sçavant & adroit. La fièvre blanche des filles se connoît, de ce que sans aucune erreur dans le regime de vivre, ou dans l'usage des six choses non naturelles, elle a commencé insensiblement, & elle a continué depuis sans aucune cause manifeste, & sans la suppression des mois. On confirme son diagnostic par les conjectures suivantes; Si la fille est nubile, & s'il y a long-temps qu'elle reste dans cet état, si elle avoit auparavant l'esprit alerte, & si elle a changé depuis; si c'est une veuve qui se portoit bien du vivant de son mary, & qui n'est tombée dans cette maladie que depuis sa mort, & insensiblement; si sa vie a été sédentaire, & sans chagrin, si elle a eu des galans; enfin s'il n'y a point d'autre cause manifeste, ou vrai-semblable de ces maladies, on peut accuser la liqueur féminale, sur tout si la malade a toujours été reglée.

Son Pro-
gnostic.

Cette Indisposition n'est pas sans danger: car elle pervertit toute l'économie du corps. On y a vû survenir quelquefois la folie par le transport des humeurs dans la tête. Le cœur y est toujours fort opposé, & on a même vû mourir de syncope. L'action du foye y est ordinairement fort altérée; on y voit presque toujours le ventricule en désordre, dans le dégoût, & frequemment travaillé de la dépravation d'appetit, appelée malacie. Enfin la matrice en reçoit beaucoup d'incommodités, & peut même en devenir sterile, si le mal est grand, & s'il dure long-temps.

Il est bien difficile d'en venir à bout, lors

qu'on luy a une fois laissé prendre des racines: car les symptomes en deviennent plus cruels. On peut tenir la guérison assurée, lors qu'on voit revenir les purgations menstruales dans la regle, & la quantité ordinaire & accoutumée.

La Cachexie des femmes, selon Etmuller, est la même que celle des hommes en general, avec cette difference, que la cachexie des femmes est toujours accompagnée de la suppression des mois, qui passe ordinairement pour la cause de la cachexie, quoy qu'elle n'en soit véritablement que l'effet: car la disposition cachectique & cacochimique du sang qui dégénere de sa constitution naturellement salino-volatile en une masse crüe, est la cause véritable qui empêche la fermentation menstruale du sang, & l'évacuation qui s'en ensuit. Renuccius remarque sçavamment que dans la cachexie des femmes les mois sont pour l'ordinaire supprimés par l'abondance des crudités qui corrompent la sanguification, & produisent un milieu de symptomes. Il faut donc corriger la cachexie, suivant la pratique commune, par des vomitifs, & des alteratifs, premierement par le mars, & ensuite par les aromats, ajoûter à la fin quelques aiguillons pour pousser les mois, & ils couleront promptement d'eux mêmes. Il est cependant certain que la suppression des mois, de quelque cause qu'elle arrive, est la source de mille maux, particulièrement si les mois coulant actuellement viennent à être supprimés subitement par la peur, ou par quelque autre raison. Les pleuresies, les squinancies, les inflammations de matrice, les épilepsies, & autres semblables maladies sont les plus legeres. Lors qu'au temps périodique le sang se gonfle, sans pouvoir faire éruption par les lieux accoutumés, on voit alors

La cachexie
des femmes.

beau jeu. Le pica, l'appetit pour les choses absurdes, les passions hystériques, les épilepsies terribles, les convulsions, les melancolies uterines qui ont beaucoup de rapport avec les melancolies hypochondriaques, les icterhes, les tumeurs des viscères, & sur tout celles de la rate surviennent. On ne manque pas de dire que tous ces maux viennent de la rate, quoique la rate elle-même ne soit que le symptôme de l'autre maladie. De là viennent les cephalalgies cruelles & opiniâtres, les battements, & les palpitations fréquentes du cœur, & des autres parties du corps, particulièrement du dos, des lombes, & des hypochondres, enfin le levain du ventricule se corrompt, le baume de la bile se gâte, & la vertu précipitante du suc pancréatique dégénère, ce qui donne lieu à plusieurs sortes de cachexies, à la jaunisse, à la leucophlegmatie, aux hydropisies, & à une infinité de maux qui suivent la suppression des mois.

sa cause

La Cause de tous ces symptômes est la suppression du flux périodique, puis qu'ils s'augmentent, & redoublent ordinairement au temps des menstrues, & périodiquement, puis qu'ils sont plus atroces, plus la suppression est longue, jusqu'à ce qu'entiu ils ne gardent plus aucun ordre, qu'ils deviennent continus, ou qu'ils aient des accès entièrement irréguliers. Voilà les suites de la suppression des mois, particulièrement de celle qui est subite & imprévue, lesquels arrivent, selon Etmüller, pour deux raisons; la première est la pesanteur du sang qui devoit sortir, & qui est retenu: car la trop grande quantité du sang s'oppose à la régularité du mouvement circulaire, & fermentatif, & il en est du sang qui n'a pas assez d'espace pour fermenter, comme du moût dans un vaisseau trop rempli, & étroitement bouché,

ils deviennent l'un & l'autre grossiers, visqueux, peu spiritueux & volatiles, en un mot ils dégénèrent de leur état naturel; de là viennent les resserremens de poitrine, les pulsations, & les palpitations différentes, les douleurs de tête, & des autres parties, les obstructions des viscères, & sur tout de la rate. La seconde raison est la qualité corrompue du sang retenu: car quoique le sang dont les femmes se purgent tous les mois, soit de la même nature que celui qui reste dans le corps sans aucun préjudice, le premier néanmoins reçoit dans la fermentation qui le sépare de la masse, une alteration particulière, & une propriété âcre, ou teinture alumineuse propre à corroder: c'est pourquoy le sang de ce caractère, & empreint d'un acide vitieux étant rapporté dans la masse, cause un grand changement dans sa composition, & la fait dégénérer, non seulement de son état naturel, mais il corrompt encore les autres sucs de tout le corps, & produit l'appetit dépravé & le pica, les douleurs & les tranchées du ventre causées par un mucilage acide, les delires melancoliques, & les passions hypochondriaques qui procedent des vents: car les femmes qui ont leurs mois supprimés, sont remplies d'un acide corrompu qui surabonde particulièrement dans les premières voyes de l'abdomen, comme les malades mêmes, & la méthode de les guérir le démontrent suffisamment.

La Connoissance de ces maladies est aisée d'abord qu'on a connu leur cause de la bouche des malades, qui ne manquent pas de dire qu'elles n'ont point leurs ordinaires. Le pronostic n'est pas plus difficile: car le flux périodique n'est pas plutôt rétabli que tous les symptômes cessent, & si la suppression des menstrues dure long-temps, les malades meurent enfin après beaucoup d'incommodités.

Les signes
& le pronostic,

Ce que c'est
que la pas-
sion histeri-
que.

776

LIVRE TROISIÈME

La Passion histerique, ou Mal de Mere, est aussi nommée suffocation de matrice, d'un de ses symptômes qui est le plus pressant, sçavoir le resserrement de poitrine, & de la difficulté de respirer, qui est quelquefois si grande, que les malades croient à tous momens être étouffées, & mêmes demeurent étouffées pour quelque temps, sans sentiment, & sans mouvement.

Ses signes.

Dans l'approche, ou au commencement du paroxysme, dit Etmuller, les malades sentent des groüillemens dans le ventricule & l'abdomen, & dans celui-cy une espece de boule qui s'élève de bas en haut. La tension des hypochondres, les bruits, les vents, & les rots succedent; ces rots sont accompagnés de baaillemens frequens, d'allongemens de bras, & d'autres symptômes semblables, elles ressentent des douleurs dans l'abdomen, tantôt avec déchirement, tantôt avec distension, souvent avec contorsion, fixes ou vagues. L'appetit est ordinairement abbatu, & tout ce qu'elles mangent est d'une saveur corrompue. Leur ventre est constipé, & elles recoivent un grand soulagement, lors qu'il se lâche de luy-même, ou par les clisteres, particulièrement si elles font des vents, les malades s'imaginent entendre du bruit, & des cris horribles au fond de leurs entrailles. Quelques-uns vomissent des matieres vertes, & d'un goût étrange avec des inquietudes & des resserremens de poitrine terribles. Le cœur palpite, & tremble, le poux est rare, petit, foible, & intermittent, la syncope survient, le sentiment est aboli, la respiration est laborieuse, inégale, & embarrassée; & lorsque le mal est violent, elle paroît abolie à nos sens. Les malades ressentent un resserrement à la gorge, comme si on les étrangloit avec une corde. Le verige

DU VENTRE INFERIEUR.

777

& l'éblouissement des yeux marquent que le paroxysme approche, lorsque la maladie est habituelle. Durant le paroxysme les yeux roulent, ils se renversent, & se couvrent de tenebres; quelquefois le paroxysme se termine par un éclair de rire forcé, & involontaire, il dure même quelque temps, les delires, & les discours interrompus sont assés ordinaires, quand les paroxysmes sont forts, les convulsions des membres, & les mouvemens épileptiques succedent. Le mal change alors de nom, & on l'appelle épilepsie uterine. Les agitations des membres, & de tout le corps, l'abolition de tous les sens, tant internes qu'externes, s'y rencontrent assés souvent, les sens sont quelquefois libres, les malades perdent la parole dans le paroxysme, & après le paroxysme, elles se ressouvient, & font le recit de tout ce qui s'est passé. Les convulsions épileptiques sont rares, les symptômes de la poitrine & de l'abdomen sont les plus communs; dans la vehemence de l'accès, les malades sont tantôt froides, tantôt chaudes, & leur chaleur dure long-temps après l'accès même. Ces symptômes attaquent indifféremment toutes sortes d'âges, tant les filles que les femmes, souvent les jeunes avant qu'elles soient en âge d'avoir leurs mois, & les vieilles après qu'elles les ont perdus. Tous ces symptômes ne se trouvent pas dans toutes les malades, ni les mêmes dans chacune, les unes en ont moins, les autres plus, & avec plus ou moins de violence. Les douleurs & les troubles de l'abdomen commencent ordinairement, les inquietudes de la poitrine & la difficulté de respirer suivent. C'est une maladie compliquée, s'il y en eut jamais.

La Suffocation histerique differe de la syncope, En quoy

elle diffère
de la syncope.

De l'apoplexie.

Et de l'épilepsie.

778

LIVRE TROISIÈME

en ce que celle-cy n'est pas précédée de ces accidens, que nous avons dit précéder celle là; qu'elle est accompagnée de sueur froide, de plus grande pâleur de visage, & cessation sensible de pouls, & qu'enfin elle se termine plus promptement à la mort, ou à la guérison, au lieu que l'on voit les femmes hystériques demeurer quelquefois deux jours dans le paroxysme, & revenir après à elles; d'où vient qu'il faut prendre garde de ne les point ensevelir que le troisième jour ne soit passé, il faut néanmoins remarquer que la syncope y survient ordinairement, lorsque le paroxysme est violent.

On distingue ce mal de l'apoplexie, en ce qu'il n'arrive pas si subitement, qu'il n'est point accompagné d'une si grande résolution des parties, d'une si grande privation de sentiment, ni d'un roulement dans la respiration, & qu'enfin les malades se souviennent souvent de quelque chose qui s'est passée pendant leur accès.

On le distingue aussi de l'épilepsie, en ce qu'on n'y voit point d'écume à l'entour de la bouche, ni des mouvemens convulsifs, au moins qui soient universels, comme dans l'épilepsie; de plus dans cette maladie le pouls paroît plus fort qu'à l'ordinaire, au lieu que dans l'affection hystérique il est extrêmement foible.

On remarque que les femmes hystériques semblent quelquefois mortes, lorsque le paroxysme est violent, & que les choses dont on doit se servir pour connoître si elles sont véritablement mortes, sont les miroirs & les plumes. Que les poudres sternutatoires fortes sont plus assurées, si étant soufflées dans le nez elles n'operent rien. Qu'un vomitif puissant, & les vesicatoires appliquées aux cuisses sans effet, sont des marques sûres qu'elles sont mortes.

DU VENTRE INFÉRIEUR.

779

Les Causes de la suffocation sont éloignées ou prochaines. Entre les éloignées, les grandes passions de l'ame, sur tout de la colere, tiennent le premier rang, & *Estmuller* dit avoir connu des femmes qui tomboient dans cette passion, toutes les fois qu'elles se mettoient en colere. Les odeurs fortes approchées du nez, ou senties, sont d'une efficacité merveilleuse, soit pour faire revenir de l'accès celles qui y sont sujettes, soit pour calmer le paroxysme, souvent les bonnes odeurs, & particulièrement celle des roses, produisent l'accès, & les mauvaises odeurs l'appaissent. Les bonnes odeurs appliquées aux parties genitales diminuent le paroxysme, elles sont même salutaires, étant prises intérieurement, à celles à qui elles nuisent en les odorant, pour guerir le paroxysme présent, & empêcher le paroxysme à venir, pourvu qu'elles ne frappent pas le nez. Lors qu'on a dit que les paroxysmes étoient excités par les bonnes odeurs, & appaïsés par les mauvaises, on a ajouté ce mot souvent, parce qu'il y a des observations contraires de certaines femmes que les bonnes odeurs soulagent dans les paroxysmes, & que les mauvaises odeurs incommodent; ainsi il faut avoir égard à la constitution particulière de chaque femme. L'effet des odeurs est surprenant dans ces maladies; il y en a qui reçoivent beaucoup de soulagement des mauvaises odeurs durant le paroxysme, du castoreum, par exemple, qu'elles ne peuvent souffrir quand le paroxysme est passé, sans beaucoup de trouble & d'alteration. Le mariage, ou le passage de l'état de fille en celui de femme, est une des causes éloignées, particulièrement si la grossesse s'ensuit d'abord. On voit tous les jours des filles aimer les odeurs, qu'elles ne sçauroient souffrir étant femmes, sans danger de tomber

Les causes
de la suffo-
cation.

dans un paroxysme histerique, ou si elles les peuvent souffrir, quoique femmes, elles en seront incommodées étant grosses. Cette aversion dure tout le temps de la grossesse, & de l'accouchement, après quoy elle les quitte pour revenir d'abord qu'elles auront conceu, cela arrive souvent, mais non pas toujours. Les choses douces sont du nombre des causes éloignées de cette maladie, comme les sucreries, les sirops, le miel, & semblables douceurs qui fermentent facilement, s'aigrirent en fermentant, engendrent des vents, & excitent ou augmentent les paroxysmes histeriques. Enfin les mois supprimés peuvent être mis au nombre des causes éloignées, parce que la liqueur féminale étant retenue & dépravée, corrompt tous les suc du corps, & particulièrement les esprits animaux qu'elle dispose à divers dérèglemens, d'où naissent les paroxysmes épileptiques & histeriques.

La Cause prochaine de cette maladie, selon *Emmuller*, consiste dans l'effervescence viciée dans les intestins du suc pancréatique avec le suc bilieux, d'où viennent tant de vents & de rots. Ce suc dépravé s'avancant dans les vaisseaux, y fait coaguler, & croupir le sang. Le mouvement dépravé & déréglé des esprits animaux se met en même temps de la partie, premièrement dans les nerfs intercostal & vague, & consecutivement dans les autres; de là viennent les vertiges, les scotomies, ou ébloüissemens, les délires, les convulsions étranges des parties membraneuses de l'abdomen, des intestins, du mesentere &c. des parties membraneuses de la poitrine, & même du cœur. Ce qui fait la palpitation, ou le sentiment de compression dans le cœur par la systole presqu'continue. Voicy l'ordre des symptomes en-

tr'eux; Ceux de l'abdomen qui naissent de l'effervescence de l'acide morbifique, ont coutume de précéder. Les convulsions internes des parties nerveuses, & des rameaux des nerfs irrités suivent, à quoy le trouble de la tête, & enfin les convulsions des parties externes surviennent, ainsi qu'on voit dans la colere, dans la nephritique, dans les douleurs scorbutiques de l'abdomen, & après avoir mangé des choses douces. Quelquefois les explosions des esprits précèdent, commençant par le cerveau, & les nerfs, alors les ébloüissemens, & les apparences de diverses couleurs, la privation du sentiment & du mouvement occupent en premier lieu les malades, & à mesure que les viscères & les conduits de l'abdomen sont resserrés, & comme secoués par les nerfs, le suc pancréatique se décharge plus abondamment, & produit enfin les symptomes de l'abdomen, c'est ainsi qu'il arrive, lorsque la crainte & les odeurs sont la cause de la passion histerique, & suivant qu'il y a plus ou moins de rameaux affectés, il y a plus ou moins de symptomes. Lors, par exemple, que les plexus spléniques ou gastriques sont seulement affectés, le paroxysme commence par l'hypochondre gauche, & on dit que le mal vient de la ratte, non pas de la matrice. Les odeurs agissant promptement sur les esprits animaux, les disposent à divers mouvemens particuliers, & suivant les différentes constitutions des esprits animaux, & la difference des odeurs, les mouvemens & vibrations sont diversément déréglées, ce qui arrive non seulement dans la superficie concave des narines, mais même dans les parties genitales, lorsque les corpuscules odoriferans frappent promptement les esprits, & les réduisent à un mouvement moins réglé, ou convulsif,

comme il paroît, parce que le membre viril étant enduit de quelque pommade odoriférante augmente beaucoup le plaisir amoureux. Les odeurs appliquées au nez, ou attirées, contribuent beaucoup au soulagement, ou au redoublement des symptômes hystériques, en altérant la masse du sang qui fermente lentement dans les poulmons. Ainsi la fumée des cornes, ou des plumes brûlées, l'odeur du castoreum, & d'autres choses semblables, semble soulager le resserrement de la poitrine, & dilater le thorax, tant que le sel volatile de ces sujets séparé par le feu, & attiré avec l'air dans l'inspiration, dissout le sang, détruit son acide, accélère sa fermentation, & l'empêche de croupir, & de s'arrêter dans les poulmons.

Le Pro-
gnostic.

Cette Affection, quoy qu'elle ne soit pas ordinairement mortelle, ne laisse pas d'être fâcheuse, & de donner de la terreur. On la doit estimer d'autant plus dangereuse, qu'elle attaque d'avantage les parties vitales & animales, principalement le poul & la respiration, & encore plus s'il paroît de l'écume à l'entour de la bouche; mais s'il arrive quelque éternuement, la malade est sauvée; car c'est un signe que la nature se réveille. Dans les personnes jeunes, cette maladie cesse, ou dans l'enfantement, ou du moins dans les couches par l'écoulement des lochies. Les vieilles qui ont perdu leurs mois rarement s'en guérissent, & elles sont sujettes à plusieurs rechûtes. La passion hystérique est pleine de danger pour les femmes grosses, & pour les accouchées; pour les premières par la crainte de l'avortement, pour les dernières par la crainte de la suppression des lochies, & à cause de leur foiblesse.

Ce que c'est
que la fu-
reur utérine

La Fureur utérine est un desir excessif du coït, qui porte les femmes jusqu'à la folie, leur ôte

la honte de parler des choses sales, & leur fait faire quantité d'extravagances.

La Cause est l'abondance & l'acrimonie de la semence qui exude de l'orifice interne de la matrice, ou des lacunes; laquelle par son irritation continuelle, agitant puissamment les esprits animaux dans le cerveau, donne lieu à l'ame de se former l'idée du plaisir amoureux, & d'exciter enfin le dérèglement qui fait une espèce de délire à l'égard du congrès seulement. Les filles à marier, les jeunes veuves, & les jeunes femmes qui ont des maris lâches & impuissans, sont principalement sujettes à cette affection, sur tout si elles sont sanguines, si elles vivent délicieusement, & si les autres choses non naturelles contribuent beaucoup à la generation de la semence.

Sa cause.

Ce Mal est fort honteux, mais il n'est pas difficile à guérir, pourvu qu'on y remédie dès le commencement, autrement s'il est négligé, il peut aisément dégénérer en une manie parfaite.

Son pro-
gnostic.

Il y a plus grande esperance de guérison, lorsque le mal donne de longs relâches, que lorsque l'ardeur presse toujours, & ne laisse presque aucun moment pour se reconnoître.

La sterilité peut être du côté du mary dans la generation & l'éjaculation de la semence, ou du côté de la femme dans les œufs, dans la matrice, & dans le col de la matrice; de là vient que les femmes deviennent ordinairement steriles après une fausse couche difficile. Le vice peut être encore du côté du mary & de la femme respectivement. Ainsi tel mary ne peut pas engendrer avec telle femme, lequel engendre bien avec une autre. Et de même telle femme est sterile avec tel mary, laquelle a des enfans d'un autre. Tous les

Les causes
de la steri-
lité.

Auteurs anciens & modernes conviennent qu'il y doit avoir une certaine proportion ou harmonie entre le mary & la femme dans le fait de la generation ; mais personne n'a encore expliqué ce que c'est, ni en quoy elle consiste. *Etmuller* tâche de le faire, & il dit, qu'il est évident que la cause de la sterilité est plutôt dans la femme que dans le mary, qui ne peut avoir qu'un défaut essentiel qui le rende incapable d'engendrer, sçavoir celui de la semence ; car les vices de la verge sont ordinairement ou peu nuisibles, ou faciles à corriger, le défaut même de la semence du mary, soit qu'elle manque, soit qu'elle soit trop peu spiritueuse, est aisé à connoître dans le congrès, & s'il est languissant, long, & ennuyeux, c'est une marque que la semence n'est pas assez spiritueuse, & par conséquent defectueuse. La femme au contraire qui doit concevoir, retenir, & couvrir l'œuf, & enfin mettre le fœtus au monde, peut avoir plusieurs vices dans les testicules, dans la matrice, dans le col de la matrice, & même dans tout le corps ; c'est pourquoy elle peut éluder la conception, quoique le mary fasse son devoir.

Entre les causes internes & cachées de la sterilité des femmes, on accuse ordinairement le défaut de semence, & suivant la nouvelle hypothese, le défaut des œufs, ou non engendrés, ou non descendus dans la matrice, ou propres à devenir féconds, de ce genre est le défaut de la matiere chyleuse, dont se forme le blanc, pour ainsi dire, ou l'accroissement de l'œuf, & enfin le défaut de la matiere qui sert d'aliment au fœtus dans la matrice. C'est par cette dernière raison que celles qui nourrissent leurs enfans conçoivent moins frequemment que les autres.

très ; que les femmes trop maigres & trop seches sont ordinairement moins fécondes ; & que celles qui sont excessivement grasses, sont pareillement steriles, à cause que la matiere chyleuse se change en graisse. Enfin les caudères qui coulent trop abondamment, & dépotillent le corps, les ulcères, & les fistules inveterées qui épuisent la masse du sang, sont cause de la sterilité des femmes ; ce qu'on remarque sur tout à l'égard des caudères.

La Constitution viciée de la membrane de la matrice trop lâche, & trop fleurie, & dont l'orifice interne est trop ouvert, donne une grande disposition à la sterilité, comme il paroît dans les femmes cachectiques, dans celles qui ont les fleurs blanches, & une hemorragie immodérée de la matrice par un sang trop secheux. On a coutume de dire, que ces sortes de femmes ont une intemperie froide & humide de la matrice, ou, que la matrice est inondée par des excréments pituiteux. Les fleurs blanches durables causent particulièrement la sterilité.

Enfin il y a des causes externes qui empêchent la conception, ou qui la détruisent, lors qu'elle est faite ; ainsi on dit, que l'eau, ou la liqueur claire qu'on tire des jeunes saules par incision, ou même la decoction des jeunes saules beuë à jeun rend les femmes steriles. On assure que le safran ou la menthe crespuë mise dans le vagina immédiatement après le congrès, empêche de concevoir. Qu'une dragme de lapis specularis, ou miroir de la Vierge, beuë dans une decoction de saule, ou du vin immédiatement après le coït, est recommandé comme une experience singulière contre la conception. Que le borax pris intérieurement avant ou peu après le congrès, dispose

à ce qu'on dit à la sterilité, & qu'un pessaire composé avec l'éleboro blanc, & le castorcum mis dans le conduit de la pudeur après le congrès, fait le même effet.

Ses signes.

Il n'est pas toujours facile de connoître si une femme est sterile. Si le vice est manifeste, comme l'ulcere, le scyrthe de la matrice &c. la chose est claire & évidente; mais quand il s'agit de découvrir les causes internes & occultes, si une femme est sterile absolument ou respectivement, & seulement avec un tel, c'est ce qui est impossible sans l'expérience; car le parfum, & le pessaire avec le melanthium, que quelques-uns proposent, doit être regardée comme une chose fabuleuse, & inventée par les femmes.

Son prognostic.

Quant au Prognostic, si le mal dépend d'un vice ou d'une cause manifeste, il est facile à faire; mais s'il dépend de quelque vice caché, & de la proportion ou harmonie des deux sexes, il est impossible de rien déterminer, & le Medecin ne doit rien dire.

Encore que la conception soit une action purement naturelle, nous ne laisserons pas de décrire icy les signes, afin de mieux distinguer quelques affectiens contre nature comme la mole, l'hydrodropisie, & l'inflammation de l'uterus, d'avec la véritable grossesse avec laquelle elles ont grand rapport: car comme dit Aristote, le droit est la regle de l'oblique, aussi-bien que de soy-même.

Les signes que la conception se fait.

On connoît que la conception se fait, si après le coït la semence ne tombe point de la matrice, mais y est retenuë, & conservée, si la femme ressent un petit frisson avec une espece de charoüillement dans l'uterus qui se resserre pour embrasser la semence, si l'orifice interieur se ferme exactement, & si les purgations viennent à cesser. Sur-

Quoy il faut néanmoins prendre garde de ne pas toujours conter la grossesse, depuis seulement que les mois ont cessé, parce qu'ils ne laissent pas bien souvent de revenir deux ou trois mois après la conception, comme on le voit dans les femmes phlectoriques.

Les Purgations étant supprimées, il s'y fait un amas de mauvaises humeurs, qui causent divers symptômes dans les premiers mois de la grossesse, comme des frissons qui prennent par intervalles du dégoût des viandes, des nausées, des vomissements, & des envies de manger des choses mauvaises. Et ces accidens durent jusqu'à ce que le fœtus étant déjà un grand; consume une bonne partie du sang à sa nourriture, & à son augmentation, & que la nature ait chassé le superflu dans la capacité de la matrice, & entre les tuniques du fœtus, pour être jeté dehors dans l'enfantement.

Le Fœtus croissant fait enfler le ventre, mais d'une maniere differente de celle des autres tumeurs contre nature, que les femmes qui l'ont une fois observée savent tres-bien distinguer; car elle s'élève toute en pointe vers le nombril, on ressent après cela au quatrième mois le mouvement de l'enfant, que les mêmes femmes qui l'ont aussi remarqué ne manquent pas de reconnoître, & de distinguer de celui qui pourroit être causé par des eaux, ou par des flatuosités, enfin on voit à même temps que les bords des mammelles deviennent livides, à mesure qu'elles s'enflent, & qu'elles se remplissent de lait.

Or il faut remarquer icy, que ces signes pris chacun en particulier, ne peuvent pas nous rendre certains de la conception; mais ils le sont, lors qu'ils sont considérés, & réunis ensemble.

car si la femme retient la semence dans le con-
grés, si les mois viennent à cesser, s'il y succede
quelques-uns des accidens que nous avons rap-
portés, si le ventre s'élève; si après le quatrième
mois on ressent du mouvement vers l'uterus, &
si les mammelles s'enflent, & rendent du lait, on
ne peut nullement douter que cette femme ne
soit grosse.

Ce que c'est
que la mole.

La Mole n'est autre chose qu'une masse engen-
drée par la conception dans la matrice, en la pla-
ce du fœtus ordinaire, & si mal formée, qu'elle
ne ressemble à aucun animal vivant.

Ses causes.

Claude de la Courvée estime qu'il n'y a aucune
différence entre le fœtus véritable & vivant, &
la mole à l'égard de la conception; car la même
conception qui produit le fœtus parfait, étant dé-
pravé, produit la mole. Il arrive pareillement
qu'une conception naturelle & véritable dégène-
re enfin en mole dans le temps de sa formation
dans la matrice, soit vers le commencement, soit
par la suite. Pour entendre cecy, le fœtus est ren-
fermé dans deux membranes appelées amnios &
chorion; l'amnios est une membrane mince qui
est comme une enveloppe dans quoy le fœtus est
formé & conservé, & qui empêche que l'humeur
albugineuse nourricière ne se mêle trop abondam-
ment avec la gelée, ne corrompe la chaîne encore
tendre de l'embrion, & n'en interrompe la for-
mation. Lors donc que la membrane de l'amnios
est offensée, & qu'elle permet aux deux liqueurs
de se confondre, elle trouble l'ouvrage de la for-
mation, & au lieu d'un fœtus parfait, il s'engen-
dre une masse de chair informe qu'on nomme mo-
le, qui garde quelquefois dans sa difformité cer-
tains caracteres qu'elle reçoit de l'imagination, &
de la forte impression de la mere; ainsi Forcane

dit, qu'une femme fit une mole de chair qui avoit
une tête d'aigle, & une espece de bec, parce
qu'elle avoit regardé des peintures qui avoient de
semblables têtes. Si cette confusion des humeurs,
& l'interruption de la formation du fœtus arrive
aux premiers mois de la grossesse, alors les hu-
meurs enveloppées dans la membrane commune
du chorion, ou dans plusieurs parties distinctes
de l'amnios rompu, representent la mole aqueuse
vesiculaire, dont on a parlé cy-dessus. Si la con-
fusion arrive plus tard, & lorsque le sang est déjà
engendré sur le point de l'œuf, & le cœur mê-
me, il se fait une mole de chair, ou de sang, sem-
blable aux parenchymes des viscères. Si elle arrive
encore plus tard, sçavoir, lorsque la chaîne des
nerfs est tendue, & que les esprits animaux sont
engendrés & distribués, alors la mole rejetée au-
ra un mouvement réglé, ou seulement un mouve-
ment de palpitation. On trouve même quelque-
fois un ou deux membres bien formés dans cette
sorte de mole, sçavoir un os, le nez, l'œil &c.
mais ils sont tendres, & peu fermes, & ne sont
munis de leur peau & de leurs tegumens que sur
la fin de la grossesse; c'est pourquoy l'humeur gros-
siere du chorion étant confondue avec la gelée
delicate de l'amnios, peut causer facilement la
transposition des parties tendres déjà formées, &
leur confusion, malgré une espece de circulation
du sang dans les canaux des vaisseaux propres déjà
étendus, qui fait la nutrition & l'accroissement
de la mole. Les œufs féconds donnent jour à cer-
te verité, si on les secoue fortement avant de les
mettre sous la poule, ou ayant déjà été couvés
quelques jours, ils deviennent steriles par la con-
fusion du blanc & du jaune, & par la transposi-
tion des parties tendres déjà formées. C'est par

une semblable confusion & secousse que le tonnerre gâte les œufs qu'on a mis couvrir, quoy qu'ils soient féconds, & c'est par la même raison que dans la chaleur de l'Été les poussins ont de la peine à éclore : car l'air subtil & chaud font facilement les humeurs, il les broûille, & empêche par ce moyen la formation. Que si la même chose arrive dans la conception, ou dans l'œuf de la femme, la formation en sera interrompue, & il s'en ensuivra la generation d'une mole, ou aqueuse, ou charnuë, ou grossièrement formée.

Les Causes éloignées de la generation de la mole sont souvent dans la mere, qui empêche la formation du fœtus par un mouvement temeraire, par la percussion du ventre, par la colere, & par les autres passions, en rompant la membrane de l'amnios, & donnant occasion à la confusion des humeurs.

Les signes
de la mole.

Le Mouvement qu'on apperçoit vers le quatrième mois de cette conception, fait connoître si c'est une mole ; car lorsque la mere se tourne d'un côté sur l'autre, elle une masse pesante qui suit le même mouvement, au lieu que dans la véritable grossesse le fœtus ne se perd point dans la matrice, & garde la même situation de quelque côté que la mere se tourne. Le sentiment de pesanteur est beaucoup plus grand quand la matrice porte une mole, que quand elle porte un véritable fœtus, laquelle pesanteur tend vers la vulve, ce qui n'arrive pas dans le fœtus, qui demeure dans le ventre sans incommodité, & qui ne descend en bas qu'au temps de l'accouchement. Dans la mole le ventre n'est point élevé en devant comme le fœtus ; mais il est gonflé également aux côtés, & en devant, & particulièrement à l'hypogastre. Les femmes ressentent des douleurs avec ponction

dans la matrice, qui font, au sentiment de *Scholzius*, les signes particuliers pour distinguer la mole de chair d'avec la véritable conception. De plus les symptômes qui ont coutume de diminuer dans la véritable grossesse au milieu du terme, augmentent, & redoublent dans la mole, ce qui rend celles qui portent des moles extrêmement pâles, & sans couleur. Les femmes véritablement grosses ont coutume d'avoir du lait aux mammelles au milieu de la grossesse, ce qui n'arrive pas à celles qui ont des moles. Leurs mammelles se gonflent à la vérité, mais c'est d'une matiere & liqueur sereuse & excrementeuse plutôt que d'un véritable lait. Dans le fœtus la purgation menstruelle s'arrête entièrement, dans la mole au contraire elle arrive de trois en trois mois, & même par de longs intervalles, & le sang est abondant, & d'une mauvaise couleur. Les femmes grosses d'un véritable fœtus ne ressentent au temps de leurs mois aucunes douleurs, ni aucunes tensions, & seulement un mouvement plus fort du fœtus, le contraire arrive dans la mole. Ces signes sont plus manifestes, lorsque la mole est seule, que quand elle est jointe à un fœtus vivant, & moins que la tumeur trop grande du ventre, & le mouvement d'un côté sur l'autre, & les autres signes particuliers ne surviennent qui la fassent distinguer.

La Mole est une maladie toujours perilleuse : car si elle est jointe avec le fœtus, ou elle le fait mourir, ou on sortant avec luy, elle rend l'accouchement laborieux, si elle est seule, & si elle se corrompt avant que de sortir, elle infecte la matrice, & luy communique sa putrefaction, si elle ne se corrompt point, & demeure en son entier, elle restera deux, trois, & même dix ans dans la

Son Pro-
gnostic.

matrice, & durera autant que la vie de la mere. Enfin si elle sort d'elle même, ce qui est rare, ou par le moyen des medicamens, elle causera de grandes douleurs, & particulièrement de grandes hemorrhagies de matrice.

Les marques qui distinguent les véritables douleurs de l'accouchement d'avec les fausses.

Il est important de bien distinguer les véritables douleurs de l'accouchement d'avec les fausses, à quoy bien des gens ne font pas assez de reflexion. Il arrive souvent, dit *Estimulier*, que les femmes ressentent de cruelles douleurs à l'abdomen, vers le nombril, un mois, quelques semaines, ou quelques jours avant l'enfantement, ces douleurs n'occupent pas toujours l'abdomen seul, comme la colique & la passion iliaque, elles descendent quelquefois jusqu'à l'os pubis, & sont prises par les Sages-femmes peu habiles pour les véritables douleurs qui animent les femmes au travail de l'accouchement, avec beaucoup de difficulté, de peine & d'inquietude, & souvent, lorsque les malades croyent accoucher, ces grandes douleurs cessent d'abord, & disparaissent, & le fœtus reste encore huit ou quinze jours, & même un mois entier dans la matrice. On nomme ces douleurs *Fausse*. Elles viennent des mouvemens convulsifs des intestins, & du mesentere, qui se communiquent aux parties voisines de la matrice, & imitent les douleurs de l'accouchement; en un mot ces douleurs ne sont autre chose qu'une passion iliaque, & une colique tres-forte qui precede ou accompagne souvent la passion hysterique; ces douleurs sont causées par les alimens venteux, acides, ou d'une autre nature, ou par l'effervescence visciée du suc pancréatique dépravé avec la bile; ce qui arrive sur tout, lorsque la passion hysterique y est jointe, la commotion du mucilage acide & pontique attaché fortement aux

intestins peut produire ces douleurs fausses, lorsque les intestins se retirent, & se rident pour le détacher en secoüant.

Les *Fausse* Douleurs sont souvent compliquées avec les vraies durant l'accouchement, & elles durent même quelques temps après. Elles sont causées alors par les contractions de la matrice qu'elle fait pour mettre le fœtus dehors, lesquelles contractions se continuent jusqu'aux plexus mesenteriques, à raison des nerfs de la matrice qui en dérivent: en sorte que tous les autres nerfs qui en dépendent, & les parties où ils entrent, souffrent les mêmes contractions. Ainsi les mouvemens épileptiques surviennent souvent à un accouchement difficile, & ils sont d'autant plus violens, que le fœtus est prêt de sortir, cessant d'eux-mêmes après l'exclusion du fœtus.

Il ne faut donc pas presser les femmes d'accoucher d'abord qu'elles ressentent des douleurs apparentes à l'abdomen, & c'est en quoy les Sages-femmes se trompent tous les jours, qui mettent trop tôt les femmes groûes en posture, croyant que c'est satisfaire à leur office de tirer l'enfant, sans considerer les commodités ou incommodités de la mere. On doit attendre le terme legitime, & les véritables douleurs, qui pressent suffisamment les meres d'accoucher; la matrice s'ouvre en même temps, les eaux s'écoulent, & toutes choses arrivent naturellement, & avec beaucoup plus de facilité; au contraire si on prend mal son temps, & si on oblige les femmes d'accoucher dans ces fausses douleurs, on les affoiblira, elles ne seront plus capables de supporter le travail au temps naturel de l'accouchement, qui sera bien plus laborieux dans toutes les circonstances, & peut-être funeste à la mere.

Il n'y a que les femmes qui ont eu plusieurs enfans, & les Sages-femmes d'une longue experience qui puissent facilement connoître les véritables douleurs d'avec les fausses. Les signes de celles-cy, selon *Estmuller*, sont 1. Si elles prennent la femme trop tôt, & avant le temps légitime de l'accouchement. 2. Quand les autres signes requis à l'accouchement naturel ne se rencontrent point, comme l'orifice interne de la matrice est encore fermé, quand les eaux ne coulent point &c. 3. Si dans ces douleurs fausses la femme se tient dans un lit chaud bassiné, bien couverte, faisant des fomentations seches à l'abdomen, & repliant les pieds vers son corps, les douleurs cesseront. Au contraire toutes ces choses augmenteront les véritables douleurs. 4. Si les véritables douleurs sont jointes aux fausses, comme il arrive souvent, elles se feront sentir, non seulement à la région du pubis & de la matrice; mais encore aux parties superieures de l'abdomen par diverses reprises vagues & irregulieres. Les fausses douleurs ont cela d'incommode, qu'elles sont quelquefois la cause de l'avortement, & qu'étant jointes aux véritables douleurs, elles en empêchent l'effet, diminuant la contraction de la matrice, retardant l'exclusion du fœtus, affoiblissant la mere, & faisant durer l'accouchement.

Ce que c'est
que l'avor-
tement.

L'*Avortement* n'est qu'une expulsion contre nature du fœtus hors de la matrice, depuis le terme de la conformation jusqu'au terme ordinaire de l'accouchement. La détermination du temps y est mise, parce que si la semence vient à tomber, avant que la conformation soit faite, on nomme ce défaut non pas avortement, mais écoulement, comme aussi de quelque maniere que l'enfant sorte après que le terme de l'accouchement est venu.

on ne l'appelle qu'enfantement ou accouchement, & jamais avortement; de sorte que ce mot d'avortement n'est pris que pour signifier cette sortie du fœtus qui arrive depuis la conformation jusqu'au terme ordinaire de l'accouchement, c'est-à-dire, depuis le septième jour jusqu'au commencement du septième mois.

La Cause prochaine de l'avortement, selon *Estmuller*, consiste dans la matrice même, que son irritation & sa contraction contre nature oblige de chasser le fœtus, ou que son relâchement contre nature empêche de le retenir jusqu'au terme légitime: car comme la matrice est membraneuse & fibreuse, c'est du ressort naturel de ses fibres que dépend la retention du fœtus. Soit donc que ce ressort soit offensé par la trop grande contraction, soit par la relaxation des fibres & des membranes, la retention légitime du fœtus est blessée, & il est poussé dehors avant le temps, ou bien n'étant point retenu, il tombe presque de luy-même.

Entre les Causes éloignées il y en a trois principales, sçavoir la commotion de l'ame, la violence, les trop grands mouvemens du corps &c. & enfin le vice de la mere qui ne fournit pas au fœtus la nourriture convenable, ce qui est rare, à quoy on peut ajouter que le trop grand empressement de prévenir l'avortement, le procure souvent, par la multitude des remèdes qu'on fait sans nécessité: car les femmes grosses ne se portent jamais mieux que quand on ne leur fait point de remèdes.

La Matrice est irritée & excitée à faire l'expulsion du fœtus par le fœtus même, foible, malade, ou mourant, parce que la matrice blessée par la corruption qu'elle contient, détermine une

plus grande quantité d'esprits animaux à y venir ; qui y causent des contractions , & l'expulsion du fœtus. La même chose arrive , lorsque l'aliment requis manque au fœtus.

Les grandes Passions de l'ame qui agitent violemment la masse du sang , & mettent les esprits animaux dans de grands troubles , ont coutume de procurer l'avortement. Telles sont la joye & la colere excessives , d'autant que le trouble & l'agitation des esprits animaux & du sang se communique à la matrice , celles-cy souffrent de grandes contractions , & elle jette le fœtus. Il n'est rien de plus ordinaire que cette cause.

Les Aimens trop vigoureux , la boisson trop spiritueuse , comme les aromats , causent quelquefois l'avortement. Le vin fait avorter celles qui sont vigoureuses & pleines d'esprits , que le vulgaire appelle d'un temperament chaud , sur tout au commencement de la conception , & aux premiers mois : car les trois derniers , un petit verre de bon vin bû en se mettant au lit , est souvent très-salutaire , pourvu que ce ne soit pas du vin d'Espagne , ou de la malvoisie , qui sont trop spiritueux , & faciles à fermenter. Le trop de sang & d'esprits ramassés autour de la matrice par la suppression des mois , donne occasion à l'avortement , qui peut être facilement prévenu par une saignée faite au milieu de la grossesse , ou même répétée deux ou trois fois , si c'est dans un pays chaud.

Les Irritations & les affections des parties voisines qui se communiquent à la matrice , contribuent aussi à l'avortement , comme la dysenterie qui irrite les intestins , le teneisme , les clistères âcres , ou les suppositoires appliqués imprudemment qui irritent l'anus , ainsi les femmes nephritiques sont sujettes à avorter , & *Pannarolus* a

remarqué que la trop grande debilité des reins a été cause de l'avortement de plusieurs femmes.

Les Tranchées de la colique causées par l'usage des fruits d'Automne faciles à fermenter , & les tranchées jointes à la passion histerique provoquent l'avortement par la même raison.

La Matrice même mal constituée , ou trop étroite , sujette à quelque tumeur , ou scyrre , ou à quelque ulcere occulte , s'irrite , & au lieu de s'étendre pour faire place au fœtus , elle le jette dehors.

Le trop de mouvement , & l'exercice immodéré du corps est très-nuisible , particulièrement au milieu de la grossesse. Les fardeaux qu'on leve , l'extension des bras & des mains au dessus de la tête , sont les causes éloignées de l'avortement , parce qu'en levant un fardeau , l'haleine retenue presse le diaphragme en enbas , & pousse par conséquent la matrice. Pour l'extension des mains au dessus de la tête , cette action ouvre l'orifice de la matrice , la deplace , & rompt quelquefois les membranes du fœtus.

L'Eternuement , la toux , & le vomissement font le même effet , particulièrement s'ils sont violents.

Les Causes éloignées de la relaxation qui empêche la matrice de retenir le fœtus , sont les fleurs blanches avant ou après la conception , & la cachexie sereuse qui relâchent trop les fibres & les membranes de la matrice , & entretiennent son orifice interne toujours ouvert , ce qui empêche qu'elle ne retienne le fœtus.

Le défaut de sang & d'esprits est de ce genre : car la matrice , faute de sang & d'esprits , perd sa tension & son ressort naturel , & laisse tomber le fœtus : c'est pourquoy les grandes hemorrhagies ,

les saignées temeraires, & tout ce qui ruine le sang & les esprits, disposent à l'avortement.

La Peur & les terreurs subites causent souvent la mort au fœtus, & la relaxation de la matrice, de sorte qu'elle lâche le fœtus, de même qu'une terreur imprevue nous fait tomber des mains ce que nous tenons, parce qu'alors nous sentons effectivement les parties extérieures déstituées d'esprits, comme chacun le connoitra, s'il y fait réflexion.

La même chose arrive à la matrice, & c'est par la même raison que les syncopes, les lipothimies, la crainte, & le chagrin durables ont coutume d'exciter l'avortement.

Enfin si l'opium est cause de l'avortement, c'est qu'en fixant les esprits animaux, & empêchant leur action, il relâche les membranes & les fibres de la matrice.

Les signes
de l'avortement.

On peut prévoir l'avortement par les signes suivants. 1. Par la pesanteur non accoutumée de la région des lombes en enbas. 2. Par les douleurs vagues qui se continuent jusqu'au col de la matrice. 3. Par l'éruption d'un sang aqueux semblable à celle qui arrive dans l'accouchement. 4. par la tumeur, qui d'éllevée en pointe vers le nombril qu'elle étoit, s'abaisse, & descend vers l'os pubis. 5. Par les frissons, les horreurs, & les chaleurs subites qui se succèdent les unes aux autres, & qui sont joints aux douleurs de l'abdomen.

Les Signes de l'avortement se tirent des mammelles, sçavoir de leur flétissure & extenuation, ou du lait ou du sang qui s'en échape, ce qui marque la corruption & la dépravation de l'aliment du fœtus dans la matrice qui est la même matière que celle qui gonfle les mammelles, & qui en compose le lait. Que si cette matière est viciée,

en sorte qu'elle manque entièrement, ou qu'elle soit dérobée par les mammelles, elle peut marquer la descente du fœtus, & par conséquent l'avortement.

L'Avortement est toujours plus dangereux que l'accouchement, parce qu'il s'y fait une rupture violente des vaisseaux, & des ligemens qui tiennent le fœtus attaché à la matrice, d'où s'ensuit de grandes hemorrhagies, des fièvres, des syncopes, des délires, des convulsions, des inflammations, & des gangrenes de l'uterus. Or entre ces avortemens celui de la première grossesse est toujours plus dangereux, à cause que les parties de la generation sont encore fort étroites, & extrêmement sensibles.

Le Peril est d'autant plus grand dans l'avortement, que le fœtus est grand, & la mere foible & debile.

L'Avortement violent est suivi quelquefois de la sterilité par la blessure de la matrice & du vagina, sur tout dans l'avortement de la première conception, après quoy il arrive que la femme reste sterile, ou qu'elle ne porte jamais de fœtus à terme.

L'Accouchement est laborieux & difficile, quand il est accompagné de quelques symptomes violents, & particulièrement, lorsque la mere est plus long-temps en travail qu'elle ne doit naturellement.

L'accouchement
difficile.

Quelquefois l'accouchement laborieux est joint à des grandes inquietudes, lesquelles sont augmentées par les vents abondans qui se trouvent dans les intestins; ces vents non seulement distendent de l'abdomen, ils empêchent encore la contraction du diaphragme, & des muscles de l'abdomen, & ralentissent considérablement l'expulsion du fœtus.

Ses causes.

Les Causes de l'accouchement difficile où les borieux, selon *Ersmüller*, sont dans la mère, dans le fœtus, ou dans le passage. A l'égard de la mère & du fœtus, les principales sont la largeur & le manque de forces; à l'égard du passage, le retrecissement.

La Mère est débile & trop foible pour le travail de l'accouchement. 1. Lors qu'elle est malade, ou qu'elle a eu quelque grande maladie durant sa grossesse. 2. Les douleurs fausses & violentes qui ont précédé, ou accompagné l'enfantement, affoiblissent beaucoup les mères. 3. La sueur est dangereuse; car plus la femme sué dans l'accouchement, plus elle perd de ses forces. 4. Si les douleurs de l'enfantement sont interrompues & vagues, s'arrêtant, & revenant par intervalles, les efforts de la femme sont inutiles, & elle s'affoiblit considérablement. 5. Les passions de l'ame y contribuent aussi beaucoup, en empêchant le cours des esprits animaux vers la matrice, où ils sont alors si nécessaires; telle est la honte sur tout dans un premier accouchement, la crainte dans celles qui sont timides, & l'appréhension de la douleur dans les délicates.

Les Causes de l'accouchement difficile sont dans le fœtus. 1. Lors qu'il est foible & malade, ou defectueux. 2. Si ce sont des jumeaux qui font chacun un pareil effort pour sortir. 3. Si les membranes qui enveloppent le fœtus ne se rompent point, mais demeurent fermes & entières: car il est quelquefois nécessaire que la Sage-femme les déchire, ou sépare avec ses ongles, ou avec un scalpelle obtus par dessus, & fait exprès pour procurer la sortie des eaux, & faciliter celle du fœtus: car il est rare que le fœtus vienne au monde enveloppé de ses membranes, & moins qu'il

qu'il ne soit fort petit, & que le passage de la mère ne soit tres-large. 4. Si les vaisseaux umbilicaux sont entortillés, particulièrement autour du col du fœtus, qui ne sçuroit presque sortir sans s'étrangler, ce qui est tres-dangereux. 5. Le fœtus mort, dont nous parlerons cy-dessous, rend aussi l'accouchement difficile.

A l'égard du passage, l'accouchement est difficile. 1. Lors qu'il est trop étroit, comme dans le premier enfantement. 2. Lors qu'il n'est pas assez lubrifié, comme quand les eaux se sont écoulées trop tôt. 3. Si l'os pubis est trop fortement joint: car il est certain que cet os se relâche, & s'entrouvre quelquefois pour faciliter la sortie du fœtus. 4. Si le fœtus appuie sa tête sur l'os pubis: car alors les efforts qu'il fait luy-même, & tous les remèdes pour pousser le fœtus ne servent de rien, le mal s'augmente au contraire, & rien n'avance, à moins que la Sage-femme ne relève doucement le fœtus avec la main pour le ramener à l'orifice interne de la matrice, & dans le chemin. 5. La dureté & la fermeté de l'os coccyx y contribuent; car cet os se courbe en dehors dans l'enfantement, & c'est de là d'où viennent les douleurs vives que les femmes ressentent alors à l'an us, il arrive au contraire quelquefois que le coccyx souffre luxation, & qu'il ne retourne point en son lieu naturel. 6. Les tumeurs, les scyrhies, & les excroissances dans la matrice, ou dans son col, empêchent l'élargissement du passage. 7. Le passage est étroit, en égard au fœtus, lors qu'il a contracté une hydrocephale dans la matrice, ce qui est tres-perilleux; car la tête gonflée d'eau ne sçauroit passer, & dans cette rencontre desesperée il faut souvent ouvrir la tumeur avec le scalpelle, pour vider les eaux, & tirer le fœtus, afin que

la mere ne meure pas avec luy. 8. La trop grande relaxation des rides du col de la matrice rend le passage difficile, d'autant que ces rides dans l'état naturel contribuent beaucoup à l'expulsion du fœtus par leur constriction; que si leur relaxation empêche leur contraction, l'enfantement sera rendu plus difficile, & la Sage-femme sera obligée d'y suppléer avec sa main.

Ses signes,

Les Signes de l'accouchement difficile sont évidens. On connoît que la faute est du côté de la mere, & qu'elle n'est pas disposée à accoucher, si les douleurs sont foibles ou interrompues, & si la mere est foible d'elle-même, ou affoiblie par quelque cause.

La Faute est dans le fœtus, si les douleurs étant bonnes & durables, l'enfant qui doit bien faire de son côté, ne se remue que foiblement, & de loin à loin, ou point du tout; de sorte qu'on le tient quelquefois pour mort. Pour le connoître la Sage-femme trempe sa main dans de l'eau de vie, ou de quelque autre eau spiritueuse, & l'introduisant dans la matrice, elle touche le fœtus; s'il est vivant, il commence aussitôt à se remuer, au contraire s'il ne l'est pas.

Enfin la Sage-femme connoît que la faute est dans le passage, si la mere & le fœtus faisant leur devoir, & les douleurs étant bonnes, le passage demeure toujours étroit, ou l'orifice de la matrice toujours fermé, alors il faut faire des injections ramollissantes & laxatives.

Son Prognostic.

L'Accouchement difficile accompagné de convulsions & de paroxismes épileptiques, est tres-funeste & mortel, si le fœtus ne suit de près: car d'abord que le fœtus sort, tout se calme.

Si la Femme est quatre jours en travail, il est presque impossible que le fœtus vive, & qu'il ne meure.

Le Fœtus meurt ou dans l'enfantement, ou quelques mois avant l'enfantement. Il meurt dans l'enfantement par les mêmes causes qui rendent l'accouchement difficile, comme par sa foiblesse, ou par la longueur de la mere qui ne seconde point ses efforts, ou par le détroit du passage contre lequel il presse la tête, & meurt. La mauvaise situation où il se trouve dans la matrice, peut aussi contribuer beaucoup à sa mort, savoir, lorsque la mere fait un effort violent, qui tord le col au fœtus, & avance sa mort.

Les causes du fœtus mort dans la matrice,

Le Fœtus meurt avant le terme par des causes externes ou internes. Par des externes, comme par la terreur & la peur que la mere reçoit, qui rend l'enfant, même dans la matrice, sujet aux convulsions épileptiques, par la percussion violente de l'abdomen, ou par la chute de la mere sur l'abdomen. Le fœtus meurt par des causes internes, comme par les fièvres & les autres maladies aiguës & dangereuses.

On reconnoît que le fœtus est mort par les signes suivans, 1. S'il ne se meut plus, s'il se trouve affaisé au fond du ventre, & s'il tombe comme une pierre à mesure que la mere se tourne d'un côté & d'autre. 2. Si on trouve le fond du ventre & le col de la matrice presque sans chaleur, si les extrémités deviennent froides & livides, & si le visage, & principalement les lèvres paroissent fort pâles. 3. Si les mammelles deviennent extenuées, si l'haleine se rend puante, & s'il découle une maniere froide de l'uterus. 4. Si l'arrière-faix, le meconium, ou les excremens du fœtus sortent avant luy. 5. Si avec les signes précédens il survient des frissons, des fièvres, des syncopes, des douleurs de tête & d'estomac, & même des convulsions.

Ses signes,

Son prognostic.

Si le Fœtus mort n'est promptement tiré hors de la matrice, il peut causer la mort à la mère en s'y corrompant, & le danger est d'autant plus grand, qu'il y survient des symptômes plus fâcheux, comme le tremblement, la convulsion, la lethargie, la sîacope, & autres semblables.



CHAPITRE XXVII.

De la Generation, de la Formation, Nourriture, & Sortie du Fœtus du Ventre de la Mère.

Comment se fait la generation,

Les nouvelles Découvertes nous apprennent que la femme & les autres femelles contiennent dans elles-mêmes tout ce qui est propre à la formation du fœtus, & que la semence de l'homme ne contribue à la generation, que par sa partie spiritueuse & volatile, laquelle s'élevant en vapeurs par les trompes jusqu'aux ovaires, pénètrent au travers de leurs membranes, pour vivifier l'œuf qui est le plus proche de sa maturité.

D'où vient la formation de plusieurs fœtus

Comme tous les œufs n'ont pas une égale adhérence dans l'ovaire, & qu'il y en a toujours quelques-uns qui tiennent moins dans leurs calices que les autres, s'il arrive que les esprits, en détachent deux ou trois à la fois de ceux qui tiennent le moins, ils seront chassés de l'ovaire dans les trompes, & de là dans la matrice, ou en se développant, ils formeront plusieurs fœtus, comme il arrive quelquefois dans les femmes.

Comment les esprits de la semence se détachent

La Semence du mâle ayant pénétré les œufs, elle en fait fermenter la liqueur, de même que le levain fermente la pâte. Cette fermentation dilate

& gonfle les pellicules de l'œuf, il sort de son calice, & la membrane de l'ovaire par sa contraction le chasse dehors.

Le plus spiritueux de la semence se filtre dans tout le tissu spongieux de la matrice, & des trompes jusqu'aux ovaires, à peu près de même que l'eau est filtrée par la languette de drap. Cet esprit seminal gonflant ensuite la matrice, y cause tous les changements qu'on y remarque, & c'est encore ce même esprit qui est la cause que le pavillon des trompes s'approche de l'ovaire, & comme tout cela n'arrive que par une fermentation des liqueurs nourricières, c'est une nécessité que les nerfs de ces parties soient irrités, c'est aussi ce qui détermine les esprits animaux à couler dans ces parties.

Si l'on dit que cette ferocité qui mouille toujours le vagin, & qui est quelquefois si abondante dans les approches, devoit embarrasser les esprits de la semence, & leur ôter toute l'activité ? On répond, que cette liqueur qui est filtrée par les glandes du vagin, bien loin de diminuer la force des esprits de la semence, elle doit beaucoup l'augmenter, parce qu'elle est spiritueuse ; car en allant, pour ainsi dire, au devant des particules spiritueuses de la semence, elles se fermentent, & enfin le plus subtil se porte jusqu'aux ovaires par le tissu spongieux de la matrice.

L'œuf étant sorti de l'ovaire, & descendu dans la matrice, il est arrosé de nouveau de cette liqueur toute remplie de particules spiritueuses de la semence du mâle, la matrice se gonfle encore davantage, les cotiledons s'ensuivent, toutes les liqueurs nourricières deviennent plus agitées, c'est ce qui développe les parties du fœtus, c'est ce

E e e iij

les œufs des ovaires,

Le chemin par où les esprits de la semence du mâle vont à l'ovaire.

Que la ferocité qui est filtrée par les glandes du vagin augmente beaucoup la force des esprits de la semence.

La nourriture & l'augmentation de l'œuf.

D'où vient
la fécondité
de l'œuf, la
diminution
de sa gros-
seur, & sa
forme.

qui les rend plus sensibles, en se grossissant de jour en jour par la nourriture qu'elles reçoivent. *La Fécondité* de l'œuf dépend de la rapidité avec laquelle les esprits de la semence s'insinuent dans luy pour en développer tout d'un coup les parties, en ouvrant tous les canaux qui peuvent recevoir le suc nourricier. Ce développement arrive par les particules les plus spiritueuses de la semence du mâle, lesquelles ayant différentes figures, & differens degrés de mouvement, doivent, en pénétrant la matière de l'œuf, en débarrasser les parties, & faire enfin de ce chaos le corps d'un animal. Ce mouvement ne se fait point sans doute sans une rarefaction dans toutes les parties de l'œuf qui le fait gonfler; mais si tôt qu'elle est cessée, l'œuf diminué de grosseur, il s'affaisse, parce qu'il se forme tout à l'entour un corps glanduleux qui le presse de tous côtés, ce qui l'oblige à sortir par le petit trou qui est dans son milieu, qu'on appelle *Mammelon*.

La sépara-
tion de l'œuf
avec l'ovai-
re.

Après que l'œuf est sorti dehors, le corps glanduleux diminué peu à peu, & dispaçoit entièrement, de même que les glandes & les viscères se flétrissent par l'étreccissement de leurs vaisseaux. Il ne faut donc pas s'étonner comment l'œuf qui est si fortement attaché à l'ovaire peut s'en séparer; puisque les vaisseaux qui luy portoient de la nourriture se dessèchent, & se flétrissent, & que son calice, en se resserrant par la contraction de ses fibres, le chasse par l'ouverture qui s'est faite à la membrane de l'ovaire.

La descente
de l'œuf
dans la ma-
trice.

L'œuf au sortir de l'ovaire est reçu dans le pavillon de la trompe, qui par son mouvement peristaltique qui se fait par les fibres musculaires, le fait descendre peu à peu dans le fond de la matrice, pour être fomenté, échauffé & nourri

comme le grain dans la terre; mais comme cet œuf qui descend ainsi dans la matrice, n'y prend point ses enveloppes, il est tout enveloppé au sortir de l'ovaire, afin d'y trouver une liqueur pour sa nourriture, & pour mettre son petit corps qui est si tendre & si délicat, à couvert des mouvemens de la matrice.

De même qu'un seul grain de semence ne produit qu'un arbre, de même aussi, dit *Malpighius*, un seul œuf ne contient qu'un fœtus; ainsi quand on en voit deux, c'est qu'il s'est détaché deux œufs de l'ovaire, qui sont descendus dans la matrice; de même, qu'il faut deux grains pour deux plantes. Il n'est pourtant pas impossible qu'un seul œuf renferme deux fœtus, comme on voit qu'un grain de bled pousse plusieurs épis, parce que cet œuf peut être double, & renfermer deux cicatrices, deux jaunes, deux blancs, comme on le voit quelquefois dans les œufs des poules, d'où il sort toujours deux poulets, ainsi qu'on le remarque.

Comment
les ymeaux
se forment.

Pour découvrir la méthode que la nature suit en formant un animal d'un œuf, il faut considérer avec *Fabrice d'Aquapendente* & *Harvée*, un œuf de poule avant & durant l'incubation. Avant l'incubation on trouve dans la runique du jaune de l'œuf une petite tache blanche en forme de cercle qui ressemble à une petite lentille, & qu'on nomme *Cicatrice*. Durant l'incubation la cicatrice se dilate, & s'étend le premier jour en certains cercles, & on y observe le second jour, & même le premier certaine liqueur claire & luisante, plus pure qu'un cristal, & on l'appelle par cette raison gelée. Le troisième & le quatrième jour on apperçoit dans la gelée une ligne de sang vermeil, & le *Point saillant* au milieu de la gelée,

La conduite
de la nature
en formant
un animal
d'un œuf.

qui est le commencement du cœur. On remarque ensuite autour de ce point quelque chose de grossier & de blanchâtre, en forme de petit nuage divisé en deux parties, dont la plus grande fait le commencement ou la matière de la tête, où on remarque quatre petites vessies, qui sont le cerveau, le cervelet, & les deux yeux. L'autre partie est plus petite, & au dessous elle représente la quille d'un vaisseau, & donne l'épine du dos, d'où l'on voit sortir peu à peu les bras & les jambes. Enfin ces viscères s'attachent successivement aux vaisseaux qui renferment le sang, & font le fœtus parfait.

Malpighius remarque que le fœtus est renfermé dans la cicatrice déjà avant l'incubation; en sorte que la tête, l'épine, & ses appendices se distinguent manifestement dans la petite tunique, qui nage dans la gelée de la cicatrice, comme le fœtus dans l'amnios, & qu'ainsi les parties du poulet préexistent dans l'œuf, & précèdent l'incubation. On en doit dire autant des semences ou œufs des plantes, qui renferment certain germe, d'où la plante sort, lequel étant corrompu, toute la vertu & l'espérance de la génération est ôtée. Ce germe n'est autre chose que le dessein ou la chaîne très-délicate de la plante; de même toutes les parties du poulet sont par puissance dans la cicatrice; elles en sortent successivement, & c'est là où reside l'esprit seminal des deux sexes, à qui Dieu a attribué le pouvoir de travailler le fœtus. Il conclut, par conséquent, que l'épine, la tête, le cerveau, la moëlle, & les ailes paroissent ordinairement dans l'œuf, ou dans la cicatrice avant la formation de la gelée, & avant son mouvement, & son changement en sang, & que le poulet est dans l'œuf avec les tuniques, pres-



que de toutes les parties qui sont déterminées par la gelée ; qu'il reçoit sa nature entière des suc nourriciers & fermentatifs mêlés ensemble, qui par leur action mutuelle engendrent successivement le sang, & font paroître, & croître les parties dessinées long-temps auparavant.

Ethimologie du Placenta.

La Matrice d'une femme grosse étant ouverte, on voit d'abord cette substance charnue, que *Fallope*, par la raison qu'elle a en quelque façon la figure ou ressemblance d'un gâteau, a appelée *Placenta uterina*, & que d'autres nomment *Hepar uterinum*, *Foye de la Matrice*, à cause de son usage & de la ressemblance de sa couleur, & de sa substance à la couleur, & à la substance du foye.

Sa définition.

Ce *Foye* ou *Placenta* est un viscere charneux en sa maniere, mol, composé d'une infinité de tres-petits vaisseaux, & du sang qui est entremêlé, par le moyen duquel le fœtus est attaché à la matrice, principalement à son fond.

Son origine

Le *Commencement* de l'arrière-faix n'est pas engendré, comme quelques-uns disent, de la partie la plus impure du sang menstruel, qui sort de la matrice de la mere, la partie la plus pure passant au fœtus par la veine ombilicale. Mais la verité est, que les premiers traits ne sont pas moins formés de la semence de la femme, que le chorion & l'amnios, qui dans la suite prennent leur accroissement, non pas du sang impur, mais du plus pur.

Son nombre

Il est ordinairement seul, lors qu'il n'y a qu'un fœtus ; mais dans la conception des jumeaux, tantôt les deux fœtus n'en ont qu'un qui leur est commun, & qui reçoit le cordon des deux, tantôt chaque fœtus a le sien particulier, & distinct.

Sa Substance.

Il a une Substance qui luy est propre, molle, lâche, facile à se rompre, rare, inégale par plu-

sieurs rides ou rayes, & comme legerement partagé çà & là, mais cependant toute fibreuse, tissue d'un nombre innombrable de filamens, ou fibrilles, & d'une infinité de petits rameaux de vaisseaux tres-déliés, comme gonflée de sang caillé, répandu en toute sa substance, peu dissimblable de la substance lâche du parenchime du foye, quoy qu'elle soit moins ferme, & qu'elle se déchire, ou se dissolve au moindre frottement.

Sa Couleur est d'un rouge un peu enfoncé, non pas entierement de la couleur de la rate, mais un peu plus rouge, rarement plus pâle.

Sa couleur.

Sa Figure est le plus souvent circulaire, mais sa circonference est inégale. Sa grandeur & son épaisseur varient selon la disposition du corps du fœtus, & du temps de la grossesse. En effet, dans les avortons de trente ou de quarante jours, on ne le voit presque pas aux environs des racines du nombril, lesquelles pour lors s'étendent à peine jusques-là ; mais dans la suite, qu'il survient grande abondance de sang spiritueux, il s'augmente, & devient plus ample de jour en jour, en sorte qu'étant arrivé à sa plus grande perfection, la largeur est d'un pied ou environ, son épaisseur d'environ trois doigts dans le milieu, & un peu moins dans ses extremités.

Sa figure & sa grandeur

La Surface du placenta est en sa partie concave qui regarde le fœtus égale, polie, & concave en forme d'écuelle ; mais en sa partie convexe elle est inégale par plusieurs petites rides ou éminences, par lesquelles le placenta s'attache immédiatement, & sans qu'il s'interpose aucune autre substance entre-deux, à l'interieur de la matrice, sur tout aux parties fongueuses, qui au temps de la grossesse s'élèvent en elle legerement çà & là, sur lesquelles principalement il s'applique par ses po-

Sa surface;

res entr'ouverts de toutes parts. La matrice de même qui est pour lors plus spongieuse, s'unit aussi, & se joint immédiatement au placenta par ses pores, & par les extrémités de ses arterioles pareillement entr'ouvertes, sans néanmoins qu'il y ait entre les veines & les arteres de l'un & de l'autre viscere aucune inosculation ou anastomoses mutuelles, & par ce moyen, tant le sang que le suc alimentaire, passant de la matrice dans le placenta, & l'un & l'autre après l'enfantement, l'arrière-faix étant arraché, & séparé d'avec la matrice, coulent encore pendant plusieurs jours par les mêmes ouvertures.

L'entrée du
nombril.

Il reçoit dans son milieu, ou environ son milieu, quelquefois un peu plus vers l'un des côtés que vers l'autre, le petit intestin umbilical, lequel se joint & s'attache à luy avec ses vaisseaux par l'entremise desquels s'établit la communication nécessaire qui est entre le placenta & le fœtus.

Ses vais-
seaux.

La Veine & les deux arteres umbilicales s'insèrent dans le placenta par une infinité de racines, par lesquelles elles se mêlent, & s'entrelacent ensemble dans sa substance d'une manière merveilleuse; on croit même qu'elles s'abouchent entre-elles par quelques anastomoses, néanmoins la plus grande partie ne s'anastomosent pas; mais les arteres versent dans le parenchime même du placenta, le sang qu'elles apportent du cœur du fœtus, & ce même sang conjointement avec une bonne partie de celui-cy qui y aborde par les petits vaisseaux de la matrice, après avoir reçu dans le placenta quelque changement, & s'y être imbu d'une légère qualité fermentative, est repris par les petits orifices entr'ouverts des racines de la veine qui le porte au fœtus.

Le Placenta est attaché à la matrice par le moyen des *Cotyledons*, qui ne sont point des allongemens de vaisseaux, ou autres avancemens charneux, ou mammillaires de la matrice, ni des fibrilles ligamenteuses, mais de certaines choses, ou corps creux, ou de leurs cavités mêmes. Comme ils ont quelque ressemblance avec l'herbe *cotyledon*, les Latins les appellent *Umbilicus Veneris*, *Nombril de Venus*. On les nomme aussi *Accubula*, parce qu'il ressemblent à ces petits vases ou petites écuelles, dans lesquelles on a coutume de mettre sur table du vinaigre, ou autres liqueurs acides pour l'assaisonnement.

Les *Cotyle-*
cons.

Dans le temps de la grossesse on voit dans la matrice plusieurs petits mammellons d'un tissu fort délicat qui s'attachent avec les vaisseaux du placenta; ces mammellons sont composés de plusieurs petites pellicules, qui forment un corps réticulaire, & ce réseau est fait de petits corps ronds & longs de couleur cendrée, qui représentent l'épiploon des poissons. Il y a plusieurs vaisseaux sanguins qui vont au placenta, & au chorion.

Les Mam-
mellons ré-
ticulaires.

Il y a lieu de croire que ces mammellons réticulaires sont des filtres qui servent à conduire le sang & le chyle de la matrice au placenta, qui est fortement attaché au chorion; ce n'est autre chose que la liaison des vaisseaux umbilicaux, affermie par les cotyledons avec lesquels ils s'engainent avec la matrice. Si on laisse tremper quelque temps le placenta dans de l'eau, on voit paroître ces petits rameaux avec les vaisseaux sanguins qui les arrosent: ce qui forme une chevelure semblable aux racines des plantes. Le placenta est inégal du côté qu'il est attaché à la matrice, à cause des cotyledons dans lesquels entrent ces petits rameaux.

L'usage du
Placenta.

Les mem-
branes qui
enveloppent
le fœtus.

Le Chorion

L'Amnios.

La mem-
brane uri-
nale.

LIVRE TROISIÈME

L'usage du placenta dans la femme est, en partie de soutenir les vaisseaux lactés umbilicaux qui tirent le suc lacté aqueux des pores ou petits trous de la matrice, & en partie de cuire, & préparer d'une manière particulière le sang qui y aborde, soit de la mere par les arteres de la matrice, soit du fœtus par les umbilicales; en sorte qu'il puisse être plus propre pour la nourriture du fœtus.

*Après le placenta suivent immédiatement les deux membranes qui enveloppent le fœtus, & qui l'enferment comme dans un œuf, lesquelles, parce qu'elles sont jointes ensemble, sortent conjointement avec l'antoide & le placenta hors de la matrice, après que l'enfant en est sorti. Les Latins les appellent *Secunda & Secundina*, comme qui diroit, choses qui sortent en second lieu.*

Le Chorion est la membrane extérieure qui enveloppe tout le fœtus. Elle est épaisse, entrecilée de plusieurs fibrilles en manière de filamens, intérieurement tant soit peu inégale, ou ridée, au dehors parsemée çà & là d'un peu de graisse; & à l'endroit où par le moyen du placenta elle est attachée au fond de la matrice, elle a plusieurs vaisseaux sanguins qui viennent du placenta & des vaisseaux umbilicaux.

L'Amnios est la membrane intérieure qui enveloppe intérieurement le fœtus. Elle est extrêmement mince & déliée, molle, polie & transparente, séparée du fœtus par un assez grand interval, & munie de vaisseaux tres-déliés, & à peine visibles, qui lui viennent des vaisseaux umbilicaux.

*Outre ces deux membranes, *Nebadan* en a découverte une troisième, tres-mince, transparente, concave, & sans vaisseaux, située entre le chorion*

DU VENTRE INFÉRIEUR. 313

*& l'amnios, il la nomme tres-à propos *Membrane urinale*, & il établit avec raison qu'elle est en place de l'antoide des animaux, & que l'urine du fœtus se ramasse entre-elle & le chorion, & s'y garde jusqu'aux temps de l'enfantement.*

Il arrive quelquefois dans l'enfantement qu'une partie de l'amnios se rompant, elle demeure adhérente à la tête du fœtus, qui naît avec elle comme avec une coiffe ou casque, d'où vient que ces enfans sont appelés coiffés. Les Sages-femmes ont coutume de présager à l'enfant qui vient de naître des événemens heureux ou malheureux, selon la diversité de la couleur de cette coiffe, & elles la conservent avec soin, comme une proie qui leur est due, afin de donner plus de terreur aux parens de l'enfant par leurs fictions & niaiseries, & d'en tirer plus d'argent en la leur vendant chèrement, & leur persuadant par plusieurs discours inutiles & vains, que si l'enfant n'avale cette coiffe après avoir été mise en poudre, ou que s'il ne la porte perpétuellement avec soy dans une boîte, il sera infortuné, ou peut-être épileptique, & qu'il verra continuellement devant soy des ombres de morts, des esprits infernaux, des furies, & autres épouvantables fantômes; mais que s'il la mange, ou la porte avec soy, il sera pour lors accompagné de tout bonheur, & enfin mille autres sottises dont elles remplissent l'esprit des parens credules.

Lors qu'une femme a conçu deux jumeaux, ces deux jumeaux le plus souvent ne sont enveloppés que d'un seul chorion; mais néanmoins chacun a son amnios particulier qui contient son humeur lactée, distincte en la manière qu'il a coutume d'arriver aux charaignes & aux amandes, dans lesquelles, quoique souvent deux noyaux soient en-

La Coiffe.

L'état des
membranes
dans le fœ-
tus.

fermés dans une seule écorce, chacun néanmoins a sa membrane particulière, par laquelle il est séparé de l'autre. S'il arrive que les différens amnios des jumeaux se rompent par coup, par contusion, ou par quelque autre cause, ou que peut-être ils n'ayent pas été bien distincts dès leur commencement, alors les fœtus s'unissent & s'attachent par les parties par lesquelles ils se touchent, & c'est ainsi que les monstres s'engendrent. Il arrive aussi plusieurs fois que chaque fœtus est enfermé dans des chorions différens.

Comme il arrive souvent que dans des œufs de poule on voit deux jaunes avec leurs blancs séparés par une membrane très-déliée, renfermés dans une seule dure écorce, & que de tels œufs, quoique rendus féconds par la communication du coq, étant couvés sous la poule, il ne s'en produit que très-rarement deux poulets distincts, & bien formés, mais seulement un seul, difforme & monstrueux, ayant quatre ailes, quatre pieds, deux têtes &c. & cela par la raison que les membranes qui font la séparation se rompant, les deux poulets se joignent si intimement, qu'il ne s'en forme qu'un seul, mais monstrueux; de même aussi il peut arriver dans les œufs des femmes, que deux œufs soient enfermés ensemble dans une seule écorce dure qui constitue le chorion, & alors si les membranes des amnios sont assez solides, les jumeaux demeurent séparés l'un de l'autre, les nombrils qui viennent de chacun d'eux s'insèrent ensemble en un seul placenta adhérent au chorion, & ensuite étant arrivés à leur maturité, ils sortent lors de l'enfantement séparément chacun en particulier, & après la sortie du dernier fœtus suit la seule seconde qui les a contenu tous deux dans la matrice: mais si les membranes des amnios

amnios se trouvent foibles, & qu'elles se rompent, alors les jumeaux s'appuyant immédiatement l'un sur l'autre, ils s'unissent ensemble intimement, à cause de l'extrême mollesse des corps, & étant ainsi joints, ils sont lors de l'enfantement poussés dehors comme monstrueux. Mais s'il arrive que des œufs meurs distincts, rendus féconds par la semence de l'homme, ne descendent pas par les trompes de Fallope des ovaires des femmes dans leur matrice, alors chaque fœtus est enfermé dans des membranes distinctes, c'est-à-dire, dans des chorions & des amnios différens, & chacun a aussi nécessairement son placenta particulier attaché à son propre chorion pour recevoir leurs nombrils, & dans l'enfantement ils sortent séparément l'un après l'autre, chacun étant suivi de ses secondines propres & particulières, à moins peut-être que le placenta ne soit trop fortement adhérent à la matrice, & qu'enfin s'en étant dégagé les deux secondines suivent ensemble après que les deux fœtus ont été mis dehors. Ce qui se passe dans les jumeaux arrive aussi tout de même dans les enfantemens de trois ou de quatre fœtus, qui sont très-fréquens dans l'Ecosse, & très-rares ailleurs. On voit de ce que l'on vient de dire la résolution du doute qu'on a coutume d'exciter touchant le nombre des placenta dans les jumeaux, & il paroît assez évidemment, quand c'est qu'il ne doit y avoir qu'un placenta, & quand il y en doit avoir nécessairement deux, sçavoir un seulement quand les jumeaux sont enfermés dans un seul chorion, & deux quand chacun d'eux est contenu en un chorion particulier & distinct, lesquels deux néanmoins sont quelquefois situés si immédiatement l'un près de l'autre, que si on ne les considère de bien près, il semble qu'il n'y en

a qu'un seul; car les vaisseaux umbilicaux de chaque jumeau passant au travers du chorion & de l'amnios, qui leur sont propres, doivent d'abord s'insérer dans le placenta formé dans l'aspérité extérieure de ce même chorion, afin que par son entremise chaque embryon s'unisse à la matrice, & non pas s'insérer dans le placenta attaché au chorion de l'autre fœtus. Et cela par la raison que ces vaisseaux n'entrent pas immédiatement dans ce placenta, ni n'y tendent pas.

L'origine
de ces mem-
branes.

On remarque que le chorion & l'amnios sont engendrés dans les ovaires de la semence, & qu'elles s'augmentent, & s'étendent toujours de plus en plus par la nourriture; que ces deux membranes, qui d'abord sont éloignées l'une de l'autre par un peu de liqueur qui est entre deux, comme on le peut voir dans un fœtus de six semaines ou de deux mois, dans la suite venant à s'épaissir, occupent tout cet espace, & se joignent si étroitement l'une à l'autre, qu'il est bien difficile de les séparer. Qu'ainsi tout ce que les Anciens & les autres ont dit de la sueur de l'urine que l'on trouve dans ces enveloppes, sont des erreurs qui ne méritent pas d'être réfutées; car puisque ces deux membranes se touchent, où seroient ces liqueurs? Et si l'on voit quelque chose s'écouler en ouvrant ces membranes, c'est lorsque l'amnios est ouverte.

Pour la Liqueur qui souvent s'écoule quelques jours avant l'accouchement, on observe qu'elle ne vient pas de l'amnios, puis qu'on en trouve toujours quantité dans cette enveloppe; mais qu'elle vient des eaux qui s'amassent entre l'amnios & le chorion, lorsque ces deux membranes se sont séparées; car les fibres du chorion ne sentoient se relâcher que les portes n'en soient plus

ouvertes, ce qui doit donner passage aux humidités qui s'amasseront peu à peu dans l'entre-deux de ces membranes, & qui feront déchirer le chorion, c'est pourquoy les eaux s'écouleront au dehors.

On demande, comment se nourrit l'embryon, lors qu'il n'y a point encore de placenta, ou plutôt, lors qu'il n'est pas encore attaché à la matrice? On répond, que les vaisseaux qui flottent dans la liqueur de l'œuf sont autant de petits syphons par où montent les particules les plus subtiles; mais que cette liqueur n'entre pas dans ces tuyaux par attraction, qu'elle y monte par le mouvement même de ces tuyaux qui sont sans cesse en action pour se mouvoir, & aussi par le mouvement du fluide; ce qui oblige les petites particules qui se trouvent à leurs embouchures d'y entrer, en continuant leur cours le long de ces tuyaux. Les mouvemens de la matrice sont encore d'un grand secours, parce qu'en embrassant l'œuf, elle le presse de tous côtés.

On voit par là que les liqueurs commencent déjà à circuler dans l'embryon pour aller au cœur, qui les distribue par son mouvement à toutes les parties; c'est ce qui étend, & ce qui allonge tous les vaisseaux. Enfin ce sont ces mouvemens réitérés & alternatifs qui donnent lieu à cette liqueur qui circule, de changer de couleur, & de faire du sang, parce que ces petites particules, en passant par tous les vaisseaux & les vesicules qui composent les parties, se subtilisent, changent de figure, & acquièrent par là une rapidité de mouvement qui les fait tourner sur leur centre, & leur donne une couleur rouge.

Les Anciens croyoient que la liqueur de l'amnios étoit un excrement, & que c'étoit la sueur &

De quelle
manière se
nourrit
l'embryon
lors qu'il
n'est pas en-
core attaché
à la matrice

Que li-
queur de
l'amnios

sert à nour-
rir le fœtus.

§ 20 LIVRE TROISIÈME

l'urine du fœtus : mais les Modernes ont fait voir que cette humeur sert à nourrir le fœtus par la bouche. *Harvée* le prouve par quantité d'expériences. Il fait voir que cette liqueur de l'amnios est composée de particules sereuses, & d'autres qui sont chyleuses & spiritueuses, ce sont les dernières qui servent à nourrir le fœtus. Ce sentiment est très-raisonnable : car aux derniers mois de la grossesse, cette liqueur est presque tarie, elle est douce, & d'une saveur agreable ; ce qui fait voir que ce n'est pas un excrement. Si on le met sur le feu, elle s'épaissit en gelée, ce qui n'arriveroit pas si c'étoit de l'urine.

Mais la plus grande difficulté consiste à déterminer d'où vient cette liqueur : Les uns veulent qu'elle vienne de la matrice, & qu'elle passe au travers de ces membranes pour s'amasser dans leur cavité ; les autres la font venir par les petits rameaux des artères umbilicales, qui parcourent l'amnios intérieurement ; Les autres disent, qu'elle vient de la sueur du fœtus. Enfin les autres, comme *Harvée*, *Drelincourt*, & autres modernes, proposent une opinion plus vrai-semblable, appuyée sur l'expérience. C'est une chose connue de toutes les Sages-femmes, disent-ils, que les enfans qui viennent au monde ont toujours les mamelles fort pleines de lait, de sorte qu'il est quelquefois si abondant, qu'on est obligé de les presser pour le faire sortir, parce que sans cette précaution, elles pourroient s'endurcir, & ensuite suppurer, comme il arrive aux mamelles des nourrices quand le lait se caille. On a vu des enfans à qui cet accident est arrivé quelquefois, parce que la Sage-femme n'avoit pas eu le soin de faire sortir le lait de leurs mamelles. La liqueur de l'amnios est donc ce lait sereux qui s'é-

DU VENTRE INFÉRIEUR. § 21

coule des mamelles du fœtus ; car pourquoy seroient-elles si pleines de lait, si ce n'étoit pour le verser dans l'amnios.

Ceux qui prétendent que cette limphe vient de tout ce qui s'écoule des glandes des yeux, du nez & des conduits salivaires, favorisent l'opinion qu'on vient de rapporter ; car si toutes ces glandes versent leur liqueur dans l'amnios, pourquoy les mamelles du fœtus, dont les glandes sont si tendres, & si molles, ne se déchargeront-elles pas de leurs superfluités. C'est ce qu'on ne peut contester ; ainsi la liqueur de l'amnios ne sera pas une pure serosité, mais un suc nourricier qui sera tout rempli de chyle, & par conséquent très-propre à nourrir l'enfant, lors qu'il aura été digéré, & qu'il aura circulé avec le sang par tout le corps.

Cette Liqueur de l'amnios continué à se filtrer par les glandes des mamelles, pendant que leur tiffure est assés relâchée pour luy donner passage ; mais dans la suite elles deviennent plus serrées ; c'est pourquoy ce qu'elles filtrent n'est qu'une serosité incapable de servir à la nourriture du fœtus ; mais de sorte que sur les derniers mois la liqueur de l'amnios est claire comme de l'eau ; & quand on la met sur le feu, elle ne s'épaissit plus en gelée, parce qu'elle est privée de ses particules nourricieres dont on a parlé.

Les Membranes qui enveloppent le fœtus ayant été ouvertes, le nombril se presente d'abord à la veüe. Les Latins le nomment *Umbilicus*, qu'ils dérivent du mot *Umbo*, la Bosse, ou l'Eminence du milieu d'un Bouclier, parce qu'il est situé dans le milieu du ventre inférieur, ou qu'il en est le centre. C'est un conduit membraneux, tortueux, & inégal, de longueur d'une aune, ou environ, & de la largeur du doigt, qui s'élève du milieu de

Le nombril

EXPLICATION DE LA FIGURE XXV.

*Qui représente le Fœtus hors de la Matrice ,
lié au Placenta , & séparé proche
les Vaisseaux Umbilicaux.*

FIGURE I.

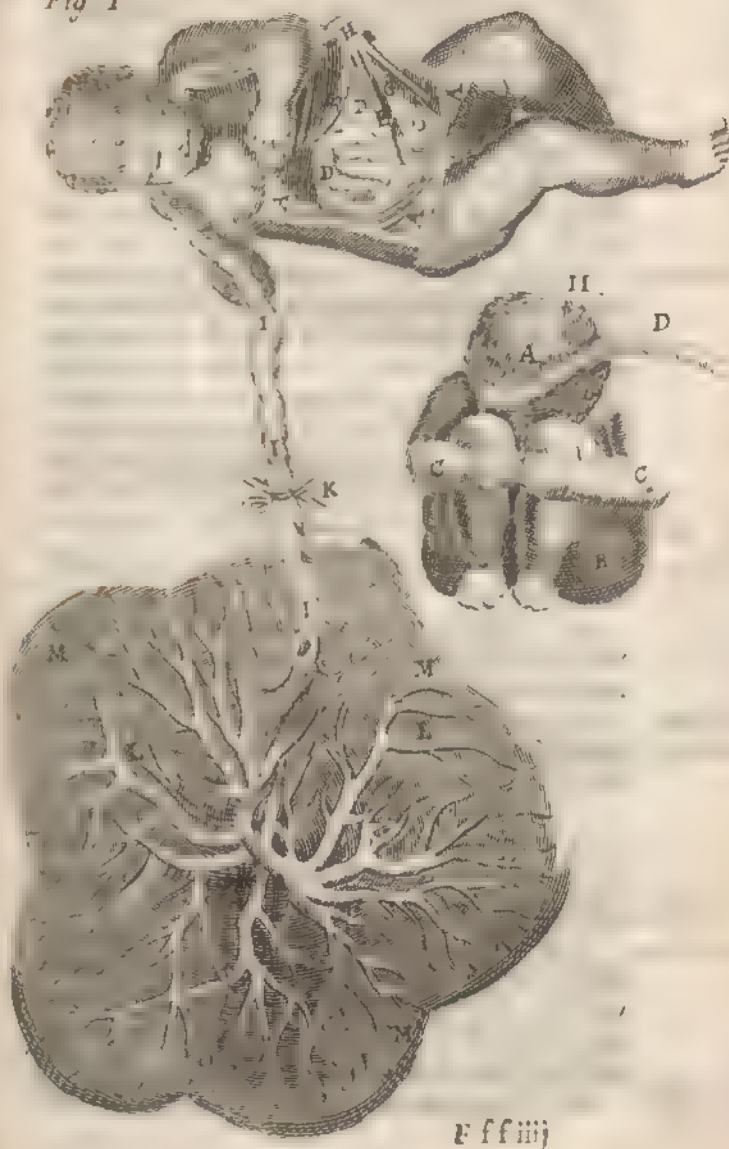
- A A A L'Abdomen ouvert.
 B Le Foie du Fœtus.
 C La Vessie de l'Urine.
 D D Les Intestins.
 E La Veine umbilicale.
 F F Les Arteres umbilicales.
 G L'Utraque.
 H Les vaisseaux umbilicaux hors du Corps, joints par une Membrane.
 I I I La Ligature par laquelle les Veines s'ensort au dessous, & les Arteres se desfontent.
 L L L Les Veines, & les Arteres dispersées par le Placenta.
 M M M Le Placenta de la Matrice.

FIGURE II.

*Qui représente de quelle maniere le Fœtus
est situé dans la Matrice, avant qu'il s'ef-
force d'en sortir, quoique quelquefois elle
varie.*

- A La Tête qui incline, & le Nez qui est entre les deux Genoux.
 B B Les Fesses qui touchent aux Talons.
 C C Les Bras.
 D Le Cordon qui est conduit par le Col, & réfléchi sur le Front, & qui continue jusqu'au Placenta; ainsi qu'on le voit dans la premiere Figure.

Fig I



E f f m j

l'abdomen du fœtus jusqu'au placenta. Il a été nécessaire qu'il eut cette longueur, & qu'il fut flottant, afin que le fœtus devenu fort dans la matrice ne le rompit pas par ses circonvolutions, & par ses regimbemens, que lors de l'enfantement il pût sortir commodément, sans danger de le rompre, & qu'enfin on pût plus facilement tirer de la matrice les secondines qui y restent, auxquelles il est attaché.

Sa situation.

Il se réfléchit pour l'ordinaire sur la poitrine, & prenant sur le côté gauche, il s'étend depuis l'occiput jusqu'au front, & de là il s'avance jusqu'au placenta, auquel il est joint par les vaisseaux, & par les membranes qu'il contient. Quelquefois sur le côté droit il monte jusques au col qu'il entoure, & il descend ainsi jusques au placenta.

Ses vaisseaux.

Le Nombriil est composé de vaisseaux & du petit tuyau qui les contient, que l'on nomme le *petit Intestin*.

Ses Vaisseaux qu'on nomme *Umbilicaux*, qui viennent du fœtus, sont quatre, une veine, deux artères, & l'uraque.

La veine umbilicale.

La Veine est plus ample que les artères, elle prend sa naissance du foye du fœtus, de la fissure duquel elle sort auprès de l'origine de la veine-porte, dont elle est un rejetton, & de là passant au travers du nombril, elle va par le petit intestin au placenta, dans lequel elle s'insère & s'implante par une infinité de racines.

Cette Veine porte au fœtus le sang qui a été préparé dans le placenta, & elle a plusieurs valvules qui regardent vers le fœtus, lesquelles soutiennent l'effort de la chute de ce sang, & empêchent qu'il ne reflue dans le placenta.

Les artères umbilicales

Les Artères umbilicales sont deux en nombre,

qui prennent leur origine des rameaux iliaques intérieurs de la grande artère, d'abord dès le commencement de la divarication, d'où se portant en haut vers les côtés de la vessie, & ayant rencontré la veine qui doit les accompagner, elles entrent ensemble dans le petit intestin umbilical, le quel elles traversent d'un cours plus long, moins droit, & plus en serpentant que la veine, & ainsi ces trois vaisseaux tantôt tordus ensemble, légèrement néanmoins, & par ordre en forme de cordon, tantôt seulement placés directement à l'opposite les uns des autres, en forme de triangle, passent par le milieu de la gluë, ou gelée lactée contenue dans le petit intestin, & vont au placenta, où ils s'implantent par un nombre innombrable de racines, & forment en luy cet admirable tissu, ou plexus retiforme.

C'est par ces artères que le sang & l'esprit vital sont portés du fœtus au placenta par l'impulsion du cœur du fœtus, afin qu'ils y dissolvent encore plus, & d'une manière spécifique, le sang qui y aborde par les petits vaisseaux de la matrice; qu'ainsi ces deux sangs se cuisent ensemble, que par ce moyen la matière propre pour la nourriture du fœtus y soit mieux préparée, & qu'ensuite portée dans les viscères du fœtus par la veine umbilicale, elle puisse être convenablement rarefiée dans le cœur, & y acquérir une nouvelle perfection du sang.

Un Auteur moderne explique l'usage des vaisseaux umbilicaux du fœtus en cette manière. Les artères de la mère, dit-il, portent une certaine quantité de sang dans le placenta, qui y étant versé, est reçu par les branches de la veine umbilicale, qui le conduit dans la veine-porte pour être filtré à travers la substance du foye de l'en-

Usages des vaisseaux umbilicaux.

fant avant que d'entrer dans la veine-cave, qui le porte dans le ventricule droit de son cœur, d'où il passe dans le gauche par le trou botal, pour être ensuite distribué à toutes les parties du corps par les artères; le superflu de ce sang est reporté par les deux artères umbilicales à l'arrière-faix, où étant répandu, il est reçu par les veines de la mère qui y sont dispersées, & qui le reportent dans les grosses veines pour circuler avec toute la masse, & ainsi il se fait continuellement une circulation du sang de la mère à l'enfant, & de celui de l'enfant à la mère. Une marque assurée qu'elle se fait de cette manière, c'est qu'en touchant le cordon d'un enfant nouveau né, l'on y sent le même battement qu'à ses artères; ce qui fait voir que le sang qui emplit les artères umbilicales, est le même qui vient du cœur de l'enfant, & non pas celui de la mère, comme on l'a cru fort long-temps.

Comment
les vaisseaux
traversent
les membra-
nes.

On demande, comment est-ce que ces trois vaisseaux après que du ventre du fœtus ils sont parvenus à ce point de longueur qu'ils touchent les membranes, peuvent au travers de l'amnios & du chorion pénétrer jusques au placenta? *Diermerbroeck* répond, que cela se fait de la même manière que les racines des herbes, des arbrisseaux, & des arbres, pénètrent dans la tête dure, que même ils entrent souvent dans des soliveaux épais, dans les murs, & dans des pierres que l'eau ne sauroit pénétrer. En effet, les premières pointes très-déliées, & très-aiguës des vaisseaux umbilicaux s'insinuant insensiblement dans les pores des membranes, les traversent peu à peu, quoique les humeurs qu'elles contiennent ne puissent pas s'écouler au travers; mais dans la suite que ces vaisseaux ainsi adhérens à ces pores croissent plus en longueur, ces pores qui leur sont déjà

indissolublement unis, se dilatent aussi peu à peu à proportion de leur accroissement.

A ces trois Vaisseaux umbilicaux on peut ajouter les vaisseaux lactées, par lesquels la liqueur lactée ou chyleuse est portée des cellules de la matrice dans la capacité de l'amnios.

Les vais-
seaux lac-
tés.

L'Uraque, ou Vaisseau urinaire est le quatrième des vaisseaux umbilicaux. C'est un petit corps mince, membraneux, long, & rond, ayant une petite ouverture ou passage très-étroit, & s'élevant du fond de la vessie entre l'artère & la veine jusques au nombril.

L'uraque;

Avicenne & Fabricius ab Aquapendente, disent que l'uraque ne se termine pas au nombril; mais que conjointement avec la veine & les artères umbilicales il passe au de là, sçavoir jusques aux membranes qui enveloppent le fœtus, que dans les animaux il s'ouvre dans l'alanctode, & dans l'homme entre le chorion & la membrane urinaire, & qu'il y porte l'urine depuis la vessie du fœtus.

On demande, pourquoi l'uraque n'est plus visible hors de l'abdomen? On répond, que la cause est, ou de ce que peut-être jusques à présent personne ne l'a recherché, & examiné avec assez d'exactitude, ou que à raison de la ténuité & de la transparence de sa substance, il ne peut être vu; & c'est aussi par cette même raison que les vaisseaux chylifères & les lymphatiques, lors qu'ils sont vides, ne peuvent être découverts; d'où vient que pendant tant de siècles ils ont échappé à la vue des plus habiles Anatomistes, quoique néanmoins présentement on les trouve assez facilement, lors qu'ils sont pleins. Ajoutés que dans les corps humains morts, un vaisseau si mince, par lequel il ne passe qu'une humeur serueuse qui ne s'y arrête

Pourquoy
il n'est plus
visible hors
de l'abdo-
men.

point, s'affaïse facilement, qu'ainsi à raison de sa transparence, il ne peut être distingué des autres parties, & que dans les vivans, où peut-être on le verroit rempli, il n'est pas permis de le rechercher.

Son véritable usage.

Les Anciens ont crû que l'uraque servoit de conduit pour vider l'urine de l'enfant dans les membranes; mais les Modernes qui ne l'ont jamais trouvé cave, ne croient point qu'il ait cet usage. Outre ces expériences, la raison veut que l'enfant n'urine point dans le ventre de la mere; puisque le chyle qui luy est porté avec le sang pour sa nourriture, est purifié avant que d'y aller, & que d'ailleurs l'on trouve d'autres causes des serosités dans lesquelles nage le fœtus, sans les chercher dans les urines; mais le véritable usage que l'on doit donner à l'uraque, est de suspendre le fonds de la vessie, & d'empêcher qu'il ne tombe vers son col, afin de la rendre capable de contenir une plus grande quantité d'urine.

Le petit intestin, ou le cordon.

Les Vaisseaux umbilicaux, pour être plus en seureté, sont entourés d'une enveloppe qu'on appelle le *Petit Intestin*, ou le *Cordon*. Cette enveloppe est une partie membraneuse, longue, ronde, creuse, médiocrement épaisse, composée d'une double tunique, qui enveloppe, & réunit ensemble les vaisseaux umbilicaux, avec lesquels elle se roule, & s'entortille en forme de corde.

On trouve dans la cavité du petit intestin une certaine humeur laiteuse blanchâtre, que des petits vaisseaux lactées qui la prennent, ou succent des cellules de la matrice, versent dans la cavité entre les vaisseaux umbilicaux, où on la trouve répandue, & d'où ensuite elle descend peu à peu dans l'amnios. Cette liqueur après que le fœtus est sorti de la matrice, a coutume de s'épaissir

presque en forme de gelée par le froid de l'air extérieur.

Il a en plusieurs endroits des nœuds presque semblables à des vessicules pleines d'un suc tirant sur le blanc. *Vvarthon* croit avec raison, que ces nœuds sont comme de petites papilles, par lesquelles le suc lactée s'écoulant dans la capacité du cordon, distille ensuite dans la cavité de l'amnios.

Ses nœuds.

Les Sages-femmes superstitieuses ont coutume de prédire de l'abondance de ces nœuds le nombre des enfans, & s'ils sont en petit nombre, elles assurent, & prononcent que la femme sera stérile à l'avenir; De même, de la distance qu'il y a entr'eux, elles déterminent l'intervalle qu'il y aura entre les accouchemens; De même aussi de leur couleur, la différence des sexes, & enfin plusieurs autres choses qu'elles prophétisent touchant le bonheur ou le malheur de l'enfant, en la manière des vieilles addonnées aux superstitions. Ce qui n'est pas seulement familier aux Sages-femmes d'aujourd'huy, mais qui l'a encore été aux Medecins d'autres fois; car au rapport de *Riolan*, *Encharius*, *Radion*, & *Avicenne*, ont fait mention de ces prédictions par le nombril.

Préages.

L'Enfant étant né, on lie le nombril auprès de l'abdomen avec un fil fort, on le coupe ensuite à deux ou trois travers de doigts loin de la ligature, & on le laisse ainsi, jusqu'à ce que ce qui est au de là de la ligature, tombe de soy-même, & que l'endroit de sa sortie hors de l'abdomen se couvre d'une peau forte & solide, ensuite tout ce qui est enfermé de ces vaisseaux dans l'abdomen dégénere en ligamens, qui servent à attacher au nombril les parties d'où ils procedent.

La section ou incision du nombril.

Aristote avertit quand on fait cette section ou

incision du nombril, qu'il faut user de prudence ; & prendre garde de luy laisser une juste longueur ; car il croit que si on le tire trop. & qu'on le coupe, ou qu'on le lie trop près de la peau, la verge dans la suite, à mesure que les parties prendront leur accroissement, restera, dans les mâles, courte, & ne parviendra pas à une suffisante longueur, & que dans les femelles, les travaux dans l'enfantement seront plus difficiles, & n'auront pas un heureux succès : mais si on laisse au dehors une portion du nombril trop grande, l'intestin ou l'omentum dans la suite tomberont facilement dans cette portion, & ainsi il s'ensuivra une hernie umbilicale.

La sortie du fœtus hors la matrice après le neuvième mois.

Pourquoy l'enfant ne peut plus rester dans la matrice après les neuf mois.

Le Fœtus ayant demeuré neuf mois dans la matrice, il sort de sa prison pour jouir de l'air dont il a besoin, & ensuite par les soins de sa mere, & par la disposition de ses organes, il augmente de jour en jour par la nourriture.

On demande, pourquoy l'enfant ne peut plus rester dans la matrice après les neuf mois ? *On répond*, que c'est parce qu'il faut plus d'air à son sang pour le faire circuler, celui que le sang de la mere luy fournit étant en trop petite quantité pour les mouvemens de son cœur, qui sont beaucoup plus forts, & plus vigoureux qu'ils n'étoient dans le commencement.

M. Drelincourt, tres-habile Anatomiste, croit tout le contraire. Il dit, que l'enfant n'ayant jamais respiré dans le sein de sa mere, n'est point capable de former aucun desir sur cela ; il soutient même que pour se convaincre que le fœtus ne respire pas, il ne faut que comparer les pœmons de ceux qui sont morts avant que de naître, avec les pœmons de ceux qui ont vécu quelques heures ; assurant qu'on trouve les premiers plombés,

& si chargés de ferosités, qu'ils tombent au fond de l'eau comme une pierre, au lieu que les autres sont d'une couleur plus vive, & si légers, qu'ils remontent d'abord ; c'est par là qu'on pourroit découvrir la mechanceté de ces débauchées, qui étouffent leur enfant au passage, & qui disent pour éviter la corde, qu'il est venu mort au monde. Tout cela fait conclure à cet Anatomiste, que l'enfant ne sort point de la matrice par le besoin qu'il a de respirer un nouvel air ; mais il croit plutôt que c'est l'abondance du meconium qui devient âcre, & qui excite dans ce pauvre enfant des tranchées, & des accès de colique, qui luy faisant faire des secousses, & plusieurs ébranlemens, rompent par ces efforts les tuniques, & les eaux s'écoulant par cette breche, la matrice joint de plus près le corps de l'enfant, & luy augmente ses douleurs, & cela d'autant plutôt, qu'en se comprimant, elle luy choque davantage les genoux, les pieds, & les coudes, ce qui cause des irritations à cette partie, qui facilitent encore la sortie du fœtus. Que si l'enfant pleure en naissant, c'est que sa colique dure encore.

Bien qu'il soit vray que l'abondance & l'âcreté du meconium peuvent contribuer à la sortie du fœtus, cela n'empêche pourtant pas que le défaut d'air n'en soit la premiere cause ; car on sçait que l'enfant ne respire pas par la bouche dans le sein de sa mere ; mais plutôt, parce que ne faisant qu'une partie avec elle, il respire par l'air qu'il reçoit de son sang ; & si ses pœmons sont alors plus pesans que lors qu'il a respiré, c'est parce qu'ils sont vu des d'air grossier, & que les vessicules sont toutes affaîtées, parce qu'elles n'ont pas encore été dilatées par l'air extérieur : c'est pourquoy les pœmons d'un fœtus mort ne vont point au

fond de l'eau, que parce qu'ils pèsent plus qu'un égal volume d'eau; au contraire ils nageront, si le fœtus a respiré, à cause que l'air remplit les vessicules qui ne se vident jamais tout-à-fait, comme on le voit en examinant les pœmons des animaux morts, que l'on trouve toujours tres-legers.

Pourquoy un enfant venant au monde avec ses membranes peut vivre quelques jours, au lieu qu'il meurt d'abord qu'on l'a ôté de ses membranes.

On demande, pourquoy un enfant qui ne fait que de naître, & qui est encore enveloppé de ses membranes, peut encore vivre quelques heures, au lieu qu'il meurt d'abord qu'on l'a ôté de ses enveloppes? *Harvée* répond, qu'aussi-tôt qu'un enfant vient au monde, il est tendre & delicat; que les vessicules de ses pœmons sont affaîlées, & que le sang circule doucement, & d'un mouvement proportionné au peu d'air qui s'y trouve. Qu'ainsi, lors qu'on l'expose tout d'un coup à l'air, ses pœmons ne scauroient surmonter pour la premiere fois la resistance du poids de l'air qui comprime son corps, ce qui doit empêcher la circulation.

Quoique les efforts de la mere & de l'enfant contribuent à l'accouchement, on voit pourtant quelquefois des enfans qui sortent d'eux-mêmes sans les efforts de la mere, comme lors qu'elle est morte. Il y en a un exemple dans *Harvée*, d'une pauvre femme que l'on trouva morte dans sa chambre: On fût fort surpris de voir son enfant entre ses cuisses. Ce pauvre enfant étoit sorti de luy-même de sa prison, ne voulant pas être enterré avec sa mere.

Si il y a des femmes qui accouchent sans faire d'efforts, il y en a d'autres qui accouchent avec peine, sans être aidées des efforts de l'enfant, comme lors qu'il est mort.

Il n'est pas toujours veritable que l'enfant chan-

ge

ge de situation au septième mois, & que sa tête se porte en bas; car il y a des femmes où l'enfant ne change point de situation, que lors qu'elles sont prêtes d'accoucher; ce qu'elles reconnoissent à leur ventre, qui n'a plus la même figure, & qui devient plus gros, & plus tendu.

Ce ne sont pas les pieds de l'enfant qui rompent les membranes; mais elles se rompent par l'abondance des eaux. Enfin les efforts de la mere ne viennent pas seulement des fortes contractions de la matrice qui se resserre, & se ramasse en elle-même pour chasser le fœtus; mais encore de la violente tension du diaphragme, & de l'abondance du sang & des esprits qui se portent avec rapidité dans ces parties pour augmenter leur force.

Les Enveloppes étant déchirées les eaux s'écoulent, la tête du fœtus qui regarde directement l'ouverture de la matrice suit d'abord, entraînant avec elle tout le corps, & c'est ce qu'on appelle enfantement naturel.

Que si l'enfant se presente pour sortir de quelque autre maniere quelle qu'elle soit, l'enfantement n'est pas naturel, & il est d'autant plus dangereux, que la posture en laquelle il vient est plus irreguliere: car s'il presente en premier lieu la jambe, ou le bras, l'enfantement ne peut se faire, que ces parties n'ayent été repoussées en dedans, & le fœtus tourné. Si les deux jambes se presentent ensemble, l'enfantement peut se faire, mais avec peine. Si les deux fesses se presentent, souvent il arrive que l'enfantement ne peut se faire, quelquefois il sort double, & avec de tres-grandes difficultés; enfin si les côtes ou le ventre se presentent, l'enfantement est impossible.

Enfantement naturel.

Enfantement contre nature.

EXPLICATION DE LA FIGURE^e XXVI.

Qui représente le Fœtus prêt à sortir de la Matrice la Tête la première, comme étant la situation la plus naturelle, & la plus heureuse.

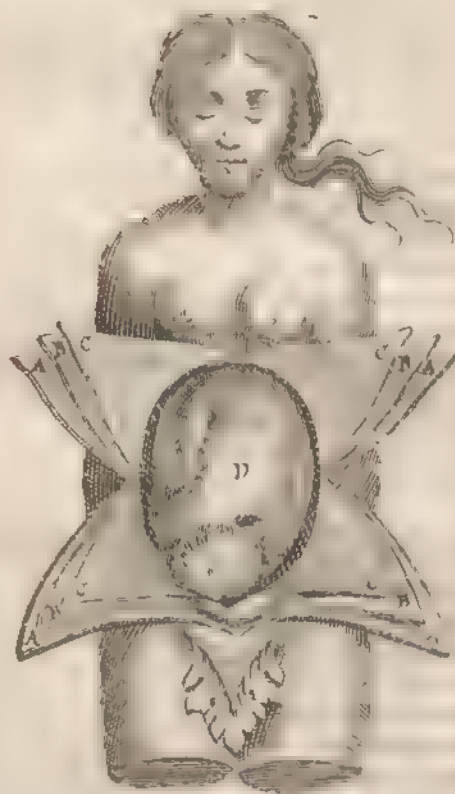
- A A A A L'Abdomen disséqué, & divisé en quatre parties.
 B B B B Le Corps de la Matrice aussi divisé en quatre parties.
 C C C C La Membrane Chorion & l'Amnios qui y est attachée semblablement divisée en quatre Angles
 D Le Fœtus qui se présente pour sortir de la Matrice dans la situation naturelle, & la Tête la première.

Les signes
que l'enfant
est prêt de
sortir.

On connoit que l'enfant est prêt de sortir par les signes suivans. La matrice descend en bas, son orifice se relâche pour s'ouvrir, les eaux commencent à paroître, c'est-à-dire, qu'une partie du chorion où elles sont contenues, s'avance dans le vagin; la cavité du bassin s'agrandit, & souvent le cartilage qui joint les os du pubis prête un peu. Les deux derniers os du coccyx se jettent en arrière, c'est d'où vient que les jeunes femmes accouchent plus facilement que les vieilles, parce que le cartilage du pubis est plus mou, & plus flexible, & que les derniers osselets du croupion ne sont pas encore ossifiés, & qu'au moindre effort ils se renversent davantage en arrière, ce qui rend le passage plus large.

La situation
naturelle de
l'enfant dans
la matrice.

La Situation naturelle de l'enfant dans la matrice, est d'avoir les genoux contre le ventre, & les jambes croisées; les mains sont élevées vers la tête, il en tient une vers la tempe, ou vers



l'oreille, & il a l'autre sur la joue. Son épine est courbée, c'est pourquoy il a la tête entre ses genoux. Enfin l'enfant dans la matrice est à peu près dans la posture où l'on se met quand on veut dormir, ayant toujours le derrière de la tête tournée en haut, & le visage vers l'épine de sa mere; mais quand le temps de l'accouchement approche, il change de situation, il fait la culbute, & sa tête se précipite en bas pour ouvrir la porte. Si en descendant sa tête donne vers le bout du croupion, elle s'y arrête, ce qui rend l'accouchement difficile & laborieux, & souvent même l'enfant & la mere en meurent.

Enfin toutes les Sages-femmes savent qu'au temps de l'accouchement l'orifice interne est toujours mou, lâche, & tout ouvert pour la sortie du fœtus, & qu'il reste dans cet état jusqu'à ce que les vuidanges soient écoulées; après il se resserre, & devient plus dur en montant en haut par la contraction de ses fibres. L'enfant sort quelquefois de la matrice enveloppé de ses membranes; quand cela arrive les femmes souffrent cruellement, à cause de la grande dilatation qui s'est faite; c'est pourquoy pour éviter cet inconvénient, il faut tâcher de déchirer les membranes, afin que les eaux s'écoulent, & que l'enfant sorte plus facilement. Si elles s'écoulent avant que l'orifice interne se soit assez dilaté pour donner une libre sortie au fœtus, l'accouchement en devient difficile & laborieux, ce que les Sages-femmes n'ignorent pas; ces eaux sont plus ou moins abondantes, quand il y en a beaucoup, quoique l'enfant soit petit, les femmes ne laissent pas que d'avoir le ventre gros.

Dans la matrice l'enfant ne garde pas toujours la même situation dans la situation de ses mem-

bres; car étant dans un lieu liquide, où il se peut mouvoir comme il veut, qu'est-ce qui le gêneroit. Il peut donc avancer ses petites jambes, & ses mains, les étendre, & les plier, il peut même se courber vers un côté, ou vers un autre, enfin, puis qu'on le trouve quelquefois entortillé de son cordon, c'est une marque évidente, qu'il remuë ses membres selon le besoin qu'il en a.

Fernel dit que la situation des mâles est différente de celle des femelles, les mâles étant situés la face tournée vers l'abdomen, c'est-à-dire, vers le devant, & le dos vers le dos de la mere, & les femelles tout au contraire. De là vient, dit-il, que les cadavres des femelles flottent sur l'eau, couchés sur le ventre, & ceux des mâles sur le dos. Riolan se mocque de cette opinion, comme étant ridicule, ce qui n'est pas sans quelque raison.

Stephanus dit que les jumeaux ont une situation entr'eux contraire; l'un regardant la partie de devant, l'autre celle de derrière; mais cette règle est incertaine, ainsi qu'il paroît, de ce que souvent les jumeaux naissent, l'abdomen, le thorax, & le front tournés l'un contre l'autre, ce qui ne pourroit arriver, s'ils étoient toujours situés d'os contre d'os.

Les os du Pubis ne se separent point l'un de l'autre dans l'accouchement, mais le cartilage qui en fait l'union prête un peu: car ce cartilage qui est épais venant à être humecté par les humidités qui l'abbreuvent, il se rarefie, & se gonfle comme un morceau de bûche que l'on auroit fait tremper; c'est pourquoy ces deux os peuvent un peu s'écarter dans les efforts de l'enfantement.

La Matrice aux derniers mois de la grossesse est toujours fort épaisse, à cause de la grande

quantité de sang qui remplit tous les vaisseaux ; & on peut la regarder comme une éponge qui s'enfle , & qui grossit beaucoup en se dilatant , de sorte qu'une matrice pleine est autant différente d'une matrice vuide , qu'une éponge mouillée est différente d'une éponge sèche. C'est cette rarefaction , pour ainsi dire , qui arrive au tissu spongieux de la matrice qui fait que sur les derniers mois on la peut diviser en plusieurs couches des fibres. C'est enfin cette même rarefaction qui a gonflé , & étendu tous les tuyaux & les vesicules de cette partie , qui la rend si pesante ; de manière qu'aux premiers mois , la matrice qui ne pèse gueres que deux onces , pesera plus de deux livres sur les derniers mois de la grossesse.

Encore que le sang s'amasse dans la matrice , il ne faut pas croire qu'il s'y arrête sans circuler ; car autrement il arriveroit une obstruction qui feroit une tumeur ; mais il faut seulement s'imaginer que le sang circule plus lentement dans la matrice , ce qui est suffisant pour la faire grossir.

Fin du troisième Livre.



LIVRE IV.

Des Extrémités du Corps, ou Membres.

CHAPITRE PREMIER.

De la Main en general , & en particulier.

PAr les Extrémités on entend ces parties qui naissent & sortent du tronc du corps , & qui sont distinguées par des articles. Elles sont doubles , les supérieures que l'on nomme les *Mains* , & les inférieures que l'on appelle les *Pieds*.

Pour que l'homme soit bien formé , dit *Diemerbroeck* , il faut qu'il y ait entre ces membres une certaine proportion de convenance , c'est-à-dire , que la longueur depuis l'os pubis jusques à l'extrémité du talon , soit presque égale à celle qui est depuis l'aisselle jusques à la pointe du doigt du milieu. On dit presque , parce que le plus souvent les jambes sont un peu plus longues que les bras ; mais la longueur de tout le tronc a coutume d'être semblable à celle des extrémités inférieures , si on la mesure depuis les os pubis jusques au sommet du front. Plus la proportion s'éloigne de cette mesure , plus elle est vicieuse. *Spigelius* remarque icy qu'il a observé plusieurs expériences , que ceux qui ont les pieds longs ,

Ce qu'on entend par les extrémités.

La proportion des membres ou extrémités.

Observation.

ont le plus souvent le ventre libre, aisé, & facile à se lâcher, & qu'ainsi on ne doit jamais leur donner de forts purgatifs.

Pourquoy
les mains
sont con-
pées à l'hô-
me.

Les Mains sont données à l'homme pour prendre, & manier les choses, afin que, comme il vient au monde nud, & sans défense, il pût, ayant la raison pour guide, se faire par le moyen de ces instrumens, non pas seulement une espèce d'armes, d'habits, & de demeure, mais mille, & qu'ainsi il surpassât de beaucoup toutes les brutes, quelques féroces, & quelques bien armées, & revêtues qu'elles soient de la nature, tant en forces, & commodité de se vêtir, qu'en variété & propreté en l'un & l'autre. Outre cela, afin que cet animal divin pût par leur moyen rediger par écrit les Loix divines, les Histoires, les effets de la Toute-Puissance de Dieu, les merveilles de la nature, & ses propres contemplations; qu'il pût élever des Autels, représenter par la Peinture ce que les Cieux & la terre contiennent, crayonner les desseins, & les premières idées des Arts, & enfin faire paroître tant d'autres marques de sa nature celeste. Pour donc qu'il pût exécuter toutes ces choses plus parfaitement, il a été pourvu de deux mains, afin que l'une pût aider l'autre, & que l'une étant dans l'impuissance d'agir, l'autre fit la fonction des deux.

Définition
de la main.

La Main est une partie dissimilaire, & l'organe de l'apprehension, qui s'étend depuis le haut de l'épaule jusques à l'extrémité des doigts.

Sa division.

On la divise en ce qu'on appelle bras, & en la main proprement.

Le bras.

Le Bras se divise en bras, proprement dit, & en coude. Celui-là s'étend depuis l'extrémité de l'humerus jusques au plis du coude, & celui-cy depuis le même plis jusques au poignet, ou carpe.

La Cavité qui est au dessous de l'articulation de l'os de l'humerus, est appelée *Aisselle*, ou *Ailles*, peut-être parce qu'il y croît des poils en forme d'ailles. Ces poils ainsi situés empêchent que la peau de cet endroit-là ne soit rongée par le mouvement assiduel des bras.

L'aisselle

Il y a dans cette cavité au dessous du pannicule trois Glandes considérables, situées à l'endroit où se fait la division des vaisseaux, lesquelles sont jointes ensemble, & semblent n'en faire qu'une. Les anciens Medecins ont crû qu'elles servoient d'émonctoires au cœur. Nous avons parlé de leur véritable usage, au commencement du premier volume.

Les glandes.

La Main, proprement dite, quand elle est ouverte, est appelée simplement *Main*, & lors qu'elle est fermée, *Poing*; on nomme les articulations de la partie intérieure des doigts, *Entre-nœuds*, *Internodia*, & les protuberances que les articles forment quand ils sont fermés, sur tout celles du milieu *Condyles*.

La main

La Main se divise en carpe, metacarpe, & doigts. Le *Carpe* est entre le coude, & la paume de la main, & le *Metacarpe* entre le carpe & le commencement des doigts.

Sa division.

On observe plusieurs parties dans la paume de la main, sur tout les monts ou monticules, & les lignes.

Les Monts, ou *Monticules* sont les parties les plus élevées, & les plus charneuses de la partie intérieure de la main.

Les monticules.

Le Commencement de la main qui paroît un peu élevé, est appelé *Racine de la Main*; le monticule qui est au dessous du pouce, *Mont de Mars*; celui qui joint l'index, *Mont de Jupiter*; celui qui est au dessous du doigt du milieu, *Mont de Sa-*

turne, celui qui est au dessous de l'annulaire; *Mont du Soleil*, & celui qui est sous le petit doigt, *Mont de Venu*. On appelle *Mont de Mercure*, cet espace qui est entre le pouce & le doigt index, & l'hypotenar est le *Mont dédié à la Lune*.

Les signes

Il y a dans la paume de la main plusieurs lignes différentes, & elles ne sont point les mêmes ou semblables dans tous les hommes. Ceux qui s'addonnent à la Chyromance, se fondant sur des conjectures ridicules, prédissent une infinité de choses. Et ils soutiennent par beaucoup de vains discours, que sur ce fondement on peut présager la longueur & la brièveté de la vie, les mariages, le nombre des enfans, les infortunes, les prosperités, le naturel, enfin toutes sortes d'évenemens, bons ou mauvais, heureux ou malheureux. Tout cela néanmoins sans aucune raison. Par ce moyen ils trompent tous les credules, & escroquent leur argent.

Ils y remarquent entr'autres quatorze lignes, sur lesquelles, selon qu'elles concourent entr'elles, ou qu'elles s'entrecoupent, qu'elles sont ou courbes ou droites &c. ils bâtissent leurs prédictions. Or entre ces lignes il y en a trois, sur lesquelles ils se fondent principalement. La première est celle qui marque la circonférence du pouce, laquelle ils appellent *Ligne de vie*, ou des *Temps*. Ils nomment la seconde qui se porte transversalement par le milieu de la paume de la main, & qui s'étend jusques au mont de Venus, *Ligne du Foye*, & *Ligne naturelle*. Ils appellent la troisième qui commence à l'hypothenar, & continué jusques à l'articulation de l'index, *Mensale*, *Thorale*, & *Ligne de Venus*.

Les doigts

Les Doigts sont plusieurs, afin que l'action de la main, qui est l'apprehension, se fit mieux, &

que l'on pût prendre les choses les plus petites. Ils sont cinq en chaque main, différens les uns des autres en grosseur, & en longueur. Le premier se nomme *Pollex*, *Pouce*, parce qu'il est le plus gros, & le plus fort, étant opposé luy seul aux quatre autres doigts dans l'apprehension; le second s'appelle *Index* & *Démonstrateur*, parce que nous nous en servons quand nous voulons indiquer & démontrer les choses; le troisième est appelé le *Doigt du milieu*, à raison de sa situation, c'est luy qui est le plus long de tous; le quatrième est nommé *Annulaire*, parce que c'est celui où l'on met l'anneau; le cinquième est le plus petit de tous, on l'appelle *Auriculaire*, parce qu'étant pointu, on peut aisément nettoyer les ordures des oreilles.

Rafes & *Avicenne* disent que les doigts courts indiquent la petitesse du foye, dont la grandeur par conséquent est denotée par leur longueur; mais *Averrois* rejette cette indication comme très-incertaine.

Les Ongles sont des corps durs, ronds, blancs, & diaphanes, situés à l'extrémité des doigts.

Il y a beaucoup de convenance entre les dents & les ongles, ces deux parties ont leurs racines par où elles se nourrissent, elles sont en partie sensibles, & en partie insensibles, elles croissent toutes deux, & l'on peut limer l'extrémité des unes, & couper les bouts des autres, sans ressentir de la douleur, & enfin elles ont les unes & les autres des usages dont l'homme a de la peine à se passer. Il y a au contraire de la disconvenance entre les ongles & les poils; puisque l'on tire autant d'utilité en rasant, & faisant tomber les poils, qu'on en reçoit en conservant les ongles, & l'observation de *Paré*, qui dit les avoir vû croître.

Ce que c'est
des on-

La convenance & la disconvenance qu'il y a entre les dents & les ongles.

tre à un mort de vingt-cinq ans, ne suffit pas pour les priver du nom de partie.

Leur Substance.

Leur Substance est mediocrement dure, afin de résister, & néanmoins flexible, pour céder un peu, & ne se rompre pas facilement.

Leur grandeur.

Leur Grandeur est différente, ceux des mains sont plus larges que ceux des pieds, excepté celui du gros orteil, qui est le plus grand & le plus épais de tous.

Leur figure.

Leur Figure est en quelque manière convexe, & ovalaire, étant plus longs que larges, ils sont plats & un peu courbés par les côtés, pour s'accommoder à la figure ronde des doigts.

Leur nombre.

Leur Nombre est réglé, l'homme en a vingt, cinq à chaque main, & autant à chaque pied.

Leur couleur.

Ils sont transparents, d'où vient que suivant l'état de la chair qui est au dessous, & le sang qui y abonde, ils deviennent ou livides, ou rouges, ou pâles, ou jaunes.

Leur surface.

On considère deux surfaces aux ongles, l'une externe, & l'autre interne; l'externe est celle qui paroît au dehors, qui est polie & insensible, & laquelle on peut ratifier sans douleur; l'interne est celle qui est attachée à la chair, ces deux surfaces ne font point de parties différentes; car elles ne se peuvent diviser, étant continuës & produites par une même substance.

Les parties de l'ongle.

On divise l'Ongle en trois parties; la première est appelée la *Racine*, qui ordinairement est blanche, & attachée à la chair & au tendon, ce qui fait qu'elle a un sentiment très-vif, & que dans les blessures qui y surviennent, on sent au dessous des ongles une douleur très-aiguë. La seconde est celle du milieu, qui est vermeille en ceux qui se portent bien. La troisième est l'extrémité qui croît toujours, & qui devient quelquefois fort

longue & crochue comme les griffes des oiseaux. Il ne faut pas que les ongles soient plus longs, ni plus courts que les extrémités des doigts, parce qu'étant trop longs ils ne sauroient prendre exactement les petits corps, de même que ceux qui sont trop courts rendent les extrémités des doigts inutiles à prendre; mais ceux qui égalent les bouts des doigts, sont qu'on prend, & qu'on tient plus aisément.

Il est certain que les ongles se nourrissent, puis qu'ils croissent à proportion que les doigts grossissent, ils reçoivent leur nourriture par leur racine; ce qu'on peut remarquer tous les jours, lors qu'il y a une tache sur une ongle, on voit qu'elle s'éloigne de la racine à mesure que l'ongle croît, & que l'on le coupe; il se nourrit de même que les os & les cartilages.

Les Usages des ongles sont, d'affermir l'extrémité des doigts, de servir à prendre les corps durs & menus, de défendre les bouts des doigts, qui étant sensibles, seroient souvent blessés sans les ongles, enfin de contribuer à l'ornement.

Les Chyromanciens ou *Physionomistes* qui sont toujours ignorans & superstitieux, disent que les taches blanches qui paroissent sur les ongles marquent des personnes vicieuses; d'autres disent, que dans les jeunes gens ces taches sont des signes d'un bon naturel, & dans les vieillards, la marque d'une longue vie. Il n'est pas besoin de réfuter ces fadaïses: mais les Médecins habiles tirent de l'inspection des ongles beaucoup d'indications dans plusieurs maladies, comme dans la phthisie, dans l'hydropisie, le poison, & les fièvres aiguës, qui rendent les ongles crochus & livides. Un sçavant Médecin d'Italie en a fait un Traité exprès qui est fort rare.

Leur nourriture.

Leur usage.

Les indications qu'on tire de l'inspection des ongles.

Les parties
de la main.

Les Parties de la main se divisent en communes & propres.

Les Communes sont la Cuticule, la Peau, la Graisse, la Membrane commune des muscles, dont on a parlé dans le premier Livre.

Les Propres sont, les vaisseaux, les os, & les muscles.

Ses vais-
seaux.

Les Vaisseaux sont les artères, les veines, & les nerfs. Et on doit remarquer que les artères portent le sang du centre à la circonférence; mais que les veines le reportent de toutes les parties au cœur.

Ses artères.

L'Artere axillaire après avoir fourni de petits rejettons aux glandes, qui sont situées sous les aisselles, se porte au bras, & descendant avec la veine basilique (car il n'y a point d'artere cephalique) le long de la partie intérieure du bras, elle distribue des deux côtés des rameaux très-minces dans les muscles qui embrassent le siège intérieur de l'humérus; ensuite s'y portant conjointement avec le rameau profond de la veine basilique en dehors, elle parcourt les dehors du coude, & donne de petits rameaux à sa jointure, & aux parties qui sont voisines: mais au dessous du pli du coude, descendant intérieurement vers les muscles flexisseurs des doigts, elle se divise en deux rameaux très-considérables, dont l'un est extérieur, & l'autre intérieur.

Le Rameau externe coule le long du rayon, & jette une branche qui remonte, & se perd entre le long supinateur, & le brachial interne; puis en descendant il donne des rameaux aux flexisseurs du carpe, & des doigts, & étant parvenu au poignet, il produit un rameau qui va à l'origine du tenar; c'est cette artère que l'on touche au poignet quand on tâte le poux, enfin ayant passé sous

le tendon de l'extenseur du pouce, il jette des rameaux qui vont à la partie extérieure de la main, & va finir par deux scions qui vont l'un au pouce; & l'autre à l'index.

Le Rameau interne descend le long du coude au poignet c'est luy qui a accoustumé d'accompagner la veine basilique, il jette des branches qui se distribuent dans les muscles de l'avant-bras, & va se terminer par trois scions qui se répandent, l'un dans le doigt du milieu, l'autre dans l'annulaire; & le troisième dans le petit doigt.

Les Veines vont se rendre à la veine axillaire, & s'y déchargent du sang qu'elles portent, il y en a trois principales, auxquelles au pli du coude on donne des noms particuliers, sçavoir la cephalique, la basilique, & la mediane.

Ses veines;

La Cephalique est ainsi nommée, parce qu'elle est placée dans la partie la plus supérieure du bras, elle est plus proche de la tête; elle commence par de petits rameaux qui forment une veine que l'on appelle salvatelle, qui est entre le petit doigt & l'annulaire, & que l'on ouvroit autrefois pour les douleurs de tête, & dans les fièvres aiguës. Cette veine passant par le poignet, monte le long du radius, partie externe du bras, & recevant en chemin, au dessus du pli du coude, un gros rameau qui vient de la mediane, elle va le long du bras se terminer à une grosse veine qui est l'axillaire.

La Cephalique.

La Basilique est ainsi nommée, parce qu'elle est principalement située sur une partie qui est comme la base du bras. Toutes les venules qui viennent des cinq doigts à la main, se réunissent avec les branches d'autres veines qu'elles rencontrent dans la main, & toutes ensemble font trois grosses branches qui constituent la basilique; l'une de

La Basilique.

ces branches est plus superficielle, qui est celle que l'on a coutume d'ouvrir dans la saignée du bras, l'autre est plus profonde, faite de deux rameaux, dont l'un vient de la partie intérieure de la main, & l'autre de l'extérieure. La troisième est la veine cubitale, parce qu'elle est la plus basse, & la plus proche de l'os du coude; ces trois branches en montant vers le bras reçoivent une veine de la mediane, & se vont rendre sous le tendon du muscle pectoral à la veine axillaire. Les Anciens appelloient la veine basilique droite *Jecorale*, & la gauche *Splenique*, parce qu'ils croyoient que le voisinage de ces viscères les faisoit simpatiser avec eux; mais la découverte de la circulation a détruit ces sortes d'opinions.

La Mediane

La Mediane est ainsi nommée, parce qu'elle occupe le milieu du bras, étant placée entre la cephalique & la basilique, deux branches de veines qui viennent l'une d'entre le pouce & l'index, que quelques uns ont nommé la cephalique du pouce, & l'autre d'entre le doigt du milieu & l'annulaire, se joignent, & font une grosse veine, qui montant le long du milieu du bras; va jusqu'aux plis du coude, où elle se divise en deux branches qui font la figure d'un Y Grec, dont l'une va finir à la cephalique, & l'autre à la basilique, si bien que l'opinion commune ne se trouve pas véritable, qui tenoit que la mediane étoit faite de l'union des branches de la cephalique & de la basilique; mais il est certain que l'une & l'autre de ces deux veines se grossissent en recevant chacune une branche de la mediane.

De ces trois veines il n'y en a que deux qui montent dans le bras, qui sont la cephalique, & la basilique, la mediane se confondant avec elles. La jonction de ces deux veines en fait une

tres,

tres-grosse, que l'on nomme axillaire, à l'endroit où elle passe par l'aisselle, pour aller porter le nom de souclavière, & enfin le nom de veine cave à la partie la plus grosse, qui est l'endroit où elle entre dans le cœur.

Les Chirurgiens ne sçauoient être trop avertis de bien examiner les parties qui sont voisines des veines des bras, afin de ne pas se tromper en saignant, ni l'artere qui fait le même chemin que la veine basilique, ni le tendon du muscle biceps, qui est au dessous de la main; car de l'ouverture de l'artere, ou de la rupture du tendon, il s'ensuit des accidens fâcheux, qui perdent de réputation un Chirurgien, ce qui est le malheur de la profession, les plus habiles étant souvent fort embarrassés, lors qu'ils ont à saigner de ces bras difficiles, où il faut aller chercher profondément des veines: c'est pourquoy un Chirurgien doit se precautionner contre ces accidens, en évitant de saigner dans ces endroits périlleux, & hazardant plutôt de manquer, que de vouloir à quelque prix que ce soit avoir du sang.

Observa.
tion.

Les Ners sont au nombre de six autres remarquables, qui viennent de la cinquième, sixième, & septième paire du col, & aussi de la première & seconde paire du thorax, dont nous avons amplement parlé en traitant des nerfs de la moëlle de l'épine.

Les nerfs
de la main.

Les Os de la Main en general sont, ou les os de l'humerus, ou ceux du coude, ou ceux de la main proprement dite.

Les os de la
main.

L'Os de l'Humerus, ou du bras, est unique, grand, fort, long, & inégal, un peu applati en sa partie de derrière vers le coude.

L'humerus.

Il a en son extrémité d'en haut une tête, laquelle est grande, ronde, & revêtue d'un carti-

Tome II.

H h h

lage, par le moyen duquel il s'articule avec l'omoplate par cette espece de diarthrose que l'on appelle arthrodie. Or comme la cavité n'est pas suffisamment disposée, & proportionnée pour recevoir commodément cette tête, la nature a institué tout cet artifice; pour rendre le mouvement de l'article plus facile & plus libre, & c'est aussi pour cela que ses bords sont munis & environnés d'un cartilage qui les environne en maniere de couronne. En son extremité d'en bas il s'articule doublement par ginglyme avec le cubitus, & il faut observer que le ginglyme est icy parfait, en ce que ces deux os s'entre-reçoivent également par la même extremité, ayant l'un & l'autre des éminences & des cavités qui forment cette articulation; enfin il se joint avec le radius par arthrodie, ayant une éminence à son extremité, qui est receuë dans la cavité qui est au bout du radius, c'est cette articulation qui fait les mouvemens de l'avant-bras en dedans, & en dehors, que l'on appelle de pronation, & de supination.

On considere dans l'humerus son corps & ses extremités. Son corps est long & rond, il a une cavité interne qui est de toute sa longueur, & qui renferme de la moëlle; sa figure n'est pas absolument droite, mais un peu cave en dedans, & élevée en dehors pour la fortifier dans ses actions. L'on y remarque une ligne qui descend, & qui se termine en deux condiles; elle sert à attacher plus seurement les muscles qui s'insèrent à cet os.

Ses Extremités sont deux, l'une superieure, & l'autre inferieure. La superieure est beaucoup plus grosse, & plus spongieuse que l'inferieure; elle contient un suc medulaire, cette partie se nomme la tête; elle est non seulement entourée de tous

côtés de ligamens & de membranes qui partent de la cavité glenoïde de l'omoplate; mais elle est encore enveloppée de quatre aponeuroses des muscles qui l'environnent: un peu au dessous de cette tête, il y a une partie ronde, un peu plus étroite, que l'on nomme le col, & à la partie anterieure de cette tête, il paroît une fente ou scissure assez longue, qui va jusqu'à la partie moyenne de l'os, elle est faite en forme de gouttiere, pour laisser passer un des tendons du muscle biceps.

L'Extremité inferieure de cet os est plus petite, plus plate, & plus dure que l'autre; elle est aussi plus large, parce qu'elle s'articule avec les deux os de l'avant-bras, qui sont placés à côté l'un de l'autre, & qui font dessus elle deux mouvemens differens; l'on voit à cette partie trois apophyses, & deux cavités; la premiere des apophyses est la superieure; qui est la plus grosse, c'est une tête ronde qui s'articule avec le radius; la seconde est l'inferieure ou interne; elle est plus petite que la precedente, on l'appelle condiloïde, elle ne s'articule à aucun os, parce qu'elle ne sert que pour l'origine des muscles flechisseurs de la main. Au milieu de ces deux condiles est la troisième apophyse, qui est unie, oblongue, & faite en forme de poulie, autour de laquelle le cubitus fait ses mouvemens: Les deux cavités sont proche de cette apophyse; l'une est interne, & plus petite, & l'autre est externe, & plus grande, elles reçoivent les deux apophyses coronoides du cubitus, & la poulie est receuë dans la cavité sigmatoides du même cubitus.

L'Avant-bras, que d'autres appellent le Coude, est composé de deux os qui s'appuyent l'un sur l'autre; en sorte que leurs extremités se joignent, & leurs milieux sont écartés enu'eux, quoy qu'ils

soient liés ensemble par un ligament membracé ; ce qui semble avoir été ainsi disposé par l'Auteur de la nature , en partie , afin que ce membre fut plus léger & plus disposé au mouvement , & en partie , afin que les différens muscles de la main fussent situés en un lieu plus seur.

Le Cubitus

Le premier de ces os , qui est l'inférieur , & le plus long , est appelé *Cubitus* , ou grand focile , parce que c'est luy qui forme le coude. On le nomme aussi *Ulna* , *Aune* , parce qu'anciennement il servoit d'aune & de mesure. Il est en sa partie supérieure plus gros & plus épais qu'en l'inférieure , & il se diminue insensiblement comme en pointe en tendant vers la main , où il a vers sa fin un petit tubercule rond , & une petite production un peu aiguë , que l'on appelle *Sisto-de* , laquelle par le moyen des ligamens , & aussi du cartilage qui est entre-deux , il s'attache par arthrodie aux petits os du poignet ; mais en haut il s'articule avec l'os de l'humérus par ginglime , étant muni pour cette fin de deux productions ou apophyses , dont l'antérieure , qui est la plus petite , entre dans le sinus intérieur de cet os , & celle de derrière , qui est la plus grande , la plus longue , & la plus plate , & qu'on appelle *O'ecrane* , entre dans la cavité postérieure de l'os humérus où elle s'arrête ; en sorte que le bras ne se peut étendre au-delà de la ligne droite , c'est-à-dire , se mouvoir en arrière.

Le Rayon.

Le second os du coude , qui est le supérieur , & le plus court , est appelé *Rayon* , ou *Petit Focile*. Son extrémité supérieure est la plus mince , & elle a une tête ronde qui est receuë de côté par l'os du coude. Il a en son sommet un sinus rond , mais superficiel , revêtu d'un cartilage , par lequel il reçoit la tête de l'humérus , & l'articulation

s'en fait par diarthrose. Son extrémité inférieure , laquelle est la plus grosse ; reçoit aussi de côté l'os du coude en un petit sinus revêtu de cartilage , & plus bas il admet par un double sinus , pareillement revêtu de cartilage , les deux premiers , & plus élevés des petits os du poignet.

Tous ces Os semblent être destinés pour quelque usage particulier : car le *Cubitus* fait par le moyen des muscles qui luy sont propres , la fonction de fléchir , & étendre. Il fléchit à angle aigu , & il étend en ligne droite , sans jamais s'en écarter. Le *Rayon* est destiné principalement en faveur de la main , laquelle il fait pancher sur le devant.

Ces Os se joignent entr'eux par une articulation différente : car le coude reçoit le rayon par sa partie supérieure , qui est la plus large , & le rayon réciproquement reçoit le coude par sa partie inférieure qui est la plus large. Et ainsi ils sont liés l'un à l'autre par un ligament long qui sépare les muscles intérieurs d'avec les extérieurs , & qui prend naissance de deux lignes aiguës qui se regardent l'une l'autre , & dont l'une est sur le côté extérieur du coude , l'autre sur la partie intérieure du rayon.

La Main , proprement dite , commence , ou finit l'avant-bras , & elle se termine à l'extrémité des doigts. On la distingue en trois parties , savoir le carpe , ou poignet , le metacarpe , & les doigts.

Le Poignet , qui est la partie supérieure de la main , est un amas d'os situés entre l'articulation inférieure du coude , & le metacarpe. Ces os sont huit , tant soit peu différens entr'eux en grandeur & en figure , disposés en deux rangées , quatre à chacune.

Les os du carpe ou poignet.

Les trois premiers os du premier rang s'articulent par arthrodie avec l'os du coude & du rayon : le quatrième qui est hors du rang, s'appuie extérieurement sur le troisième. Les autres quatre qui sont du second rang, & situés plus bas, se joignent par sinathrose avec tout autant d'os du metacarpe.

Ils ont deux surfaces couvertes d'un cartilage lisse & glissant ; l'une extérieure & convexe, par laquelle ils sont reçus dans les cavités des os voisins ; l'autre intérieure & concave, par laquelle ils reçoivent pareillement les protuberances des os voisins.

Les os du Metacarpe.

Le Metacarpe forme la paume de la main par sa partie interne, & le dehors par sa partie externe. Il est composé de quatre os longs & grêles, intérieurement creux en manière de tuyaux, remplis de moëlle, & laissant des espaces entr'eux, pour y loger plus sûrement les muscles entr'osseux.

Le premier de ces os qui est attaché à l'index, est très-long & très-gros, les autres deviennent insensiblement plus minces & plus courts. Ils ont dans leur partie supérieure des appendices tant soit peu larges, dont les sinus reçoivent les petits os du poignet, & d'autres en leur partie inférieure, par lesquelles ils sont eux-mêmes reçus dans les sinus des doigts.

Les os des doigts.

Les Os des Doigts sont quinze, trois à chaque doigt ; ces os sont disposés en trois ordres que l'on appelle *Phalanges*, parce qu'il semble qu'ils soient comme rangés en bataille. Ils diffèrent entr'eux en grandeur, le premier étant plus grand que le second, & celui-ci que le troisième, lequel est couvert de l'ongle.

Ces Os sont convexes en dehors pour la force,

& intérieurement tant soit peu concaves, pour empoigner plus commodément les choses solides.

Ils sont joints ensemble par ginglyme, ayant tous de petites têtes, & de petites cavités qui se reçoivent réciproquement les uns & les autres, & étant revêtus de cartilages pour la facilité du mouvement, leur articulation avec le metacarpe se fait par arthrodie. Ils ont aussi des ligamens dans leur partie interne selon leur longueur, qui les attachent mutuellement ensemble.

On doit remarquer, que de la manière que les os des doigts sont articulés ensemble, ils ne sont capables que de se fléchir, & que s'ils se courbent d'un côté ou d'un autre, pour s'approcher, ou s'éloigner les uns des autres, (ce qu'on appelle adduction & abduction,) cela dépend de l'articulation de leurs premières phalanges avec le metacarpe, auxquelles elles sont jointes en cet endroit par arthrodie.

L'on trouve aux jointures des os des mains & des pieds quelques osselets fort petits qu'on appelle *Sesamoides*, à cause de la ressemblance qu'ils ont avec la graine de sesame ; ils sont adhérens aux tendons des muscles qui servent aux mouvements des doigts, sous lesquels ils sont cachés & enveloppés dans des ligamens ; de manière qu'on ne manque point de les ôter, lors qu'on nettoie les os pour en faire un squelette, à moins qu'on n'y prenne garde de bien près.

Les os sesamoides.

Leur Figure est ronde comme un petit pois, étant un peu applatis, & même cave du côté qu'ils touchent les autres os, & ronds du côté qui regarde la partie externe.

Leur figure

Leur Grandeur est différente selon la diversité des os auxquels ils sont joints. Dans les mains ils

Leur grandeur.

H h h iij

sont plus grands qu'aux pieds, à l'exception du pouce du pied, ou celui qui est apposé à la tête du premier os du metacarpe, & qui est le plus grand de tous, est attaché au tendon du muscle qui flechit le premier os du pouce, & qui est accompagné d'un autre beaucoup plus petit.

Leur nombre.

Leur Nombre est incertain, quoy qu'on en compte ordinairement douze à chaque main, & autant à chaque pied, il y en a quelquefois plus, & quelquefois moins. L'on en trouve davantage aux vieillards qu'aux personnes moins avancées en âge, parce qu'ils commencent par de petits cartilages qui s'ossifient avec le temps.

Leur usage.

Ces Os, quoique petits, ne sont pas inutiles; car ils ne servent pas seulement à affermir les articules; mais leur principal usage est de servir de poulie aux tendons des muscles qui vont aux doigts, afin de les retenir dans leur place, & d'empêcher qu'ils ne tombent de dessus l'article, y ayant pour cet effet des os sesamoides à droite & à gauche des tendons.

Les muscles du bras.

Le Bras fait cinq sortes de mouvemens par le moyen de neuf muscles, il est levé en haut par le deltoïde, & le sus-épineux, abaissé par le tres-large, & le grand rond, tiré en devant par le pectoral, & le coracoïdien, retiré en arriere par le sous-épineux, & le petit rond, & enfin approché des côtes par le sous-scapulaire.

Le Deltoïde

Le Deltoïde ainsi nommé, parce qu'il ressemble à la lettre Grecque Δ, ou autrement triangulaire humeral, prend sa naissance de la moitié de la clavicule, de l'acromion, & de toute l'épine de l'omoplate, & s'étrecissant peu à peu, va s'insérer par un fort tendon quasi au milieu du bras qu'il leve en haut.

Le Sus-épineux.

Le Sus-épineux, ainsi appelé, parce qu'il em-

plit toute la cavité qui est au dessus de l'épine de l'omoplate, prend son origine de la partie externe de la base de l'omoplate, depuis son angle supérieur jusqu'à son épine, & se va insérer au dessous du cou de l'os du bras, qu'il entoure avec un large tendon, & qu'il leve en haut.

Le Latissimus.

Le Latissimus, ainsi nommé, parce qu'il est tres-large, ou *Scalporani*, à cause qu'il porte la main à l'anus, il couvre presque tous le dos de son côté, & prend sa naissance des trois & quatre vertebres inferieures du dos, de toutes celles des lombes, de l'épine, de l'os sacrum, de la partie posterieure de la lèvre de l'os des iles, & de la partie externe des fausses côtes inferieures, il s'attache à l'angle inferieur de l'omoplate, & se va insérer à la partie supérieure & interne de l'humérus, qu'il tire en bas de plusieurs manieres par ses differentes fibres.

Le grand Rond, ainsi appelé, pour le distinguer d'un autre qui est rond, & plus petit, prend son origine de la partie extérieure de l'angle inferieur de l'omoplate, & va s'insérer avec le latissimus à la partie supérieure & interne de l'humérus, un peu au dessous de sa tête, qu'il tire en bas.

Le grand Rond.

Le grand Pectoral, ainsi nommé, parce qu'il est placé à la partie antérieure de la poitrine, tire sa naissance de la moitié de la clavicule du côté qu'elle regarde le sternum, & de la partie laterale & moyenne du sternum, & couvrant une partie du thorax, va s'insérer par un tendon court & fort à la partie supérieure & antérieure de l'humérus, quatre doigts au dessous de sa tête, il tire le bras en devant.

Le grand Pectoral.

Le Coracoïdien, ainsi appelé, parce qu'il prend son origine de l'apophyse coracoïde de l'omo-

Le Coracoïdien.

plate, va s'insérer à la partie moyenne & interne de l'humerus, son principe est court & nerveux, son ventre oblong & percé, pour laisser passer les nerfs qui vont aux muscles du coude, & son tendon robuste, il tire avec le pectoral le bras en devant.

Le Sous-épineux.

Le Sous-épineux, ainsi nommé, parce qu'il occupe la cavité qui est au dessous de l'épine de l'omoplate, tire sa naissance de la partie externe de la base de l'omoplate, depuis son angle inférieur jusqu'à son épine, & va s'insérer en passant entre l'épine & le petit rond à la partie postérieure & supérieure de l'humerus, qu'il tire en arrière.

Le petit Rond.

Le petit Rond, ainsi appelé, parce qu'il est rond, & plus petit que l'autre rond, prend son origine de la côte inférieure de l'omoplate, proche son angle inférieur, & va s'insérer comme le précédent à la partie postérieure & supérieure de l'humerus, pour la tirer en arrière.

Le Sous-scapulaire.

Le Sous-scapulaire, ainsi nommé, parce qu'il est situé tout entier sous l'omoplate, occupant la cavité qui est entre lui & les côtes, tire sa naissance de la levre interne de la base de l'omoplate, & va s'insérer à la partie interne & supérieure de l'humerus, qu'il fait serrer contre les côtes; c'est lui qui sert aux écoliers à porter leur porte-feuilles.

Tous ces muscles font faire au bras ces cinq sortes de mouvemens, dont nous avons parlé, il y en a encore un sixième en rond, qui se fait par les huit premiers muscles, lors qu'ils agissent alternativement.

Les muscles du coude.

Le Coudé a deux sortes de mouvemens, celui de flexion, & celui d'extension; il fait le premier par le moyen de deux muscles, qui sont le biceps & le brachial interne, & le second par le moyen de quatre, qui sont le long, le court, le brachial externe, & l'anconeus.

Le Biceps, ainsi nommé, parce qu'il a deux têtes, dont l'une prend son origine de l'extrémité de l'apophyse coracoïde, & l'autre de la partie supérieure du bord cartilagineux, de la cavité glénoïde de l'omoplate, qui passant par une sinuosité en la partie antérieure & supérieure de l'humerus, va un peu au dessous du cou se joindre avec son autre tête, il ne fait alors qu'un ventre, qui descendant le long de la partie antérieure du bras, & ne faisant qu'un tendon, va s'insérer à une tubérosité qui est à la partie supérieure & interne du radius, pour fléchir le bras.

Le Biceps.

Le Brachial interne, ainsi appelé, parce qu'il occupe la partie interne du bras, est caché sous le biceps, & tire sa naissance de la partie antérieure & supérieure de l'humerus, & va s'insérer à la partie supérieure & interne du cubitus, pour fléchir l'avant-bras conjointement avec le biceps.

Le Brachial interne.

Le Long, qui est le premier des extenseurs, est ainsi nommé, parce qu'il est le plus long des quatre, il prend son origine de la côte supérieure de l'omoplate proche son cou, & en descendant par la partie postérieure du bras, va s'insérer à l'olecrane par une forte aponeurose, qui lui est commune avec les deux suivans.

Le Long.

Le Court, ainsi appelé, parce qu'il est plus court que le précédent, tire sa naissance de la partie postérieure & supérieure de l'humerus, & va s'insérer à l'olecrane comme le précédent.

Le Court.

Le Brachial externe, ainsi nommé, parce qu'il occupe la partie externe du bras, est cette masse de chair qui prend son origine de la partie postérieure de l'humerus, & va s'insérer à l'olecrane par la même aponeurose que les deux précédens.

Le Brachial externe.

L'Anconeus, ainsi appelé, parce qu'il est situé derrière le plis du coude, que les Grecs appellent

L'Anconeus.

Ancon, & nous l'*olecrane*, est le plus petit de tous, & tire sa naissance de la partie inferieure du condile externe de l'*humerus*, & va s'insérer en descendant entre le cubitus & le radius, par un tendon, à la partie postérieure & laterale du coude, trois ou quatre doigts au dessous de l'*olecrane*, il aide aux précédens à faire l'extension de l'avant-bras.

Les muscles
du Rayon.

Le Rayon fait deux sortes de mouvemens. l'un que l'on nomme de pronation, l'autre de supination; le premier se fait quand la paume de la main regarde en bas, & le second, quand elle regarde en haut; deux muscles font la pronation, qui sont le rond & le carré, deux autres font la supination, qui sont le long & le court.

Le Rond.

Le Rond, ainsi nommé, à cause de sa figure ronde, prend son origine de l'apophyse interne de l'*humerus* par un principe fort & charnu, & va se terminer obliquement par un tendon membraneux presque au milieu du rayon.

Le Carré.

Le Carré, ainsi appelé, à cause de sa figure triangulaire, tire sa naissance de la partie inferieure, & quasi externe du cubitus, & s'insère à la partie inferieure & externe du radius. Ce muscle est placé proche le poignet sous les autres, il finit par un tendon aussi large que son principe, & conjointement avec le rond, il fait faire un mouvement demi circulaire au radius.

Le Long.

Le Long qui est le premier des supinateurs, est ainsi nommé, parce qu'il est plus long que son compaignon; il prend son origine trois ou quatre doigts au dessus de l'apophyse externe de l'*humerus*, & couché sur le radius, il va s'insérer à la partie interne de son apophyse inferieure.

Le Court.

Le Court, ainsi appelé pour le distinguer de son compaignon qui est plus long, tire sa naissance

de la partie inferieure du condile interneur & externe de l'*humerus*, & tournant autour du rayon, va de derriere en devant s'insérer en sa partie superieure & anterieure. Ce muscle avec le long fait tourner le rayon; de sorte que la paume de la main regarde en haut, ce qui fait la sup nation.

Le Carpe fait deux mouvemens, l'un de flexion, l'autre d'extension, par le moyen de six muscles, dont trois servent à le fléchir, sçavoir le cubital interne, le radial interne, & le palmaire, & trois à l'étendre, qui sont le cubital externe, le long, & le court: mais avant que de les décrire, il faut examiner le *Ligament*, que l'on appelle *Annulaire*, parce qu'il entoure le poignet comme un braslet; ce ligament est tres fort: car outre qu'il sert à joindre les deux os de l'avant-bras proche le poignet, il tient ensemble tous les tendons des muscles, & les empêche de sortir de leur place dans leurs actions.

Les muscles
du carpe.

Le Liga-
ment annu-
laire,

Le Cubital interne est ainsi nommé, parce qu'il est placé le long de l'os cubitus au dedans du bras; il prend sa naissance du condile inferieur & interne de l'*humerus*, & couché le long de la partie inferieure de l'os du coude passe par dessous le ligament annulaire, & va s'insérer par un gros tendon au petit os du carpe qui est situé sur les autres.

Le Cubital
interne.

Le Radial interne ainsi appelé, parce qu'il est situé le long de l'os radius au dedans du bras, prend son origine du condile inferieur & interne de l'*humerus*, & se couchant le long du radius, va s'insérer au premier os du carpe qui soutient le pouce. Il passe aussi sous le ligament annulaire.

Le Radial
interne.

Le Palmaire, ainsi nommé, parce qu'il va finir à la paume de la main, tire son principe du condile inferieur & interne de l'*humerus*, & passant seul par dessus le ligament annulaire, va s'insérer

Le Palmair-
te.

à la peau de la paume de la main.

Le Cubital
externe.

Le Cubital externe, qui est le premier des extenseurs, est ainsi appelé, parce qu'il est placé le long de l'os cubitus, & extérieurement. Il prend son origine de la partie postérieure du coude, passe sous le ligament annulaire, & va s'insérer à la partie supérieure & externe de l'os du metacarpe qui soutient le petit doigt.

Le long.

Le Long, ainsi nommé, parce qu'il est plus long que celui qui suit, tire sa naissance de la partie inférieure de l'humerus, & s'étendant extérieurement le long du rayon, va passer sous le ligament annulaire, & s'insérer à l'os du carpe, qui soutient le doigt index.

Le court.

Le Court, ainsi appelé, parce qu'il l'est plus que le précédent, prend son origine de la partie la plus basse de l'humerus, & étant couché le long du rayon, va passer sous le ligament annulaire, & se terminer à l'os du carpe, qui soutient le doigt du milieu.

La chair
musculeuse.

L'on trouve outre ces muscles à la racine de la main, au dessous du mont de Venus, une certaine chair musculeuse de figure quarrée, elle prend son origine du tenar, & va s'insérer au huitième os du carpe, elle paroît comme si c'étoient deux ou trois muscles; on veut qu'elle serve à rendre le dedans de la main concave, & former ainsi ce qu'on appelle le gobelet de Diogene, en amenant l'éminence charnue, qui est sous le petit doigt vers le tenar.

Les muscles
des doigts.

Les Doigts font plusieurs mouvemens, qui sont de flexion, d'extension, d'abduction, & d'adduction par le moyen de vingt-trois muscles, dont il y en a treize communs, & dix propres; les communs sont ceux qui servent à tous les doigts, qui sont le sublime, le profond, l'extenseur com-

mun, les quatre lumbricaux, & les six interosseux; les propres sont ceux qui sont particuliers à quelques doigts, dont il y en a cinq pour le pouce, trois pour l'indice, & les deux autres pour le petit doigt.

Le Sublime qui est le premier des flechisseurs, est ainsi appelé, parce qu'il est placé au dessus de celui qui suit. Il prend son origine de la partie interne du condyle inférieur & interne de l'humerus; il se divise en quatre tendons, lesquels passent par dessous le ligament annulaire, & vont s'insérer à la seconde phalange des os des quatre doigts, après s'être attachés en passant à ceux de la première, pour aider à la flechir; ces tendons ont à leurs extrémités chacun une petite fente par où passent les tendons du profond.

Le Profond

Le Profond, ainsi nommé, parce qu'il est placé plus profondément dans le bras que les autres, est situé sous le sublime, il prend sa naissance de la partie supérieure & interne du coude, & du rayon, il se divise en quatre tendons, qui vont passer sous le ligament annulaire, & par les fentes des tendons du sublime, pour s'insérer à la troisième phalange des os des doigts, que le sublime & lui flechissent ensemble.

On doit remarquer que les tendons de ces deux muscles sont très forts, parce que ce sont eux qui font la véritable action de la main, qui est de prendre. Que les tendons du premier sont troués pour donner passage à ceux du second, afin que la flexion des doigts se fassent circulairement, & avec plus de fermeté, que les tendons sont renfermés chacun dans un long fourreau fort & membraneux, qui empêchent qu'ils ne se jettent à droit & à gauche, & qu'ils ne s'élèvent contre la paume de la main dans leurs mouve-

mens ; & enfin , que dans ce fourreau il y a une humeur grasse & huileuse qui les humecte dans leurs mouvemens continuels.

Le grand
Extenseur

Le grand Extenseur, ainsi appelé, parce qu'il est le plus grand, & qu'il étend les quatre doigts, prend son origine de la partie postérieure du condyle externe & inférieur de l'humerus, il se divise devant que d'arriver au poignet en quatre tendons plats, & comme membraneux, qui passant sous le ligament annulaire, vont à la deuxième & troisième phalange des doigts qu'ils redressent & étendent ; il faut observer que les tendons de ce muscle sont plats, afin qu'ils paroissent moins sur le dos de la main par où ils passent, ce qui auroit été difforme, s'ils eussent été ronds, & qu'il n'y a qu'un extenseur contre deux flexisseurs, parce que la force de la main consiste dans la flexion.

Les quatre
Lumbricaux.

Les quatre Lumbricaux ou vermiculaires, ainsi nommés, parce qu'ils ressemblent à des vers de terre, sont placés dans la paume de la main, & prennent leur origine des tendons du profond & du ligament annulaire, puis portés vers la partie interne des doigts, s'insèrent à leur seconde articulation pour l'adduction. On remarquera que le mouvement d'adduction est celui qui mène les doigts vers le pouce, & que celui d'abduction est lorsque les doigts s'en éloignent.

Les trois
Interosseux
internes.

Les trois Interosseux internes, ainsi appelés, parce qu'ils occupent intérieurement les trois espaces qui sont entre les quatre os du metacarpe, tirent leur naissance de la partie supérieure des intervalles des os du metacarpe, puis mêlant leurs tendons avec ceux des lumbricaux, vont s'insérer à la partie latérale des os des doigts, qu'ils amènent du côté du pouce, & ainsi en font l'adduction.

Let

Les trois Interosseux externes, ainsi nommés, parce qu'ils sont placés extérieurement du côté du dos de la main, prennent leur origine des mêmes entre-deux des os du metacarpe, & vont s'insérer à la dernière articulation des os des doigts, qu'ils éloignent du pouce, & ainsi en font l'abduction.

Les trois
interosseux
externes.

Le Pouce fait ses mouvemens par des muscles particuliers qu'il a ; ils sont cinq, un qui le flechit, deux qui l'étendent, un qui l'éloigne des autres doigts, & un qui l'en approche.

Les muscles
du pouce,

Le Flexisseur proche du pouce tire sa naissance de la partie supérieure & interne du rayon, & passant sous le ligament annulaire, & sous le tenar, va s'insérer au premier & au second os de ce doigt qui flechir.

Le Flexisseur

L'Extenseur, appelé le *Long*, parce qu'il l'est plus que celui qui suit, prend son origine de la partie supérieure & externe de l'os du coude, il monte par dessus le rayon, & vient s'insérer par un tendon fourchu au second os du pouce, qu'il étend.

L'Extenseur

Le Court, qui est le second extenseur, est ainsi appelé, pour le distinguer du précédent qui est plus long, il a aussi-bien que lui la même origine, & passant de même sous le ligament annulaire, il va s'insérer au troisième os du pouce qu'il étend avec le précédent.

Le court

Le Tenar qui forme le mont de Venus, prend son origine du premier os du carpe, & du ligament annulaire, & va s'insérer à la deuxième articulation du pouce, qu'il éloigne des autres doigts.

Le Tenar

L'Antitenar tire sa naissance de l'os du metacarpe, qui soutient le doigt du milieu, & va s'insérer au premier os du pouce, c'est lui qui l'approche des autres doigts.

L'Antitenar

Les muscles
du doigt
indice.

Le Doigt Indice fait trois sortes de mouvement par le moyen de trois muscles, l'un est l'indicateur qui sert à l'étendre, l'autre est l'adducteur, qui l'approche du pouce, & le troisième est l'abducteur, qui l'en éloigne.

L'Indicateur.

L'Indicateur, ainsi nommé, parce qu'il nous sert à indiquer quelqu'un, prend son origine de la partie moyenne & postérieure de l'os du coude, & va s'insérer par un double tendon à la deuxième phalange de l'index, & au tendon du grand extenseur, pour, conjointement avec lui, servir à l'étendre.

L'Adducteur.

L'Adducteur tire sa naissance de la partie antérieure du premier os du pouce, & se va insérer au premier os du doigt indice, qu'il approche du pouce.

L'Abducteur.

L'Abducteur prend son origine de la partie externe & moyenne de l'os du coude, & passant sous le ligament annulaire, il va s'insérer à la partie latérale & externe des os du doigt indice, qu'il tire en dehors vers les trois autres doigts.

Les muscles
du petit
doigt.

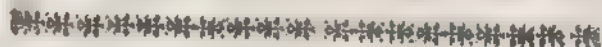
Le petit Doigt a deux muscles qui lui font faire les mouvements d'extension & d'abduction, savoir un qui sert à l'étendre, & un qui l'éloigne des autres.

L'Extenseur propre.

L'Extenseur propre tire sa naissance de la partie inférieure du condyle externe de l'humerus, & couché entre les os du coude & du rayon, passe par dessous le ligament annulaire, & s'insère par un tendon double à la seconde articulation du petit doigt; ce muscle aide à l'extenseur commun à faire l'extension du petit doigt.

L'Hypotenar.

L'Hypotenar prend son origine du petit os du carpe, qui est situé sur les autres, & va s'insérer extérieurement au premier os du petit doigt, qu'il éloigne des autres.



CHAPITRE II.

Des Maladies des Mains.

Les principales Maladies qui arrivent aux mains sont les Fluxions, les Gouttes, les Fractures, les Luxations, l'Aneurisme, le Panaris, les Crevasses, les Cirons, & les Duretés calleuses.

Les maladies des mains.

La jointure du bras avec le coude est sujette aux fluxions pituiteuses & sanguines, qui produisent en ce lieu plusieurs tumeurs très-difficiles à guérir; & si l'on n'y prend garde de fort près, elles altèrent les os qui rendent la jointure viciée & courbée, à raison de l'anchilose qui se fait dans les cavités de l'article, où il s'est glissé quelque humeur, ou quelque sang caillé. *Hippocrate* appelle *Galiancones*, ceux qui sont incommodés de cette sorte.

Les fluxions du bras & du coude.

La Goutte, selon *Herman Busschhof*, n'est autre chose qu'une petite enflure interne au dedans du périoste, ou membrane qui couvre les os, causée par une humeur maligne & âcre, envoyée des viscères par les artères en cet endroit, ou s'insinuant, & étendant cette membrane qui est très-sensible, elle produit les douleurs violentes dont les gouteux sont accablés.

Ce que c'est que la goutte.

Elle a plusieurs noms particuliers, selon la différence des articles qu'elle afflige. Aux pieds c'est le *Podagra*, aux genoux le *Gonagra*, aux mains le *Chiragra*, aux dents l'*Odontalgia*, à la cuisse *Sciastique*. Outre ces parties elle occupe quelquefois les épaules, les vertèbres du col, & le sternum; on a même remarqué qu'un vieillard fort

Ses différents noms.

Ses paroxif-
mes.

gouteux avoit la moitié du nez prise de la goutte! Cette Maladie vient ordinairement par paroxifmes, hors desquels les malades sont assés bien, à moins que la goutte ne soit bien invetérée. Quand l'accès approche, le ventre devient paresseux, on sent je ne sçay quoy de fâcheux, qu'on ne peut exprimer, vers la poitrine, l'ordure ordinaire d'entre les doigts ne s'y trouve plus, & il y a un sentiment de tension aux articles, la douleur vient après, elle commence dans le podagra ordinairement par le gros orteil d'un pied, d'où elle passe successivement au gros orteil de l'autre pied, le mal a force de revenir, & de faire chemin, occupe peu à peu les autres parties comme les genoux & les bras.

Que la goutte est chaude ou froide & ses douleurs de trois sortes.

La Douleur de la goutte est de trois sortes, sçavoir, ou avec picotement, ou avec déchirement, ou avec pullation. Elle est plus ou moins étendue & accompagnée quelquefois d'une tumeur enflapelateuse, si la goutte est chaude, & par conséquent suivie de symptômes plus cruels; mais avec des paroxismes moins longs, que la goutte nommée vulgairement froide, où les douleurs sont plus legeres, & la tumeur plus ou moins œdemateuse & douloureuse avec de longs paroxismes, & la durée de la tumeur qui se dissipe moins facilement. On a coûtume d'avoir des inquietudes de poitrine durant le paroxisme, & plus dans l'accroissement que dans l'état; les malades se plaignent d'une ardeur à la region de l'estomac, & d'une grande soif, ils aiment les choses froides, & en montrant où ils sentent les resserremens de poitrine, ils designent la region de l'estomac, moins ils boivent, plus leurs inquietudes sont grandes, l'appetit est entièrement abbattu, les clisteres doux & laxatifs soulagent beaucoup

ces inquietudes. Il survient quelquefois des efforts frequens & inutiles pour vomir, qui les augmentent; on a même remarqué des lipothimies frequentes au commencement, & dans l'augmentation du paroxisme, sur tout quand la goutte étoit invetérée, ces symptômes disparoissent entièrement dans l'état, à mesure que la tumeur & la douleur augmentoit, & occupoit plus de parties. Il survient souvent une fièvre symptomatique continuë, peu aiguë, foible dans le commencement, & douce dans l'état.

La Partie affectée dans la goutte, sont le périoste & les ligamens membraneux, qui lient & joignent l'article, comme la profondeur de la douleur déchirante, & située immédiatement vers la tête des os, semble le persuader; la cause qui affecte particulièrement les articles, selon Etmüller, est la synovie ou l'eau glaireuse, qui est une rosée douce & chyleuse, ou remplie d'un alcali temperé qui sert d'aliment aux ligamens, aux membranes, & peut être aux os, ramassée abondamment dans les articles, & qui facilite leur mouvement, en graissant les articulations des os. C'est là l'objet de l'acide spécifique de la goutte, le premier corrompu, & la source des principaux symptômes des articles, après que les parties membraneuses voisines commencent à être corrodées. La synovie corrompue par l'acide morbifique qui s'épaissit successivement en forme de blanc d'œuf, & enfin en forme de craye ou de plâtre comme il paroît par les nodus & les tufs, qui se ramassent dans les articles, qui ressemblent à une matiere gypseuse, & sont l'effet, non la cause de la goutte.

La Cause efficiente est l'acide volatil spiritueux d'une saveur particuliere, marié avec l'esprit in-

Quelle est la partie affectée dans la goutte.

Que la synovie est l'objet de l'acide spécifique corrompu.

Comment cet acide marié avec l'esprit in-

Ruant est la cause de la goutte.

& afflige ensuite les parties membraneuses voisines. La premiere origine de cet acide spiritueux est dans les premieres voyes, & *Etmuller* aime mieux le dériver de la dépravation de la premiere digestion avec *Tachenium*, que du pancreas, ou des glandes avec *Sylvius*. Ainsi c'est parler mal de dire, que le podagra est dans les articules des pieds; car le podagra est seulement le fruit de l'arbre, dont la racine est dans le levain vital de l'estomac; ainsi quand on couperoit le pied malade, on ne gueriroit pas pour cela la maladie. Si on ne remedie pas de bonne heure au mal, l'acide spiritueux s'unira clandestinement, & par succession à l'acide fermentatif de l'estomac, il le domptera peu à peu suivant la coutume des levains, ils ne pourront se separer ni naturellement, ni par art, & le mal étant inveteré, il sera impossible de le guerir.

D'où vient que la goutte est hereditaire, & qu'elle se guerit souvent par les passions de l'ame.

De là vient que la goutte est 1. hereditaire par l'odeur de l'acide morbifique gouteux étroitement mariée avec l'esprit insuant genital du pere. *Etmuller* dit avoir guerri un jeune gentilhomme qui avoit été attaqué de la goutte dès l'âge de huit ans, à cause que son pere gouteux l'avoit engendré dans le paroxysme de la goutte. 2. Qu'elle se guerit par les passions violentes & durables de l'ame, comme par une consternation subite, par une grande colere, ou par un long chagrin, ce qu'on a vu arriver tant aux riches qu'aux pauvres. La raison est, que le trouble de l'ame, & le mouvement, ou l'alteration particuliere des esprits teint, ou du moins altere, le ferment gouteux, principalement dans l'estomac, qui preside aux autres digestions, & les altere necessairement. 3. Que les gouteux sont ordinairement nephritiques, l'acide spiritueux dominant dans les uns, & dans

les autres. 4. L'usage continué du lait, suivant la methode des Modernes, guerit la goutte, en changeant presque les humeurs du corps, les esprits, & le ferment digestif. 5. L'excès du vin dispose les beuveurs à la goutte, en gâtant les esprits par son acide volatile. Il y a néanmoins de la difference à faire entre les vins, qui sont d'autant plus nuisibles, qu'ils contiennent plus de tartre & d'acide capable de fermenter dans les corps. Les autres vegetaux plus ou moins tartareux sont de ce genre, suivant *Glauberus*. *Sennert* a observé que l'abstinence du vin a délivré plusieurs personnes de la goutte. Et *Lotichius* écrit, qu'un homme fût délivré d'une goutte aux pieds par l'abstinence du vin durant un an, dans laquelle il retomba ensuite par l'excès du vin.

Par cette Raison, on dit communément qu'il y a trois causes éloignées principales qui conspirent ensemble pour engendrer la goutte, sçavoir *Bacchus* comme le pere, par où on signifie l'acide nuisible du vin pris avec excès, qui ne peut être surmonté, ni corrigé par le ferment de l'estomac. *Venus* comme la mere, entant que dans le plaisir de l'amour souvent réitéré, les esprits animaux se dissipent en abondance, & après eux le suc nourricier qui sort en forme de semence empreignée d'un chyle alcali temperé, ce qui debilitte extrêmement tout le systeme nerveux. Enfin la *Colere* comme sage femme, parce qu'elle donne issu à la goutte, & la met au jour en troublant les humeurs contenues du corps, & les esprits, en augmentant l'acide volatile, & en rendant les esprits influans plus âcres. Ainsi il paroît par ce qui a été dit, pourquoy on croit que les hommes sont plus sujets à la goutte que les femmes, lesquelles suivant *Hippocrate*, n'ont jamais la goutte que leurs

Comment s'explique ce qu'on dit communément que *Bacchus* est le pere, *Venus* la mere, & la colere la Sage femme de la goutte.

mois ne soient supprimés, quoy qu'on voye aujourdhuy le contraire, non que la nature des femmes soit changée, mais leurs mœurs, comme dit *Seneca*. On doit dire la même chose des eunuques, qu'*Hippocrate* dit, qu'ils ne deviennent ni gouteux, ni chauves, & des enfans qu'il exempte de la goute avant l'usage du jeu d'amour, ce qui étoit véritable dans l'innocence des premiers temps; mais à présent la malice de nos jours où nos peres sont pires que nos ayeux, nous plus scelerats que nos peres, & nos enfans beaucoup plus corrompus que nous-mêmes, fait mentir ce grand homme. Dira-t-on que la cicogne mise entre les remèdes contre la goute, y est à présent sujete. Les scorbutiques sont souvent tourmentés d'une goute tres. cruelle, & *Bartholin* parle d'une goute contagieuse communiquée par les habits.

Comment se fait le paroxisme de la goute par l'acide spiritueux insinué dans l'article par le moyen de la synovie, & comment le paroxisme finit.

Lors donc que l'acide spiritueux de la goute; comme dit *Etymuller*, est vaincu par quelque occasion avec les esprits, par exemple, dans les grands mouvemens du corps, ou de l'ame, par l'air froid & humide qui bouche les pores, & par l'effervescence fiévreuse du sang; il s'insinue premierement dans la synovie, & par son moyen dans les articles, il fait même suivant les apparences quelque effervescence avec elle, jusqu'à ce que l'acide spiritueux ayant été reçu toujours avec la synovie dans les articles, l'agitation des humeurs & des esprits s'arrête, & le mal reste dans les articles, en attendant que l'acide spiritueux soit rassasié d'alcali, & changé en un sel volatil. après quoy la contraction des fibres cesse avec la douleur, & les pores alors plus ouverts, laissent la transpiration plus libre, enfin tous les symptomes disparaissent.

Comment Il est à observer que les paroxismes qui revien-

nent trop frequemment, ou durent long-temps, laissent des vestiges dans les articles, c'est à-dire, qu'outre la debilité de la partie, & la défecuosité de l'esprit implanté plus ou moins assujetti par l'acide spiritueux étranger, & la relaxation de l'état tonique des parties nerveuses, il reste dans les parties membraneuses solides, auparavant affectées, certaines pointes cachées de l'acide morbifique qui se reveillent à la premiere occasion, & au premier mouvement, puis mettent en branle les autres esprits, & excitent un nouveau paroxisme.

C'est cet Acide de la goute ému avec le ferment digestif de l'estomac, & pénétrant de là dans tout le corps, qui cause les inquietudes de poitrine, & qui fait voir qu'encore que les articles ou les parties solides soient plus ou moins affectées par chaque paroxisme, les parties fluides tant les humoreuses que les spiritueuses en sont dépurées; car non seulement l'acide spiritueux rassasié d'esprits les quitte pour se joindre à la synovie; mais même les autres ferments éterogenes de la masse du sang précipités par l'effervescence fiévreuse, se ramassent tantôt vers les parties affligées à l'occasion de la contraction des fibres, tantôt sont évacuées par la sueur dans le declin ou dans l'accroissement du paroxisme, laquelle étant procurée avec moderation, avance l'atraque des articles par l'acide gouteux, & abrege ensuite la durée du paroxisme. On voit encore par là la raison de tant de symptomes surprenans qui surviennent lorsque l'acide de la goute occupe d'autres parties que les articles, & particulièrement les plexus des nerfs, qui cessent d'abord que le paroxisme de la goute commence. *Castro* fait mention d'une goute qui se changeoit en colique, & de colique en goute. Lorsque le paroxisme ne fait pas bien

l'acide morbifique de la goute se reveille à la premiere occasion, & excite un nouveau paroxisme.

Que l'acide se joint à la synovie, & d'où viennent les sueurs dans le declin des paroxismes.

son cours, & que l'acide volatil ne se précipite pas suffisamment, ou par le vice des parties internes, par la langueur des esprits, parce que l'acide a trop le dessus aux parties contenues du corps, ou à cause des topiques appliqués mal-à-propos, il reste une langueur, un abattement de forces durable, & la perte de l'appetit. Quelquefois la palpitation du cœur, des toux seches, des asthmes convulsifs, & la mort même s'en ensuit.

Les accidents qui surviennent lorsque l'acide occupe d'autres parties que les articles.]

Quand les gouteux accoutumés d'avoir la goutte à plusieurs articles, sont attaqués d'un paroxysme qui n'occupe pas successivement les articulations accoutumées, ils demeurent plus long-temps languissans, ou ils sont bien-tôt repris par un nouveau paroxysme, ou surpris d'une autre maladie plus dangereuse, ou de la mort même, à moins qu'on n'ait diminué le mal dans sa racine par une cure preservative, selon la remarque de *Sennert* & d'*Höferus*. Par conséquent dans la cure des autres maladies des gouteux, il faut toujours avoir en vue l'acide de la goutte, qui augmente toujours les symptômes des autres maladies, & les rend plus grandes & plus rebelles, jusqu'à ce qu'il ait été corrigé par la nature, ou par art, ou qu'il se soit précipité sur les articles, alors tous les symptômes diminuent.

Le Prognostic de la goutte.

À l'égard du Prognostic. 1. La goutte n'est point une maladie mortelle; car les gouteux vivent long-temps, deviennent vieux, & meurent plutôt parce que la goutte les quitte, que parce qu'elle les afflige à son ordinaire. 2. La cure en est difficile, soit hors, soit dans le paroxysme, & d'autant plus qu'elle est inveterée, & pour être négligée dans les premiers paroxysmes, elle devient ensuite incurable. *Rhumelius* distingue judicieusement la goutte en hereditaire, en noyée, & en

non noyée. La dernière se peut guerir, & les autres non, suivant cet Auteur; néanmoins la non noyée passe aussi pour incurable, à moins qu'elle ne fasse que commencer. La sciatique est la plus dangereuse de toutes les gouttes, on la peut guerir au commencement plus facilement que les autres; mais dans la suite elle devient également rebelle. 3. La luxation jointe à la goutte se guerit avec peine, ou plutôt elle est incurable, parce que les membranes & les ligamens relâchés ne peuvent pas bien affermir le membre, sans parler de la synovie coagulée entre les articles qui empêche la cure. Ce qui a fait dire à *Hippocrate*, que ceux à qui la cuisse se demettoit après une longue douleur au coxendis, & se remettait derechef, avoient des mucosités. 4. Les douleurs qui s'augmentent, & montent à la gorge, & aux parties d'en haut, menacent de quelque malheur. Plus les symptômes sont en grand nombre & fréquens, plus la cure est difficile, comme il arrive quand les topiques repulsifs ou narcotiques jettent les malades dans des inquietudes, des lipothimies &c. 5. La goutte se termine de quatre manieres. 1. Ordinairement quand le paroxysme est fini, le mal est en même temps passé entièrement dans l'article sans aucun vestige, à moins que par succession de temps il n'y survienne des tufs. 2. Il est rare que la tumeur gouteuse se change en matiere ichoreuse, ou sanie purulente, & exude par l'érosion des parties. 3. Elle se termine par les nodus qui restent après le paroxysme. 4. Quand le paroxysme n'accomplit pas tous ses temps, ou qu'il cesse entièrement, pendant que l'acide gouteux se jette sur d'autres parties que sur les articles, ce qui est tres-dangereux, & attire mille maux.

Il y a deux especes d'aneurismes, le faux & le vrai.

Deux sortes d'aneurismes.

L'Aneurisme faux.

L'Aneurisme faux est une ouverture de l'artere que le Chirurgien a faite avec la lancette, de sorte que le sang arteriel sort de son vaisseau.

Le vrai Aneurisme.

Le vrai Aneurisme est un amas de sang arteriel qui forme une tumeur dans l'artere.

Le vrai Aneurisme a deux causes, l'une est interne, & l'autre externe.

La cause interne.

La Cause interne du vrai aneurisme, est l'action d'une humeur âcre & corrolive qui s'échape des glandes, & qui se niche autour des vaisseaux, & qui ronge insensiblement la tunique extérieure de l'artere, de sorte que le sang par ses fréquentes secousses dispose la tunique extérieure à s'étendre, & à se dilater, & après plusieurs impulsions ne se trouvant plus allés forte pour résister à son mouvement, elle cede, & obéit tant, qu'enfin il se forme une tumeur qu'on nomme aneurisme, qui peut arriver en plusieurs parties du corps, & principalement aux personnes maigres, & atrophées, parce qu'ils ont le sang plus chargé de sels que les personnes grasses & replettes.

La cause externe.

La Cause externe du véritable aneurisme vient d'une ponction faite avec la lancette à la tunique extérieure de l'artere, ou bien avec quelque autre instrument, de quelque chute ou coup qu'on a reçu, par des cris & des efforts, & en retenant son haleine dans l'accouchement: car toutes ces causes sont capables d'affaiblir le tuyau de l'artere, parce que le sang frappant continuellement l'endroit affaibli, il l'enfoncé, & produit une tumeur hors du canal de l'artere.

Le vrai Aneurisme est encore causé par une ouverture de l'artere qui donne issue au sang qui s'extravase entre les porosités des chairs & de la peau, & qui cause une tumeur livide, ou bien une perte de sang, si les tegumens sont entièrement ouverts par la lancette.

Les Signes du vrai aneurisme sont une tumeur extérieure avec un battement sensible. La tumeur est molle, & si on la presse avec le doigt, elle se désemplit, & revient en son même état, lors qu'on cesse de la presser. La couleur de la peau n'est point changée, parce que le sang qui entretient la tumeur, circule avec celui qui est dans le canal de l'artere.

Les signes du vrai aneurisme.

Lorsque la tumeur aneurismale est arrivée à sa plus grande grandeur, elle est grosse comme une châtaigne, & quelquefois comme un œuf.

Quelquefois ces tumeurs crevent d'elles mêmes, quelquefois aussi on les garde toute la vie sans qu'elles s'ouvrent, parce que l'artere devient calculeuse dans les endroits qu'elle a été affoiblie, & ces calosités la rendent assez forte pour résister toujours à tous les efforts, & à toutes les impetuosités du sang.

Cette Calosité arrive comme celle des fistules par les particules les plus salines, & les plus piquantes, lesquelles venant à se ficher dans les pores des tuniques de l'artere, elles se mêlent avec leur suc nourricier, & font cette calosité. Elle peut encore arriver de ce que le sang qui forme la tumeur étant dans une fermentation continuelle, augmente par son mouvement la chaleur dans la tumeur qui la dessèche, & endurecit perpétuellement, en dissipant, & rarefiant l'humidité qui arrose les tuniques de l'artere.

Les Signes du faux aneurisme sont un battement profond de l'artere, la couleur de la peau est presque livide, la tumeur n'est pas si élevée que celle du vrai, elle occupe un plus grand espace, & ne cede pas si facilement au toucher que le véritable aneurisme, & quand l'artere est entièrement ouverte, le sang sort avec impetuosité, & avec secousse.

Les signes du faux aneurisme.

Les fentes
ou crevasses
des mains.

Les Fentes ou crevasses sont de petites fentes qui se font dans les mains ; elles viennent ou de causes internes , comme par l'âcreté du suc nourricier , ou de causes externes , comme pour avoir travaillé trop fortement. Ces indispositions arrivent plus souvent l'Hiver que l'Été , parce que l'Hyver l'air glacial est plus capable de ralentir le mouvement des liqueurs nourricières , & de causer des obstructions dans la peau. Ces accidens arrivent encore souvent aux mains des hypochondriaques , des éthiques , & des scorbutiques , parce qu'ils ont le sang tout rempli de sels âcres , enfin elles surviennent fréquemment aux blanchisseuses , à cause qu'elles ont toujours les mains dans la lessive , ou dans l'eau de savon.

Ces Incommodités n'ont rien de dangereux , elles gâtent seulement la beauté de ces parties , & elles empêchent les pauvres gens de travailler. Il est difficile de les guérir , lors qu'elles sont anciennes , mais sur tout si on les a apportées de naissance.

Les cirons.

Les Cirons sont de petits vers qui se trouvent presque toujours renfermés sous la surpeau de la paume des mains , & dans la plante des pieds dans de petites pustules qui contiennent une serosité âcre qui fait la démangeaison. Ces petits insectes se voyent parfaitement bien avec le microscope. On sçavoit il y a déjà long-temps qu'un ciron qui est beaucoup plus petit qu'un grain de sable , étoit un animal , parce qu'on le voyoit marcher ; mais ce n'est que depuis l'invention du microscope qu'on a eu le plaisir de voir plusieurs fois qu'un ciron a le dos couvert d'écaillés , qu'il a trois pieds de chaque côté , & deux taches à la tête , que l'on juge être ses yeux , parce qu'il se détourne à la présence de la pointe d'une épine ;

gle , dont on traverse son chemin.

C'est une chose assez étonnante qu'un aussi petit animal puisse être si incommode , & quelquefois même jusqu'à causer la mort. *Mouflet* en rapporte une histoire surprenante. Il dit qu'une Dame Angloise qui craignoit d'être phthisique , ayans pris du lait de chèvre pendant près de dix années , il luy vint des cirons par tout le corps , elle en avoit à la tête , aux yeux , au nez , aux lèvres , aux gencives , aux mains , aux pieds , & enfin par tout. Cette pauvre femme ne reposoit ni la nuit , ni le jour , elle étoit à tous momens piquée comme par autant de coups d'aiguilles , & malgré tous les remèdes qu'on luy fit , elle mourut misérablement , toute rongée par ces vers. Ses femmes de chambre étoient toujours occupées après elle pour tirer ces cirons avec des aiguilles , mais tous leurs soins devenoient inutiles ; car à mesure qu'elles les ôtoient , cette engeance multiplioit , & lors qu'ils avoient rongé les chairs , on les voyoit plus gros. Ce fait rare & extraordinaire fait dire à *Mouflet* que les hommes qui sont si remplis d'orgueil & de fierté , ne sont pas seulement la pâture des vers après leur mort , mais qu'ils la sont déjà pendant leur vie.

Tout le monde sçait , dit un Auteur moderne , que l'air en Été fourmille d'insectes , qui sont leurs œufs de tous côtés , & que les mouches s'attachent aux viandes , & à nos autres alimens , où elles laissent un million d'œufs ; c'est pourquoy s'il arrive , lors qu'on est à table , qu'on vienne à manger un morceau où une mouche , ou quelque autre insecte a laissé ses œufs , il est certain que les semences seront avalées toutes entières , sans être broyées , ni rompues par les dents comme les alimens , à cause de leur extrême

me petiteffe. Il faut croire auffi que les levains de l'estomac ne pourront agir sur elles par la même raison. Ces œufs passant de l'estomac dans l'intestin-duodenum avec le chyle, ils pourront s'y éclore, s'ils trouvent une chaleur propre pour cela, & ainsi produire plusieurs sortes de vers, comme l'on remarque souvent dans les intestins.

Mais si parmi ces œufs il s'en trouve de si petits, qu'ils puissent plus aisément passer par les veines lactées, que de descendre plus bas dans les intestins, ils seront entraînés avec le chyle dans le sang, qui les portera par toutes les parties du corps, & après être arrivés à la peau, où les pores & les tuyaux excretoires qui donnent passage à l'insensible transpiration, sont plus larges en quelques endroits, & plus étroits en d'autres, plusieurs de ces petits œufs pourront bien sortir avec la sueur sous la forme d'œufs, ou bien sous celle d'insecte, qu'ils auront acquise par le développement.

Mais pour ceux qui se trouvent en des endroits où les pores de la peau sont trop serrés, comme à la paume des mains, & à la plante des pieds, ils y resteront, & par la chaleur du suc nourricier ils produiront ces vers que l'on appelle cirons. Enfin ce n'est pas toujours par la bouche que ces œufs entre dans notre corps, c'est quelquefois aussi en maniant des matieres corrompues que ces petits œufs passent dans les pores de la peau.

Les Cirons sont sans danger, il est facile de les faire mourir; mais lors qu'on ne peut changer la disposition naturelle des parties, & l'état où se trouvent le sang & le suc nourricier, & que ces insectes se font étrangement multipliés, pour lors il est difficile d'en tarir la source, comme on l'a vu dans cette Dame Angloise dont on a parlé, qui

DES EXTREMITÉS DU CORPS. 381

qui en fut toute mangée, & qui en mourut.

Les Duretés & calosités qui arrivent au dedans de la main, & du pied, sont plus incommodes que dangereuses; il y a bien de la difficulté à les ramollir, sur tout quand elles sont anciennes, parce que tous les tuyaux sont si pressés les uns auprès des autres, qu'ils ne font qu'un seul corps extraordinairement dur & compact.

Le Panaris est une tumeur qui arrive ordinairement à l'extrémité des doigts, à la racine des ongles, & à la dernière articulation, & quelquefois aux autres articulations.

On établit ordinairement de deux especes de panaris, dans l'un la matiere est entre l'os & le periofte, & dans l'autre la matiere n'est qu'entre les chairs.

La Cause de cette maladie est une humeur âcre & tres-corrosive, qui attaque immédiatement le periofte, & les tendons dans la premiere espece.

Les Signes que le panaris est renfermé sous le periofte, sont une chaleur brûlante, une douleur aiguë, une pulsation profonde, une grande tension, & une fièvre ardente.

Les Signes du panaris qui n'occupe que les chairs, sont une moindre chaleur, une moindre douleur, une pulsation plus élevée, une moindre tension, & peu de fièvre.

La Chaleur & la douleur viennent du grand bouillonnement du sang, & des irritations que les matieres âcres excitent aux fibres du periofte.

La Tension vient de la fermentation & du bouillonnement des humeurs; car on sçait que lors qu'une matiere est en agitation, elle occupe un plus grand espace que lors qu'elle est en repos, parce que les parties se choquant les unes contre les autres, elles s'entrechassent, & laissent entre

Les duretés & calosités.

Le panaris.

Ses especes.

Sa cause.

Ses signes.

D'où viennent la chaleur & la douleur
La tension.

elles des espaces, c'est pourquoy elle doit dilater, & presser les vaisseaux qui sont dans la partie.

Le sentiment douloureux,

Le Sentiment douloureux de la pulsation vient de ce que les artères frappant contre une partie sensible, enflammée, & douloureuse, ces petites secousses ne manquent pas d'irriter la partie, & de luy causer de la douleur.

La fièvre,

La Fièvre vient de ce que la matiere du panaris étant succée par les veines capillaires, elle est portée dans le sang, elle en corrompt la masse, & c'est un levain qui la met dans une grande fermentation, d'où vient la fièvre.

Les signes que le pus est fait.

On juge que le pus est fait, & qu'on doit luy donner issue, lors qu'on apperçoit que tous les accidens, dont on vient de parler, cessent, ou diminuent.

Ce que c'est que le ganglion.

Le Ganglion est une tumeur dure & inégale, qui résiste au toucher, de la grosseur d'une aveline, sans douleur, de la couleur naturelle de la peau, ce qui arrive aux tendons des mains & des pieds, pour avoir trop marché, ou pour avoir travaillé avec excès. On remarque que le ganglion est toujours mobile sur les côtés, mais non pas en devant; ni en arriere, en quoy il differe du meliceris & de l'atheroma. Il differe encore de toutes les autres tumeurs existées par sa grande dureté.

Comment il se forme.

Le Ganglion se forme en cette maniere: Lorsque les tuyaux nerveux ou les fibres du tendon viennent à se tordre, pour avoir rudement travaillé des mains, les liqueurs qui circulent dans ces tuyaux, les trouvant bouchés & dérangés, ne peuvent continuer leur cours, & ainsi s'arrêtant dans les fibres tendineuses, elles ne manquent pas de faire des obstructions, parce que ces li-

queurs étant poussées par le suc nourricier qui abonde toujours de nouveau, la membrane qui revêt le tendon, se remplit à la fin, d'où il se forme une tumeur tres-dure par l'étroite union des particules les plus salines, & les plus terrestres de ce suc nourricier.

Le Bras est quelquefois rompu & luxé. On connoît qu'il est rompu par la rudesse, l'inégalité, & le bruit des os rompus, par l'enslure, & dépravation de la figure naturelle de la partie, & par la douleur extrêmement sensible, principalement s'il y a des squilles ou fragmens qui piquent les chairs & les membranes.

Les signes que le bras est fracturé,

L'Humérus se peut luxer en la partie supérieure, inférieure, antérieure, & extérieure. Les signes qu'il est luxé, est qu'on trouve une cavité sur l'épaule, & une éminence aiguë & avancée en dehors, vers l'acromion, ou extrémité de l'omoplate, en sorte qu'il est plus aisé au malade de porter le bras en dehors qu'en dedans. On remarque encore que le bras est plus long, & que le même malade ne peut point porter la main sur la tête, ni à la bouche; à cause de la tension & compression des muscles.

Les signes qu'il est luxé,

On reconnoît que l'humérus est luxé en la partie antérieure, par la figure de la partie, & par l'atouchement de l'article; car on trouve la tête de l'os vers la poitrine, & le malade ne peut point fléchir le coude.

On reconnoît aussi que l'humérus est luxé en la partie extérieure, lorsque le malade ne peut étendre le bras, que l'éminence de la tête de l'os est vers la partie extérieure de l'épaule, & la cavité au contraire vers l'inférieure.

Enfin on reconnoît que l'humérus est luxé en la partie supérieure, par la grande cavité qu'on

trouve sous l'aisselle par l'éminence de la tête de l'os qui est plus éloignée des côtes, que quand la luxation est dans la partie inferieure, & par la perte de l'action, & du mouvement du bras.

Les signes
de la luxa-
tion du cou-
de & du
rayon.

Le Coude se luxé en devant, en derriere, en dehors, ou en dedans, & le radius suit, ou demeure ferme.

Si le Radius suit, on sent au toucher la separation de cet os d'avec le coude. Si le coude est luxé en devant, on remarque qu'étant étendu on ne peut pas le flechir, qu'il devient plus court, qu'il y a une tumeur sur le devant, & une cavité sur le derriere, enfin que tous ses mouvemens sont empêchés.

Si la Luxation est faite en arriere, il y apparoît les mêmes signes, excepté que la tumeur est en la partie posterieure, & la cavité en la partie anterieure.

Enfin si la luxation est en dehors, on y voit aussi les mêmes signes; mais on observe que la tumeur est en la partie exterieure, & la cavité en l'interieure, & au contraire si la luxation est en dedans.

Le Coude luxé doit être remis au plutôt; car quand il est negligé, il arrive necessairement une douleur vehemente, & une grande inflammation qui rendent la reduction difficile par l'endurcissement du calus qui s'en ensuit.

Les signes
que le poi-
gnet est lu-
xé.

Le Poignet peut être luxé en dedans, au dehors, & aux côtés; Si la luxation est en dedans, la main demeurera renversée; si elle est en dehors, elle sera flechie; enfin si elle est aux côtes, elle sera tournée vers le pouce, ou le petit doigt.

Lorsque le carpe est luxé en devant, la tumeur est en la partie anterieure, & on ne peut point plier les doigts; si la luxation est en derriere,

on ne peut nullement étendre les doigts, parce que les tendons & les nerfs sont comprimés par les os, & si elle est en dedans ou en dehors, on voit la tumeur en cet endroit, & la cavité en la partie opposite.

Les Doigts se luxent aussi en devant, en derriere, & vers les côtés; mais les signes en sont fort apparens, parce que ces parties ne sont pas bien charnuës.

Les signes
de la luxa-
tion des
doigts.

CHAPITRE III.

Du Pied en general, & en particulier.

Tout ainsi que le souverain Auteur de la nature a donné à l'homme deux mains pour les usages que nous avons dit; de même il luy a donné deux pieds pour marcher, & se tenir debout, & aussi afin qu'il pût marcher plus commodément & avec plus de fermeté: ces pieds sont longs & larges, un peu en voûte dans leur milieu, & distingués par plusieurs articulations.

Pourquoy
les pieds
sont donnés
à l'homme.

Le Pied est une partie dissimilaire & organique, qui s'étend depuis l'articulation de l'ischion ou de la cuisse; jusques à l'extremité des doigts du pied. Il se divise en trois parties, sçavoir la cuisse, la jambe, & le petit pied.

Ce que c'est
que le pied.

La Cuisse, que les Latins appellent *Femur*, du mot *Ferendo*, Porter, parce que c'est principalement la cuisse qui porte l'homme, procede depuis son articulation d'en haut, ou emboitement dans l'os ischion jusques à son articulation inferieure, laquelle en sa partie de devant est appelée *Genou*, & en sa partie de derriere *Jarret*.

La cuisse.

Le genou
ou jarret.

L'aîne. A son *Extrémité* d'en haut, ou sommet, à l'en-
droit où elle se plie, est la region qu'on appelle
Aîne, dans laquelle est située la glande fameu-
se, composée de huit autres moindres, & que
l'on disoit anciennement être l'émonctoire du
foye.

La jambe. La *Jambe* prend son commencement au genou,
& se porte jusques au talon; sa partie antérieure,
laquelle est la plus dure, est appelé particuliere-
ment *Tibia*; sa partie postérieure qui est charnuë,
Sura, *Greve*, ou gras de la jambe. Les deux ex-
trémités inférieures qui sont sur les côtés sont ap-
pellées *Malloles*, & vulgairement *Talon*, l'une in-
térieure, & l'autre extérieure.

**Les indica-
tions.** Les *Physionomistes* disent à l'égard des mallo-
les, que ceux en qui elles avancent beaucoup en
dehors, sont curieux, & que ceux en qui elles
sont abaissées & plates, sont lents & paresseux,
& ils publient que ce signe est tres-veritable, &
même infallible; mais on estime qu'il faut croi-
re que ces sortes d'indications, quelques infalli-
bles qu'on les pense, & qu'on les rapporte, souf-
frent néanmoins beaucoup d'exceptions.

Le pied. Le *petit Pied*, ainsi appelé pour le distinguer
d'avec le pied pris en general, est la base qui
porte tout le corps. On le divise en *tarse*, ou *pe-
dium*, en *metatarse*, ou *metapedium*, & en *doigts*
ou *orteils*. Le *Tarse* commence ou finit la jambe,
& se termine au *metatarse*, le *Metatarse* est entre
le *tarse* & les *doigts*. A l'extrémité des *doigts*,
laquelle est molle, il y a de même qu'aux mains
des ongles pour les garantir, qui sont de la mê-
me substance & de la même nature que ceux qui
sont aux *doigts* des mains, desquels nous avons
parlé amplement cy-dessus.

Les parties Les *Parties* qui composent le pied en general

sont communes & propres. Les communes sont de la main;
l'épiderme, le derme, la graisse, & la membrane
commune des muscles. Les propres sont les vais-
seaux, les os, & les muscles.

L'Artere crurale, laquelle est plus petite que Les artères;
la veine crurale, en entrant dans la cuisse, envoie
des rameaux au dessus & au dessous du jarret.

Au dessus du jarret il en sort trois branches, La muscu-
laire externe qui vient de la partie exte-
rieure du tronc crural, & qui se distribue par laire exte-
ne.
2. La *Musculaire interne* qui sort de la partie interne du
tronc, & se distribue par les muscles interieurs
de la cuisse. 3. La *Poplitée*, qui descendant en bas
par les muscles postérieurs de la cuisse, se porte
jusqu'au jarret, d'où luy est venu ce nom. La poplitée,

Au dessous du jarret elle produit la *Surale*, la La surale;
laquelle est cachée un peu sous le jarret. Elle en-
voie de chaque côté de profonds rameaux à la
jointure du genou, & aux trois muscles qui com-
posent le gras de la jambe; de là descendant vers
le tibia, elle se divise en trois branches, dont la
premiere appelée *Tibiale externe*, descendant
le long du peroné, se perd dans les muscles du La tibiale
tibia. La seconde, nommée *Tibiale postérieure su-
perieure*, se porte jusques à l'union, ou mélange
des tendons des muscles du sura. La troisieme,
appelée *Tibiale postérieure inferieure*, passe par le
ligament membraneux qui joint les muscles du
peroné à l'os de la jambe, & va se distribuer par
le dessus du pied, & par les muscles abducteurs
des doigts. La tibiale
postérieure.

Le reste du tronc crural descend par derrière le
tibia entre le second & le troisieme muscle des
doigts du pied, & se porte entre l'éperon & la

maleole au bas du pied, envoyant des environs de la maleole sur le côté un rameau au muscle du poûce, & aux parties superieures du pied. Ce qui reste se distribue en deux rameaux entre les tendons des muscles des doigts du pied. Celui de ces deux rameaux qui est interieur, donne deux rejettons au poûce, deux au doigt index, & un au doigt du milieu. L'exterieur en donne deux au petit doigt, deux au medecin, & un au doigt du milieu.

Les veines du pied. *La Veine crurale* descendant dans les cuisses, y forme six branches, qui sont comme six vaisseaux, dont l'eau vient de plusieurs sources, & qui tous ensemble font un bras de riviere.

La sciatique majeure. *La premiere* est la *Sciatique majeure*, qui commence par dix scions de veines, dont deux viennent de chaque orteil, & qui fait un rameau auquel se joint un autre qui vient d'entre le peroné & le talon; ces deux rameaux montent par les muscles du gras de la jambe, & n'en font plus qu'un qui va finir à la crurale.

La Surale. *La seconde*, est la *Surale*, qui est formée par deux branches de veines, dont l'une est exterieure, & faite de la plupart de celles qui rampent sur le pied; l'autre est interieure & produite par des rameaux de veines qui viennent du gras de la jambe, ces deux branches en montant se joignent, & font la surale qui est assez grosse.

La poplitique. *La troisieme* est la *Poplitique*; elle est formée de differens rameaux unis ensemble, elle monte du talon où elle commence par plusieurs scions tant de ceux du talon, que d'une partie de ceux du coup de pied, elle s'enfonce assez avant dans les chairs, & passant par le jarret, se va terminer dans la crurale.

La quatrième est la *Muscle* qui comprend deux branches, sçavoir la *muscle externe*, qui vient des muscles exterieurs de la cuisse, & la *muscle interne* qui vient des muscles interieurs de la cuisse; ces deux branches vont se rendre à la crurale vis-à-vis l'une de l'autre.

La cinquieme est la *Sciatique mineure* qui est la plus petite de toutes, elle est faite de plusieurs ramifications qui viennent de la peau, & des muscles qui environnent l'article de la cuisse.

La sixieme est la *Saphene*, qui est la plus longue & la plus grosse des six; elle commence par quelques rameaux qui viennent du gros orteil, & de dessus le pied, & montant par la maleole interne le long de la jambe, & par la partie interieure de la cuisse entre la peau & la membrane charnue, elle va se rendre environ les glandes de l'aîne dans la crurale. Elle reçoit plusieurs branches dans son chemin, & c'est cette veine que l'on a accoutumé d'ouvrir dans la saignée du pied.

Il y a quatre parties de *Nerfs* qui descendent aux cuisses, & aux jambes, lesquels prennent naissance des sept parties qui descendent de la moëlle de l'épine, sçavoir des quatre paires inferieure des lombes & des trois exterieures de l'os sacrum. De tous lesquels nous avons amplement parlé dans le premier Livre en traitant du cerveau.

La Cuisse est composée d'un seul os solide, tres-fort, le plus grand, & le plus long de tous les os du corps, tant soit peu rond & convexe sur le devant, un peu plat & sineux sur le derriere, & ayant une ligne âpre & rude, qui descend de biais vers le genou.

La musculée

La sciatique mineure,

La saphene,

Les nerfs du pied,

L'os de la cuisse appelé Femur.

ses parties. On considère dans cet os trois parties, la supérieure, la moyenne, & l'inférieure.

La supérieure, la tête. Dans la partie supérieure on voit une grosse production qui avance vers l'os ischion, & sur cette production une épiphise ample & ronde qui forme la tête de la cuisse. Cette tête est soutenue d'un col tres-solide & tres-fort, & elle est revêtue d'un cartilage, avec lequel elle s'emboîte dans la cavité ou acetabule de l'os ischion, où elle est contenue par deux ligamens tres-forts, dont l'un qui est large, épais, & membraneux, entoure tout l'article; l'autre qui est long, & qui vient de la cavité même de l'acetabule, s'insere à la tête de la cuisse receuë en cet acetabule, auquel il l'attache fortement, & ainsi cette articulation se fait par énarthrose.

Observation.

Rolfinus a fait une belle observation touchant cette épiphise ou tête. Il dit, que la jonction de cette tête avec l'os de la cuisse est tres-lâche; en sorte que si on la fait cuire dans de l'eau, elle s'y ramolit d'abord, & l'on peut facilement avec les mains la separer d'avec l'os, sur tout dans les jeunes animaux. Il ajoute que c'est de là qu'il arrive que quelquefois dans les enfans nouveaux nés, & aussi en ceux dont l'âge est un peu plus avancé, elle s'éloigne, & se separe facilement de l'os, & souvent par de legeres causes, comme par une petite chute, ou lors que les nourrices contraignent les enfans de se tenir trop tôt, & malgré eux debout sur leurs pieds, & qu'alors on prend communément pour dislocation, & cette erreur de la diagnostique en empêche la guérison.

Les deux productions appelées trochanters.

En dessous du cou, là où l'os commence à devenir plus large, il s'y élève deux Productions ou Apophises, qui ont chacune leur épiphise, dont

la supérieure qui est la plus grande, panche vers le dehors & l'inférieure, qui est beaucoup plus petite, & qui a la figure d'un tubercule obtus, regarde du derrière vers l'interieur: On appelle celle-là *Grand Trochanter*, ou *Grand Rotateur*, & celle-cy *Petit Trochanter*, ou *Petit Rotateur*. Ces productions donnent naissance à plusieurs muscles, & elles en recoivent aussi les insertions.

La Partie moyenne du femur est ronde, polie, & unie dans sa partie antérieure, & inégale dans sa postérieure, où on voit une ligne tout le long de l'os. Cet os a une grande cavité dans toute sa longueur, qui contient de la moëlle comme tous les autres, ce qui le rend plus leger. Il est convexe en dehors, & un peu courbé en dedans, de sorte qu'il sert d'arbutant à notre corps, pour empêcher qu'il ne tombe, & ne se porte trop en devant. Les Chirurgiens remarqueront que dans les fractures qui s'y font, ils ne doivent pas s'efforcer à luy donner une figure droite, puis qu'il ne l'a pas naturellement.

La partie moyenne.

Dans la partie inférieure du femur, là où avec son appendice il devient insensiblement plus gros, il y a deux apophises tres-amples, qu'on appelle *Condiles*, dont l'extérieure est beaucoup plus grosse que l'interieure. Elles font le ginglime, elles sont revêtues d'un gros cartilage comme toutes les autres. On voit entre ces deux condiles une cavité qui reçoit l'éminence du tibia, & l'on trouve aussi à la partie postérieure du femur un espace qui donne passage aux gros vaisseaux, & au nerf de la quatrième paire qui vont à la jambe. Cet espace est revêtu comme toutes les autres cavités, aussi-bien que les apophises qui servent à l'articulation des os, elles sont enduites

L'inférieure

Les condyles

Les petites glandes.

d'un cartilage lisse & poli, dans l'épaisseur duquel il y a de petites glandes qui ont chacune un canal excrétoire par où coule cette liqueur glaireuse qui sert à faciliter le mouvement de la jointure. Lorsque cette glaire vient à s'épaissir par son abondance, elle colle les têtes des os avec leurs cavités, & cette union s'appelle *Anchylose*, qui est une maladie des os très difficile à guérir dans les anciennes luxations.

Les deux os sesamoides.

Sur le derrière du jarret il y a deux os *Sesamoides*, situés tout auprès des appendices inférieures de l'os de la cuisse, où ils sont joints aux principes ou têtes des deux premiers muscles qui meuvent le pied, quoique par tout ailleurs les autres sesamoides soient attachés aux tendons, ou fins des muscles.

La Rotule.

La *Partie* qui est à l'extrémité de la cuisse, & au dessus de la jambe, s'appelle le *Genou*, où l'on trouve un os particulier, que l'on nomme la *Rotule*, parce qu'il ressemble à une roulette; d'autres l'appellent la *Molette du Genou*. C'est un os rond & large, qui est couché sur l'articulation de la cuisse avec le tibia. Sa *Substance* est cartilagineuse aux enfans pendant quelques mois, après lesquels elle devient osseuse; Sa *Figure* est semblable à celle de la bosse circulaire d'un bouclier, son milieu étant plus épais & plus éminent que ses bords.

Sa Substance.

Sa figure.

Son mouvement, & son articulation.

La *Rotule* est mobile & articulée par une espèce de ginglime. Elle est couverte des aponévroses des quatre muscles extenseurs de la jambe, lesquelles sont attachées à sa partie externe, & à ses bords. Elle est revêtue par sa partie interne d'un cartilage glissant, afin de faciliter le mouvement qu'elle est obligée de faire sur les extrémités du fémur & du tibia. Elle ne sert point, ni à

affermir l'article, comme les Anciens l'avoient dit, ni à empêcher la luxation de la jambe.

La *Jambe* est composée de deux os, dont l'un est fort gros, que l'on appelle le *Tibia*, & l'autre plus petit, que l'on nomme le *Peroné*.

Les os de la jambe.

Ces deux Os diffèrent en grosseur, & en longueur, ils ont tous deux une figure triangulaire; mais le peroné est plus irrégulier; ils sont articulés tant par haut que par bas, & ne sont séparés que par leur milieu pour faire place aux muscles, & pour laisser passer les vaisseaux. Ils sont aussi tous deux chacun une maleole, qui est ce que l'on appelle autrement la cheville du pied. Ce sont ces deux éminences qui sont aux parties latérales du pied, dont le tibia forme la maleole interne, & le peroné l'externe.

En quoy ils diffèrent.

Le *Tibia*, que vulgairement on nomme *Grand Focle*, est grand, solide, fort, & cave dans sa longueur, pour contenir de la moëlle, il est situé en dedans de la jambe.

Le Tibia.

Il est articulé par ses deux extrémités par ginglime, celle d'en haut en fait un avec l'os de la cuisse, & celle d'en bas en fait un autre avec un des os du tarse, que l'on nomme *astragale*. Il est encore joint avec le peroné par arthrodie par ses deux extrémités, mais latéralement. Le peroné a une petite cavité à sa partie supérieure qui reçoit le tibia, & par en bas il a une petite éminence qui est receuë dans le tibia.

Son articulation.

La *Partie supérieure* du tibia, qui est la plus grosse, a dans son milieu une apophyse, qui est receuë dans la cavité qui est au bout de l'os de la cuisse, & aux deux côtés de cette apophyse deux légères cavités qui reçoivent les têtes du fémur. Leur profondeur est augmentée à chacune par un cartilage lunaire, qui ne laisse pas d'être

Sa partie supérieure.

mobile, quoy qu'il soit attaché par des ligamens ; il est mou, glissant, & abreuvé d'une humeur gluante, il est épais au bord, & délié vers le centre, ce qui luy a fait donner le nom de lunaire.

Sa partie
moyenne.

La Partie moyenne du tibia est presque triangulaire, ayant trois angles, dont la plus remarquable, que l'on appelle *Croû* ou *Epine*, est long & aigu par devant, comme le taillant d'un couteau ; d'où vient que les coups que l'on reçoit à cette partie sont tres-sensibles, à cause que la peau & le perioste qui la recouvrent en sont souvent coupés, à mesure que cet os approche du pied, il diminue en grosseur, mais aussi en recompense il devient plus dur.

Sa partie
inferieure.

La Partie inferieure du tibia se termine en deux legeres cavités qui reçoivent les éminences de l'astragale, & du milieu de ses cavités, s'élève une petite éminence qui est receüe dans la cavité qui se trouve à la partie superieure de l'astragale, & à côté de cette cavité il y a une éminence assez grosse qui forme la maleole interne, laquelle empêche la luxation du pied, en le tenant ferme.

Le Peroné.

Le Peroné, *Fibula*, & petit *Pocile* est plus menu que le tibia ; cependant il arrive souvent dans les fractures de la jambe, que le tibia se casse, & que celui-cy demeure dans son entier, parce qu'étant plus délié, il obéit mieux, & que ployant un peu, il ne se rompt pas si facilement que l'autre. Il est situé à la partie externe de la jambe, & a par toute sa longueur differens sinus, & plusieurs inégalités pour l'insertion des muscles.

Sa partie
superieure.

Sa Partie superieure est une tête ronde qui ne touche pas au genou, finissant un peu au dessous, à l'endroit où elle s'articule avec le tibia. La moyenne est grêle & longue, & de figure triangulaire, comme le tibia, mais un peu plus irregu-

Moyenne.

liere. L'inferieure a encore un condyle qui fait une apophyse, que l'on appelle la *Maleole externe*. Elle est un peu cave en dedans, pour laisser la liberté à l'astragale de se mouvoir librement, & un peu voûtée en dehors pour avoir plus de force à retenir l'astragale. Il est à remarquer que l'extremité inferieure de cet os descend un peu plus bas que celle du tibia.

Et inferieure.

Le Pied est de figure oblongue pour mieux faire son action, & pour se tenir plus ferme. Il est plus long que large, afin que l'homme ne tombe pas sur le nés en marchant, & qu'il ne soit pas obligé de trop écarter les jambes.

Les os du
pied.

Sa Partie superieure & externe est convexe pour aider & former la cavité qui se trouve dans la partie inferieure & interne, appelée la plante du pied ; cette cavité a ses usages ; car outre qu'elle donne beaucoup de commodités à marcher, & à se tenir ferme, elle laisse encore le passage libre aux tendons qui vont aux doigts, & elle loge un de leurs flechisseurs.

Le Tarse, qui est la premiere & la plus grosse partie du pied, est un assemblage de sept os, dont il y en a quatre qui ont des noms particuliers, & trois autres qui n'ont que celui de cuneiformes.

Les os du
tarse.

Le premier est l'*Astragale*, il sert comme de base aux os de la jambe, sous lesquels il est articulé, on y considere six faces. La premiere, qui est la superieure, est polie, & faite en forme de poulie, sur laquelle le gros os de la jambe est posé. Cette partie a la figure de la noix de l'arc des Anciens, c'est ce qui l'a fait appeller l'os de l'arbalète ; la seconde face qui est l'antérieure, est une grosse tête qui entre dans la cavité de l'os naviculaire, avec lequel l'astragale est fortement articulé ; la troisième, qui est la postérieure, s'unit

L'astragale.

fortement avec le calcaneum, dont il reçoit la tête; la quatrième, qui est inférieure, est raboteuse & inégale; elle se relève en des endroits, & se rabaisse en d'autres; la cinquième & la sixième face de l'astragale sont les deux laterales, qui sont enfermées par les deux maleoles. Il se trouve dans ces parties une humeur glaireuse qui humecte non seulement cet article, qui est dans un mouvement continuel; mais encore les tendons des muscles qui vont au pied, & qui passent par dessous les maleoles.

Le calcaneum.

Le second os du tarse est le *Calcaneum*, ou l'os du talon, c'est le plus grand, le plus épais, & le plus poreux de tous les os du tarse, c'est luy seul qui empêche que le corps ne tombe en arrière, étant situé à la partie postérieure du pied, & les autres à l'antérieure; c'est pourquoy il est appelé par quelques-uns l'os de l'éperon; c'est à luy que s'insere le tendon d'Achille, qui est le plus gros & le plus fort de tous les tendons, étant composé du solaire, & des deux jumeaux, qui sont les trois muscles principaux qui forment le gras de la jambe; cet os est doublement joint avec l'astragale, quoy qu'il le soit aussi par une tête plate avec l'os cuboïde; l'on remarque qu'il y a une épiphise à sa partie postérieure qui ne s'unit avec luy qu'avec le temps; enfin cette avance postérieure empêche que le corps ne se porte trop en derrière.

Le scaphoïde.

Le troisième est le *Scaphoïde* ou *Naviculaire*, ainsi appelé, parce qu'il ressemble à un petit navire. Il a une cavité assez grande, qui va d'un de ses bouts à l'autre, dans laquelle la grosse tête de l'astragale est reçue, ce qui les joint fortement ensemble, & de l'autre côté de cette cavité il a trois éminences ou les trois derniers os du tarse s'articulent.

La

Le quatrième est le *Cuboïde*, ainsi nommé par quelques uns, parce qu'étant quarré, il a presque la forme d'un cube, & par d'autres *Multiformes*, il est plus grand que les trois qui suivent, il est situé au devant du calcaneum, auquel il est joint par une superficie inégale, il s'articule encore avec le septième os du tarse, & si on l'examine seul, on luy trouve six faces comme à un dé.

Le cuboïde;

Le cinquième, sixième, & septième Os du tarse sont appelés *Cuneiformes*, parce qu'ils ont la figure d'un coing à fendre du bois. Quoy qu'ils soient entr'eux semblables en figure, néanmoins ils different en grandeur, il y en a un plus grand que les autres, un autre moyen, & l'autre plus petit, ils sont articulés tous trois à l'os scaphoïde par une de leurs extrémités, & par l'autre ils soutiennent chacun un des os du metatarse, les deux autres étant soutenus par le cuboïde.

Les cunéiformes.

Le *Metatarse*, ou avant-pied, est composé de cinq os situés à côté les uns des autres, pour soutenir chacun un doigt; ces os sont fort serrés par leur extrémité, qui se joint avec le tarse pour la fermeté de l'articulation; mais ils s'écartent par leur partie moyenne pour loger les muscles interosseux. Ils sont convexes en dehors, & caves en dedans pour y recevoir plus facilement les tendons des muscles, ils sont longs & grêles, ils finissent par une petite tête, qui entrant dans la cavité qui est au bout des os de la première phalange des doigts, les unit ensemble par arthrodie. Celui qui soutient le pouce est le plus gros, le plus fort, & le plus court des cinq, le second n'est pas si gros, le troisième l'est encore moins, de sorte qu'ils vont toujours en diminuant, & que celui du petit doigt est le plus petit de tous. Ils ont à leur extrémité la plus grêle une tête enduite

Les os du metatarse.

d'un petit cartilage pour la facilité du mouvement des doigts.

Les os des
orteils.

Aux Os des Orteils, ou doigts du pied, on considère les mêmes choses qu'à ceux de la main, excepté leur nombre, qui n'est que de quatorze au pied, & de quinze à la main, à cause que le pouce du pied n'en a que deux, & que celui de la main en a trois.

La Raison est que le premier os du pouce du pied est mis au nombre de ceux du metatarsé, n'ayant pas plus de mouvement que les quatre autres, ce qui fait que le metatarsé est composé de cinq os, à la différence du metacarpe qui n'en a que quatre, parce que le mouvement du premier os du pouce de la main se fait sur un des os du carpe.

Des quatorze os des doigts du pied, il y en a deux pour le pouce, & trois pour chacun des quatre autres doigts, ils sont distribués en trois rangées ou phalanges, comme ceux de la main; ceux du premier ordre sont plus grands que ceux du second, & ceux du troisième plus petits que les autres, & ainsi du reste; ils ont la même figure que ceux de la main, car ils sont convexes en dehors & caves en dedans, ils ont aussi les mêmes connexions, savoir par arthrodie avec les os du metatarsé, & par ginglyme entr'eux.

Les muscles
de la cuisse.

La Cuisse fait cinq mouvemens differens par le moyen de quinze muscles; le premier de ces mouvemens est celui de flexion, lequel se fait par trois muscles, qui sont le psoas, l'iliaque, & le pectineus, le second mouvement est celui d'extension par les trois fessiers; le troisième celui d'adduction par les trois triceps; le quatrième celui d'abduction par le pyramidal, le carré & les deux géméaux, & le cinquième celui de rotation par les deux obturateurs.

Le Psoas ou Muscle lombaire, ainsi nommé, parce qu'il est situé au dedans de l'abdomen, à côté du corps des vertèbres des lombes, prend son origine des apophyses transverses des deux vertèbres inférieures du dos, & des supérieures des lombes, & porté par dessus la face interne de l'os ileon, il va s'insérer par un tendon fort & long au petit trochanter; c'est ce muscle qui forme cette partie si tendre des alloxes, qu'on nomme le filer.

L'iliaque, ainsi appelé, parce qu'il remplit toute la cavité interne de l'os ileon, est comme le précédent placé dans l'abdomen. Il tire sa naissance de tout le bord de la cavité intérieure de l'os des iles, & se conduisant par le même chemin que le psoas, il va joindre son tendon, pour ensuite s'insérer comme lui au petit trochanter.

Le Pectineus est ainsi nommé, parce qu'il prend son origine de la partie antérieure de l'os pubis, appelé *Pecten*, & vient s'insérer par devant à l'os de la cuisse, au dessous du petit trochanter.

Ces trois muscles tirent la cuisse en devant, & par conséquent la font fléchir.

Le grand Fessier, ainsi appelé, parce qu'il fait la plus grande partie de la fesse, prend son origine de la partie latérale de l'os sacrum, & de la partie postérieure & extérieure de la lèvre des os des iles, & s'attachant au coccyx, va s'insérer à l'os de la cuisse, quatre doigts au dessous du grand trochanter. Ce muscle est le plus épais de tous ceux du corps.

Le moyen Fessier, ainsi nommé, parce qu'il tient le milieu tant en grosseur, qu'en situation, entre le grand & le petit, tire sa naissance de la partie postérieure de la lèvre des os des iles, & va s'insérer trois doigts au dessous du grand trochanter.

Le petit
Fessier.

Le petit Fessier, ainsi appelé, parce qu'il est le plus petit des trois, prend son origine de la partie plus cave, & enfoncée de la cavité externe de l'os des iles, & va s'insérer à une petite cavité qui est à la racine du grand trochanter.

Ces trois Muscles font l'extension de la cuisse, en la retirant en arriere, & ils forment les fesses qui sont comme des oreillers, qui empêchent que nous nous bleussions en nous assayant.

Le Triceps
superieur.

Le Triceps superieur prend son origine de la partie externe & superieure de l'os pubis, & va s'insérer à la partie superieure d'une ligne qui est au dedans de la cuisse.

Le Triceps
moyen.

Le Triceps moyen tire sa naissance de la partie moyenne de l'os pubis, & va s'insérer à la partie moyenne de cette ligne, qui est au dedans de l'os de la cuisse.

Le Triceps
inferieur.

Le Triceps inferieur prend son origine non seulement de la partie inferieure de l'os pubis; mais aussi de la partie inferieure de l'éminence de l'ischion, & va s'insérer à la partie inferieure de la ligne qui est au dedans du femur.

Il y en a qui de ces trois muscles n'en font qu'un à trois têtes, qu'ils appellent *Triceps*; mais ayant aussi trois insertions, l'on peut le diviser en trois muscles; ce sont eux qui sont les défenseurs du pucelage, en faisant serrer les cuisses l'une contre l'autre.

Le Pirami-
dal.

Le Piramidal est ainsi nommé, parce qu'il a la figure d'une petite pyramide; ou *Piriforme*, parce qu'il ressemble à une poire. Il prend son origine de la partie superieure & laterale de l'os sacrum, & de la partie laterale de l'os des iles, il va s'insérer en une petite cavité qui est à la racine du grand trochanter.

Le Quarré.

Le Quarré; ainsi appelé, parce qu'il a quatre

angles, il tire sa naissance de la partie laterale & externe de l'éminence de l'ischion, & va s'insérer à la partie posterieure & externe du grand trochanter.

Les Gemeaux sont ainsi nommés, parce qu'ils sont semblables en tout, ils prennent leur origine de deux petites éminences qui sont à la partie posterieure de l'ischion, & se vont insérer à une petite cavité à la racine du grand trochanter. Ces deux muscles sont séparés par le tendon de l'obturateur interne; ils font faire conjointement avec le piriforme, & le quarré l'abduction de la cuisse, en l'éloignant de l'autre.

Les ge-
meaux.

L'Obturateur interne tire son principe de toute la circonference interne du trou ovalaire, qui est à l'os ischion, & son tendon passant au milieu des deux gemeaux, va s'insérer à une petite cavité à la racine du grand trochanter.

L'obtura-
teur interne

L'Obturateur externe prend son origine de la circonference externe du même trou ovalaire, & va s'insérer à côté de la cavité qui est à la racine du grand trochanter.

L'obtura-
teur externe

Ces deux muscles font la rotation de la cuisse, en luy faisant faire ce mouvement qu'on appelle *Pronetter*.

La Jambe fait quatre sortes de mouvemens; le premier celui d'extension par le moyen de quatre muscles, qui sont le droit, le vaste interne, le vaste externe, & le crural; le second celui de flexion par trois muscles, qui sont le biceps, le demy nerveux, & le demy membraneux; le troisième celui d'adduction par deux muscles, qui sont le contourier, & le grêle; & le quatrième celui d'abduction par deux autres muscles, qui sont le fascia lata, & le poplitée, ou jarretier.

Les muscles
de la jambe

Le Droit, ainsi nommé, parce qu'il a une fi-

Le droit.

gure droite depuis son commencement jusqu'à sa fin, prend son origine de la partie antérieure & inférieure de l'os des iles, & descendant par le devant de la cuisse, il enveloppe par son tendon commun avec les trois suivans toute la rotule, & va s'insérer à la partie supérieure & antérieure du tibia.

Le vaste interne.

Le Vaste interne, ainsi appelé, parce qu'il fait cette grosse masse de chair, située au dedans de la cuisse, tire sa naissance de la partie interne & supérieure du femur, un peu au dessous du petit trochanter, & va s'insérer par un tendon large & commun avec le précédent à la partie supérieure & antérieure du tibia.

Le vaste externe.

Le Vaste externe, ainsi nommé, parce qu'il est situé au dehors de la cuisse, prend son origine de la partie supérieure & antérieure du femur, & va s'insérer avec les précédens.

Le crural.

Le Crural, est cette chair qui est attachée à l'os de la cuisse, comme le brachial l'est à l'os du bras. Il tire son principe de la partie antérieure & supérieure du femur, entre les deux trochanters, & revêtant tout l'os de la cuisse, il va s'insérer avec les trois précédens; si-bien que ces quatre muscles occupent le devant de la cuisse, & ne faisant ensemble qu'un tendon fort large, qui enveloppe la rotule, & qui sert de ligament au genou, ils vont s'attacher au haut du gros os de la jambe qu'ils étendent en la tirant en devant.

Le biceps.

Le Biceps, ainsi appelé, parce qu'il a deux têtes, prend son origine par une de ses têtes, qui est la plus longue de la partie inférieure de l'éminence de l'ischion, & par l'autre de la partie extérieure & moyenne du femur, lesquelles se joignant ensemble, ne font qu'un muscle, qui se va insérer à la partie supérieure & postérieure de l'épiphyse supérieure du péroné.

Le Demy-nerveux, ainsi nommé, parce qu'il n'est pas tout-à-fait charnu, & que sa substance tient de la nature du nerf, tire sa naissance de l'éminence de l'ischion, & va s'insérer à la partie supérieure & postérieure du tibia.

Le demy-nerveux.

Le Demy-membraneux, ainsi appelé, parce qu'il tient en quelque façon de la nature des membranes, prend son origine de l'éminence de l'ischion, & va s'insérer à la partie postérieure de l'épiphyse supérieure du tibia.

Le demy-membraneux.

Ces trois muscles sont situés dans le derrière de la cuisse, & en agissant, ils font fléchir la jambe, qu'ils tirent en arrière.

Le Long est ainsi nommé, parce qu'il est le plus long muscle qui soit au corps, ou le *Contourier*, à cause que c'est lui qui fait ployer la jambe en dedans, de la manière que font les Couturiers pour travailler, il prend son origine de l'épine supérieure & antérieure de l'os des iles, & va s'insérer obliquement à la partie interne & supérieure du tibia, qu'il tire en dedans.

Le Long.

Le Grêle, ainsi appelé, parce qu'il est fort menu, tire son principe de la partie antérieure & inférieure de l'os pubis, & va s'insérer en descendant par le dedans de la cuisse à la partie supérieure & interne de l'os de la jambe.

Le grêle.

Ces deux muscles font l'adduction de la jambe, en la menant en dedans.

Le Fascia lata, ainsi nommé, parce qu'il est fait comme une bande large qui enveloppe les muscles de la cuisse, tire son origine de la partie externe & laterale de la lèvre de l'os des iles, & va s'insérer par une membrane fort large à la partie supérieure & externe du péroné, & il descend quelquefois jusques dessus le pied.

Le fascia lata.

Le Poplitée ou Jarretier, ainsi appelé, parce

Le poplitée.

qu'il est placé sous le jarret, prend sa naissance du condyle externe & inférieur du fémur, & va s'insérer obliquement de dehors en dedans à la partie supérieure & antérieure du tibia: ce muscle est de figure carrée, & conjointement avec le membraneux, il fait l'abduction de la jambe en la tirant en dehors.

Les muscles
du pied.

Le Pied n'a que deux mouvemens principaux pour lesquels il a neuf muscles, il fait celui de flexion par le jambier, & le péronier antérieur. Il fait celui d'extension par les deux géméaux, le solaire, le plantaire, le jambier postérieur, & les deux péroniers postérieurs.

Le jambier
postérieur.

Le Jambier antérieur, ainsi nommé, parce qu'il est placé le long du principal os de la jambe, prend son origine de la partie antérieure & supérieure du tibia, & va s'insérer par deux tendons, qui passent sous le ligament annulaire, dont l'un s'attache au premier os cunéiforme, & l'autre à l'os du métatarse qui soutient le pouce.

Le péronier
antérieur.

Le Péronier antérieur, ainsi appelé, parce qu'il accompagne le petit os de la jambe, que l'on nomme péroné, tire sa naissance de la partie externe & moyenne du péroné, & passant par la fente qui est sous la malléole externe, va s'insérer par devant à l'os du métatarse qui soutient le petit doigt.

Ces deux muscles tirant le pied en devant, le font fléchir.

Les deux
géméaux.

Les deux Géméaux, ainsi nommés, parce qu'ils sont semblables en tout, & placés à côté l'un de l'autre, prennent leur origine de la partie postérieure des deux condyles inférieurs de l'os de la cuisse, & se vont insérer par un tendon commun avec les deux suivans à la partie postérieure & supérieure de l'os du talon; ce sont ces muscles, avec celui qui suit, qui forment cette grosseur,

que l'on appelle le gras de la jambe.

Le Solaire est ainsi appelé, parce qu'il ressemble à une sole, il est placé sous les géméaux, & tire son principe de la partie postérieure & supérieure tant du tibia que du péroné, & confondant son tendon avec celui des géméaux, il va s'insérer à l'os du talon.

Le solaire.

Le Plantaire, ainsi nommé, parce que l'extrémité de son tendon va se perdre dans la plante du pied, est petit & caché entre les géméaux & le solaire. Il prend sa naissance du condyle externe de l'os de la cuisse, & confondant son tendon, qui est fort grêle avec celui des trois précédens, va s'insérer au même endroit; l'on appelle cette corde le tendon d'Achilles, parce que l'on dit qu'il mourut d'une blessure qu'il y avoit reçue. Les plaies de cette partie sont fort dangereuses, & causent de fâcheux accidens.

Le plan-
taire.

Le Jambier postérieur prend son origine de la partie postérieure de l'os de la jambe, & s'étendant le long d'icelui, & passant par la fente qui est à la malléole interne, il va s'insérer à la partie interne de l'os scaphoïde.

Le jambier
postérieur.

Le Péronier postérieur, nommé le *Long*, tire son principe de la partie supérieure, & quasi antérieure du péroné, & va s'insérer à la partie supérieure, & aucunement extérieure de l'os du métatarse qui soutient le pouce. *Le Péronier postérieur le Court*, prend son origine de la partie plus inférieure du même péroné, & va s'insérer à l'os du métatarse qui soutient le petit doigt.

Le péronier
postérieur.

Lorsque ces muscles agissent, ils tirent le pied en arrière, & ainsi ils en font faire l'extension. Il ne faut pas s'étonner s'il y a sept extenseurs contre deux fléchisseurs, c'est en quoy la mécanique du pied est admirable, parce que ce grand nom-

bre de muscles qui tirent le pied en arrière, & qui empêche que l'homme ne tombe en avant, étoit nécessaire pour contrebalancer le centre de pesanteur qui se jette en avant lors qu'il marche, & deux suffisoient pour faire la flexion du pied, qui naturellement ne se flechit que trop en marchant.

Le Pied, outre la flexion & l'extension, fait encore les mouvemens d'adduction & d'abduction; mais il n'a point de muscles particuliers pour les faire. Quand un extenseur & un flechisseur du même côté agissent, comme le jambier antérieur & postérieur, le pied se porte en dedans, & c'est l'adduction, & quand ce sont deux peroniers, le pied se jette en dehors, & c'est l'abduction.

Les muscles
des doigts.

Les Orteils, qui sont les doigts du pied, font leurs mouvemens par le moyen de vingt-deux muscles, dont il y en a seize communs, qui sont deux extenseurs, deux flechisseurs, & huit interosseux, & six propres, dont quatre sont pour le pouce, un pour le second doigt, & le sixième pour le petit doigt.

L'extenseur
commun.

L'Extenseur commun, ainsi appelé, parce qu'il étend quatre doigts, prend son origine de la partie supérieure & inférieure du tibia, à l'endroit où il se joint au peroné, puis descendant le long du peroné, se divisant en quatre tendons, & passant sous le ligament annulaire, va s'insérer aux quatre articulations des quatre orteils qu'il étend.

Le pedieux.

Le Pedieux est ainsi nommé, parce qu'il est placé sur le pied. Il tire son principe de la partie inférieure du peroné, & du ligament annulaire, & se divise en quatre tendons qui s'insèrent à la partie externe de la première articulation des quatre orteils.

Ces deux muscles agissant ensemble font faire l'extension des quatre orteils.

Le Sublime est ainsi appelé, parce qu'il est plus extérieur que celui qui suit. Il tire sa naissance de la partie inférieure & interne de l'os du talon, il se divise en quatre tendons troisiés, qui vont s'insérer à la partie supérieure des os de la première phalange des quatre orteils pour les flechir. Ce muscle est placé sous la plante du pied.

Le Sublime

Le Profond, ainsi nommé, parce qu'il passe plus avant que le précédent, prend son origine de la partie supérieure & postérieure du tibia & du peroné, & porté sous la maleole interne par la sinuosité du calcaneum fait quatre tendons, qui passant par les trous des tendons du sublime, vont s'insérer aux os de la dernière phalange des doigts.

Le Profond

Ces Muscles agissant ensemble, flechissent les quatre plus petits doigts du pied.

Les quatre Lumbricaux sont ainsi appelés, parce qu'ils ressemblent à des vers de terre. Ils tirent leur principe des tendons du profond, & d'une masse de chair qui est à la plante du pied, & s'unissant par leurs tendons avec ceux des interosseux internes, vont s'insérer à la partie latérale & interne des premiers os des quatre orteils.

Les quatre
Lumbricaux.

Les Interosseux internes remplissent les quatre espaces internes qui sont entre les cinq os du metatarse. Ils prennent leur origine des os du tarso, & des intervalles des os du metatarse, & se vont insérer avec les lumbricaux à la partie supérieure & interne des os de la première articulation des quatre doigts, qu'ils amènent vers le pouce.

Les inter-
osseux in-
ternes,

Les Interosseux externes tirent leur naissance de la partie supérieure des intervalles des os du metatarse, & se vont insérer à la partie latérale & externe des premiers os des doigts qu'ils éloignent.

Les Inter-
osseux ex-
ternes,

gnent, en leur faisant faire l'abduction.

Les muscles
du pouce.

Le Pouce ou le gros orteil fait les mouvemens particuliers, qui sont de flexion, d'extension, d'adduction, & d'abduction par le moyen de quatre muscles qui lui sont propres.

Le flechif-
seur propre.

Le premier *Flechisseur propre* prend son origine de la partie postérieure & supérieure du péroné, & s'avancant par la maleole interne à la plante du pied, va s'insérer à l'os de la dernière phalange du pouce qu'il flechit.

L'extenseur
propre.

Le second *Extenseur propre* tire son origine de la partie antérieure & supérieure du péroné, entre le tibia & le péroné, & se traînant par dessus le pied, va s'insérer à la partie supérieure du premier os du pouce pour l'étendre.

Le tenar.

Le *Tenar* ou *Adducteur* prend son origine de la partie latérale & interne de l'os du talon, des os scaphoïdes & innommés, & couché extérieurement sur l'os du métatarse qui est sous le gros orteil, va s'insérer à la partie supérieure du deuxième os du pouce qu'il amène en dedans.

L'antitenar.

L'*Antitenar* ou *Abducteur* tire sa naissance de l'os du métatarse, qui soutient le petit orteil, & passant obliquement sur les autres os, va s'insérer par un fort tendon à la partie interne du premier os du pouce, qu'il tire en dehors vers les autres orteils.

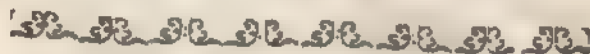
L'abduc-
teur de l'in-
dice.

L'*Abducteur de l'Indice* est un muscle particulier pour l'orteil, qui tient la place du doigt indice, il prend son origine de la partie interne du premier os du pouce, & s'insère aux rangées du second orteil qu'il mene vers le pouce.

L'hypo-
thénar.

L'*Hypothenar* ou *Abducteur* est un muscle particulier pour le petit doigt. Il tire sa naissance de la partie externe de l'os du métatarse qui soutient le petit doigt, & va s'insérer à la partie supérieure

& externe des os du petit doigt qu'il éloigne des autres.



CHAPITRE IV.

Des Maladies du Pied.

Les principales Maladies qui arrivent aux cuisses, aux jambes, & aux pieds, sont le Sarcoma, la Siatique, l'Enflure des genoux, les pustules de la jambe, appelées Rosées, le Zona, le Thymus, les Varices, les Engelures, la Douleur brûlante de la plante des pieds & du talon, l'Ongle du pouce, les Cors des pieds, enfin la Dorsie, les Fractures, & les Luxations.

Les mala-
dies des
pieds.

Le *Sarcoma* est une tumeur charnue qui se fait ordinairement au derrière des cuisses. Il produit des canaux en forme de veines & d'arteres, par lesquelles il prend sa nourriture, & ainsi la peau demeurant entière, & les chairs de dessous étant contuses, & leurs fibres rompues, il se fait insensiblement une tumeur excessive, qui se nourrit de même que les autres parties, sans que l'on y ressente aucune autre douleur, bien qu'elle soit douée d'un sentiment très-exquis, & pourvue de beaucoup de chaleur naturelle.

Le sarcoma

Dans la siatique on ressent particulièrement de la douleur en l'articulation, ou la tête du femur entre dans le coxendis, laquelle douleur occupe les fesses, & la région d'entre l'os sacrum & les lombes, à raison des nerfs & des membranes qui donnent des productions en en bas, la douleur s'étend jusqu'au gras de la jambe, au pied, & à l'extrémité du maleole. Elle redouble la nuit sans

La siatique.

qu'il paroisse aucun changement en dehors, à cause que l'article est couvert d'un grand nombre de gros muscles.

Lorsque l'humeur sereuse ou bilieuse âcre qui cause la siatique, tombe dans la boîte de l'os ischion, & qu'elle oblige la tête de l'os de la cuisse à sortir, cette maladie est très-difficile à guérir, la jambe devient sèche & atrophiée, & le malade en demeure à la fin boiteux, parce que l'os presse & comprime les vaisseaux & les muscles. Il faut remarquer que les femmes sont plus sujettes à la siatique, & deviennent plus souvent boiteuses que les hommes, parce que leur matrice envoie quantité d'humeurs autour de l'os ischion, & dans la boîte même, relâchant ainsi les ligamens, & forçant l'os à sortir de sa place.

Les enflures
des genoux.

Les Enflures des Genoux qui viennent d'une humeur pituiteuse qui s'y amasse, ou de quelque inflammation, sont très-dangereuses, & de longue durée; elles empêchent de marcher, & accompagnent souvent jusqu'à la mort qu'elles avancent.

Les douleurs
des genoux.

Les douleurs des genoux sont aussi très-sensibles, & font souvent pleurer, à cause de la sympathie admirable qu'ils ont avec les joues, pour avoir été autrefois unies, & proches les uns des autres dedans le ventre de la mère, auquel lieu l'enfant est situé de telle sorte, qu'il soutient & touche les joues & les yeux avec ses deux genoux.

Les roses.

Les Roses sont des pustules rougeâtres, ou des tubercules, à peu près de la grosseur & de la figure d'une fève, qui arrivent aux jambes, elles font de la douleur, & le plus souvent elles sont ulcérées. On les nomme ainsi, parce qu'elles ont la figure & la couleur d'une rose; elles sont encore appellées par quelques Praticiens *Saltantes*, parce que ceux qui en sont incommodés ressentent

une douleur si piquante, qu'ils remuent toujours les jambes, sans pouvoir rester long-temps à la même place.

Ces Pustules viennent tantôt à un endroit de la jambe, & tantôt à l'autre, elles n'ont point de lieu déterminé, puis qu'elles sont toujours vagues.

Leur véritable Cause est un acide volatil qui coagule le suc nourricier dans le tissu des glandes cutanées de la peau de la jambe, elles sont accompagnées de douleur, parce que les parties salines du suc nourricier irritent les fibres nerveuses.

Leur cause.

Ces Pustules sont sans danger, mais elles incommodent beaucoup, principalement la nuit; lors qu'on est échauffé, l'on sent une douleur insupportable. Elles dégénèrent quelquefois en ulcères, lors qu'on s'est servi de remèdes âcres, lesquels sont toujours longs à guérir.

Leur pronostic.

Le Zona est une espèce d'herpe large, qui occupe la partie supérieure de la jambe, à l'endroit où l'on attache la jarretière, & parce que cette rougeur entoure la jambe comme une ceinture, on lui donne le nom de zona.

Le zona.

Cette Maladie aussi bien que les roses, est une obstruction qui se fait dans les glandes de la peau, à l'endroit où l'on met la jarretière. Ces liqueurs arrêtées déchirent par leur âcreté les petits vaisseaux lymphatiques de la peau; de sorte que le suc nourricier s'extravase, il s'aigrit, & se ferme par le mélange des acides & des alcali, & produit cette ceinture toute élevée de pustules qui environne la jambe, & qui fait tant de démangeaison.

Sa cause.

Le Zona est très-incommodé, & il ne faut pas le négliger, parce qu'on auroit bien de la peine d'en venir à bout.

Son pronostic.

Lethimus. Le *Thimus*, que quelques-uns prennent pour une espèce de verruë, est une petite tumeur oblongue, inégale, & rougeâtre, d'où il s'écoule beaucoup de sang lors qu'on la coupe, & même en plus grande abondance que le tubercule ne paroît en contenir. Cette petite tumeur s'appelle *Thimus*, parce qu'elle ressemble à la fleur du thym; lorsque cette tumeur grossit beaucoup, il en arrive des excroissances que les Anciens ont appelés *Fies*. Ils en ont fait deux espèces, une maligne, & l'autre sans malignité.

Sa cause. Il est causé par une limphe acide & visqueuse qui s'embarrasse dans le tissu des glandes de la peau. On pourroit croire que pour faire cette fleur il faut que plusieurs petites glandes s'approchent en grossissant, comme elles sont moins pressées en haut qu'en bas, à cause du tissu de la peau, ces petites glandes s'épanouissent en grossissant, & forment à peu près la figure de la fleur du thym.

Son Prognostic. Le *Thimus* est plus à craindre que les roses & le zona, il en arrive souvent un cancer ulcéré, à cause du long séjour de la matière qui a le temps de se développer, & d'acquiescer une âcreté corrosive comme de l'eau-forte.

Les varices. Les *Varices* ne sont autre chose qu'une dilatation & circonvolution de veines qui arrivent principalement aux jambes.

Leur cause. Leur Cause interne est souvent un sang trop grossier à qui les acides ont donné une consistance épaisse, de sorte que le sang coagulé venant à s'arrêter dans quelque rameau de veine, il empêche la circulation dans ce rameau, & le sang poussant continuellement pour se faire passage, c'est une nécessité que la veine se dilate par les efforts que fait le sang pour passer.

La

La plupart des femmes grosses ont des varices aux jambes, parce que les veines iliaques étant comprimées par le fœtus, le sang ne pouvant remonter au cœur par ces canaux, les veines inférieures regorgent de sang, qui leur cause une tension & une dilatation qu'on appelle varice.

Ces Tumeurs sont de grosses veines gonflées, d'une couleur violette, livide ou noire, qui paroissent particulièrement aux jambes vers les genoux. Quand on appuie sur la tumeur, elle disparoît, mais elle revient aussi-tôt.

Leurs signes

Cette indisposition est favorable aux mélancoliques hypochondriaques; mais si le sang contenu dans la varice, fait une effervescence qui puisse rompre la veine, & faire un ulcère malin par son âcreté, ou que la douleur soit trop rude, pour lors il en faut entreprendre la guérison, & en faire l'opération.

Leur pronostic.

Les *Engelures* sont des indispositions qui arrivent aux mains & aux pieds, & qui font bien de la peine. Elles se font connoître par une tumeur accompagnée d'inflammation, de rougeur, de chaleur, & d'une douleur ardente avec démangeaison. Souvent elles s'ulcerent, & il en coule une serosité, ou plutôt une limphe aigrie par la fermentation.

Les Engelures.

La Cause prochaine & immédiate des engelures est toujours une obstruction causée par le froid, qui a fait perdre la fluidité & le mouvement aux liqueurs nourricières; de sorte que ces suc perdant ce qu'ils ont de plus volatil & de plus spiritueux, il s'en fait un mélange confus dans les petits tuyaux de la peau, où le froid les a gelés.

Leur cause.

C'est toujours l'hiver qu'il arrive des engelures, parce que dans cette saison il y a peu de matière subtile dans l'air, ou du moins elle est si sub-

Tome II.

M m m

tile durant la grande gelée, qu'elle ne suffit pas pour entretenir les liqueurs dans leur fluidité; c'est pourquoy le suc nourricier qui circule dans les vaisseaux qui composent le tissu de la peau, est tout d'un coup ralenti par l'attouchement de l'air froid, il perd son mouvement, il s'arrête dans tous ces petits vaisseaux, c'est ce qui cause des tumeurs qui s'enflamment, que l'on appelle des engelures.

On remarque qu'elles sont plus enflammées, & qu'elles font plus de douleur dans le temps du degel, que lors qu'il fait plus froid, parce que dans le degel la matiere subtile est plus abondante & composée de particules plus grosses qui penetrent les pores que le froid avoit resserrés, & ainsi elle excite une fermentation, ou un bouillonnement dans les liqueurs nourricieres.

Leur pronostic.

Les Engelures sont toujours incommodes; celles qui ne sont point ulcérées ne sont pas dangereuses, elles donnent moins de peine à guerir que celles qui sont ulcérées.

La douleur brûlante des pieds, & du talon.

La Douleur brûlante que l'on ressent quelquefois à la plante des pieds, & au talon, & qui est ordinaire aux hectiques, vient toujours par des obstructions qui ont rendu le suc nourricier âcre & salin.

Son pronostic.

Elle est toujours insupportable, principalement la nuit; elle dure long-temps, si l'on ne met en usage les remèdes propres pour amortir les sels âcres qui irritent les fibres nerveuses de la peau. Si cette douleur continue, on devient hectique, parce que ces irritations continuelles des nerfs déterminent les esprits animaux à couler toujours à cette partie, & comme il en reste peu dans le sang, les liqueurs nourricieres n'étant plus animées, elles manquent de mouvement pour s'in-

finuer dans tous les petits labirintes des vessicules qui composent les parties du corps; ainsi toutes ces cellules se dessèchent, & s'affaissent les unes sur les autres, parce qu'elles ne sont plus enflées par le suc nourricier; c'est pourquoy les chairs & les os mêmes perdent leur volume, & diminuent beaucoup leur grosseur.

Les Cors sont de petits tubercules durs & profonds dans la peau, & fort ordinaires aux doigts des pieds.

Les cors des pieds.

Leur cause.

Ils sont causés par une forte compression des fibres de la peau, qui s'approchent les unes sur les autres, ce qui fait une petite tumeur qui devient dans la suite dure & compacte. On voit bien que cela ne scauroit se faire sans un déchirement des petits vaisseaux lymphatiques de la peau; c'est pourquoy dans cette occasion il s'extravase toujours un peu de limphe qui s'épaissit dans les intervalles des fibres de la peau, ce qui en augmente encore la dureté, à quoy il faut ajouter la pression du soulier.

Leur pronostic.

Les Cors des Pieds se guerissent aisément, pourvu qu'ils n'aient pas jetté de profondes racines: car si ces callosités vont jusqu'aux parties tendineuses, il est dangereux de les couper, parce qu'il pourroit en arriver de fâcheux accidens, comme la convulsion, le delire, & quelquefois aussi la mort; il y en a des exemples.

Ce qui fait que l'ongle du pouce entre dans la chair, c'est quelquefois, parce que la chair croît par dessus, ou bien, c'est pour avoir été negligent à les couper, de sorte qu'étant pressé par le soulier, il se courbe en dedans en entrant dans la chair, ce qui cause une grande douleur.

L'ongle du pouce.

Les Signes sont manifestes, on voit la chair qui surpasse l'ongle, on sent une grande douleur à

Ses signes.

côté de l'orteil avec une inflammation, la douleur est quelquefois si grande, que la fièvre, le delire, & la convulsion y surviennent.

La relaxation des ligamens de la jointure du pied.

Il arrive bien souvent en marchant que l'on fait un faux pas, ce qui est cause du relâchement des ligamens de la jointure du pied, cet accident peut encore arriver par une cause interne, ou dès le ventre de la mere.

Les signes de la fracture du tibia & du peroné.

La jambe peut recevoir fracture & luxation. Lorsque le tibia est seulement rompu, il se trouve au dedans de la jambe, parce que le peroné étant entier, empêche qu'il ne se jette en dehors, & quand le peroné est rompu, il se trouve en dehors, parce que le tibia étant sain, ne luy permet pas de se jeter en dedans; mais si tous les deux sont rompus, ils se peuvent aussi bien rencontrer en devant qu'en derriere, & en derriere qu'en devant. La fracture du tibia est plus dangereuse que celle du peroné, parce qu'il est plus gros, & qu'il soutient tout le corps, au lieu que le petit ne sert qu'à soutenir les muscles de la jambe, qui font le mouvement du pied; mais lorsque tous les deux sont rompus, la reduction en est beaucoup plus difficile.

Les marques de la luxation du tibia d'avec l'astragale.

La Luxation du tibia d'avec l'astragale se peut faire en dedans & au dehors du pied, & elle est reconnue par l'éminence de l'os qu'on voit au côté de l'endroit d'où il est sorti.

Les signes de la luxation de l'astragale.

L'Astragale se peut luxer de tous côtés, lors qu'il est luxé en dedans, le pied se tourne en dehors, & quand il l'est en dehors, il se tourne en dedans. S'il est luxé en devant, le gros tendon qui s'insere au talon, est dur & tendu, & le talon est presque caché au dedans, lors qu'il est luxé en derriere.

Fin du second Volume.

V

T1/2

1800

